

PAROLES
ET
TRAITS HISTORIQUES
LES PLUS REMARQUABLES

PAR

L'abbé Jean BAPTISTE BERTHIER M.S.

APPROBATION

Nous approuvons le livre qui a pour titre : *Paroles et Traits historiques les plus remarquables*. C'est un recueil des paroles les plus frappantes et des exemples les mieux-choisis. Nous en recommandons la lecture aux prêtres qui y trouveront des faits capables d'intéresser leur auditoire et aux fidèles qui y puiseront des leçons de vertu.

Grenoble, ce 1^{er} septembre 1894.

MUSSEL, Vicaire Général.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous soumettons, sans réserve, cet ouvrage au jugement du Siège Apostolique, et nous protestons n'avoir point l'intention de prévenir le jugement du Saint Siège, en donnant parfois le titre de Bienheureux à des personnages recommandables par leurs vertus, ni en appelant du nom de miracles, certains faits que nous rapportons. [4]¹

¹ I numeri in rosso nelle parentesi quadrate indicano il numero della pagina nel libro stampato.

PRÉFACE

Nous souvenant du mot d'un ancien : Les paroles émeuvent, les exemples entraînent, nous avons réuni dans ce volume, avec quelques paroles des grands hommes et des grands chrétiens, les faits historiques les plus capables d'élever et d'intéresser les âmes.

Nous sommes à une époque où les intelligences ne se prêtent que difficilement à un enseignement suivi ; il faut leur parler par sentences, et les captiver par des histoires. Encore, faut-il éviter de les retenir longtemps sur un même sujet et de les lasser par un plan trop symétrique.

C'est pourquoi nous ne suivrons aucun ordre dans les matières de ce livre.

Plusieurs, les Prêtres surtout, le regretteront, nous l'avons prévu; mais l'ensemble de nos lecteurs y trouvera plus de variété et d'agrément.

Du reste, nous plaçons à la fin du volume une table générale, à l'aide de laquelle un prêtre découvrira il pas nécessaire de leur temps, où les esprits plus sérieux trouvaient un charme à l'exposition de la doctrine. Mais qu'on essaie de donner aujourd'hui leurs sermons tels que nous les trouvons écrits, on ne tardera pas de lasser ou d'endormir l'auditoire. Il y aurait donc dans les prédications une véritable lacune, si elles n'étaient pas [5] facilement les divers traits qu'il voudrait rapporter au sujet de ses instructions.

L'accueil que le clergé daigne faire à nos publications, nous donne lieu d'espérer que c'est lui qui profitera le mieux de nos recherches et que ce volume sera d'un vrai secours à nos confrères, pour rendre leurs prédications intéressantes. Rien ne soutient, ni ne réveille l'attention des auditeurs comme les histoires; rien que le peuple retienne mieux. Le moyen le plus facile de l'émouvoir, de lui inspirer de généreux sentiments, ce n'est pas assurément de lui faire de grandes considérations ; mais de lui présenter de grands modèles. (Que de fois nous avons vu des auditoires entiers fondre en larmes à certains récits que nous reproduisons dans ce livre.) Raconter le martyre des Macchabées, rappeler leurs paroles, celles de leur héroïque mère, c'est inspirer le courage chrétien plus efficacement, que si on en prouvait la nécessité, l'excellence, les avantages. Une leçon courte est vite comprise, quand on la voit pratiquer, pour ainsi dire, sous ses yeux.

En étudiant les œuvres des hommes apostoliques qui ont fait le plus de fruits, comme saint Léonard de Port-Maurice, saint Liguori, le B. Louis de Grenade, Lejeune, etc., on est frappé de la part qu'ils font aux histoires dans leurs écrits et dans leurs sermons; on se surprend à regretter que les maîtres de l'éloquence sacrée dans notre pays ne citent que fort rarement des traits historiques. Peut-être cela n'était-[6]-il pas nécessaire de leur temps, où les esprits plus sérieux trouvaient un charme à l'exposition de la doctrine. Mais qu'on essaie de donner aujourd'hui leurs sermons tels que nous les trouvons écrits, on ne tardera pas de lasser ou d'endormir l'auditoire. Il y aurait donc dans les prédications une véritable lacune, si elles n'étaient pas émaillées d'histories. Le peuple en a besoin ; et c'est le peuple qui, même dans les plus grandes villes, vient entendre les sermons. Les lettrés, d'ailleurs, ne les dédaignent pas. Une certaine critique, fruit peut-être du Jansénisme, a cru devoir retrancher parmi nous, le

merveilleux dans la vie des saints; et l'homme a besoin du merveilleux; s'il n'en trouve pas dans les héros du christianisme, il va le chercher dans les tables tournantes et autres superstitions qui lui enlèvent la foi.

Pourquoi donc craindre de lui présenter les prodiges avérés, que Dieu a opérés pour ses élus? Il faut se garder, sous prétexte de ne pas paraître trop crédules ou de ménager l'incrédulité, de rapetisser aux yeux des auditeurs l'action de Dieu dans les âmes et dans le monde et le crédit des saints.

Les prêtres, qui débutent dans la carrière de la chaire, feront bien de tenir grand compte de ces réflexions, dans la composition de leurs discours. Le succès de leur ministère, et le bien des âmes y sont intéressés.

Ce livre n'est pourtant pas écrit spécialement pour les prêtres : nous l'eussions disposé tout autrement, [7] s'il leur était réservé; nous voudrions, au contraire, qu'il arrivât dans toutes les maisons d'éducation et dans toutes les familles, persuadé qu'il offrira à tous des sujets de lectures variées et instructives, et qu'il portera avec lui la haine du vice et l'amour du bien.

Daigne Celui pour l'amour duquel nous le publions, en rendre chaque page féconde en fruits de salut!

Il serait superflu d'indiquer toutes les sources auxquelles nous avons puisé. Nous reconnaissons avoir emprunté à d'autres tout ce que nous avons réuni dans ce volume. L'histoire ne s'invente pas. Nous avons pris beaucoup dans les *Petits Bollandistes*, que nous citons souvent textuellement, dans *les Hommes célèbres du XIXe siècle*, de M. l'abbé Saillard, dans les Catéchismes de Schoupe, de Schmidt, de Rodez, de Jouve, etc., dans *le Trésor historique de la Prédication* du P. Sibillat, dans *les Anecdotes de Reyre*, le *Guide ascétique* de Scaramelli, etc. [8]

PAROLES
ET TRAITES HISTORIQUES
LES PLUS REMARQUABLES

1. Un Chevalier martyr.

Pendant que Godefroy de Bouillon assiégeait Antioche, un chevalier de la suite de Boémond, nommé Rainald Porquito, avait été fait prisonnier par les Turcs au dernier combat du pont Saint-Siméon. « L'émir. Ak-Sian, en espérait une grosse rançon. Il le fit donc conduire sur le rempart, avec ordre de s'adresser à nos soldats, ses compagnons d'armes, pour leur demander la somme nécessaire à son rachat et le soustraire ainsi à la mort. Rainald parut donc, chargé de fer, en vue du camp des Croisés, qui accoururent en foule à ce spectacle. Boémond et les princes attendaient ce qu'il allait dire. Seigneurs, s'écria-t-il d'une voix vibrante, comptez-moi pour mort. Mais je vous en supplie, comme mes frères en Jésus-Christ, ne faites aucun sacrifice pour ma rançon. Dieu est avec vous, et le sera toujours. Au dernier combat, tout ce qu'il y avait en cette ville de grands et braves guerriers a succombé sous vos armes : douze émirs et quinze cents nobles ont péri. Il ne reste plus à Antioche, un seul homme qui soit capable de la défendre, [9] et qui ose se mesurer avec vous. — Ak-Sian était à côté du captif. — Que vient-il de dire ? demanda l'émir à un drogman. — Rien de bon pour nous, répondit l'interprète. — Ak-Sian fit alors ramener son prisonnier dans l'intérieur de la ville; quittant lui-même le rempart, il rejoignit Rainald et lui fit dire par le drogman : Voulez-vous trouver parmi nous honneurs et richesses ? — À quelles conditions ? demanda le prisonnier. — Renoncez à votre Dieu, fit répondre l'émir, et embrassez la religion de Mahomet. Tout ce que vous pourrez désirer ensuite, or, argent, chevaux, palais, plaisirs, honneurs et dignités, tout sera mis en votre disposition. — Rainald parut se recueillir : — Donnez-moi, dit-il, quelques instants. — L'émir y consentit de grand cœur. Rainald s'agenouilla alors, les mains jointes, le visage tourné à l'Orient (du côté de Jérusalem) et demeura longtemps en prière, conjurant à haute voix le Seigneur de lui faire miséricorde et de le recevoir dans le sein d'Abraham. — Que dit-il ? demanda l'émir. — Il est bien loin de vouloir renier son Dieu, répondit le drogman. À ces mots, l'émir fit signe à ses gardes, qui se précipitèrent sur le chevalier, et en grande joie lui tranchèrent la tête. Les anges du Seigneur recueillirent l'âme du martyr et la présentèrent au Dieu, pour l'amour duquel il venait de souffrir la mort.

Parmi ces héros qui succombèrent dans les croisades les armes à la main, pour délivrer Jérusalem, en est-il un dont la fin glorieuse soit plus digne d'envie ?

2. Ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

Un jour, le célèbre Brancks, qui s'est immortalisé par ses voyages et ses découvertes, était allé voir le roi Georges d'Angleterre. Durant la conversation, ce monarque lui demanda ce qu'il avait vu de plus beau dans son tour du monde : C'est le Maître de l'univers, Sire, répondit cet illustre savant. Réponse aussi vraie que sublime.

3. Camarade, comment commencez-vous la journée ?

En 1763, le marquis de Broc, maréchal des armées du roi, allait inspecter un régiment à Brest. Commençant à interroger un caporal sur ses devoirs, il [10] lui dit : Camarade, comment commencez-vous la journée ? Par la prière, maréchal. Cette réponse fit sourire quelques témoins

; mais le maréchal félicita le soldat, et lui dit qu'il se bornait pour tout examen à cette question, parce que, quand on est bon chrétien, on est bon soldat.

4. Frédéric Soulié.

C'était un des fameux romanciers de ce siècle, et il avait été élevé sans religion. Dans sa dernière maladie, une sœur de charité, agenouillée près de son lit, récitait avec ferveur ses prières; Frédéric l'entend, et quand la sœur dit : Notre Père qui êtes aux deux, le malade, saisi de la beauté de cette prière, demande à la réciter avec elle, et la sœur la lui fait redire comme à un enfant. Ce fut le principe de sa conversion sincère. Rien, en effet, de sublime comme cette prière, que l'on peut à bon droit appeler divine, et rien de plus salutaire que de la redire souvent.

5. Barula.

Pendant la persécution de l'Empereur Galère, il y avait à Antioche un enfant de sept ans, nommé Barula, qui se distinguait par son ardeur pour le catéchisme. Il fut traduit devant le préfet Asclépiade, qui l'interrogea sur sa religion : Je suis chrétien, répondit Barula, je crois en un seul Dieu. — Ne vaut-il pas mieux honorer plusieurs dieux qu'un seul? — Il n'y a pas plusieurs dieux. Voici la vraie foi. Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique. — Il continua à réciter tout le symbole qu'il avait appris. — Ne sais-tu pas, reprit le juge, que cette religion est défendue? et que, si tu n'y renonces, tu seras puni de mort? L'enfant répondit qu'il était prêt à mourir. Ce courage irrita Asclépiade; mais pour mieux en triompher, il dissimula sa colère, fit venir la mère de ce tendre enfant, et, en sa présence, ordonna de le frapper de la manière la plus brutale. Pendant qu'on le brisait de coups, il confessait le saint nom de Jésus-Christ, et son héroïque mère offrait à Dieu ce sacrifice avec une constance qui excitait l'admiration. Le petit martyr, couvert de plaies et le visage tout en sang, regardait avec tendresse sa pieuse mère, disant qu'il avait bien [11] soif. — Mon cher fils, lui dit-elle, encore un peu de patience : bientôt vous arriverez à la fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau qui vous désaltérera pour toujours. Outré de colère, Asclépiade fit trancher la tête à l'invincible enfant. La mère prit dans ses mains ses restes sanglants, les baisa avec respect, et levant les yeux au ciel, elle dit avec des larmes de bonheur : Elle est précieuse devant les yeux du Seigneur, la mort de ses saints. Quelles mères et quels enfants la foi a su produire !...

6. Agrippine à Néron.

Néron avait perdu au jeu une somme énorme. Pour lui faire sentir cette perte, Agrippine, sa mère, fit étaler sur une grande table une somme pareille, et l'Empereur l'apercevant : Quelle est donc, dit-il, cette masse d'argent? — Mon fils, c'est la somme que vous venez de perdre. Ah! Si le pécheur pouvait voir ce qu'il a perdu en offensant Dieu !...

7. Les bras étendus du Christ.

Sainte Euphrasie n'était encore qu'une enfant, elle considérait le crucifix et, pensant que les bras ouverts de N.-S. était une invitation à l'embrasser, elle se jette sur le crucifix, l'enserme dans ses bras d'enfant et promet à Jésus de n'avoir d'amour que pour lui; et elle tint parole. Petits enfants, qui nous lisez, jetez-vous avec amour dans les bras de Jésus; il ne vous repoussera pas.

8. Un vieillard qui n'a plus de chemises.

Mr Daviau, d'abord archevêque de Vienne, puis de Bordeaux, ne se laissait rien de ses ressources; son intendant, ne sachant plus comment renouveler sa lingerie, imagina un stratagème : Je viens, dit-il, vous implorer pour une bonne œuvre, il s'agit d'un vieillard qui n'a plus de chemises. J'ai pensé que vous lui viendriez en aide, et que vous l'aideriez à en acheter. Ce serait une charité bien placée. Le vieillard mérite toutes vos bontés et n'attend de ressources

que de vous. — De tout mon cœur! s'écrie le prélat. Tenez, voilà deux cents francs. C'est tout ce qui me reste. Prenez-les, et achetez des chemises à [12] ce bon vieillard. C'est par ce moyen que l'archevêque eut des chemises neuves.

9. Saint Cuthmann.

Il était d'une pauvre famille de Standing en Angleterre. Son père étant venu à mourir, il resta, avec sa mère dans la plus grande misère. Tous deux travaillaient avec ardeur, afin d'en sortir: mais le travail et les privations rendirent bientôt la mère paralytique. Voilà donc Cuthmann qui ne peut plus la quitter, ni par conséquent aller au travail pour la nourrir. Il ne se plaint pas, se construit une petite charrette, dans laquelle il place un petit lit pour sa mère, et il va la promener de village en village, pour la soigner et mendier son pain. Tous sont dans l'admiration pour la piété filiale de ce jeune homme et l'assistent avec sa pauvre malade. Celle-ci étant venue à mourir, Cuthmann se consacra au service de Dieu. Il fit bâtir avec les offrandes des fidèles une petite église, près de laquelle il vécut et mourut en odeur de sainteté à Standing. On célèbre sa fête le 8 février.

10. Conversion de La Harpe.

La Harpe était un professeur célèbre du Lycée de Paris; en 1792, il s'était coiffé d'un bonnet rouge pour faire son cours, et avait récité au théâtre un hymne à la liberté. Il fut enfermé ensuite au Luxembourg; c'est là que Dieu l'attendait. « J'étais dans ma prison, écrit-il, seul dans une petite chambre et profondément triste. Déjà j'étais rendu à la foi; je voyais une lumière nouvelle; mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant un abîme, celui de 40 années d'égarements je voyais tout le mal et aucun remède; rien autour de moi qui m'offrît le secours de la religion. D'un côté était ma vie, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste; et de l'autre, la mort, la mort que j'attendais tous les jours avec effroi. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir; il n'y montait que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de retrouver et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : « Que dois-je faire? Que vais-je devenir? » J'avais [13] sur une table limitation, et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez invoqué. Je n'en lus pas davantage ; l'impression subite que j'éprouvais est au-dessus de toute expression et il n'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fondre. Assailli d'une foule de pensées et de sentiments, je pleurais assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation si ce n'est, sans comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : Me voici, mon fils, ne cessaient de retentir dans mon âme... Depuis que j'ai eu le bonheur de lire les Saintes Écritures, chaque ligne, chaque mot appelle en moi une abondance d'idées et de sentiments qui semblent se réveiller dans mon âme, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie. Combien en comparaison, tout ce que j'ai cru savoir, me paraît frivole! Combien tout ce que j'avais appris dans une foule de livres me paraît peu de chose en comparaison de ce que m'apprend un seul livre!... Augustin! Augustin! que vous aviez raison!... Beauté créée, je vous ai connue et aimée bien tard!... Hélas! vous... bien moins tard encore que moi!... »

Ah! si les hommes égarés savaient faire tous les jours une lecture sérieuse, ils seraient vite revenus à Dieu.

11. Vengeance d'un grand Pape.

Quand Benoît XIV était encore archevêque de Bologne, un poète ayant écrit contre lui une satire très amère, l'archevêque la lut, la corrigea de ses mains, et la renvoya à son auteur, en lui faisant dire qu'après ces corrections elle aurait plus de succès. — Lorsqu'il fut devenu Pape, un jour qu'il traversait en carrosse une rue de Rome, un fanatique jeta une pierre dans le carrosse. On l'arrêta sur le champ. Comme on se disposait à lui faire subir la peine qu'il [14] méritait, Benoît XIV dit : « S'il est insensé, il n'est pas coupable; et s'il est coupable, je lui pardonne. Il ferait beau voir le vicaire de J.-G. ne pas pardonner, quand le Seigneur lui-même a prié pour ses bourreaux. »

12. Franchise de la Duchesse de Longueville.

La duchesse de Longueville, s'étant vu refuser une faveur qu'elle sollicitait de Louis XIV, se plaignit de lui d'une manière fort amère. Ses paroles furent redites au roi qui reprocha au grand Gondé, frère de la duchesse, les propos qu'elle avait tenus. Gondé soutenant qu'elle n'en était pas capable, Louis XIV lui répondit : Demandez-le-lui et je m'en rapporterai à son témoignage. Sur ce, Gondé va trouver sa sœur et tâche de lui persuader de nier qu'elle ait tenu un tel langage. Il ne put réussir, elle aima mieux aller demander pardon au roi qui, voyant cette franchise, lui rendit ses bonnes grâces.

13. Demain je serai plus riche!

Quand Louis XVI était encore Dauphin de France, sa cassette était le trésor des pauvres. Dans une chasse, dans une promenade, il se dérobaît à sa suite pour visiter de misérables cabanes de paysans; il examinait le pain qu'ils mangeaient, goûtait leurs mets grossiers et maniait même la paille de leur couche. D'autres fois, il envoyait ses serviteurs s'enquérir dans la ville des malades abandonnés, des vieillards infirmes et sans secours; et puis, déguisé sous le vêtement le plus commun, il allait lui-même les visiter, leur laissait un secours avec quelques bonnes paroles et se retirait sans se faire connaître. Sa fin fut semblable à ses commencements. Il montait en voiture pour se rendre à l'échafaud, à ce théâtre fatal, où tant de nobles victimes l'avaient précédé, lorsqu'on lui dit qu'une pauvre famille se trouvait sans asile, par l'écroulement de son habitation. « Donne vite cinq cents francs, dit-il à son ancien et fidèle ami, le comte de Nantouillet. — Mais, Monseigneur, il n'y a plus rien dans votre cassette. — Donne toujours, l'aumône porte bonheur; demain je serai plus riche.» Demain je serai plus riche! En effet, le lendemain de grand matin, il avait échangé [15] l'espérance d'une couronne incertaine et périssable contre une couronne immortelle.

14. Baudouin.

Qui ne connaît l'histoire du chaste Joseph ! Son amour pour la vertu fut imité d'une manière héroïque par Baudouin, comte de Flandre, que son mérite fit élire empereur de Constantinople. Vaincu et fait prisonnier par Joânnice, roi des Bulgares, il fut visité malgré lui dans son cachot, par la reine qui, éprise de la beauté de Baudouin, lui offrit de le délivrer et de partir avec lui, s'il voulait l'accepter pour épouse. En vain, Baudouin lui fit-il sentir que ce qu'elle méditait était un crime. Elle revint à la charge, mais sans succès. Furieuse des refus du prisonnier, elle l'accusa auprès de son mari du crime dont elle était seule coupable. Le roi, furieux, fait inviter Baudouin à un festin, et pendant le repas, il le livre à ses soldats qui l'insultent, lui coupent les bras et les

jambes et le jette dans une fosse où il vécut encore trois jours, remerciant Dieu de lui avoir donné la force de préférer la mort au crime. Quel enseignement pour les hommes de plaisirs !

15. Qui donne aux pauvres prêtre à Dieu.

La sœur de saint Louis tricotait un jour un vêtement de ses mains royales. Le saint Roi venant à passer lui dit : Ma sœur, vous me donnerez ce vêtement. — Beau Sire, je le destine à un prince plus grand que votre majesté. — Quel est donc ce mortel? — C'est un pauvre de J.-C., et par conséquent, c'est J.-C. lui-même à qui je l'ai promis.

16. Enfants dévoués aux confesseurs de la foi.

Pendant la Révolution, les prêtres du département de Seine-et-Oise furent entassés dans les prisons de Versailles, ils y manquaient de tout. Les petits enfants sachant leur détresse, leur portaient tous les assignats qu'ils pouvaient obtenir. Une petite fille de dix à onze ans vendit ses beaux cheveux à un perruquier, afin d'en porter le prix aux confesseurs de la foi. Il n'y a que les cœurs gâtés par le vice et l'incrédulité qui ne sentent pas la reconnaissance qu'ils doivent aux prêtres. [16]

17. Un mot de La Harpe.

Des impies demandaient à La Harpe, quelle était sa religion. « Je suis chrétien, dit-il, parce que vous ne l'êtes pas. Une religion qui a pour ennemis mortels les plus mortels ennemis de toute morale, de toute vertu, de toute humanité, est nécessairement l'amie de la morale, de la vertu, de l'humanité ; donc elle est bonne. » La conduite des ennemis de l'Église prouve sa divinité, comme la sainteté de quelques-uns de ses membres.

18. Retourner neuf fois votre langue avant de parler.

Les médecins jugent les maladies par la langue du malade, et par les paroles on juge de l'état moral d'un homme. On ne peut faire que peu de bien, si on dit trop le bien que l'on veut faire : on arme contre soi des jaloux. La poule, par ses cris, trahit l'œuf qu'elle vient de pondre. Aussi, un proverbe allemand dit-il : Ne parlez pas sans avoir retourné neuf fois dans votre bouche ce que vous avez à dire.

19. Dieu n'a pour ennemis que des sots.

Une dame disait un jour à M. de Montesquieu, en lui parlant de fauteur d'un ouvrage impie : Dieu a là un bien sot ennemi. — Madame, répondit Montesquieu, Dieu ne peut en avoir que de sots.

20. L'Autruche.

Un prince avait fait graver sur ses armoiries une autruche avec cette devise : Elle digère les choses les plus dures. Telle doit être la devise de toute âme chrétienne. Elle doit savoir tout pardonner, et tout supporter.

21. Didyme et Théodora.

Les saints, loin d'être pour autrui une occasion de ruine, exposaient leur vie pour préserver les autres du danger de pécher. Saint Ambroise raconte qu'une jeune vierge d'Antioche, nommée Théodora, fut condamnée par les païens à être traînée dans un lieu de débauche ; un jeune soldat chrétien, appelé Didyme, apprenant cette affreuse sentence, court le [17] premier auprès d'elle. Théodora qui ne le connaissait pas tremblait de tous ses membres. Rassurez-vous, ma sœur, dit-il, je viens ici pour vous délivrer. Revêtez-vous de mes habits, et je prendrai moi-même les vôtres, et à l'aide de ce déguisement, vous échapperez. Théodora accepte et elle s'évade. Bientôt arrive Tordre de la décapiter, et on traîne Didyme revêtu de ses habits au

martyre. Théodora l'apprend, et elle vole au lieu du supplice. C'est moi qui ai été condamnée, dit-elle, c'est à moi de mourir. Didyme reprend : En sauvant votre pudeur, n'ai-je pas mérité le martyre, et pendant qu'ils se disputent ainsi le bonheur de mourir, l'un pour l'autre, les bourreaux leur tranchent la tête à tous deux. O admirable charité !

22. Un mot de Donoso Cortez.

Donoso Cortez, une des gloires littéraires de l'Espagne au XIXe siècle, lui qui avait été d'abord indifférent, a dit : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent ; et que si le monde va de mal en pis, c'est parce qu'il y a plus de batailles que de prières... Je crois que s'il y avait une seule heure, un seul jour où la terre n'envoyât au cune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

23. Reproches d'une mère.

Boabdil, roi de Grenade, vaincu et chassé de sa capitale, se retournant vers elle, s'assied et verse des larmes amères. Sa mère s'approche de lui et lui dit : Pleure maintenant comme une femme, puisque tu n'as pas voulu combattre comme un homme. Image des reproches qu'une mère fera à son enfant réprouvé au tribunal de Dieu.

24. L'amour des chevaux.

Michel, empereur de Constantinople, était tellement épris de l'amour des chevaux et des chariots, qu'il oubliait le soin de son empire. Un jour que, monté sur un cheval, il allait se lancer hors de la barrière dans une partie de course, un messenger vint, en toute hâte, lui apprendre qu'un de ses lieutenants, révolte contre lui, lui enlevait ses provinces. Michel [18] le regarde avec des yeux furieux et lui dit : « Comment, malheureux, viens-tu m'importuner d'une chose de rien, quand tu me vois occupé d'une affaire aussi importante ! Quelle folie ! » Tandis qu'on lui ravissait ses états, il s'amusait à un carrosse. Oh ! La folie du pécheur, n'est-elle pas plus grande ? Il perd le ciel, Dieu, pour des jouets d'enfant !

25. Carloman, roi d'Austrasie.

Ayant pris la résolution de fuir la gloire mondaine, Carloman alla avec un de ses officiers, s'enfermer au mont Cassin, sans se faire connaître ni l'un ni l'autre. L'abbé donna à Carloman l'emploi d'aide de cuisine: et comme il s'en tirait mal, le cuisinier impatient s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Mais cet outrage s'étant renouvelé une seconde fois, l'officier qui éta it présent n'y tint pas ; et il frappa rudement le cuisinier. Ce dernier alla se plaindre à l'abbé qui fit appeler Carloman et l'officier coupable. Celui-ci, pour s'excuser, dit : Gomment aurai-je pu souffrir qu'on outrageât ainsi l'homme le plus distingué par sa vertu et sa noblesse? On lui Ordonna de s'expliquer et montrant son maître : Voici, dit-il, Carloman, prince des Francs, qui, pour l'amour de J.-G., a renoncé à son royaume. Alors tous les moines se mettent aux genoux de Carloman, qui tombe aussi à genoux devant eux, cherchant à leur persuader qu'il n'était pas ce qu'on disait; mais un grand pécheur. Pour satisfaire son humilité, l'abbé dut lui confier les emplois les plus bas du monastère, comme de garder les brebis et les oies. Un jour qu'un loup lui avait emporté une oie : « Comment, dit-il, eussè-je conduit et défendu un royaume, moi qui ne sais même pas garder des oies? » L'humilité des saints confond ceux qui, ne se défiant point d'eux-mêmes, ambitionnent des charges dont ils sont incapables, et ceux qui cherchent à tirer vanité des dons de Dieu.

26. Marceau.

En 1840, Marceau, lieutenant de vaisseau, qui devint plus tard commandant, s'était sincèrement converti. Dès lors il déclara une rude guerre au respect humain, dont il était

précédemment l'esclave. Il entendait la messe tous les jours et communiait plu-[19]-sieurs fois par semaine, en uniforme militaire, surtout dans les villes où dominait la peur. Quand on lui conseillait de prendre un habit civil pour faire ses dévotions : On se garderait bien, répondait-il, de se présenter devant un prince sans le costume militaire, et vous voulez que je le quitte devant le Roi des rois! Ne soyons pas de ces Nicodèmes qui ne vont à Jésus que de nuit, de peur d'être vus.

27. Reproche d'un Bédouin.

Les infidèles prient; les musulmans, en particulier, se prosternent plusieurs fois le jour, la face contre terre, pour adorer Dieu. Un Bédouin, ayant à son service un officier français, devenu son prisonnier, lui lançait souvent cette injure : Chien de chrétien. Un jour, l'officier indigné lui dit : Je suis votre prisonnier, mais je suis un homme comme vous. Pourquoi me traiter ainsi ? Toi un homme ! répondit l'Arabe, non. Il y a six mois que tu es mon prisonnier et je ne t'ai jamais vu prier. Le barbare avait raison, il n'y a que les animaux qui ne prient pas Dieu.

28. Le moine Abraham et sa nièce.

L'ermite saint Abraham avait élevé, avec le plus grand soin, sa nièce Marie, dans une cellule voisine de la sienne. Trompant la vigilance de son oncle, cette jeune fille avait eu le malheur de faire une chute; et, dans son désespoir, elle partit en secret, et alla bien loin mener une vie de débauche. Abraham pria et pleurait sans pouvoir la découvrir. Ayant enfin appris où elle demeurait, il quitta sa cellule, après s'être déguisé; et l'ayant abordé, il se fit reconnaître. Marie, ma fille, lui dit-il, qu'est devenue votre pureté angélique, où sont les larmes de bonheur, que vous versiez dans votre cellule? Ah! Revenez, mon enfant, je me charge de vos péchés, je les expierai par la pénitence. Ne craignez pas, il n'est pas étonnant qu'on tombe; mais il est honteux de ne pas se relever; et, mêlant ses larmes à ses exhortations, il eut le bonheur de déterminer sa nièce à pleurer ses fautes et à le suivre au désert, où, après quinze ans de pénitence, elle mourut de la mort des justes.

Si tous les parents avaient «pour le salut de leurs enfants le zèle de saint Abraham pour sa nièce, com-[20]-bien parmi ceux qui se perdent seraient ramenés à Dieu !

29. L'Aumônier de Charles-le-Gros.

L'empereur Charles-le-Gros se rendit un jour au couvent de Saint-Gall, en Suisse, pour consulter le savant moine Notker, en qui il avait une grande confiance. Le chapelain de l'empereur eh était jaloux, et, un jour que Notker lisait dans le chœur, il chercha à le confondre en lui posant, devant plusieurs personnages de la suite du monarque, cette question : ' Qu'est-ce que Dieu fait dans le ciel ? Notker répondit : Sûrement il humilie les orgueilleux et exalte les humbles. C'était une prophétie. Le chapelain fit le lendemain une chute de cheval dans les circonstances les plus humiliantes. Celui qui s'élève sera abaissé.

30. Élisabeth d'Angleterre.

La scandaleuse reine d'Angleterre, Élisabeth, avait fait à Dieu cette prière impie : Seigneur, donnez-moi 44 ans de règne et je renonce au ciel. Son vœu fut exaucé, et après 44 ans de règne, elle mourut dans l'hérésie. Près de trois siècles se sont écoulés depuis, à quoi lui sert sa prospérité d'autrefois ?

31. Une Prophétie.

Saint Henri, n'étant encore que duc de Bavière, avait eu pour parrain saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Celui-ci étant mort, apparut en songe à son illustre filleul, et lui dit de lire ce qui était écrit sur la muraille. Henri lut ces mots : Après six. Il crut que cela signifiait qu'il devait

mourir dans six jours ; et pendant ce temps il se livra avec ferveur aux bonnes œuvres. Les six jours s'étant écoulés, il crut que cela signifiait six mois, et il continua de se sanctifier, pendant ces six mois, au bout desquels il se porta mieux que jamais. Il pensa alors qu'il n'avait plus que six ans de vié, et continua ses saintes pratiques, et au bout de six ans, il fut élu empereur d'Allemagne. Vivons comme si nous devions mourir dans six jours, ou six mois.

32. Irène.

Saint Porphyre, évêque de Gaza, fuyant la perse-[21]-cution des idolâtres, alla frapper à la porte d'une maisonnette habitée par une vieille femme qui vivait du travail de sa petite-fille Irène, âgée de 14 ans. Celle-ci, qui était encore païenne, reconnut l'Évêque, et se mit à genoux devant lui, elle le conduisit sur la terrasse de la maison, lui offrit, du peu qu'elle avait, du pain et des olives. Plus tard, l'Évêque ayant obtenu un triomphe complet sur ses persécuteurs, fit appeler Irène, il l'instruisit ainsi que sa tante et sa grand'mère, et les baptisa toutes trois. Puis il dit à Irène : Si vous voulez vous établir, je vous ferai une dot et vous trouverai un époux chrétien. Saint Père, répondit Irène, vous m'avez trouvé un époux, vous ne voulez pas m'en chercher un autre. — Et quel époux? — Jésus, l'Époux des vierges. — Le saint prélat pleura de joie, il confia Irène à la diaconesse Manaris ; et l'exemple de cette jeune fille fut suivi par une multitude d'autres. Dès qu'une âme s'est donnée généreusement à Dieu, elle estime la chasteté parfaite.

33. Le Sultan Asan.

Ayant fait prisonnier l'empereur grec Diogène, il lui demanda comment il l'aurait traité, s'il avait été vainqueur. Diogène lui répondit qu'il l'aurait fait hacher en morceaux. Asan ajouta qu'il connaissait le précepte de Jésus-Christ, et qu'il voulait l'observer, et embrassant Diogène étonné, il lui rendit la liberté sans exiger de rançon. Les chrétiens seraient-ils moins généreux à l'égard de leurs ennemis que ce Turc ?

34. Un vrai Sage.

Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, jeûnait, non seulement les jours d'obligation, mais encore la veille de ses communions, tous les vendredis de l'année et souvent le samedi. Pendant le carême, il ne faisait jamais de collation ; et depuis son dîner du jeudi Saint, jusqu'au samedi saint à midi, il ne prenait aucun aliment, pas même du pain ni de l'eau. Il suivit ce régime jusqu'à l'âge de 80 ans. Voltaire, lui-même, disait en parlant de lui : J'ai trouvé le vrai sage qui se prépare la gloire des saints, en faisant le bonheur des hommes. [22]

35. Régulus

C'était un général romain prisonnier de Carthage. Il fut envoyé à Rome avec des ambassadeurs carthaginois, pour demander la paix aux Romains, - mais avant de partir on lui fit prêter serment de revenir si la paix n'était pas accordée. Arrivé à Rome, Régulus, devant le Sénat, soutint l'opportunité de la guerre pour les intérêts de sa patrie; son sentiment prévalut, et malgré les instances qu'on lui fit pour ne pas retourner à Carthage, il ne voulut point se déshonorer par un parjure. Il refusa même de voir sa femme et ses enfants, pour ne pas être attendri de leurs larmes, et repartit avec les ambassadeurs. Arrivé à Carthage, les Carthaginois le firent mourir au milieu des plus cruels tourments, comme il l'avait prévu du reste. Que ceux qui ont le bonheur d'avoir la foi soient au moins aussi fidèles que ce Romain à la parole donnée à Dieu.

36. Marie Leckzinska.

Jeune encore, elle se promenait dans le jardin du château de son père quand elle entendit, de l'autre côté de la palissade, une voix plaintive. Elle s'approche et voit une pauvre femme qui la suppliait de venir au secours de sa misère, Marie attendrie lui donne une pièce d'or. C'était tout ce qu'elle avait. En remarquant dans sa main cette pièce d'or, la pauvre femme s'écrie : O ma bonne princesse, Dieu vous bénira; vous serez reine de France. Au moment où cette parole fut dite, le mariage de Louis XV était conclu avec l'infante «d'Espagne ; mais six mois plus tard, il épousait Marie Leckzinska.

Quand elle fut devenue reine de France, on la vit se refuser une robe qui lui plaisait, en disant : C'est trop cher, j'ai assez de robes, et nos pauvres manquent de chemises. Elle donnait tout ce qu'elle avait, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux. Si je refuse l'aumône à un pauvre, disait-elle, qui ne se croira pas dispensé de la lui faire? Aussi quels témoignages d'affection ne lui donnait-on pas. Elle n'arrivait jamais à Compiègne qu'au milieu d'un peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livrait à d'aimables folies. On l'obligeait à s'arrêter, [23] on lui barrait le chemin, on écartait ses gardes, on caressait ses chevaux. La reine se prêta comme une mère, elle se montrait avec un gracieux sourire, et les cris de joie redoublaient et les eu peaux volaient en l'air. Quand elle quittait le château, la population l'accompagnait en versant des larmes.

Le Dauphin, son fils, imita sa mère, il disait : Pour qu'un prince pût goûter quelque joie dans un festin, il faudrait qu'il y pût inviter toute la nation, ou que du moins il pût se dire : aucun de mes sujets n'ira, ce soir, se coucher sans souper.

37. Euphrasie la Jeune.

Euphrasie, parente de l'empereur Théodose, restée veuve après quelques années de mariage, n'avait qu'une fille qui portait son nom. Pour fuir un parti brillant que lui offrait l'empereur, elle se retira en Égypte avec son enfant, et visita avec elle les nombreux monastères d'hommes et de femmes qui florissaient alors dans cette contrée. L'un d'eux était rempli par plus de cent religieuses, qui vivaient dans une rigoureuse pénitence. Euphrasie se faisait un sujet de consolation de les voir souvent, et menait toujours avec elle sa fille, qui pouvait alors avoir sept ans environ. La supérieure prenait quelquefois plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphrasie, en qui elle reconnaissait des dispositions prématurées à la piété ; et voulant sonder par manière de récréation les sentiments de son cœur, elle lui demanda un jour si elle aimait son monastère. L'enfant répondit avec ingénuité qu'elle l'aimait bien. — Mais, lui dit la supérieure, si vous nous aimez», demeurez donc avec nous. — Assurément, répondit l'enfant, je le souhaiterais fort, si cela ne faisait point de peine à ma mère. — Ce dialogue était accompagné d'une sainte joie, et Euphrasie, la mère, témoignait la sienne par ses larmes.

Mais la chose devint plus sérieuse quand il fallut sortir du monastère, car alors la jeune fille dit à sa mère qu'elle désirait y demeurer et persista dans sa résolution. Sa résistance paraissant un caprice d'enfant, on crut qu'en lui laissant passer la nuit dans le monastère, elle ne serait plus d'humeur à y rester le lendemain. Mais on vit le lendemain que sa volonté [24] n'avait point changé. La supérieure, reconnaissant quelque chose de surnaturel dans sa constance, dit à la mère ! Laissez, Madame, votre fille avec nous, car c'est la grâce qui agit en elle... Euphrasie, dont la vertu était plus grande que la tendresse, prit alors sa fille, la conduisit devant une image de Notre-Seigneur et s'écria en pleurant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, recevez cette enfant, puisqu'elle ne désire que vous. » Puis elle se tourna vers sa fille, lui adressa ses recommandations et la remit entre les mains de la supérieure. Quelques années plus tard, cette

mère généreuse, après une vie sainte, mourait dans le monastère entre les bras de sa fille. Et Euphrasie la jeune marchait à grands pas dans cette carrière de vertus et de prodiges, qui font rendue si célèbre parmi les Grecs, et qui font fait vénérer par l'Église comme une sainte. Il est donc bon de se consacrer à Dieu de bonne heure ; et il faut bien se garder de s'opposer aux bons désirs d'un enfant qui a l'intention d'entrer dans une maison religieuse.

38. Rodolphe de Habsbourg.

Un jour, le comte Rodolphe de Habsbourg, chassant à quelque distance de Lucerne, fut arrêté par le son d'une clochette qui se faisait entendre au loin, c'était un prêtre qui portait le saint Viatique. — Le comte s'approche et descendant de cheval, découvre humblement sa tête et s'agenouille sur le sol, rendant à l'Eucharistie un hommage plein de foi, puis il offre au prêtre son cheval pour traverser plus facilement un torrent et arriver plus vite. Plus tard, le prêtre raconta ce trait à l'archevêque de Cologne, qui était un des grands électeurs de l'empire. Le trône étant devenu vacant, les grands électeurs se réunirent, l'archevêque proposa et fit accepter la candidature de Rodolphe de Habsbourg; et ainsi c'est à la dévotion d'un de ses ancêtres envers le saint Sacrement, que la maison de Habsbourg doit son élévation au trône impérial qu'elle occupe encore en Autriche.

Le comte Rodolphe ne soupçonnait peut-être pas ce qui lui avait valu la pourpre: et voici comment le fait lui fut rappelé. — Dans l'antique salle du château d'Aix-la-Chapelle, environné de tout l'éclat impérial, Rodolphe, le chef du saint-empire, présidait [25] le festin de son couronnement. Le comte Palatin du Rhin apportait les mets, l'électeur de Bohême servait le vin ; tous les électeurs, au nombre de sept, se tenaient empressés autour du maître, prêts à remplir leur emploi. — Le peuple se pressait dans la haute galerie qui ceignait la salle et poussait des acclamations joyeuses, lorsqu'un chanteur se présente pour célébrer la fête. Le cercle des princes s'ouvre devant lui, il s'avance vêtu d'une longue robe; autour de sa tête, que les années ont blanchi, ondoient les boucles d'argent de sa chevelure. « Que puis-je chanter, dit-il, qui soit digne de l'empereur en ce jour solennel? » — « Ce n'est pas à moi de commander au chanteur, répond Rodolphe en souriant, il est au service d'un maître plus élevé, il obéit à l'inspiration qui l'entraîne. Pareille à la source qui jaillit des profondeurs de la terre, ainsi la poésie du chanteur jaillit du fond de son âme, et elle réveille la troupe des secrètes pensées qui dorment de leur sommeil mystérieux dans nos cœurs. » — Le chantre saisit alors d'une main fiévreuse les cordes de sa lyre, et d'une voix puissante, il commence :

« Un noble seigneur, à cheval, allait à la chasse, il poursuivait le chamois léger- Son valet l'accompagnait, menant les chiens. Emporté par son cheval vigoureux, le seigneur arriva au bord d'une prairie. Le son d'une clochette, au loin, frappe son oreille : C'était un prêtre qui portait le corps du Sauveur. Devant marchait le sacristain.

« Le seigneur découvre humblement sa tête et s'agenouille sur le sol : il rend un hommage plein de foi à Celui qui sauva l'humanité tout entière. Un ruisseau courait en grondant à travers la prairie; la fonte des neiges avait grossi ses flots, il se dressait comme une barrière devant le voyageur. Le saint Sacrement était là sur la rive; le prêtre quitte aussitôt sa chaussure, il se prépare à traverser le ruisseau.

— « Que fais-tu, demande le comte qui, tout étonné, le considère. » — « Seigneur, je me rends chez un homme qui se meurt et demande la céleste nourriture. Mais en arrivant au ruisseau, je m'aperçois que, grossi par la fonte des neiges, il s'est changé en torrent. Il ne faut pas cependant que le mourant soit [26] privé de recevoir le Sauveur qu'il appelle; je vais, pieds nus, traverser

les flots en toute hâte. » Le comte fait asseoir le prêtre sur sa noble monture, il lui met en main les riches brides, afin que s'acquittant de son saint devoir, il aille porter au malade l'hôte divin qu'il demande. Quant à lui, monté sur le cheval de son valet, il va se livrer à la chasse. — Le prêtre achève son voyage, et, dès le lendemain, le cœur plein de reconnaissance, il ramène au comte son cheval, qu'il conduit modestement par la bride. — « Dieu me garde de monter désormais, pour la chasse et la guerre, le cheval qui porta mon Créateur!... Ainsi répond humblement le comte. Si vous ne pouvez l'employer à votre propre usage, qu'il reste consacré au service de Dieu, car moi, je l'ai offert à celui de qui je tiens comme un prêt l'honneur, les biens de ce monde, et mon corps et mon sang, et mon âme et ma vie ! » — Daigne, dit le prêtre, daigne Dieu, dont la puissance est infinie, Dieu, qui écoute la prière des faibles, daigne Dieu vous accorder partout la gloire, à vous qui lui rendez aujourd'hui cet hommage. Vous fêtes un comte puissant; vos exploits ont illustré votre nom dans la Suisse tout entière; chez vous on voit briller sept filles toutes aimables. Oh, puissiez-vous, s'écrie-t-il dans un moment d'inspiration, réunir sept couronnes dans votre maison et puisse votre gloire s'étendre jusqu'à vos derniers rejetons!

»

Le front penché, l'empereur réfléchissait, il rappelait de lointains souvenirs. Fixant les yeux sur le visage du chanteur, il comprend le sens de ses paroles : il a reconnu les traits du prêtre! Il baisse la tête, et cachant son visage, laisse couler sur son manteau de pourpre les larmes qu'il ne peut retenir. Tous les yeux sont fixés sur l'empereur; tous reconnaissent le comte dont parlait le chanteur; ils admirent les décrets divins.

(Annales du Saint-Sacrement.)

39. Phocion.

Les païens eux-mêmes ont compris qu'il fallait pardonner. Un célèbre homme d'État d'Athènes, Phocion, à la suite de rivalités de partis, fut condamné à boire du poison. En lui présentant la coupe empoi-[27]-sonnée, on lui demanda s'il n'avait rien à dire. Je veux, répondit-il, qu'on Recommande à mes fils de ne point tirer vengeance du poison que je vais avaler injustement. »

40. Bataille d'Hastings, en 1066.

Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, attendait un moment favorable pour faire la conquête de l'Angleterre. — Durant un mois les vents furent contraires, puis une brise du sud poussa les vaisseaux de l'embouchure de la Dive au port de Saint-Valéry. Les soldats, forcés de camper sous leurs tentes humides, murmuraient; Dieu, disaient-ils, se prononçait contre l'entreprise. — D'après le conseil des principaux chefs, Guillaume ordonna une procession solennelle où furent portées les reliques de Saint-Valéry. En ce moment, le vent changea soudain et gonfla les voiles. — Un cri de joie retentit dans toute la plaine. L'embarquement eut lieu le 27 septembre 1066. Sur le vaisseau qu'il monta, Guillaume fit arborer l'étendard envoyé par le Pape. — Le lendemain il débarquait dans la plaine d'Hastings. — Le pied lui manqua en quittant le navire, et les assistants le voyant tomber allaient croire à un mauvais présage. « Non, s'écria Guillaume, en se relevant. Je viens de poser les deux mains sur cette terre pour en prendre possession. Par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à vous. » — Harold, son ennemi, venait à sa rencontre. — Cet Harold avait violé un serment qu'il avait fait sur les reliques des saints; ses frères lui conseillaient de ne pas s'aventurer contre ses redoutables ennemis avec un parjure sur la conscience.

Il ne sera pas dit, répondit Harold, qu'aucun péril m'ait fait tourner le dos. — De part et d'autre, on prit les dernières dispositions pour une bataille décisive. Dans le camp des Anglais, les soldats ne dormirent presque point; ils passèrent la plus grande partie de la nuit à chanter et à boire, ce qui ne les empêcha pas d'être prêts dès l'aurore à marcher à l'ennemi. — Les Normands, au contraire, passèrent toute la soirée à confesser leurs péchés, afin de pouvoir communier dès le matin au corps du Seigneur. — La messe fut célébrée et après la communion les troupes reçurent la bénédiction solennelle. [28]

Guillaume, en montant à cheval, s'écria : C'est aujourd'hui qu'avec l'aide de Dieu, le duc de Normandie sera roi d'Angleterre! — Il portait au cou quelques-unes des reliques sur lesquelles Harold lui avait prêté serment; à ses côtés un jeune chevalier tenait l'étendard de Saint-Pierre. — La chanson de Roland fut entonnée et redite par toutes les voix, et aux cris de « Dieu nous soit en aide ! » les Normands se précipitèrent sur l'armée saxonne. Les Anglais soutinrent le choc. — Harold fut blessé à l'œil par une flèche, ce qui ne l'empêcha pas ni de commander ni de combattre. Guillaume, de son côté, ne s'épargnait pas ; un instant le bruit courut qu'il avait été tué; et déjà les Normands prenaient la fuite. — Alors, relevant la visière de son casque : « Regardez-moi, dit Guillaume aux fuyards, je vis encore, et avec l'aide de Dieu, je serai vainqueur. » Il le fut en effet et Harold périt dans la mêlée. Guillaume fit bâtir une belle et riche abbaye sur remplacement de la bataille; et il la nomma le monastère de la Bataille. C'est du Dieu des armées que dépend la victoire. Pour la remporter, que les soldats soient chrétiens ; qu'ils sachent se confesser, communier, prier !...

41. Origène.

Pendant que Léonide, père du célèbre Origène, était en prison à cause de la foi, son fils, encore enfant, lui écrivit cette lettre touchante : « O mon père! Je vous en conjure à genoux, que votre tendresse pour moi ne vous fasse pas renier Jésus-Christ. Je vous remplacerai auprès de ma mère et de mes six frères. Et si vous mourrez martyr défia foi, j'irai mendier de porte en porte pour les nourrir. Mais je vous en supplie, ô mon père! Ne reniez pas Jésus-Christ. » La foi donne même à l'enfance un courage surhumain.

42. Gyrus et Bérénice.

Cyrus, roi de Perse, avait fait prisonnier Tigrane, roi d'Arménie. Bérénice, femme de Tigrane, voulut suivre son mari dans sa captivité. Voyant l'affection qui unissait les deux époux, Cyrus demanda un jour à Tigrane ce qu'il donnerait pour la rançon de sa femme. « Oh ! répondit-il, je donnerais volontiers ma [29] vie. » Cyrus, ému, leur rendit à tous deux la liberté. De retour dans son royaume, Tigrane demanda à Bérénice si elle n'avait pas été frappée des bonnes grâces et des qualités de Cyrus. Je ne Fai point regardé, répondit-elle. Je n'étais remplie que de la pensée de celui qui voulait donner sa vie pour me rendre libre. O vous que les créatures enchantent par leurs vains attrait, que n'êtes-vous remplis du souvenir de Jésus-Christ qui, pour vous délivrer du péché et de l'enfer, a sacrifié son sang et sa vie ?...

43. Armelle Nicolas.

Armelle Nicolas naquit en 1606, à Campenac, non loin de Saint-Malo. Ses parents, pauvres des biens de la terre, apprirent à leur fille à aimer le Seigneur, puis envoyèrent au service d'un maître la pauvre enfant, qu'ils ne pouvaient nourrir. Armelle, dès ses premières années, garda donc les troupeaux et la prière fit dès lors ses délices. En grandissant en âge, elle grandit aussi en vertu. Sa piété, son amour du travail, son dévouement étaient admirables. Elle passa les

trente-cinq dernières années de sa vie chez un père de famille vertueux. Pendant tout ce temps elle faisait seule et sans aucun secours étranger tout le travail de la maison.

Après la mort édifiante de sa domestique, son maître lui rendit ce glorieux témoignage : « Pendant trente-cinq années, je ne Fai jamais entendue proférer une partie d'impatience ou de plainte; jamais je n'ai vu la tranquillité de son âme troublée. Dans les souffrances corporelles qu'elle a endurées, surtout pendant les cinq dernières années de sa vie, elle n'a jamais cherché de soulagement que dans la prière et jamais il ne lui est échappé un murmure. » Quel exemple pour les domestiques de nos jours !

44. Berryer.

Berryer, l'orateur le plus célèbre de ce siècle, se trouvant chez Mme de la Ferronnays, voulut servir lui-même la messe de M. le Curé, le 29 septembre 1868. Il le fit à la perfection. Il avait alors 78 ans. Que n'est-il imité aujourd'hui par les hommes et les jeunes gens! [30]

45. Plutôt mourir.

Une jeune fille de douze ans de la famille impériale de Chine, appelée Marie, s'étant confessée à un missionnaire avec des dispositions admirables : Vous êtes bien avec Dieu maintenant, mon enfant, lui dit le missionnaire; mais je tremble pour vous; la situation où vous êtes est pleine de périls. — Ne craignez rien, mon père, répondit-elle, j'aimerais mieux mourir que d'offenser le bon Dieu. Et se prosternant devant une image de Marie qui était là, elle demanda à la sainte Vierge, le front dans la poussière, de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Peu après, elle prit une enflure à la joue : on crut d'abord que ce n'était rien; mais un horrible cancer se déclara, qui la dévora toute vive. Au milieu des plus atroces souffrances, elle débordait de joie, en pensant que la Vierge avait exaucé sa prière. Avant sa mort, une de ses tantes lui demanda de prier pour elle, afin qu'elle servît mieux le bon Dieu. L'enfant lui dit qu'elle demanderait de plus, qu'elle la rejoigne bientôt au ciel. En effet, après la mort de la jeune fille, la tante vécut dans une ferveur extraordinaire, et mourut dans la même année. Nous avons tout à gagner, en disant souvent à Dieu : Plutôt mourir que de vous offenser!

46. Vengeance de sainte Dorothee.

Les saints ne se vengent que par des bienfaits. En l'an 304, une vierge, nommée Dorothee, fut amenée au tribunal de Saprice, gouverneur de Césarée en Cappadoce. Torturée sur le chevalet, la vierge lui dit : Hâte-toi, tes tourments sont la route qui me fera arriver plus vite à mon époux. C'est par ces souffrances de courte durée que nous allons au ciel, cueillir les fruits de vie et les fleurs immortelles. Un assesseur du juge, nommé Théophile, qui se trouva là, voulant mêler l'injure à la cruauté, lui dit : Quand vous serez arrivée, envoyez-moi des pommes du jardin de votre époux. Je vous le promets, répondit doucement Dorothee. Et le bourreau lui trancha la tête. Théophile, rentré chez lui, s'applaudissait avec ses amis de la belle plaisanterie qu'il avait faite. Tout à coup, un enfant d'une beauté ravissante, entre [31] chez lui et lui présente trois pommes et trois roses d'un éblouissant éclat ; on était au cœur de l'hiver. À ce spectacle, Théophile s'écrie : Vraiment, le Christ est le seul vrai Dieu! Cette parole lui coûta la vie. « On le conduisit au supplice et il devint martyr de la foi. Vengeons-nous, comme les saints, en obtenant par nos prières, la conversion de ceux qui nous persécutent.

47. Tiburce.

Tiburce, fils de Chromatius, préfet de Rome, fut converti par saint Sébastien. Le gouverneur lui ordonna de brûler de l'encens en l'honneur des dieux de l'empire ou de marcher nu-pieds

sur des charbons embrasés. Tiburce, aussitôt, quitte sa chaussure et se promène sur les charbons, en disant au gouverneur : Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui des chrétiens; c'est par sa puissance que ces charbons sont devenus pour moi des fleurs. Le gouverneur irrité lui fit trancher la tête.

48. Nos Avocats.

Saint Grégoire-le-Grand rapporte qu'une femme pieuse allait souvent prier au sépulcre des saints Proesse et Martinien, soldats romains, que saint Pierre convertit dans sa prison, et qui, peu après, subirent le martyre. Un jour les deux saints apparurent à cette pieuse femme et lui dirent : « Vous nous visitez souvent maintenant, et nous, au jour du jugement, nous vous chercherons entre toutes les créatures, pour vous rendre tous les services que nous pourrons. » En invoquant les saints, nous nous préparons des défenseurs au tribunal de Dieu.

49. Je suis Chrétien, voilà ma gloire!

Saint Platon, martyr d'Ancyre, fut traduit devant le tribunal d'Agrippin. Celui-ci, lui ayant demandé qui il était : Je suis chrétien, dit-il, j'adore un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. — Je n'ignore pas que tu es chrétien, mais je te demande ton nom? — À ma naissance on m'a appelé Platon, mais avant tout je suis chrétien, voilà mon véritable nom. On m'a appris à servir Jésus-Christ dès le sein de ma mère, et je suis prêt à donner tout mon sang et mille [32] vies, si je les avais, pour son amour. En cela ce saint s'est montré bien au-dessus du philosophe du même nom, qu'en a cependant appelé le divin Platon, et qui, interrogé à Athènes, sur l'unité de Dieu, n'osa dire la vérité qu'il connaissait, de peur d'être condamné comme Socrate à boire du poison.

50. Un Cabaretier.

Théodote était un cabaretier d'Ancyre en Galatie. Bien qu'à la fleur de l'âge, il méprisait les biens du monde. Le jeûne, la prière, l'aumône faisaient ses délices. Non seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore Les pécheurs à la pénitence. Il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Il assistait les confesseurs prisonniers et enterrait les corps des martyrs, bien que ce fût défendu sous peine de mort. Sa maison, pendant les persécutions, était un lieu de prières où on s'assemblait pour adorer Dieu. Sainte Técuse, vierge qui avait servi de mère à Théodote, ayant été noyée dans un étang avec six autres vierges, en haine de la foi, Théodote ensevelit leurs corps. C'est pourquoi il fut torturé de la manière la plus affreuse et condamné à être décapité. Arrivé au lieu de l'exécution, il se tourna vers les chrétiens qui l'accompagnaient, et leur dit : « Ne pleurez pas ma mort, mais bénissez N.-S. qui m'a fait terminer si heureusement ma course. Lorsque je serai dans le ciel, je le prierai pour vous. »

Il y a eu des saints dans toutes les conditions honnêtes. Nous pouvons tous gagner le ciel.

51. Une marchande de livres.

Une marchande de livres de Paris, ayant entendu le P. Beauregard, jésuite, prêcher sur les suites funestes des mauvaises lectures, alla le prier en pleurant de venir dans sa librairie et de lui indiquer les ouvrages dangereux. Le Père se rendit chez elle et fit ce qu'elle lui demandait. Cette femme eut le courage de brûler pour 600 francs de livres. Que n'a-t-on aujourd'hui le même zèle pour détruire les mauvais romans et les mauvais journaux !

52. Malades.

Saint Camille de Lellis, dévoré de zèle pour assister [33] les malades, entreprit de faire ses études à l'âge de 32 ans, afin de devenir prêtre et de pouvoir ainsi leur être plus utile. Il était au

collège romain sur les mêmes bancs que de petits enfants qui lui disaient : Vous êtes venu tard ; et ils se riaient de sa taille. Un professeur leur dit un jour : Oui, il est venu tard ; mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Église de Dieu. Qui dira, en effet, le nombre de malades auxquels il ouvrit les portes du ciel, par lui-même ou par les membres de la congrégation qu'il fonda? Ses religieux s'occupaient à ce saint ministère avec tant de ferveur, qu'on vit quelquefois les anges eux-mêmes venir leur inspirer les paroles qu'ils adressaient aux mourants. Camille était le plus empressé de tous, au chevet des infirmes. Comme il avait toujours une plaie à la jambe qui le faisait beaucoup souffrir, les malades lui disaient parfois : Père, reposez-vous, vous allez tomber. Mes enfants, répondait-il, je suis votre esclave, il faut bien que je fasse ce que je peux pour votre service. Toutefois, pour en venir à cet héroïsme, il avait compris qu'il fallait le puiser dans la croix de N.-S, que sans cela on n'aurait que des mercenaires. Aussi, voulut-il que ses religieux portassent la croix sur eux. Dans les épreuves qu'il eut à soutenir, le divin Crucifié le consola plusieurs fois miraculeusement, en détachant ses bras de la croix, et en les portant amoureusement vers lui. Camille se démit de sa charge de supérieur général de sa congrégation, afin d'être plus libre de donner ses soins aux malades. Sa dernière visite fut pour les hôpitaux de Rome, il voulut faire ses adieux aux malades en les soignant de ses mains mourantes. Voyant qu'il touchait à sa dernière heure, il disait avec transport : Je me réjouis de ce qu'on m'annonce ; nous irons clans la maison du Seigneur. Le divin Maître a promis, en effet, d'appeler à la possession de son royaume, ceux qui l'auront visité ici-bas dans la personne des malades.

53. Jean Chantebel.

Pendant la grande Révolution française, les brigands trouvèrent un fermier du Chêne, diocèse de Rennes, nommé Jean Chantebel, qui lisait son catéchisme. Ils se saisissent de lui, et un comité condamne [34] le livre à être brûlé et Chantebel à le jeter au feu. Chantebel refuse. On lui brûle les mains avec une torche. Vous pouvez même brûler tout mon corps, dit-il ; mais je ne brûlerai pas ce livre qui contient les principes de ma foi. On le traîne ensuite, comme un objet de risée, dans les rues de Martigny. Sa femme l'apercevant en cet état, lui crie du milieu de la foule : Tiens bon, c'est pour Dieu, il t'en récompensera.

Chantebel tint bon, en effet, et tout chrétien doit tenir bon à garder sa foi, et l'instruction religieuse puisée dans le catéchisme. Ce livre précieux devrait être lu tous les soirs, dans les familles, durant les veillées d'hiver.

54. Où mène le libertinage.

Henri VIII, roi d'Angleterre, avait d'abord montré un grand zèle contre l'hérésie, qu'il avait combattue dans un ouvrage. Léon X lui décerna à cette occasion le titre de défenseur de la foi; mais une fois qu'il eut répudié Catherine d'Aragon, pour vivre criminellement avec Anne de Boleyn, il devint schismatique, et, dans sa fureur, il immola 20 évêques, 500 prêtres et 360 gentilshommes qui avaient refusé d'approuver ses turpitudes. Ne voit-on pas les hérétiques de nos jours, qui prennent le titre de vieux catholiques, reconnaître pour pasteurs des misérables, qui n'ont pas même la pudeur de cacher leur commerce sacrilège avec les femmes qu'ils ont séduites, se montrant par là des émules des chefs du protestantisme et de toutes les hérésies ? Soyez chastes, si vous voulez garder la foi qui n'a pour ennemis que les libertins.

55. Confiance.

Un soldat demandait un jour à un solitaire, si Dieu pardonnait au pécheur. Quand vous avez sali votre habit, le rejetez-vous comme un objet inutile, demanda à son tour le solitaire? Non,

reprit le soldat, je le lave et je m'en sers. — Gomment voulez-vous donc que Dieu abandonne l'âme, son image, même défigurée par le péché ?

56. Les Blasphémateurs.

Lorsque Ruppert fut élu empereur, on lui demanda la grâce d'un grand nombre de prisonniers. Le nou-[35]-vel empereur s'informa de leur conduite passée et rendit la liberté à tous, excepté à un, qui avait été condamné pour ses blasphèmes. « Les autres, dit-il, ont failli à l'égard des hommes, mais celui-ci a péché directement contre Dieu lui-même. » Le blasphémateur, en effet, dresse contre le ciel un front orgueilleux, pour insulter Celui qu'adorent les anges.

57. Évitions l'oisiveté.

L'illustre et sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe, loin d'employer ses loisirs à des délassements mondains, filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite, de ses propres mains, des habits pour ses pauvres.

58. La B. Marie des Anges.

Souvent dans sa jeunesse, la bienheureuse Marie des Anges laissait paraître le goût qu'elle avait pour la vie religieuse. La comtesse, sa mère, cherchait à l'entraîner dans les fêtes du monde; mais elle ne pouvait ébranler la constance d'une âme qui ne vivait dès lors que pour Dieu. Un jour, toute la famille était réunie à la campagne; la comtesse prit à part sa fille, afin de pouvoir agir avec plus de liberté, et l'invita à une promenade sur une colline voisine. L'enfant tremblait dans l'appréhension d'un assaut; toutefois elle était loin de prévoir la proposition qui allait lui être faite. La mère se mit à lui rappeler la tendresse particulière dont elle avait entouré son berceau, les veilles et les sollicitudes qu'elle lui avait prodiguées spécialement dans une maladie, sa désolation au moment où elle craignait de la perdre, en un mot, tout ce que son amour et l'amour le plus ardent avait fait pour elle, et lorsqu'elle crut avoir suffisamment disposé le cœur naturellement généreux et tendre de son enfant, elle en vint au coup décisif.

« Maintenant, lui dit-elle, vous ne voudrez pas me refuser ce que j'ai à vous demander ! Un jeune homme, d'une naissance illustre, d'une fortune opulente et d'une vertu éprouvée sollicite votre main. Eh bien! Ce que je vous demande, c'est de ne pas vous y refuser. » Marie des Anges, à ces paroles, se sent le cœur comme percé d'un poignard ; « Ce n'est pas là. ré-[36]-pond-elle aussitôt avec une généreuse fermeté, ce n'est pas là le langage d'une mère qui m'aime; je veux appartenir au Créateur et non aux créatures ; je me suis consacrée à Jésus; si vous m'aimez, ne me parlez plus des choses de la terre et accordez- moi la consolation de me faire religieuse ! » — La mère fut vaincue. Elle se jeta tout en larmes au cou de son angélique enfant, la pressa contre son cœur et lui dit : « Que Dieu fasse de vous une grande sainte, ma fille! » Toutes ses oppositions cessèrent. Elle ne parla plus de mariage, et peu de temps après elle permit à sa fille de se faire carmélite.

59. William Bealde.

Un Anglais, nommé William Bealde, après avoir passé vingt ans en Amérique, revint en Europe et se maria à une femme aimable et d'une honnête famille, dont il eut quatre enfants, qu'il élevait avec soin. Malheureusement ses affaires n'allaient pas selon ses désirs, et pour se distraire, il se mit à lire des livres contre la religion. Il y perdit tout. Un jour, il envoya son domestique porter à un de ses amis une lettre, dans laquelle il priait ce dernier de venir voir le soir, dans sa maison, comme tout serait changé. L'ami vint le soir et ne trouva que des cadavres.

Le malheureux William, avec la hache et le poignard, avait égorgé sa femme et ses enfants et il s'était tué lui-même avec un pistolet.

O désastreux effets des mauvaises lectures !

60. Résignation.

Le saint homme Tobie, devenu aveugle, était réduit à la dernière misère. Ses parents et ses amis lui demandant à quoi lui avait servi l'espérance qu'il avait en faisant l'aumône et en ensevelissant les morts; il leur répondait : Nous sommes les enfants des saints et nous attendons la vie que Dieu accordera à ceux qui auront été fidèles. Dieu donne même à ses ennemis les biens du temps, il réserve à ses amis ceux de l'éternité !

61. Suites funestes des préférences.

Personne n'ignore cette histoire que rapportent les saints Livres : Jacob aimait Joseph plus que tous [37] ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse, et aussi, sans doute, à cause de ses admirables qualités et de son innocence. En témoignage de la tendresse et de l'estime singulière qu'il avait pour cet enfant, il l'avait revêtu d'une robe de diverses couleurs. Voyant cette prédilection de leur père pour Joseph, les autres enfants de Jacob conçurent de tels sentiments de haine contre leur jeune frère, qu'ils ne pouvaient lui parler sans aigreur. Un jour, pendant qu'ils gardent leurs troupeaux, ils voient venir de loin Joseph, que Jacob envoie pour surveiller leur conduite coupable. « Allons, se disent-ils entre eux, excités par leur humeur jalouse; allons, mettons-le à mort et jetons-le dans cette vieille citerne. » Sur le conseil de Ruben, leur aîné, ils se désistent, il est vrai, de leur criminel dessein; mais à peine Joseph est-il arrivé auprès d'eux, qu'ils le dépouillent de sa robe aux couleurs variées, qui leur rappelle l'amour de Jacob pour lui, le descendent dans la citerne, puis le vendent vingt pièces d'argent à des marchands ismaélites. Hélas! Que la prédilection qu'il avait pour Joseph coûta de larmes à son père! Quelle ne fut pas sa douleur, quand il reçut, toute teinte de sang, la robe dont il avait revêtu son enfant! Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et ne cessa de pleurer et de redire dans l'amertume de son âme : Une bête cruelle a dévoré Joseph ! En vain, tous ses autres fils se réunirent pour essuyer ses pleurs; il ne voulut recevoir aucune consolation. Donc jamais de préférences injustes pour un enfant aux dépens des autres.

62. La Perle précieuse.

Un roi des Indes, Abbener, avait un fils nommé Josaphat. Craignant qu'il n'abjurât le paganisme pour se faire chrétien, il le confia à un gouverneur païen, qui devait exercer sur lui la plus rigoureuse vigilance et qui avait mission de ne jamais lui laisser soupçonner les vérités chrétiennes. Un jour, le jeune homme aperçoit, autour du palais de son père, un vieillard tout courbé vers la terre. Il en demande la raison; le gouverneur lui répond que c'est un effet de l'âge; et que tous les vieillards s'inclinent vers la tombe où ils descendront bientôt. Nous aussi, à l'âge de cet [38] homme, nous aurons les mêmes infirmités et nous mourrons, demande Josaphat? — Assurément. — Et après la mort que m'arrivera-t-il ? — C'est un problème que la divinité a couvert d'un voile. — Cette réponse, loin de satisfaire Josaphat, ne fit qu'exciter son désir de connaître la vérité la plus nécessaire à l'homme; et à partir de ce jour, il ne cessa de prier avec des soupirs et des larmes, demandant au ciel de lui envoyer quelqu'un pour l'instruire. Sur ces entrefaites, un saint solitaire, nommé Barlaam, se déguisa en marchand de perles et vint au palais. Josaphat qui aimait beaucoup les perles en fut tout heureux. Pendant qu'il les admirait, on le laissa seul avec le marchand, qui lui dit : J'en ai encore une bien plus précieuse que celle que vous admirez. — De grâce, montrez-la-moi. — Cette pierre précieuse ne se voit pas avec les

yeux, c'est la vérité. — Oh ! C'est la vérité que je cherche; de grâce, étranger, instruisez-moi. Barlaam alors lui parle de l'éternelle vie que J.-C. nous a méritée, par son sang. Cet enseignement fut pour Josaphat la lumière et la vie. Bientôt après il s'échappe du palais de son père, sort de ses états et va rejoindre Barlaam dans la solitude, où il devint un saint que l'Église honore. Que n'a-t-on aujourd'hui le même zèle que Josaphat, pour s'instruire des vérités de la religion.

63. L'Amour maternel.

Accompagné de l'archange Raphaël, caché sous une forme humaine, le jeune Tobie venait de partir pour la terre des Mèdes; sa mère aussitôt de pleurer et de dire, dans sa douleur, à son mari : « Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse, et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu que nous n'eussions jamais possédé la somme d'argent pour laquelle vous l'avez envoyé si loin ! Peu de bien que nous avons ne nous suffisait-il pas? Et n'était-ce pas pour nous une grande fortune que de voir notre fils à nos côtés? — Ne pleurez pas, répondait le vieillard, fange du Sei-[39]-gneur accompagnera notre enfant. » — Et ces paroles essuyaient un instant les larmes, et apaisaient les plaintes de la mère. Mais, ne revoyant pas revenir, au temps fixé, celui qu'elle aimait, elle versait des pleurs abondants qu'aucune consolation ne pouvait tarir. « Hélas! Hélas ! Que je suis malheureuse, répétait-elle ; mon fils, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous, la lumière de nos yeux, l'appui de notre vieillesse, la consolation de notre vie et l'espoir de notre prospérité ? Puisque vous étiez notre tout en ce monde, nous n'aurions pas dû vous laisser nous quitter. — Calmez vos inquiétudes, reprenait le vieux Tobie, notre fils est en sûreté; l'homme à qui nous l'avons confié est fidèle. » La mère, néanmoins, ne voulait recevoir aucune consolation ; mais tous les jours quittant sa maison, elle parcourait tous les chemins, par lesquels elle pouvait espérer de voir revenir son enfant, cherchant à le découvrir dans le lointain. Chaque jour, elle allait s'asseoir sur une montagne qui dominait la route, et d'où elle promenait au loin son regard. L'ayant enfin aperçu, elle le reconnut aussitôt, courut porter à son mari l'heureuse nouvelle de l'arrivée de leur fils, puis embrassa ce cher enfant avec des larmes de joie. Le vieux Tobie avait donc raison de dire à son fils : Quand Dieu aura reçu mon âme, vous honorerez votre mère, tous les jours de votre vie; car vous devez vous souvenir de tout ce qu'elle a enduré pour vous.

64. Moyen de savoir ses leçons.

Quoiqu'il fût doué d'un esprit vif et d'une grande facilité de mémoire, M. Olier comptait beaucoup plus pour le succès de ses études sur l'assistance de la sainte Vierge que sur ses talents naturels. Avant d'apprendre ses leçons, il l'invoquait toujours avec une dévotion extraordinaire ; et comme si Dieu eut voulu le mettre dans la nécessité de recourir sans cesse à elle, il ne pouvait jamais rien apprendre qu'à force d'Are Maria. — Dans sa jeunesse, le vénérable Grignon de Montfort ne témoignait pas moins de confiance en son aimable Souveraine. Il ne rentrait jamais en classe sans avoir fait une visite à Marie, dans quelque église, où, à genoux devant son image, il passait un temps considérable. Les écoliers les [40] plus dévots à Marie réussirent toujours dans leurs études.

65. Luther au coin du feu

Un des chefs du protestantisme, Martin Luther, s'entretenant auprès du foyer, pendant une soirée d'hiver, avec la femme qu'il avait séduite, étendit son bras par plaisanterie et le mit au milieu des flammes; sa femme aussitôt le retira. Il lui donna un soufflet, en disant : « Tu as mal fait; car après tout, il faut bien que tous deux nous nous approvisionions avec le feu qui no us attend

en enfer. » Que le pécheur essaie aussi de s'habituer à ce feu ; sa place y est marquée, en effet, s'il ne se convertit pas. Et le feu qui le consumera ne s'éteindra jamais

66. Les croyants sont en bonne compagnie.

Les hommes les plus célèbres ont soumis leur intelligence à la foi en nos mystères.

Un célèbre mathématicien du XIX^e siècle, le baron Cauchy, disait : « Je crois à la divinité de Jésus-Christ avec tous les astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis catholique sincère, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos académies. »

67. Mort de l'Empereur Julien.

L'empereur Julien l'Apostat avait résolu de détruire le christianisme. L'édit de persécution était déjà envoyé en Afrique, et le fameux Libanius, confident de Julien, rencontrant à Antioche un chrétien, osa lui dire : Que fait maintenant le Galiléen? C'est de ce nom qu'il désignait N.-S. Jésus-Christ. Il fait un cercueil pour ton maître, répondit le chrétien. En effet, Julien part pour une expédition contre les Perses, et, au premier combat, au moment où il lève la main pour exciter les soldats, un dard le frappe entre les côtes et lui perce la poitrine. On rapporte que, recueillant de sa main le sang qui coule de sa blessure, il le jeta vers le ciel en disant : Tu as vaincu, Galiléen. Il expira la nuit suivante. En effet, le Christ et l'Église [41] ont triomphé de toutes les haines; et dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, à côté de la statue de Charlemagne, on lit cette inscription : Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande. Quand Voltaire se frottait les mains, sur la fin de sa vie, en ricanant et en disant : Dans vingt ans Dieu aura beau jeu, le Christ faisait un cercueil où descendait Voltaire,, après avoir expiré au milieu des tortures et du désespoir. Et quand une autre puissance tenait captif le Pape, le Galiléen faisait le cercueil de Sainte-Hélène.

68. La Terre promise.

Quand Moïse fut sur le point d'introduire le peuple de Dieu dans la terre promise, toutes sortes de bruits circulaient dans le camp d'Israël. Les uns disaient que cette terre terrible dévorerait ses habitants ; les autres que les hommes, dont elle était peuplée, étant d'une taille prodigieuse, mangeaient les autres comme des sauterelles. Heureusement, les Israélites ne le crurent pas, mais ils écoutèrent Caleb et Josué. Les mondains répandent toutes sortes de calomnies contre la dévotion. Ils ne la connaissent pas; mais, comme Caleb et Josué, les saints qui l'ont explorée, nous disent que c'est une terre où coulent le lait et le miel. N'en croyons pas les mondains, ils blasphèment ce qu'ils ignorent.

69. Réponse de Benoit Labre à une femme.

Saint Benoit Labre, à une femme qui lui demandait comment il faut aimer Dieu, donna une réponse qui résume tout ce qui constitue la perfection. Il faudrait, dit-il, avoir trois cœurs en un seul; le premier de feu pour le bon Dieu, le second de chair pour le prochain, et surtout pour les pécheurs, le troisième de bronze pour nous-mêmes.

70. Un Martyr de quatre ans.

En 1622, un jeune enfant de quatre ans, Ignace Fernandez, subit le martyre au Japon. Le B. Spinola avait baptisé cet enfant admirable, qui, apprenant que son père venait de mourir martyr, dit en bégayant : « Moi aussi, je mourrai martyr et vous aussi, ma mère. » La vue d'une épée le comblait de joie : et pour [42] le faire pleurer, on n'avait qu'à lui dire qu'il ne pourrait pas mourir pour la foi. Bientôt il fut emprisonné avec sa mère et une foule de chrétiens, et

condamné à avoir la tête tranchée, le même jour que le B. Spinola dut monter sur le bûcher. Quand Spinola, attaché à son poteau et prêt à être consumé, aperçut Isabelle Fernandez, la mère d'Ignace, mais non l'enfant qui était caché par un bûcher : « Où est mon petit Ignace ? demanda-t-il. — Le voici, mon père, répondit Isabelle en élevant son fils dans ses bras. » L'enfant, revêtu de ses habits de fête, paraissait comme un ange. Il se mit ensuite à genoux et demanda la bénédiction du martyr. Plusieurs têtes furent abattues aussitôt et roulèrent aux pieds de l'enfant, entre autres celle de sa mère. Ignace n'en parut pas effrayé. Il s'agenouilla dans le sang, rabattit le collet de sa robe et présenta sa tête au bourreau.

Étant les héritiers de la foi des martyrs, soyons-le de leur courage.

71. Pas de superstition.

Ochozias, roi d'Israël, étant tombé d'une chambre haute, envoya ses gens consulter Béalzébud, pour savoir s'il pourrait se relever de ce mal. Le prophète Elie alla au-devant des gens du roi et leur dit : « Retournez vers le roi qui vous a envoyé, et dites-lui : Est-ce qu'il n'y a point de Dieu en Israël, que vous envoyez consulter Béalzébud; c'est pourquoi, vous ne descendrez pas du lit sur lequel vous êtes monté et vous mourrez. » Ochozias mourut, en effet, en punition de sa superstition. Avis à ceux qui ont la tentation de courir aux spirites, aux diseurs de bonne fortune, etc.

72. La voie la plus courte pour arriver au Ciel!

Saint Jean Berchmans appelait Marie la patronne de sa sainteté, de sa santé, de sa science, triple don qu'il lui demandait chaque jour et qu'il sollicitait aussi pour ses frères, comme pouvant être employées très utilement au service et à la gloire de Dieu. « Mon refuge au temps de la désolation, disait-il encore, c'est la patience, la prière, les plaies de Jésus, le sein de Marie! » A ses derniers moments, un jeune religieux, son compatriote, voulut savoir de lui quel [43] avait été le plus efficace instrument de sa sanctification, et le Bienheureux lui répondit : « Mon frère, dès que j'ai songé à devenir un saint, j'ai posé comme fondement de mon édifice, l'amour de la Reine du ciel. Si j'ai pu faire quelques progrès, c'est à elle que je dois tout. Soyez aussi jusqu'à la mort un vrai fils de cette divine Mère! » Enfin, répétait-il, en toute rencontre, celui qui l'aime véritablement est sûr d'obtenir tout ce qu'il voudra! Le P. Bruni, l'un des plus assidus à son lit de mort, nous rend d'une manière touchante l'impression qu'avait produite sur lui et sur tous ses frères, cette dévotion si tendre du Bienheureux. « Durant les jours qui précédèrent le départ de notre frère Jean pour le ciel, je me sentais, » écrit-il, « mû très vivement à le contempler et à le servir comme l'enfant de la Bienheureuse Vierge Marie, à tel point, que je dus ingénument le lui déclarer. »

73. Hommes sans langue et éloquents.

Dans les persécutions d'Hunéric, roi des Vandales, 300 catholiques confessèrent la divinité de J.-C. et eurent pour ce fait la langue coupée jusqu'à la racine. Mais tous, après ce supplice, continuèrent à parler avec une facilité merveilleuse. Cet éclatant miracle eut de nombreux témoins, entre autres, l'empereur Justinien lui-même, qui avait vu à Constantinople quelques-uns de ces généreux confesseurs. C'est là une preuve de plus de la divinité de Jésus-Christ.

74. Que n'allèrent-ils tous à la Messe!

Saint Liguori rapporte que trois marchands étaient disposés à partir ensemble de la ville Gubbio; mais l'un d'eux désirant auparavant entendre la messe, les deux autres refusèrent de l'attendre. À leur arrivée sur le pont de la rivière, appelée Borfuone, grossie par les pluies, le

pont s'écroula et ils périrent tous deux. Le troisième, une demi-heure après, revenant de la messe, trouva leurs cadavres sur la rive.

75. Ne mentez pas !

Madame de Boisy profitait de tout pour former dans le cœur de son enfant l'horreur du mensonge et du vice, l'amour du vrai et du bien. Aussi, jamais on [44] n'entendit sortir de la bouche du jeune François de Sales une seule parole contraire à ce qu'il croyait la vérité ; il répondait avec ingénuité, simplicité, candeur, et aimait mieux être puni que de se dérober au châtement par un mensonge. Petits enfant, subissez un châtement plutôt que de mentir.

76. Un mot de sainte Thérèse.

« Je crois, a dit une vierge illustre, sainte Thérèse, je crois que tous les hommes sentiront toujours de la prédilection pour les femmes qu'ils verront inclinées à la Vertu. Oui, la Vertu est pour elles le moyen le plus sûr d'acquérir de l'ascendant et d'exercer de l'empire sur les cœurs. »

77. Jeanne d'Arc.

Quand eu lieu à Reims, au milieu des plus grandes pompes, le sacre du roi Charles VII, Jeanne d'Arcy assista, tenant entre ses mains son étendard qui, promené au milieu des combats, n'était plus qu'un lambeau couvert de poussière. On voulait le lui ôter, mais elle répondit : « Laissez-le moi, il a été à la peine, il faut qu'il soit à la gloire. » Ce corps de terre qui aura été aussi à la peine, pour conquérir le Ciel, devra participer à la gloire, à la béatitude de l'âme, au jour de la résurrection générale.

78. Les bonnes Lectures.

Marie Péronne de Châtel était une jeune personne de vingt ans, riche, bien faite, gracieuse de visage, passionnée pour la musique, la danse, la poésie et causant à merveille... La lecture des romans, les flatteries du monde, le goût de la poésie, ces talents de la musique et de la danse, de si peu de valeur en eux-mêmes, mais dont les jeunes personnes sont si fières, diminuèrent en elle le goût des choses de Dieu, et elle se sentit peu à peu entraînée vers le monde. Une affection terrestre acheva, sur ces entrefaites, de porter le trouble en son âme. Un jeune gentilhomme, qui était attaché à l'ambassade, doué de toutes les belles qualités qui peuvent mériter l'estime des personnes d'honneur, lui déclara (dans les termes de la vertu), l'affection qu'il avait pour elle. Marie Péronne y fut sensible et son cœur se trouva ainsi [45] sur une des pentes dangereuses, sur lesquelles on descend tous les jours un peu, même malgré soi. Mais plus elle jouait avec le monde, plus Dieu la pressait du vif aiguillon de sa grâce.

Le Mémorial de Grenade lui étant tombé entre les mains, elle lut avidement ces pages où le saint religieux décrit le bonheur des âmes chastes et les inénarrables joies de l'amour de Dieu. Partagée alors entre deux séductions contraires, et pour ainsi dire déchirée en deux, elle souffrit horriblement. « Hélas! disait-elle sans cesse à Dieu, pourquoi permettez-vous donc que mon cœur et mes pensées courent après d'autres choses, et qu'un mortel que je ne peux ni ne veux haïr les emporte? Bouchez mes oreilles pour que je n'entende plus la voix de cette sirène ! » Elle gémissait ainsi au pied des autels; mais aussitôt que la sirène reparaisait, son cœur redescendait avec complaisance à toutes ces choses qu'elle ne pouvait ni ne voulait haïr. Il fallait qu'elle reprenne son livre et de nouveau la force renaissait; un calme doux et profond rentrait pour quelque temps dans son esprit.

Sous le charme toujours croissant de cet ouvrage d'or, Péronne résolut de renoncer à ce qui avait fait la gloire mondaine et la folle joie de sa jeunesse. Elle aimait avec passion la musique;

elle y renonça ainsi qu'à la poésie ; elle dit aussi adieu à la danse, et quelques instances qu'on lui fit, elle ne voulut plus paraître au bal, qui se donnait tous les jours chez M. l'ambassadeur, où elle était la plus désirée. Ces sacrifices n'étaient pas faits, on peut le penser, sans qu'il en coûtât beaucoup à cette âme généreuse, mais inclinée au monde.

Quelquefois le son des violons arrivant jusqu'à sa chambre, elle sentait aussitôt se réveiller en elle sa passion pour la danse; mais alors elle prenait en main un petit livre de piété « où il était exprimé comme quoi la mort fait danser tout le monde sur une même cadence » et elle tenait ses yeux arrêtés sur cette image tragique, jusqu'à ce que la crainte de la mort eût banni le désir qu'elle avait éprouvé de revenir aux futilités du monde. Quelque temps après, Marie Péronne allait s'enfermer dans un cloître; elle fut une des premières et des plus brillantes gloires de la Visitation de Sainte-Marie. Sans les bonnes [46] lectures, qui lui ouvrirent les yeux sur le néant des créatures, elle se serait peut-être perdue pour jamais au milieu des fêtes du siècle.

79. La mère de Lamartine.

Le célèbre poète de Lamartine a écrit de sa mère : « Je l'ai vu souvent assise, debout ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières des derniers moments et attendre patiemment des heures entières que leur âme eut passé à Dieu, au son de sa douce voix. » Il n'est point, en effet, d'œuvre de charité et de zèle plus importante que celle d'assister chrétiennement les mourants.

80. Ne louons pas un homme pendant sa vie.

La seconde fille de Mme Acarie, qui eut toujours un grand sens, disait des choses fort raisonnables dès sa plus tendre jeunesse; pour étouffer les semences d'amour-propre qui auraient pu germer dans le cœur de cette enfant, sa mère paraissait quelquefois ne l'avoir pas entendue, ou elle la faisait taire. Une sagesse précoce, disait-elle, s'en va d'ordinaire comme elle est venue : « Quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, dit Fénelon, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées, qui font tant de bruit. »

81. Tentation.

Le grand athlète saint Jérôme s'était arraché aux séductions de Rome et avait fui loin du monde et de ses dangers. Au fond du désert, il se trouvait encore en face du démon et de sa propre nature qui livrait à son âme généreuse les plus rudes assauts. Jérôme alors, sans perdre courage, cherchait à triompher par l'abstinence, le jeûne et les austérités corporelles. En effet, selon la remarque de saint François de Sales, [47] le démon voyant qu'on bat la chair, son alliée, craint et s'enfuit. À la pénitence, Jérôme unissait la prière. Tantôt se frappant la poitrine, il s'imaginait entendre le son de la trompette dernière qui fera retentir par tout l'univers cette terrible parole : Morts, levez-vous; venez au jugement; tantôt il se jetait aux pieds de Jésus en croix et les arrosait de ses larmes.

Ayant puisé au pied de la croix du Sauveur le courage et la force, saint Jérôme conseillait à Démétride de recourir dans la tentation à ce divin remède. « Gardez votre âme de toutes parts, lui écrivait-il, et jamais vous n'en viendrez à commettre une faute grave. (Étouffez le germe de la pensée mauvaise, dès qu'il commence à surgir dans votre esprit.) Armez fréquemment votre front du signe de la croix et vous serez à l'abri des atteintes de l'ange exterminateur. » Saint Antoine assure, en effet, que toutes les fureurs du démon expirent devant un seul signe de croix.

82. La mère du B. Crispin de Viterbe

Le B. Crispin de Viterbe n'avait que cinq ans, quand sa mère le conduisit près d'un autel de Marie, et là lui montrant la statue de la Vierge : Regarde, mon enfant, dit-elle; voilà ta véritable mère; je te donne à elle en ce moment; aime-la toujours de tout ton cœur et honore-la comme ta seule maîtresse. L'enfant n'oublia jamais ces paroles. C'est sans doute cette consécration à Marie qui lui obtint la gloire de la Sainteté.

83. Écoles chrétiennes.

Rien de plus important pour les enfants que le choix des maisons où ils devront être élevés.

C'est ce qu'avait compris une vraie mère, qui écrivait ces lignes en date du 3 juillet 1866 : « Mon révérend Père, je désire que le saint sacrifice soit offert dans le vénéré sanctuaire de la Salette afin d'obtenir, par l'intercession de la Sainte Vierge, de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu dans le choix qu'il me faut faire d'un établissement, pour y confier mon jeune fils. Oh ! Recommandez avec toute votre ferveur de prêtre cette intention à Notre-Seigneur par Marie. Peut-être m'exagéré-je le danger de la pension pour mon enfant; mais je ne puis maîtriser mes craintes, avec les exemples que chaque jour l'on rencontre sous [48] ses yeux. Demandez donc, je vous en supplie encore, mon révérend Père, que mon enfant chéri conserve le précieux trésor de son innocence. La nature se refuse à ce vœu, mais cependant plutôt la mort que la perte de ce trésor pour mon fils tant aimé. »

84. Crainte de Dieu.

Marie-Eustelle, humble ouvrière de Saint-Palais de Saintes, morte en odeur de sainteté, à l'âge de vingt-huit ans, le 29 juin 1842, a écrit sur sa jeunesse ces admirables lignes : « Je m'occupais bien plus de la vie de mon âme que de l'état de mon corps. Ma pensée, mon désir dominant était d'éviter, par amour pour Jésus, tout ce qui avait l'ombre du péché. Oui, je crois pouvoir le dire dans toute la simplicité de mon âme; depuis ma conversion, je n'ai craint, je n'ai haï que le péché. J'aurais préféré mourir mille fois plutôt que de le commettre délibérément, même en matière légère. Oh ! L'idée seule de contrister le cœur du plus tendre des pères, du meilleur des amis, de Jésus, l'Amour éternel, cette seule idée me faisait endurer une espèce de mort. O doux et miséricordieux Jésus, étais-je digne, après avoir tant aimé l'iniquité, d'en éprouver par votre grâce une horreur si vive? « Il est vrai que je m'attristais, me voyant à chaque instant sur le bord de l'abîme, parce que je craignais le résultat de ces tentations violentes dont j'étais harcelée ; je tremblais de me trouver surprise dans les pièges du démon; mais c'est vous, ô mon Dieu, qui étiez le principal motif de ma crainte ; car par-dessus tout j'appréhendais de vous offenser. Vous me donniez cependant, au milieu de mes alarmes, une confiance sans bornes ; cette confiance me faisait recourir sans cesse à votre inépuisable bonté; elle fortifiait mon âme au plus fort de ses délaissements. » Craignez Dieu, et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme.

85. Vigilance.

Rien n'égalait la vigilance de Virginie Bruni sur ses propres enfants, écrit le P. Ventura. Jamais elle ne les laissait seuls. Malade et souffrante, elle se traînait près d'eux, et quand ses forces défaillantes met-[49]-taient obstacle à l'accomplissement de ce devoir, elle en chargeait la conscience de sa sœur avec des expressions solennelles ; et, voulant que sa sœur laissât tout, même Virginie malade, pour en surveiller les enfants, elle lui disait : « Je consentirai plus

volontiers à recevoir un coup de fusil, qu'à entendre dire qu'un de mes enfants eût manqué à la modestie chrétienne. » Heureux les enfants gardés par une telle mère !

86. Zèle d'une sœur.

Qui n'a entendu parler de ce charmant groupe fraternel trop tôt disparu de ce monde : Maurice et Eugénie de Guérin? Maurice, entraîné par la dissipation de Paris, avait un instant oublié le Dieu et la foi de son enfance. Que faisait pendant ce temps sa jeune sœur ? Elle tremblait pour lui, elle gémissait et priait. « Maurice, écrit-elle après la mort de son frère, je te crois au ciel. Oh! J'ai cette confiance que tes sentiments religieux me donnent, que la miséricorde de Dieu m'inspire... Il y a trois ans qui m'affligent; je voudrais les effacer de mes larmes ! J'avais tout mis en toi, comme une mère en son fils ; j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quand nous parlions de nos afflictions pour ton âme, cette chère âme dans l'erreur? Que j'ai demandé à Dieu, prié, supplié!!! Un saint prêtre me dit : « Votre frère reviendra. » Oh ! Il est revenu et puis il m'a quitté pour le Ciel... pour le Ciel j'espère ! » Maurice, en effet, était revenu à Dieu, grâce aux prières de sa sœur.

87. Épitaphe d'un Évêque de Châlons.

En 1851, l'évêque de Châlons, vénérable vieillard, conduisant un visiteur dans sa cathédrale, le fit entrer dans une chapelle, et lui montrant une pierre tombale : « Voilà, dit-il, le tombeau que je me suis fait préparer. Les mots que j'y ai fait graver, sont la seule épitaphe que je désire. » L'étranger se pencha pour la lire, elle ne contenait que ces mots : Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur. Ce saint évêque voulait, même après sa mort, prêcher la grande loi du dimanche, qui, bien observée, ferait la prospérité d'une nation. [50]

88. Le meilleur collègue, c'est le plus chrétien.

Le père de saint François de Sales voulait l'envoyer au collège de Navarre, qui avait, il est vrai, une grande renommée, et dont une jeunesse nombreuse suivait les cours, mais où l'on s'appliquait fort peu à cultiver la piété. Madame de Boisy, sa mère, fit tant valoir les raisons de préférer le collège des Jésuites au collège de Navarre, que son mari, sacrifiant courageusement toutes les vues d'amour-propre, y donna son consentement. Sans le zèle vigilant de sa mère, le jeune François, au lieu de devenir un saint, eût peut-être perdu l'innocence et la foi.

89. Un duc d'Aquitaine.

Guillaume, duc d'Aquitaine, avait pris parti pour l'antipape Anaclet contre Innocent II, qui lui envoya, avec plusieurs évêques, saint Bernard et sa suite pour le convertir. Le saint parla en vain pendant 7 heures avec le duc obstiné. Tout fut inutile. Il alla donc célébrer les saints mystères; et le duc excommunié resta avec sa suite à la porte de l'église. Après la consécration, saint Bernard quitte l'autel et tenant dans ses mains l'hostie consacrée, il s'avance vers le duc et lui dit : « Nous t'avons prié et tu nous à méprisés; voici le Fils de Marie, le Chef de l'Église que tu persécutes. Voici ton juge; et ton âme passera bientôt par ses mains. Voyons si tu lui tourneras aussi le dos comme à nous. » Guillaume, saisi de frayeur, tombe à terre; Bernard le relève et le duc cède comme un fils docile. Guillaume devint un saint et il ne cessait de répéter : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur.

Que de pécheurs qui tournent le dos à l'Eucharistie ; et cependant N.-S. les invite amoureusement à revenir à lui. S'ils repoussent sa miséricorde, comment échapperont-ils à sa justice?

90. L'homme est né pour le travail.

Dès que ses enfants furent capables d'être utilement employés dans sa maison, Madame Acarie leur donna des fonctions proportionnées à leur intelligence et à leurs forces. Elle leur montrait, les suivait dans l'exécution et applaudissait au succès. La confiance [51] qu'elle leur témoignait les flattait beaucoup et les encourageait à bien faire. Saint Jérôme écrivait à Lœta : « Que votre fille fasse succéder la lecture à la prière, et la prière à la lecture: qu'elle prenne tour à tour l'aiguille et le fuseau et travaille à des ouvrages de fil et de laine; cette variété lui fera trouver le temps court. » Il faut en effet que les enfants, surtout quand ils sont jeunes, changent souvent d'occupation. Ils se dégoûteraient facilement d'un travail qui durerait trop longtemps.

91. Le signe de la Croix.

Un illustre auteur des premiers siècles, Tertullien, a écrit : « En entrant, en sortant, quand nous nous habillons, quand nous nous levons, quand nous nous mettons à table, quand nous nous asseyons, quand on nous apporte de la lumière, quand nous nous couchons, et généralement dans toutes nos actions nous faisons le signe de la croix. » Puissent les chrétiens de nos jours imiter leurs pères dans la foi!

92. Respectez la vocation d'un enfant.

Le Seigneur dit à Abraham : « Prends ce fils unique, cet Isaac que tu chéris, et viens me l'offrir en holocauste. » Abraham obéit. De quel droit donc résisterait-on à ce même Dieu appelant à son service un enfant qui n'est point nécessaire à ses parents?

Les parents chrétiens le comprennent; aussi ils respectent souverainement les vues de Dieu sur leurs enfants; et, quoiqu'il en coûte, ils s'y conforment avec une généreuse résignation. « Mon fils, disait le marquis de Châtillon à Louis de Gonzague, son fils aîné, qui voulait entrer dans la Compagnie de Jésus, vous faites à mon cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime et vous le méritez ; j'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais puisque vous êtes assuré que Dieu vous appelle, je ne vous retiens plus, allez où le Seigneur vous veut. »

93. Prière en famille.

Les parents de sainte Angèle Mérici, fondatrice de l'ordre de Sainte-Ursule, élevaient avec soin leurs enfants dans la crainte de Dieu; et pour cela, ils faisaient chaque jour en commun les prières du matin et du soir, ainsi qu'une lecture spirituelle puisée ordinairement dans la Vie des Saints. Ils avaient soin de faire assister à ces exercices, non seulement les enfants les plus avancés en âge, mais encore ceux de l'âge le plus tendre, dans le but de les accoutumer de bonne heure aux exercices de la piété chrétienne. Angèle recueillit des fruits abondants de ce pieux usage.

Rien en effet de plus salutaire que la prière en famille ; rien de plus propre à faire naître et à entretenir l'esprit de foi dans les enfants et dans les serviteurs que la prière en commun, le matin et le soir.

94. Le jeûne.

Élisabeth de Hongrie allait rejoindre son mari à la diète de l'empire; elle ne trouva sur sa route d'autre aliment maigre qu'un morceau de pain noir, si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude; mais comme c'était jour de jeûne, elle s'en contenta et fit, en ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval. Âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, la mère de saint Alphonse de Liguori observait encore avec une édifiante rigueur les lois du jeûne et de l'abstinence. C'est peut-être à la pratique du jeûne quelle dut cette longue et verte vieillesse,

95. Le président Frémyot.

Soir et matin, selon les traditions de sa famille, le président Frémyot réunissait ses trois enfants et, avec le cœur d'un père et d'un chrétien, leur apprenait à connaître et à goûter les beautés de la foi catholique, tant défigurée alors par l'hérésie. Il insistait surtout sur la nécessité de s'attacher par le fond du cœur à la Sainte Église Romaine et au Père commun des fidèles, d'autant plus digne alors de vénération et d'amour que son caractère sacré était plus méconnu et plus insulté. L'âme de Jeanne-Françoise, sa fille, qui fut plus tard la sainte baronne de Chantal, s'ouvrait avec bonheur à cet enseignement vivifié par la foi, et on la voyait toute jeune encore tressaillir tour à tour de joie ou d'indignation, lorsque son père racontait les triomphes ou les douleurs de l'Église. Les parents qui apprennent à leurs enfants le mépris [53] de l'Église ne compteront pas souvent des saints parmi eux.

96. Blanche de Castille.

Qui ne connaît les sublimes paroles qu'adressait à saint Louis encore enfant. Blanche de Castille, sa mère? Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous voir commettre un seul péché mortel.

Il existe encore, et en plus grand nombre qu'on ne le pense, de nouvelles Blanches, écrit le père Ventura. Nous ne parlerons que d'une seule de ces mères héroïques que nous avons connues, c'est Virginie Bruni; elle avait trois enfants, un garçon et deux filles. Or, tous les jours, après la prière qu'elle leur faisait faire en commun et en sa présence, elle élevait la voix et, d'un ton énergique, elle disait tout haut au Seigneur : Mon Dieu, ne regardez pas à mon amour pour ces petits enfants, et faites qu'ils meurent tous les trois... sous mes yeux, avant qu'ils aient le malheur de commettre un seul péché. Élevés ainsi dans la crainte du Seigneur, il n'est pas étonnant que..., ces heureux enfants soient devenus trois petits saints, après la mort de leur mère... Le garçon est prêtre maintenant, la cadette des deux filles est religieuse, l'autre édifie le monde par sa piété, la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de rester au couvent.

97. Libre-penseur pas fier à la mort.

D'Alembert qui, avec Diderot, avait écarté le prêtre de la couche où Voltaire se tordait de désespoir, demanda, avant de mourir, à voir le curé de Saint-Germain. Un de ses amis sortit, soi-disant pour l'appeler ; mais il n'en fit rien. D'Alembert insiste ; il sort de nouveau et rentre en disant que le prêtre était empêché, mais ne tarderait pas d'arriver. Le malade, effrayé d'attendre toujours, fait porter un billet au curé par un de ses domestiques: quand le prêtre arriva, d'Alembert n'était plus qu'un cadavre. Malheur à ceux qui, de leur vivant, ^'entourent d'amis impies !

98. Les Évangiles.

Ni les hérétiques, ni les païens eux-mêmes n'ont contesté l'authenticité de ces livres; et l'impie Rous-[54]-seau a été obligé d'écrire : « Gomment récuser le témoignage d'un livre écrit par des témoins oculaires, qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont pas cessé de le publier à toute la terre, pour lequel sont morts plus de martyrs qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages. »

99. La présence de Dieu.

« Rose de Lima, écrit l'auteur de sa vie, se tenait tellement unie à Dieu quelle ne perdait pas de vue un instant sa divine présence. En travaillant, en prenant ses repas, en lisant, en se promenant dans le jardin comme dans l'église, dans les places publiques comme dans sa chambre, elle voyait cette Majesté tout aimable que les Anges adorent. Cette occupation de ses

puissances intérieures avait lieu sans une abstraction notable de ses sens. Aussi, tout en parlant à Dieu au-dedans d'elle-même, elle réglait les affaires domestiques, répondait à propos aux questions qu'on lui faisait, conversait d'une manière facile et agissait avec la dextérité, l'attention et la promptitude que mettent à leurs œuvres extérieures ceux qui ne pensent pas à autre chose qu'à ce qu'ils font.

Un jour, étant revenue de l'église accablée de fatigue, elle voulut se faire un potage pour réparer ses forces épuisées. Elle descendit donc au jardin afin d'y prendre du bois pour allumer le feu qui lui était nécessaire. Alors un oiseau s'étant mis à chanter, elle s'arrêta pour l'écouter avec la pensée qu'il chantait au Seigneur un hymne de louange. Pendant qu'il modulait et variait agréablement le son de sa voix, elle fit une réflexion qui la fit rougir et l'indigna en quelque sorte contre elle-même : « Eh! qu'oi, se dit-elle intérieurement, ce petit être privé de raison, pour louer son Créateur et le mien oublie de chercher sa pâture; et moi, au lieu de l'imiter, j'irai me préparer un aliment! Non certes, il n'en sera pas ainsi! Louons Dieu maintenant, nous déjeunerons une autre fois! » Oh! Que le temps passe vite avec le Seigneur quand on l'aime. Cette sainte fille croyait avoir donné un demi-quart d'heure au chant de cet oiseau et à ses propres réflexions, et plusieurs heures s'étaient écoulées à son insu.

Une plante, une fleur, un brin d'herbe, un insecte, [55] une pierre, un morceau de bois sec suffisaient pour élever son âme à Dieu et embraser son cœur. Dans le carême de l'année 1617, qui fut la dernière année de la vie de cette sainte, un petit oiseau venait chaque soir après le coucher du soleil se percher sur un arbre devant la fenêtre de sa chambre et chantait d'une voix sonore, comme pour l'inviter à en faire autant. Rose, docile à cette aimable invitation, fit en vers un charmant cantique, pour provoquer son petit chantre des airs, ou répondre à ses provocations. Et tous les soirs, pendant une heure entière, Rose et le petit oiseau alternaient leurs chants de louanges à leur Créateur. L'oiseau s'envolait ensuite pour revenir le lendemain. La sainte, affligée de sa retraite, disait : « Mon petit oiseau me quitte, mon chantre s'envole! Qu'il soit béni à jamais le Dieu qui est toujours avec moi! »

100. Un ministre au catéchisme!...

Odilon Barot, ancien ministre de Louis-Philippe, dans les séjours, parfois longs, qu'il faisait à Villefort, ne manquait pas de s'informer de l'heure, du catéchisme des enfants et d'y assister avec attention et respect. Que de gens moins instruits que lui, auraient besoin d'assister au catéchisme au moins le dimanche...

101. L'exemple des parents.

Sainte Monique arrosait de ses larmes et fortifiait par ses exemples les saintes recommandations qu'elle adressait à Augustin. — Nous lisons dans la vie de madame Acarie que les vertus qu'elle pratiquait à toute heure en présence de ses enfants, faisaient tant d'impression sur leur esprit et sur leur cœur, qu'étant ravis d'admiration et épris d'amour, ils s'étudiaient à les imiter. Dès leur jeunesse ils la regardaient comme une sainte et la vénération qu'ils avaient pour elle, leur faisait observer religieusement ses ordres et suivre en tout ses saints exemples.

102. Un mot de Diogène à Alexandre le Grand.

Alexandre le Grand ayant rencontré un jour Diogène allant et venant au milieu des tombeaux, lui demanda ce qu'il faisait là. « Je cherche, dit-il, le crâne de ton [56] père, et je ne puis le distinguer de ceux du vulgaire. Si tu le peux, montre-le-moi. » La mort nivelle tout!

Insensés, ceux qui poursuivent les honneurs de ce monde, et oublient de mériter la gloire du Ciel.

103. Fermeté dans la correction.

Le grand-prêtre Héli reprenait, il est vrai, ses enfants, mais avec trop de faiblesse. Père infortuné, par sa trop grande douceur il attira la colère divine sur ses fils, qui périrent tous deux dans un combat; et lui-même, apprenant la mort de ses enfants et le désastre du peuple de Dieu, tomba de son siège et se brisa le crâne. Si le Seigneur punit d'une manière si terrible un vieillard presque centenaire, faible, aveugle, et d'ailleurs fidèle observateur de la loi, parce qu'il n'avait pas mis assez de fermeté en reprenant ses fils déjà âgés et engagés dans le mariage, quel châtiment ne réserve-t-il pas à ces parents, aujourd'hui, hélas ! Trop nombreux, qui ferment les yeux sur les fautes de leurs enfants, qui pardonnent tout, jusqu'aux outrages les plus sanglants faits à la pudeur et à la loi de Dieu, et n'ont que des caresses pour ceux en qui l'illusion ne le leur laisse découvrir que des qualités !

104. Une pieuse enfant.

Madame de Chantal travaillait avec un zèle infatigable à former ses enfants à la piété. Aussi Marie-Aimée, l'aînée de ses filles, à un âge où les autres enfants ne sont capables que de jeux innocents et de pensées puériles, était susceptible des plus hautes réflexions.

L'oraison commença à être son exercice ordinaire; et c'était merveille de voir tous les jours cette petite fille, dans la chapelle de sa mère, à genoux comme un petit ange, sans mouvoir autre chose que ses lèvres, pour prononcer ses prières vocales et, les ayant achevées, faire un quart d'heure d'oraison sur le point que sa bonne mère et directrice lui avait déterminé. Trouvera-t-on que c'est trop pour une enfant appelée à la vie du monde ? Ce n'est point ce qu'en pensait saint François de Sales, cet homme cependant si peu suspect d'exagération et de sévérité, qui disait à Madame de Chantal : « Quant à notre Marie-Aimée, d'autant [57] qu'elle veut demeurer dans la tourmente du monde, il faut sans doute avoir un soin cent fois plus grand de l'assurer en la vraie vertu et piété. »

105. Dans la famille, sachons souffrir.

La sainte bergère de Pibrac, Germaine Cousin, pendant les vingt-deux années qu'elle passa sur cette terre d'exil, quoique abreuvée d'amertume et de mépris par sa marâtre et par son père lui-même, jamais ne laissa s'échapper un murmure, jamais une compagne ou une voisine ne l'entendit proférer une plainte. Elle avait pour se consoler, les larmes qu'elle répandait devant Dieu; et elle se vengeait en priant pour ceux qui la traitaient non point comme leur fille, mais comme une vile esclave.

106. Les fêtes du monde.

La Mère de la Bienheureuse Marie des Anges voulait que sa fille fût mise selon son rang, qu'elle apprît à danser, qu'elle prît part à certaines récréations de famille. L'Époux divin ne cessait de détourner la Bienheureuse des vanités du monde et de la solliciter à une vie plus parfaite, soit par des reproches intérieurs, soit par des mouvements extraordinaires de dévotion. Il en résultait dans le cœur de la jeune vierge une lutte qui la faisait cruellement souffrir; elle se reprochait amèrement sa condescendance aux désirs de sa mère et les remords la poursuivaient partout. Dieu se servit de divers moyens pour triompher de ses hésitations. Ce fut, on n'en peut douter, un dessein spécial de la Providence qui lui fit rencontrer dans la maison un crucifix horriblement mutilé. À cette vue, son cœur fut brisé de douleur. Elle plaça le crucifix sur un coussin, se jeta à genoux et le couvrit de pleurs et de baisers, en accusant de cruauté ceux

qui l'avaient mis dans cet état. Mais voici qu'elle entend une voix intérieure qui lui dit : « La cruelle c'est toi-même ! » Aussitôt elle promet avec larmes de se convertir et d'en finir avec le monde.

Cependant au moment d'exécuter sa résolution et d'opposer à sa mère un généreux refus, le courage lui manque encore. Enfin, pour arrêter cette âme sur une pente qui pouvait devenir un danger, Dieu eut recours à un moyen extraordinaire. Un jour la Bien-[58]-heureuse placée devant un miroir s'apprêtait à ajuster sa chevelure; tout à coup, au lieu de ses traits, elle voit la tête triste, sanglante, couronnée d'épines de son divin Sauveur. Saisie d'effroi et tremblante des pieds à la tête, elle éclate en sanglots. Cette fois la victoire de la grâce est complète : la Bienheureuse a brisé ses liens, désormais elle sera toute à Jésus.

Sa mère, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, ne voulait pas quelle modifiât ses anciennes habitudes. Mais l'enfant tint ferme, elle savait trouver d'ingénieux stratagèmes pour échapper aux exigences maternelles. Ainsi, pour que ses cheveux ne pussent rester frisés, elle les humectait secrètement d'eau. Sa mère, qui supposait d'abord quelque indisposition physique, employa divers remèdes qui évidemment n'eurent aucun effet, si bien qu'à la fin elle laissa sa fille tranquille de ce côté. Il fallait encore rompre avec la danse et l'enfant sut aussi en venir à bout.

Elle prenait ses leçons de danse avec sa sœur Christine. Or, à peine le maître était-il arrivé qu'elle disait à sa sœur : « Commencez, je vous prie, je serai de retour tout à l'heure, » et elle s'éloignait. Christine la suivit plusieurs fois pour savoir où elle allait; et toujours elle la trouva dans un endroit écarté occupée à prier. Une fois entre autres, elle la surprit avec la discipline en main; la Bienheureuse toute confuse la conjura de n'en rien dire à personne, tant elle avait à cœur de cacher ses austérités. Ayant de la sorte vaincue tous les obstacles, elle ne pouvait en contenir sa joie et ne cessait au fond du cœur d'en rendre grâce à Jésus.

107. Marie-Madeleine.

C'est inondée de ses pleurs que sainte Madeleine alla se jeter aux pieds de Jésus. Lorsqu'elle eut entendu sortir de la bouche du divin Maître cette sentence de miséricorde : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé, » elle aima davantage encore et pleura plus amèrement. Après l'Ascension du Sauveur, cette illustre pénitente se retira dans une grotte solitaire à quelque distance de Marseille, et pendant trente ans ne cessa de pleurer jour et nuit les égarements de sa jeunesse.

Une contrition persévérante préserve de la rechute. [59]

108. Malheur au monde à cause de ses scandales.

Dans l'assaut que Titus donna à Jérusalem, un misérable soldat, du haut d'une tour, jeta une torche ardente contre le temple, une des merveilles du monde. Un incendie se déclare ; Juifs, Romains, tentent tout pour l'éteindre, mais en vain. Cet édifice gigantesque est entièrement détruit. C'est là l'image du scandale. Qui sait où s'arrêtera cette habitude coupable dont le scandaleux a posé la première cause ? Qui peut prévoir combien seront scandalisés par ceux qu'il a portés lui-même au mal ? Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit : Malheur à celui par qui le scandale arrive, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât à la mer.

109. Rouski.

Le suicide est le fruit des mauvaises lectures, du libertinage et du désespoir qu'il amène. Le 8 janvier 1861, finit ses jours d'une manière tragique, dans un hôtel de Louvain, un jeune

Polonais nommé Rouski. Il avait dix-huit ans et était héritier d'une fortune de plusieurs millions ; mais les mauvaises lectures lui avaient enlevé, avec la vertu, la crainte de Dieu. Las de ses plaisirs et de son libertinage, il rentre dans son appartement. Et bientôt ses amis, entendant une détonation, entrent chez lui, le trouvent assis sur un fauteuil ; une balle lui avait traversé le cœur, il était mort. Le pistolet dont il s'était servi avait été jeté dans un coin de la chambre. Pauvres parents ! et pauvre âme infortunée qui se précipite d'elle-même en enfer.

110. Pas de gourmandise.

Pour prémunir ses enfants contre la sensualité, Mme Acarie faisait servir à table des nourritures communes, et presque toujours un même plat. Elle exigeait encore qu'ils ne dissent jamais leur goût, et qu'ils ne se rendissent nullement difficiles. Une de ses filles, qui n'avait que dix ans, fit un jour paraître du dégoût pour un mets qu'on lui avait servi ; sa mère le lui fit donner à tous les repas pendant 15 jours, et sa délicatesse fut si bien réprimée dans cette occasion que rien de ce qu'on servait à table ne lui déplut par [60] la suite. Sa seconde fille aimait les fruits : pour lui apprendre à tempérer ses désirs, sa mère lui redemandait quelquefois les fruits qu'elle venait de lui donner ; ou, si elle s'apercevait qu'elle les mangeât trop vite, elle la faisait desservir à l'instant. Qu'il serait à désirer que tous les enfants fussent élevés de la sorte, la France aurait de meilleurs soldats.

111. Confession générale.

Mariée fort jeune à un riche seigneur, dont la conduite peu chrétienne la rendait malheureuse, Catherine de Gênes, pendant quelque temps, chercha des consolations dans les vanités du siècle. Comme elle le dit elle-même, elle mendia à la porte des créatures une nourriture qui augmentait sa faim, au lieu de l'apaiser ; et elle apprit par une douloureuse expérience que les plaisirs de la terre, au lieu de remplir les âmes, ne peuvent qu'aggraver leurs tourments. Sa tristesse et ses angoisses devinrent telles qu'elle ne pouvait se supporter elle-même. Accablée sous le poids de ses douleurs et de ses vanités, elle va trouver Limbania, sa sœur aînée, qui menait une vie sainte au monastère de Notre-Dame-des-Grâces. Limbania, touchée des malheurs de Catherine, l'invite à se confesser à un prêtre vénérable qui dirigeait les religieuses dans les voies du salut.

Docile aux conseils de sa sœur, Catherine revient dès le lendemain à l'église du monastère. Après avoir prié quelque temps, elle s'approche du saint tribunal. À peine a-t-elle fléchi les genoux que son esprit est éclairé d'une lumière céleste et son cœur est blessé par la flèche de l'amour divin. Elle est ravie, hors d'elle-même. La ferveur de son repentir lui fait désirer de parcourir la ville en proclamant ses infidélités ; mais elle ne peut que répéter intérieurement ces paroles : « Mon Dieu, plus de monde ! Mon Dieu, plus de péché ! » L'émotion qui la saisit ne lui permet pas même de faire sa confession. Elle quitte le saint Tribunal pour donner un libre cours à ses larmes.

Quelque temps après, elle vient de nouveau se jeter aux pieds de l'homme de Dieu et lui fait une confession de sa vie entière, avec les sentiments de l'humilité la plus profonde et de la plus vive componction. L'Église célébrait ce jour-là la fête de l'Annonciation [61] de la sainte Vierge. Catherine demanda à son confesseur la permission de s'approcher de la sainte Table, ce qu'il lui accorda volontiers. Catherine, en s'unissant à son Dieu, sentit renaître en elle une faim salutaire pour cet aliment divin.

Cependant, le souvenir de ses fautes ne cessait de déchirer son cœur, elle se châtia elle-même de ses infidélités, en s'imposant les plus dures pénitences. Après ces quatorze mois, Dieu

lui fit connaître que sa justice était abondamment satisfaite et lui ôta même le souvenir de ses fautes. Depuis lors, Catherine mena une vie plus angélique qu'humaine. Pendant les trente dernières années de sa vie, elle recouvra une si grande innocence, qu'elle ressemblait à un enfant qui, n'ayant pas encore l'usage de sa raison, est incapable d'offenser Dieu. Sans cette confession, qui fut le principe de sa vie sainte, cette belle âme eût peut-être fait un triste naufrage parmi les écueils du siècle.

112. Entrevues dangereuses.

Sulpice Sévère rapporte dans la vie de saint Martin un trait admirable qui va bien à notre sujet. Pour se soustraire aux dangers du monde, une vierge d'une naissance illustre s'était retirée dans une maison de campagne solitaire, et depuis plusieurs années elle y vivait en grande réputation de vertu. Dans ses voyages, saint Martin passa un jour non loin de sa retraite ; et quoique d'ordinaire il ne fît aucune visite aux femmes, il résolut de voir cette sainte âme pour l'exhorter à la persévérance. On vint annoncer d'avance à la vierge la visite de l'illustre Pontife qui remplissait les Gaules du bruit de sa sainteté et de ses miracles. Mais avant l'arrivée du saint, la vertueuse solitaire le fit prier de vouloir bien ne pas passer chez elle. « Je me suis fait une loi, lui manda-t-elle, de ne recevoir jamais aucun homme ; c'est ce qui m'oblige à me priver du bonheur de vous voir. Le refus que j'ose vous faire me donnera le droit de fermer ma porte à tout le monde. »

Saint Martin admira la prudence de la jeune vierge. Il accepta avec une bienveillance respectueuse la modeste collation qu'elle lui avait envoyée et s'écria : « Je suis content, en cherchant à voir cette petite [62] sainte, je ne voulais que m'édifier et la bénir. Or, pour l'édification j'en ai assez, et ma bénédiction l'atteindra de loin. » Après avoir raconté ce trait, Sulpice Sévère ajoute : « Suivez, ô vierges, cet exemple : pour empêcher que les méchants ne rôdent autour de vos portes, fermez-les aussi aux bons. Que tout le monde sache qu'une jeune fille ne voulut pas recevoir la visite de saint Martin. Elle refusa de voir celui qui guérissait tous ceux qui le voyaient. »

113. Mort de Bayard.

Le chevalier Bayard, frappé d'une balle à la bataille de Rébec, s'écrie : « Jésus, mon Dieu, je suis mort! » Puis il se fait asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, et priant avec ferveur : « Mon Dieu, disait-il, je confesse vous avoir mortellement offensé, et mille ans de jeûne au pain et à l'eau ne pourraient acquitter mes fautes; mais vous savez, mon Dieu, que j'étais résolu d'en faire pénitence. Mon Dieu, mon Père, oubliez mes fautes, que votre justice se laisse fléchir par les mérites de J.-C. » Et il ne cessa de prier que lorsqu'il cessa de vivre. Nos chevaliers savaient mourir en héros, et ils n'avaient pas oublié de savoir mourir en chrétiens!

114. Respect du prêtre.

Lorsqu'on apprenait à Radegonde, reine de France, l'arrivée à la cour de quelque saint prêtre, une joie céleste pénétrait son âme et se peignait sur son visage. Après avoir achevé l'office du soir, elle se rendait, assistée d'un petit nombre de ses plus intimes compagnes, à travers la neige, la boue ou la poussière, auprès du ministre de Jésus-Christ, et elle remplissait elle-même à son égard tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne.

115. Châtiment d'un vol sacrilège.

L'empereur Léon IV avait enlevé de la cathédrale de Constantinople une couronne d'or enrichie de diamants. C'était la couronne qu'Héraclius avait donnée à cette église. Mais à peine

l'eut-il mise sur sa tête que celle-ci se couvrit de fistules et de plaies hideu-[63]-ses. Trois jours après, il expirait au milieu des souffrances les plus atroces, recevant ainsi le juste châtement de son vol sacrilège.

116. Soins des serviteurs.

Madame de Boisy, mère de saint François de Sales, faisait elle-même, avec les gens de sa maison, une lecture pieuse, après le dîner, et la prière en commun le soir. — Madame de Chantal, souvent vers le milieu du jour, venait coudre et filer auprès des domestiques, profitant de ce moment pour élever doucement, par de pieuses et aimables causeries, leurs esprits grossiers à la connaissance et à l'amour de Dieu. De tels maîtres doivent rendre bons tous ceux qui sont à leur service.

117. Communion fréquente.

Sainte Catherine de Sienne communiait tous les jours. Si quelquefois par obéissance à son confesseur elle se privait de la communion, elle souffrait des douleurs très violentes dans tous ses membres ; car l'union de son corps au Corps adorable de Jésus-Christ faisait sa force et sa santé. Le Bienheureux Raymond de Capoue fut de ses confesseurs celui de qui elle reçut le plus de consolations, parce qu'il lui permettait toujours la communion. Souvent, Catherine, dans l'ardeur de ses désirs, lui disait : « Mon père, j'ai faim ; pour Dieu, donnez à mon âme sa nourriture. » Elle s'adressa un jour à plusieurs prêtres qui tous lui refusèrent la communion; elle pria humblement le clerc qui servait la dernière messe de la lui faire donner; celui-ci ne voulut pas même avertir le prêtre. Ce nouveau refus ne l'empêcha pas d'attendre avec une sainte ardeur, et Notre-Seigneur la communia de sa propre main. Avant la communion, elle fondait en larmes et son amour éclatait en soupirs et en sanglots qu'il lui était impossible de contenir. Le Pape Grégoire XI lui accorda la faveur d'avoir toujours un prêtre pour offrir devant elle le saint sacrifice et lui donner la communion. — Sainte Thérèse communia chaque jour pendant vingt-trois ans. Heureux les cœurs qui savent se conserver assez purs pour s'unir si fréquemment à Notre-Seigneur !... [64]

118. Amitié.

Pendant les récréations du pensionnat dont elle était élève, Marguerite du Saint-Sacrement était toujours d'une douce gravité et ne souffrait jamais que ses compagnes lui témoignassent une amitié trop sensible. « Ma chère amie, dit-elle un jour à une de ses cousines qui lui prodiguait les marques de son affection, ne devrions-nous pas réserver toute cette tendresse pour le bon Dieu ? » Une familiarité trop grande et une affection trop vive rendent dangereux des rapports qui d'abord salutaires nous excitaient à la pratique de la vertu. Le respect et la modestie sont les gardiens nécessaires de l'amitié chrétienne ; et il faut savoir pour l'amour de Dieu sacrifier les affections de la terre, dès qu'elles deviennent un péril pour l'âme.

119. La vocation.

Quelques vieillards d'Israël allèrent un jour trouver le prophète Ezéchiel, afin de consulter Dieu par son entreprise. Ils s'assirent à côté de lui: et aussitôt le Seigneur fit entendre à Ezéchiel cette parole : « Ces hommes ont souillé leur cœur par le crime. Comment pourrai-je leur faire connaître ma volonté ? » Saül aussi un jour consulta le Seigneur qui refusa de lui répondre, parce que ce roi avait désobéi à ses ordres : exemples terribles qui, hélas ! se renouvellent trop souvent de nos jours.

D'infortunés jeunes gens des deux sexes consacrent au péché le printemps de leur vie; leurs pensées (et leur conduite) perverses les séparent de Dieu. Le moment vient pour eux

d'embrasser un état; le péché est comme un nuage ténébreux qui dérobe à leurs yeux la voie qu'ils doivent suivre. Ah ! Jeunesse, jamais par le péché ne perdez l'amitié de Dieu ; et si après une chute grave vous aviez à examiner votre vocation, avant cet examen, hâtez-vous de rentrer par la pénitence en grâce avec Notre-Seigneur.

120. Vengeance d'un général mourant.

Le général Damesne, tué en 1848 par la balle d'un insurgé, dit avant de mourir à la sœur de charité qui lui prodiguait ses soins : « Ma sœur, il faut que vous [65] me rendiez un service. Voilà 5 francs. Veuillez, je vous prie, faire dire deux messes, l'une pour celui qui m'a assassiné et l'autre pour moi » Une telle mort est plus glorieuse que toutes les victoires.

121. Parents, instruisez vos enfants.

Une admirable jeune veuve dont le P. Ventura a écrit la vie, Virginie Bruni, consacrait chaque jour une heure entière à expliquer le catéchisme à ses enfants. On Fa vue même très malade, trouver dans son zèle maternel assez de force et d'énergie, pour exercer sans interruption ce pieux ministère. À ceux qui la pressaient de songer à sa santé : « Mon premier devoir, répondait-elle, est d'instruire mes enfants, et ce devoir je ne cesserai de le remplir jusqu'à mon dernier soupir. »

122. Former l'enfance à l'amour de J.-C.

Virginie Bruni entretenait fréquemment ses enfants des bienfaits dont nous a comblés Jésus-Christ. Si elle leur donnait quelque chose, si elle leur procurait un délasserment, elle n'omettait jamais de leur faire remarquer que tout provenait de Jésus-Christ. Après le dîner et le souper, elle les conduisait à l'église pour y rendre grâces au divin Maître, à qui elle leur faisait demander bénédiction et secours pour eux et pour leur mère. S'ils commettaient quelque faute, elle voulait qu'avant tout ils en demandassent pardon à Jésus-Christ, et lorsqu'elle les voyait humiliés et repentants : C'est bien, leur disait-elle, Jésus-Christ est si bon qu'il vous a déjà pardonné; à son exemple je me plais à vous pardonner aussi. Cette admirable mère l'avait compris : ce qu'il y a de principal à mettre sous les yeux des enfants, c'est, en effet, Jésus-Christ, le centre de toute religion et notre unique espérance.

123. Compagnies légères.

Sainte Thérèse écrivait : « Je m'effraie parfois de voir le mal que peut faire, au temps de la jeunesse surtout, une mauvaise compagnie. Si je ne l'avais éprouvé, je ne pourrais pas le croire... J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, en qui je voyais une vertu irréprochable, une bonté parfaite et cepen-[66]-dant je ne prenais rien d'elle, tandis que je fis bientôt passer dans mon âme les mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent nous voir. Ma mère, voyant sa légèreté et devinant, ce semble, le mal qu'elle devait me faire, n'avait rien négligé pour lui fermer l'entrée de la maison; mais tous ces soins furent inutiles, tant elle avait de prétextes pour venir. Je commençais donc à me plaire dans sa société; je ne me lassais pas de m'entretenir avec elle : elle excellait à me procurer les divertissements de mon goût ; elle m'y entraînait. Elle me faisait part de ce qui la regardait, de ses conversations, de ses vanités.

« J'avais, je crois, un peu plus de quatorze ans, lorsque s'établirent entre nous ce lien d'amitié et cette confiance intime... C'est une vérité que la conversation de cette jeune parente produisit en moi le plus triste changement. Il y avait dans ma nature, dans mon âme une heureuse pente à la vertu, et déjà l'on n'en découvrait presque plus de vestige ; cette amie et une autre compagne non moins légère, avaient en quelque sorte imprimé dans mon cœur la frivolité de

leurs sentiments... Je vis, hélas! S'effacer en moi la crainte filiale de Dieu ; il ne me resta bientôt plus que celle de manquer à l'honneur. »

Si sainte Thérèse déplore avec tant de douleur d'avoir rencontré dans sa jeunesse une compagne légère, et si un cœur tel que le sien trouva des périls dans des rapports innocents mais frivoles, avec quel soin ne devons-nous pas redouter et fuir les compagnies dangereuses !

124. Visites à la Sainte Vierge.

Sainte Rose de Lima, dès l'âge de douze ans, fréquentait assidûment une chapelle dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Elle en parait l'autel aussi richement que possible, et entretenait avec grand soin la propreté de ce saint lieu; après quoi elle conversait avec la sainte Vierge comme si elle l'eût vue des yeux du corps. Elle quittait ensuite la chapelle, se promettant bien de revenir le lendemain. Il n'en fallait pas tant pour toucher le cœur de Marie, qui récompensa sa servante en l'honorant de sa familiarité. Rose fut atteinte d'une insomnie qui, ne lui permettant de ne s'endormir que fort tard, l'obligeait de céder le matin [67] au sommeil. Désolée de ne pouvoir faire oraison à l'heure ordinaire, elle eut recours à celle que l'Église appelle l'Etoile du matin. Dès que l'heure du réveil était arrivée. Marie venait elle-même auprès du lit de la jeune fille et lui disait avec une bonté toute maternelle : « Allons, mon enfant levez-vous pour l'oraison. »

Excitée par cette douce parole, Rose ouvrait les yeux; et, reconnaissant cette grande Reine à son port majestueux, à sa beauté incomparable, elle l'honorait en silence et se disait à elle-même : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » Heureux ce ux qui, comme sainte Rose, tournent leurs premiers regards vers Marie et lui offrent leur prière ! Toutes les fois que Rose avait à demander quelque bienfait, soit pour elle, soit pour les autres, elle courait à sa chapelle favorite et priait en contemplant le visage de Marie, jusqu'à ce qu'elle y vit une expression favorable. Alors elle se retirait pleine de confiance et ce sentiment ne la trompait jamais.

Rose était dans l'usage de porter chaque samedi, au pied de la statue de la Vierge, un bouquet de fleurs qu'elle cultivait elle-même. « Si j'étais riche, disait-elle, je voudrais lui offrir une couronne d'or ornée de pierres précieuses ; ma pauvreté me condamne à ne lui présenter que des fleurs. » Marie montra par un nouveau prodige combien lui était agréable cette pratique. Dans le jardin de Rose les fleurs abondèrent en toute saison, même pendant les chaleurs brûlantes de la canicule. Heureux ceux qui visitent Marie et lui offrent des fleurs! Plus heureux ceux qui lui présentent tous les jours un bouquet de vertus pratiquées en vue de lui plaire !...

125. Simplicité dans la mise.

Les parents de sainte Monique ne savaient qu'imaginer pour rehausser la beauté de leur fille ; mais elle refusait les tissus parfumés et précieux dont on aurait voulu la voir revêtue. Elle avait appris des grands docteurs de l'Afrique, de Tertullien et de saint Cyprien, le prix de la simplicité et de la modestie, et la difficulté de conserver, sous des vêtements de luxe, un cœur mortifié et prêt au sacrifice. Aussi, à toutes [68] ces parures elle préférait la robe blanche simple, large, sans franges ni bordures, que portaient alors les jeunes chrétiennes et dont les peintures des catacombes offrent de nombreuses images. Puisse-t-elle avoir des imitatrices de sa simplicité !

126. Madame Louise de France.

Après une vie livrée à de honteux désordres, Louis XV fut atteint de ta maladie qui devait le conduire au tombeau. Cette nouvelle jeta dans l'affliction la plus profonde Madame Louise de France, sa fille, devenue prieure du Carmel de St-Denis. Aussitôt, sans s'arrêter à considérer ses douleurs, la princesse s'occupa activement de procurer au roi tous les secours spirituels. Elle

obtint de Mgr l'Archevêque de Paris la permission de faire exposer le Saint-Sacrement dans l'église du monastère, et pendant dix jours elle se tint au pied des autels, ne cessant de solliciter pour le monarque les dispositions qui rendent la mort précieuse devant Dieu. Si les occupations de sa charge l'arrachaient souvent du sanctuaire durant la journée, elle s'en dédommageait la nuit en ne le quittant presque pas.

Elle réclama, non seulement les prières de la communauté, mais encore celles de toutes les religieuses du royaume et des personnes pieuses avec lesquelles elle était en relations. À la prière elle joignait toutes les rigueurs de la pénitence. Ses filles qui remarquèrent l'altération de ses traits, s'alarmèrent avec raison et recoururent à l'autorité des supérieurs pour arrêter les pieux excès de son zèle. L'un d'eux lui ayant adressé des reproches à ce sujet, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « J'obéirai, mon père, à tout ce que vous me prescrirez; mais songez, je vous prie, que le roi se meurt; songez que je suis venue ici pour son salut comme pour le mien, et dites-moi si je puis en trop faire pour une âme qui m'est si chère. » Le supérieur, admirant un tel courage, n'eut pas celui de lutter plus longtemps et abandonna cette âme généreuse à l'esprit divin qui l'avait conduite si avant dans la voie de l'abnégation.

Dieu entendit les ferventes prières de la princesse carmélite. Bientôt le monarque, animé du plus sincère repentir, demanda avec humilité la grâce des sacre-[69]-ments et voulant que son regret fut connu de tous, comme Pavaient été les égarements de sa vie, il rédigea lui-même la formule par laquelle il demandait pardon à Dieu et à son peuple d'une conduite si peu conforme aux sentiments de foi qui Pavaient toujours animé, et ordonna que cet acte fût publié par toute la France.

127. Modestie.

Bien que vivant au milieu du monde, sainte Angèle Mérici aimait la solitude, comme si elle eût été au fond d'un cloître; mais quand le bien des âmes le demandait, elle ne dédaignait pas de converser avec les hommes. Ses rapports extérieurs étaient accompagnés d'une si douce gravité que ses concitoyens appelaient Angèle l'ange de leur ville.

128. Anne-Jacqueline Coste.

Anne-Jacqueline Coste était une pauvre domestique que saint François de Sales rencontra à Genève, et qu'il invita une des premières à entrer au monastère de la Visitation. « Rien n'est beau, rien ne va au cœur comme la conduite de cette humble fille, vis-à-vis de sa maîtresse protestante qui, jeune encore, se mourrait d'une maladie de poitrine. Après l'avoir soignée pendant onze mois, avec une patience qui ne se démentait pas un instant, elle la convertit, lui apprit les prières catholiques, la fit abjurer en secret et à travers mille périls, trouva moyen de lui amener un confesseur. Lorsque sa maîtresse fut au moment d'entrer en agonie, comme il n'y avait pas de prêtre pour lui apporter le saint Viatique, la pieuse servante n'y tint pas. Elle alla trouver un curé qui demeurait à une lieue de Genève, mais qui, sous peine de mort, ne pouvait y entrer; en lui présentant un mouchoir bien blanc, le conjura de lui donner une hostie consacrée, lui promettant de ne pas la toucher avec les mains et de la faire recevoir avec grande révérence à sa chère maîtresse qui allait mourir. Le prêtre ne crut pas pouvoir agréer sa demande.

Anne Coste revenait donc triste à Genève, lorsque peu après son retour, elle vit descendre à l'hôtel, un ambassadeur qui s'en allait dans des pays entièrement protestants; il était accompagné d'un aumônier, [70] et ce dernier portait avec lui toutes les choses nécessaires pour dire la sainte Messe. On entrevoit la joie de la pieuse servante. Elle lui confie son secret, et

à minuit sonnait, au fond de cette cave, qui avait tant de fois caché des prêtres et des religieux, sur un autel improvisé, fut offert de nouveau, après cinquante ans d'interruption, le saint et adorable sacrifice de l'autel. La malade semblait n'attendre que ce moment, elle expira quelques instants après.

Heureux les maîtres qui ont à leur service de telles domestiques !

129. Arrière les flatteurs.

Madame Louise de France ne pouvait en aucune manière supporter la flatterie. Les personnes qui l'entouraient le savaient si bien qu'elles avaient la plus grande attention à s'en abstenir. Cette vertueuse princesse aurait toléré plus volontiers une injure qu'une parole d'adulation.

130. Entretiens pieux.

Dans sa jeunesse, sainte Colette était aimée de toutes ses compagnes qui laissaient volontiers leurs amusements pour se trouver avec elle. Colette profitait de ces heureuses dispositions pour leur faire de bonnes lectures, pour les entretenir agréablement de sujets pieux. Elles en vinrent à aimer tellement ces conférences spirituelles qu'elles priaient elles-mêmes Colette de leur parler de Notre-Seigneur. Des personnes d'un âge plus avancé voulurent aussi être admises à ces conférences. Enfin, l'empressement devint si général que les mères de famille y venaient avec leurs filles; et toutes en sortaient, non seulement édifiées, mais même pénétrées de la plus vive componction. Il se fit parmi les personnes du sexe un changement remarquable et plusieurs résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

131. L'Oraison.

Rien n'est plus beau que ce qu'on lit de sainte Rose de Lima. Dès son enfance, son cœur se tenait uni à Notre-Seigneur par une oraison continuelle. Même en songe, son imagination remplie de Dieu ne pouvait se distraire à d'autres objets. Son oraison régulière [71] ne durait pas moins de douze heures par jour. À l'église, retirée dans un angle, elle demeurait plusieurs heures sans prêter la moindre attention aux fidèles qui circulaient autour d'elle. Elle en vint à ne plus pouvoir converser sans parler de Dieu. Désirant faire partager à toutes les âmes les consolations et les fruits de l'oraison, elle entreprit d'abord d'apprendre à la faire à son frère Fernand, lui promettant qu'il retirerait de grands avantages de ce pieux exercice. Fernand ne doutait pas de l'utilité de l'oraison; mais il ne la croyait pas d'abord aussi facile que sa sœur le lui disait. Rose insista et elle réussit si bien, que son frère en vint à conserver l'esprit d'oraison au milieu des occupations de la vie.

Rose suppliait aussi les confesseurs et les prédicateurs de ne rien négliger pour amener leurs pénitents et leurs auditeurs à la pratique de l'oraison mentale. Cet exercice, leur disait-elle, est la grande pharmacie où se trouvent des remèdes à tous les péchés des hommes. Elle brûlait du désir de voir toutes les âmes converser avec Dieu et le bénir. Elle invitait même toutes les créatures inanimées à louer leur Créateur. Avant le lever du soleil, elle se rendait à l'ermitage, où elle avait coutume de prier; et, en ouvrant la porte du jardin, elle s'écriait avec un saint transport: Arbres, plantes, fleurs, bénissez votre Dieu !

132. Quelles mères la Foi a produites !

On a vu la mère des trois saints jumeaux de Langres descendre dans la prison, où ses trois enfants étaient enfermés pour la foi, baiser respectueusement leurs chaînes et, allant de l'un à l'autre avec un visage resplendissant de joie, leur dire; Oh! De tous mes glorieux ancêtres, il n'en est aucun qui ait jeté sur mon nom un éclat pareil à celui que nous va procurer l'immortel

honneur de votre mort!... — Sainte Denise se tient debout auprès du chevet, soutenant du regard son enfant qui agonise sous les coups: et quand il a rendu le dernier soupir, elle emporte son petit corps meurtri et l'ensevelit avec les chants de joie de la chrétienne et les gémissements douloureux de la mère. — Et quand, pour soutenir un fils (Jans les tourments endurés pour la cause de Dieu, les regards et les exhortations ne suffisaient [72] pas, quand il fallait y joindre des supplications et des larmes, on a vu la femme chrétienne tomber aux genoux de son enfant et le conjurer, par pitié pour sa mère, de mourir avec courage plutôt que trahir sa foi. « Sans doute, Dieu ne demande que rarement de pareils sacrifices, écrit l'historien de sainte Monique, auquel nous empruntons ces traits remarquables d'héroïsme maternel. Il n'en est pas moins vrai que toute mère qui n'est pas capable de donner la vie temporelle de son enfant pour sauver sa vie éternelle, n'est pas une mère chrétienne; que toute mère qui ne se sent pas le courage de se jeter entre son enfant et un crime, est une mère abaissée, indigne de porter ce glorieux nom. Mais aussi, quand une mère est décidée à tout sacrifier : son temps, sa peine, sa vie, la vie même de son enfant, plutôt que de le voir souillé par le mal, comment cet enfant pourrait-il périr? »

133. Sœur Marguerite du Saint-Sacrement.

Dans son enfance, son recueillement à l'église ravissait tous ceux qui en étaient les témoins. « Quand je la voyais, écrit l'un d'eux, agenouillée devant la statue de la sainte Vierge, immobile, les mains jointes, il me semblait voir l'image d'un ange descendu du ciel et je me sentais pénétré de la plus vive dévotion. » À cet âge où les enfants ne songent qu'à jouer, Marguerite n'avait d'attrait que pour la prière et la fréquentation des églises. La nuit, dès que la femme attachée à son service s'était retirée, elle se levait doucement et se glissant à genoux contre son lit, elle passait plusieurs heures à prier, insensible au sommeil et au froid le plus rigoureux. On remarqua dès lors, comme indice d'une grande piété, qu'étant placée pendant la classe à côté de la sœur qui donnait des leçons, elle faisait tous ses efforts pour s'emparer, sans qu'on s'en aperçût, du crucifix attaché au long chapelet que portent les religieuses Ursulines; elle le tenait constamment pressé sur son cœur; et de temps à autre le baisait avec un inconcevable amour.

134. La Chasteté.

Saint Grégoire de Nazianze, jeune encore, fut favorisé d'une vision céleste dont il nous a laissé l'élégant récit. Deux jeunes vierges, qui paraissaient être du [73] même âge, se montrèrent à lui pendant son sommeil. Toutes deux étaient d'une beauté ravissante ; la modestie rehaussait la noble et éclatante simplicité de leurs vêtements. Elles tenaient les yeux baissés vers la terre. Le voilé qui couvrait leur visage laissait entrevoir la rougeur répandue sur leurs joues par une virginale pudeur. À cette vue, le saint jeune homme, rempli de joie et encouragé par la bonté affectueuse que ces deux vierges lui témoignent, ose leur demander leur nom. L'une d'elles répond : « Je suis la Pureté. » L'autre à son tour : « Je suis la Virginité. » Puis toutes deux à la fois : « Nous sommes, disent-elles, les Compagnes de Jésus-Christ et les Amies fidèles de ceux qui renoncent aux plaisirs des sens pour mener une vie céleste. » À ces mots, elles s'envolent vers les cieux. Le jeune homme les suit du regard jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

Cette vision laissa dans son âme un grand amour de la pureté, et cet amour fut comme une étincelle dont la chaleur se développant, embrasa son âme tout entière, selon la comparaison dont il se sert lui-même. Rien depuis ne put éteindre cette flamme céleste.

Les désordres d'Athènes, où il fit ses études en compagnie du grand saint Basile, le trouvèrent armé contre toute séduction. Parlant de lui-même et de son illustre ami, saint

Grégoire a pu dire : « Nous eûmes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue, quelque chose de pareil à ce que les poètes disent d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de l'océan. Nous n'avions à Athènes aucun commerce avec les méchants; nous n'y connaissions que deux chemins : celui de l'Église et celui des écoles. »

135. Un mot de Desaix.

Le maréchal Desaix disait à Marengo : La bataille, est perdue, il reste du temps pour en gagner une avant la fin du jour. L'âme qui s'est laissé vaincre par le démon, peut tenir le même langage et se relever pour combattre et vaincre.

136. L'Eucharistie.

Craignant la haine de la reine Jézabel, qui en vou-[74]-lait à sa vie, le prophète Elie prend la fuite. Il arrive à Bersabée dans la tribu de Juda et renvoie le serviteur qui l'accompagnait. Pendant une journée entière il marche dans le désert; accablé de lassitude, il s'arrête à l'ombre d'un arbre; sous le poids de la fatigue de la route et des maux qui l'affligent, il s'étend à terre et s'endort; mais l'ange du Seigneur le réveille et lui dit : « Lève-toi et mange. » Elie regarde, et près de sa tête aperçoit un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Il mange et boit, puis s'endort de nouveau. L'éveillant une seconde fois, l'ange du Seigneur lui dit encore : « Lève-toi et mange, car il te reste une longue route à faire. » Elie se lève, mange et boit de nouveau. Fortifié par cet aliment, il marche pendant quarante jours et quarante nuits et arrive à la montagne de Dieu.

La montagne de Dieu, c'est le ciel; le prophète fuyant la persécution de Jézabel et arrivant dans le désert, c'est l'âme qui a sans cesse à lutter contre les ennemis du salut, et qui, souvent, tombe de lassitude sur sa route à travers le désert de la vie ; le pain cuit sous la cendre, qui donne à Elie une force merveilleuse, c'est l'Eucharistie, c'est le pain vivant descendu du Ciel pour fortifier les âmes dans leurs combats.

137. Haine du monde.

Rose de Lima, dans ses premières années, ne pleurait point comme font d'ordinaire les enfants. On ne la vit qu'une fois répandre des larmes : ce fut chez une noble dame que visitait sa mère. En vain celle-ci essayait-elle de la consoler, l'enfant ne cessa de pleurer que quand elle fut rentrée dans la maison paternelle. La mère crut voir dans ce chagrin inaccoutumé un indice de l'aversion que sa fille aurait un jour pour le monde. En conséquence, elle prit la résolution de ne plus la porter chez les personnes auxquelles elle serait obligée de faire visite. La suite lui prouva qu'elle ne s'était pas trompée ; car depuis lors la sainte enfant ne versa plus de larmes. Rose grandit et sa haine pour le monde grandit avec elle. Dans sa jeunesse elle ne redoutait rien tant que de quitter sa solitude et l'obéissance seule l'y pouvait arracher. [75]

138. La vierge Sothère.

Nous trouvons dans les écrits de saint Ambroise cet admirable passage : « La vierge Sothère ne prenait aucun soin de sa beauté qui était cependant remarquable. Quoiqu'elle appartienne à une famille d'une antique noblesse, elle préféra la foi aux consulats et aux préfectures de ses ancêtres. On la presse de sacrifier aux idoles : elle refuse. Le persécuteur barbare la condamne à être souffletée, espérant que la tendre vierge céderait à la douleur ou à la honte; mais Sothère entendant cette sentence découvre son visage, toujours voilé, excepté pour le martyre; elle va au-devant de l'injure et présente sa face que les bourreaux peuvent déchirer, mais sans porter atteinte à la beauté de son âme. »

139. Le docteur Récamier.

Cet homme, qui a été peut-être la plus grande célébrité médicale de notre temps, avait toujours un chapelet avec lui, et il le récitait en allant visiter ses malades. « Quand je trouve la médecine impuissante, disait-il, je m'adresse à celui qui sait tout guérir, seulement j'y mets de la diplomatie, je prends la sainte Vierge pour intermédiaire. »

140. Sainte Zite.

Sainte Zite, le modèle et la patronne des domestiques, obéissait non seulement à ses maîtres, mais encore aux derniers serviteurs de la maison, parce qu'elle voyait toujours le Maître suprême dans ceux à qui elle se soumettait. Jamais ses exercices de piété ne nuisirent à l'accomplissement de ses obligations. Elle allait à l'église d'assez grand matin pour qu'aucun de ses devoirs domestiques n'en souffrir. Elle puisait par la méditation dans les exemples de Jésus et de Marie une grande égalité d'humeur, une douceur patiente et ce support des défauts d'autrui qui est le caractère distinctif de la vraie et solide vertu.

141. Désir de communier.

Le désir de la communion doit toujours être subordonné à l'obéissance ; et trop insister lorsqu'on demande à son directeur de communier souvent, c'est [76] parfois amour-propre plutôt que dévotion. La communion était toujours désirée et attendue par la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement avec une ardeur inexprimable. Lorsqu'elle y était le mieux préparée, on la lui interdisait; et en même temps on la faisait inter roger, afin de savoir si elle se plaindrait de cette privation si cruelle pour une âme qui aimait avec tant de force; mais on ne pût jamais obtenir que des réponses comme celle-ci : « On sait mieux que moi ce qui est nécessaire à mon salut; le saint Enfant Jésus voit que je ne suis pas digne de le recevoir ; réjouissons-nous donc de ce qu'il ne sera pas aujourd'hui déshonoré et humilié en moi, qui fais un si mauvais usage de sa grâce. »

142. La cloche.

Chateaubriand a écrit : « Oh ! quel cœur si mal fait, n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui publièrent dans tous les lieux la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère. Tout se trouve dans les rêveries enchantées, où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

143. La B. Agnès.

La Bienheureuse Agnès était fille de Primislas, roi de Bohême. À cause de sa beauté et de ses mœurs angéliques, deux grands princes, Henri III d'Angleterre et l'empereur Frédéric se disputaient sa main. Son père et sa mère l'avaient fiancée à ce dernier ; mais la jeune héroïne qui avait pris la résolution de garder sa virginité, pendant qu'on faisait les préparatifs de ses noces avec le plus grand monarque de la terre, faisait les préparatifs de ses épousailles avec le roi du Ciel. Sous ses habits de princesse ornés d'or et de pierreries, elle portait un cilice et une ceinture de fer. Son lit magnifique en apparence était semé de cailloux pointus. Son abstinence était grande ; ses jeûnes fréquents, son oraison continuelle. Elle avait aussi écrit secrètement au Pape, implorant son secours et son autorité contre le mariage qu'on voulait lui faire contracter malgré elle. Le Pape entra dans [77] les sentiments de la sainte princesse et envoya un nonce extraordinaire en Bohême, avec charge d'empêcher qu'on ne fit violence à ses pieux désirs. L'empereur ayant appris cette opposition en fut d'abord très irrité; mais il finit par entendre raison et il dit: « Si Agnès m'avait quitté pour un homme mortel, j'en aurais tiré vengeance par les armes, mais je ne puis trouver mauvais qu'elle me préfère l'Épo ux céleste. »

Agnès se trouvant ainsi libre s'empresse d'accomplir son dessein, et embrassa la vie pauvre et pénitente des Clarisses.

144. La foi.

La foi entra profondément dans la jeune âme de Jeanne-Françoise de Chantal, et illumina son intelligence à un âge où la raison sommeille encore, écrit l'auteur de sa vie; toute petite et pour ainsi dire à la mamelle, elle ne pouvait voir un hérétique sans pleurer à chaudes larmes. Si l'un d'eux voulait la caresser, comme on fait d'ordinaire aux enfants, elle se mettait à crier en cachant sa tête dans le sein de sa nourrice, et ne s'apaisait que quand il était parti. Un jour, à peine âgée de cinq ans, elle s'amusait dans le cabinet de son père, lorsqu'une vive discussion s'engagea entre le président Frémyot et un gentilhomme protestant qui était venu lui faire visite.

Il s'agissait de la sainte Eucharistie. Le seigneur protestant disait que ce qui lui plaisait surtout dans la religion réformée, c'est qu'on niait la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. À ces mots, la sainte enfant n'y peut tenir; elle s'approche vivement du protestant et arrêtant sur lui un regard ému : « Monsieur, lui dit-elle, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement, parce qu'il l'a dit. » Le ton avec lequel elle parlait étonna le protestant qui entreprit de discuter, avec elle; mais elle l'arrêta court par la sagesse de ses réponses, et enchanté tous les assistants par l'ardeur de sa foi. Embarrassé de ses vives réparties, le protestant voulut terminer la discussion comme on termine tout avec les enfants; il lui présenta des dragées. Aussitôt, elle les prend dans son tablier; et, sans y toucher, va les jeter au feu en disant : « Voyez-vous, Monsieur, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les [78] hérétiques parce qu'ils ne croient pas ce que Jésus-Christ a dit. »

Un autre jour, ce même seigneur étant encore dans le salon du Président Frémyot et discutant, à son ordinaire, sur la doctrine réformée, la sainte enfant s'approcha et lui dit : « Monsieur, si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous ferait pendre; eh bien! ajouta-t-elle en lui montrant un grand tableau qui représentait saint Pierre et saint Paul, vous donnez tant de démentis à Notre-Seigneur que ces deux présidents-là vous feront pendre. » À chaque instant elle laissait échapper des mots pareils.

À dix-huit ans, Jeanne-Françoise ne pouvait voir, sans verser des larmes, les triomphes de l'hérésie et les ruines qu'elle laissait après elle. Plus tard,, à l'exemple de saint Louis, elle ne se souciait ni d'entendre les raisons qui établissent la vérité des dogmes, ni le récit des miracles que Dieu opère parfois pour la soutenir. « Qu'avons-nous à faire, disait-elle, de ces preuves, de ces révélations, sinon pour bénir Dieu qui les a faites? Nous avons sa parole donnée à la sainte Église, et c'est assez. »

145. Le cœur du prêtre.

Après la Révolution française, un vieux pauvre, appelé Jean-Louis, dont l'existence était pour tous un mystère, venait s'asseoir régulièrement à la porte de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon. L'abbé Sorel de Vabriant, en allant dire sa messe, lui remettait tous les jours une aumône. Ceci durait depuis vingt-cinq ans; et un jour que l'abbé Sorel ne rencontre plus son pauvre, il s'en inquiète et cherche à découvrir sa retraite, craignant qu'il ne fût malade. Il le trouve dans un mauvais réduit, couché sur la paille. — Vous êtes bien bon, Monsieur l'Abbé, dit le pauvre, de vous souvenir d'un mendiant comme moi. Hélas! Je suis à la fin de ma vie, et il n'y a plus de pardon pour moi. Le prêtre l'encourage. — Ah! Si vous connaissiez mon horrible histoire, reprend le pauvre, vous penseriez comme moi. Fils d'un pauvre vigneron de la Bourgogne, je

devins le serviteur de confiance de nobles maîtres qui, pour se dérober à la mort, vinrent, m'emmenant avec eux, se réfugier à Lyon pour y passer inaperçus. C'est moi qui les ai [79] trahis, qui les ai dénoncés, qui les ai accompagnés à l'échafaud, et qui ai eu pour prix de ma trahison les biens qu'ils possédaient, biens que j'ai dissipés je ne sais comment ; et j'ai été réduit pour vivre à mendier. Ah ! C'étaient deux beaux et bons maîtres ; et, s'approchant d'un tableau, il ôte le voile qui le recouvre. Voilà, dit-il, leur portrait. — Ah ! C'est mon père, c'est ma mère, s'écrie l'abbé Sorel. — C'est moi qui suis leur assassin, reprit le pauvre ; vengez-vous, Monsieur : et vous voulez que le bon Dieu me pardonne? Le prêtre, surmontant sa douleur, embrasse le moribond, l'arrose de ses larmes, lui dit qu'il lui pardonne, qu'il lui assure le pardon de Dieu, avec lequel il le réconcilie. Voilà le prêtre. Fussiez-vous les assassins de son père et de sa mère, si vous vous repentiez il vous pardonnerait, vous serrerait sur son cœur et vous bénirait.

146. Il y a le temps de parler.

Si Mardochée, en entendant comploter la mort du roi, s'était tu, il eût été coupable de la mort d'Assuérus. Le bon larron, du haut de la croix, ne garda pas le silence en entendant son compagnon blasphémer. Sainte Zite voyant qu'un domestique de la maison où elle servait perdait les autres par des propos contre la pudeur, en avertit la maîtresse, en lui disant que si elle ne le renvoyait pas, elle serait obligée de la quitter. La maîtresse aima mieux renvoyer un libertin que de perdre cette sainte fille ; et dès lors les autres serviteurs devinrent de fervents chrétiens.

147. Respect aux tombeaux.

Les païens eux-mêmes ont respecté la demeure des morts. Quant Cyrus poursuivit les Scythes, ils fuyaient devant lui, abandonnant tout. Cyrus étonné en demanda la raison. Ce peuple nomade, lui dit-on, n'a ni foyer, ni champs, ni biens à défendre, si vous voulez qu'il lutte contre vous, attaquez les tombeaux de ses ancêtres; c'est là ce qu'il respecte le plus.

148. Funérailles terribles.

Un docteur de l'Université de Paris, homme d'une vie extérieurement irréprochable, vient à mourir avec [80] tous les secours de la religion; on lui fait de magnifiques funérailles; mais au milieu de la cérémonie, tout à coup, son cadavre se dresse dans la bière et crie : Je suis accusé. Dans l'épouvante générale, on renvoie les obsèques au lendemain. Le lendemain, il se redresse et dit : Je suis jugé. Même épouvante, même délai. Le troisième jour, il se redresse encore : Je suis condamné, crie-t-il à tous. Bruno, qui le connaissait, était présent; et ce lugubre spectacle le détermina à quitter le monde, à se retirer avec cinq de ses amis sur une montagne du Dauphiné, où, avec eux, il fonda la Grande-Chartreuse et devint un saint.

On ne saurait trop faire pour se procurer la grâce d'une sainte mort.

149. Mademoiselle Bayley.

Mlle Bayley, qui fut élevée dans le protestantisme et devint plus tard fondatrice des sœurs de la Charité des États-Unis d'Amérique, n'avait pas encore trois ans quand elle perdit sa mère, dont les soins vigilants et affectueux lui étaient si nécessaires dans un âge si tendre. Toutes ses affections se concentrèrent donc sur son père. L'attachement sans borne qu'elle avait pour lui se manifestait de diverses manières. Souvent lorsqu'elle était à l'école, elle apprenait rapidement ses leçons et les récitait; puis épiait une occasion favorable d'échapper à la vigilance de sa maîtresse, pour courir à la rencontre de son père qui passait dans la rue, l'embrasser et rentrer rapidement avant que la vieille institutrice eût remarqué son absence. Non seulement elle le regardait comme son protecteur; mais avec cette disposition généreuse qui sait apprécier

un bienfait, elle payait sa sollicitude et sa bonté par la pratique de toutes les vertus propres à réjouir le cœur paternel. La piété filiale était le mobile de toutes ses actions et l'encouragement de tous ses efforts. Quoique incapable à cet âge de sentir l'importance de l'étude, elle estimait ses exercices scolastiques parce qu'ils étaient prescrits par son père. Telles étaient sa vénération et son affection pour lui que jamais on ne l'a vue contrarier ses volontés, ni lui désobéir dans les moindres détails.

L'amour, en effet, n'est ferme qu'autant qu'il nous [81] fait vouloir ou rejeter ce que veulent ou rejettent ceux que nous aimons.

150. Un manteau partagé.

Martin, jeune soldat d'une légion romaine, rencontra, un jour, près d'Amiens, un pauvre qui avait demandé en vain l'aumône aux passants et qui lui tendit la main. Le jeune soldat n'avait que ses armes et ses vêtements. Il s'arrêta attendri, et examine comment il pourra assister ce malheureux. Il se décide à couper son manteau par le milieu, avec son épée, il en donne la moitié au pauvre, et se couvre lui-même comme il peut, avec l'autre moitié. On se moque de lui; mais la nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparaît couvert de la moitié du manteau donné au pauvre, et disant : Martin qui n'est encore que catéchumène m'a recouvert de ce manteau. Martin se fait baptiser et devient un grand saint, un grand évêque, et le thaumaturge des Gaules.

151. Leçon d'une enfant.

Sainte Véronique Giuliani était dans sa deuxième année, quand une servante de sa mère la mena chez un marchand. Celui-ci cherchait à tromper par de faux poids, quand l'enfant, éclairée de Dieu dès le berceau, lui dit d'une voix bien articulée : Soyez juste, car Dieu vous voit.

152. Entre les états ne pas choisir le plus agréable.

On sait ce qui arriva à Loth, à qui Abraham offrit de choisir le pays qui lui conviendrait. Il prit celui qui lui parut le plus délicieux, et bientôt après des rois ennemis le firent captif; et il eut de la peine à se soustraire au feu qui consuma Sodome.

153. Une page de B. Grignon de Montfort.

« Il ne faut pas confondre la dévotion à la Ste Vierge avec les dévotions aux autres saints, comme si elle n'était pas nécessaire, et comme si elle n'était que de surrogation. Le docte et pieux Suarez, de la Compagnie de Jésus, le savant et dévot Juste-Lipse, docteur de Louvain, plusieurs autres, ont prouvé invinciblement, en conséquence des sentiments des Pères, en-[82]-tre autres de saint Augustin, de saint Éphrem, diacre d'Édesse, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Germain de Constantinople, de saint Jean de Damas, de saint Anselme, de saint Bernard, de saint Bernardin, de saint Thomas et de saint Bonaventure, que la dévotion à la très sainte Vierge est nécessaire au salut; que c'est une marque de réprobation, comme l'ont reconnu Œcolampade et quelques autres hérétiques, de n'avoir pas de l'estime et de l'amour pour la sainte Vierge; et qu'au contraire c'est une marque infaillible de prédestination de lui être entièrement et véritablement dévoué ou dévot. »

Le bienheureux serviteur de Marie prouve ensuite cette dernière proposition, que la vraie dévotion à la sainte Vierge est un signe de prédestination au bonheur du Ciel. « Les sentiments et les exemples des saints le confirment, dit-il, la raison et l'expérience l'apprennent et le démontrent. De tous les passages des Saints Pères et des Docteurs, dont j'ai fait un ample recueil, pour prouver cette vérité, je n'en rapporte qu'un, afin de n'être pas trop long. Vous être dévot, ô sainte Vierge, dit saint Jean Damascène, est une arme de salut que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver. »

154. Un bœuf qui vole.

Un ami de saint Thomas lui dit un jour en plaisantant : Voyez donc un bœuf qui vole. Le saint alors regarde de tous côtés, tandis que son ami rit aux éclats de sa crédulité; mais le saint, le regardant d'un air sévère, lui dit : On doit plus facilement croire qu'un bœuf vole que de penser qu'une bouche chrétienne profère des mensonges.

155. Le marquis de Fénelon.

Il n'avait que seize ans quand il alla demander du service dans l'armée à Louis XIII. Vous êtes bien jeune, lui dit le roi. Sire, répondit le jeune homme, je n'en aurai que plus de temps pour servir votre Majesté! Jeunesse, Dieu ne vous dit pas que vous êtes trop jeune pour l'aimer. Il y a des saints de votre âge et n'avons-nous pas plus de raison de passer de longues années à son service qu'à celui du plus grand des rois ? [83]

156. Donnez-moi votre cœur.

Sainte Lutgarde, s'entendant demander par N.-S. ce qu'elle voulait, répondit : Ce que je veux, ce que je vous demande, c'est votre Cœur. Mais moi, ait le Sauveur, je veux plutôt avoir le tien. — Qu'il en soit ainsi, reprit-elle aussitôt ; prenez-le, cachez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne possède jamais que vous. — Et depuis lors, N.-S. enflammait Lutgarde de son amour, et Lutgarde était toujours hors d'elle-même; ne vivant qu'en Jésus et pour Jésus. C'est la dévotion au Sacré-Cœur qui nous vaudra de ressembler à N.-S. et de ne vivre que pour lui.

157. Une héroïque Cochinchinoise.

La vue des souffrances de Marie eût une efficacité merveilleuse sur une mère cochinchinoise, dont parle Mgr Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale. On venait d'arrêter son fils unique; et comme il se déclarait chrétien, on allait le conduire au supplice. La mère, au désespoir, vient apprendre au missionnaire cette nouvelle. Celui-ci lui fait le récit des douleurs de Marie au calvaire ; cette femme se calme, elle s'en va fortifiée. Les bourreaux entraînent son fils, elle les suit; et quand l'un d'eux tranche la tête du martyr, la mère, ne voulant pas laisser rouler dans la poussière cette tête si chère, la reçoit dans un pan de ses vêtements, et vient l'apporter au missionnaire. Puisse le spectacle de la résignation de Marie nous inspirer le même héroïsme dans la souffrance.

158. Sanctifier l'étude.

Saint Pierre Claver, étant scolastique de la Compagnie de Jésus, avait les plus grands succès dans ses études. Cependant il étudiait par devoir seulement. Le désir, la curiosité de savoir, n'étaient pour rien dans son travail : l'esprit d'obéissance, le bon plaisir de Dieu, guidaient seuls toutes ses actions. « L'étude », dit le Père Pleuriau, « ne lui fit jamais rien omettre de ses exercices de piété; son travail même était une prière. Il le commençait en s'adressant à Dieu; il le continuait avec Dieu : il le finissait en Dieu, lui demandant de lui apprendre surtout à l'aimer souverainement [84] et uniquement. C'est en effet là la science la seule nécessaire.

159. Saint Hormisdas.

Ce saint appartenait à une famille illustre de la Perse. Le roi Varane V, ayant inutilement voulu lui faire renier Jésus-Christ, le punit de ce qu'il nommait son obstination, en lui enlevant ses dignités et ses richesses. Relégué demi-nu avec les esclaves, il fut condamné à conduire les chameaux de l'armée. Les privations et les ardeurs du soleil le rendirent bientôt méconnaissable ; le roi Payant un jour rencontré, fut pris de compassion et lui fit donner une tunique de lin en lui disant : « Renoncez donc enfin ad Fils du charpentier. » Le saint déchira ce

vêtement en déclarant que, pour si peu, il ne renoncerait pas à son Dieu. Le roi, dans sa colère, le fit mettre à mort.

160. Le samedi.

La piété catholique, depuis la plus haute antiquité, a consacré le samedi à la divine Vierge. C'est en ce jour que les saints multiplient les pratiques par lesquelles ils honorent leur Mère du ciel.' Saint Charles Borromée, saint Alphonse de Liguori, saint Jean de la Croix, sainte Élisabeth de Portugal, saint Pierre Damien, jeûnaient tous les samedis. Saint Louis nourrissait ce jour-là 12 pauvres et les servait de ses mains royales. R avait demandé de mourir un samedi et il fut exaucé. Pussions-nous par quelques-unes de ces pratiques mériter une sainte mort.

161. Sainte Agnès de Montepulciano.

Dès sa plus tendre enfance, elle était d'une admirable piété, et très aimée de ses compagnes qui auraient voulu l'avoir toujours avec elles. Agnès profitait de leur affection pour les conduire dans les sanctuaires voisins. Un jour, elle les conduisit à une église de Montepulciano, qui était sur une colline. Comme la pieuse enfant la gravissait, une multitude de corbeaux se précipitèrent sur elle, et de leurs becs cherchaient à la déchirer, à l'aveugler. La sainte enfant invoqua le nom de Jésus et ces corbeaux aussitôt s'enfuirent. On dit que ces corbeaux étaient des démons, que troublait la présence de cet ange de pu-[85]-reté, qui, à 15 ans, devint fondatrice d'un couvent sur cette colline même. L'invocation du nom de Jésus met en fuite les esprits de ténèbres.

162. Le Crucifix de sainte Madeleine de Pazzi.

Dans le temps qu'une maladie violente faisait endurer à cette sainte les plus cruelles douleurs, une de ses sœurs lui demanda d'où lui pouvait venir une telle patience. « Voyez, lui répondit la sainte, en lui montrant un crucifix qui était au pied de son lit, voyez ce que l'amour de Dieu a fait pour notre salut; c'est là ce qui me soutient, ce qui me console. Comment se plaindre dans la souffrance quand on a sous les yeux l'exemple d'un Dieu crucifié? »

163. Un Roi qui comprend ce qu'est le Prêtre.

Saint Louis avait un tel respect pour son confesseur, que si, pendant sa confession, une porte ou une fenêtre s'ouvrait, le roi se levait aussitôt pour la fermer. Vous êtes mon père, disait-il, c'est à moi de vous servir.

164. Communion spirituelle.

Sainte Angèle Mérici eut beaucoup de peine, malgré sa sainteté bien connue, à obtenir de son confesseur la permission de communier plusieurs fois la semaine et ensuite tous les jours. Elle donnait quelque aliment à l'ardeur de ses désirs, les jours où elle ne pouvait communier, en faisant la communion spirituelle, qui fut, dans la suite tant recommandée aux fidèles par le Concile de Trente. Pendant la messe, elle s'y disposait comme si elle eût dû communier réellement, par les actes d'une foi vive, d'une humilité profonde et d'un amour ardent pour Jésus présent dans l'Eucharistie. Au moment de la communion spirituelle, par un nouvel acte d'humilité, reconnaissant combien il était juste, à cause de ses fautes, qu'on lui eût défendu de recevoir le Corps du Seigneur, elle suppliait le divin Maître de daigner au moins la visiter par sa grâce, et elle recevait une telle abondance de dons célestes que souvent son cœur en était rempli, comme si elle eût communié sacramentellement. À son exemple faisons tous les jours la communion spirituelle et nous en retirerons les fruits de salut. [86]

165. La Toute-Puissance suppliante.

Quand Eustache de Saint-Pierre et ses cinq compagnons allèrent se livrer, avec les clefs de la ville de Calais, à Édouard, roi d'Angleterre, ce prince les regarda d'un œil irrité, et commanda qu'on les conduisît au supplice; mais la reine se jeta au cou de son mari, le conjurant avec larmes de ne pas abuser de sa victoire. Ah ! Madame, dit le roi, je vous aimerais mieux ailleurs qu'ici. Vous me faites de si vives instances que je ne puis résister. Je leur fais grâce en votre considération. Qu'en doit-il donc être du crédit de la Reine du ciel auprès de Dieu?

166. Mort de Napoléon I^{er}.

Napoléon, sur son rocher de Sainte-Hélène, se voyant tête à tête avec la mort, congédia les médecins et lit venir l'abbé Vignoli, son aumônier : « Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle m'offre. » À cette nouvelle, certains gens redoutaient l'effet que cette détermination, qu'ils appelaient une faiblesse, allait produire à Paris. Là-dessus, Napoléon s'échauffa : « Que sont donc tous les hommes, dit-il, que serai-je comme eux dans un instant? Pourriture, proie des vers. Tout cela passe! Jésus-Christ subsiste. » L'empereur se confessa et l'abbé Vignoli lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction. Après ce grand acte accompli, Napoléon dit au général Montholon : « Je suis heureux d'avoir accompli mon devoir. Je vous souhaite, général, à votre mort, le même bonheur... J'ai toujours eu la foi, le son des cloches me fait plaisir et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. » Il avait raison ce grand homme. C'est au moins de la faiblesse de jouer son éternité par un lâche respect humain. On pourrait même dire que c'est de la folie.

167. Dévouement filial.

Dans sa jeunesse, Françoise-Gabrielle Bally, une des premières mères de la Visitation, ne vit jamais le monde. Elle ne connaissait que le lit et le fauteuil de son vieux père paralytique. Depuis l'âge de six ans [87] jusqu'à dix-huit, ce fut tout son horizon. Le matin elle l'aidait à se lever,, l'asseyait dans son fauteuil, lui préparait ses repas; puis, prenant son ouvrage elle venait travailler auprès de son père et lui tenir compagnie. La nuit, comme les douleurs du malade augmentaient, elle prenait sur son sommeil pour le veiller et lui faire de bonnes lectures. Douze années s'écoulèrent ainsi dans un dévouement qui épuisait son cœur. Son père mourut, Françoise passa alors du lit de son père au cloître, comme on passe d'un sacrifice à un autre sacrifice, ou plutôt d'un amour à un plus grand amour.

168. Le Père de saint Charles Borromée.

Il faisait tant d'aumônes, que ses amis lui firent observer qu'il faisait tort à ses enfants. Point du tout, dit-il, si je prends soin des pauvres, mes enfants trouveront partout un Père miséricordieux qui veillera à tous leurs besoins. Et, en effet, tous ses enfants occupèrent les dignités les plus élevées.

169. Le scapulaire de Louis XIII.

Lorsqu'en 1622 Louis XIII faisait le siège de Montpellier, M. de Beauregard, qui était à côté de lui, reçut deux balles en pleine poitrine. Il chancela, mais ne tomba pas. On trouva les deux balles aplaties sur son scapulaire. À la vue de cette merveille le roi s'empressa lui aussi de se revêtir du scapulaire. Pourquoi se priver, en effet, d'une si facile et si puissante sauvegarde?

170. Pardonnez-nous nos offenses.

Saint Jean l'Aumônier disait la messe devant un prince qui gardait au cœur la haine contre son ennemi; quand il fut à ces paroles du *Pater*, il s'arrêta. Le prince l'entendant, continuait lui-même. Alors le patriarche se tournant vers lui. « *Voyez, dit-il, ce que vous dites à Dieu en ce*

moment terrible : Pardonnez-moi comme je lui pardonne. » Ces mots furent pour le prince un coup de foudre. Tout ce que vous m'ordonnerez, dit-il aussitôt, je suis prêt à le faire ; et il se réconcilia sur le champ avec son ennemi. Étouffons donc tout sentiment de haine en récitant le Notre Père [88]

171. Ne tarissons pas les sources.

Quand Holopherne, l'ennemi du peuple de Dieu, assiégeait la ville de Béthulie, il fit couper les canaux qui amenaient les eaux dans la ville, afin d'obliger les habitants à se rendre. C'est ce que font les ennemis des âmes, quand ils veulent les asservir au démon : ils leur enlèvent ceux qui peuvent répandre sur elles les eaux de la grâce par les sacrements, c'est-à-dire, les religieux et les prêtres. N'est-ce pas ce qui eut lieu aux jours à jamais odieux de la Révolution française? Ils font donc les affaires des ennemis de la religion et sont les ennemis d'eux-mêmes, ceux qui s'éloignent des Sacrements, ou diffèrent trop de les recevoir. On voit les villes de bains remplies de malades qui y vont chercher la santé dans la belle saison. Que n'a-t-on le même empressement pour guérir les âmes de leurs infirmités dans les eaux salutaires de la grâce !

172. L'eau et la pierre.

Une Syrienne, attirée par la réputation du solitaire Pémen, abbé de Scété, étant venue pour le consulter sur l'endurcissement du cœur, Pémen lui répondit : « L'eau est molle et la pierre est dure. Cependant l'eau, tombant d'un vase goutte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de même de la parole de Dieu. Bien qu'elle soit molle en quelque façon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insensibilité, si on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle ouvre enfin le cœur, malgré sa dureté, pour y faire entrer la crainte salutaire de Dieu.

173. Beauté de Marie.

Les Grecs ayant confié au célèbre peintre Zeuxis le soin de faire le portrait de la belle Hélène, celui-ci choisit les cinq plus belles vierges qu'il put trouver, et prit de chacune ce qu'elle avait de plus parfait pour le reproduire dans son tableau. Dieu a fait de même, il a réuni en Marie toutes les beautés, toutes les vertus qui sont éparses dans les créatures. Aussi, saint Bernard appelle-t-il Marie la Ravisseuse des cœurs. [89]

174. Tous peuvent méditer.

Un bon frère des déserts d'Orient, en faisant sa cuisine, pleurait sans cesse; et, quand on lui en demandait la raison, il disait qu'à la vue de son feu, il pensait à celui de l'enfer et au malheur de ceux qui y brûlent. Frère Gilles était fort simple; il portait envie à saint Bonaventure, qui était un grand docteur : ce bon frère pensait que Bonaventure, étant très savant, pouvait aimer le bon Dieu mieux que lui. Saint Bonaventure l'en détrompa; et frère Gilles tout heureux de crier à une bonne femme qui passait : « Bonne femme, réjouissez-vous, vous pouvez aimer autant le bon Dieu que frère Bonaventure, qui est un grand savant. » Que d'humbles âmes sont d'une union à Dieu que nous admirons!

175. Moyen de garder ses dents.

Le 10 avril 1887, dans le département du Nord, mourut, à l'âge de 110 ans, la veuve Moutiers qui emporta les regrets de tous ceux qui la connaissaient, parce qu'elle n'avait jamais dit, ni laisser dire devant elle du mal de personne. Elle avait gardé jusqu'à cet âge toutes ses dents. C'était une récompense, disait-on. Elle a gardé toutes ses dents, parce qu'elle n'a jamais mordu personne.

176. Le Notre Père.

Quel respect et quel amour nous devons avoir pour le Notre Père! Saint Hugues, évêque de Grenoble, étant malade, le répéta jusqu'à 300 fois, durant une nuit; et son valet de chambre l'ayant engagé à se modérer, de peur que la continuité de sa prière ne le fatiguât davantage, il répondit : « Plus je répète cette prière et plus je suis soulagé. »

177. La première éducation.

Elle se fait sur les genoux d'une mère. La mère de saint François de Sales avait si bien su inspirer la vertu à son fils dès le berceau, que ce saint enfant, par les regards et les gestes, demandait l'aumône pour tous les pauvres qu'il rencontrait; en sorte que sa nourrice était obligée de porter toujours des fruits avec elle. Un jour qu'elle n'avait rien à donner à un [90] très petit enfant pauvre, François l'obligea à lui offrir son sein, et soutint, tout joyeux, de ses petites mains, la tête de cet enfant suçant le lait de sa nourrice. Plus tard, devenu évêque de Genève, François de Sales recommandait à Mme de Chantal d'avoir un grand zèle pour s'emparer de suite et sans perdre de temps, des petites pensées de ses enfants, de leurs affections naissantes, afin de les tourner vers Dieu.

178. Sainte Macrine.

Écrivant la vie de sainte Macrine, sa sœur, saint Grégoire de Nysse dit qu'elle ne se séparait jamais de sa mère, et qu'elle lui rendait toutes sortes de services. Elle faisait elle-même cuire le pain qu'elle avait préparé de ses mains. Sa mère étant restée veuve, avec quatre fils et cinq filles, Macrine partageait avec empressement tous les soins qu'exigeait une famille si nombreuse. Les parents n'ont-ils pas droit, en retour des soins qu'ils ont donné à leurs enfants, de compter sur leur assistance?

179. Chants à Marie.

Le B. Henri Suzo, dès le matin, chantait dans son cœur à Marie, un cantique d'amour, comme font les oiseaux au lever du soleil. Un jour, il s'entendit répondre par une voix ravissante : Voici Marie, l'étoile de la mer qui se lève; puis cette aimable Reine, se penchant vers lui, lui dit : « Plus ton âme m'aura poursuivie d'un amour chaste et dégagé des sens, plus aussi au ciel tu régneras triomphant et attaché à mon cœur. »

180. Un mot de Cicéron.

« Lorsque vous examinez une grande maison, lors même que vous n'en voyez pas l'architecte sous vos yeux, vous vient-il jamais à la pensée qu'elle est l'ouvrage des souris et des belettes? Comment pouvez-vous donc croire sérieusement que tant de magnificence, tant de variété, d'harmonie dans les corps célestes, dans la vaste étendue de la mer et la terre, etc., n'est que le pur effet du hasard? Si quelqu'un était porté à croire, dit-il encore, que tout ce que nous considérons n'est que le produit du hasard, je ne comprends pas pourquoi il ne prétendrait pas aussi, [91] qu'en jetant çà et là une grande quantité de lettres, elles s'arrangeraient de telle sorte, qu'elles parviendraient à former les Annales d'Ennius. »

181. Les indulgences.

Sainte Thérèse rapporte qu'une de ses religieuses, qui avait mené d'ailleurs la vie fervente convenant à sa profession, s'envola en mourant tout droit au paradis, à cause de la grande confiance qu'elle avait eue dans les indulgences, ainsi que de son zèle pieux à en profiter. Faites de même si vous voulez partager son sort et monter au ciel sans passer par le purgatoire.

182. Enseigne de Diogène.

Diogène, le cynique, avait élevé sur le marché d'Athènes un élégant magasin, au haut duquel on lisait : Ici on vend la sagesse. Un homme riche lui envoya un de ses serviteurs lui demander

combien il donnait de sagesse pour trois pièces de monnaie. Diogène prit l'argent et écrivit cette sentence : En toutes choses considérez la fin. Cette maxime parut si sage au riche Athénien, qu'il la fit graver en lettres d'or sur sa demeure. Sans qu'd en coûte rien à nos lecteurs, que nous voudrions graver dans leur âme cette sentence : Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pécherez!

183. Un jeune homme comme il le faut.

Agricole était fils de Magne, qui remplit avec la plus grande distinction les premières charges du Sénat d'Avignon, et d'Angustodiole, de race gauloise. Les précieuses semences de la piété jetées dans son cœur, dès le berceau, n'attendirent pas, pour produire leurs fruits, le temps ordinaire de la maturité. L'on vit avec étonnement Agricole, encore en bas âge, pratiquer des vertus qui sont d'ordinaire le partage de l'homme fait. Plein de respect pour ses parents, honorant Dieu dans leur personne, il montrait une déférence entière à leurs avis, une obéissance aveugle à leurs ordres. On ne remarquait rien dans ses actions qui tint de la légèreté de l'enfance; il se distinguait, au contraire, par la modestie et par la régularité de sa conduite. La crainte du Seigneur semblait [92] régler toutes ses démarches; il se refusait aux jeux innocents et aux amusements frivoles dont les enfants sont naturellement si jaloux; les pratiques de la religion faisaient ses plus chers délices, et son ardeur réservait tous ses élans pour les œuvres de piété. Son assiduité à l'église ne l'empêchait point cependant de s'adonner à l'étude; elle servait au contraire de stimulant à son amour pour le travail. Dieu aidant, il acquit ainsi dans les sciences humaines des connaissances qui, loin de l'enorgueillir, le rendirent plus soigneux à remplir les devoirs qu'elles lui découvraient.

Agricole alla fortifier ses vertus dans l'abbaye de Lérins. Plus tard il devint évêque d'Avignon.

184. Mauvaise éducation.

Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, avait pour son gendre Dion une haine terrible; et pour l'assouvir, il imagina de faire venir à sa cour le fils de Dion. Celui-ci crut à un acte de bienveillance et laissa partir son fils. Denis donna ordre d'accorder tout aux caprices de l'enfant et de ne point veiller sur lui. On le fit, et bientôt ce fut un libertin. Par surcroît on le vanta de ses crimes, et on le précipita ainsi dans toutes sortes d'excès. Quand Denis le vit tel qu'il le voulait, il le renvoya à son père, qui ne tarda pas de s'apercevoir de ce qu'était devenu son fils. Il en fut au désespoir. En vain le mit-il entre les mains de sages gouverneurs. Plutôt que de se corriger, l'infortuné jeune homme aima mieux se précipiter du haut de la maison et se briser la tête. Les grands ennemis des parents et des enfants sont ceux qui élèvent ces enfants sans leur enseigner la vertu et la crainte de Dieu.

185. Phérécyde le Syrien.

C'était un homme pervers et impie parmi les païens; avant de terminer sa malheureuse vie, il eut le corps couvert d'ulcères et rongé par les vers ; il n'osait pas paraître, même devant ses amis, à cause de sa puanteur et de l'horreur qu'inspirait son abominable visage. Il se tenait caché dans un réduit, et leur montrait par la fente de la porte un de ses doigts rongé, en leur disant de juger par là de ce qu'il devait [93] endurer par tout son corps, et d'apprendre à ses dépens à respecter la divinité.

186. Que deviendrons-nous?

Sainte Vitaline avait édifié Artonne, son pays, dans l'arrondissement de Riom, en Auvergne. Après sa mort, la renommée de sa sainteté parvint jusqu'aux oreilles de saint Grégoire de Tours,

qui voulut visiter son tombeau. « Quand j'eus salué la Sainte et adressé ma prière à Dieu, » nous dit-il dans son livre de la Gloire des Confesseurs, « j'entendis une voix sortir du tombeau et me demander ma bénédiction. Je m'empressai de la donner, puis je demandai à Vitaline si elle jouissait de la présence de son divin Époux ; triste, elle me répondit qu'elle en était privée pour quelque temps, par suite d'une faute légère qu'elle avait commise pendant sa vie. Je me tournai alors vers ceux de ma suite et leur dis : « Si cette pauvre Vierge qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années, et dont les actions ont été si pures durant sa vie, qu'elle a mérité de faire des miracles après sa mort, est néanmoins privée pour un temps de la vision de Dieu, par suite d'une faute légère qu'elle a négligé d'éviter; que deviendrons-nous (si nous ne faisons pénitence), nous misérables pécheurs, qui buvons l'iniquité comme l'eau? »

187. Amassons-nous des trésors dans le Ciel.

Un malheureux ayant mis le feu à la grange du saint abbé Etienne, on vint lui en donner la nouvelle en disant : « Hélas ! Malheur à vous ! Tout votre blé est brûlé! » Le Saint sans s'émouvoir répondit : « Ah ! bien plutôt malheur à celui qui y a mis le feu ! » Mieux vaut, en effet, subir un dommage soi-même, que de nuire aux autres.

188. Théâtre.

Ozanam, un des plus célèbres littérateurs de notre siècle, arrivait pour la première fois à Paris; il avait une lettre à remettre à M. de Chateaubriand, auquel on le recommandait. Il osait à peine aborder celui que Charles X appelait une puissance du monde. Cependant, surmontant ses craintes, il se présente chez lui. Chateaubriand revenait de la messe; il [94] accueille le jeune homme avec bonté, lui donne quelques conseils et lui demande s'il se propose d'aller au théâtre. Ozanam répond qu'il a promis à sa mère de l'éviter. « Je vous conjure, reprend Chateaubriand en embrassant le jeune homme, de suivre les conseils de votre mère. » Depuis lors Ozanam se souvint des paroles de Chateaubriand pour triompher des instances que lui faisaient ses camarades pour le mener au théâtre.

189. Moyen pour les femmes de n'être jamais battues par leur mari.

Saint Vincent Ferrier se trouvait à Valence en Espagne, quand une femme l'abordant lui demanda un moyen efficace pour avoir la paix avec son mari, qui la maltraitait. Le Saint la laissa parler, et remarquant son bavardage, il lui dit : Allez demander au portier de notre couvent une bouteille d'eau du puits qui est au milieu du cloître; et, quand vous aurez à craindre les colères de votre mari, vous en prendrez une gorgée que vous retiendrez longtemps dans votre bouche sans l'avalier. Quelques jours après la femme revint, lui disant que la recette avait réussi, et qu'elle le priait de lui donner encore une bouteille de cette eau. Alors Vincent lui dit : Ce n'est pas l'eau qui a réussi, mais le silence.

190. Une danseuse.

Parlant de la fille d'Hérodiade qui, pour prix de sa danse, se fit donner dans un plat, la tête de Jean-Baptiste, saint Ambroise dit : Elle danse, mais c'est la tête d'un adultère. On sait donc l'origine de cette malheureuse danseuse, il faudrait savoir sa fin. On raconte qu'ayant voulu traverser un fleuve glacé, elle enfonça dans la glace jusqu'au cou. Sa tête fut emprisonnée par des glaçons, et ses jambes dansèrent sous l'impulsion du courant, jusqu'à ce que les glaçons, se resserrant fortement sous l'action de l'eau, lui coupèrent la tête.

191. Saint Pierre Célestin.

Une bonne mère avait quatre enfants, qu'elle élevait dans la piété. Un soir, après avoir prié avec eux, et leur avoir parlé de Dieu, elle leur dit avec une [95] grande tendresse : Oh! Que je

serais heureuse si l'un de vous devenait un saint. Le plus petit se jeta au cou de sa mère, en lui disant : je le serai, maman. Il tint parole, il devint Pape, c'est saint Pierre Célestin. Si toutes les mères exprimaient avec conviction le même désir en présence de leurs enfants, elles obtiendraient peut-être le même résultat!

192. Alamundare.

Les hérétiques Eutychéens prétendant qu'il n'y avait en Jésus-Christ que la nature divine sous l'apparence du corps humain, en concluaient que la nature divine avait souffert et qu'elle était morte sur la croix. Alamundare, roi des Sarrasins, se servit d'un trait ingénieux pour rendre palpable cette erreur. Touché des miracles opérés par les chrétiens, il demandait à recevoir le baptême. Les Eutychéens lui avaient envoyé leurs évêques, pour l'attirer dans leur secte; mais il méprisa leurs sollicitations. Et voici le stratagème dont il usa pour leur montrer l'absurdité de leur hérésie. Feignant d'avoir reçu des lettres, par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange Michel, il leur fit demander ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut aussi impossible que ridicule, il leur dit : « S'il est vrai qu'un ange ne puisse ni souffrir ni mourir, comment Jésus-Christ serait-il mort sur la croix, s'il n'avait eu, comme vous l'affirmez, qu'une seule nature, laquelle, étant divine, reste impassible? Jésus-Christ est donc à la fois Dieu et homme. »

193. Visite au Saint Sacrement.

Élisabeth de Hongrie disait aux compagnes de ses jeux d'enfance : Voyons celle de nous qui courra le plus vite d'une seule jambe. Elle partait la première, dirigeant la petite bande vers l'église. Puis elle disait à ses compagnes : Maintenant que nous sommes près du bon Dieu, allons le visiter. Admirable industrie dans une enfant !

194. O'Connel.

Quand le grand O'Connel, le libérateur de l'Irlande, se dirigeait vers Rome, où il voulait mourir, il fut arrêté à Gênes, par la maladie qui le conduisit au [96] tombeau. Il avait entre les mains le livre de la Préparation à la mort, qu'il avait annoté de ses mains. Sa fin fut celle du héros chrétien; il ne cessait de répéter le *Memorare*, les psaumes, des actes de contrition et d'amour de Dieu ; et c'est ainsi que s'éteignit cette grande voix, qui avait ébranlé le monde.

195. Mariage de Louis IX.

Saint Louis, roi de France, épousa le 27 mai 1232, Marguerite, fille de Raymond Béranger, comte de Provence. Elle n'avait que 10,000 livres de dot; mais Louis crut avoir trouvé un grand trésor en trouvant une épouse d'un tel mérite, Elle avait les mêmes goûts que lui pour la piété et pour l'exercice de la charité. Jamais elle ne se mêlait d'aucune affaire, à moins qu'elle ne fût appelée, ou à moins qu'il ne s'agît du soulagement des malheureux ou du pardon des criminels. Elle suivait le roi partout, même dans ses expéditions lointaines. Après son décès, elle se retira dans le couvent qu'elle avait fondé au bourg de St-Marcel, près Paris, et où, après une sainte vie, elle mourut pieusement, âgée de 70 ans. Son corps, précédé et suivi des pauvres, qui l'appelaient leur mère, fut porté à St-Denis.

196. Saint Augustin et sa mère.

Saint Augustin rapporte que, se trouvant avec sa mère aux bouches du Tibre, ils admirèrent ensemble les œuvres de Dieu, qui s'étalaient à leurs regards ; ils s'entretinrent ensuite de l'âme humaine, enfin du bonheur du ciel, et ils s'enflammèrent tellement d'amour dans ce pieux colloque, qu'ils durent garder le silence tout absorbés qu'ils étaient en Dieu. Les conversations saintes élèvent et consolent les âmes.

197. Malédiction d'une mère.

Augustin parle d'une veuve de Césarée en Cappadoce qui, ayant subi une offense de la part de ses enfants, les maudit tous, sept garçons et trois filles. Tous furent aussitôt saisis d'un tremblement convulsif tel, qu'ils quittèrent leur patrie et errèrent partout dans l'empire romain, pour se dérober à la honte dont leur état les couvrait devant leurs compatriotes. Deux d'entre eux, Paul et Palladie, furent délivrés à Hip-[97]-pone, en présence du Saint, par les reliques de saint Etienne. Que les enfants apprennent de là à ne pas s'attirer la malédiction de leurs parents et que ceux-ci se gardent bien de maudire leurs enfants.

198. Caton.

Le romain Caton, juge sévère, ne recevait personne au rang de citoyen romain, sans lui inspecter les mains, pour voir si elles portaient les traces d'un travail assidu.

199. Conversion d'un soldat.

Pacôme était un soldat païen des armées romaines. Arrivé à Thèbes, après de rudes marches, il vit les chrétiens, qui étaient nombreux, s'empressez autour de lui et de ses deux compagnons, pour leur offrir des rafraîchissements et des vivres, en refusant toute récompense pour prix de leurs services. Il en fut fort surpris ; et, s'informant de ce qu'ils étaient, il apprit qu'ils pratiquaient une religion qui leur faisait un devoir d'exercer la charité envers tous. Une telle religion ne peut qu'être divine, dit Pacôme ; il l'embrassa et devint un fervent religieux et un saint. On reconnaîtra, que vous êtes mes disciples, a dit Notre-Seigneur, si vous vous aimez les uns les autres.

200. Que voulez-vous que je fasse.

Avant d'entreprendre quoique ce soit, saint Vincent- de-Paul se recueillait en lui-même, se mettait en présence de Dieu et lui disait : Seigneur que voulez- vous que je fasse? Faisons comme lui, et nous ne ferons rien qui ne soit digne du ciel.

201. Le pauvre de Cologne.

Taulère était un célèbre prédicateur de Cologne; un jour qu'avec ferveur il avait prié Dieu dans l'église de lui faire connaître le meilleur moyen de le servir, il rencontra à la porte, accroupi sur l'une des marches, un pauvre couvert de haillons, n'ayant qu'un bras et qu'une jambe et la tête rongée par un ulcère. Bonjour, mon ami, lui dit Taulère en lui donnant l'aumône. — Merci, mon Père, répond le pauvre, mais je n'ai jamais eu de mauvais jours. Taulère croyait d'abord avoir affaire à un fou ; cependant remarquant [98] en cet homme un certain air qui le frappa, il s'assit à ses côtés et lui demanda de s'expliquer. « Depuis mon enfance, dit le pauvre, je sais que Dieu est juste, sage et bon; je me suis dit : Rien n'arrive sans sa permission, il sait mieux que moi ce qui me convient : je me suis accoutumé à ne vouloir que ce qu'il veut. S'il m'envoie des maladies, je les reçois comme si elles étaient mes sœurs; s'il me donne la santé, je la reçois avec plaisir ; s'il ne me donne pas à manger, je suis content de jeûner pour expier mes péchés. Si je n'ai pas de vêtements, je me rappelle Notre-Seigneur en croix et je me trouve plus riche que lui. Si je pleure d'un œil, je ris de l'autre; car je veux tout ce que le bon Dieu veut. » Taulère pleura en entendant ce pauvre et il chercha de plus à l'imiter et à faire comprendre à tous que le bonheur est dans le cœur et non ailleurs.

202. Un mot de Clovis.

Quand Clovis, prêt à recevoir le baptême, entra dans la cathédrale de Reims embaumée de parfums et éclairée de mille cierges, à la fin des cérémonies, en entendant les chants des psaumes, il demanda à saint Rémy qui le conduisait par la main, si c'était là le royaume de Dieu

dont ii lui avait parlé. L'évêque lui répondit : que c'en était seulement la porte. Les cérémonies religieuses sont un avant-goût du ciel.

203. Le sergent Pascal.

Au siège de Prague, en 1741, le maréchal de Saxe ayant ordonné à Chevert, son colonel, de commencer l'assaut, celui-ci dit au sergent Pascal : « Tu vas monter sur ce rempart! — Oui, mon colonel. — La sentinelle te criera : Qui va là? Ne réponds rien et avance. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tue-la et je serai là pour te défendre. » Le sergent s'avance aussitôt, est manqué par la sentinelle, la tue et atteint le sommet du rempart avec Chevert, qui ouvre ainsi les portes de Prague à l'armée française. L'homme obéissant remportera des victoires, dit le Saint-Esprit.

204. Un mot de frère Gilles.

Grégoire X, qui aimait beaucoup frère Gilles, un [99] des premiers compagnons de saint François, lui demanda un jour des conseils sur sa conduite. Le B. lui répondit qu'il devait avoir constamment les deux yeux ouverts, le droit pour regarder le ciel et contempler les choses éternelles qui doivent être la règle de nos actions, et le gauche pour mettre ordre aux choses terrestres confiées à sa vigilance. Que les supérieurs, les pasteurs des âmes, les parents prennent pour eux cette leçon.

205. Ne pas se passer de miroir.

Peut-être pourrait-on s'en passer pour son visage, mais pour son âme il faut s'en servir. Le miroir de l'âme, c'est l'examen de conscience. Saint Ignace faisait cet examen à toutes les heures du jour, et il y persévéra jusqu'à la fin; le jour même de sa mort, il avait encore noté ses manquements sur un petit cahier. Sénèque, bien que païen, pratiquait l'examen de conscience.

206. Les autels.

Sainte Radegonde, captive de Clotaire Ier, avant d'être sa femme, avait tant de vénération pour les saints autels, qu'elle en nettoyait les marchepieds de ses propres mains, qu'elle en recueillait la poussière dans un mouchoir, et ne ta portait qu'avec respect. Elle faisait elle-même le vin qui devait servir à l'autel et cuisait les hosties qui devaient être consacrées. Entourons de respect nos églises et tout ce qui tient au culte de Dieu.

207. À l'école des Solitaires.

Saint Palémon dit à saint Pacôme, son disciple, un jour de Pâques, de préparer pour honorer la fête, quelques mets mieux assaisonnés que de coutume. Pacôme mit donc un peu d'huile sur les herbes sauvages dont il vivait d'ordinaire. Mais au moment d'en faire usage, Palémon fondant en larmes et se frappant la poitrine : Quoi, dit-il, mon Sauveur a été crucifié et je me nourrerais délicatement; et il ne put se résoudre à user d'un mets qu'il croyait trop exquis, bien qu'il fût insipide en réalité. Sachons au moins, nous, garder les règles de la tempérance dans nos repas. [100]

208. Bernard d'Abbeville.

Ce saint, voyageant un jour avec deux de ses religieux, rencontra une femme mise d'une manière très mondaine. S'étant aperçu que ses deux compagnons n'avaient pas été assez modestes, il leur dit après : Cette femme serait belle, si elle n'était borgne, et tous deux assurent qu'elle ne l'était point. Pour moi, dit-il, je ne me suis pas appliqué à savoir si cette femme n'avait qu'un œil, ou si elle en avait deux. La leçon fut comprise.

209. Le calomniateur.

A qui comparer le calomniateur qui ruine la réputation des autres et se réjouit de leur perte, sinon à Néron, qui fit mettre le feu à la ville de Rome, pour repaître ses yeux du spectacle de l'incendie, et pendant l'embrasement, il jouait de la lyre.

210. Un mot d'Alphonse, roi d'Aragon.

Ce roi travaillait de ses mains; et quand on lui en faisait le reproche, il répondait : « Le Seigneur a-t-il pu donner des mains aux rois, uniquement afin qu'ils les croisent sur leur poitrine? » Tout homme, quelle que soit sa condition, doit travailler.

211. Une tombe maudite.

Il n'est pas d'exemple d'ingratitude plus triste que celui d'Absalon, qui, s'étant révolté contre le roi David son père, chercha à le détrôner. David, plus affligé de la conduite de son fils que des dangers qu'il courait prit la fuite, gravit nu-pieds, la tête voilée et en versant des larmes, la montagne des Oliviers. Absalon ne tarda pas à subir le châtement qu'il méritait ; il prit à son tour la fuite à travers une forêt; sa longue chevelure s'engagea dans les branches d'un chêne, auquel il resta suspendu; et il fut frappé de trois javelots. Son cadavre fut jeté dans une fosse et recouvert de pierres, en signe de l'exécration qu'on avait pour sa révolte. Les voyageurs orientaux rapportent que, de nos jours encore, les passants jettent des pierres sur le tombeau d'Absalon. Les pères donnent ordre à leurs enfants d'en jeter en disant : Voyez, c'est ici que pourrit ce fils perfide et rebelle contre [101] son père. Enfants, ne vous révoltez pas contre vos parents.

212. Bernard de Menthon.

Il était fils unique d'une noble famille de Savoie. Il venait de faire de brillantes études à Paris, où il avait fait vœu de garder sa virginité. À peine est-il rentré à Menthon, que le baron son père le presse de se marier à Marguerite de Miolans, et l'oblige à se fiancer avec elle. Le jour des noces arrivé, Bernard enlève un barreau de sa fenêtre et s'enfuit dans la vallée d'Aoste; où sans se faire connaître, il devient prêtre, grand-vicaire d'Aoste et fondateur du grand et du petit Saint-Bernard. Le bruit de la sainteté du fondateur de ces hospices célèbres se répand partout, et arrive jusqu'aux oreilles de ses parents, qui le pleurent depuis 26 ans, et qui se mettent en route pour lui demander, s'il n'aurait pas quelques lumières surnaturelles sur le sort de leur fils. Bernard les reçoit avec sa charité ordinaire; il les reconnaît, mais il dissimule son émotion. Ce n'est qu'à l'heure de leur départ, que fondant en larmes, il s'écrie : Je suis votre fils! et il embrasse avec affection son père et sa mère, qui, au comble du bonheur, n'ont plus rien à envier sur la terre. Marguerite de Miolans s'était faite religieuse dans un couvent du Dauphiné.

213. Un tableau de grand prix.

On raconte que Lucius Mummius, aussi vaillant général que mauvais appréciateur d'objets artistiques, vendit au roi Attale, un tableau qui se trouvait parmi le butin pris à l'ennemi, et lui dit d'en fixer le prix lui-même. Attale lui fit compter une somme énorme. Le vendeur, étonné du prix que lui offrait Attale, en conclut que son tableau devait surpasser encore de beaucoup cette valeur. Il refusa donc cette somme et lui préféra son tableau. Or, il y a en nous une âme, qui est infiniment supérieure à ce tableau de Mummius. Car, non content de l'avoir créée à son image, Dieu a voulu encore la racheter au prix de son sang. Donc, il faut en conclure aussi que nous devons appliquer tous nos soins à la conserver, à la sanctifier, à la sauver. [102]

214. Il vaut mieux donner que de recevoir.

Saint Robert, abbé de Molesmes, reçut fort charitablement deux pauvres à la porte du monastère, et appelant le frère chargé de la dépense, il le pria de leur faire l'aumône. Il n'y a

plus de pain, répondit-il. — Et où en prendrez-vous pour le dîner des frères? — Je ne sais. — Robert congédie donc les pauvres, en leur exprimant tous ses regrets. Mais le dîner venu, il voit du pain sur la table. — Où avez-vous pris ce pain? demande-t-il. — Je l'ai conservé pour le repas des religieux. Alors Robert, indigné de ce qu'on a refusé l'aumône, ramasse tous les pains dans une corbeille et les jette dans la rivière. Mais aussitôt, Dieu récompensant sa charité, permet qu'un seigneur apporte des mets pour tous.

Saint Pascal Baylon, portier d'un couvent de franciscains, mettait en réserve sa portion de nourriture pour la donner aux pauvres; et quand il n'avait plus rien à leur distribuer, il allait au jardin chercher quelques fleurs pour les leur offrir. Si vous avez peu, donnez peu ; mais donnez de bon cœur.

215. Le général de Nicolai.

Le gouverneur du Caucase, le général de Nicolai, demanda un jour à un de ses amis de Paris, une caisse de livres. On y glissa un livre que Mgr Dupanloup venait de publier, sur la vraie et solide piété. Quelques mois après le général venait en France, faisait une retraite sous la direction de l'évêque, et s'enfermait dans une cellule de la Grande-Chartreuse. Une bonne lecture prépare le salut.

216. Saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie.

Ce saint, conseiller des Papes, la lumière de l'Église, retiré à la fin de sa vie au monastère de Fontavelane, ne mangeait que du pain fait avec de l'orge et du son, et le plat dans lequel il prenait ses repas était celui-là même dans lequel il lavait les pieds des pauvres. Sachons-nous contenter de peu.

217. Sainte Géorgie.

Elle était de Clermont, en Auvergne. Afin de rester [103] fidèle à son Époux divin, elle avait quitté ses parents, pour se retirer dans la solitude, où elle mourut. Pendant qu'on ensevelissait son corps, plus pur qu'un beau lis, une troupe de colombes, plus blanches que des cygnes, l'accompagnèrent à l'église, se reposèrent sur le toit tant que dura l'office divin, ensuite elles s'élevèrent dans les airs, si haut qu'on les perdit de vue. C'étaient sans doute des anges, qui étaient venus assister aux funérailles de l'émule de leur pureté.

218. Cratès.

Les biens de ce monde sont un obstacle à la perfection. Le philosophe Cratès, tout païen qu'il était, jeta à la mer une somme considérable en disant : « Je te submerge, de crainte que tu ne me submerges. » Cherchons les choses du ciel.

219. Une page de Chateaubriand.

Chateaubriand a fait ce magnifique tableau du juste mourant : « Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre. Venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays : toutes ses relations avec la société cessent. — Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité; et cette scène sublime que l'antiquité entière n'a présenté qu'une fois dans le premier de ses philosophes mourant, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier chrétien qui expire. — Le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore. La religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants, sa main maternelle, l'endormirent encore dans le berceau de la mort... L'âme du fidèle, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage, elle est prête à s'envoler vers ces régions, où l'invite une espérance divine. Cependant l'ange de la paix,

descendant vers ce juste, touche de soft sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt et on n'a point entendu son dernier soupir; et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche; car ils croient qu'il [104] sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur. »

220. Saint Raymond de Pennafort.

Étant encore dans le monde, il avait détourné un de ses neveux de se faire dominicain ; réfléchissant ensuite au dommage qu'il avait causé, il se fit dominicain lui-même, afin de le réparer. C'est en effet nuire aux couvents et à ceux qu'on conseille mal, que de détourner ces derniers de l'état religieux.

221. Un archevêque qui prêche le mépris des biens de la terre.

Quand saint Norbert fut installé malgré lui archevêque de Magdebourg, il fut conduit à son palais épiscopal par un brillant cortège ; mais il était si pauvre dans sa mise, que le portier le repoussa, lui disant de se placer parmi les pauvres, et de ne pas incommoder tous ces grands seigneurs. On s'empressa de dire au portier que c'était l'archevêque, et le portier fut tellement effrayé de sa méprise qu'il voulut s'enfuir. Mais Norbert le retint en lui disant : Vous me connaissez mieux que ceux qui m'obligent à habiter ce palais.

222. Une éclipse.

Tandis que les soldats romains luttèrent contre Persée, une éclipse de soleil répandit les ténèbres sur les combattants. Les soldats de Persée, qui ne savaient pas ce que c'était, prirent la fuite ; et les Romains, avertis par leurs astronomes, se battirent avec énergie et remportèrent la victoire. Ceux à qui la foi n'a pas appris qu'il n'y a qu'un bien solide, Dieu, se laissent abattre quand ils perdent les biens de la terre.

223. Offrande d'un paysan à Artaxercès.

On raconte qu'un pauvre paysan rencontra un jour le grand roi de Perse, Artaxercès. Suivant la coutume de ce pays, quiconque approchait du monarque lui offrait un présent. Or, le paysan n'ayant rien puisa un peu d'eau dans le creux de sa main et la présenta au souverain. Satisfait d'un don offert de si bon cœur, Artaxercès appela son trésorier et lui ordonna de remettre au paysan un plat d'or, avec mille pièces [105] du même métal. Dieu, le Roi des rois, récompense, en nous accordant la gloire du Ciel, la moindre action que nous faisons par amour pour lui.

224. La reine Bathilde.

Saint Eloi voyant un jour la reine Bathilde, femme de Clovis II, parée avec une magnificence exagérée, lui en fit des observations. Mon père, répondit Bathilde, je ne suis pas trop parée pour une reine. Non, madame, répondit le saint, mais vous Fêtes trop pour une chrétienne. Bathilde profita de la leçon et devint une sainte.

225. Didyme l'aveugle.

Quand saint Antoine, quittant son désert, alla visiter Didyme l'aveugle, après une conversation toute céleste, ce dernier avoua à son saint visiteur qu'il était bien affligé d'avoir perdu la vue. Ah! Mon frère, répondit Antoine, qui admirait les sublimes connaissances de Didyme, pourquoi regretter ces yeux qui nous sont communs avec les mouches et les fourmis, quand nous possédons une lumière intérieure qui n'appartient qu'aux saints et aux anges ? Cette lumière, c'est la foi. Cette lumière nous fait connaître Dieu, l'âme, le ciel, l'homme sous un jour éclatant. Ces choses existent sans que l'homme les croie ; tout, ainsi que les fleurs, les arbres, les plantes existent pendant la nuit, lors même que nous ne les voyons pas; mais de

même qu'un rayon de soleil nous fait discerner clairement les objets que la nuit nous cache, de même la foi nous éclaire sur les vérités surnaturelles.

226. Rendre le bien pour le mal.

Le célèbre Athénien Périclès ayant été accablé d'injures, dans sa propre maison, par un de ses ennemis, écouta sans mot dire; et quand cet homme le quitta par une nuit sombre, il alla l'accompagner jusque chez lui avec une lanterne. Apprenons des païens à savoir pardonner.

227. Résurrection d'un enfant.

Saint Augustin raconte qu'une femme ayant vu mourir son enfant, avant qu'il reçoive le baptême, était inconsolable. Elle courut à l'oratoire de Saint-[106]-Etienne et fit la prière suivante : Saint martyr, vous voyez que j'ai perdu toute ma consolation. Rendez- moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver devant celui qui vous a couronné. Elle pria jusqu'à ce que l'enfant fût ressuscité. On le baptisa, et bientôt après il mourut; et la mère toute heureuse le porta au tombeau ; elle avait l'espoir de le retrouver dans le sein de Dieu. C'est un bonheur pour un enfant de mourir après le baptême; mais ce serait un malheur irréparable et éternel qu'il mourût sans recevoir ce sacrement.

228. Le cœur en haut.

Saint Félix de Cantalice, capucin, exerça pendant 40 ans l'office de quêteur. Pendant ses quêtes, il disait de temps en temps à son compagnon : « Allons, mon Frère, le chapelet à la main, les yeux en terre et l'esprit au ciel. » S'il n'est pas toujours possible d'avoir le chapelet à la main, on peut du moins baisser les yeux, et élever son cœur vers le ciel.

229. Suites d'une première communion bien faite.

Saint Benoit Labre, déjà si pieux depuis sa plus tendre enfance, après sa première communion fut tout transformé. Après avoir goûté la manne céleste, il perdit tout goût pour les choses du monde. Il se privait dès lors d'une partie des mets qui lui étaient donnés, et les faisait passer par une fenêtre à un pauvre, auquel il avait donné rendez-vous. Il se serait fait un scrupule de cueillir un fruit du jardin de son oncle, fut-il même tombé de l'arbre. Il n'éprouvait de plaisir qu'à converser seul à seul avec Dieu.

230. Un mot d'un Anglais.

Charles VII, avec l'assistance du ciel et celle de la glorieuse Jeanne d'Arc, venait de délivrer la France du joug des Anglais qui l'oppressait depuis longtemps. Un gentilhomme anglais s'embarquait pour retourner en Angleterre. Un Français lui dit en le raillant : « Quand reviendrez-vous en France? » Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres, répondit l'Anglais. Les désordres d'une nation préparent sa ruine. [107]

231. Chargeons un ami de nous avertir de l'heure de notre mort.

Le dauphin, père de Louis XVI, avait prié son médecin de lui rendre ce grand service, et au moment venu, le médecin l'avertit en effet : La Breuille, répondit-il, je reconnais que vous êtes un honnête homme; je vous ai toujours aimé et je vois que vous le méritez ; et il fit aussitôt appeler son confesseur. Dans une crise terrible que subit avant sa mort le pieux Dauphin dont nous venons de parler, sa femme, au lieu de se lamenter comme les autres, détacha un crucifix, le colla sur les lèvres du malade et l'exhorta à remettre son âme entre les mains de Dieu. Quelle digne femme, dit le prince, après avoir fait le bonheur de ma vie, elle m'aide encore à bien mourir ! Qu'on se garde bien d'éclater en sanglots autour des mourants, ce qui serait les exposer au désespoir, et qu'on ait soin de leur suggérer des actes d'amour parfait de Dieu et de contrition.

232. La discipline de Louis de Grenade.

Deux libertins, courant à leurs plaisirs le soir, passèrent devant la cellule du B. Louis de Grenade, qui se donnait une sanglante discipline. Au bruit des coups ils s'arrêtent, ils prêtent l'oreille et se disent : Misérables ! Ce saint religieux fait pénitence pour des péchés qu'il n'a peut-être jamais commis; et nous, nous allons ajouter encore à la chaîne de nos crimes. Ah ! Non, nous retournons sur nos pas ! Le lendemain, ils viennent à la porte du couvent et demandent à parler au religieux qui se donnait la discipline la veille, lui font leur confession et se convertissent sincèrement. Quelques gouttes de sang d'un religieux suffisent pour toucher ces deux libertins, et tout le sang de Jésus ne suffira-t-il pas pour convertir ce pécheur, qui n'a pas jusqu'ici renoncé à ses habitudes coupables ?

233. Où les docteurs puisent le plus de science.

Saint Thomas demandant un jour à saint Bonaventure où il puisait les trésors de doctrine qu'il répandait dans ses écrits, saint Bonaventure lui montra son crucifix. En effet, les premiers religieux de saint [108] François n'avaient d'autre bibliothèque qu'une grande croix, autour de laquelle ils se réunissaient pour prier et méditer; et ils partaient de là pour prêcher et convertir.

234. L'économie.

Dieu lui-même a recommandé l'économie dans plusieurs endroits de nos saints Livres. Nous y lisons, en effet, que Raguel et sa femme, en quittant leur fille, qu'ils venaient de donner pour épouse au jeune Tobie, lui recommandèrent « de régler sa famille et de bien gouverner sa maison. » La femme forte, dit le Saint-Esprit, fait ses provisions de laine et de lin, que l'habileté de ses mains sait mettre en œuvre. Elle se lève avant l'aurore, pour donner la nourriture aux gens de sa maison. Rencontre-t-elle un champ qui arrondit son patrimoine, elle l'achète, et y fait planter une vigne, avec les ressources qu'elle s'est créées par son industrie. Quand elle a reconnu le succès de ses entreprises, elle les poursuit avec ardeur, et ne laisse point sa lampe s'éteindre pendant la nuit, afin de travailler encore. Tantôt sa main se porte à de rudes labeurs, tantôt ses doigts manient le fuseau. Elle n'a rien à craindre pour sa maison, du froid ni de la neige, car tous ses domestiques ont un double vêtement pour les en garantir. Elle examine avec soin tout ce qui se passe autour d'elle, et ne mange point son pain dans l'oisiveté. » Tel est le modèle que Dieu a mis sous les yeux des femmes chrétiennes, afin de les exciter à le retracer dans leur conduite.

235. Point de République sans Religion.

Voltaire a dit : Sans la religion, la société ne serait qu'un repaire de bêtes fauves qui s'entre-dévoreraient les unes les autres. Il serait plus facile, a dit un païen illustre, Cicéron, de bâtir une maison en l'air que de fonder une société sans religion. Avant Cicéron, un autre païen, Plutarque, avait parlé comme lui. De Fontane, que Napoléon Ier avait fait sénateur en 1810, dit à Pie VII : « Toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques; tout attentat contre le christianisme, est un attentat contre la société. » Les philosophes impies eux-mêmes sont obligés de convenir que la société est impossible sans la religion. [109]

236. Hyacinthe Mariscotti.

Quand cette sainte Clarisse de Viterbe voyait commettre une faute contre Dieu, il lui semblait que son cœur allait se briser; elle prenait sa part du péché, et se châtiait comme si elle avait été elle-même coupable : « Mon Dieu, disait-elle, pourquoi ne puis-je pas mettre sous les yeux des hommes l'enfer avec ses horreurs; afin de les ramener à vous par la crainte, sinon par

l'amour. O mon souverain bien, pensez qu'on ne vous aime pas ! O lumière du monde, pensez qu'on ne voit pas. Quel plus cruel supplice pour ceux qui vous connaissent et vous aiment! »

Si nous aimons Dieu véritablement, gémissons de le voir offenser.

237. Un apostat.

Un certain Novatus qui avait été converti à la foi, apostasia pendant les persécutions, et les fidèles crurent que cette lâcheté et cette chute avaient pour cause sa négligence à recevoir le sacrement de confirmation. Sans ce sacrement, en effet, on n'est pas parfait chrétien.

238. Que les hommes voient vos bonnes œuvres.

À l'approche des hivers, on voit des compagnies d'oiseaux fendre les airs et suivre la route que celui qui est en tête leur trace. C'est l'image de l'homme. Les exemples l'entraînent.

239. Un ver changé en diamant.

Saint Siméon Stylite avait une plaie, où les vers fourmillaient. Un de ces vers se détachant un jour de la plaie, tomba de la colonne où le saint passait sa vie entre le ciel et la terre. Un roi de l'Orient, appelé Basilic, se trouvant au bas de la colonne, recueillit avec respect ce ver qui, aussitôt, se trouva changé en une perle très belle et très fine. Basilic l'emporta et la garda comme un trésor. Ah ! Les douleurs que nous souffrons avec patience, les infirmités se changent entre les mains du Roi du ciel en perles précieuses, dont se compose le diadème qu'il déposera un jour sur notre front. [110]

240. Albert de Fulkenberg.

Albert, fils du comte de Fulkenberg, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, malgré les oppositions de son père. Théodoric, un de ses amis, étant venu lui dire que, s'il persistait dans sa résolution, sa mère en mourrait de chagrin, Albert lui montra le crucifix en lui disant : « Le Sauveur n'est pas descendu de la croix, pour épargner à sa Mère les douleurs que lui causait sa passion; j'agirai de même. Je resterai sur la croix que j'ai embrassée; car celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, a dit le Sauveur, n'est pas digne de moi. » Théodoric, vaincu, entra peu après dans le même couvent. Quand nous voulons obéir généreusement à Dieu ne redoutons pas trop les oppositions des hommes.

241. Dans la colère savoir se taire.

Xénocrate, se voyant un jour en butte aux plus graves injures se tut. Et comme on lui demandait le motif de son silence, il répondit : Je me suis souvent repenti d'avoir répondu aux injures, jamais de m'être tu.

242. Châtiments d'un traître.

Pendant le siège de Rhodes, que soutenaient avec un grand courage les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, un soldat chrétien passa au camp du sultan Soliman II. Ce dernier, tout heureux de voir venir à lui ce traître, lui fit les plus belles promesses, s'il lui indiquait tous les endroits faibles de la place. Le chrétien révéla tout, et quand Soliman se fut emparé de la place, il vint lui demander la récompense de sa perfidie. Misérable, répondit Soliman, je vais te donner ce que tu mérites, et aussitôt il donna ordre de se saisir de lui, et de l'écorcher tout vivant. Au jour de ses vengeances, le Seigneur punira d'une manière terrible ceux qui auront trahi les serments de leur baptême.

243. Saint Euple.

Sous l'empire de Dioclétien, saint Euple, diacre de Catane en Sicile, fut tramé au tribunal du gouverneur. Il tenait dans ses mains le livre des Évangiles. [111] Où avez-vous pris ces écrits, lui demanda Calvisien? — J'avais ce livre avec moi lorsque j'ai été arrêté, répondit-il. — Le juge

lui ayant dit d'en lire quelque chose, il lut les passages suivants : *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.* — Qu'est-ce que cela signifie, demanda le juge? — C'est la loi de mon Dieu qui m'a été donnée par J.-C. Fils du Dieu vivant. — Le juge le sommant de livrer les saintes Écritures. — J'aime mieux mourir, répondit le martyr. On le tortura cruellement sur le chevalet. Le juge, las de le voir tourmenter, lui dit : Adore nos dieux : Mars, Apollon et Esculape, et je te ferai mettre en liberté. — J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. J'adore la Trinité. Il n'y a point d'autre Dieu. — Sacrifie, si tu veux avoir la vie. — Je sacrifie ma vie à Jésus-Christ mon Dieu. Et le tyran le fit décapiter.

244. Sainte Melchtilde de Diessen.

Un jour qu'une religieuse, venant lui parler, laissa tomber devant elle un objet qu'elle portait entre les mains, la sainte s'oublia à lui dire : Marchez encore dessus. Aussitôt, elle reconnut qu'elle avait dit une parole inutile et précipitée; et elle ne pleura pas moins cette faute, a dit son historien, que si elle eut brisé les portes des églises de Rome. Elle ne se contenta pas d'en verser des larmes amères, elle s'en punit par des jeûnes et des austérités extraordinaires qui durèrent plusieurs jours. Que n'avons-nous la même horreur que les saints pour les petites fautes !...

245. M. Tuckvell.

Né dans l'île Maurice, de parents anglais protestants, M. Tuckvell, à l'âge de 6 ans, entendit réciter l'Ave Maria et le retint. Sa mère le lui entendant répéter, lui en fit d'amers reproches; mais l'enfant lui fit voir dans l'Évangile que l'archange Gabriel avait récité l'Ave Maria. Quand il eut treize ans, des protestants déclamant dans le salon de sa mère contre le culte de la Sainte Vierge, l'enfant prit dans la Bible le Magnificat et leur lut ces mots : Toutes les nations m'appelleront bienheureuse. Pourquoi donc s'élever contre ceux qui glorifient Marie? La mère [112] s'écria alors : « Cet enfant fera un jour ma honte; il se fera catholique. La prévision se réalisa dès que l'enfant fut libre. Il voulait convertir sa sœur, qui était mère de famille, mais elle rejeta bien loin la proposition; cependant, deux de ses enfants étant atteints du croup, et sur le point de mourir, elle consentit à réciter avec son frère l'Ave Maria, et les deux enfants furent guéris. M. Tuckvell quitte alors son emploi d'officier de douanes anglaises et vient rejoindre à Aire, Mgr Delannoy qu'il avait connu à l'île Bourbon, pour lui demander l'ordination sacerdotale. Si les protestants invoquaient Marie; ils ne tarderaient pas de se faire catholiques.

246. Ne pas rougir de la pauvreté.

Benoit XI, fils de parents pauvres, fut élevé sur le trône pontifical en 1303. Pendant qu'il était à Pérouse, sa mère qui était une pauvre femme du peuple, demanda à lui parler. Il demanda comment elle était vêtue. On répondit qu'elle était tout habillée de soie. « Pour lors, dit-il, ce n'est pas ma mère. » Cette réponse fut portée à la mère, qui reprit ses humbles vêtements et se présenta de nouveau. Cette fois, le Pape la reçut et l'embrassa avec effusion.

247. Eudoxie.

Dans les premiers siècles de l'Église, vivait à Héliopolis une fameuse pécheresse du nom d'Eudoxie. Le moine Germanus, passant par cette ville, alla loger chez un de ses parents, voisin de la courtisane. Comme son appartement n'était séparé que par un mur peu épais de celui qu'habitait Eudoxie, celle-ci l'entendait réciter les psaumes, puis lire à haute voix la description des tourments de l'enfer. Elle en fut saisie et le lendemain, elle chercha à voir Germanus pour lui demander si elle était perdue pour jamais. Le moine lui dit que si elle faisait pénitence et recevait le baptême, elle échapperait à l'enfer. Eudoxie le fit, elle distribua ses biens aux pauvres

et édifia par une vie sainte tous ceux qu'elle avait scandalisés. Pensons à la justice de Dieu et nous éviterons le péché. [113]

248. L'empereur Auguste brisant la vaisselle.

Un grand de Rome ayant invité à sa table l'empereur Auguste, condamna à mort un de ses esclaves qui, pendant le repas, avait brisé un vase de cristal. Auguste, indigné, brisa toute sa vaisselle précieuse, en lui disant : Cruel, tu ignores donc que la vie d'un homme est plus précieuse que tous les vases! Dieu agit quelquefois ainsi à l'égard du pécheur, il brise sa fortune, il lui enlève tous les biens que le pécheur aime mieux que la vie de son âme, afin de lui ouvrir les yeux; mais si le Seigneur laisse au pécheur ses richesses jusqu'à la fin, c'est un châtement des plus terribles.

249. Un ignorant ne sait pas se taire.

Socrate parlait fort peu. Un indiscret lui ayant demandé un jour si ce n'était pas par ignorance qu'il gardait le silence. Un ignorant, répondit-il, ne sait pas se taire.

250. Grégoire VII et sa nièce.

Le saint Pape Grégoire VII venait de monter sur le siège apostolique. Dieu lui avait accordé le don des larmes et dans les douleurs qui oppressaient son cœur à la vue des maux de l'Église, il trouvait une consolation dans les pleurs qu'il répandait sans cesse devant le Seigneur. Une de ses nièces, qui était venue le voir, paraissant fort triste, le saint Pontife, pour l'égayer, porta la main à un collier qu'elle avait sur elle, en lui demandant si elle voulait se marier. La jeune fille sourit; mais à partir de ce moment les larmes tarissent des yeux au saint. C'est en vain qu'il médite sur les mystères les plus capables de l'émouvoir. Ses yeux demeurent secs. Il prie, il fait prier pour en trouver la cause, et à la fin la Sainte Vierge lui fait connaître que cette sécheresse qu'il éprouve est le châtement de cette familiarité qui ne convenait pas à son ordre.

Les faveurs abondantes de Dieu ne sont accordées qu'à ceux qui évitent toute familiarité avec les créatures. [114]

251. Un mot d'Ozanam.

« O vous à qui la prière semble un hommage inutile, regardez et voyez tous ces peuples à genoux devant leur Dieu! Entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel. Au milieu du silence de la nature, l'intelligence de l'homme s'élève seule; mais elle s'élève vers le Tout- Puissant. Ainsi l'homme, roi de la création, en est en quelque sorte le pontife; il la représente devant Dieu quand il prie... Quel est le peuple qui ne prie pas? Quel est le peuple qui n'a pas ses prêtres? »

252. La première communion.

Écoutons Chateaubriand nous dire les effets que produisit sur lui sa première communion : « Ce jour- là, tout fut à Dieu et pour Dieu. La présence réelle de la Victime' dans le Saint- Sacrement de l'autel m'était aussi sensible que celle de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect. Je conçus encore le courage des martyrs, j'aurais pu dans ce moment confesser le Christ sur les chevalets ou au milieu des lions. » Dieu seul peut mettre de si généreux sentiments au cœur d'un faible enfant.

253. Valentinien.

Valentinien, commandant d'une compagnie des gardes de Julien l'Apostat, dut un jour accompagner l'empereur dans un temple païen. Un des prêtres qui répandaient l'eau lustrale sur l'assemblée, atteignit les vêtements de Valentinien. Ce dernier, non seulement manifesta

son dépit en présence de Julien, mais même il déchira sur le champ la partie du manteau sur laquelle l'eau était tombée. Julien, furieux, l'envoya en exil. Mais Dieu le récompensa : plus tard, Valentinien devint empereur. En faisant notre devoir, ne craignons pas la haine des méchants.

254. Ce par quoi nous ressemblons à Jésus-Christ.

Une duchesse de Parme, accablée par la souffrance, s'entendant dire de demander à Notre-Seigneur d'alléger ses douleurs, répondit : Oh! Non, [115] qu'il ne m'enlève pas la seule chose par laquelle je lui ressemble un peu.

255. Deux héroïques époux.

Saint Henri, empereur d'Allemagne, à son lit de mort, fit appeler les parents de sainte Cunégonde, son épouse, et quelques-uns des princes de la cour, et prenant la main de la sainte impératrice : « Je vous recommande, leur dit-il, celle que vous m'avez donnée pour épouse : la voici, je l'ai reçue vierge, et vierge je vous la rends. » Parfaits imitateurs de Marie, Mère de Dieu, et de Joseph, son chaste époux; ils avaient, pendant plus de vingt années, vécu dans l'union la plus virginale et la plus sainte.

Assurément, selon le mot de saint Jérôme, « Dieu n'impose point la vie des anges, il se contente de l'enseigner ; » il invite au plus parfait, mais sans y obliger. En dehors de la chasteté parfaite, gardée dans le mariage d'un libre et mutuel consentement des époux, il reste une autre tâche glorieuse révélée par saint Paul dans les termes les plus exprès, à l'épouse chrétienne : « La femme, dit-il, se sanctifie en mettant des enfants au monde. »

256. Aveu de saint Dominique mourant.

Saint Dominique sur le point de mourir, en disant adieu à ses frères en religion, leur confia son secret. « La miséricorde divine, dit-il, m'a gardé jusqu'à ce jour la chasteté que j'ai eue à mon berceau. C'est là un grand bénéfice, mais il faut savoir faire les dépenses nécessaires pour se le procurer. Il faut des veilles, des prières, la fuite de toute familiarité avec les personnes d'un autre sexe. Que personne n'expose sa vertu au péril, car la chasteté parfaite est comme la vie qui peut facilement se perdre et qu'on ne peut recouvrer. »

257. Communion indigne.

Saint Cyprien raconte qu'une femme chrétienne qui avait eu la faiblesse, pour échapper à la mort, de manger des viandes consacrées aux idoles, osa néanmoins communier. Aussitôt après, elle se sentit comme étouffée, et mourut à la table sainte, dans des [116] convulsions horribles, en présence de tous les assistants. Si Dieu ne punit toujours en ce monde le sacrilège, il ne l'épargnera pas en l'autre.

258. Mademoiselle de la Biliais.

Pendant la grande révolution, on menait au supplice les filles de M. de la Biliais, dont tout le crime était la fidélité à Dieu et au roi. Un officier républicain qui les accompagnait, voulant en sauver une, lui dit : Viens avec moi, je t'épouserai. Elle répondit : J'aime mieux la mort que d'appartenir à l'ennemi de mon Dieu et de mon roi. Il est des jeunes filles aujourd'hui qui s'accommodent facilement d'un ennemi de Dieu.

259. Un empereur qui pense à soulager les morts.

L'empereur Lothaire, qui mourut en 1137, faisait dire tous les jours une messe pour les défunts et y assistait avec une grande dévotion.

260. Un ange qui compte les pas d'un solitaire.

Un solitaire se plaignait d'être obligé d'aller loin puiser l'eau, qui lui était nécessaire; et il songeait à se faire une cellule tout près de la fontaine, lorsqu'on emportant son seau, il entendit

qu'on comptait derrière lui. Il se retourne et aperçoit un ange, qui lui dit : Je compte tes pas, car pas un ne sera sans récompense. Aimons donc nos croix de tous les jours, et gardons-nous d'en murmurer.

261. Un soldat romain.

Un verre d'eau froide ne restera pas sans récompense. Un soldat romain, sous le poids des plus graves accusations, fut traduit au tribunal de Jules César. Mais avant que fut prononcée sa sentence, le soldat dit à son juge : Vous souvient-il qu'en parcourant les plaines d'Espagne, vous vous assîtes sous un arbre accablé par la soif, et qu'un soldat vous donna à boire? Ce soldat c'était moi. Et César le regardant plus attentivement le reconnut; et au lieu de le condamner, il le combla de faveurs. Quels éloges ne donnera donc pas Notre-Seigneur aux élus, qui auront fait quelque chose pour son amour? [117]

262. Lettre à Abra.

Engagé dans le mariage, avant d'être élevé au sacerdoce, saint Hilaire, évêque de Poitiers, avait une fille nommée Abra. Quand ce grand docteur eut été relégué en Phrygie, pour la cause de la foi, Abra fort jeune encore, lui écrivit pour lui exprimer sa douleur; et du lieu de son exil, l'illustre pontife répondit à sa fille par une lettre dont nous aimons à citer les plus beaux passages :

« J'ai reçu votre lettre, ô ma fille, lui dit-il, et j'y vois que vous soupirez après le retour de votre père... Je veux justifier aujourd'hui devant vous mon départ et mon absence, afin que vous sachiez que c'est ma tendresse pour vous, qui me tient séparé d'une enfant que je chéris; n'ayant que vous, ô ma fille... je voudrais vous voir la plus belle et la plus sainte de toutes. Ayant appris qu'un jeune homme possède une pierre précieuse et une robe d'une valeur inestimable, je suis parti pour aller auprès de lui. Arrivé enfin par des chemins aussi longs que difficiles, je me suis jeté à ses pieds; car ce jeune homme est si beau que nul ne saurait se tenir debout devant sa face. Me voyant prosterné devant lui, il m'a demandé quel était mon désir. « Mille bouches, lui ai-je répondu, m'ont parlé de la perle et du vêtement qui sont entre vos mains; et si vous daignez ne point repousser ma prière, je voudrais en parer ma fille unique que j'aime tendrement.

« Alors ce jeune homme, que personne ne saurait égaler en bonté, ordonna à ses serviteurs de me montrer cette perle et ce vêtement. Ils obéirent aussitôt.

« Je vis d'abord le vêtement. Je vis, ma fille, ce que je ne puis décrire : car auprès de cette robe, le réseau le plus fin d'un léger tissu de soie est-il autre chose qu'une grossière étoffe? Quelle neige ne paraîtra noire comparée à sa blancheur? Quel or ne pâlerait aux feux dont elle rayonne? Mille couleurs l'enrichissent et rien ne saurait l'égaliser. Mais à la vue de la perle, ô ma fille, j'abaissai mon front dans la poussière; car mes yeux ne purent soutenir la vivacité des coupleurs qu'elle reflète; non, ni les cieux, ni la mer, ni la terre, dans toute la splendeur de leur magnificence, [118] ne sauraient lui être comparés. Alors un des serviteurs me dit : « Je vois que vous êtes un père plein de vigilance et de tendresse ; mais afin de vous faire désirer davantage encore ces richesses pour votre fille, je vais vous dire toute leur valeur. Le vêtement ne craint pas les ravages des vers, le temps ne saurait en altérer le tissu, nulle tâche ne saurait ternir la beauté, il ne peut ni se déchirer ni se perdre. Quelle n'est pas la vertu de la perle! Celui qui la possède n'a à craindre ni les maladies ni la vieillesse ; il n'est point tributaire de la mort.

« À ces mots, ô ma fille, j'ai senti s'accroître l'ardeur de mon désir. Je ne relevais point mon front courbé vers la terre; mes larmes ne cessaient de couler, la prière était sans cesse sur mes

lèvres, et je disais : Prenez en pitié les vœux, les inquiétudes et la vie d'un père : si vous me refusez ce vêtement et cette perle, mon malheur est certain et la douleur me ravira à mon enfant. Oh! Pour lui obtenir de tels trésors je me condamne à voyager sur la terre étrangère; et vous savez. Seigneur, que je dis vrai.

« Après avoir entendu ma prière : Relevez-vous, me dit le jeune homme, puisque vous êtes disposé à sacrifier jusqu'à votre vie pour ces richesses; je ne puis vous les refuser; mais il est nécessaire que vous connaissiez mes conditions et ma volonté. Ce vêtement est d'une telle nature qu'il ne faut pas espérer de s'en revêtir jamais, si l'on veut se couvrir d'un autre habit où for et la soie mêlent leurs éclatants reflets. Je le donnerai à quiconque, dédaignant un vain luxe, se contentera d'un vêtement simple. Quant à la perle, elle ne peut appartenir qu'à celle qui aura renoncé à toute autre pierre précieuse... Si donc votre fille foule aux pieds les vêtements de soie chamarrés d'or et aux couleurs variées, si elle rejette toute autre perle, je mettrai le comble à vos vœux. À peine a-t-il fini de parler, que je me relève plein de joie; et gardant à l'égard des autres le secret le plus absolu, je m'empresse de vous écrire, vous priant par les larmes qui inondent mon visage, de vous réserver, ô ma fille, pour ce vêtement et cette perle, et de ne pas condamner, en les perdant par votre faute, ma vieillesse au malheur. J'en prends à témoin le Dieu du Ciel et de la terre : il n'y a rien de plus précieux que [119] cette perle et ce vêtement. Ma fille, si vous le voulez, ils sont à vous. À ceux donc qui vous présenteront un autre vêtement de soie ou d'or, répondez : J'en attends un que depuis longtemps mon père est allé chercher dans des pays lointains, et dont me priverait celui que vous m'offrez : c'est assez pour moi de la laine de ma brebis, assez des couleurs naturelles, assez d'un modeste tissu...

« Que si l'on veut suspendre une perle à votre cou, ou vous la placer au doigt, répondez encore : À quoi bon ces perles inutiles et grossières! Celle que j'attends est de toutes la plus précieuse, la plus utile. Pour elle, mon père m'a déclaré qu'il donnerait sa vie. Je l'attends, je la désire; elle me donnera à la fois salut et éternité...

« O ma fille chérie, relisez sans cesse ma lettre et réservez-vous pour cette perle et ce vêtement. Ne vous inspirant que de vous seule, répondez-moi de votre propre main, comme vous saurez faire, afin que je sache ce que je dois répondre à ce jeune homme. Quand vous m'aurez répondu, je vous ferai connaître quel est ce jeune homme, ce qu'il veut, ce qu'il promet et ce qu'il peut. En attendant, je vous envoie une hymne, qu'en souvenir de votre père, vous chanterez matin et soir. Si cependant votre âge encore tendre, vous refuse l'intelligence de l'hymne et de ma lettre, consultez votre mère qui ne vous a donné le jour que pour vous donner à Dieu. Puisse ce Dieu à qui vous devez la vie, vous garder à jamais, ô ma fille bien aimée... »

Le jeune homme, dont parle saint Hilaire à Abra, c'est Jésus-Christ, l'Époux des vierges; le vêtement, c'est la robe dont étaient revêtues celles qui professaient la virginité; la perle, c'est l'anneau qu'elles portaient en signe de leur alliance avec Jésus-Christ. Abra le comprit : son cœur pur sourit aux charmes de la virginité; au sortir de l'enfance et comme au printemps de sa jeunesse, elle se consacra pour toujours au Seigneur. Puissent un grand nombre d'âmes comprendre et goûter comme elle l'excellence de cette aimable vertu.

263. Un roi qui fait collation.

Louis XVI avait ordonné une chasse un jour de ca-[120]-rême, on vint lui demander ses ordres pour le souper. Comment ! Souper ! répondit-il; ne sommes-nous donc plus en carême? Et comme on lui faisait observer qu'après la chasse il aurait faim. La chasse n'est pas de précepte, reprit-il, et il donna ordre de renoncer à la chasse plutôt que de rompre le jeûne.

264. La pécheresse Adélaïde.

Saint Liguori parle d'une pécheresse nommée Adélaïde, qui, résolue de changer de vie, allait se confesser. — Où vas-tu donc, lui dit le démon? — Vilaine bête, répondit-elle, je vais me confondre et toi aussi. Faites comme elle, et sachez que de dire ses fautes, c'est une gloire d'autant plus grande qu'elles sont plus sérieuses.

265. Se défier des cadeaux.

Un jeune seigneur écossais, nommé Walène, édifiait tout le monde par sa modestie et sa vertu. Une dame de la cour conçut pour lui une sorte de passion ; pour arriver à ses fins, elle lui envoya un anneau, où se trouvait un diamant d'un prix extraordinaire. Le jeune homme, ne soupçonnant rien, mit l'anneau à son doigt. Toutefois on sut à la cour ce qui s'était passé, et on dit que Walène avait aussi des faiblesses. Ces réflexions ouvrirent les yeux au vertueux jeune homme, et il jeta aussitôt l'anneau et le diamant dans un grand feu, et depuis lors, il n'accepta jamais de présent.

266. Saturnin et Victoire.

Dioclétien ayant défendu, sous peine de mort, aux chrétiens d'assister aux offices du dimanche, saint Saturnin, sainte Victoire et plusieurs autres chrétiens d'Afrique, ne se laissèrent pas ébranler par ses menaces. On se saisit d'eux, et, au milieu des tortures, ils déclarèrent qu'ils seraient fidèles à ce devoir, lors même qu'il leur en coûterait la vie ; et ils moururent martyrs. Avis à ceux qui manquent la messe sans raison le dimanche.

267. Préparation et actions de grâces.

Saint Louis de Gonzague consacrait trois jours de la semaine à la préparation à la communion, et les trois autres à l'action de grâces. Imitons-le. [121]

268. Conversion de Henri IV.

Henri IV, roi de France, étant pressé par ses amis d'abjurer le protestantisme, dans le quel il avait été élevé, demanda aux évêques si on pouvait se sauver dans l'Église romaine ; ils répondirent que, non seulement on s'y pouvait sauver, mais que hors de son sein il n'y a point de salut. Il s'adressa ensuite aux pasteurs protestants qui lui répondirent qu'on pouvait, en effet, se sauver dans l'Église catholique. « S'il en est ainsi, répondit-il, je me fais catholique, car dans une chose si grave, il faut prendre le parti le plus sûr. » Et il se fit catholique. Le parti qu'il prit n'était pas seulement plus sûr, il était le seul sûr, car il n'y a pas deux véritables Églises de Jésus-Christ.

269. Sainte Procule.

Sainte Procule naquit à Rodez. Prévenue de bonne heure des bénédictions du Ciel, à peine put-elle connaître Dieu qu'elle se consacra entièrement à son service. Quoique née et élevée au milieu du luxe et des grandeurs, elle n'y attachait point son cœur, elle ne montra que de l'éloignement et du dégoût pour les amusements frivoles et les fêtes profanes. Elle visitait souvent les églises et ne paraissait en public que quand la nécessité et la bienséance l'y obligeaient; alors elle montrait une modestie si aimable, un tact si délicat, une urbanité si chrétienne, que tous en étaient saisis d'admiration.

Dieu avait formé ce cœur pour se le réserver à lui seul, le monde n'en était pas digne ; et Procule, poussée par la grâce de l'Esprit saint, avait de bonne heure, consacré et voué sa virginité à l'Époux céleste, à l'Agneau sans tache ; elle lui avait donné son cœur tout entier. Ses parents, chrétiens d'ailleurs mais imbus des maximes du monde, avaient d'autres vues sur elle ; ils ne possédaient que cette fille pour héritière de leur nom illustre et de leurs grands biens ;

en elles résidaient leurs espérances mondaines : aussi surveillaient-ils d'un œil inquiet ses progrès dans la sainteté; ils avaient déjà quelques pressentiments; mais ils se rassuraient à cause de sa grande jeunesse et de sa parfaite obéissance. Ils ne connaissaient pas encore la généreuse fermeté de son cœur. [122]

Dès qu'elle eût atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, ils songèrent à lui chercher un époux qui fut digne d'elle et des grands biens dont elle devait être l'unique héritière. Ils crurent avoir trouvé ce qu'ils désiraient dans la personne d'un jeune et riche seigneur nommé Géraud, qui, charmé des qualités de Procule, aspirait à devenir son époux. Les parents de la sainte s'empressèrent de faire connaître à leur fille ce désir et ce choix de leur cœur. Procule leur répondit avec beaucoup de respect et de douceur, mais avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, qu'elle avait déjà disposé de ses affections, et que Jésus-Christ seul serait son Époux pour l'éternité.

Ses parents, fort surpris d'une réponse si peu attendue, employèrent tout ce que leur amour leur suggéra pour ébranler sa constance; ils n'épargnèrent ni les larmes, ni les caresses, ni même les menaces, pour la faire changer de dessein; mais tous leurs efforts furent inutiles. Quand la sainte se fut retirée dans son appartement, elle s'empressa de se jeter à genoux, pour renouveler à son divin Époux l'engagement qu'elle avait déjà pris, et pour lui demander la force de surmonter les obstacles qui menaçaient de la séparer de lui. Jésus-Christ, qui aime tant le don des cœurs purs et qui veut bien être l'Époux des âmes chastes, fut touché de tant de générosité.

Il voulut à son tour combler la sainte de ses faveurs, et lui donner un témoignage de l'acceptation de son cœur; il lui envoya donc, par le ministère d'un ange, une bague d'or pur, gage de la sainte alliance qu'il contractait avec elle. Sainte Procule fut tellement fortifiée par cette marque d'amour de son céleste Époux, qu'elle ne craignit plus de soutenir les plus rudes combats pour lui garder sa fidélité. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Les parents de la sainte, obstinés dans leur dessein, après avoir passé quelque temps sans lui parler de mariage, résolurent de briser ses résistances en lui faisant une violence subite. Ils la fiancèrent malgré elle à Géraud, et fixèrent l'époque de la cérémonie des noces. Procule, ferme dans sa résolution, et confiante dans son fidèle Époux, attendait sans crainte le jour redoutable.

Il arriva, et dès le matin tout était disposé pour la fête avec la pompe et la magnificence qui convenaient [123] à une famille de ce rang. Les amis de la maison étaient venus assister à cette brillante cérémonie, et le fiancé Géraud était déjà arrivé suivi d'un train magnifique. Il attendait, avec tous les invités, Procule sa fiancée, qui seule manquait pour commencer la cérémonie. Pendant ce temps, Procule, retirée seule dans son appartement, se jeta aux pieds de son divin Jésus et le pria instamment de la protéger dans une conjoncture si périlleuse et de lui faire connaître ce qu'elle devait faire. Elle entendit alors une voix qui lui adressa les mêmes paroles que Dieu avait adressées à Abraham : « Sortez de votre famille et de votre pays et venez dans la terre que je vous montrerai. » Aussitôt elle se relève pleine de force et de courage, quitte les vêtements somptueux dont on l'avait parée et se revêtit de méchants habits, pour mieux cacher sa fuite et pour se rendre plus conforme à la pauvreté de son céleste Époux; sous ce déguisement elle sort furtivement de la maison de ses parents et s'enfuit dans les bois et dans les montagnes, sans autre guide que l'ange gardien qui l'accompagne.

Elle parcourt ainsi tout le pays très montagneux qui sépare le Rouergue de l'Auvergne: rien ne l'arrête, ni les précipices, ni les forêts sombres; elle traverse encore l'Auvergne entière,

échappe à tous les dangers, surmonte toutes les fatigues auxquelles elle était si peu accoutumée ; l'amour de son Dieu lui donne de la force et des ailes, et la protège contre tous les périls.

Elle arrive jusque dans le Bourbonnais, à un quart de lieue de la petite ville de Gannat. Là, elle s'arrête devant ce site pittoresque et désert ; au fond le ruisseau limpide d'Andelot, dominé par deux collines gracieuses, et à leur pied un rocher dans lequel elle découvrit une petite caverne. La sainte, fatiguée de son voyage, s'établit dans cette caverne pour se reposer et s'entretenir dans la solitude avec son céleste Époux, en attendant qu'il disposât d'elle comme il le voudrait.

Géraud et toute l'assistance étaient dans l'impatience de commencer la solennité des noces ; on n'attendait plus que la fiancée. Enfin on envoya une servante de la maison pour amener la reine de la fête ; elle trouva l'appartement désert et la robe de noce jetée [124] à terre. Elle revint aussitôt pour faire part de cette triste nouvelle ; et à la vue de ses habits que Procule avait laissés, on ne douta plus de son déguisement et de sa fuite.

Toute la maison fut alors remplie de confusion, de bruit et de trouble. Les préparatifs de la fête brillante accrurent encore la déception universelle. Le père de Procule, consterné tout d'abord, entra bientôt dans une violente colère ; il fit quelques excuses à Géraud, lui permit de chercher la fugitive, non plus pour lui offrir une alliance dont elle s'était rendue indigne, mais pour la châtier comme elle le méritait ; il lui céda tous ses droits de père, et lui recommanda même de ne point épargner la vie de Procule, si, après l'avoir trouvée, il ne pouvait la ramener. Géraud, plus irrité qu'aucun autre, s'élança avec ardeur à la poursuite de la fugitive.

Il erra quelque temps comme au hasard, mais il finit par découvrir les traces de celle qu'il recherchait, et d'indications en indications, il réussit à suivre lentement, mais sûrement, celle qui ne pouvait plus désormais lui échapper. Il traversa l'Auvergne et vint dans le Bourbonnais, près de la retraite de Procule qui se croyait en sûreté.

Non loin de là, il rencontra des bergers qui gardaient leurs troupeaux ; et il leur demanda s'ils n'avaient point vu une étrangère dont il leur dépeignit le portrait. Les bergers répondirent qu'ils l'avaient vue ; mais, soupçonnant quelque mauvais dessein de la part du seigneur, ils refusèrent de trahir la retraite de la sainte. Géraud fit alors briller à leurs yeux l'appât d'une riche récompense, en leur assurant que son dessein était de la ramener chez ses parents, d'où elle s'était échappée. Les bergers, éblouis et vaincus, livrèrent leur secret et découvrirent la retraite de la vierge.

Géraud s'avança vers elle ; à sa vue, il retrouva toute la vivacité de sa passion, il entreprit d'abord de la ramener par la douceur. Procule, après le premier moment de surprise, demeura inflexible dans sa résolution, et ne fit à toutes les instances de Géraud que cette ferme réponse : « Je ne connaîtrai jamais que Jésus-Christ pour mon Époux, et je lui serai fidèle jusqu'à l'effusion de mon sang, s'il le faut. Ce refus [125] changea la modération de Géraud en une rage violente et une haine insensée ; il s'élança vers sa victime, afin d'exercer sur elle l'autorité dont le père l'avait investi, et de l'emmener de force ou de la faire mourir. Procule prend la fuite ; et pour éviter son persécuteur qui lui ferme le chemin, elle passe à travers des rochers inaccessibles.

Son bourreau, plus insensible et plus dur que les rochers eux-mêmes, se met à sa poursuite et l'atteint à cent pas de la ville de Gannat. Là, il lui réitère ses ordres, la sainte persiste dans sa résolution ; et Géraud, exaspéré par une telle résistance, tire son épée et lui dit : « Procule, vous

n'êtes pas moins indigne de la vie que de mon alliance; vous n'avez pas voulu de moi pour époux, vous m'aurez pour bourreau. »

La sainte à ces mots tombe à genoux; fait le signe de la croix, prononce le nom de Jésus en lui offrant son cœur et sa vie ; et sa tête roule sous le glaive du meurtrier.

Mais, ô prodige ! La vierge se relève, comme si elle eût été pleine de vie ; elle prend sa tête entre ses bras et marche d'un pas assuré vers la ville de Gannat, qui était toute voisine. À la vue d'un miracle si étonnant, Géraud se prosterna aux pieds de la sainte pour implorer son pardon. La sainte s'arrêtant alors, se tourna vers son bourreau tout baigné des larmes du repentir, et par un nouveau miracle, l'assura en quelques paroles de son pardon le plus généreux; puis elle reprit sa marche vers la ville.

Procule, arrivée à Gannat, traversa plusieurs rues à la stupéfaction des habitants, parvint ainsi à l'église de Sainte-Croix et alla se prosterner au pied d'un autel où un prêtre, nommé Paul, célébrait la sainte messe. On la vit à genoux, tenant entre ses mains sa tête tranchée et ensanglantée, et l'offrant à Jésus comme un témoignage suprême de sa fidélité et une preuve éclatante de son amour ; puis ses mains défaillantes laissèrent échapper sa tête, et son corps s'affaissa sur lui-même pour ne plus se relever.

Les prêtres s'étant assemblés, délibérèrent au sujet de la sépulture dont il fallait honorer de si saintes reliques; ils députèrent deux des plus anciens d'entre eux à Clermont pour donner avis à l'évêque de ce qui s'était passé. [126]

À cette nouvelle, le prélat accompagné de son archidiacre se rendit à Gannat, pour célébrer en personne les obsèques de la sainte martyre. Le bruit de ces prodiges si extraordinaires se répandit promptement dans le pays, et une prodigieuse affluence de peuple se pressa pour assister à la cérémonie et pour vénérer le corps de la sainte qui fut ensuite inhumé près du grand autel de l'église de Sainte-Croix.

De grands et nombreux miracles s'opèrent à son tombeau.

270. Mot d'un Académicien.

En 1877, M. Legouvé, de l'Académie française, disait à une distribution de prix d'une école de Paris : « Si j'étais absolument forcé, pour un enfant, de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais : qu'il sache prier! Car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

271. Les mets de la table de Dieu.

La bienheureuse Angèle de Foligno disait que les biens temporels, les richesses, les honneurs ne sont que les miettes de pain qui tombent de la table de Dieu; mais que les croix sont les mets délicats de cette table sacrée, et que pour cela ils sont réservés aux favoris. Elle assurait que ceux qui souffrent beaucoup sont assis à cette table auprès de Jésus et sont nourris des mêmes mets que lui. Et pour obtenir des croix, elle fit un jour un pèlerinage de 40 lieues. Ayons l'esprit de cette sainte âme.

272. Armogaste.

Il faisait partie de la suite de Théodoric, fils de Genséric, roi des Goths, et eut à souffrir toutes sortes de tourments pour conserver la foi en la divinité de Jésus-Christ. On finit par lui lier fortement toutes les parties du corps avec des cordes. Armogaste se contenta de prononcer le nom de Jésus et ses liens tombèrent aussitôt comme une toile d'araignée. On renouvela la même épreuve avec des cordes plus fortes qui ne purent résister à l'invocation du nom de Jésus. Ainsi tomberont, si nous invoquons ce nom, les chaînes dont Satan cherche à nous lier. [127]

273. Vivent les braves!

Seuls les cœurs lâches que le sourire railleur d'un libertin fait reculer, et qui ne craignent pas Dieu, peuvent trouver la confession pénible. Les braves ne pensent pas ainsi. Le général Bedeau, en 1846, au retour d'une de ses glorieuses expéditions d'Afrique, rencontra un prêtre. Il fit faire halte à sa colonne, et, en présence de ses soldats, il se mit à genoux au pied d'un arbre à côté du prêtre pour lui faire sa confession. Quand il eut fini : « Mes amis, dit-il aux soldats, si vous en avez besoin, sortez des rangs et faites comme moi. » Avis à ceux qui ont peur d'être vus quand il faut faire le bien.

274. Murmures des matelots.

Marceau, capitaine de vaisseau, à la fin de sa vie, communiait tous les jours ; son équipage en murmurait; il le réunit donc et lui dit : « Au lieu de murmurer vous devriez vous réjouir, car au moindre mécontentement que vous me faites éprouver, si je ne communiais souvent, je vous ferais tous jeter à la mer. » On se plaint parfois des petits défauts de ceux qui communient souvent, c'est qu'on ne pense pas aux grands défauts qu'ils auraient, s'ils ne communiaient pas.

275. Conversion de sainte Marguerite de Cortone.

Marguerite de Cortone dans sa jeunesse avait aimé la créature, et la créature, comme il arrive d'ordinaire, l'avait perdue. Un jour elle ne retrouve plus celui qu'elle aimait; mais elle voit revenir une petite chienne qui l'accompagnait toujours. Cet animal, avec un cri plaintif, saisit la robe de Marguerite et la tire hors de la maison. Marguerite la suit; et que voit-elle! Le cadavre de celui qu'elle cherche, déjà en proie aux horreurs de la mort. Ses larmes coulent plus abondantes; mais, par la grâce de Dieu, elles se changent en larmes de repentir. Insensée, se dit-elle, voilà donc ce que tu as préféré à Dieu. Dès lors, elle se couvre d'instruments de pénitence et se tient en haillons à la porte de la ville qu'elle a scandalisée, demandant pardon à tous les passants. Si nous [128] l'avons imitée dans ses égarements, imitons-la dans la pénitence.

276. Un mot du protestant Leibnitz.

« Les ordres religieux, dit-il, les pieuses associations et toutes les institutions de ce genre, sont une milice céleste qui soulage tous les maux de la terre. Que peut-il, en effet, y avoir de plus excellent que de porter la lumière et la vérité aux nations éloignées, à travers les feux et les glaces; de n'être occupé que du salut des âmes; de s'interdire tous les plaisirs et jusqu'aux douceurs de la société pour vaquer à la contemplation des vérités surnaturelles et aux méditations divines; de se dévouer à l'éducation de la jeunesse pour lui donner le goût de la science et de la vertu d'aller porter des secours aux malheureux, aux désespérés, aux malades, aux prisonniers, à tous ceux qui souffrent?... »

277. Les leçons d'un enfant.

Saint Cuthbert, plus tard évêque en Ecosse, n'avait que 8 ans et il jouait avec un enfant de 3 ans. Ce dernier s'approchant de lui, lui dit gravement de quitter la paresse et le jeu et de songer à se sanctifier. Cuthbert n'en tint pas compte; alors le pauvre petit se jeta à terre et pleura si amèrement que tous et Cuthbert lui-même accoururent pour le consoler; alors l'enfant s'adressant à lui : Pourquoi, dit-il, faites-vous des choses qui conviennent si peu à votre dignité, il ne vous sied pas de vous amuser avec des enfants, vous que Dieu a choisi pour donner des leçons aux vieillards! Cuthbert, étonné de cette remontrance, devint aussitôt un homme parfait, lui qui n'avait été jusque-là qu'un enfant. Il se fit moine et devint par là suite un saint évêque.

278. Nom de Jésus.

Saint Edmond était encore enfant; un jour, il quitta en récréation ses compagnons d'études pour fuir leurs conversations mondaines et s'entretenir avec Dieu. Un bel enfant lui apparut et le salua avec une amabilité céleste. Edmond le regarda avec ravissement. L'enfant lui dit : Ne me connaissez-vous pas? — Je ne vous ai jamais vu, répondit Edmond. — Je [129] m'étonne que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout; lisez l'écriture qui est sur mon front; et Edmond lut : Jésus. — Ayez soin tous les jours, ajouta l'enfant, de tracer sur votre front ce nom sauveur et vous serez préservé de la mort subite. Edmond fut fidèle à cette pratique tous les jours de sa vie.

279. Remords d'un meurtrier.

L'homicide est un crime que toutes les lois divines et humaines ont proscrit. Il revêt un caractère particulier de malice, si on le commet à l'égard d'un parent, d'un prêtre ou d'un prince. Caïn sera en exécration jusqu'à la fin des siècles pour avoir trempé ses mains dans le sang de son frère Abel.

Théodoric, roi des Goths, fit mourir injustement le sénateur Symmaque. Le remords de son crime le poursuivait partout et un jour qu'on apporta sur sa table la tête d'un grand poisson, son imagination frappée lui fit voir, dans le plat, la tête de Symmaque fraîchement coupée, qui se mordait les lèvres et le regardait d'un œil furieux. Il en fut si épouvanté que, saisi d'un frisson, il se mit au lit, en pleurant son crime, et il mourut trois heures après dans d'atroces et humiliantes douleurs.

280. Allons au Ciel.

Saint Fulgence, visitant Rome, vit, sur une place publique, Théodoric, roi d'Italie, élevé sur un trope splendide, entouré du Sénat, au milieu d'une magnificence extraordinaire. Ah! s'écria Fulgence, à ce spectacle, si la Rome terrestre est si belle, qu'en est-il de la Jérusalem céleste? Que les beautés de la terre nous fassent penser à celles du Ciel.

281. Un mot de Henri IV.

On reprochait au roi Henri IV de sortir seul et sans escorte. Il répondit : La peur ne doit pas entrer dans l'âme d'un roi; je me recommande à Dieu quand je me lève et quand je me couche. Je suis entre ses mains. Faisons notre prière matin et soir; et comptons sur Dieu. Si nous sommes dans sa grâce, nous n'avons rien à craindre. [130]

282. Caractacus.

Ce roi barbare, vaincu par les Romains et emmené par eux captif, en voyant les richesses et les magnificences de Rome, se disait : Comment un peuple si riche a-t-il pu envier ma pauvre cabane? O vous que Dieu appelle au Ciel, méprisez les biens d'ici-bas.

283. Chants sacrés.

C'est saint Ignace, martyr, qui, d'après les historiens, a institué le chant sacré dans l'église. Il avait entendu dans une vision les Esprits Bienheureux chantant alternativement les louanges de Dieu ; et c'est là ce qui lui en donna l'idée. Que ceux qui chantent en nos églises comprennent qu'ils font l'office des Anges.

284. Napoléon Ier à ses soldats.

Les saints nous tendent les bras et nous aident. Napoléon, pour enflammer l'ardeur de ses soldats, leur disait en Égypte : Du haut de ces pyramides, 40 siècles vous contemplant; et nous,

nous avons au ciel une nuée de témoins, qui nous regardent et nous excitent à remporter la victoire. Élançons-nous donc dans l'arène et triomphons du démon et du péché.

285. La pénitence des Ninivites.

La voix du Seigneur se fit entendre à Jonas : « Lève-toi, répétait Jéhovah, prends la route de Ninive, la grande cité, et accomplis près de ses habitants la mission dont je t'ai chargé. » Jonas se leva donc, et obéissant cette fois à l'ordre divin; il arriva à Ninive. Or, cette capitale était une immense cité de trois journées de chemin. Le prophète y entra, en parcourut un tiers le premier jour, en criant sur son passage : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Les habitants crurent à la parole de Dieu et résolurent d'apaiser sa colère. Le roi de Ninive voulut entendre Jonas. Touché de ses avertissements et de ses menaces, il se leva de son trône, dépouilla les insignes de sa dignité, se revêtit du sac de la pénitence et s'assit sur la cendre. Par ses ordres, les princes de sa cour publièrent par toute la ville la proclamation d'un jeûne solennel. « Que ni les [131] hommes, ni les animaux ne prennent durant ce jour aucun aliment », dirent-ils: « que les troupeaux ne soient menés ni aux pâturages, ni aux fontaines. Que les hommes revêtent le sac de la pénitence, qu'ils implorent de tout leur cœur la miséricorde divine, et qu'ils abandonnent le sentier du crime; qu'ils purifient leurs mains de toutes les œuvres d'iniquité! Qui sait si Dieu ne daignera point pardonner à notre repentir, oublier ses rigueurs et nous laisser la vie? » Et Dieu vit leur pénitence, il agréa cette conversion sincère; sa clémence prévalut sur sa justice, et il ne voulut point infliger aux pénitents les châtiments qu'il avait annoncés aux coupables.

Cependant l'âme du prophète était en proie au plus profond chagrin. Il voyait que sa prédiction ne serait point réalisée ; et, dans son désespoir, il disait au Seigneur : « Grand Dieu ! N'était-ce point là ce qui me faisait résister à vos ordres, alors que j'étais encore en Judée, ma patrie ? C'était pour cette raison que je voulus m'enfuir à Tharsis, car je sais que vous êtes le Dieu de la clémence et de la miséricorde. La patience et la bonté triomphent dans vos conseils, et la malice des hommes ne sert qu'à vous procurer la joie de pardonner. Maintenant donc, Seigneur, je vous prie, rappelez à vous mon âme, la mort m'est devenue plus douce qu'une vie déshonorée. » Jéhovah dit à son serviteur : « Penses-tu que ta plainte soit juste ? » et il n'ajouta rien à cette réponse. Cependant Jonas sortit de la cité et vint se reposer sur une éminence, d'où il voulait observer quel serait le sort de Ninive. Il s'assit à l'ombre d'un arbuste dont le feuillage, ménagé par la bonté de Dieu, le protégeait contre les ardeurs du soleil. Or, Dieu permit qu'un ver piquât au matin la racine de l'arbuste, et le feuillage se dessécha. Le vent brûlant du midi et les rayons dévorants de l'astre du jour accablèrent bientôt Jonas. Il se plaignit de cette chaleur intolérable et regrettait l'ombrage bienveillant dont il avait joui la veille. Le Seigneur lui dit alors : « Tu aurais voulu sauver la vie de cet arbuste, que tu n'avais ni arrosé, ni planté ; qu'une nuit a vu naître et qu'une nuit a vu mourir ; et moi je n'aurais pas épargné Ninive, la grande cité, où respirent en ce moment plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas encore distinguer leur main [132] droite de leur main gauche, sans compter d'innombrables troupeaux, créatures innocentes qui tiennent de moi la vie !... » Rien ne montre mieux que cette page de nos Saints Livres la miséricorde de Dieu pour les pécheurs pénitents.

282. Un confesseur de la Foi.

Crois-tu à l'enfer? demandaient les juges du tribunal révolutionnaire de Lyon, au curé d'Amplepuis. Eh ! dit-il, comment pourrais-je en douter en vous voyant, et en considérant ce qui

se passe? J'eusse été incrédule, que je serais devenu croyant. La justice n'est pas faite en ce monde, il faut qu'elle se fasse dans l'autre.

283. Défaut dominant.

Le roi de Syrie ordonna à ses capitaines de ne s'attaquer, dans sa guerre contre Israël, qu'au roi lui-même. Achas fut, en effet, percé d'une flèche ; et dès lors toute l'armée fut défaite. David ayant tué Goliath, tous les Philistins furent bientôt dispersés. Attaquons d'abord notre défaut dominant, et nous triompherons facilement des autres.

284. Un page d'Alexandre.

Pendant qu'Alexandre-le-Grand offrait un sacrifice à ses fausses divinités, un de ses jeunes pages tenait un flambeau à la main. Ce flambeau s'étant consumé, la flamme atteignit la main du jeune homme qui demeura immobile et se laissa brûler la main sans mot dire, par respect pour le sacrifice. Donc, respect à l'Église et aux saints Mystères qui s'y accomplissent.

285. Une mauvaise nuit vaut une éternité.

Agricola, gouverneur de Sébaste, condamna quarante soldats chrétiens à être jetés dans un étang glacé, s'ils refusaient d'abjurer la foi. Les quarante soldats, se dépouillant eux-mêmes de leurs habits, coururent prendre place dans l'étang glacé. Une mauvaise nuit disaient-ils, nous vaudra une éternité de délices. Ils avaient raison. Us subirent le martyre, et l'Église les invoque. On mit tous leurs corps dans un chariot pour les jeter ensuite au feu. Méliton, le [133] plus jeune, vivait encore, on le laissa, dans l'espoir de le voir apostasier ; mais sa mère était là, elle prit son fils dans ses bras, et comme on lui avait coupé les jambes, elle le mit dans le chariot en lui disant : Prends courage, mon cher fils. L'ange qui t'a apporté du ciel la couronne t'attend ! Souffre encore pendant le court instant qui te reste, pour remporter la palme du martyr et me rendre ainsi la plus heureuse des mères. Et cette femme héroïque accompagna le chariot jusqu'au bûcher.

290. Amour des pauvres.

Saint François Régis n'avait de préférence que pour les pauvres. « Venez, mes chers enfants, leur disait-il, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Souvent il restait jusqu'au soir au confessionnal, entouré de pauvres, oubliant de prendre aucune nourriture, et quand on le lui reprochait, il répondait : « Quand je suis occupé auprès de ces pauvres gens, je ne puis penser à autre chose. » Les saints ont aimé les pauvres ; ceux qui les rebutent et les méprisent ne sont pas sur la voie du ciel.

291. Hormisdas le Persan.

Un Perse, nommé Hormisdas, avait visité toutes les merveilles de Rome, et quand on lui demandait, s'il ne serait pas bienheureux d'habiter une ville si riche : Il est vrai, répondit-il, que j'y ai vu de grandes magnificences, mais j'y ai aperçu aussi des tombeaux; et puisqu'on meurt ici comme en Perse, toutes ces magnificences pâlissent à mes yeux.

292. Héliogabale, empereur romain.

On dit qu'Héliogabale faisait enchaîner ses courtisans à une immense roue, que l'on roulait dans les ondes, et ce tyran prenait plaisir à les voir, tantôt au sommet de la roue, tantôt submergés dans l'eau. Ceux que le monde enchaîne à la poursuite des biens de la terre, tantôt sont estimés et tantôt méprisés, tantôt au faite de la fortune et tantôt dans la misère, et le monde se rit des manœuvres de ses esclaves. Donc, cherchons les choses du ciel et non celles de la terre. [134]

293. Qui échappera aux filets?

Saint Antoine aperçut, dans une vision, le monde couvert de pièges et de filets tendus par le démon pour perdre les âmes. Il s'écria en soupirant : Qui donc pourra échapper à ces périls? Une voix lui répondit : Les âmes humbles seules.

294. Un mot de Louis XI.

Louis XI, roi de France, parlait familièrement à tout le monde, et quand on lui reprochait de ne pas assez garder son rang, il répondait : Lorsque orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près.

295. Sainte Brigitte d'Irlande.

Se voyant recherchée en mariage, elle pria instamment N.-S. de lui enlever la beauté, qui attirait sur elle les regards des hommes. Sa prière fut exaucée. Elle perdit un œil et son visage devint si difforme, que personne ne pensa plus à elle ; mais elle retrouva sa beauté avec un nouvel éclat, le jour où elle prit le voile des religieuses. Bonne leçon pour celles qui n'ont que le souci de plaire aux créatures.

296. L'ambition de saint Fiacre.

Saint Fiacre était le fils aîné d'Eugène IV, roi d'Ecosse. Épris du désir de la perfection, il partit pour la France avec la princesse Sira, sa sœur, qui se fit religieuse au monastère de Faremoutiers, tandis que lui-même se retira dans une forêt des environs de Meaux, pour y vivre en solitaire. Pendant qu'il y jouissait paisiblement de ses entretiens avec Dieu, le roi son père mourut et Ferchard, son cadet, succéda à la couronne d'Ecosse ; mais, comme ce prince se laissa infecter de l'hérésie des Pélagiens, qui dominait alors dans ce royaume, et qu'il se prostitua à toutes sortes de crimes, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à ceux qui abandonnent la véritable religion, il s'attira tellement la haine de ses sujets, que dans une assemblée d'État il fut déposé et renfermé dans une prison. On délibéra ensuite entre les mains de qui l'on mettrait la couronne; et tous étant unanimement convenus de la donner à Fiacre, à qui elle appartenait de plein droit, on envoya des ambassadeurs à Clotaire III, [135] roi de France, pour le supplier d'employer toute son autorité afin de l'engager à quitter son ermitage et à retourner en Ecosse, pour y prendre la couronne du roi son père. Notre saint, ayant eu révélation de tout ce projet, demanda à Dieu, à force de larmes et de prières, de ne pas permettre qu'il sortit de sa chère solitude, où il goûtait de si grandes douceurs, pour posséder des honneurs qui n'étaient remplis que de périls et auxquels il avait renoncé de tout son cœur pour son amour. Sa prière fut exaucée. Il devint aussitôt semblable à un lépreux, afin que les envoyés, le trouvant en cet état, qui leur ferait horreur, n'eussent plus la pensée de l'élever sur le trône. En effet, quand ils le virent si défiguré, ils lui demandèrent fort froidement, et seulement pour s'acquitter de leur mission, s'il ne voulait pas revenir dans son pays pour prendre la couronne que le roi son père lui avait laissée, désirant intérieurement qu'il la refusât, tant ils conçurent de dégoût pour sa personne. « Sachez », leur répondit saint Fiacre, « que cette plaie dont vous me voyez couvert, n'est pas un effet d'une infirmité naturelle, mais une grâce que Dieu m'a faite pour me confirmer dans mon humiliation, et soyez persuadés que je préfère cette petite cellule au plus grand royaume de l'univers ; qu'ici je fais mon salut en assurance et qu'avec le sceptre que vous m'offrez, je serais exposé à mille dangers de me perdre. » Les ambassadeurs s'en retournèrent fort contents de ce refus ; mais le saint eut encore plus de joie de demeurer solitaire ; sa lèpre, que Dieu ne lui avait envoyée que pour favoriser son humilité, se dissipa, et son visage reprit sa

beauté naturelle. Les ambitieux qui poursuivent les honneurs, ne savent pas à quels périls ils s'exposent.

297. Commartius.

Un gouverneur de Rome, Commartius, était malade. Il demanda au saint martyr Sébastien de lui obtenir sa guérison. Sébastien la lui promit, à la condition qu'il détruirait les idoles et les signes superstitieux qu'il avait dans son palais. Commartius le fit; il excepta toutefois un de ces signes superstitieux auquel il tenait. Il ne fut pas guéri et s'en plaignit à saint Sébastien. Pourquoi gardez-vous [136] encore un de ces signes? lui répondit le saint. Commartius détruisit donc ce dernier signe de paganisme ; et il fut guéri. Ne conservons aucune mauvaise habitude favorite, si nous voulons voir guérir notre âme.

298. Artaxercès.

On rapporte qu'Artaxercès, roi de Perse, ayant un jour reçu la visite du célèbre général grec, Thémistocle, en fut si heureux qu'en rêve il s'écriait : J'ai Thémistocle, je possède Thémistocle! Quels doivent donc être les transports de l'âme qui possède Dieu et sa grâce !

299. Respect au laboureur.

Un seigneur qui vivait à la table de Louis XII, roi de France, avait maltraité un paysan; le roi qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, et qu'on ne lui servit que du vin et de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi, Sa Majesté lui demanda si le vin et les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas. Sur la réponse qu'il lui fit, que le pain était l'essentiel, le roi lui dit avec sévérité : « Et pourquoi donc êtes-vous assez mal avisé que de maltraiter ceux qui vous le fournissent? » L'agriculture est, en effet, l'art nourricier des peuples.

300. Joseph Dominique Mansi.

C'était un savant avocat italien, qui n'avait pas toujours mené une vie très chrétienne. En entrant dans une église il entendit un sermon, où le prédicateur répéta plusieurs fois ces mots : O Éternité! Qui ne finira, jamais! Cette pensée se grava dans son esprit, et elle le poursuivit partout, jusqu'à ce qu'il eut quitté le monde. Mansi se fit prêtre et mourut en 1769 archevêque de Lucques. Pensons à l'éternité.

301. Que le démon vous trouve toujours occupé!

Saint Jérôme écrit de la Vierge Aselle, que dès l'âge de douze ans, elle ne laissait jamais ses mains oisives. Elle connaissait le mot de l'Apôtre : Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Sainte [137] Claire fuyait l'oisiveté comme la source de tous les défauts. Elle n'employait qu'à des occupations sérieuses et quelquefois au-dessus de son âge, les moments qui lui restaient après l'accomplissement des devoirs religieux qu'elle s'était prescrits. De la prière elle passait au travail; du travail dans son oratoire où la prière la délassait de ses fatigues. Pour un démon qui tente celui qui travaille, il y en a cent qui s'acharnent à perdre une âme oisive.

302. Des femmes qui sauvent la vie à leurs maris.

On raconte de l'empereur Conrad, qu'assiégeant une ville d'Allemagne, il jura de tout exterminer, si la place tardait de se rendre. L'ayant emportée d'assaut, il voulut exécuter son serment. Il donna toutefois aux femmes la permission de fuir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. Elles prirent donc sur les épaules leurs époux, leurs pères, leurs fils, afin de les soustraire à la mort. Ah! Les femmes chrétiennes auraient-elles moins de zèle pour soustraire à l'enfer les âmes qui leur sont chères?

303. François d'Assise.

Ce saint, pour fuir le monde, se retira sur les cimes les plus escarpées du mont Alverne, et là, s'étant façonné un petit abri, avec des branches d'arbre, il se représentait sur sa tête le ciel ouvert, à ses pieds l'enfer béant, et son âme comme suspendue entre les deux, avec la faculté de s'envoler au ciel, pour aller jouir éternellement de Dieu avec les élus, ou de se jeter dans l'abîme pour y blasphémer éternellement avec les démons. Oh! Quelles affections, quelles ardeurs, quels désirs excitait dans ce cœur séraphique la vue des biens et des maux éternels ! Et nous aussi, nous serions comme ce saint, passionnés d'amour de Dieu et empressés de travailler à notre salut, si nous pensions à ces vérités. Nous aussi nous avons un ciel à gagner, un enfer à éviter, une âme à sauver.

304. Alcuin.

Le célèbre Alcuin, l'ami de Charlemagne, s'était « retiré, à la fin de sa vie, dans la solitude d'un cou-[138]-vent de Tours, afin d'y apprendre l'art de bien mourir. Là, il allait tous les jours réciter les vêpres, dans l'endroit qu'il avait choisi pour sa sépulture et y chanter : *O clef de David, délivrez de la prison un captif assis à l'ombre de la mort.* Que chacun songe à son exemple à se préparer à bien mourir.

305. Le phénix.

On peut sortir transformer d'une retraite. La fable du phénix en est la figure. Les anciens croyaient que cet oiseau se construisait, à la fin de sa vie, un nid de plantes odoriférantes sur lequel il mourait, et que de ses cendres, il renaissait plus beau. Dans la retraite, dans la solitude, l'âme meurt à elle-même, au milieu des suaves et fortes pensées de la foi, pour renaître plus éclatante de grâce.

306. Lois de l'Église.

Louis XVI ayant fait disparaître l'usage établi à la cour, sous le règne précédent, de servir à la fois des plats gras et maigres les jours de chasse, un courtisan s'en plaignit devant le roi, en citant les paroles de l'Évangile : Ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'âme. Non, répondit Louis XVI, mais c'est la révolte contre une autorité légitime ; et puisque vous lisez l'Évangile, vous n'ignorez pas la parole de Notre-Seigneur : Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain.

307. François 1^{er}.

Après la bataille de Marignan, François 1^{er} fut reçu avec pompe à Bologne par le pape Léon X. Le lendemain, pendant la célébration des saints mystères, le roi de France voulut à tout prix servir de caudataire au Pape, malgré tout ce que ce dernier fit pour l'en empêcher.

Les rois s'élèvent en s'humiliant devant le vicair de Jésus-Christ.

308. Pendant que nous avons le temps, faisons le bien.

Lorsque Alexandre le Grand assiégeait une ville, il faisait allumer une torche et publiait que la ville pouvait obtenir grâce, tant que la torche ne serait [139] pas éteinte; mais que si elle ne profitait pas de ce délai, elle ne pouvait plus espérer de pardon. Le pécheur, tant que sa vie n'est pas éteinte, peut obtenir miséricorde.

309. Une des dernières paroles de sainte Rose de Lima.

Gomme on demandait à sainte Rose de Lima, à son lit de mort, pourquoi elle pleurait : Je ne pleure pas parce que je vais quitter la terre, mais bien parce que je n'ai pas assez souffert pour mériter le Ciel. Si on pouvait regretter quelque chose au Ciel, ce serait de n'avoir pas assez souffert sur la terre.

310. Valens en présence de saint Basile.

L'empereur arien Valens, qui avait cherché en vain à ébranler saint Basile, soit par des promesses, soit par des menaces, étant entré un jour de l'Épiphanie, dans la cathédrale de Césarée, pendant la messe solennelle, fut tellement frappé de la majesté des cérémonies qu'il faillit s'évanouir. Quelle majesté, en effet, dans le culte catholique; il est digne du Dieu qu'il honore !

311. Un grand pécheur qui se fait moine.

Saint Jean Climaque rapporte qu'un grand pécheur, résolu de changer de vie, alla frapper à la porte d'un monastère. Le supérieur ne consentit à le recevoir qu'à la condition qu'il ferait devant tous les religieux la confession de ses péchés scandaleux. Le converti accepta; et dans l'église, devant toute la communauté, prosterné contre terre, il fit l'aveu de ses crimes publics. Un saint religieux qui était présent vit apparaître sur l'autel un personnage mystérieux tenant ouvert un livre où étaient écrits les péchés du pénitent, et qui les effaçait à mesure que le pénitent les accusait. C'est ce qui se passe tous les jours au saint tribunal.

312. Lecture des livres saints.

Lorsque les Juifs, après une longue captivité, furent enfin de retour à Jérusalem, toute la masse du peuple se réunit sur la place publique et pria le docteur de la loi, Esdras, de lui apporter le livre où était écrite [140] la loi de Dieu. Le docteur se plaça sur une estrade de bois qu'on lui avait dressée, et dès qu'il eut ouvert le livre, tout le peuple se leva par respect pour la parole de Dieu. La lecture dura depuis le matin jusqu'à midi, et les oreilles du peuple étaient continuellement attentives à recueillir cette loi sacrée. Que n'a-t-on aujourd'hui le même zèle!

313. Le maréchal de Castelnau.

Lorsqu'on apporta le bâton de maréchal de France à M. de Castelnau, six heures avant sa mort, il dit : « Cela est beau en ce monde; mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère. » Il n'y a qu'une chose nécessaire, c'est de sauver son âme.

314. Aide-toi, le ciel t'aidera!

Deux solitaires transportaient de la terre dans des sacs, et le plus jeune s'impatientait toujours. L'autre l'invitait à la patience, lui disant de la demander à Dieu. Il y a longtemps que je la demande, répondit le plus jeune. Alors le plus âgé l'invite à l'aider à charger son sac; l'autre obéit et y met toutes ses forces; mais pendant qu'il soulevait le sac, le plus âgé le retenait tant qu'il pouvait, et le sac retomba à terre. — Que vous sert mon secours, s'écria le jeune ermite, si vous cherchez à le rendre inutile? — Et que nous sert la grâce de Dieu, si après l'avoir obtenue, nous n'y coopérons pas et si nous y résistons?

315. Le salut de la société.

En 1848, à Paris, le canon de la guerre civile grondait non loin de l'église de Sainte-Clotilde, près des appartements où Chateaubriand se mourait; il arriva qu'un tumulte plus fort, une clameur plus sauvage, parvint jusqu'aux oreilles de l'illustre vieillard. Il prit alors son crucifix, attacha sur l'image du Sauveur un ferme et doux regard, et dit : « Jésus-Christ seul sauvera la société moderne; voilà mon Dieu, voilà mon Roi. » Ce furent les dernières paroles de Chateaubriand.

316. Le péché n'est remis qu'autant que le bien ravi est rendu.

Un gouverneur de province qui avait tyrannisé et [141] dépouillé injustement ses sujets, se trouvant à la mort, se fit revêtir d'un habit religieux; et pendant qu'on le portait en terre avec cet habit, une pauvre victime de ses usures, qu'il n'avait pas réparées, lui dit : Malheureux, tu

as beau te déguiser, tu vas dans un pays où l'on te reconnaîtra. Les faux dehors du repentir ne trompent pas Dieu.

317. Ambition d'un grand empereur.

Henri II, empereur d'Allemagne, en revenant de Rome, d'où il avait chassé l'antipape Grégoire; et où il avait établi sur le siège de saint Pierre le Pape Benoît VIII, s'arrêta à Strasbourg. Là il fut dans l'admiration à la vue de la régularité des offices, et de la modestie des chanoines, et il demanda à l'évêque Werner à être admis parmi eux; Werner, ne voulant pas ravir à l'empire un homme qui en faisait le bonheur et la gloire, s'y refusa. Henri insistait toujours; Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter au chœur. Henri fut fidèle au rendez-vous, et l'évêque lui ayant demandé s'il lui promettait de lui obéir en toutes choses, l'empereur le promit. Eh bien, reprit Werner, je vous ordonne de gouverner toujours l'empire, comme vous l'avez fait jusqu'ici. À ces paroles, Henri fut dans l'affliction la plus profonde; il voulut du moins fonder une prébende pour un chanoine qui ferait en son nom le service divin. C'est ainsi que les saints ont estimé l'état ecclésiastique.

318. Dieu regarde le cœur.

La Sainte Écriture nous parle de deux confessions célèbres : celle de Saül, qui dit au prophète Samuel : J'ai péché, et Samuel répondit : Le Seigneur vous a rejeté; et celle de David qui dit à Nathan : J'ai péché, et Nathan répondit : Le Seigneur vous a pardonné votre péché. Sans doute, la confession de David était accompagnée d'un vrai repentir, tandis que celle de Saül en était dépourvue.

319. Saint Hyacinthe, dominicain polonais.

Ce saint était à l'autel, quand tout à coup les Tartares, qui assiégeaient la ville de Kiow où il résidait, la prirent d'assaut, la saccagèrent et y mirent le feu. [142] On vint lui dire qu'il n'a pas de temps à perdre, s'il veut échapper aux barbares et à l'incendie. Aussitôt, prenant entre les mains le saint Ciboire, pour le soustraire à la profanation, il se dirigea vers la porte. Comme il passait devant une statue de la Vierge, il la prit aussi entre ses bras, bien qu'elle pesât de huit à neuf cents livres; mais elle devint légère comme une plume. Le saint, ayant entre ses mains ce double et saint fardeau, gagna la porte de la ville et prit la route de la Pologne, échappant ainsi à la fois et aux Tartares et aux flammes. Arrivé sur le bord du Borysthène, aujourd'hui le Dniepr, qui lui barrait le chemin et n'y trouvant ni bateau ni batelier, il s'avança sur les eaux qui devinrent fermes sous ses pas. Toutefois, les traces de ses pieds restèrent longtemps imprimées sur le fleuve ; et au procès de la canonisation, 400 témoins attestèrent les avoir vues.

L'Eucharistie, la dévotion à Marie, voilà ce qui fait échapper les âmes à la fureur de Satan, aux flammes des passions humaines, aux vagues des tentations.

320. Les plaisirs coupables coûtent cher.

L'empereur Justin, en punition de ses désordres, perdit les forces du corps et l'intelligence elle-même, et il mourut dans un accès de rage.

321. L'esclave des nègres.

Pierre Claver, d'une noble famille d'Espagne, et religieux de la compagnie de Jésus, avait tout quitté pour prêcher l'Évangile dans les Indes occidentales. Le port de Carthagène était le rendez-vous de tout le commerce en Amérique. C'était là que les marchands d'esclaves les déposaient et les mettaient en vente. C'était là que d'autres marchands se rendaient pour les acheter et les revendre dans tous les pays environnants, spéculant sans pitié, comme sur de vils animaux, sur ces pauvres nègres comme eux rachetés par le sang de Jésus-Christ. Notre saint

ne put voir ces infortunés sans se sentir pour eux un cœur de père. Il obtint d'abord la faveur de travailler à leur salut sous la direction du P. de Sandoval, qui mourut après avoir exercé ce saint ministère avec les plus grands fruits. Se voyant seul chargé de cette belle mission, notre saint y consacra toute sa vie. Au moyen [143] d'aumônes, qu'il va quêter de porte en porte, il se procure des interprètes, se rend avec eux sur le rivage, dès qu'il apprend l'arrivée d'un bâtiment négrier, et il l'apprend toujours très vite, car il a promis d'offrir plusieurs fois le saint sacrifice pour les personnes qui seraient les premières à lui apporter cette heureuse nouvelle, et tout le monde brûlait du désir d'obtenir un tel avantage. La plupart des malheureux nègres croyaient qu'on les arrachait à leur patrie, à leurs familles, pour teindre les pavillons avec leur sang, et caréner les vaisseaux avec leur graisse. Quel bonheur pour eux de rencontrer un ami parmi ces Européens qui les traitaient avec tant d'inhumanité!

Ils paraissent tout émus, en voyant ce saint prêtre si tendrement occupé d'eux, leur distribuer les petites provisions qu'il avait apportées; les aider de sa main à descendre à terre; recevoir les malades dans ses bras et les porter dans les chariots qu'il avait fait disposer pour eux. Il ne les quittait qu'après les avoir tous conduits dans les négrieres ou dans les logements qui leur étaient destinés. Quand ils étaient tous casés, le bon Père retournait les voir dans leurs cases, les uns après les autres, et, après les avoir recommandés à leurs maîtres, il leur promettait de revenir au plus tôt.

Il s'informait des enfants nés pendant le voyage; il les baptisait; puis il s'occupait des plus malades qu'il disposait à recevoir les sacrements, s'ils étaient chrétiens, ou à recevoir le baptême, s'ils ne l'avaient pas reçu. Ce ministère rempli, il passait aux malades moins pressés, et leur donnait des soins qu'on peut appeler maternels. On le voyait leur rendre les services les plus bas, les plus répugnants à la nature, et, les appuyant ensuite sur sa poitrine, il les embrassait avec la plus compatissante affection.

Il allait chercher ces pauvres esclaves dans les négrieres et dans les cases. Ces négrieres étaient de vastes magasins, sombres et humides, où les esclaves étaient entassés pêle-mêle, comme on ne voudrait pas entasser les plus vils animaux. Là, point de lit, point de siège, pas une planche, pas une couverture, rien: les quatre murs, la terre du sol, et sur ce sol humide, dans cette espèce de cave à peine éclairée [144] par quelques rares ouvertures qui semblaient ne laisser pénétrer qu'à regret un faible courant d'air, bien insuffisant pour tant de poitrines, on voyait des centaines de nègres ayant à peine l'espace nécessaire pour étendre leurs corps exténués par l'excès du travail: hommes et femmes, vieillards et enfants, malades et infirmes, tous étaient jetés là sans le moindre sentiment de pitié, et dans un tel dénuement de toutes choses qu'ils appelaient la mort à grands cris, avant que la charité du saint missionnaire ne leur eût appris à espérer et à souffrir. À cette situation désolante pour ces malheureux, il faut ajouter l'odeur fétide qui s'exhalait de ces poitrines, de ces corps, de ces plaies, et on aura une idée de ces lieux de misère et de douleurs.

Il n'est pas d'industrie que sa charité n'employât pour gagner ces pauvres âmes à Notre-Seigneur: il savait qu'on ne pouvait s'en faire comprendre qu'en parlant à leur sens. C'est pourquoi il avait composé quelques tableaux propres à leur représenter nos mystères. Avant de partir, il se livrait à de rigoureuses pénitences et ensuite allait devant le Saint-Sacrement implorer la miséricorde divine et les lumières du Saint-Esprit. Après son oraison, il prenait son bâton terminé en forme de croix, et un crucifix de bronze sur la poitrine, et sur l'épaule une besace renfermant d'un côté ses petites provisions accoutumées pour les malades, de l'autre un

surplis, les saintes huiles et tous les objets nécessaires pour préparer un autel, il se mettait en chemin avec le frère qui devait l'accompagner et qui pouvait à peine le suivre, tant l'ardeur de sa charité accélérât sa marche.

À son arrivée, il s'occupait d'abord des malades dont il lavait le visage avec des eaux parfumées, afin d'atténuer la force des mauvaises exhalaisons qui infectaient l'air; après quoi, il leur donnait tous les soins que nous l'avons vu prodiguer aux nouveaux débarqués, administrait ceux qui étaient en danger et les laissait tous pénétrés de cet excès de charité qui leur apportait de si douces consolations. Le Saint se rendait ensuite à l'endroit convenu pour faire le catéchisme à ceux qui n'étaient pas retenus par les travaux ou la maladie.

Il arrivait quelquefois que, parmi les esclaves, il y [145] en avait dont les ulcères étaient un objet de dégoût pour les autres ; alors le charitable apôtre les mettait ensemble et les couvrait de son propre manteau, et quand il n'avait pas l'occasion de l'employer à cet usage, il en faisait un siège pour les infirmes, afin qu'ils fussent assis moins durement. Souvent, il le retrouvait dans un état si dégoûtant, qu'on était obligé de le laver à plusieurs reprises. Le saint apôtre ne se contentait pas d'enlever les âmes au démon, il s'employait avec le même soin à les conserver à Jésus-Christ; il les surveillait continuellement comme un bon père fait à l'égard de sa famille. Il restait des heures entières sur la place publique pour recueillir des aumônes ; il allait ensuite, la besace sur le dos, les distribuer dans les négreries ou les cases, secourant encore plus les âmes que les corps. Les jours de fête, il allait chercher lui-même ses chers enfants et les conduisait à l'église du collège, pour leur faire entendre la Messe. Jamais il n'en rencontrait dans les rues sans leur adresser des paroles d'édification. Il disait souvent aux vieillards avec l'accent de l'autorité : « Songez, mon ami, que la maison est déjà vieille et qu'elle menace ruine! Confessez-vous pendant que vous en avez le temps et la facilité. » Aux pécheurs, il jetait en passant ces paroles redoutables : « Dieu compte tes péchés ! Le premier que tu commettras sera peut-être le dernier ! » Il n'en fallait pas davantage pour en convertir un grand nombre ; d'autres étaient gagnés à Dieu par sa seule vue ; saisis d'un irrésistible remords, on les voyait courir à lui, se jeter à ses pieds, lui demander sa bénédiction, le supplier de leur pardonner et lui promettre de vivre plus chrétiennement. Les nègres passaient toujours les premiers au confessionnal du père Claver, il éloignait doucement les personnes de distinction : « Senor, disait-il aux hommes, vous ne manquerez pas de confesseurs dans la ville, je suis celui des pauvres. » Et s'adressant aux femmes : « Senora, voyez mon confessionnal, il est beaucoup trop étroit pour l'ampleur de vos robes, il n'y peut entrer que de pauvres négresses; allez à un autre, je suis le confesseur des esclaves. » Mais plusieurs ne se décourageaient pas et comptant sur la charité du Saint, ils attendaient patiemment que la foule des nègres [146] fut écoulee, et obtenaient ensuite la faveur qu'ils désiraient.

Il travaillait ainsi depuis six ans, lorsque vers la fin de l'an 1622, il reçut l'ordre de se préparer à faire ses derniers vœux. Il en fut d'abord couvert de confusion, parce qu'il se regardait comme indigne de la dignité de proies ; mais il y vit bientôt un moyen de se lier pour toujours à ses chers nègres; il va se jeter aux pieds du supérieur et lui exprime son désir d'ajouter aux vœux ordinaires celui de servir les esclaves jusqu'à la mort. On lui accorda cette faveur pour seconder les vues de Dieu sur lui. Il signa la formule de ses vœux : « Pierre, esclave des nègres, pour toujours. » Ainsi désormais, il n'a plus le droit d'avoir de cœur que pour les aimer, plus de force que pour les servir.

Si on venait la nuit demander un Père pour assister les mourants, il voulait toujours que ce fut lui : « Appelez-moi à quelle heure que ce soit », disait-il au portier, « ceux qui travaillent beaucoup ont besoin de repos ; mais pour moi, qui fais si peu de chose ici, je n'en ai pas besoin. »

Quelle que longue que fût la maladie, son zèle ne se lassait jamais. Un pauvre nègre resta infirme durant quatorze ans; et durant quatorze ans le charitable Père lui prodigua les plus tendres soins : il le prenait dans ses bras, et le déposait doucement sur son manteau; il faisait son lit, puis il le recouchait avec le même soin après l'avoir affectueusement embrassé.

Il allait aussi soigner et consoler les lépreux de l'hospice de Saint-Lazare. Pendant les jours gras, un officier espagnol le rencontra hors de la ville, courant tout joyeux : « Eh ! Mon bon Père, où allez-vous clone si allègrement? » lui dit-il.

« Cher Senor, je vais faire mon carnaval avec mes lépreux de Saint-Lazare », lui répondit avec gaîté cet autre Vincent-de-Paul. Il les réunissait à la porte de l'église, les exhortait à éviter la lèpre du péché, mille fois plus horrible aux yeux de Dieu, que la leur ne pouvait l'être aux yeux des hommes; puis, s'asseyant sur une pierre, il les confessait. Si le temps était froid, il couvrait le pénitent de son manteau; s'il le voyait trop souffrant, trop fatigué, il lui faisait poser sa tête sur ses genoux, le soutenait de son bras, [147] ou le tenait doucement appuyé sur sa poitrine. Il avait une prédilection marquée pour les lépreux que leurs plaies plus hideuses avaient fait reléguer dans des loges séparées. Ces pauvres malheureux, qui n'avaient plus de bras, le bon, l'héroïque père les faisait manger, et si la souffrance leur retirait le goût, le courage d'accepter les aliments qu'il leur présentait, pour les exciter et les encourager, il allait jusqu'à en prendre un morceau dans le même plat, et mangeait devant eux. Il faisait ce que fait la mère pour son enfant.

Les musulmans, qui se trouvaient à Carthagène, eurent aussi leur part à sa charité. Parmi les pauvres qui venaient à la porte du collège recevoir les aumônes distribuées par le Père Claver, se trouvait un Turc d'une nature intraitable, insensible aux bienfaits, dur, cruel même : Ahmet ne répondait aux soins du bon Père que par l'insulte et l'outrage, et pourtant la meilleure part de l'aumône était toujours pour Ahmet. Ahmet était le mendiant de prédilection du saint Jésuite, parce qu'il lui était un sujet de mérite, et que c'était une âme bien difficile à gagner. Il y avait bien des années que durait cette lutte d'ingratitude d'Ahmet, contre la charité du Père Claver, lorsqu'un matin, bien avant la distribution des aumônes, le pauvre musulman vint tomber aux pieds du saint Jésuite : « Mon Père! Pardonnez-moi, je ne puis résister à tant de bonté! Instruisez-moi, mon Père; faites-moi chrétien. Votre religion rend meilleur que celle du prophète! »

Il voulut encore s'occuper des prisons de Carthagène, pénétrer dans tous les cachots, visiter chaque prisonnier.

Là, comme partout, il fit à Dieu d'admirables conquêtes. Les criminels les plus redoutables, il les soumit à son irrésistible et si douce influence; les pécheurs les plus endurcis, il les convertit; les natures les plus rebelles, il les vainquit. Tous les prisonniers le chérissaient : on n'entendait plus ni blasphèmes, ni impiété; ni jurement, dans les prisons de Carthagène. Le Bienheureux en avait banni tout cela : tous se confessaient régulièrement, et les prières se faisaient chaque jour en commun.

Mais rien ne lui faisait oublier ses chers nègres. Il [148] redoublait ses soins pour ceux qui étaient destinés à quitter Carthagène, et dont le chagrin ne pouvait être plus grand que le sien. Il était continuellement avec eux, il les consolait. Le jour de l'embarquement, ce bon Père les accompagnait au port, leur renouvelait ses recommandations, les embrassait les uns après les autres, leur donnait sa bénédiction, les recommandait au capitaine, et ces pauvres enfants se séparaient de lui avec des cris de douleur qui lui brisaient le cœur. Il restait sur la plage jusqu'au moment où les vaisseaux levaient l'ancre. Alors les Indiens, restés sur le pont, lui faisaient de tendres adieux, auxquels il répondait en versant des larmes; car il voyait leur âme exposée aux dangers d'une mer bien plus terrible que celle qui engloutit les corps, et il craignait que le démon n'empêchât quelques-unes d'entre elles d'aborder au port du bonheur éternel. Pour ceux qu'on emmenait dans l'intérieur du pays, il allait les voir à peu près tous les ans: les pluies torrentielles, les orages violents, les chaleurs brûlantes, rien ne pouvait l'arrêter.

Sa charité opérait quelquefois pour eux des miracles. Une jeune négresse portait sur sa tête un panier plein d'œufs qu'elle allait vendre au marché. Un Espagnol la rencontre sur son passage, pendant que l'attention de l'esclave, portée ailleurs, l'empêchait de le voir si près d'elle, l'Espagnol furieux de voir une négresse ne pas se déranger pour lui céder le pas, lui donna un soufflet si violent, que le panier tombe et avec lui tous les œufs. La pauvre négresse, désolée à la vue de ses œufs cassés, jetait des cris qui mirent tout le voisinage en émoi; elle était inconsolable. Le père Claver passait en ce moment; il approche, demande la cause de ce mouvement, et, touché au cœur du malheur de la jeune esclave, il va jusqu'à elle pour la consoler. « Eh! Ma pauvre enfant, qu'y a-t-il? Qu'avez-vous pour pleurer ainsi? » — Ge que j'ai? Voyez, mon Père! Voyez, c'était là tout mon bien! » — « Eh bien ! Ma fille », reprit le bon Père, « remettez vos œufs dans votre panier et ne pleurez plus. » En disant ces mots, il touchait les œufs du bout de son bâton, les uns après les autres, et, à mesure que son bâton les touchait, les œufs revenaient à leur premier état. L'esclave les ramassait, croyant rêver ! Quand [149] elle eut fini, elle se retourna pour remercier le bon Père : il avait disparu.

Quand il devait porter le saint Viatique aux nègres malades, il allait auparavant balayer et nettoyer lui-même leur case; il la parfumait et mettait sur leur lit un couvre-pied d'étoffe de soie, qu'il s'était fait donner pour cet usage, afin de témoigner plus de respect pour la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et faire mieux comprendre la nécessité de ce respect à tous les nègres présents.

Tant de vertus pratiquées pendant quarante années jusqu'à l'héroïsme, avaient attiré à Pierre Claver une vénération qui mettait à ses pieds toute la ville de Carthagène. Sa réputation de sainteté s'étendait au loin dans les Indes, et atteignait aux différentes extrémités du monde par les étrangers qu'il convertissait chaque année; et la vénération qu'il inspirait s'accroissait chaque jour; tous les ordres, tous les rangs, tous les âges, s'empressaient de la lui témoigner. Les évêques, qui venaient dans cette ville, n'auraient pas voulu la quitter sans le voir et lui demander ses prières pour leur diocèse. Les généraux de l'armée, les commandants des flottes, les personnages les plus marquants allaient le voir à leur arrivée, n'entreprenaient rien d'important sans lui avoir demandé ses prières, et ne partaient pas sans avoir obtenu sa bénédiction et pris congé de lui.

Les enfants mêmes se pressaient autour de lui, et criaient tous à la fois : « Saint Père Claver, priez pour moi! » Telle était la vénération affectueuse qu'il inspirait à tous. Chacun voulait avoir de ses reliques, on allait jusqu'à retenir les cheveux que le barbier lui coupait.

Ayant été atteint de la peste qui ravageait Carthagène, le saint resta infirme le reste de sa vie, ce qui ne l'empêchait pas de se faire porter au confessionnal et dans les hôpitaux. Vers le milieu de l'année 1654, il annonça qu'il mourrait le jour de la fête de la Nativité.

L'avant-veille de cette belle fête, le frère qui le servait mit son humilité à une rude épreuve, en lui demandant combien il avait baptisé de nègres, pendant son apostolat. Le Père Claver réfléchit un instant et ne put s'empêcher de dire avec une sorte d'embarras : [150] « Je crois que j'en ai baptisé plus de trois cent mille. » Le 7 septembre, lorsque l'infirmier entra, il trouva le saint Jésuite sans mouvement. Le calme de son visage, la sérénité du sourire resté sur ses lèvres, l'expression céleste de tout l'ensemble, firent croire d'abord qu'il était plongé dans une douce extase, mais on s'aperçut qu'il allait quitter la terre.

La communauté se presse autour de lui pour voir comme meurent les saints : toute la ville de Carthagène demande à être témoin de ce beau spectacle; on avait d'abord l'intention de ne laisser pénétrer que les principaux personnages, mais la porte est assaillie par la foule qui redoublait ses cris : « Nous voulons voir le Saint ! Nous voulons le voir avant qu'il soit mort. C'est notre père, il est à nous, nous voulons le voir ! » La chambre fut envahie et pillée, car chacun voulut une relique. On ne lui laissa que la couverture posée sur lui et le portrait de son saint ami, le frère Rodriguez, qu'un religieux défendit jusqu'au bout. On lui baisait les mains, on l'invoquait tout haut au milieu des larmes et des sanglots. Les nègres découvrirent ses pieds sacrés, et, les baisant avec une tendresse inexprimable, ils répétaient qu'ils perdaient tout en perdant « le bon père des nègres, qui s'en allait avec le bon Dieu, et qui ne les emmenait pas. » Après minuit, le Bienheureux s'affaissa d'une manière sensible. On fit la recommandation de l'âme, et dès qu'elle fut finie, pendant que les assistants en pleurs répétaient les noms de Jésus et de Marie, entre une et deux heures du matin, le mardi 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, le saint apôtre partit pour occuper dans le ciel la place qui avait été montrée au Père Rodriguez. Son corps sembla reprendre la couleur de la vie aussitôt après sa mort : il exhalait une odeur si suave et si extraordinaire, qu'elle pénétrait l'âme.

La ville de Carthagène fit les frais des funérailles : il y eut un concours qu'on ne rencontre peut-être dans la vie d'aucun autre saint. Il fallut avoir recours à la force publique pour empêcher le saint corps d'être mis en lambeaux.

Il opéra deux miracles en faveur de ceux qu'il avait le plus aimés sur la terre. Son cher fils spirituel, le duc d'Estrada, beau-frère de dona Isabella d'Urbina, [151] ayant obtenu la faveur de mettre la palme dans la main du Bienheureux, la main s'ouvrit d'elle-même et la saisit; et, lorsque ses nègres chéris vinrent l'entourer tout en larmes, lui demandant de ne pas les oublier, de les bénir, de prier pour eux, d'être leur bon père toujours, une sueur embaumée se répandit sur son visage : « C'est pour nous », s'écrièrent-ils, « c'est pour nous que le bon Père sue ! Il veut que nous ayons des reliques de lui. On ne nous en aurait pas donné ! Mais lui nous aime ! Merci, bon Père ! » En parlant ainsi ils recueillaient cette sueur comme une rosée céleste, avec des linges qu'ils se partageaient comme le plus grand des trésors. Prêtres du Seigneur, apprenons à cette sublime école le zèle des âmes. Tous, sachons nous dévouer pour le prochain, et surtout pour les plus déshérités des dons de la nature.

322. O'Connel.

Daniel O'Connel, le libérateur de l'Irlande, un des plus grands orateurs de ce siècle, se confessait et communiait au moins une fois par semaine ; et des chrétiens négligeraient de faire leurs pâques!...

323. Réparation des blasphèmes.

Marceau, lieutenant de vaisseau, une fois converti, pour réparer ses péchés, se hâta de se faire inscrire dans l'archiconfrérie réparatrice du blasphème, et non content de répéter à tout instant : Que le saint Nom de Dieu soit béni, il répandait partout de petits imprimés, qui faisaient connaître cette pieuse association. Si nous aimons Dieu sincèrement, ayons à cœur de réparer les outrages qu'il reçoit.

324. Qui a bu, et ne boit plus!

Charles XII, roi de Suède, dans un moment d'ivresse manqua de respect à sa mère. Celle-ci se retira triste dans ses appartements, et n'en sortit pas le lendemain. Le roi demande et en apprend la raison; puis, prenant un verre, il va chez sa mère : Madame, lui dit-il, hier dans le vin je me suis oublié à votre égard, je viens vous en demander pardon et boire ce verre de vin à votre santé. Ce sera le dernier de ma vie. Depuis lors, il ne but plus de vin. [152]

325. Visites au Saint-Sacrement.

D'ordinaire, sainte Glaire passait plusieurs heures en prières après compiles, avec ses sœurs, devant le Saint-Sacrement où elle répandait beaucoup de larmes. Lorsque les sœurs se retiraient pour aller prendre un peu de repos, elle demeurait encore constamment au chœur, pour y entendre, comme furtivement, dans la solitude, les mouvements secrets de l'esprit de Dieu. Là, toute baignée de pleurs et prosternée contre terre, tantôt elle détestait ses offenses, tantôt elle implorait la divine miséricorde pour son peuple, tantôt elle déplorait les douleurs de Jésus-Christ, son bien-aimé. Une nuit, l'ange des ténèbres lui apparut sous la figure d'un petit enfant tout noir et lui dit : « Si tu ne mets fin à tes larmes, tu perdras bientôt la vue. » Et elle lui répondit sur le champ : « Celui-là verra bien clair, qui aura l'honneur de voir Dieu; » ce qui obligea ce monstre de se retirer avec confusion. On ne saurait décrire les faveurs qu'elle recevait dans ce saint exercice. Un jour, sœur Bienvenue, une de ses religieuses, aperçut durant ce temps un globe de feu qui se reposait sur sa tête et qui la rendait admirablement belle et lumineuse. Une autre fois, sœur Françoise vit sur ses genoux un enfant parfaitement beau, lui faisant de très aimables caresses.

L'armée des Sarrasins que l'empereur Frédéric II, dans ses démêlés avec le Saint-Siège, envoya dépeupler le duché de Spolète, vint pour assiéger la ville d'Assise et pour piller le couvent de Saint-Damien. Tout était à craindre, pour des femmes sans défense, de la part de barbares sans pudeur, ni religion. Dans un si grand sujet de terreur et d'effroi, elles coururent toutes à sainte Claire, qui était malade à l'infirmerie, comme les poussins courent sous les ailes de leur mère lorsqu'ils aperçoivent le milan qui vient fondre sur eux. Elle leur dit de ne rien craindre ; et, dans la confiance dont elle était remplie, elle se traîna le mieux qu'elle put, soutenue sur leurs bras, à la porte du couvent où elle fit mettre devant elle le très Saint-Sacrement renfermé dans un ciboire d'argent et dans une boîte d'ivoire. Là, se prosternant devant son souverain Seigneur, elle lui dit, les larmes aux yeux : « Souffrirez-vous, mon Dieu, que vos servantes faibles [153] et sans défense, que j'ai nourries du lait de votre amour, tombent entre les mains des infidèles ? Je ne puis plus les garder, mais je vous les remets entre les mains, et je vous supplie de les protéger dans une extrémité si terrible et si pressante. » À peine eut-elle achevé ces mots qu'elle entendit une petite voix,, comme d'un enfant, qui lui répondit : « Je vous garderai toujours. » Gomme Glaire, cherchons un refuge au pied du tabernacle.

326. Un saint petit berger.

Bernard d'Offida, en Italie, était un enfant accompli. Sa docilité, sa douceur, son obéissance étaient admirables. Il avait tant de charité pour ses frères que, lorsqu'il les voyait résister aux volontés de leurs parents, il disait à son père et à sa mère : « Je ferai ce que refuse de faire mon frère. S'il mérite d'être châtié, châtiez-moi. » Chargé dès l'âge de sept à huit ans de garder un troupeau, il se livrait à l'oraison avec cette facilité et cet attrait que l'Esprit-Saint donne aux âmes pures. Ses bons exemples entraînaient les autres bergers et tous avec lui s'occupaient à méditer quelque vérité du salut, ou à réciter le Rosaire. Telle fut la conduite de Bernard dans son enfance et sa première jeunesse. Guidé par un sage directeur qui lui avait enseigné le catéchisme, il s'habitua de bonne heure à maîtriser ses passions ; aussi, les vanités du monde ne purent-elles le séduire, il aimait la solitude et n'en sortait que par nécessité. Toute son occupation, le dimanche, était de visiter les églises, d'y prier avec assiduité et de se disposer à recevoir les sacrements, dont il s'approchait avec une ferveur angélique. Il supplia ses parents de ne point s'inquiéter ces jours-là de sa nourriture, mais de le laisser en liberté satisfaire sa piété, et souvent il arrivait le soir à la maison sans avoir rien mangé du jour.

Bernard, qui désirait vivement connaître et suivre la volonté de Dieu, étudiait sa vocation avec un soin particulier. L'état religieux avait pour lui beaucoup d'attraits, et la vie édifiante des capucins du couvent d'Offida lui donna la pensée de se fixer parmi eux ; mais l'opposition de ses parents à l'exécution d'un semblable dessein, et la crainte de leur déplaire lui paraissait des obstacles bien difficiles à surmonter. Le [154] Seigneur tira son serviteur d'inquiétude ; son père, quoiqu'il l'aimât tendrement, lui conseilla d'embrasser l'état religieux. Bernard, plein de joie, vit dans les paroles de l'auteur de ses jours, l'expression de la volonté divine ; et, désormais libre de suivre son attrait, il entra chez les capucins de Corinaldo ; où il commença son noviciat et où il prit l'habit, le 15 février 1626. Exercé depuis longtemps à la pratique des vertus chrétiennes, il devint un saint. Il a été béatifié par Pie VI.

327. Un malade soulagé.

Le général Drouot venait d'être sérieusement malade ; en voyant arriver son médecin : Docteur, dit-il, je suis mieux. Le docteur constatant, en effet, un mieux très sensible : D'où vient, dit-il, cette amélioration ? J'ai communiqué ce matin, répondit le général. Ceux qui attendent la dernière heure pour faire recevoir les sacrements à un malade le privent d'un des moyens de guérison les plus efficaces.

328. Une enfant modeste.

Sainte Claire de Montefalcone, encore enfant, pendant son sommeil s'était un peu découverte sans le vouloir. Sa sœur aînée l'en reprit, et l'enfant en fit une longue et rude pénitence, comme si c'eût été une faute énorme. Depuis lors, elle s'arrangeait pour dormir, de telle sorte, qu'il lui était impossible de se découvrir, et qu'aucun de ses membres ne pouvait toucher un autre membre nu. N.-S. aime tant la modestie et en particulier dans l'enfance et dans la jeunesse !

329. Un bon cœur.

Saint Jean Berchmans, dès sa plus tendre enfance, témoignait sa reconnaissance à ses parents et à ses premiers maîtres avec la plus charmante amabilité. Il ne voyait dès lors en eux que l'image de Dieu, l'aimant et l'instruisant, ou même le reprenant et le punissant par leur ministère. Admirable pensée de foi, bien au-dessus d'un âge si tendre et qui redoublait son amour pour eux. Ce sentiment tout filial ne fit que s'accroître et s'épanouir dans la Compagnie

de Jésus, où le saint ne laissa passer aucun jour sans offrir, surtout à la sainte Messe, de ferventes prières [155] et de généreux sacrifices, pour tous ceux qu'il regardait comme ses bienfaiteurs; et le plus léger service n'était jamais oublié par lui.

Mais il ne se bornait pas là. Sentant à merveille, par un instinct secret de l'Esprit divin, combien le cœur de l'homme est sensible à une marque de reconnaissance, combien il y puise même de courage et d'élan jusque dans les choses de Dieu, le saint jeune homme allait ingénument tous les mois offrir à chacun de ses maîtres, une liste des communions, des prières, des pénitences qu'il s'était prescrites pour eux en retour de leurs peines. « J'ai gardé plusieurs de ces billets et je les conserve précieusement, comme les reliques d'un Bienheureux, » disait, après la mort de Jean, le Père François Piccolomini, celui de tous ses professeurs que le serviteur de Dieu semblait avoir aimé plus filialement. Qu'ils sont loin des sentiments des saints les écoliers égoïstes qui croient que tout leur est dû, et n'ont au cœur aucun sentiment de reconnaissance pour leurs maîtres.

330. Un héroïque jardinier.

Saint Sérénus exerçait à Sirmium l'humble profession de jardinier. Une femme vint avec ses filles lui demander de se promener dans son jardin à une heure indue. Sérénus lui ferma sa porte, en lui disant qu'il ne convenait pas à une femme honnête de se promener à ces heures. Furieuse de ce refus, cette femme accusa Sérénus d'avoir voulu l'outrager, auprès de son mari qui était un officier de l'empereur Maximien. On conduit donc Sérénus devant le juge qui admire la vertu de cet homme et en conjecture qu'il ne peut être que chrétien. Il l'interroge sur sa foi. Sérénus ou Cerneuf (comme on l'appelle à Billom en Auvergne, où son corps a été transporté), confesse sa foi, et le jour même on lui tranche la tête.

331. Heureux ceux qui sont doux.

La douceur est la compagne nécessaire de l'humilité. Une âme vraiment humble supporte tout sans se plaindre. On remarquait en sainte Monique, à peine sortie de l'enfance, une douceur et une paix charmantes. Quand elle jouait au milieu de ses compagnes, il lui suffisait d'un mot pour apaiser leurs petites [156] querelles ; il y avait tant de calme sur son visage, dans sa voix et dans sa démarche qu'il se communiquait à son insu, même à des personnes plus âgées qu'elle. Elle donnait à tout le monde sa propre paix.

332. La parole de Dieu.

Saint Hubert était fils du seigneur de Brétigny, près de Noyon. Ses parents, qui n'avaient jusque-là point d'enfant, avaient obtenu, par les prières des moines du lieu, la naissance de ce fils unique. À 12 ans, Hubert entendit, dans l'église du monastère, le diacre lire l'Épître; et s'approchant d'un vieux moine, il lui demanda ce que cela signifiait. Le vieillard lui répondit : Mon bel enfant, la Sainte Écriture c'est la nourriture de l'âme, car l'homme ne vit pas seulement de pain ; et poussé par les questions d'Hubert, il lui parla des grandes vérités de la foi, de la vie parfaite, de la plus grande facilité qu'on a de la pratiquer dans les monastères. Alors l'enfant demanda à rester au couvent. Son père et sa mère, l'ayant appris, accoururent éplorés; mais Hubert leur parla avec tant de force que, consentant à son entrée en religion, ils firent le monastère héritier de leurs grands biens. Hubert eut la consolation de les voir mourir saintement, et mourut jeune lui-même, après avoir édifié Brétigny par sa pénitence, ses vertus et ses miracles.

333. Un devoir de la mère.

La reine Blanche, mère du grand saint Louis, ne voulut jamais confier à une étrangère le soin de nourrir son fils. Un jour même qu'elle était malade, elle ne permit point à une femme de sa cour d'offrir son sein au jeune prince, disant qu'elle ne voulait partager avec personne une charge si chère à son cœur. — Quoique bien jeune, d'une santé délicate, et chargée d'un grand train de maison, madame de Chantal nourrit de son lait les six enfants qu'elle eut en huit années de mariage. — Pourquoi des mères déclinaient-elles, sans raison, un devoir qui devrait leur être si cher ?

334. Un admirable étudiant.

Saint Jean Berchmans, élève du collège de Malines, [157] dès qu'il eût le bonheur d'être admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge, sembla n'avoir rien tant à cœur, après sa propre fidélité aux engagements qu'il venait de prendre envers la Reine des anges, que de lui gagner tous les jours de nouveaux et fidèles serviteurs; avec eux, il rivalisait de témoignages d'amour pour cette divine Mère; et bientôt la brillante couronne d'enfants de Marie, qui se pressèrent auprès des autels, fut en grande partie l'ouvrage du zèle de Jean, son fils bien-aimé. Pour apprendre à mieux l'imiter, il allait trouver en particulier, au commencement de chaque mois, le directeur de la congrégation, le priant de lui dire à quelle vertu il devait s'appliquer plus énergiquement et quel défaut il devait combattre en l'honneur de la Reine du ciel, jusqu'au commencement du mois suivant. Il se faisait préciser en même temps quelle préparation il apporterait à la célébration de chaque fête, et quelle pratique il embrasserait pour honorer son saint patron du mois. De plus, il résolut dès lors, et ses résolutions furent inébranlables, de ne plus passer aucun jour sans réciter le psautier de Notre-Dame par saint Bonaventure, ni aucun samedi ou aucune veille des fêtes de Marie, sans jeûner rigoureusement en son honneur. C'est par cette tendre dévotion à la Vierge sans tache, qu'il arriva en peu de temps à une haute sainteté.

335. Tout n'est que vanité.

Quand Charles II, roi de Sicile, mena en Espagne la princesse Blanche, sa fille, pour la marier à Jacques II, roi d'Aragon, on parla aussi de marier la princesse Majorque, sœur de ce dernier, avec le jeune Louis, fils du roi de Sicile. Mais malgré toutes les instances de son père et de tous les seigneurs des deux cours, qui le pressaient de consentir à un mariage destiné à cimenter l'union et la paix de deux États, le jeune Louis demeura inébranlable dans sa résolution de garder la virginité. Les splendeurs, la royauté n'étaient rien pour lui. Jésus-Christ, dit-il alors, est mon royaume; en le possédant seul, j'aurai tout; si au contraire je ne le possède point, je perds tout.

Quelque temps après, il renonçait à ses droits à la couronne, en faveur du prince Robert, son cadet, et [158] embrassait l'ordre de Saint-François. Il mourut archevêque de Toulouse; et le pape Jean XXII le canonisa du vivant même de sa mère, à qui il adressa la bulle de la canonisation de son fils.

336. Les croisés.

Ces soldats chrétiens avaient traversé l'Europe, conquis Antioche, et à travers mille obstacles, par d'héroïques exploits, ils cheminaient vers Jérusalem, qu'ils allaient délivrer du joug des Sarrasins, ayant à leur tête Godefroy de Bouillon. Déjà toute l'armée, princes, soldats, pèlerins, sortis de Nicopolis vers minuit, avaient franchi les derniers sommets qui dérobaient à leurs regards la vue de la ville sainte. Soudain, une immense acclamation se fit entendre : Jérusalem! Jérusalem! Les piétons détachèrent leurs chaussures, les chevaliers mirent pied à

terre, et tous prosternés, fondant en larmes, ils adoraient ce Dieu dont la miséricorde les avait conduits dans cette sainte cité illustrée par le salut du genre humain. Tous, les genoux en terre, les yeux fixés sur la ville, le cœur au ciel, dont cette cité terrestre était pour eux l'image, ils chantèrent : « Salut, Jérusalem ! Gloire du monde, théâtre de la rédemption; le ciel, la terre, le soleil et toi, fûtes témoins de la passion du Christ. Tu le vis trois jours après dans la gloire de sa résurrection. Salut, montagne des Oliviers, d'où il s'éleva au ciel! Salut, mont royal de Sion, où les disciples réunis entendirent le souffle véhément de l'Esprit- Saint, descendant sur leurs têtes en langue de feu. Fleuves et rivages, bois et fontaines, campagnes et cités, vallées et montagnes, salut! » Ces transports de cœurs chrétiens à la vue de Jérusalem, ne devrions- nous pas les éprouver à la vue de nos églises, où se renouvellent les mêmes mystères? Mais surtout comment ne pas en être remplis à la pensée du ciel où N.-S. nous a préparé une place!

337. À l'école d'un aveugle.

Le Bienheureux Jean de Montmirail avait été un juge inflexible. Il avait appliqué d'une manière inexorable les lois de son temps; mais autant il était ferme, autant il était charitable pour les pauvres. Un jour que dans la ville de Crèvecœur, il avait admis à sa [159] table, parmi de riches seigneurs, un grand nombre de pauvres et parmi eux un aveugle, ce dernier, après le repas, se mit à proférer toutes sortes de bénédictions pour Jean de Montmirail. Un officier qui l'entendit s'approche de lui et lui demande pourquoi il était transporté de tant de reconnaissance pour son bienfaiteur. « J'étais, dit-il, un sacrilège, un adultère,, un meurtrier: et il m'a sauvé en me faisant crever les yeux. » L'officier ayant rapporté cette parole à Jean de Montmirail, celui-ci alla se jeter aux pieds de l'aveugle en fondant en larmes, et en lui demandant pardon du châtement qu'il lui avait infligé. — L'aveugle, confus, lui dit : Seigneur, vous n'avez aucune raison de me demander pardon. Je vous supplie de croire que je vous suis infiniment obligé pour cet acte de juste sévérité; car si vous m'eussiez pardonné, il y a longtemps que mes crimes m'eussent conduit à la potence et que mon cadavre se balancerait en l'air au gré des vents. — Quand Dieu nous châtie en ce monde, nous n'avons pas toujours le bon esprit de convenir que nous l'avons bien mérité, ni la sagesse de comprendre que Dieu nous éprouve en ce monde, pour nous épargner les châtements mille fois plus terribles de l'autre vie.

338. Une bonne lecture.

Saint Augustin a écrit au livre de ses confessions : « Plus le temps de ma conversion approchait, plus je craignais son arrivée, parce que les vanités de ma jeunesse et les délices que j'avais goûtées, me tirant comme par la robe, me disaient d'un air tendre : Quoi, Augustin, nous voulez-vous donc quitter? Faudra-t-il que, désormais, nous ne soyons plus avec vous, et que tout ce que vous aimiez, avec tant de passion, vous soit interdit pour toujours? Je les écoutais de loin, non plus moi, mais la moindre partie de moi-même ; car, n'osant plus s'adresser à moi, par guerre ouverte, elles ne faisaient que me suivre à la piste et murmuraient pour me faire leurs opportunités, parce que j'étais paresseux à me défaire d'elles. Je ne voulais pas aller où elles m'appelaient, parce que, au chemin que je voyais devant moi, et par où je craignais de passer, je découvrais de loin la sainte majesté de la continence avec un visage vermeil et une gravité ravis-[160]-santé qui, me flattant dans ma crainte avec une douceur pleine de modestie, me conviait de venir hardiment à elle. Elle me montrait une multitude innombrable de filles, de jeunes hommes, de chastes veuves et de femmes continentales dont la pureté n'était pas stérile, mais féconde et mère des véritables joies ; et, se moquant de moi, elle médisait d'un regard agréable : Est-ce que tu ne saurais faire ce que toutes ces personnes ont fait si généreusement?

Penses-tu qu'elles l'ont exécuté d'elles-mêmes et sans le secours de la grâce de Dieu ? C'est en lui et par lui qu'elles ont pu tout ce qu'elles ont fait et tout ce qu'elles font. Ne t'appuie donc plus sur tes propres forces, mais jette- toi courageusement, et sans délibérer davantage, entre les bras de ton Dieu, il te recevra et te sauvera. Je rougissais de honte d'entendre encore la voix de mes folies passées, et comme je demeurais rêveur et pensif, elle me disait : Bouche tes oreilles à toutes ces pensées déshonnêtes et mortifie les membres qui les excitent en toi. Les plaisirs qu'elles te représentent, n'approchent pas de ceux que l'on goûte dans la loi du Seigneur. Voilà le combat qui se passait dans mon cœur, de moi-même contre moi-même. J'allais me jeter à terre, sous un figuier, ne pouvant plus retenir mes pleurs, il en sortit de mes yeux comme un torrent. Et je vous parlais, sinon en ces termes, au moins en ce sens : Eh ! Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité ? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées. Et c'est ce qui me faisait ajouter avec des sanglots : Jusques à quand ? Jusques à quand ? Demain ! Demain ! Pourquoi pas à l'instant ? Pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte ?

« Et tout à coup, pendant que je parlais de la sorte, et que je pleurais dans toute l'amertume d'un cœur brisé, j'entends sortir de la maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille, qui chantait et répétait ces mots : « Prends, lis ! Prends, lis ! »

« Je m'arrêtai soudain, changeant de visage », continue saint Augustin, « et je me mis à chercher avec la plus grande attention si les enfants, dans quelques- uns de leurs jeux, faisaient usage d'un refrain semblable. Mais je ne me souvins pas de l'avoir jamais entendu. Alors, comprimant le cours de mes larmes, [161] sûr que c'était là une voix du ciel qui m'ordonnait d'ouvrir le livre du saint Apôtre Paul, je courus au lieu où était assis Alype, et où j'avais laissé le livre. Je le prends, je l'ouvre, et mes yeux tombent sur ces paroles que je lis tout bas : Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches, dans les plaisirs et les impuretés, dans les jalousies et les disputes : mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne cherchez plus à contenter votre chair. Je n'en voulus pas lire davantage, et du reste, qu'en était-il besoin ? Car ces lignes étaient à peine achevées, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière calme qui dissipa pour jamais toutes les ténèbres de mon âme. » Augustin était converti, et converti par une bonne lecture. Que tous ceux qu'agitent les passions qui désolèrent sa jeunesse, prennent le même moyen que lui pour revenir à Dieu.

339. Cherchons à connaître le chef-d'œuvre de Dieu.

Saint Stanislas, afin de mieux connaître à fond la Sainte Vierge, recherchait les ouvrages qui traitent de ses perfections et de ses grandeurs ; et il recueillait, dans des cahiers à son usage, tout ce qu'il rencontrait de plus beau et de plus frappant. Pour s'exercer à l'éloquence, il ne choisissait d'autre sujet que les grandeurs de celle qu'il appelait sa Mère, développant ainsi son esprit et son cœur en cherchant à la connaître et à l'aimer.

Rien de plus salutaire que d'entendre les prédications qui ont Marie pour objet. Aujourd'hui, dans la plupart des villes et jusque dans les hameaux, pendant tout le mois de mai, on prêche dans toutes les églises la dévotion à Marie. Qu'on ne se prive pas, par sa faute, de ces pieux exercices, que les Souverains Pontifes ont enrichis de précieuses indulgences.

340. Ignace à Xavier.

Au moment où saint François-Xavier, jeune encore, étudiait à Paris, ne rêvant que la gloire humaine, il rencontra un de ses compatriotes, comme lui d'une noble famille, mais possédé d'une tout autre ambition qui lui répéta la parole du Sauveur : *Que sert à l'homme de gagner l'univers ?* D'abord, François-Xavier n'y prit pas garde, mais Ignace de Loyola re-[162]-vint

plusieurs fois à la charge : Que sert à l'homme de gagner l'univers ? disait-il toujours. À la fin, le jeune homme a compris que ce qu'il poursuit n'est que fumée ; il laisse donc la carrière du siècle, il renonce à cet avenir qui s'offrait brillant à ses espérances. Il se fait prêtre, il devient missionnaire, il part pour les Indes et convertit à Dieu cinquante-deux royaumes. O puissance de cette parole bien méditée : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

341. Alphonse de Liguori, enfant.

Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les Pères de l'Oratoire les avaient conduits à une campagne. On y invite Alphonse de Liguori, encore enfant, à jouer aux boules; il s'en défend quelque temps, sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu, n'en jouant jamais aucun ; enfin, il cède aux instances de ses compagnons et, malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit de dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait fait d'abord Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières ; à ce langage, le saint enfant ne peut se contenir et répond d'une voix émue : « Quoi donc? C'est ainsi que, pour la plus misérable somme, vous osez offenser Dieu ! Tenez, voilà votre argent, et il le jeta à ses pieds ; Dieu me préserve d'en gagner à ce prix ! » Aussitôt il disparut, s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge frappèrent tous ces jeunes gens et le coupable surtout. Cependant, ils avaient repris leurs jeux, la nuit approchait et Alphonse ne paraissait plus; ils en sont inquiets et se mettant tous ensemble à le rechercher, ils le trouvent dans un lieu écarté, seul et prosterné devant une petite image de la Sainte Vierge, qu'il avait attachée à un laurier ; il paraissait tout absorbé dans sa prière, et déjà ils l'entouraient depuis un moment sans qu'il les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé, n'étant pas maître de lui-même, s'écrie avec force : « Ah ! Qu'ai-je fait? J'ai maltraité un saint. » Une telle délicatesse de conscience dans un enfant, prouve en effet la sainteté de son âme. [163]

342. Charlemagne à son fils Louis.

Charlemagne, le plus grand prince dont l'histoire de France et de l'Europe puisse se glorifier, grand par ses conquêtes, grand par son amour des sciences, grand par ses sages lois, grand par ses vertus, venait d'être frappé de la manière la plus cruelle, sur ses vieux jours. Il avait vu mourir sa fille et deux de ses fils, il ne lui restait plus que Louis, qu'il voulut associer à l'empire. Il lui dit donc : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, toi que Dieu m'a laissé, pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte ; ma vieillesse même m'échappe, le temps de ma mort approche ; me promets-tu de craindre Dieu, d'observer ses commandements, de protéger l'Église? Louis le promit en versant des larmes. — Va donc prendre la couronne (elle était placée sur l'autel), mets-la sur ta tête et n'oublie pas tes engagements. » Grandes et sublimes leçons que tous les parents devraient donner à leurs enfants, avant de mourir.

343. Pas de luxe !

La mise de Madame de Chantal, si modeste avant son mariage, le devint davantage encore depuis : elle quitta les vêtements les plus précieux de sa jeunesse, et se vêtit des étoffes les plus communes; elle supprima toutes les dépenses de toilette, à tel point qu'on disait d'elle, qu'il n'y avait dans sa personne rien de jeune que le visage. Cela ne l'empêcha pas de conquérir l'affection de son mari et l'estime du monde.

344. Paroles de Napoléon Ier sur Jésus-Christ.

La sainteté de Jésus-Christ est divine. Écoutons sur ce sujet un grand homme, un génie. Napoléon Ier disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure, de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux; dans un commerce de vie, pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique : sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur ; qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme [164] immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité. Quel nom donner à Celui qui réunit tous les traits du sublime? Tout du Christ m'étonne ; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme de comparaison. Il est vraiment un être à part; plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand et d'une grandeur qui écrase. » « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, a avoué l'impie Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

345. Un mot de saint Bernard.

Saint Bernard disait de lui-même : « Tout ce que le monde aime, les plaisirs, les honneurs, les richesses, les vaines louanges, tout cela m'est une croix; et à tout ce que le monde croit être une croix, je m'y attache et je l'embrasse avec une grande affection. »

Le monde, en effet, est l'ennemi de l'Évangile: et l'Évangile c'est la vérité.

346. André Bobola.

Le B. André Bobola, jésuite polonais, fut l'objet de toutes les attaques des schismatiques. Les prêtres du schisme payaient des misérables pour l'accabler de coups et d'injures. Ils ramassaient des enfants schismatiques, les plus grossiers et les plus libertins, et les envoyaient attendre à la porte du collège qu'André en sortit. Dès que le missionnaire paraissait, les projectiles les plus honteux volaient sur lui; et les clameurs les plus insultantes retentissaient. Ces enfants le suivaient à la porte des pauvres, des malades, et le ramenaient au milieu des huées. Cela dura plusieurs années, et c'était presque tous les jours la même scène. L'homme de Dieu ne reculait jamais. Jamais il n'omettait, ni ne différait ses courses apostoliques pour éviter ce concert abominable. Il lui semblait, au contraire, que citait pour lui une ovation, aussi s'avancait-il le visage serein au milieu de ce tumulte.

Il regardait ses petits persécuteurs avec un œil plein de tendresse. Plus d'une fois il voulut leur parler; mais la leçon leur était faite; et ils se bouchaient les oreilles en l'appelant sorcier. Les saints supportent [165] tout et pardonnent ; les vindicatifs s'aigrissent, et leur haine pour le prochain leur attire celle de Dieu.

347. Aleth, mère de saint Bernard.

Elle eut sept enfants, qui naquirent plutôt pour le monastère de Cîteaux que pour leur famille. Tant qu'elle leur fut conservée, elle les éleva moins pour la cour que pour le cloître, ne leur servant jamais de mets délicats, mais des aliments vulgaires. Elle aimait d'une affection particulière Bernard, dont un songe céleste lui avait révélé la grandeur future. Dès qu'elle l'eut mis au monde, elle le consacra à Dieu, non pas seulement comme elle le faisait pour ses autres enfants, mais d'une manière particulière, le destinant et le vouant au service du Seigneur. Bernard perdit bien jeune sa vertueuse mère; mais au moment où, ses frères tentant tout pour le détourner d'embrasser la vie religieuse, il sentait sa résolution ébranlée, le souvenir de sa mère le poursuivait partout. Partout il rencontrait sa douce image qui semblait lui faire ce reproche : Est-ce pour les vanités du siècle, ô mon fils, que je vous ai élevé avec tant de soins?

Et ce souvenir l'affermait dans son dessein de quitter le monde. Que ne peut une sainte mère sur l'âme de ses enfants, même quand elle les laisse orphelins!...

348. Comment François de Sales, enfant, apprenait.

Saint François de Sales, dès sa tendre enfance, écoutait avec une avidité merveilleuse l'enseignement du catéchisme, et il faisait lui-même, sur les mystères, des demandes qui excitaient l'admiration. Dès qu'il savait un certain nombre de réponses, il sortait tout joyeux, convoquait les enfants du voisinage, à l'aide d'une clochette qu'on lui avait donnée pour se divertir, les rangeait en cercle autour de lui, leur récitait ses réponses, puis les leur faisait redire à eux-mêmes par petites phrases coupées, jusqu'à ce qu'ils les sussent. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir un apôtre, un docteur de l'Église.

349. Miracles de Jésus-Christ.

Pour faire croire à ses paroles et prouver qu'il était Dieu, J.-C. a fait des miracles; il a rendu la vue aux [166] aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ces miracles sont attestés par l'Évangile, dont il est impossible de nier l'authenticité et la vérité. Les Celse, les Julien, ces incrédules des premiers siècles, n'ont pas osé l'entreprendre. Plusieurs des miracles opérés par N.-S. sont rapportés par les historiens païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à l'impie Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Or, le miracle est le sceau divin apposé à une doctrine. C'est par la seule puissance de Dieu que les lois du monde peuvent être suspendues. Or, Dieu ne peut mettre sa puissance au service de l'erreur, sans se faire le complice du mensonge, et sans conspirer à la perte des âmes. Puisque donc J.-C. a fait, pour prouver sa divinité des miracles éclatants, il est véritablement Dieu; et si nous nous trompons, en le croyant, c'est Dieu même qui nous tromperait.

350. Si nous connaissions le don de Dieu.

Nos doutes ne viennent que de l'obscurité de nos esprits. Saint Ignace avait reçu de telles lumières sur nos mystères qu'il disait : Lors même qu'ils ne seraient pas contenus dans l'Évangile, je ne craindrais pas de les prêcher, ni même de verser tout mon sang pour les défendre.

351. Un jeune cultivateur qui sera un saint prêtre.

« Quand j'étais tout seul aux champs avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier, comme lorsque je cultivais mon champ, comme je serais heureux ! On se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage, je m'étendais par terre comme les autres. Je faisais semblant de dormir et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah ! C'était le plus beau temps. Et donnant mon coup de pioche, je me disais : Il faut cultiver son âme, en arracher la mauvaise herbe. » C'est ainsi que ce jeune cultivateur se disposait, sans le savoir, à devenir [167]-nir un saint prêtre. Ceux qui l'imiteront, s'ils ne deviennent pas prêtres, deviendront des saints.

352. Exhortation pressante de saint Bernard.

« O vous, qui sentez que dans le courant du siècle, vous flottez plutôt à travers les tempêtes, que vous ne marchez sur la terre ferme, ne détournes pas les yeux de cette céleste étoile, si vous ne voulez pas être englouti par la tourmente. Si les vents des tentations se soulèvent, si vous rencontrez les épreuves des tribulations, regardez l'étoile et invoquez Marie. Si, vous êtes

soulevé par les ondes de l'orgueil, de l'ambition, de la haine, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie.

« Si la colère, l'avarice, les plaisirs des sens, ébranlent la barque de votre âme, regardez Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, confus des hontes de votre conscience, effrayé par la crainte du jugement, vous sentez s'entrouvrir devant vous le gouffre de la tristesse, l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans les dangers, dans les épreuves, dans les doutes, pensez à Marie, invoquez Marie... En la priant, vous ne désespérerez plus ; en pensant à elle, vous ne pouvez-vous égarer; si elle vous tient, vous ne tombez pas; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre ; si elle vous guide, vous marchez sans peine; si elle vous est propice, vous arriverez sûrement au ternie. »

353. Dieu se charge d'honorer ceux qui pour lui ne craignent pas de subir quelque mépris.

Saint Wenceslas, duc de Bohême, ne voulut pas manquer la messe un jour que l'empereur Othon Ier avait convoqué une diète à Worms. Il arriva donc trop tard à la Chambre. L'empereur et les autres princes, trouvant mauvais qu'il se fît attendre, avaient résolu entre eux que pas un ne se lèverait de son siège quand il entrerait. Mais dès qu'on le vit paraître, l'empereur changea bien de sentiment; car ayant aperçu deux anges qui l'escortaient et le couvraient d'une croix d'or, il se leva de son trône impérial, alla au-devant de lui et le fit asseoir à ses côtés. Il érigea le duché de Bohême en royaume, et l'exempta de tout impôt. Wenceslas ne voulut jamais prendre le [168] titre de roi, que ses successeurs ont porté cependant depuis.

354. Charlemagne.

Ce grand monarque fonda à Paris une célèbre école; il allait lui-même en présider les examens; et il faisait placer les bons élèves à sa droite, et les paresseux à sa gauche. Il disait aux premiers : Puisque vous avez le zèle de la science, je vous donnerai les plus hautes fonctions de mon royaume; et aux autres, parmi lesquels se trouvaient des enfants des grands et des nobles : Si vous ne faites des efforts pour réparer votre négligence par votre travail, vous n'aurez jamais de moi aucune faveur. Ceux qui gouvernent doivent, en effet, récompenser le mérite ; s'ils ne le font pas toujours, Dieu saura le faire.

355. La duchesse de Bouillon.

Éléonore de Bergh, princesse catholique à la façon des fidèles de la primitive Église, avait épousé Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, un des principaux champions du protestantisme, à la condition qu'abjurant l'hérésie, il rentrerait dans le sein de l'Église, engagement qu'il tint en effet, au mépris des suggestions de sa famille et de ses intérêts temporels les plus manifestes. Prématurément devenue veuve, la duchesse de Bouillon montra pour le salut de cinq fils et de cinq filles, que son époux lui avait laissés, une sollicitude, dont les témoignages sont si éclatants et si extraordinaires, qu'à peine seraient-ils croyables, s'ils n'étaient attestés par des monuments qu'on ne peut récuser. La persévérance de ses enfants dans la foi véritable, qu'elle se faisait gloire d'avoir rétablie dans la maison de Bouillon, fut dès lors l'unique occupation de sa vie. Bientôt pressentant, comme il semble, qu'elle mourrait prématurément aussi, et alarmée à la pensée de laisser de jeunes orphelins sous la redoutable influence des parents du feu duc, tous calvinistes ardents, elle prit, par son testament, des dispositions telles, qu'on peut assurer que jamais, sous une semblable forme surtout, n'a été faite une si frappante et si admirable profession de foi. Dans cet acte de ses dernières volontés, Éléonore de Bergh ne [169] songe qu'à une chose, la foi de ses enfants. Elle institue le roi, le parlement, les évêques, les seigneurs catholiques, leurs tuteurs honoraires, adjurant avec

larmes, le monarque, les magistrats, les prélats, de veiller non pas à leurs biens temporels, à leur avenir selon le monde, mais au soin de leur âme, à l'intérêt de leur salut, seul point qu'elle ait à cœur.

Elle ordonne aux cinq frères et aux cinq sœurs, de lire ensemble fréquemment, pendant toute leur vie ce testament, où s'épanche avec effusion l'ardeur de son zèle pour la religion catholique, afin de s'affermir de plus en plus, par cette lecture, dans leur foi. Ayant eu la précaution de faire écrire et signer en sa présence, par chacun de ses enfants, la promesse de mourir catholique, elle ordonne qu'aussitôt après sa mort cette promesse soit mise entre ses doigts glacés, pour être avec elle renfermée dans la tombe. Ce n'est pas tout. Elle exige que ceux de ses enfants restés fidèles désavouent et ne reconnaissent plus jamais celui d'entre eux qui aurait trahi sa foi et sa signature.

« Au jour, disait-elle ensuite, où nous ressusciterons tous ensemble, je jetterai les yeux sur vous tous, et alors, s'il y en a un qui se soit démenti de sa parole, je lui dirai : Va, maudit et malheureux! Va perfide et déloyal, je ne te reconnais point pour mon enfant; tu as faussé la foi à Dieu, à son Église, à ta mère, à ta propre signature; va... » À ce coup, on pensera, sans doute, que toutes les ressources de la tendresse maternelle sont épuisées, et que, pour assurer la conservation de la foi dans le cœur de ses enfants, la duchesse de Bouillon ne peut plus rien; que l'on se détrompe.

Convaincue que la foi catholique est un bien au-dessus de tout prix, cette incomparable mère trouvera encore une suprême ressource, celle de s'offrir elle-même en victime. Dans son indicible appréhension qu'un seul de ses enfants, un seul, pût, en matière de religion, en venir à chanceler jamais, elle implorait de Dieu, comme une insigne faveur, de demeurer jusqu'au dernier jugement en purgatoire, si Dieu voulait, à ce prix seulement, lui accorder l'inébranlable persévérance de tous les siens dans la foi catholique. [170]

Les enfants de l'illustre et vertueuse princesse n'ont pas été et ne pouvaient pas être en vain l'objet de si admirables sollicitudes. L'un d'eux est devenu cardinal de la sainte Église romaine; deux de ses filles, resplendissantes de tout l'éclat de leur naissance, de leur beauté et de leurs immenses richesses, sont allées, avec un souverain dédain des félicités et des grandeurs humaines, chercher le paradis sur la terre dans les souffrances et l'obscurité du Carmel, tous ont persévéré. Ah ! Si tous les enfants avaient de telles mères !...

356. Chabot, l'ex-capucin.

Chabot, fils du cuisinier du collège de Rodez, se fit capucin et devint gardien du couvent de cette ville. Il voulut lire les livres qui perdaient les âmes, afin de les en préserver ; il se pervertit ainsi lui-même, signa la constitution civile du clergé, devint grand vicaire de l'évêque constitutionnel de Blois qui le fit nommer député à l'Assemblée nationale. Chabot apostata six hommes chargés de lui faire des blessures, afin d'exciter la haine contre la royauté ; il provoqua le décret qui consacrait la cathédrale de Paris au culte de la raison et assista à cette parade. Devenu suspect à Robespierre, il fut mis en prison, où il s'empoisonna. Sous l'action du poison, il poussait de tels cris qu'un médecin qu'il avait fait emprisonner, lui donna du contrepoison ; et il guérit assez pour porter trois jours après sa tête sur l'échafaud. On voit par là où peuvent conduire les lectures impies et ce que vaut cette excuse : Je n'en prends que ce que je veux....

357. Les bijoux d'une mère.

On connaît l'histoire de Cornélie. Un jour qu'une dame romaine la priait de lui montrer ses ornements : « Attendez quelques instants, répondit la noble mère: et quand ses fils rentrèrent

des écoles de Rome : Voici, dit-elle en les montrant les ornements de Cornélie. » À combien plus juste titre la mère chrétienne doit-elle être fière de sa mission ! En effet, dans ses enfants, la foi lui découvre des êtres immortels faits à l'image de Dieu. [171]

358. Soyons fiers d'être papistes.

Quand un protestant croyait lancer l'injure à O'Connell, le libérateur de l'Irlande, en l'appelant papiste, il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment : « Misérable, tu crois me faire une injure et tu m'honores ; oui, je suis papiste et je m'en glorifie. Cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au-delà de Luther et de Calvin. Si tu avais une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dépendre du Pape que du roi, de la soutane que de la jupe?... »

359. Marie-Eustelle.

Marie-Eustelle de St-Palais, cette belle âme qui, comme nous l'avons dit, vivait au milieu du monde, a écrit d'elle-même ces admirables lignes : « Dans le temps de mes peines, le Seigneur me donna la pensée de me consacrer à lui par le vœu de chasteté perpétuelle. Dès l'instant de ma conversion, ce bon Maître m'inspira un amour tout particulier pour cette belle vertu. Autant j'avais eu autrefois de légèreté, de vanité, de témérité, autant je me sentis dès lors d'affection et de respect pour cette fleur toute belle, toute angélique. En proie à tant de combats qui me faisaient craindre pour elle, je ne me rappelle pas d'avoir eu depuis mon retour à Dieu aucun reproche à me faire sur ce sujet. Je n'ai même jamais eu d'accusation à faire là-dessus quand je me suis présentée au tribunal de la pénitence. J'aurais préféré mourir mille fois plutôt que de consentir au moindre sentiment tant soit peu répréhensible sur cet article si délicat.

« Le désir que j'avais de vouer à Dieu ma virginité ne pouvait donc venir que de lui. Je voulais lui appartenir entièrement, afin qu'il eût le seul domaine absolu de mon cœur et de ses affections, de mon esprit et de ses pensées, de mon âme et de ses opérations, de mon corps et de tous ses sens; je voulais en un mot qu'il n'y eût point de partage, point de réserve dans l'holocauste que je brûlais de lui offrir. Mon aimable Sauveur m'avait plusieurs fois fait entendre ce [172] langage : « Je suis un Dieu jaloux, je veux posséder entièrement ton cœur, parce que je veux sans mesure te donner ma grâce et mon amour. » Ce fut alors que, selon l'inspiration de cette même grâce, éclairée extraordinairement sur le prix de la meilleure part qui m'était présentée par celui qui rend les vierges fécondes en vertus, qui se plaît parmi les lis, qui chérit et protège la virginité, je demandai à mon directeur la permission d'effectuer bien vite ce désir du Cœur de Jésus, je veux dire de m'engager irrévocablement à lui par un vœu.

« J'ignorais alors absolument les sages règles de prudence tracées par l'Église et dont les directeurs ne doivent pas s'écarter, quand les personnes demeurant au milieu du siècle expriment le désir de se lier à la virginité par vœu perpétuel. Elles doivent être assez longtemps éprouvées et exercées avant que l'on donne consentement à leur souhait; car il serait à craindre que, dans l'élan d'une ferveur indiscrete et trop passagère, on ne contractât une obligation d'autant plus sérieuse qu'elle est naturellement irrévocable. C'est pour cela que les confesseurs n'autorisent, en règle générale, que des engagements temporaires comme par exemple d'une fête de la Sainte Vierge à une autre, de six mois ou d'un an, jusqu'à ce qu'une expérience assez longue et sérieuse les ait pleinement rassurés sur un lien qui devra durer toute la vie.

« J'avais vingt-deux ans quand je manifestai sur cet article mes pensées à mon directeur. Il est probable que si je les eusse fait connaître quelques années auparavant, il se fut plus tôt

rendu à mes ardents désirs, après les épreuves qu'exigent les saintes règles de l'Église; mais, malgré toutes mes sollicitations, mes prières et mes larmes, il me fit attendre deux ans entiers ce que je sollicitais avec tant d'instance, de soupirs et de gémissements. Ah! J'aurais franchi tous les obstacles pour jouir de la faveur vers laquelle tendaient tous mes vœux: car je n'aimais que la chasteté; je ne pensais qu'au moyen de la posséder dans toute sa perfection; je n'avais de pensées, d'affection que pour elle, non seulement parce qu'elle me ravissait par sa beauté, mais surtout parce que je savais l'amour que Jésus [173] lui porte et que je voulais témoigner mon amour à Jésus en m'attachant de plus en plus à ce qu'il aime. « Enfin, après une attente de deux années, Notre-Seigneur permit que mon confesseur se rendit à mes désirs. Il arriva pour moi ce jour heureux, où il me fut permis d'être admise au rang des épouses du Sauveur. Non, je ne trouverai jamais d'expressions capables de rendre les sentiments de mon âme dans cette circonstance! J'étais hors de moi; c'était une ivresse véritable de bonheur et de joie. Ce fut le jour de la purification de Marie que je fis le vœu de perpétuelle virginité. Je me consacrai en même temps à la Reine des vierges. Je traçai sur les sentiments que Jésus m'inspira deux formules de consécration que j'ai depuis portées sur mon cœur, bien fermées dans la croix de mon Époux Jésus. O insigne faveur, et dont j'étais bien indigne... »

(Écrits de Marie-Eustelle.)

360. Un parfait gentilhomme.

Le Bienheureux Jean de Montmirail fut conduit jeune à la cour du roi de France, par André, son père. Malgré son humeur martiale, Jean se faisait aimer de tous. Ses traits respiraient l'amabilité. Il était droit, franc, libéral, officieux, sensible aux afflictions de ses amis; on le trouvait prêt à rendre service aux grands et encore plus aux petits. Il devinait les désirs et s'empressait de les satisfaire, sans attendre qu'on les exprimât. Il aimait mieux donner que de recevoir; aussi Philippe-Auguste, touché de la rare bonté qui faisait le fond de son caractère, l'appela-t-il, non Jean de Montmirail, mais Jean Bonté.

Le crédit de Jean était immense. Loin d'en abuser, il ne s'en servait que pour faire des heureux et obtenir des faveurs à ceux qui s'en montraient dignes. Car il se faisait aimer de son souverain, et admirer des grands. On peut dire qu'il était la gloire et les délices de la cour. Il avait si bien su y gagner les cœurs qu'il n'avait point d'envieux. Philippe qui l'avait pris pour son confident, lui faisait part de toutes ses joies et de toutes ses peines.

Tant il est vrai que rien n'attire l'estime des hommes, et n'ouvre leur cœur, comme la bonté, surtout quand elle est inspirée par la foi. [174]

Malgré cela, Jean comprit que les faveurs du monde ne sont pas faites d'ordinaire pour assurer celles de Dieu. Il sentit que la cour devenait un péril; aussi la quitta-t-il pour se retirer dans ses terres, et y vivre dans la prière, la pénitence et la pratique de toutes les vertus. Cela ne suffît même point au désir qu'il avait de tout sacrifier à Dieu. Aussi alla-t-il s'enfermer dans un monastère, et s'y faire le dernier des frères, lui qui avait été le premier dans le palais des rois.

361. Lisez l'Évangile.

L'impie Diderot, faisant lire l'Évangile à sa fille, fut surpris par un de ses amis, qui lui en témoigna son étonnement. « Et que pourrais-je, reprit-il, lui enseigner de mieux? »

362. Fonction d'un laquais de Philippe.

Les païens eux-mêmes avaient compris que la pensée de la mort est salutaire. Philippe, roi de Macédoine, avait donné à un de ses valets la mission de lui dire chaque matin à son lever : « Roi, vous êtes homme, vivez en vous souvenant que vous devez mourir. » Ils sont moins sages

que ce roi païen, ceux qui écartent, comme une pensée importune, le souvenir de leurs fins dernières.

363. Académicien catéchiste.

Le baron Cauchy, membre de l'Académie des sciences, une fois par semaine, à heure fixe, enseignait, à Paris, le catéchisme aux petits Savoyards abandonnés. Ceux qui entreprennent l'œuvre des catéchismes, plus nécessaire aujourd'hui que jamais, à cause des écoles sans Dieu, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités, selon la promesse divine.

364. Ce qu'il faut pour être bon Français.

Napoléon, s'entretenant avec Mme de Montesquieu, au sujet de Bernadotte, un de ses soldats qui était devenu roi de Suède : « Voilà une grande fortune pour lui, dit-il. » — « Oui, mais il y a un fameux revers à la médaille, » répondit Mme de Montesquieu. En effet, Bernadotte avait dû, pour monter sur le trône, abjurer le catholicisme. « C'est vrai, dit Napo-[175]-léon, et moi qui passe pour ambitieux, je ne renoncerais pas à ma foi pour toutes les couronnes. » Confiant à Mme de Montesquieu l'éducation de son fils unique, qu'il avait fait roi de Rome : « Madame? dit-il, vous en ferez un bon chrétien. » Quelqu'un qui était là se mit à sourire. « Je sais ce que je dis, reprit Napoléon; si mon fils n'est pas un bon chrétien, il ne sera jamais un bon Français. »

365. Soldat de J.-C.

L'histoire rapporte que Julien l'Apostat, après avoir renoncé à la foi, voulut professer solennellement le paganisme et offrir, avec un grand appareil, un sacrifice aux faux dieux... Quand tout est prêt pour cette abominable cérémonie, les prêtres des idoles se trouvent tout à coup interdits et comme paralysés; leurs couteaux ne peuvent entamer les victimes, le feu qu'ils ont allumé s'éteint subitement. Ils se disent entre eux qu'il y a sans doute parmi les assistants quelqu'un qui a reçu récemment le Baptême ou la Confirmation et qui met obstacle à leur culte. L'empereur ordonne à haute voix de rechercher s'il n'y avait pas dans l'assemblée quelque Galiléen : c'est de ce nom qu'il désignait les chrétiens. Aussitôt un jeune homme se présente : « Je suis chrétien, dit-il, baptisé et confirmé depuis peu. C'est moi qui ai invoqué Jésus-Christ et les démons n'ont pu être reconnus pour dieux. » L'empereur, saisi de frayeur, sortit du temple couvert de confusion. Le jeune chrétien alla raconter à ses frères la force merveilleuse que le Saint-Esprit lui avait donnée, pour confesser sa foi et ruiner le culte sacrilège des idoles. Puissent tous ceux qui ont reçu comme lui la Confirmation avoir le même courage !

366. L'Eucharistie jugée par Voltaire.

L'impie Voltaire lui-même avouait son admiration pour ce mystère et ses résultats : « Voilà des hommes, disait-il, qui reçoivent Dieu dans eux au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, au pied d'un autel tout brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie, on respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre. On est uni avec Dieu... Qui osera, qui pourra commettre après cela [176] une seule faute, en concevoir seulement la pensée? Il était impossible d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu ! »

367. Un mot de Mme de Chantal.

Dans un de ses voyages, Mme de Chantal, déjà fondatrice et supérieure de la Visitation Sainte-Marie, alla un jour visiter une dame d'une haute noblesse et de grande vertu. Entre les demoiselles d'honneur de cette dame, elle en remarqua une dont l'extérieur était d'une noble simplicité et dont les traits trahissaient une belle âme. Elle s'approcha d'elle sans la connaître, et lui dit tout bas, afin d'être entendue d'elle seule : « Ma fille, si vous trouvez un époux qui vaille

Jésus-Christ, je vous conseille de le prendre. » Quelque temps après, cette jeune fille quittait le monde et allait frapper à la porte d'un monastère de la Visitation. Jeunes filles, si vous trouvez un époux qui vaille Jésus-Christ, je vous conseille de le prendre.

368. Une pratique de M. Olier.

Le vénérable fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, l'illustre M. Olier, a écrit de lui-même : « Je n'ai jamais osé me servir d'aucun nouveau vêtement comme d'habits, de chapeaux, ou du reste, sans en consacrer le premier usage à la sainte Vierge, la priant de ne pas souffrir que, pendant qu'ils seraient à mon usage, j'eusse le malheur d'offenser jamais son divin Fils. » Rien de plus facile à imiter...

369. Les images.

César, rencontrant une statue d'Alexandre, s'écria : À mon âge, grand homme, tu avais conquis le monde, quand pourrai-je t'égalier? À la vue des images des saints, souvenons-nous qu'ils ont conquis le ciel, et cherchons à le conquérir à notre tour. « Ce qu'est l'écriture pour ceux qui savent lire, la peinture l'est pour les ignorants qui regardent, écrivait saint Grégoire-le-Grand. Nous exposons les tableaux dans les églises, afin que ceux qui ne savent pas lire, apprennent sur les murailles ce qu'ils ne peuvent apprendre dans des livres. » [177]

370. Marie, mère des orphelins.

Une tendre dévotion à la sainte Vierge couronnait toutes les vertus naissantes de sainte Jeanne de Chantal, encore enfant. Orpheline dès le berceau, aussitôt qu'elle eut l'âge de raison et qu'elle put sentir ce que c'est que de n'avoir pas de mère, elle se tourna du côté de Marie, la suppliant de l'accepter pour sa fille. Depuis lors, elle se plut à se nommer son enfant, la consulta comme nous consultons nos mères, et l'appela à son aide dans toutes ses entreprises et dans tous ses dangers. Entre autres grâces, elle lui dut de se conserver sans tache au milieu des séductions périlleuses auxquelles fut exposée sa jeunesse. Plus tard, madame de Chantal, encore dans le siècle, établit la Sainte Vierge supérieure de toute sa maison et cette maison bénie de Dieu était le modèle de toute la contrée que la sainte habitait.

Quand elle fut devenue fondatrice et supérieure de la Visitation de Sainte-Marie pendant qu'elle faisait sa retraite, trois sœurs allèrent un jour la trouver pour lui demander quelques permissions. Elles la trouvèrent les bras croisés devant une image de la Sainte Vierge, et, au lieu de répondre à leurs demandes, elle leur ordonna de faire tous les jours, pendant leur retraite annuelle, un quart d'heure d'oraison devant une image de la Sainte Vierge. Prenant ensuite les Litanies : « Voyez, mes filles, leur dit-elle, comme nous avons tout en Marie : si nous sommes enfants, elle est Mère ; si nous sommes faibles, elle est forte ; si nous avons besoin de grâces, elle est la Mère de la divine grâce ; si nous sommes ignorantes, elle est le siège de la sagesse ; si nous sommes tristes, elle est la cause de notre joie. » Et elle poursuivit ainsi tous les versets des Litanies. Après quoi, elle renvoya les sœurs, leur demandant qu'elles priassent fort la Sainte Vierge pour elle. Dieu a mis, en effet, en Marie la plénitude des grâces afin que nous allions à elle dans tous nos besoins.

371. Blasphèmes des enfants.

Eusèbe rapporte que l'empereur Maximin fit composer un petit livre plein de blasphèmes contre le Dieu des chrétiens ; il le fit distribuer et apprendre [178] par cœur aux enfants des écoles païennes, qui s'en allaient débitant ces blasphèmes. La justice de Dieu ne se fit pas attendre ; la peste éclata et fit mourir tant de païens que les bras manquaient pour les ensevelir.

L'empereur lui-même perdit la vue, devint fou et se tua. Aucun chrétien ne fut frappé de la peste. Mais quels châtements ils se préparent, les chrétiens d'aujourd'hui qui blasphèment !...

372. Travailler, comme un bon soldat du Christ.

Jamais on ne trouvait sainte Jeanne-Françoise désoccupée, écrit l'historien de sa vie. Quand, après avoir entendu la messe, elle avait visité les cours, les cuisines et quelquefois même les fermes les plus éloignées, on la voyait rentrer gaie et joyeuse et reprendre son ouvrage ; elle ne l'interrompait que par nécessité ou pour s'adonner à la lecture. Tous les moments que ses travaux lui laissaient libres, elle les employait à la Vie des Saints, aux Annales de la France ou à quelque autre histoire utile; mais jamais à aucun livre suspect en matière de foi ou libre en matière de mœurs. Loin de lire de tels livres, elle ne les souffrait même pas dans sa maison, et les jetait au feu dès qu'elle les trouvait. S'il lui venait des visites, c'était l'ouvrage en main qu'elle les recevait. Une femme de chambre la pria un jour de se reposer : « Oh ! non, dit-elle, si je perdais du temps inutilement je croirais faire un vol à l'Église et aux pauvres. » Elle formait ses enfants sur ce modèle; dès qu'ils purent tenir l'aiguille, elle leur apprit à broder des nappes pour les autels, à coudre des habits pour les pauvres, à ne rester jamais oisifs.

373. Confiance !

Saint François de Sales était encore étudiant à Paris, quand il fut attaqué d'une tentation de désespoir si violente qu'il ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir; il entra alors dans l'église de Saint-Etienne des Grès, où Marie est honorée sous le nom de N. D. de Bonne Délivrance ; il se jeta aux pieds de Marie, récita le Souvenez-vous, fit à la Sainte Vierge diverses promesses et se releva guéri. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous? [179]

374. La Messe.

Alphonse d'Albuquerque, ce grand conquérant des Indes, se voyant avec son armée en péril de faire naufrage, prit entre ses mains un enfant qui se trouvait sur le vaisseau; et l'élevant vers le Ciel : Seigneur, dit-il, nous sommes pécheurs et méritons la mort, mais cet enfant est innocent; pour l'amour de lui, pardonnez aux coupables. » La mer s'apaisa aussitôt. Comment Dieu ne s'apaiserait-il pas quand le prêtre élève l'hostie entre le ciel et la terre ! O pécheurs, venez à la messe si vous voulez que Dieu ne vous écrase pas de ses foudres.

375. Le lion de saint Gerasime.

Le saint abbé Gerasime se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gerasime s'assied, prend la patte de l'animal et y voit un abcès formé par l'éclat d'un roseau ; il ouvre l'abcès, le panse et le lion soulagé s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance. Quand le saint homme fut mort, le lion ne cessa de rugir de regret, jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur. O homme, interroge les animaux, ils t'apprendront la reconnaissance. Les animaux oublient facilement, et cependant le chien se souvient d'un morceau de pain noir, dur et moisi qu'on lui a jeté, et toi qui te souviens de tant de choses, tu oublies non seulement la viande qui entoure l'os que tu jettes aux chiens, mais les plus riches bienfaits de Dieu.

376. Un pestiféré doublement guéri.

La peste sévissait à Tolfa et le gouverneur des mines d'alun payait son tribut à l'épidémie. Ce personnage avait une mauvaise réputation sous le rapport des mœurs. Le bienheureux Crispin de Viterbe l'alla voir : Si vous voulez que la Sainte Vierge vous bénisse, lui dit-il en entrant, il ne faut pas offenser son Fils ; qui offense l'un afflige l'autre. Le gouverneur se mit à

pleurer et promit de changer de vie. Il tint parole et vécut saintement après que le Bienheureux l'eût guéri, en faisant sur lui le signe de la croix [180] avec une médaille de la Sainte Vierge. Sachons que pour que notre dévotion à Marie soit sincère, il faut qu'elle nous fasse renoncer au péché.

377. Sennachérib.

Ce roi impie assiège Jérusalem et il écrit au roi Ézéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le vrai Dieu. Et le Seigneur envoie son ange qui frappe 185,000 hommes de l'armée assyrienne avec leur général. Sennachérib prend la fuite, et, en entrant dans le temple de ses faux dieux, il trouve ses fils armés de poignards qu'ils enfoncent dans le sein de leur père. Crime horrible, sans doute; mais juste châtiment du blasphème.

378. Sainte Rosalie de Palerme.

Rosalie, du sang royal de Charlemagne, naquit à Palerme, en Sicile, en 1130. Son père, seigneur de Roses et de Quisquina, était un chevalier renommé par sa valeur, et que Roger, roi de Sicile, s'attacha en le fixant à sa cour et en lui donnant pour épouse une de ses parentes; il lui assigna de grands domaines et une demeure dans son palais. Sa fille reçut une éducation en rapport avec sa haute position et s'appliqua tellement à la pratique de la vertu et à l'amour de Dieu que la beauté de son âme surpassa celle de son visage, qui faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. La Sainte Vierge veillait avec un soin jaloux sur la pureté de la jeune enfant; et quand les seigneurs de Sicile recherchèrent sa main, elle lui apparut et lui conseilla de se retirer du monde si elle voulait se conserver pour son Fils. Rosalie n'hésita pas, quoiqu'elle n'eût encore que quatorze ans; quittant le palais de son père, elle n'emporta avec elle qu'un crucifix et ses instruments de pénitence. Sous la conduite de deux anges qui lui servaient de guide, elle arriva sur la montagne de Quisquina. Ses guides lui indiquèrent pour sa retraite une caverne située au milieu d'un bois qui en couvrait le sommet. Dans cette grotte placée sous les neiges qui enveloppent cette montagne pendant plusieurs mois, Rosalie passa de longues années, partageant son temps entre l'oraison, la lecture et la prière. Pour se nourrir, elle avait des racines, et pour se désaltérer, l'eau qui tombait [181] des rochers. Parfois elle se délassait en gravant sur la pierre de sa cellule, ces mots que l'on lit encore aujourd'hui : *Ego Rosalia, Sinibaldi Quisquini et Rosarum domini filia, amore Domini mei Jesu-Christi in hoc antro habitare decrevi*. On voit aussi dans cette caverne une petite fontaine qu'elle creusa pour réunir les eaux qui filtraient à travers les parois de la grotte; il y a encore un autel grossier et un long morceau de marbre sur lequel elle prenait son repos, un siège taillé dans le roc et une vigne fort ancienne qui, selon la tradition, fut plantée par sainte Rosalie.

Cependant, par ordre de sa famille désolée, on cherchait la sainte dans toute la Sicile. Les anges l'avertirent qu'elle serait bientôt découverte si elle restait sur le mont Quisquina; alors Rosalie, prenant son crucifix et le bourdon des pèlerins, se dirigea sur le mont Pellegrino. Les anges, cette fois encore, la Conduisaient. Ils lui montrèrent dans la partie la plus élevée de cette montagne, une grotte que Dieu lui destinait. Elle avait une ouverture à peine suffisante pour passer; on y voyait peu clair, et le sol était tellement détrempé par les eaux, qu'à peine Rosalie put trouver un coin pour se reposer sans être dans la boue. La voûte était très basse, de sorte que la sainte était presque toujours courbée. C'est dans cette affreuse retraite qu'elle passa les dernières années de sa vie, n'ayant que des herbes et des glands pour se nourrir. Après dix-huit années de cette vie austère et pénitente, Notre-Seigneur l'appela à lui pour lui donner la récompense qu'elle avait si bien méritée (4 septembre 1162).

379. Les protestants abandonnent la religion de leurs pères.

Un ambassadeur de France en Angleterre, étant revenu d'une maladie mortelle, quelques seigneurs protestants lui demandèrent s'il n'aurait pas été affligé de mourir et d'être enterré parmi les protestants : « Non, répondit-il, j'aurais seulement ordonné de creuser une fosse un peu plus profonde, et je me serais trouvé parmi les catholiques. » Une religion qui date d'hier, ne peut pas être celle du Christ. On l'appelle réforme. Belle réforme en vérité, que celle qui supprime la virginité, l'abstinence, le jeûne, l'indissolu-[182]-bilité du mariage, le sacrement de la pénitence et nie le purgatoire. Ce serait commode de l'embrasser, si elle osait encore nier l'enfer, et si la justice de Dieu dépendait des négations des hommes.

380. Une grappe de raisin.

Saint Macaire le jeune reçut un jour une belle grappe de raisin, il s'en priva, et voulant joindre la charité à la pénitence, il la fit porter à un frère qui était d'une santé délicate. Celui-ci la fit passer à un autre, qui en fit de même. Enfin cette grappe fut ainsi portée de mains en mains dans toutes les cellules du désert, qui étaient nombreuses; et le dernier qui la reçut la porta à saint Macaire, ne sachant pas qu'elle venait de lui.

Le saint, reconnaissant la grappe et apprenant qu'elle avait été portée par toutes les cellules, remercia Dieu de la mortification et de la charité de tous les solitaires.

381. Honorons Marie.

Le B. Grignon de Montfort saluait 300 fois par jour la sainte Vierge et chaque fois en lui donnant un nouveau titre de respect. Chacun sait que l'Église invite à incliner la tête quand on prononce le Nom de Marie, comme celui de Jésus.

Saint Etienne, roi de Hongrie, dans sa vénération pour Marie, osait à peine prononcer son nom ; il ne l'appelait que la grande Dame; et ses sujets, excités par de tels exemples, avaient pour la Vierge un tel respect, qu'en l'entendant nommer, ils s'inclinaient jusqu'à terre. L'illustre fondateur de la société de St- Sulpice, M. Olier, quand il traversait Paris, cherchait de préférence les rues où était exposée l'image de Marie, afin de la saluer. À l'exemple des saints, ayons souvent sur nos lèvres le nom de Marie.

382. Martinien.

Saint Martinien, pour fuir les dangers de perdre la chasteté, s'était retiré sur un rocher au milieu de la mer, où il vivait seul. Un jour, un vaisseau fait naufrage et tous les passagers périssent, excepté une jeune fille qui, à l'aide d'une planche, aborde le rocher, et apercevant le serviteur de Dieu, lui crie d'une voix [183] lamentable : Sauvez-moi, ou je péris. Martinien la tire de l'eau, puis lui dit : Usez de mes provisions jusqu'à ce que le marinier, qui vient me visiter, soit revenu; mais nous ne pouvons demeurer ici ensemble. Cela dit, il fait sa prière à Dieu, et plutôt que de rester exposé au péril, il se jette à la mer. Le Seigneur lui envoya deux dauphins qui le portèrent sur un autre rivage. Les saints redoutent les périls et ils se sauvent, les téméraires s'y risquent et y périssent misérablement.

383. Une héroïque jeune femme.

Maxime-Galère, à peine arrivé à Nicomédie, exerça sa fureur contre les chrétiens. Il eut pour instrument de sa rage un jeune officier appelé Adrien. Ce dernier, qui avait 28 ans, et avait épousé depuis 13 mois une jeune chrétienne nommée Natalie, fut frappé de la constance des martyrs et des prodiges que Dieu opérait en leur faveur. Persuadé que leur religion était divine, il voulut, au lieu de leur donner la mort, partager leur supplice et ensuite leur gloire.

Il pria donc les greffiers de le porter sur la liste des confesseurs de la foi. L'empereur crut qu'il se portait comme bourreau; mais Adrien l'eut bien vite détrompé; il se déclara énergiquement chrétien devant le tyran qui le fit jeter en prison. Un domestique du nouveau confesseur alla en diligence avertir Natalie de son emprisonnement. Elle en pensa d'abord mourir de douleur; mais quand elle apprit que ce n'était pas pour avoir rien fait contre le service du prince qu'on l'avait arrêté, mais pour avoir confessé Jésus-Christ, sa douleur se changea en une joie qui ne peut être exprimée. Elle courut aussitôt à son cachot et alla se jeter à ses pieds, qu'elle ne regardait plus que comme les pieds d'un martyr : « Que vous êtes heureux, Adrien, lui dit-elle, en baisant les chaînes dont il était garrotté. Vous avez trouvé aujourd'hui un trésor que vos parents ne vous ont pas laissé; vous possédez dans votre jeunesse des richesses immenses que vous n'eussiez peut-être pas acquises en votre vieillesse. Vous avez Jésus-Christ dans votre cœur, ne le perdez pas par lâcheté; c'est lui qui vous récompensera de toutes les peines que vous endurez ici, pour la gloire de son nom. Vous avez déjà triomphé [184] de l'enfer par votre confession, il ne vous reste plus qu'à recevoir la couronne qui vous est préparée dans le ciel: n'appréhendez point les supplices des hommes, ils ne dureront qu'un moment et ils seront récompensés par des délices éternelles ; puis, se prosternant aux pieds des autres martyrs, elle leur disait en baisant leurs fers : « Je vous conjure, serviteurs de Dieu, de confirmer dans la foi ce fidèle que vous avez gagné à Jésus-Christ. Exhortez-le à la persévérance, rappelez-lui souvent la gloire qui suivra son martyre. Il est le fruit de vos tourments, vous êtes ses frères selon l'esprit, ne souffrez pas que ses parents selon la chair vous le ravissent ; animez son courage par vos pieuses exhortations, et rendez-le invincible comme vous, afin qu'il triomphe de tous les ennemis de son salut. » Quand elle prit congé de cette illustre compagnie, elle fit promettre à Adrien de la faire avertir de tout ce qui se passerait, afin qu'elle put être présente à tous les supplices qu'on lui ferait endurer. Quelques jours après, on leur signifia que dans peu de temps, ils devaient comparaître devant le tribunal de l'empereur. Adrien voulut en donner avis à sa femme, selon la promesse qu'il lui en avait faite, et, ayant gagné le geôlier, il obtint de lui permission, sur sa parole, d'aller faire un tour dans sa maison. Comme il était en chemin, un de ses amis, qui le reconnut, courut devant lui et, croyant porter une nouvelle fort agréable à Natalie, il alla promptement lui dire que son mari était en liberté, et qu'elle aurait bientôt la consolation de le voir chez elle. En effet, elle l'aperçut presque en même temps; mais, s'imaginant qu'il n'avait obtenu sa délivrance qu'au préjudice de sa foi, elle lui ferma la porte, en lui disant : « Retirez-vous d'ici, perfide que vous êtes! Est-ce ainsi que vous en avez imposé au vrai Dieu, et qu'a- près l'avoir confessé, vous l'avez abandonné? Je ne veux point écouter un homme qui a employé sa langue à renier son Créateur. Ah! Malheureux Adrien, pourquoi n'as-tu pas achevé le bien que tu avais si généreusement commencé? Qui a rompu les liens sacrés qui te tenaient attaché aux autres saints martyrs? Tu as pris la fuite et tu n'avais pas encore combattu; où sont les blessures que tu as reçues? Je ne m'étonne pas de ta lâcheté ; tes parents l'ont élevé [185] dans l'idolâtrie, et par leurs abominations, ils t'ont rendu indigne d'être une victime immolée à Jésus-Christ. Que je suis infortunée d'avoir épousé un idolâtre! Hélas! je croyais, il y a quelques heures, être la femme d'un martyr; mais je me vois maintenant la femme d'un traître à son Dieu. Ma joie a été courte, et la douleur que j'ai de ta perfidie durera longtemps. » Après ses reproches qui l'enchantaient et fortifiaient sa foi, Adrien lui expliqua comment il était sorti de prison pour un instant, et lui annonça la nouvelle de son prochain martyre. Natalie, ne se sentant plus de joie, l'accompagna à sa prison où elle demeura pendant

sept jours, en attendant le martyre de son mari. Pendant ce temps, elle pansait les plaies des autres confesseurs de la foi et leur prodiguait ses soins.

Comme Adrien était jeune et qu'il n'avait encore rien souffert, le tyran le fit battre à grands coups de bâton; les bourreaux exécutèrent cet ordre avec tant de cruauté, qu'on voyait les entrailles du martyr. Pendant cette exécution, tous les autres martyrs étaient en prière, pour demander à Dieu la grâce de la persévérance pour Adrien, dont la naissance, la jeunesse et la délicatesse leur faisaient toujours appréhender qu'il ne se rendît; et la vertueuse Natalie, de son côté, l'encourageait sans cesse à demeurer ferme dans la foi. Tous les martyrs furent ensuite reconduits en prison. Natalie, ne pouvant contenir la joie dont son cœur était rempli, de ce que son mari sortait glorieux du lieu du supplice, lui mit la main sur la tête et lui dit : « Que vous êtes heureux, Adrien, d'avoir été trouvé digne de souffrir dans la compagnie des saints! Quelle satisfaction pour vous d'avoir répandu votre sang en l'honneur de Jésus-Christ, pour celui qu'il a versé pour vous ! Soyez à présent en paix en attendant la couronne qu'il vous a préparée. » Puis, essuyant le sang qui coulait encore de ses plaies, elle se l'appliquait par dévotion sur elle-même. Les autres confesseurs louaient aussi la constance d'Adrien et lui donnaient le baiser de paix. « Je suis le fruit de vos souffrances, » leur disait-il, « et c'est vous qui m'avez engendré à la foi; continuez de prier pour moi, afin que le démon ne triomphe pas de ma faiblesse, que vous voyez être déjà extrême pour le peu que j'ai souffert. » Maxime, appréhendant que [186] les martyrs ne mourussent dans les fers sans avoir éprouvé les derniers effets de sa rage, les condamna à avoir les jambes et les bras coupés. Natalie, de peur que la vue du supplice des autres martyrs n'effrayât Adrien, demanda à ce qu'il fut exécuté le premier. Elle assista jusqu'à la fin aux tortures de son mari, l'excitant avec un courage héroïque à sacrifier sa vie pour Jésus-Christ; et quand il eut rendu le dernier soupir, elle emporta comme une relique précieuse une de ses mains coupées.

Comme elle était riche, jeune et belle, elle fut quelque temps après recherchée en mariage par un païen. À Dieu ne plaise, répondit-elle, qu'après avoir été l'épouse d'un martyr, je devienne celle d'un idolâtre. Et pour se mettre à l'abri de toute poursuite, elle, quitta Nicomédie, emportant la main d'Adrien. Arrivée à Byzance avec cette précieuse relique, elle s'endormit; et, dans son sommeil, Adrien lui apparut, l'invitant à venir partager la gloire dont il lui était redevable, et Natalie rendit le dernier soupir pour aller rejoindre au ciel son époux.

On garde dans la ville de Waldeck, en Allemagne, l'épée de saint Adrien; et saint Henri, empereur d'Allemagne, voulut s'en servir lorsqu'il eut à combattre les ennemis de la religion et de ses États.

384. Les Anges gardiens.

Les Saintes Écritures, dans l'histoire du jeune Tobie, ont eu soin de mettre sous nos yeux d'une manière frappante, les services que nous rendent les Anges gardiens. Au moment où ce jeune homme était envoyé par son père sur une terre lointaine, pour y recouvrer une somme considérable prêtée à Gabélus, l'ange Raphaël se présenta, sous une forme humaine, pour l'accompagner et lui indiquer la route, et il promit à son père de le ramener sain et sauf. Sur les bords du fleuve du Tibre, non seulement l'ange préserva Tobie de l'attaque d'un monstrueux poisson, mais encore il sut trouver dans le fiel de ce monstre, un remède pour guérir son père aveugle. Il prépara au jeune homme un mariage béni du ciel avec Sara, fille de Raguel, les délivrant tous deux des poursuites du démon. Il recouvra lui-même l'argent prêté à Gabélus; puis ramena Tobie à son père qui, sous [187] l'influence du remède indiqué, recouvra la vue et

s'écria : « Que pourrons-nous offrir à notre guide qui soit en rapport avec les services qu'il nous a rendus? »

C'est là la question que doit se poser toute âme chrétienne à l'égard de son ange gardien. Saint Bernard y répond par ces paroles qui nous tracent tous nos devoirs envers ce fidèle ami : « Offrons-lui respect pour sa présence. Gomment oseriez-vous faire devant lui ce que vous n'oseriez faire devant moi? Offrons- lui reconnaissance pour sa bienveillance, et confiance en son assistance. » Donc, dans toutes nos tentations, invoquons-le avec amour et avec la confiance d'être exaucés.

385. Marie Eustelle.

Lorsque Marie Eustelle, cette humble vierge de Saint-Pallais, qu'on a si justement appelée l'Ange de l'Eucharistie, voulut jeter entre elle et le monde une insurmontable barrière, elle fut l'objet de toutes les railleries et de toutes les censures. « On allait faire mille contes à mes parents, écrit-elle d'elle-même ; et on leur persuadait que je ne pouvais continuer la marche que j'avais prise; on leur citait telle personne qui assurément était pieuse et qui ne portait pas les choses aussi loin que moi ; je devais, disait-on, me contenter d'agir de la même manière. Tout cela fatiguait et montait l'esprit de mes parents qui, peu instruits, se fâchaient continuellement et me disaient que ces personnes avaient raison. Us voulurent absolument que je changeasse de manière de vivre : c'étaient des contrariétés continues.

« La pratique de la fréquente communion occupait surtout les esprits. Mon père me dit un jour qu'il ne voulait pas que je la fisse tous les dimanches, et que, si je méprisais sa défense, je m'en repentirais. Je lui répondis avec fermeté que je voyais, avec peine, qu'il adoptât le langage de ceux qui manquaient de foi, que le véritable esprit de la religion ne permettait pas de parler ainsi, que d'ailleurs il était parfaitement inutile de revenir sur ce point, qu'on ne viendrait jamais à bout de me faire changer de résolution... Ge n'était pas par entêtement, ce me semble, que j'agissais ainsi ; je suivais une voie dont je ne pouvais m'écarter, parce qu'elle m'était tracée par Dieu lui-même, [188] dont je reconnaissais la volonté dans celle de mon Directeur... Je dirai ici, en passant, que les personnes pieuses ont besoin d'une certaine énergie, et que Dieu a attaché une grande partie de ses grâces à la fidélité aux voies qu'il inspire. »

386. Saint Anschaire.

Cet apôtre des pays du Nord perdit sa mère à l'âge de cinq ou six ans. Un jour qu'il avait entendu parler avec admiration de la piété de sa mère, s'étant endormi, il eut une vision dans laquelle la Sainte Vierge lui dit que, s'il voulait être avec sa mère au Ciel, il devait éviter les vains amusements de l'enfance et s'appliquer aux choses sérieuses. Dès lors l'enfant employa tout son temps à l'étude et à la piété. C'est par là, en effet, qu'on se prépare le ciel.

387. Lectures légères.

Écoutons sur ce sujet le témoignage de sainte Thérèse : « J'avais, dit-elle, une mère d'un rare mérite ; néanmoins parvenue à l'âge de raison, je m'attachais très peu à imiter ses vertus, tandis qu'une imperfection qu'elle alliait à tant de qualités me devint très nuisible. Elle aimait à lire les livres de chevalerie ; pour elle, ce n'était qu'un délassement après l'accomplissement de tous ses devoirs; il n'en était pas ainsi pour moi. En nous permettant ces lectures, elle n'y voyait apparemment qu'un exercice, un moyen de polir notre esprit. Peut-être même n'y cherchant, pour sa part, qu'une diversion à ses grandes peines, avait-elle en vue d'occuper ses enfants, afin de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Cependant mon père de voyait

avec déplaisir, et il fallait avec soin nous dérober à ses regards. Je contractai peu à peu l'habitude de ces lectures.

« Cette petite faute que je vis commettre à ma mère refroidit insensiblement mes bons désirs, et commençai me faire manquer à mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine; même en me cachant de mon père. Je m'y livrais avec entraînement; et pour être contente, il me fallait un livre nouveau. Je commençais à prendre goût à la parure [189] et à l'envie de paraître bien. Je m'occupais de la blancheur de mes mains et du soin de mes cheveux; je n'épargnais ni parfums, ni aucune de ces frivoles industries de la vanité pour lesquelles j'étais fort ingénieuse. Je n'avais nulle mauvaise intention et je n'aurais voulu, pour rien au monde, faire naître en qui que ce fût la moindre pensée d'offenser Dieu. Pendant plusieurs années, je gardai entre autres choses, ce goût d'une propreté excessive où je ne découvrais pas l'ombre du péché ; maintenant je vois quel mal ce devait être. »

Si des lectures frivoles bien qu'innocentes inspirèrent à cette grande âme le goût de la vanité, quels fruits amers ne doit donc pas produire la lecture des romans dans le cœur d'une jeunesse faible et inconstante.

388. O'Connel et le prêtre.

Le libérateur de l'Irlande, Daniel O'Connel, ne se présenta jamais à la cour d'Angleterre sans avoir avec lui un prêtre qui l'accompagnait partout. Dans les repas politiques, il le faisait asseoir à la place d'honneur et ne s'asseyait point lui-même que le prêtre n'eût béni la table, même en présence des protestants.

389. Le cœur en haut.

Les qualités distinguées et surtout la rare modestie de la bienheureuse Marie des Anges, durant sa jeunesse, fixèrent l'attention de quelques gentilshommes ses cousins, et provoquèrent de leur part des témoignages d'amitié auxquels elle ne se trouvait pas insensible. Mais son âme si pure comprit promptement le danger et s'en effraya. Elle comprima les tendances de son cœur naturellement affectueux et se donna à Jésus-Christ avec une nouvelle ferveur. « O mon Dieu, s'écriait-elle, comment est-il possible que vous m'aimiez tant et que je sois si ingrate? Quoi ! Je suis presque forcée de payer de retour les créatures qui me témoignent quelque affection, et je ne vous donnerais pas, ô mon Sauveur, tout l'amour de mon âme. Ah ! Loin de moi une telle infidélité !... » Le résultat de cette épreuve fut donc de l'unir plus étroitement à son Dieu. Que les âmes pures qui, se sentant involontairement inclinées vers les affections humaines, s'élèvent plus haut par le même moyen.

390. Sainte Monique.

Sainte Monique était encore toute petite et déjà guettant le moment où on ne la voyait pas, elle s'enfuyait seule à l'église ; elle y cherchait un angle solitaire, et là, les mains jointes, les yeux modestement baissés, elle trouvait tant de charmes à s'entretenir avec Dieu, qu'elle oubliait le moment de rentrer à la maison. Quand elle y revenait, timide et embarrassée, parce qu'il était tard et qu'elle était sortie seule, elle était sévèrement corrigée et quelquefois battue; mais ni les coups, ni les reproches ne purent jamais lui arracher une plainte et encore moins diminuer l'affectueuse reconnaissance dont elle entourait sa gouvernante.

Quelquefois aussi, en jouant avec ses compagnes, elle disparaissait tout à coup, et on la retrouvait immobile, recueillie au pied d'un arbre, ayant oublié le jeu dans la prière. Souvent même elle se levait la nuit en secret, s'agenouillait par terre; puis, joignant ses petites mains,

elle récitait avec un recueillement et une ferveur précoces les prières que lui avait apprises sa bonne mère; on eût dit que Dieu, en lui parlant si intimement au cœur, voulait la familiariser, dès son enfance, avec cet art divin de la prière dont elle devait faire plus tard un si merveilleux usage. Il l'exerçait de bonne heure à manier cette arme puissante avec laquelle elle devait un jour frapper de si grands coups.

391. Fuite du inonde.

Vivant seule dans les solitudes où elle conduisait ses troupeaux, sainte Germaine fuyait toutes les compagnies; elle ne parlait aux jeunes filles de son âge que pour les exhorter doucement à se souvenir de Dieu. Mieux vaut fuir toutes les liaisons que d'en contracter de dangereuses.

392. La Vierge à une enfant.

La B. Catherine de Racconigi, tout enfant, aimait à se retirer dans sa petite chambre pour prier. Elle n'avait que 7 ans, quand une femme lui apparut, [191] vêtue d'une robe blanche et d'un manteau noir. «Que le Nom de Jésus, lui dit-elle, soit toujours dans ton cœur, ô ma fille. » — « Qui êtes-vous, lui demanda Catherine, et comment avez-vous fait pour entrer ici, la porte étant fermée? » — « Je suis, répondit la Dame, la Mère de Jésus, ton Rédempteur; aussi ne crains rien, je veux que tu te donnes tout entière à mon Fils. » — « Où est-il? » — « Bientôt tu le verras, mais sache, ma fille, que, comme le grand froid fait perdre leur beauté aux plantes, fait périr les fleurs et les fruits, ainsi t'arriverait-il aussitôt que viendrait à te manquer la grâce de mon Fils. C'est pourquoi je veux que tu lui sois unie par l'amour et que tu te donnes toi-même à lui, avec tout ce que tu as de plus cher. » — « Pauvre comme je suis, que pourrais-je jamais lui donner? » — « Mon Fils ne veut rien que ton cœur; tu le donneras à mon Fils chaque fois que volontiers tu obéiras à ses commandements et souffriras quelque peine pour l'amour de lui. »

Vers l'âge de 7 ans, Catherine eut une autre vision. Jésus lui apparut sous la forme d'un enfant de dix ans environ, portant une croix. Après avoir rassuré Catherine, il lui mit la croix sur l'épaule en lui disant : « Au commencement elle te paraîtra dure et pesante ; mais mon amour croissant en toi, à la fin, elle te semblera douce et légère. » Il lui montra aussi une couronne de roses très belles, et lui dit : « Toutes les afflictions te paraîtront des roses, si tu les supports avec bonne volonté. » Dès ce moment, Catherine commença à éprouver une merveilleuse ardeur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, ardeur qui crût à un tel point, que, bien que petite enfant, elle souhaitait d'aller chez les infidèles prêcher la religion de Jésus et mourir martyr. Nous, du moins, ayons le courage de supporter, sans murmurer, les peines de la vie.

393. Les prétendus incrédules.

Les impies n'ont pas une grande confiance en leur incrédulité. Un impie du XVIIIe siècle, Volney, se rendait du Havre à New-York par une belle journée, et il étonnait nos soldats par les impiétés qu'il débitait sur le pont du navire. Voici que les vents chan-[192]-gent, les flots se soulèvent et un naufrage est imminent. Que fait Volney? Il se rend au fond du navire; tremblant, il prie un bon religieux qu'il rencontre de lui prêter un chapelet, et se met à le réciter de tout son cœur. L'orage s'étant dissipé, les soldats cherchent notre incrédule et se rient de sa peur et de son impiété. « On n'est athée qu'au coin du feu, répond Volney : l'athéisme ne vaut rien quand la foudre gronde. » À l'exemple de Volney, les esprits forts de nos jours, quand ils sentent approcher la mort, prouvent que leur indifférence ou leur impiété n'était pas chez eux à l'état de conviction, et qu'elle ne les rassurait guère, à moins que Dieu pour les punir, ne les laisse

entourés d'amis cruels qui écartent le prêtre : juste châtement d'une vie passée dans la compagnie des méchants et dans l'esclavage du respect humain.

394. La moisson est abondante, et il y a peu d'ouvriers.

Alphonse Rodriguez, humble portier du couvent des Jésuites de Majorque, que Léon XIII a canonisé, voyant l'amour qu'avait pour Dieu le jeune scolastique Pierre Claver, lui tint ce langage : « Mon cher frère, je ne puis assez-vous exprimer la douleur de mon cœur à la pensée que Dieu est ignoré de la plus grande partie de la terre, parce que ses ministres manquent pour ces missions lointaines. Que de larmes ne demande pas la vue de tant de peuples qui s'égarer, parce qu'on ne leur présente aucune lumière pour les conduire, qui périssent, non qu'ils veuillent se perdre, mais parce qu'on, ne fait aucun effort pour les sauver ! On voit tant d'ouvriers inutiles là où il y a peu de moisson !... Et là où elle est abondante, il y a si peu d'ouvriers!... Quelle multitude d'âmes n'enverraient pas au Ciel, s'ils allaient en Amérique, tant de ministres qui vivent en Europe dans une sorte d'oisiveté! On redoute la fatigue qu'il y aurait à les chercher et on ne craint pas le péril et le crime qu'il y a de les abandonner; on estime les richesses de ces contrées, on en méprise les hommes ! « La charité ne peut donc aller sur ces mers que la cupidité sillonne depuis si longtemps? Il arrive dans les ports de l'Espagne des flottes entières chargées [193] de leurs trésors : quel nombre d'âmes n'y pourrait-on pas conduire au port de la félicité éternelle ! Pourquoi faut-il que l'amour du monde soit plus ardent pour l'acquisition des uns, que ne l'est l'amour de Jésus- Christ pour l'acquisition des autres? Tout barbares que paraissent ces hommes ce sont des diamants, encore bruts à la vérité, mais dont la beauté dédommage assez de la peine qu'il en coûte pour les polir. O saint Frère de mon âme ! Quel vaste champ à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes! Allez-y gagner tant de milliers d'âmes qui s'y perdent! Si vous aimez Jésus-Christ, allez. Oh! Allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connaissent pas le prix; travaillez avec lui jusqu'à la mort pour le salut des hommes!... » Pierre Claver suivit les conseils de son saint ami et obtint la permission d'aller travailler à la gloire de Dieu dans les Indes occidentales où il devint l'apôtre des nègres et conquit la couronne des élus. Puissent un grand nombre de jeunes gens faire comme lui !

395. Jean Sobieski.

La fête du saint Nom de Marie, célébrée auparavant dans plusieurs églises particulières, fut étendue à l'Église universelle par le pape Innocent XI, en 1683, en mémoire de la victoire de Vienne en Autriche. Cette ville était assiégée par 200.000 Turcs ou Tartares. La chrétienté entière était menacée; et, dans la terreur universelle, on invoquait partout le nom de Marie. Lorsqu'après deux mois de siège, la ville aux abois était sur le point de se rendre, Jean Sobieski, roi de Pologne, parut sur les montagnes avec son armée. Il assista à la messe qu'il servit lui-même, les bras étendus vers le Ciel, il communia, pria le prêtre de bénir l'armée ; puis il dit à ses soldats : Marchons à l'ennemi sous la protection du Ciel et l'assistance de Marie. L'armée électrisée fond sur les Turcs qui sont taillés en pièces et prennent la fuite. Jean Sobieski va aussitôt à l'église y faire chanter le Te Deum, avouant devant tous qu'il ne doit la victoire qu'à la faveur du Ciel et à la protection de Marie.

C'est dans la guerre contre le démon, c'est dans la tentation, que nous devons sur tout invoquer la sainte Vierge. [194]

396. Les fêtes du monde ne valent pas Dieu.

Sainte Jeanne-Françoise avait seize ans; elle était dans tout l'éclat de son adolescence. À peine eut-elle paru chez le baron d'Effrans, son beau-frère, qu'elle se vit recherchée et adulée. Nourrie jusque-là à l'école sévère du président, son père, elle connut pour la première fois ce langage du monde qui est si séduisant, surtout à l'oreille qui ne l'a pas encore entendu. Le caractère de celle qui lui avait été donnée comme dame de compagnie augmentait encore le péril; c'était une femme futile qui ne cessait de l'entretenir de fêtes, de toilettes, de parures, de bals, étalant chaque jour devant elle les mille secrets de cet art de plaire qu'elle avait trop pratiqué.

L'innocente enfant écouta d'abord sans comprendre; bientôt elle frémit d'horreur. Mais quelques efforts qu'elle fit pour obtenir le renvoi de cette dame de compagnie, elle n'y put réussir. Obligée de subir ses conversations futiles et mille fois exposée aux dangers de la vanité, elle se réfugia en Dieu, au pied des autels de Marie, qu'elle appelait sa Mère. Elle s'appliqua à méditer sa vie cachée à Nazareth; et dans ses contemplations qui commencèrent à devenir chez elle très fréquentes et longues, elle puisa une paix et un bonheur qui la rendirent insensible à toutes les séductions. Quand les écueils se dressent sur nos pas, et que les secours humains nous manquent, recourons avec confiance à Notre-Seigneur ; il nous assistera.

397. Faites-vous crucifier et ressuscitez.

L'Église catholique est elle-même la preuve la plus éclatante de la divinité de son auteur.

Le tombeau engloutit tous les projets humains, il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Jésus meurt, et les puissances infernales sont vaincues : et le règne de l'iniquité est détruit, et celui de la justice commence.

Jésus avait choisi douze pauvres pêcheurs de Galilée sans fortune, sans éducation, sans crédit, et ces hommes extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent précisément au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble changés en des hommes [195] nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumières et de sagesse. Ils prêchent partout la divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant au nom de Jésus les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes les barrières que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Évangile. Ils triomphent du monde et de ses préjugés, des philosophes et de leurs erreurs, persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité. Sans autres armes que celle de la parole et de la vertu, ils forcent les Césars eux-mêmes à jeter leurs glaives persécuteurs et à tomber en vrais adorateurs, au pied de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel, vainement, ils avaient employé toute leur autorité, toute leur puissance, et dont ils s'étaient flattés d'éteindre le nom et l'Évangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs, morts en publiant la gloire de leur Maître et en priant pour leurs bourreaux.

Comment expliquer une œuvre si merveilleuse, sinon par la divinité de Jésus-Christ? Comment une succession d'hommes qu'on tuait sans relâche pendant quatre siècles, ont-ils fondé une religion immortelle? Comment d'humbles femmes, des jeunes filles délicates, de faibles enfants purent-ils supporter, au temps des persécutions, des tourments dont le récit seul effraie les plus intrépides? Comment quatorze millions de martyrs firent-ils éclore de leur sang une semence de Chrétiens?... Un jour, La Reveillère- Lépeaux, chef d'une nouvelle secte nommée

théophilanthropique, se plaignait à Talleyrand de ce que le nombre de ses partisans n'augmentait pas, tandis que les disciples de Jésus-Christ ne cessaient de se multiplier, malgré les sacrifices et les privations qu'il leur imposait. « Pour moi, lui répondit en riant Talleyrand, je n'en suis pas surpris. Je puis même à cet égard te donner un excellent conseil. — Lequel donc, citoyen ! interrompit le nouveau pontife. — Le voici : [196] fais-toi tuer vendredi, qu'on t'enterre samedi ; tâche de ressusciter dimanche, et je te réponds que l'on croira tout de suite à ta nouvelle religion. » La Reveillère- Lépeaux ne jugea pas à propos de suivre ce conseil. Aussi a-t-on oublié depuis longtemps la secte des théophilanthropes ; c'est que son fondateur est mort. L'Église est toujours vivante, parce que son fondateur est ressuscité et vit éternellement. Il est le Dieu vivant.

398. Personne n'est couronné, s'il n'a bien combattu.

Catherine de Sienne était un jour poursuivie par de honteuses pensées, dont l'importune attaque tourmentait son âme si pure. Notre-Seigneur se montra à elle et dissipa la tentation par sa présence. Alors, se plaignant amoureusement à son Bien-Aimé : « Où étiez-vous, Seigneur, dit-elle, quand mon âme était assaillie par ces affreuses imaginations? — Ma fille, répondit le Sauveur, j'étais dans votre cœur. — Eh! Quoi ! Ô Jésus, reprit la sainte, vous pouviez y habiter au milieu de pensées si horribles? — J'étais témoin de vos combats, ajouta le divin Maître, et je regardais avec complaisance la générosité de vos luttes. » Et dès lors une paix ineffable inonda l'âme de Catherine. Un trait tout à fait semblable à celui que nous venons de citer, est rapporté dans la vie du grand saint Antoine. La tentation, quand on y résiste, est un sujet de mérite. Il ne faut donc pas trop s'en troubler.

399. L'éperon de la mort.

Saint Jean vit la mort, elle était à cheval. Un cheval ne galope pas toujours; mais quand il est piqué de l'éperon, il s'élançe. L'éperon de la mort, c'est le péché. L'empereur Anastase vit, pendant la nuit, un fantôme horrible, tenant d'une main une plume, et de l'autre un livre. Ce fantôme lui dit : À cause de la perversité de ta croyance, je retranche quatorze années de ta vie. Peu de jours après, l'empereur fut frappé de la foudre qui le tua. Que d'exemples aussi tragiques ne pourrait-on pas citer, qui feraient trembler ceux qui vivent mal. [197]

400. Marie Pernet.

Marie Pernet avait seize ans quand elle s'enrôla parmi les premières religieuses de la Visitation. Alors elle ne savait rien du monde, sinon qu'il ne vaut pas Dieu. Toute enfant elle avait fait admirer son innocence, à ce point qu'on l'avait surnommée le petit ange d'Annecy. Devenue plus grande, sa modestie augmenta encore. « Jamais on ne lui put persuader, dit un historien, d'aller la gorge découverte suivant la coutume de ce temps-là; mais elle inventa une certaine mode de mouchoir de cou, qui la fermait aussi étroitement qu'une religieuse. » Saint François de Sales ayant considéré la pureté de ce cœur virginal, en eut de l'admiration et s'écria tout haut : « Cette petite ici est la vraie fille de la sainte Vierge! »

401. L'âme.

Une des célébrités médicales de notre temps, Claude Bernard, membre de l'Académie des Sciences, prouve que tout ce qui est matière en nous, même le cerveau, se renouvelle au moins tous les huit ans ; et cependant nous gardons souvenir à cinquante ans, de notre enfance, et nous sentons bien que nous sommes toujours les mêmes hommes qu'il y a vingt ans, il y a donc en nous, quelque chose d'immatériel, de permanent, de toujours présent, d'indépendant de la

matière; ce quelque chose, c'est l'âme, qui survit à la transformation et à la décomposition du corps.

402. Mépris de la beauté.

Sainte Colette,, alarmée du péril auquel l'exposait une beauté rare, pria Dieu de la lui ôter ; et elle devint si maigre et si pâle, qu'on la reconnaissait à peine. — Sainte Angèle Mérici n'avait que dix ans ; autant la grâce l'ornait de ses dons, autant la nature l'avait comblée des siens. Loin d'en tirer vanité, elle ne soupçonnait pas qu'on pensât à elle, et vivait toute appliquée à ses dévotions, quand un jour une jeune personne de ses amies, croyant sans doute lui être agréable, lui dit qu'à cause de sa belle chevelure elle ne manquerait pas d'admirateurs et de partis avantageux en temps opportun. Ces paroles, qui [198] pour tout autre auraient été flatteuses, sont pour Angèle un coup de foudre. Elle avait résolu de n'avoir jamais d'autre ami, ni d'autre époux, que Jésus. Afin donc d'ôter à tout mortel la pensée d'aspirer à sa main, elle conçoit le dessein de se dépouiller des attraits qui auraient pu devenir pour elle un péril. Elle recueille de la suie de cheminée, la fait bouillir dans de l'eau, et avec ce mélange lave ses cheveux jusqu'à ce qu'ils aient perdu tout leur éclat. De plus, elle redouble ses austérités corporelles jusqu'à perdre la grâce et la fraîcheur de son teint, et met ainsi le beau lis de son innocence à couvert de tout souffle ennemi. La beauté de l'âme est seule digne d'envie, et pour la conserver, il faut savoir mépriser toute autre Beauté.

403. Le remède le plus efficace.

Le P. Gaspard Moreyra, jésuite, mort en odeur de sainteté, en 1669, avait été infirme pendant vingt-cinq ans, ce qui ne l'empêcha pas d'en passer quinze dans les rudes missions des îles d'Afrique. Quand il fut de retour à Lisbonne, on lui confia le soin d'évangéliser de grossiers paysans, qui renvoyaient toujours à leurs derniers jours de recevoir l'Extrême- Onction, persuadés qu'elle rendait infaillible la mort des malades. Le bon missionnaire fit tout pour les détromper. Enfin il recourut à Dieu par la prière. Un seigneur, étant à l'extrémité, reçut ce sacrement, et aussitôt ses forces revinrent, et il guérit rapidement au grand étonnement de tous, et on comprit enfin que ce sacrement est un moyen puissant de guérison.

404. Le fondement de la société.

Voltaire a dit : « Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre du contrepoison tous les jours. » Il est donc absolument nécessaire, pour les princes, et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rému-[199]-nérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

405. Dieu condamne parfois ceux que le monde loue.

Catherine de Sienne avait, par miracle, rempli un tonneau vide d'un vin excellent.

Le bruit de ce fait extraordinaire se répandit bientôt dans toute la ville de Pise. Quelques jours après, Catherine allait visiter un nonce apostolique récemment arrivé dans cette ville, lorsque tout à coup le peuple se rassemble ; les ouvriers quittent leur travail et se précipitent à sa rencontre en disant : « Voyons un peu quelle est cette femme qui ne boit pas de vin et qui pourtant remplit les tonneaux d'un vin miraculeux ! » Catherine fut très affligée de cet empressement ; elle s'en plaignit à Dieu : « Seigneur, pourquoi avez-vous affligé votre pauvre servante en la couvrant de confusion devant tout le peuple ! Daignez retirer votre main et que

tout cela tombe ! » A l'instant, sa prière fut exaucée ; le vin tarit et se changea en une lie amère. On ne parla plus de miracle et l'humble Catherine fut délivrée des louanges du monde. Ne tenons qu'aux louanges que N.-S. adressera à ses élus au jour de ses justices.

406. Respha.

Les Gabaonites ayant demandé qu'on leur livrât les enfants de Saül, pour venger sur eux le sang de leurs concitoyens que ce roi avait mis à mort, David leur en livra sept, qui furent crucifiés sur une montagne. Respha, mère de deux de ces malheureuses victimes, non seulement voulut assister au supplice de ses deux enfants, et leur aider, par sa présence, à braver les horreurs de la mort, mais après même qu'ils eurent rendu le dernier soupir, elle étendit un cilice sur le rocher, et demeura là, assise, veillant à côté de leurs cadavres, et écartant pendant le jour les oiseaux de proie qui cherchaient à s'abattre sur eux, et pendant la nuit les animaux féroces qui menaçaient de les dévorer. David admira l'amour plus fort que la mort de cette mère généreuse, et il fit lui-même ensevelir ses en-[200]-fants. Ils ont un cœur de tigre les enfants qui, par leurs égarements ou leurs outrages, font saigner le cœur de leur mère.

407. Un mot de Napoléon Ier.

Napoléon était sur son rocher de Sainte-Hélène. Le général Bertrand lui ayant dit un jour sur un ton inconvenant : « Qu'est-ce que Dieu ? L'avez-vous vu pour y croire? — Sur le champ de bataille, reprit Napoléon, quand vous aviez besoin d'un trait de génie, pourquoi, vous, le premier, me cherchiez- vous de la voix et du regard ? Pourquoi s'écriait- on de toutes parts : Où est l'Empereur ? Que signifiait ce cri, sinon que vous croyiez en mon génie ! Mes victoires vous ont fait croire en moi, l'univers me fait croire en Dieu. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre, auprès du mouvement des astres ? »

408. Une Vierge Apôtre.

Qui n'admira le zèle de Catherine de Sienne ? Après avoir consacré les premières heures de la journée à ses prières, elle quittait sa retraite et allait porter la paix aux âmes souffrantes. Le soir, elle montait triomphante à l'église de Saint Dominique ; elle déposait au pied de la croix du Sauveur ses conquêtes spirituelles, lui rendant des actions de grâces pour les travaux de la journée et lui demandant un surcroît de zèle et de force pour le lendemain : « Seigneur, disait-elle, je ne saurais me réjouir, si une seule âme créée à votre image tombait dans la mort éternelle ; je ne veux laisser perdre par ma faute aucun de mes frères ; je désire, ô mon Dieu, qu'ils vous appartiennent tous. Ah ! Que les peines et les châtiments tombent sur moi seule, pourvu que ces âmes ne soient pas réprouvées ! Et s'il fallait, ô mon Dieu, que je fusse placée sur les bords de l'abîme pour leur en fermer l'entrée, il me serait doux de sauver ainsi mes frères, pourvu que je vous restasse unie par les liens de la charité. »

Personne n'a parlé à Catherine qui ne se soit retiré meilleur, dit le Pape Pie II, dans la bulle de canonisation. Elle ne dédaignait aucune blessure, aucun [201] abaissement. Si elle découvrait une lueur d'espérance dans l'âme d'une pauvre fille perdue, elle la prévenait de ses caresses, l'embrassait, l'appelait sa sœur et lui disait : « Combien je vous plains d'être devenue la servante du démon, vous qui avez une si belle âme créée à l'image de Jésus-Christ ! Ah ! Si je pouvais vous reconquérir et vous cacher dans les plaies sacrées du Sauveur ! » Plusieurs comprirent ce doux langage et retrouvèrent cette seconde innocence de l'âme que donne un sincère repentir.

409. Ayez soin des gens de votre maison.

Mme Acarie avait tant de soin de ses servantes, que lorsqu'elles l'habillaient, elle leur parlait des vertus dont elles avaient besoin et des moyens de les acquérir.

Elle leur parlait aussi, le soir, de sujets pieux ; et ces bonnes âmes l'écoutaient avec tant de plaisir, qu'elles se sentaient toujours soulagées des fatigues de la journée, et reprenaient de nouvelles forces pour supporter avec joie les travaux des jours suivants.

Elle n'usait, du reste, d'aucune indulgence, quand elle apercevait en ses serviteurs de grands défauts, comme l'habitude de jurer, de se mettre en colère, de s'enivrer, de tenir des discours contre la religion ou contre la décence ; si, après avoir été avertis deux ou trois fois, ils ne se corrigeaient pas, elle les renvoyait elle-même ou les faisait renvoyer par son époux.

Sachant combien l'oisiveté est funeste aux domestiques qui sont attachés à une grande maison, elle voulait que les siens ne fussent jamais sans occupations. Elle voulait aussi qu'ils vécussent comme frères et sœurs, charitablement. Heureux les serviteurs qui ont de tels maîtres.

410. Le bonheur des méchants.

Écoutons le roi David : « Ne soyez pas jaloux, dit-il, de la prospérité des méchants. Encore un peu de temps et le pécheur ne sera plus. Vous chercherez sa place, et vous ne la trouverez pas. Dès leur exaltation et l'apogée de leur gloire, [202] les ennemis de Dieu tomberont et s'évanouiront comme une fumée. Le juste, s'il tombe, n'en sera pas blessé ; le Seigneur le soutiendra de sa main. J'ai été jeune et j'ai vieilli, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants mendiant leur pain; car le Seigneur aime la justice et n'abandonne pas ses saints; il les conserve pour l'éternité. J'ai vu l'impie exalté et élevé comme les cèdres du Liban. J'ai passé, il n'était plus, j'ai cherché en vain sa trace. Le salut des justes vient du Seigneur; il est leur protecteur au temps de la tribulation ; il les aidera, les délivrera, les arrachera, à la haine des pécheurs et les sauvera, parce qu'ils ont espéré en lui. »

411. L'exemple.

Fuyant devant les persécutions d'Alexandre, gouverneur de Séleucie, qui avait voué aux chrétiens une haine implacable, une femme chrétienne, nommée Julitte, se dirigeait vers la ville de Tarse. Le cruel Alexandre partit le même jour de Séleucie et suivit la même route que Julitte. Il la fit arrêter avec le petit Cyr, son enfant, qu'elle portait dans ses bras. « Quel est votre nom, votre pays et votre condition », lui demanda le gouverneur? Pour toute réponse, Julitte répète cette seule parole : « Je suis chrétienne. » Le gouverneur, irrité, ordonne qu'on lui arrache son enfant, et la fait cruellement frapper. Il se saisit lui-même du petit Cyr. Rien de plus aimable que cet enfant de trois ans ; la candeur de l'innocence qui se reflétait sur son beau visage, attirait sur lui les regards de tous ceux qui étaient présents à cette scène. Il tendait les bras vers sa mère, et, repoussant les caresses par lesquelles le gouverneur cherchait à l'apaiser, il se débattait de toutes ses forces. Lorsque Julitte, au milieu des tourments, s'écriait : « Je suis chrétienne ! » le petit Cyr redisait aussitôt : « Je suis chrétien ! » Alexandre, furieux, prend ce tendre enfant par un pied et le jette contre terre. Le crâne de l'innocente victime est brisé, et sa cervelle se répand à terre avec son sang. Julitte tombe à genoux : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, dit-elle, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans [203] votre royaume, daignez encore y recevoir votre servante, afin qu'elle vous bénisse à jamais ! » À peine avait-elle prononcé ces dernières paroles, que le bourreau lui abattit la tête d'un coup de hache. C'est ainsi que l'exemple de cette généreuse chrétienne fit d'un enfant de trois ans un martyr du Christ.

412. Laissez les morts ensevelir les morts.

« Les saints, dès qu'ils ont été appelés à quitter le monde, l'ont fui sans se laisser arrêter par d'injustes oppositions : ainsi agirent un saint Thomas d'Aquin, un saint François-Xavier, un saint Philippe, un saint Louis Bertrand... De même saint Stanislas Kostka s'échappa sans la permission de son père. Aussitôt, son frère se mit à sa poursuite, dans une voiture lancée à toute vitesse ; mais, comme il était près de l'atteindre, les chevaux s'arrêtèrent, et quelque violence qu'on voulût leur faire, ils refusèrent d'avancer, jusqu'à ce que, se retournant en arrière, ils reprirent au grand galop leur course vers la ville.

« Nous avons encore l'exemple de la Bienheureuse Oringa de Valdarno, en Toscane. Promise en mariage à un jeune homme, elle quitta furtivement le toit paternel pour aller se consacrer à Dieu. Arrivée sur le bord de l'Arno, qui lui coupait la route, elle fit une courte prière, et vit aussitôt le fleuve ouvrir ses eaux, qui s'élevèrent de chaque côté, comme deux murs de cristal, et lui offrirent un passage à pied sec... Lors même que les parents sont doués de sentiments pieux, l'intérêt et la passion les égarent tellement que, sous divers prétextes, ils ne se font pas scrupule d'entraver par tous les moyens la vocation de leurs enfants. Nous lisons dans la vie du père Paul Segneri le jeune, que sa mère, quoique ce fût une femme de beaucoup d'oraison, ne négligea rien pour mettre obstacle à la vocation de son fils, appelé à l'état religieux ... Et combien d'autres parents, bien qu'ils fussent gens de dévotion..., se sont vus changés entièrement en pareil cas, et sont devenus comme possédés du démon : tant il est vrai qu'en aucune circonstance, l'enfer ne semble employer d'armes plus redoutables, [204] que lorsqu'il s'agit de barrer la route à ceux qui sont appelés de Dieu à l'état religieux. » Ainsi parle saint Liguori, dont, d'après une décision du Saint-Siège, on peut suivre en tout la doctrine, en sûreté de conscience.

413. Fuyons la société des impies.

Quelle imprudence de fréquenter les impies et les hérétiques ! « Sortons d'ici, disait saint Jean, en apprenant qu'un hérétique était dans la maison où il entra. Je crains que cette maison ne s'écroule pour écraser cet ennemi de Dieu. »

414. Providence.

Quel père abandonne ses enfants ? Et personne n'est aussi père que Dieu, selon le mot énergique de Tertullien.

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture. Et sa bonté s'étend sur toute la nature, a dit un poète. Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et le Père céleste les nourrit; voyez croître les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent; et en vérité, Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été revêtu d'un éclat égal au leur.

415. Credo.

Saint Pierre martyr était fils de parents manichéens. Son père le confia pourtant à un maître catholique, qui était en grande réputation de science, et qui apprit à son élève le Je crois en Dieu. L'enfant le récitait même devant ses parents hérétiques; et aux objections qu'ils lui faisaient, il répondait toujours : Il faut croire ce qu'ont enseigné les Apôtres. Dès l'âge de 15 ans, il entra chez les Dominicains. Devenu prêtre, il ramena à Jésus-Christ une foule d'hérétiques. Ceux-ci lui jurèrent une haine à mort; et quand il revenait de Corne à Milan, ils apostèrent sur sa route deux assassins, dont l'un lui déchargea deux coups de hache sur la tête. Le martyr est renversé, baigné dans son sang; il a pourtant encore la force de se mettre à genoux pour réciter une dernière fois le symbole des Apôtres. Et pendant qu'il le récite, il reçoit un coup de poignard

dans le [205] côté, et expire dans cet acte de foi, le 6 avril 1252. En récitant le *Je crois en Dieu*, pensons que les martyrs l'ont dit avant nous. Et disons-le avec la même foi qu'eux.

416. Le martyr Nicéas.

Saint Nicéas, enchaîné par les païens avec des liens de soie, sur un lit de plumes, et obsédé par les séductions d'une courtisane, n'ayant aucun moyen de défense, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette misérable. Avis à ceux qui écoutent avec complaisance des flatteries dangereuses.

417. Catherine de Sienne et Cecha.

Dans l'exercice de sa charité, l'illustre et sainte vierge Catherine de Sienne choisissait de préférence les plus pauvres malades, les infirmités les plus repoussantes, et un de ses historiens nous a transmis à ce sujet des détails précieux. Une femme, nommée Cecha, atteinte de la peste, avait été forcée par son extrême indigence à se réfugier dans un des hospices de Sienne. Mais cet établissement avait alors si peu de ressources, qu'elle y recevait à peine le nécessaire. En peu de jours, son mal empira au point qu'elle fut bientôt couverte de lèpre ; et à cause de l'infection de cette maladie, personne ne voulait la servir. On allait, suivant la coutume, l'envoyer hors de la ville, lorsque Catherine l'apprend. Elle court à l'hospice et se fait la servante de la lépreuse. Soir et matin, elle vient lui préparer à manger, panser ses plaies, exécuter jusqu'à ses moindres désirs. Elle croyait servir son divin Époux en servant cette misérable femme.

Tant d'humilité et de charité firent naître dans le cœur de Cecha l'orgueil et l'ingratitude; elle regarda bientôt comme lui étant dus ces services si désintéressés. Si Catherine prolongeait un peu ses prières à San-Dominico, Cecha, dans les transports de son impatience, l'accablait d'injures et de moqueries. « Madame, lui disait-elle, soyez la bienvenue ! Oh ! Comme elle est glorieuse cette reine qui passe le jour entier dans l'église ! » Catherine ne se troublait pas le moins du monde, elle répondait doucement : « Mère bien-[206]-aimée, pour Dieu, ne vous fâchez pas de ce que j'ai tardé quelque peu à venir; j'aurai bientôt préparé tout ce dont vous avez besoin. » Puis elle allumait le feu et disposait tout avec diligence. L'impatiente Cecha en restait étonnée.

Cependant la charité de Catherine avait à combattre la prudence de sa mère. « Ma fille, disait Lapa, indubitablement tu seras lépreuse ; je ne veux pas que tu serves davantage cette malade. » La sainte, qui avait mis en Dieu toute sa confiance, tâchait de fléchir sa mère par de douces paroles. Mais l'ennemi du genre humain, jaloux d'une vertu si héroïque, fit tous ses efforts pour détourner Catherine de ce pieux exercice. Il frappa de lèpre ses mains virginales, en sorte que ceux qui la voyaient croyaient que la maladie avait gagné tout son corps. Rien ne put ébranler sa charitable résolution. Catherine continua jusqu'à la fin à soigner Cecha, elle l'aida à souffrir avec patience, la prépara pour le grand voyage; puis, quand elle fut morte, lava son corps et l'ensevelit. Alors ses mains devinrent blanches comme celles d'un nouveau-né.

418. Chrétienne de Janson.

Elle était la cinquième enfant du marquis de Janson. Dès son enfance, elle montra tant d'inclination à la piété, que la marquise sa mère la prenait toujours avec elle pour faire oraison. À 4 ans, la nuit de Noël, elle avait prié longtemps ; on lui demanda sur quoi elle avait médité. — « Sur la pauvreté de l'enfant Jésus, dit-elle, et pour l'imiter, j'ai déchiré ma robe. » À 6 ans, elle ne parlait que de se faire religieuse. « Je veux, disait-elle, devenir l'épouse du saint Enfant Jésus ; » et, en effet, elle entra jeune au monastère de la Visitation.

O admirable efficacité des exemples de Notre-Seigneur ! Après sa profession, au monastère de la Visitation de Forcalquier, elle voua une haine implacable aux maximes du monde. Elle en bannit le souvenir, ne voulant plus entendre parler, ni de guerre, ni de grandes alliances, pas même de celle du marquis de Janson, son frère, disant qu'elle ne voulait pas plus s'occuper de sa famille que de ce qui concer-[207]-naît le grand Turc. Sa plus grande peine était de voir ses parents élevés aux honneurs et aux dignités. On lui demanda un jour si elle ne serait pas heureuse si l'abbé de Janson, son frère, était élevé à l'épiscopat. « J'en aurais tant de chagrin, dit-elle, que si je pouvais lui supposer des fautes, je voudrais les faire connaître au roi pour éviter ce malheur. Je ne serais pas chrétienne et n'aimerais pas mon frère, si je pensais autrement. » Apprenant qu'un de ses oncles avait grandi en dignité: « Hélas! dit-elle, il faut avouer que la main de Dieu s'appesantit sur ma pauvre famille, puisque tous les biens d'ici-bas viennent fondre sur elle. »

Après 16 ans de profession, à l'âge de 36 ans, elle arriva à son heure dernière. Elle tenait à la main un crucifix de bronze. « Je le tiens, disait-elle, ce bien-aimé et je ne le laisserai point échapper qu'il ne m'ait introduit dans la patrie céleste. » Lorsque ce crucifix lui échappait, elle le cherchait de sa main défaillante. « Il s'enfuit, s'écriait-elle, mais je saurai bien le rappeler. » Se sentant accablée de sommeil, elle dit à l'infirmière : « Je ne voudrais pas que l'Époux me surprît en cet état, éveillez-moi pour le recevoir. » L'infirmière, aux pulsations, reconnaît que le moment suprême approche : « Voici l'Époux qui vient, l'Éternité qui approche, dit-elle. » Ah ! reprend la mourante, elle ne vient pas vite. Hé quoi ! Vous pleurez, ma sœur ; je meurs si heureuse, pourquoi vous affliger de mon bonheur ?

Ainsi mourront ceux qui, de bonne heure, auront imité N.-S. J.-C.

419. Payés plus de dix écus.

Saint Nil, le jeune, qui vivait en Calabre au IX^e siècle, raconte que son fils Théodule fut pris par les Sarrasins qui le mirent en vente avec une épée attachée au cou. Ils étaient prêts à l'égorger, s'ils n'en trouvaient pas au moins dix écus, et personne ne voulait l'acheter. Le pauvre jeune homme conjurait les passants d'avoir pitié de lui, leur promettant de leur rendre le prix d'achat et de les servir toute sa vie en reconnaissance. L'évêque du lieu passant par-là fut attendri. Il donna aussitôt les dix écus aux [208] Sarrasins et il rendit la liberté au jeune homme. Quelle ne dut pas être la gratitude de ce jeune homme pour son libérateur ! Ah ! Jésus-Christ a bien plus fait pour nous...

420. Donnez et on vous donnera.

Comme toutes les âmes d'élite, la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement eut dès son enfance une grande affection pour les pauvres. Dès lors, elle s'affligeait de ce que sa mère aimait à la vêtir avec luxe. Elle n'aspirait qu'à devenir semblable à ceux qu'elle regardait comme les privilégiés de Jésus-Christ. Elle ne pouvait rencontrer un pauvre sans s'arrêter près de lui, le questionner affectueusement sur ses besoins et lui donner une petite offrande toujours accompagnée de quelques paroles d'édification, ce qu'elle faisait avec une si douce amabilité, que les passants s'arrêtaient pour l'admirer.

Il y avait entre autres une femme fort âgée qui ne quittait guère la porte du logis de M. Parigot, père de cette admirable enfant. Marguerite prodiguait à cette femme les plus douces caresses, jusqu'à la tirer par le bras pour la mieux embrasser à son aise. Son entrée, comme pensionnaire, au couvent des Ursulines ne ralentit nullement son affection pour les pauvres ; elle y réservait pour eux la meilleure part des petites provisions qu'on lui donnait et presque

toujours elle venait demander à ses maîtresses la permission de faire, parmi ses compagnes, une petite quête, prélevée sur les desserts et les goûters. Le soir, de retour chez ses parents, Marguerite faisait entrer dans une chambre, dont son père lui avait accordé l'usage, plusieurs vieillards malades et infirmes qui ne manquaient pas d'arriver à cette heure chez M. Parigot. Là, seule avec eux et son bon ange, elle raccommoait leurs vêtements et pansait ceux qui avaient des plaies.

L'un des historiens de sa vie raconte que Jésus-Christ, ayant voulu éprouver sa charité, lui apparut sous la figure d'un petit pauvre et lui demanda l'aumône. Marguerite, touchée de compassion, lui présenta son goûter, seul présent qu'elle pût [209] lui faire. L'enfant accepta, offrit en échange un chapelet et disparut en laissant à Marguerite, avec ce petit trésor, les biens célestes dont son amour sait récompenser la bonne volonté d'une âme droite.

421. Le mariage civil.

Un romancier fameux de nos jours fait tenir ce langage à un jeune homme parlant à sa future :

« Si nous mourrons tous les deux et que nous laissons des enfants orphelins, est-ce lui (l'officier civil) qui les prendra dans sa famille, qui leur donnera une protection et une morale ? Si ce sont eux qui meurent, irai-je me jeter dans les bras de cet homme en l'appelant mon père et lui demander, dans mon abominable désespoir, de pleurer avec moi, de m'empêcher de me tuer, de me fortifier, de me rappeler à mon labeur quotidien, à mes devoirs d'homme, à l'oubli, peut-être à l'espérance ? Non, cet homme-là enregistrera nos décès comme il a enregistré nos naissances et nos mariages, et tout sera dit..

« Allons bien vite à l'Église. C'est là, si je meurs, que ma chère épouse trouvera le divin Époux qui peut seul me remplacer ; c'est là, si elle meurt, que mes enfants trouveront une Mère toujours jeune et toujours vivante, la seule qui puisse remplacer la première. Enfin, si j'ai pu parcourir toute ma carrière, quand sonnera pour moi l'heure de la mort, un des ministres de cette Église que j'aurai peut-être oubliée, malgré tout ce qu'elle aura fait pour moi, ouvrira doucement ma porte et me dira :

« C'est moi qui t'attendais près de ton berceau et qui vais maintenant te conduire à la tombe. Qu'as-tu fait depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ? Comment as-tu tenu les serments que tu m'avais faits ? J'ai tenu, moi, toutes les promesses que je t'avais faites ? Tu as failli, malgré l'appui que je t'apportais, tu as donné l'exemple du mal en échange des faveurs dont Dieu t'avait comblé ; mais chaque fois que tu es revenu, tu m'as trouvé les mains pleines d'indulgence, le cœur plein de miséricorde. Quand tu m'oubliais, [210] quand tu me trahissais, je priais pour toi. Tu as souffert, tu vas mourir, tu pleures, tu regrettes, tu redoutes, tu te repens. Je te pardonne. Va rejoindre dans l'éternité ceux que tu as aimés et qui t'attendent. Confie-moi ceux que tu aimes jusqu'à, ce qu'ils aillent te rejoindre dans le sein de Dieu. Oublie tout ce qui fut sur la terre, tu en retrouveras après la mort tout ce qui mérite de lui survivre. Que ton âme fasse un grand effort, qu'elle prenne un grand élan dans la mort pour s'élaner jusqu'à ces hauteurs, où Dieu daignera descendre pour t'aider à monter jusqu'à lui. Prie de tout ton cœur ; si tu as oublié tes prières d'enfant, répète celles que je vais te dire, ce sont toujours les mêmes. Ton front que j'ai marqué jadis du signe du baptême pour te protéger en ce monde, je vais le marquer d'un autre signe qui te donnera accès dans l'autre. Pécheur deux fois racheté, endors-toi dans la paix du Seigneur, et quand tu seras, grâce à nous, auprès de notre divin Maître, prie-le à ton tour pour nous qui sommes pécheurs comme toi. »

422. Burcker et une visiteuse.

Burcker, écrivain et romancier de ce siècle, après quelques écarts, redevint sérieusement chrétien. Une grande dame vint le visiter et lui fit des objections contre la doctrine catholique ; il n'eût pas de peine là-dessus à la convaincre. Mais, ajouta-t-elle, les cérémonies, le culte extérieur de l'Église, comme c'est mesquin ! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. Burcker, qui jusque-là avait été de la plus exquise courtoisie, se lève, prend la dame par la taille et dit : Oh ! Que tu as de l'esprit ! — La dame, indignée, recule en disant : Pour qui me prenez-vous ? Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse ? — Madame, répondit Burcker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous le culte extérieur, auquel vous attachiez tout à l'heure si peu d'importance. Le culte extérieur n'est autre chose que les formes de la politesse que l'homme doit à Dieu.

423. Suzanne.

Deux infâmes vieillards de Babylone, qui exer-[211]-çaient pourtant les fonctions de juges, conçurent une honteuse passion pour Suzanne, fille d'Helcias, et épouse d'un homme riche, nommé Joakim. Ils s'introduisent auprès d'elle, lorsqu'elle était seule dans son jardin, et lui proposant le mal, la menacent, si elle résiste à leurs désirs, de l'accuser d'adultère et de la condamner. « Personne ne vous voit, osent-ils lui dire. » Suzanne gémit et dit : « Je suis entourée de pièges de toutes parts : faire le mal, c'est pour moi la mort ; ne pas le faire, c'est tomber entre vos mains ; mais plutôt que de pécher en présence de mon Dieu, j'aime mieux être livrée innocente à votre vengeance. » Et cela dit, elle poussa un cri. Les vieillards crient à leur tour. On accourt ; ils l'accusent ; on la traîne devant leur tribunal, et ils ne rougissent pas de la condamner à mourir.

Mais, au moment où on la conduisait au supplice, Daniel arrête la foule qui, d'après la loi juive, avait le droit de suspendre l'exécution d'un arrêt de mort ; il proteste que Suzanne est innocente ; on la ramène au tribunal ; et là, Daniel interrogeant séparément les deux vieillards, surprend leurs contradictions et leurs mensonges, les convainc de calomnie, et ils subissent la mort. Pensons que Dieu nous voit, et nous ne pécherons jamais.

424. Saint Jérôme à Héliodore.

Quoi de plus fort et de plus touchant que la lettre que saint Jérôme écrit à Héliodore, pour lui persuader de quitter le monde ! Ce sont tour à tour des prières, des larmes, des reproches, des exhortations pressantes, de poétiques éloges de la solitude : « Je vous invite... hâtez-vous... vous avez méprisé mes prières, peut-être entendrez-vous mes reproches. Soldat efféminé, que faites-vous sous le toit paternel ? Où sont la palissade et le retranchement ? Où est l'hiver passé sous la tente?... Quand même votre petit neveu se suspendrait à votre cou, quand même votre mère, les cheveux épars, vous montrerait, à travers ses vêtements déchirés, le sein qui vous a nourri, quand même votre père serait couché sur le seuil de la porte, franchissez cet obstacle, et les yeux secs, volez-vous ranger sous l'étendard de la croix... [212]

« Nous n'avons pas, nous, un cœur de fer, ni de dures entrailles ; les tigresses des rochers de l'Hircanie ne nous ont pas allaités, et cependant nous avons triomphé de toutes ces entraves. Voici que votre sœur, veuve de son mari, vous serre dans ses bras ; vos gens, qui vous ont vu grandir, vous disent : Qui servirons-nous désormais ? Votre nourrice, votre grand-mère, votre gouverneur qui, après votre père, a droit à votre piété liliale, vous crient : Attendez un peu que nous soyons morts, et donnez-nous la sépulture avant de partir... L'amour de Dieu et la crainte de l'enfer rompent facilement ces chaînes... O désert tout émaillé' des fleurs de Jésus-Christ ! O

solitude, où se façonnent les pierres dont on construit la cité du grand Roi ! O retraite où l'on jouit plus familièrement de Dieu !

« Mon frère, que faites-vous dans le siècle, qui est moins grand que vous ? Combien de temps encore les toits de votre maison couvriront-ils votre tête ? Resterez-vous longtemps encore enfermé dans la prison enfumée des villes ? Redoutez-vous la peine ? Mais quel athlète fut jamais couronné sans combats ?... C'est mon affection pour vous, ô mon frère, qui m'a forcé de vous dire ces choses, afin qu'au jour du jugement, vous partagiez la gloire de ceux qui vivent présentement dans les saintes fatigues de la pénitence. » Depuis saint Jérôme, la vérité n'a pas vieilli, et aujourd'hui, comme autrefois, les monastères sont un abri contre les séductions du monde.

425. Le fils d'un voleur.

Saint Thierry était fils d'un voleur de profession ; mais Dieu, qui fait fleurir des roses au milieu des épines, lui inspira de bonne heure l'amour de la vertu. Devenu jeune homme, il fut contraint par ses parents de se marier, mais dès lors, il chercha à faire comprendre à sa femme le prix de la virginité. Celle-ci entra en colère, prétendant que son mari lui parlait ainsi parce qu'il ne l'aimait pas. Thierry, affligé, va trouver une sainte abbesse qui vivait à Reims, et qui l'encouragea et lui conseilla d'aller trouver saint Rémi, archevêque de Reims. Thierry [213] raconte sa peine au saint prélat, qui lui dit qu'étant marié, il ne peut garder le célibat sans le consentement de sa femme ; mais qui l'exhorte à lui faire entendre que le vœu de virginité est l'hommage le plus glorieux à Dieu et qu'il est récompensé au ciel par une couronne immortelle. Thierry s'en va consoler, il parle de l'excellence de la pureté parfaite à sa femme, qui, cette fois, l'écoute avec douceur, et finit par l'assurer, qu'à son exemple, elle ne veut avoir d'autre époux que J.-C. Thierry devint prêtre et abbé du monastère du Mont-d'or. Il ressuscita, par ses prières, une fille du roi Thierry. La chasteté est pour tous ; si les époux ne la pratiquent pas dans son intégrité, que du moins ils observent les lois de leur état, après s'en être fait instruire.

426. Une négresse esclave.

Victime de la révolution de Saint-Domingue, une dame d'une grande fortune fut obligée, en 1792, de quitter cette île et vint se réfugier à Mirecourt, pour se soustraire à la mort qui la menaçait. Elle laissa à Saint-Domingue, entre autres esclaves qu'elle avait su former à une vie chrétienne, une négresse qui était inconsolable de son départ. Cette pauvre esclave tenta tout pour découvrir la retraite de sa maîtresse ; mais la distance des lieux et la difficulté des communications l'empêchèrent longtemps de réussir dans ses recherches. Ce ne fut qu'au bout de vingt ans, que la Providence exauça enfin ses vœux. Elle apprit que sa maîtresse était à Mirecourt, réduite à gagner son pain à la sueur de son front. À cette nouvelle, la négresse verse des larmes, et pour venir au secours de celle pour qui elle conservait un si vif attachement, elle, qui depuis longtemps jouit de sa liberté, se rend à la Nouvelle-Orléans, s'y vend comme esclave et envoie le prix qu'elle a reçu à sa maîtresse malheureuse. La foi sait inspirer aux hommes, même les plus déshérités de la nature, des sentiments sublimes.

427. Obéissance.

Sainte Rose ne sortait jamais, ne prenait pas la moindre nourriture sans la permission de sa mère. [214] Celle-ci voulut un jour éprouver la docilité de sa fille, et lui commanda de faire à rebours une fleur dans un ouvrage de broderie. Rose obéit aussitôt. Après qu'elle eût rempli sa tâche, sa mère la réprimanda fort de ce qu'elle l'avait fait d'une manière si ridicule : « Ma mère, répondit Rose avec douceur, il m'est assez indifférent de faire une fleur de telle ou de telle

manière, mais je ne saurais manquer à la soumission que je vous dois. » Lors même qu'un ordre des supérieurs ne semble pas à propos, on fait toujours bien d'obéir, pourvu qu'ils ne commandent pas le mal.

428. Un père libre-penseur.

M. de Mairan, de l'Académie des sciences, raconte qu'il avait connu à Béziers, un père de famille libre-penseur, qui avait donné une éducation sans Dieu à ses trois enfants, deux garçons et une fille. Cette éducation porta vite ses fruits ; et tous trois devinrent insoumis, joueurs, libertins. Leur pauvre mère, abreuvée d'amertume, mourut bientôt. Les enfants, réclamant sa succession, laissent leur père dans la misère. Bientôt un des fils périt sur l'échafaud pour ses crimes. La fille finit ses jours à Bicêtre, asile des mendiants ; l'autre fils, abandonné par une femme infidèle, tomba aussi dans la honte et la misère. Le pauvre père devint fou, et, dans son délire, il se meurtrissait le sein et le visage en criant : « Où sont mes enfants ? Ils sont dans l'abîme. C'est moi qui le leur ai creusé ? » O malheur d'une éducation sans Dieu !

429. Françoise Fouquet.

Françoise Fouquet était fille d'un humble vigneron d'Illiers, diocèse de Chartres. À l'âge de douze ans, elle devint aveugle, et perdit sa mère. Son père épousa une seconde femme qui maltraita Françoise, et qui, chaque jour, la chassait de sa maison, dès que son mari était allé au travail. La pauvre enfant, avec une patience admirable, allait se mettre sous un buisson qui n'était pas fort éloigné ; elle y demeurait, pleurant et pensant à Dieu, jusqu'à ce qu'elle sentît que la nuit approchait. Alors, elle se rendait à la porte de la maison paternelle, et son père [215] la faisait entrer et lui donnait à manger. Le bon vigneron ignorait la dureté cruelle dont la pauvre aveugle était l'objet. Pendant douze années qu'elle eut à subir cette épreuve, jamais elle ne dit un mot à son père qui pût trahir le secret de ses souffrances.

Au bout de douze ans, Françoise perdit son père, et sa belle-mère la renvoya sans pitié de sa maison. Les malheurs consommèrent la vertu de Françoise. Après une vie sainte, elle mourut en odeur de sainteté, après avoir opéré plusieurs miracles de son vivant. Heureux ceux qui savent souffrir !

430. Soldats, imitez ce général.

Le général de Sonis, mort le 15 août 1887, depuis 1852, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, communiait au moins tous les huit jours, et cela non seulement en France, mais en Afrique, où il passa de longues années, et même dans les glorieuses campagnes de sa vie militaire. Pendant la guerre d'Italie, il était capitaine, et il écrivait : « Dans nos reconnaissances en traversant des bourgades ou des villages, tout à coup nous apercevons un clocher. « Le maître est là ; à terre. » Nous descendons tous les deux de cheval, — il était alors avec un ami, le capitaine Robert, — nous entrons dans l'église, nous prions un prêtre de nous donner la sainte Communion. C'est fait ! Nous repartons aussitôt, le temps n'est pas à nous. Nous faisons notre action de grâces à cheval et en courant... » Cela ne l'empêcha pas de mériter à Solferino la croix de la Légion d'honneur, ni plus tard de devenir général.

431. Que votre volonté soit faite.

Sainte Gertrude récitait 365 fois par jour cette prière : Que votre volonté soit faite. Et Dieu, lui offrant un jour la santé ou la maladie, elle lui dit : « Je désire ardemment, Seigneur, que vous ne fassiez pas ma volonté, mais la vôtre. » Répétons souvent les mêmes paroles au milieu des peines de la vie. [216]

432. L'amie de saint Bernardin.

Saint Bernardin de Sienne, étant encore jeune homme et dans le monde, s'entretenait un soir avec une de ses parentes, nommée Tobia, qui lui tenait lieu de mère, lorsque tout à coup il lui dit : Et maintenant, je vous quitte pour aller voir mon amie. Tobia, qui connaissait bien la vertu de son jeune parent, fut cependant alarmée de cette parole, et elle prit la résolution de le suivre de loin, afin de connaître le but de sa visite. Le jeune homme se dirige hors de la ville ; Tobia, sans se laisser émouvoir, suit sa trace ; et à la fin, elle trouve avec émotion Bernardin, dans une petite chapelle, à genoux au pied d'une image de la Vierge, et le priant avec l'ardeur d'un séraphin. C'est Marie que ce saint jeune homme appelait son amie.

On conçoit sans peine que dans l'âme de Tobia, les craintes firent aussitôt place à des consolations ineffables. Heureux les jeunes gens qui donnent leur cœur à Marie !

433. Conseils de saint Jean Chrysostome aux parents.

« J'ai eu un ami dont le père infidèle était riche, considéré, illustre à tous les titres. Ce père mit d'abord en jeu les magistrats, menaça son fils de la prison, le priva de tous ses biens et l'envoya sur une terre étrangère, sans lui laisser même la nourriture nécessaire, tout cela pour le forcer à revenir à la vie du monde ; mais quand il vit que son fils ne cédait à aucun de ces moyens, il changea complètement de conduite, et maintenant il a pour son fils la vénération qu'il aurait pour un père. Cet heureux père doit même à son fils un accroissement de la considération dont il jouissait déjà parmi les hommes. Vous êtes bien aises que vos enfants soient avec vous pour vous servir et vous assister, continue saint Chrysostome, auquel nous empruntons ce long passage. Et moi aussi je désire aussi ardemment que vous, qui êtes leur père, qu'ils payent de retour les soins que vous avez pris pour les élever ; mais pour faire instruire vos enfants dans les lettres, vous les envoyez loin de leur patrie, [217] vous interdisez le seuil de la maison paternelle à ceux qui vont apprendre un art mécanique ou quelque métier plus vil encore.... Et ceux qui apprennent à voler de la terre au ciel, vous ne leur permettez pas de quitter la maison ! Tandis que vous supportez l'absence de vos enfants assez courageusement pour désirer qu'elle se prolonge tant qu'elle pourra être utile temporellement, est-il raisonnable, quand ils s'absentent dans l'intérêt de leur âme, d'être faibles et tendres, jusqu'à détruire par cette pusillanimité, l'espérance des plus grands biens ?

« Du reste, on peut les visiter fréquemment au désert, tandis qu'il n'en est pas de même pour ceux qui entreprennent de longs voyages. Qui donc vous empêche d'aller dans les monastères où sont vos enfants, de vous transporter chez eux, puisqu'ils ne peuvent venir chez vous ; et là, de conférer avec eux sur l'importante affaire du salut ? Il est certain que ces visites ne se termineront pas à la joie stérile et infructueuse de les avoir vus, de leur avoir parlé ; nous nous retirerons du monastère dans nos maisons, meilleurs que nous n'y étions venus, emportant avec nous les fruits admirables de leur sainte et charmante conversation. »

Ces réflexions de saint Chrysostome sont aussi justes aujourd'hui qu'autrefois. La vérité demeure éternellement.

434. Tous ont besoin de prier.

La pieuse reine Marie Leczinska aimait à assister aux offices des Carmélites de Compiègne ; et, après l'office, elle restait encore en prières après que les religieuses étaient sorties. Le Dauphin, son fils, qui l'attendait un jour, lui dit : « Oh ! Ça, maman, vous allez vous brouiller avec sainte Thérèse, car vous priez plus longtemps que ses filles. » — Ah ! Mon fils, c'est que mes besoins sont plus grands que ceux de ces saintes âmes.

435. Utilité de la confession.

La confession protège les lois, les droits de tous, la morale publique. « Ceux qui ont voulu retrancher la confession, a dit l'impie Voltaire, ont ôté aux [218] hommes le frein le plus efficace à contenir leurs désordres secrets. » Et c'est là une vérité historique. Quand les protestants eurent supprimé la confession en Allemagne, le débordement des passions fut tel, que les magistrats luthériens de Nuremberg et de Strasbourg envoyèrent à l'empereur des députés pour le prier de la rétablir. C'est la confession qui garde à l'époux la fidélité de son épouse, qui sauvegarde la fidélité et le respect que les enfants doivent à leurs parents, et le bonheur de la société domestique. C'est elle qui assure au chrétien avec le pardon de ses fautes, la direction dont tout homme a besoin.

436. Une lettre de saint Paul.

Rien de plus touchant que la lettre de saint Paul à Philémon, dont l'esclave avait déserté la maison de son maître. Saint Paul, ayant converti à la foi ce serviteur infidèle, le renvoie à Philémon et le lui recommande en ces termes : « Je vous demande votre indulgence pour Onésime, mon fils, que j'ai enfanté à Jésus-Christ dans ma prison; recevez-le comme mon enfant chéri ; non comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé qui a toutes mes affections, et qui doit mieux encore posséder les vôtres, à cause des liens qui l'attachent à vous et selon la nature et dans le Seigneur. » Paroles qui nous apprennent qu'un serviteur doit être cher à son maître, non seulement à cause de son caractère de chrétien, mais encore à cause des rapports mutuels qui les unissent.

437. Marie de Valernot.

Madame Marie de Valernot d'Herculais, qui mourut à Grenoble, en 1654, à l'âge de trente-cinq ans, et qui laissa une si grande réputation de sainteté, que l'évêque, le chapitre et le parlement de la ville voulurent assister à ses funérailles, se levait à trois heures du matin et faisait oraison pendant quatre ou cinq heures, avant d'entendre la sainte Messe. Elle passait aussi en oraison une grande partie du reste de la journée et même de la nuit, ce qui ne l'empêchait point de posséder toute l'estime de son mari et de sa belle-mère. Voulant un jour donner à ses amis [219] le spectacle de la vertu de sa femme, M. d'Herculais alla, dans un moment où il savait qu'elle était en oraison, la prier de venir jouer. Sur le champ, reconnaissant dans la volonté de son mari celle de Dieu même, Mme d'Herculais vient d'un air gai et content. Pendant tout le temps que dura le jeu, elle y apporta une si grande attention qu'on eut dit qu'elle en faisait ses délices, bien qu'elle eût pour tout ce qui tient au monde une horreur souveraine. Sa belle-mère, pour lui laisser plus de temps à consacrer aux exercices de piété, se chargeait elle-même de tous les soins domestiques. — Qui pourra, à la vue de tels exemples, alléguer encore les affaires et le bruit du monde, pour s'exempter de la pratique de l'oraison ?

438. Joseph.

Vendu comme esclave par ses frères, qui avaient même songé à le faire mourir, Joseph trouva, dans ses malheurs mêmes, le moyen d'arriver au comble des honneurs. Il était devenu l'intendant du roi d'Égypte et le dispensateur de tous ses greniers, quand ses frères, qui ne le connaissaient plus, vinrent, contraints par la famine, lui demander une provision de grains. C'eût été une belle occasion, pour une âme vulgaire, de se venger; mais ce cœur magnanime, une première fois, sans se faire connaître, fit remplir leurs sacs de grains et remettre dans un des sacs les sommes qu'il lui avait apportées. Une seconde fois, il fit préparer un grand festin à leur arrivée, et, ne pouvant plus contenir sa tendresse pour eux, il fit sortir tous les assistants ; puis, resté seul avec eux, il éclate en sanglots et dit : Je suis Joseph, votre frère. Est-ce que mon

père vit encore ? Consternés à cette parole, ils n'osaient répondre ; mais il ajouta avec douceur : « Approchez de moi, n'ayez pas peur, ne prenez pas peine de ce que vous m'avez rendu dans ces contrées ; car c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé en Égypte. » Et, se jetant au cou de Benjamin, son plus jeune frère, il l'embrassa en pleurant. Benjamin pleurait aussi, et Joseph embrassa pareillement chacun de ses frères et les arrosa de ses larmes. On sait qu'il les fit venir en Égypte avec Jacob, son père, et leur fit part de toutes ses richesses. Les cœurs magnanimes ne se vengent que par des bienfaits.

439. Le Crucifix d'un amiral.

L'amiral de Durville, mort à Toulon le 24 septembre 1879, pendant sa dernière maladie, dans un excès de grande douleur, montra à un membre de sa famille le Crucifix qu'il portait constamment sur lui, en lui disant : « Je voudrais que ceux qui ont le malheur de ne pas croire fussent ici, je leur apprendrais que dans ce remède il y a une force que ne donne aucun remède. » Que ceux qui souffrent en fassent l'expérience.

440. Henri Suzo.

Comprenant par les saintes Écritures que l'Éternelle Sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le B. Henri Suzo, dans sa jeunesse, se disait à lui-même : « Mon cœur est ardent, je ne puis vivre sans aimer ; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie, et il savourait avec ivresse ces paroles : *La Sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles, et, comparée à la lumière, elle l'emporte : aussi, je l'ai aimée, je l'ai recherchée dans ma jeunesse, je l'ai demandée pour épouse et j'ai été ravi de ses charmes... Je me reposerai avec elle, car sa conversation n'a point d'amertume et les rapports que Von a avec elle n'engendrent point le dégoût.* (Sap. VII, 28; VIII, 2, 16.) Et la Sagesse se montrait à lui, tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté, tantôt sous celle d'une Vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui ou comme une maîtresse savante en toutes choses, ou comme une céleste amie qui lui souriait en lui disant : *Mon fils, donne-moi ton cœur.* Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et grava sur sa poitrine le Nom de Jésus, en disant : « Je vous ai imprimé sur ma chair, mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Suppléez à ce qui me manque et écrivez dans mon cœur votre Nom avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer. » Jeunesse qui rêve à un bonheur que ne donnent pas [221] les créatures, donnez votre cœur à la Sagesse divine, et elle le remplira.

441. Grandeur ineffable.

Deux religieux de Saint-Dominique vinrent un jour converser avec le Bienheureux frère Gilles, religieux de Saint-François, qui, bien que sans science et d'une condition humble et simple, avait reçu de grandes lumières surnaturelles. Dans cet entretien, l'un d'eux ayant fait remarquer que saint Jean avait dit du Verbe des choses merveilleuses et sublimes, au commencement de son Évangile, frère Gilles reprit : Il n'en a rien dit. Et comme ses deux interlocuteurs s'en récriaient, le Bienheureux leur montrant une grande montagne, qui était en face d'eux, leur dit : Supposez que cette montagne soit toute composée de grains de millet, et qu'un moineau en mangeât un grain seulement tous les jours, qu'en aurait-il enlevé au bout de cent ans ? Rien ou presque rien, répondirent-ils. Aussi peu et encore moins, reprit le frère Gilles, saint Jean nous a dit de Dieu dans son Évangile, en comparaison de qu'il a laissé. La langue de l'homme ne saurait dire ce qu'est Dieu.

442. Duel.

Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, écrit l'impie Rousseau lui-même, je dis qu'il n'est point une institution de l'homme civilisé, mais une mode affreuse et barbare, digne d'une féroce origine. Aussi, l'Église interdit-elle, sous les peines les plus graves, d'accepter le duel, de l'offrir, d'y assister comme témoin.

Le comte de Salles, attaqué par un faux brave qu'il avait repris de ses blasphèmes, lui répondit: « Après avoir osé défendre la cause de Dieu, je ne dois pas la trahir pour les fausses maximes d'un honneur mal entendu. »

443. Miracles des fausses sectes.

Cyrola, chef des Ariens, ne pouvant prouver la fausseté des miracles opérés par les catholiques, résolut d'en faire un en apparence, pour se conserver [222] le crédit qu'il avait parmi les siens. Il donna donc 50 pièces d'or à un pauvre homme, à condition qu'il contreferaient l'aveugle, et que, se trouvant sur son passage dans une place publique, il le prierait de lui rendre la vue. La chose étant ainsi concertée, Cyrola, qui se fit accompagner de trois prélats, passa, comme par hasard devant ce faux aveugle qui, ayant le mot, s'écria aussitôt : « Écoute-moi, bienheureux Cyrola, exauce-moi, saint prêtre de Dieu, prends pitié de mon aveuglement. Fais-moi sentir le pouvoir que Dieu t'a donné, et que tant de lépreux, d'estropiés et de morts ont éprouvé. » L'hérétique, s'arrêtant à ces paroles, lui dit : « Pour preuve que la foi que nous professons est véritable, que tes yeux à cet instant soient ouverts. » Dieu entendit ce blasphème, et pour en faire voir l'impiété, en présence de la foule que l'hérétique avait fait assembler exprès pour être témoin de ce miracle imaginaire, il rendit véritablement aveugle celui qui faisait semblant de l'être, et lui causa une si grande douleur aux yeux qu'il ne pouvait pas la supporter. Ce coup de la justice divine découvrit toute la fourberie, car ce misérable, sentant toute la violence de cette douleur, et se voyant privé de la vue, commença à crier que Cyrola l'avait corrompu et lui avait donné de l'argent pour faire l'aveugle, et que ne l'étant pas, il l'était devenu par une juste punition de Dieu. « Imposteur, disait-il à cet impie, tu as voulu tromper les hommes et Dieu t'a justement confondu. Tu as voulu faire semblant de me rendre la vue, et tu es cause que je ne vois plus ; voilà l'argent que tu m'as donné, rends-moi la vue que tu m'as ôtée. » Mais la puissance de Dieu n'en demeura pas là, elle acheva le miracle, elle rendit le triomphe parfait ; car le nouvel aveugle s'étant tourné vers les évêques catholiques et les ayant suppliés d'avoir pitié de lui, quoiqu'il fût indigne de toute miséricorde, ils lui dirent : « Si tu as la foi, toutes choses sont possibles à celui qui croit. — Je crois, répondit-il, en Dieu, le Père tout puissant, en J.-C. Fils de Dieu, égal à son Père, au Saint-Esprit, coéternel et substantiel au Père et au Fils, celui qui ne croit pas qu'ils sont tous trois une même substance et une même divinité, qu'il souffre le même châtement que j'endure. » Sur cette confession, saint [223] Eugène, évêque de Carthage, fit le signe de la croix, et dit tout haut : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois Personnes, égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts, et recouvre la vue. Aussitôt que la dernière parole fut prononcée, la douleur de ce misérable cessa, et il commença de voir clair comme auparavant. Un si grand prodige couvrit les Ariens de honte et donna sujet aux catholiques de leur reprocher les ténèbres de leur hérésie et la malignité de leur imposture.

444. Restez à la porte.

En entrant dans le lieu où il devait prier, saint François d'Assise disait aux distractions : Restez à la porte, pensées importunes, je vous retrouverai en sortant; et, bannissant toute pensée étrangère, il pria Dieu comme s'il eut été seul sur la terre. Faisons comme lui.

445. Étudions ce qui est beau.

Plutarque raconte qu'il y avait autrefois à Rome des gens qui, au lieu de se procurer de beaux tableaux et des œuvres d'art, mettaient tout leur plaisir à recueillir des monstres, des enfants privés de leurs membres, les bras renversés, à tête d'animal; et tout leur bonheur était de regarder de tels opprobres de la nature. N'est-ce pas là ce que nous faisons quand nous remplissons notre esprit de tout autre chose que des pensées chrétiennes, et de l'étude de la religion ?

446. Changeons de nom ou de vie.

On raconte d'Alexandre-le-Grand, ce conquérant fameux, qu'on lui amena un jour un pirate célèbre par ses brigandages. Le prince lui demanda son nom : « Je m'appelle Alexandre, répondit le pirate. — Il te faut changer de nom ou de profession, reprit le héros. » Changeons notre nom de chrétien, ou vivons selon les engagements contractés à notre baptême.

447. Moyen de cacher la vérité sans mentir.

On peut, pour une raison, ne pas dire toute la vé-[224]-rité, et permettre que les autres se trompent. Fuyant la colère d'Henri II, roi d'Angleterre, saint Thomas de Cantorbéry, exténué de fatigues, fut hissé sur un cheval qui n'avait ni selle ni bride, et pendant qu'il chevauchait ainsi, deux hommes armés s'approchèrent de lui et lui demandèrent s'il n'était pas l'archevêque de Cantorbéry : Eh! Mes amis, dit-il, voyez et jugez vous-mêmes si c'est là l'équipage d'un archevêque.

448. L'état religieux.

Pour défendre cette divine institution, on a dit aux impies et aux mondains que, d'après leurs principes, d'ailleurs fort contestables, chacun étant libre de vivre comme il lui convient, ils ne doivent pas au moins trouver mauvais que des hommes usent de leur liberté pour prendre le meilleur parti, que souvent les malheurs et les déceptions du monde conduiraient au désespoir et au suicide, des infortunés qui trouvent dans un cloître la paix et l'espérance. — Rien de plus vrai, assurément ; mais ce n'est pas tout. — A ceux qui accusaient les religieux de mener une vie oisive et inutile à la société, il a été facile à saint Bernard et au docteur Angélique, de répondre : « Nous nous cachons dans les cloîtres et dans les forêts, et ce n'est pas en vain. Je crois qu'il n'y a personne parmi nous qui, s'il faisait dans le siècle le quart de ce qu'il fait ici, ne fût vénéré comme un saint et ne passât pour un ange ; et chaque jour, pourtant, on lui reproche l'inutilité de sa vie. »

Et pour confirmer la vérité de ces paroles, on n'a eu qu'à montrer l'état religieux à travers les âges chrétiens, et de nos jours encore, faisant le plus bel ornement comme la plus grande force de l'Église, rendant à Dieu la gloire que tant d'hommes lui refusent, apaisant son courroux par la ferveur de la prière, par l'héroïsme de la pénitence et la pureté d'une vie sainte, défendant contre l'hérésie les droits et les doctrines de l'Église, affermissant les catholiques dans la foi, et bravant tous les périls pour porter le flambeau de l'Évangile aux nations ensevelies dans l'ombre de l'infidélité, offrant à tous le spectacle des plus grandes vertus, instruisant les ignorants, conservant dans la solitude les sciences et les lettres qui [225] n'eurent autrefois point d'autres asiles, gardant pour la postérité les livres précieux transmis par l'antiquité, rachetant les captifs courbés sous les fers des barbares, élevant ces monuments qui sont des

chefs- d'œuvre de l'art chrétien et que le génie moderne n'a pu qu'imiter, ouvrant des asiles hospitaliers à toutes les infortunes et à toutes les douleurs, visitant les malades, se faisant la providence des pauvres, défrichant les bois, assainissant les marais, fertilisant les déserts les plus incultes, et tout cela, au prix de sacrifices que les mondains ne savent pas même admirer.

À de tels fruits, on connaît l'arbre ; un esprit sérieux ne s'y méprendra jamais, quand même il rencontrerait sur un tronc si fertile, quelques rameaux inféconds et des branches sèches et même vermoulues.

449. Le magicien Simon.

Simon opérait des merveilles par le secours des démons, il osa même offrir de l'argent aux Apôtres, afin d'obtenir le pouvoir de donner comme eux 4e Saint-Esprit ; et c'est pour cela qu'on appelle du nom de simonie, le péché de ceux qui vendent ou achètent les choses saintes. Mais saint Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Fais pénitence. » Simon, toutefois, au lieu de faire pénitence, continua de se livrer à la magie, sema dans Samarie des erreurs monstrueuses, puis vint à Rome, où il voulut se faire passer pour Dieu, devant Néron qui le protégeait. Dans ce but, il promit de s'élever au ciel, à la vue de tout le monde. Au jour indiqué, en présence d'une grande foule, il s'éleva, en effet, ou plutôt il fut élevé par le démon ; mais, à la prière de saint Pierre, qui était présent, Simon tomba et fut broyé dans sa chute. La magie est un triste métier, et bien sots sont ceux qui y recourent.

450. Virginie Bruni.

C'était une jeune veuve, morte à Rome en 1840, à l'âge de vingt-huit ans. Or, voici ce qu'a écrit d'elle son illustre historien, le P. Ventura: « Virginie avait coutume de dire : « Malheur aux familles où les femmes ne sont bonnes à rien, ou ne veulent rien [226] faire! » Elle-même prêtait la main à tout, faisait de tout, et quand on l'engageait à ne pas sortir des bornes posées par la dignité des convenances, elle répondait : « La dignité d'une maîtresse de maison consiste à faire tout ce qui peut intéresser sa maison. » Elle avait une aptitude particulière pour toute espèce de travaux de femme; aussi, tout ce qui servait à son usage personnel, à celui de ses sœurs et de ses enfants, sortait de ses mains. Rien, par son fait, ne manquait dans la maison, mais elle apportait une extrême vigilance à ce que rien ne fût perdu. Il ne lui répugnait pas moins, comme elle le disait, de faire mauvaise figure, que de faire des dépenses inutiles. Son père lui avait donné la plus ample liberté pour la dépense, et ne lui demandait jamais de compte. « Plus mon père se fie à moi, disait-elle, plus je dois mettre de zèle à en garder les intérêts. »

Aussi, loin d'abuser, en faveur de sa propre vanité, de la latitude qui lui était laissée pour disposer de l'argent de la maison, quand il s'agissait de faire la plus petite dépense pour elle-même, elle avait besoin d'être stimulée par son père qui, parfois, qualifiait de défaut cette retenue de sa fille. Magnifique défaut, en vérité! Plût au ciel, qu'aujourd'hui surtout, il devint commun à toutes les femmes. Virginie, tout économe qu'elle fût de l'argent, mis à sa disposition, l'était encore davantage du temps, qu'elle s'étudiait à ne pas perdre. Elle fuyait l'oisiveté et engageait les autres à en faire autant. Elle travaillait moins par besoin et par économie que par goût. Après la prière, le travail faisait ses délices et sa consolation. Les femmes vraiment pieuses aiment le travail presque à l'égal de la prière ; elles trouvent dans le travail un moyen facile de se recueillir pour la prière, et dans la prière un encouragement au travail.

La plainte la plus commune qu'on entende sortir aujourd'hui de la bouche des mères de famille, même de la classe moyenne, est celle-ci : « On n'a le temps de rien faire. » Ce n'est que

trop vrai. Mais une des principales raisons, c'est la fréquentation des théâtres et des soirées, qui se prolongent au point de faire de la nuit le jour, et du jour la nuit. Si notre excellente veuve trouvait du temps pour tout, c'est que, maîtresse et mère, elle se levait le matin avant les personnes de [227] service, avant ses enfants ; elle était debout à quatre heures et demie, même pendant l'hiver le plus rigoureux, pour ranger, en gros au moins, la maison. Cela fait, elle se rendait dans une église voisine pour remplir les devoirs imposés à sa piété; et, après y avoir employé le temps nécessaire, faisant violence à sa propre dévotion, elle retournait au plus vite chez elle, pour assister au lever de ses enfants, et présider à leurs prières; ensuite elle donnait ses instructions pour ce qui restait à faire dans la maison, pendant la journée ; puis, aus sitôt se mettait à l'œuvre avec l'empressement et la diligence propres à ceux qui vivent de leur travail.

C'est ainsi qu'elle s'y prenait, comme elle le disait elle-même, pour allonger sa journée et trouver du temps pour les soins de la maison, les visites de devoir et de convenance, et en même temps pour tous les exercices de religion, pour toutes les œuvres de charité chrétienne.

451. Épitaphe de Louis Veillot.

Louis Veillot, l'écrivain le plus remarquable de notre siècle, après avoir défendu avec son génie la foi chrétienne, pendant de longues années, voulut qu'on gravât sur sa tombe cette strophe :

J'espère en Jésus sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi ;
Au dernier jour devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

452. Cyrille l'ivrogne.

Au temps de saint Augustin, il y avait à Hippone, un jeune homme a donné au vin, nommé Cyrille. Rien ne pouvait l'arracher aux cabarets ni à ses compagnons de débauche. Un jour, rentré dans sa maison, il en vint, dans sa rage, à assassiner son père, à tuer une de ses sœurs et à occasionner la mort d'une autre. Saint Augustin, apprenant la nouvelle de tant de crimes à la fois, convoque le peuple à l'église. Il parle avec des sanglots de ce qui vient d'arriver, et tout le peuple verse des larmes à la vue de tant de ruines amoncelées par l'ivresse. [228]

453. Payez vos dettes.

Les nobles avaient pris l'habitude, à Rome, de retarder toujours de payer les marchands et de les renvoyer avec hauteur lorsqu'ils réclamaient. Un de ces marchands alla porter plainte au Pape Sixte-Quint, lui disant qu'un noble, son créancier, le repoussait toujours, quand il lui parlait de payer sa dette. Le Pape fit appeler le noble, et, après lui avoir fait avouer qu'il devait réellement au marchand, il le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé. Il fit ensuite venir tous les marchands et leur paya tout ce que les nobles leur devaient, ajoutant que désormais c'était à lui-même qu'ils devaient. Là-dessus, les nobles s'empressèrent de porter au Pape ce dont ils étaient redevables.

454. Dieu est maître, le laisser faire.

À Tudela, en Espagne, un homme fort riche avait un fils unique, appelé à l'état religieux. Deux fois le fils entra au couvent, deux fois le père l'en retira malgré lui. Il lui persuada même de se marier. Le fils voulait se choisir une épouse, et le père lui en imposa une autre, ce qui amena entre eux des divisions. À la suite d'une dispute, le fils tua son père, et alla ensuite périr à la potence. Le père eut bien mieux fait de laisser son fils suivre sa vocation.

455. Moyen d'éveiller les enfants.

La vénérable servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, humble mère de famille d'une condition obscure, morte à Rome, en odeur de sainteté, le 9 juin 1837, éveillait tous les matins ses enfants en prononçant à haute voix à leurs oreilles les noms de Jésus et de Marie. C'est facile à faire.

456. Vocation de Démétriade.

Fille du consul Olibrius, admirable de beauté et unique héritière d'une immense fortune, la jeune Démétriade était, comme parle saint Jérôme, la première dans le monde romain. Pouvant aspirer aux partis les plus brillants de la terre, elle ne voulait d'autre époux que le Roi du ciel. Démétriade ne cessait de prier le Seigneur avec larmes de disposer [229] l'esprit de ses parents à acquiescer à son ardent désir. Or, le temps de faire connaître sa généreuse résolution étant arrivé, un jour, la jeune fille se présenta devant Julienne, sa mère, et Proba, son aïeule, se jeta à genoux, les conjurant en grâce de ne pas s'opposer à sa résolution d'être toute à Dieu. Proba et Julienne n'avaient d'autre désir que de voir leur chère enfant se consacrer à Jésus-Christ. Ces femmes admirables, remplies du véritable esprit de l'Évangile, se hâtent de relever la jeune fille qui tremble encore de la peur qu'elle a de leur avoir fait de la peine, elles l'embrassent tendrement, la couvrent de baisers, l'inondent de leurs pleurs. « Soyez bénie, ma fille, disent-elles, vous allez donc rendre notre noble famille plus noble encore par la gloire de la virginité ; » et ce jour fut pour cette maison la plus douce et la plus joyeuse des fêtes.

« Le jour où cette auguste vierge se consacra à Dieu, dit le P. Ventura, après saint Jérôme, fut un jour de bonheur pour toute l'Italie chrétienne, et pour Rome en particulier, dont les murs délabrés par l'incursion récente des barbares, parurent reprendre leur ancienne splendeur; le parfait sacrifice de cet ange terrestre faisait espérer des temps meilleurs. » Rien, en effet, n'est plus propre que de tels dévouements à faire descendre la bénédiction divine sur les familles et sur les nations. Grâce à Dieu, les nobles sentiments que nous admirons, dans Proba et dans Julienne, vivent encore dans le cœur d'un grand nombre de mères.

457. Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger.

Les païens eux-mêmes avaient compris les périls de l'oisiveté, et Pisistrate, roi d'Athènes, ordonnait de réunir sur la place publique de la ville tous les oisifs, de leur donner des bêtes de somme et des semences, s'ils en manquaient, afin qu'ils pussent cultiver la terre ; et il les préservait ainsi du vol et du brigandage.

458. Anne-Jacqueline Coste.

Cette humble fille, que ses rapports avec saint François de Sales ont rendu célèbre, avait gardé les [230] moutons pendant sa jeunesse, et, moitié par misère, moitié par peur de l'isolement dans lequel elle vivait au milieu des montagnes de la Savoie, elle s'était décidée, vers l'âge de seize ans, à entrer en condition. Son maître habitait Genève. Tous les dimanches, elle sortait de cette ville, où le culte était interdit ; elle allait à une lieue pour entendre la messe dans un village voisin. Tels étaient du reste son adresse et les soins qu'elle apportait à son ouvrage, que jamais son maître ne put trouver, dans des voyages qui lui plaisaient peu, un sujet de plainte, ni même l'ombre d'un prétexte pour les interdire. Les gens de service doivent ne pas oublier que notre premier devoir est de servir Dieu.

459. Vigilance d'Anna-Maria.

Anna-Maria Taïgi, qui s'est sanctifiée à Rome au commencement de ce siècle, par l'accomplissement des devoirs d'épouse et de mère, et par la pratique des plus sublimes vertus, avait donné le jour à sept enfants, quatre garçons et trois filles. Elle les entourait tous des soins

les plus vigilants ; elle les conduisait elle-même aux écoles, ou bien, si elle en était empêchée, elle les faisait accompagner par des personnes sûres. Pour éviter de mettre sous leurs yeux l'ombre la plus légère du mal, bien qu'elle fût pauvre et obligée de travailler pour gagner le pain de chaque jour, elle avait soin de faire coucher ses garçons dans un lieu séparé de ses filles ; pour mieux préserver leur innocence et leur inspirer en même temps une modestie plus sévère, chacun de ses enfants avait son lit séparé et entouré de rideaux ; elle porta, sur ce point, les précautions jusqu'à l'excès. À l'époque du mariage de sa fille Sophie, afin d'avoir le temps de tout conclure, et pour que les époux pussent se connaître, elle permit que le fiancé vint à la maison ; mais elle ne quittait pas sa fille dans ces circonstances, et ne la laissait jamais seule, même un instant, avec lui.

La servante de Dieu savait que les jeunes personnes trouvent facilement l'occasion de se perdre en allant au marché, et en fréquentant les places et les boutiques. La prudence ne lui permettait pas d'exposer ses filles à ce danger ; elle préférait [231] aller elle-même acheter ce qu'il fallait pour le ménage, et, si elle ne le pouvait pas, elle priait un ami de la famille de lui rendre ce service. Avez-vous des filles ? dit le Saint-Esprit, gardez-les bien.

460. Malheur aux scandaleux.

C'est souvent dès ce monde qu'est puni le scandale. Quand saint Paul de la Croix exerçait, avec tant de fruit, sur la jeunesse de son âge, une influence de salut, un jeune homme nommé Antonio résista à ses conseils. Paul lui dit un jour qu'il attirait sur lui, par sa conduite, les châtements de Dieu. En effet, un soir qu'il revenait de veiller auprès d'une personne suspecte, il fut égorgé et on retrouva le lendemain son cadavre le long de la rivière de la Bormida. Qu'il eût mieux fait de profiter des avertissements charitables qu'il avait reçus !

461. Loin d'ici, médisants.

Madame Louise de France, depuis carmélite sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin, étant encore dans le monde, ne pouvait souffrir qu'on fit le moindre tort au prochain, ni qu'on parlât à son désavantage.

Si elle entendait quelque propos de ce genre, elle se faisait une loi de ne pas le répéter ; et jamais elle ne recevait de confiance qui portât atteinte à la réputation d'autrui. N'ayons pas de ces langues qui écorchent tout ce qu'elles lèchent.

462. Un Français doit être franc.

« Entre les fautes, dit la fille aînée de Madame Aca-rie, celle pour laquelle ma mère avait le plus d'aversion, c'était le mensonge. Pour nous en donner plus d'éloignement, et nous faire aimer la vérité, elle nous disait souvent : Quand vous auriez tout perdu ou renversé toute la maison, si vous l'avouez, lorsqu'on vous le demandera, je vous le pardonnerai de bon cœur ; mais je ne vous pardonnerai jamais la plus petite dissimulation. Ce ne lui était pas assez que ses enfants confessassent ingénument leurs fautes, lorsqu'ils étaient interrogés, elle voulait que, [232] sans attendre qu'on leur en parlât, ils s'en accusassent eux-mêmes par le seul instinct d'un humble repentir.

463. Alfred le Grand.

Ce roi d'Angleterre, traqué par les Barbares, s'était réfugié, avec sa cour, dans les marais où il manquait de tout. Un pauvre étant venu lui demander l'aumône : Que vous reste-t-il de nourriture, dit le prince à la reine ? Il ne nous reste plus qu'un pain, répondit-elle. Donnez-en la moitié au pauvre, dit le religieux Alfred. Celui qui a nourri cinq mille hommes voudra bien permettre que la moitié de ce pain nous suffise. En effet, ses gardes étant allés à la pêche,

rapportèrent, contre toute espérance, une si grande quantité de poissons que, selon les historiens du temps, il y en aurait eu de quoi nourrir une armée. L'aumône n'appauvrit jamais.

464. Heureuse l'enfance consacrée à Marie.

Après chacune de ses couches, sainte Élisabeth de Hongrie prenait son enfant entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine ; et, nu-pieds, elle se dirigeait vers une église éloignée. La descente était longue et rude ; le chemin, rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats. Elle portait elle-même, pendant le trajet, son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache ; et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel, avec un cierge et un agneau, en disant : Seigneur Jésus-Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre sainte Mère, le fruit chéri de mon sein. Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur. C'est vous qui me l'avez donné, vous qui êtes le Souverain et le Père très aimable de la mère et de l'enfant. La seule prière que je vous fais aujourd'hui, et la seule grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise de recevoir ce petit enfant tout baigné de mes larmes, au nombre de vos serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte Bénédiction. Bel exemple pour toutes les femmes auxquelles Dieu donne des enfants ! [233]

465. Choix entre deux couronnes.

Un jour, Notre-Seigneur apparut à sainte Catherine de Sienne, en lui présentant deux couronnes, Tune d'or, l'autre d'épines, et lui offrant de choisir entre les deux. La sainte dit humblement à Notre-Seigneur, que tout ce qui lui venait de sa main lui était également agréable : mais le bon Maître, insistant pour qu'elle choisit elle-même, elle prit avec empressement la couronne d'épines et se l'enfonça sur la tête, en disant : Puisque vous me l'ordonnez, Seigneur, quelle autre couronne pourrais-je choisir que celle que vous avez choisie vous-même ? Portons ici-bas la couronne d'épines, afin de recevoir au ciel la couronne de gloire.

466. Tenir parole à Dieu.

Saint Louis, roi de France, était à l'extrémité ; mais, recouvrant ses sens, il demanda la croix et la plaça sur sa poitrine, en signe du vœu qu'il faisait intérieurement de partir pour la croisade, s'il guérissait. Il guérit, en effet, et il portait toujours la croix, attendant l'occasion de s'embarquer pour la Palestine. Blanche, sa mère, et tous les grands du royaume, lui représentaient que la France courrait les plus grands risques de la part des Anglais, s'il s'éloignait ; que son vœu fait dans une maladie grave n'était pas valide ; qu'il pourrait s'en faire relever. À tous ces raisonnements, le roi répondit : « On ne peut supposer qu'aujourd'hui j'aie le cerveau troublé par la maladie ; eh bien ! Je reprends la croix et je renouvelle mon vœu. » Tous se turent, admirant sa fidélité à tenir la promesse faite à Dieu.

467. Bridaine et un capitaine de cavalerie.

Un capitaine de cavalerie entra un jour, par curiosité, dans une église, où le célèbre Père Bridaine donnait une mission. C'était le moment où le missionnaire exhortait à faire une confession générale. Le capitaine est saisi par la grâce, et il va faire sa confession générale. Tout le monde le voit sortir du confessionnal en versant des larmes. C'étaient [234] des larmes de joie ; car dès que Bridaine rentra à la sacristie, l'officier l'y suivit, et lui serrant la main en présence des autres prêtres : « Père Bridaine, dit-il, Louis XV que j'ai servi pendant vingt-cinq ans, n'est pas si heureux dans son palais que je le suis d'avoir fait ma confession. » Il y a plus de plaisir à accuser ses péchés qu'à les commettre.

468. Conversion d'une dame anglaise.

Une dame anglaise, la comtesse de Strafford, était ébranlée dans ses convictions protestantes par les entretiens de Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens. Ce qui l'empêchait encore de se convertir, c'étaient ses doutes sur la messe et le purgatoire. Mgr de la Mothe lui dit : Madame, vous connaissez l'évêque protestant de Londres, s'il peut me prouver que saint Augustin n'a pas dit la messe pour les morts, et pour sa mère en particulier, dites-lui que je me fais protestant. Mme de Strafford écrivit aussitôt à l'évêque de Londres, qui refusa de répondre; dès lors la comtesse vit se dissiper tous ses doutes, et fit son abjuration.

469. Alexis.

Qui n'admirerait l'amour des humiliations qu'a fait paraître saint Alexis ? Fils unique d'Euphémien, riche patricien de Rome, qui n'avait pas moins de 1,000 esclaves à son service, marié à une jeune fille de la plus haute noblesse et de la plus grande fortune, le jour même de ses noces, il partit en secret pour l'Orient, où il resta pendant dix-sept ans, inconnu et mendiant son pain. Au bout de dix-sept ans, il fut ramené à Rome par une tempête, et inspiré d'aller vivre d'aumônes dans le palais de son père, qui, ne le connaissant plus, le logea sous un escalier. Là, pendant dix-sept ans, vivant comme un mendiant, il dut subir, de la part des esclaves de son père, toutes sortes d'avaries. On alla jusqu'à lui arracher les cheveux, ou la barbe, jusqu'à jeter sur lui les lavures de la vaisselle. Il lui eut suffi de dire un mot pour se soustraire à ces reproches, il aimait mieux les souffrir jusqu'à sa mort. Et nous, nous fuyons la peine et la plus légère humiliation. [235]

470. Thaïs.

Saint Paphnuce, apprenant que la courtisane Thaïs faisait le scandale de la ville d'Alexandrie, quitta son désert, se déguisa en soldat et arriva jusqu'à elle. La faisant réfléchir aux vérités de la foi auxquelles elle croyait encore, il lui persuada de faire pénitence et de se retirer au désert. Thaïs va donc s'enfermer dans une cellule, que Paphnuce scella comme un tombeau, ne laissant qu'une ouverture, par laquelle on devait lui faire passer quelques aliments. Thaïs, recluse, conjura Paphnuce, qui allait la quitter, de lui apprendre quelle prière elle pourrait réciter. Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, répondit Paphnuce, dites seulement : Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ; et Thaïs ne fit que répéter ces paroles dans les larmes et la pénitence, pendant trois ans. Au bout de ce temps, elle mourut.

Paul le Simple, dans une vision, vit un trône magnifique préparé au ciel; il pensait qu'il ne pouvait être destiné qu'à son maître, saint Antoine; mais une voix céleste l'en détrompa, et lui dit que ce trône était réservé à Thaïs, la pénitente. — O heureuse pénitence qui prépare une si grande gloire au ciel !

471. Boileau.

Le duc d'Orléans, ayant invité Boileau à dîner, un jour maigre, ne fit servir que du gras. Boileau causait spirituellement selon son habitude; mais il ne mangeait que du pain. Le duc lui dit qu'on avait oublié le maigre. Monseigneur, répondit Boileau, vous n'avez qu'à frapper la terre du pied, et il en sortira des poissons. Sa réponse plut au prince, et les poissons arrivèrent. Belle leçon pour ceux qui n'osent pas se montrer chrétiens.

472. Le lionceau devient lion.

En se laissant vaincre dans de petites tentations, on se prépare à succomber dans les grandes. Saint Augustin raconte qu'un catholique de son temps qui se fâchait contre les piqûres des mouches, et qui se plaignait amèrement d'elles à un Manichéen, finit [236] par convenir avec lui que ce n'était pas Dieu qui les avait faites. Cela une fois admis, le Manichéen lui fit

entendre qu'il en devait être de même des abeilles, puis des sauterelles, puis des brebis, puis des bœufs, et enfin de l'homme. Donc, n'accordons rien au démon, ni à nos passions.

473. La mort plutôt que de trahir un secret sacré.

En 1854, un meurtre fut commis à Oratoff, près de Kief, en Podolie ; et l'assassin alla de grand matin à la sacristie de l'église, où il se confessa à l'abbé Kabylowics, curé de la paroisse. En se retirant, il laissa à la sacristie un vêtement ensanglanté de sa victime, qui fut présenté à la justice. Le prêtre fut accusé. Il n'avait, pour se justifier, qu'à dire qu'un homme était venu se confesser le matin ; mais c'eût été mettre la justice sur la voie de le découvrir, et lui rendre la confession odieuse. Le curé aima mieux être envoyé en exil en Sibérie. Il y passa seize ans. On le rappela après que le coupable, à l'article de la mort, se fût fait connaître lui-même. Dieu lui-même veille sur le secret de la confession. On a vu des prêtres mourir pour y rester fidèles, on n'en a point vu qui l'aient trahi.

474. Fénelon, Archevêque de Cambrai.

Fénelon avait écrit un livre intitulé : *Les maximes des Saints*, qu'Innocent XII condamna, par un bref daté du 12 mars 1699. La nouvelle de cette condamnation lui arriva le vingt-cinq mars, au moment où il allait monter en chaire ; et laissant de côté, le sermon qu'il avait préparé, il parla de la soumission à l'Église, avec une onction qui arracha des larmes de tous les yeux. Le 7 avril suivant, il publia un mandement dans lequel, il acceptait sans réserve la condamnation de son livre ; il y disait : « À Dieu ne plaise, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » Il fit faire un ostensor portés par deux anges, et l'un d'eux foulait aux pieds divers mauvais livres, dont l'un [237] d'eux portait pour titre : Exposition des maximes des Saints. Admirable exemple de soumission à l'Église !

475. La douceur, c'est l'expression d'un cœur humble et charitable.

La Bienheureuse Marie des Anges, issue d'une noble famille du Piémont, était dès sa jeunesse d'une charité et d'une douceur inaltérables envers ses sœurs. L'une d'elles, Christine, dans un moment d'emportement, la frappa rudement au visage avec un balai. La sainte enfant souffrit sans se plaindre. Sa mère, remarquant la blessure que le coup avait laissé sur les joues de sa fille, demanda d'où lui venait ce mal. Craignant d'attirer sur sa sœur le châtiment qu'elle méritait, Marianne (c'était le nom de la Bienheureuse avant son entrée au Carmel), répondit d'une manière évasive qu'elle n'avait pas vu comment cette blessure s'était faite. N'accusons pas les autres, excusons-les plutôt, ce sera nous créer des droits à l'indulgence de notre Juge.

476. Un disciple de Socrate.

Il sortait d'une maison de débauche, quand, voyant passer son maître, il rentra pour se cacher ; mais Socrate l'avait déjà aperçu ; et s'approchant de lui : Mon fils, lui dit-il, il n'y a point de honte à sortir de là ; mais c'est honteux d'y rentrer. Point de honte à confesser ses péchés ; mais il est honteux de les commettre.

477. Les modes d'après Mme de Chantal.

Mme de Chantal ne cessait de vanter à ses enfants la simplicité et la modestie, ces belles compagnes de la beauté ; elle leur apprenait à être sérieuses, à estimer les personnes par leurs qualités, et non par leurs habits ; à se moquer des modes absurdes qui varient sans cesse, et qui sont pour les femmes riches la cause de tant de dépenses et l'occasion de tant de péchés. Cette tâche était d'autant plus facile à Mme de Chantal, qu'elle n'avait jamais été, à aucune époque de

sa vie, l'esclave de la mode, ce qui ne l'avait pas empêché d'avoir les plus brillants succès dans le monde. [238]

478. Honneur aux vieillards

« Levez-vous par respect devant les cheveux blancs du vieillard », dit Salomon; et Dieu nous fait connaître le châtiment de ces enfants qui osèrent insulter le prophète Élisée, en l'appelant : Tête chauve. Des ours sortirent de la forêt voisine et dévorèrent ces malheureux.

Tous les matins, la prière faite, tous les enfants de Madame de Chantal allaient embrasser leur grand-père. Madame de Chantal y allait avec eux, pour leur donner l'exemple du respect filial que l'on doit toujours avoir pour ses bons parents.

479. Garcia Moreno.

En 1873, la république de l'Équateur, à l'inspiration de son auguste Président, Garcia Moreno, s'est engagée à verser chaque année au Pape, tant qu'il sera privé de son pouvoir temporel, le dixième de ses revenus. Quand des sicaires eurent poignardé Garcia Moreno, on trouva sur lui un message sur lequel on lisait : « Puisque notre faiblesse nous oblige à rester spectateurs passifs de son martyre (du Souverain Pontife), que ce pauvre don lui soit au moins une preuve de notre affection et de notre tendresse, un gage de notre obéissance et de notre fidélité. » Heureux les États qui ont à leur tête de tels chrétiens !...

480. Ne tardez pas.

Archias, riche citoyen de Thèbes, s'était emparé de force du gouvernement de cette ville, et y exerçait une autorité tyrannique. Quelques jeunes gens, saisis d'indignation à la vue des maux qui pesaient sur leur patrie, résolurent de l'en affranchir. Il fut convenu que Philidas, l'un d'entre eux, qui feignait d'être dévoué à Archias, l'inviterait à souper, et que pendant le repas, les autres conjurés entreraient dans la salle du festin et massacreraient le tyran. La conjuration ne pût être si secrète qu'il n'en transpirât quelque chose dans le public. Archias était à table, chez Philidas, quand on vint l'avertir qu'il y avait quelques mouvements dans Thèbes. Il traita cet avis avec assez de légèreté. Quelques instants [239] après, arrive en grande hâte un courrier chargé d'un paquet qui renfermait tout le détail de la conjuration. Le courrier est sur-le-champ introduit auprès d'Archias, lui remet la dépêche, et l'invite à en prendre connaissance. Remerciez de ma part celui qui vous envoie, lui dit Archias ; je lirai la lettre plus tard, et je lui ferai réponse. Seigneur, répondit le courrier, mon maître vous conjure de la lire sur-le-champ, parce qu'il s'agit d'affaires très sérieuses. Archias, se mettant à rire: À demain, dit-il, les affaires sérieuses; et prenant la lettre, il la plaça sous son coussin sans l'ouvrir. Demi-heure après, les conjurés sortent du lieu où ils étaient en embuscade, se jettent sur Archias, et le tuent. Que dites-vous de l'aveuglement de ce tyran ? N'était-il pas bien mal avisé ? Vous l'êtes encore plus que lui, vous qui, étant en mauvais état de conscience, renvoyez d'y mettre ordre.

481. Sainte Lidwine.

Elle s'est sanctifiée, en Hollande, par la souffrance. Elle avait fait, à l'âge de douze ans, le vœu de virginité ; et elle fut pendant trente ans sans quitter le lit, et pendant sept ans elle ne put faire aucun mouvement, sinon du bras gauche. Souvent, elle ne pouvait prendre ni nourriture, ni sommeil. Les trois premières années, elle sentait vivement ses souffrances ; mais son confesseur lui ayant dit de méditer sept fois par jour la passion de Notre-Seigneur, elle y puisa tant de force et de consolation, qu'elle pria Dieu d'augmenter ses douleurs, auxquelles elle ajoutait encore des mortifications volontaires. Au ciel, elle ne regrette pas aujourd'hui ses souffrances ; sachons donc, à son exemple, supporter patiemment les nôtres.

482. Un important apprentissage.

Charles V, roi d'Espagne, empereur d'Occident, était las de ses couronnes, et ne soupirait qu'après la solitude d'un monastère. Il remit le trône d'Espagne à Philippe, son fils, et l'empire à son frère Ferdinand, pour se retirer dans un monastère d'Espagne. Là, il se livrait avec bonheur aux exercices de la vie monastique, et se préparait à bien mourir. Comme pour [240] faire l'apprentissage de cet art de bien mourir, il fit célébrer ses funérailles de son vivant. Après deux ans de retraite, il mourut le 1er septembre 1560. Soyez prêts, dit Notre-Seigneur, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

483. Sésostris.

Ce roi d'Égypte, ayant vaincu plusieurs monarques, les traînait captifs à son char. Un de ces derniers, regardant attentivement la roue du char royal, Sésostris lui demanda pourquoi il la considérait ainsi. Je songe, en la voyant, que ce qui est au sommet tombe vite dans la boue, et que ce qui est dans la boue se relève bien vite. Ainsi en est-il du char de votre fortune ; aujourd'hui vainqueur, vous pouvez être captif demain. Sésostris réfléchit à cette parole, et il mit les captifs en liberté. Ne nous laissons pas enfler par la prospérité, ni abattre par le malheur.

484. Visitez les pauvres.

Bien loin d'écarter ses enfants des affreux spectacles de la misère, de la douleur et même de l'agonie, Mme de Chantal voulait qu'ils raccompagnassent dans ses visites aux pauvres. L'un portait le pain, l'autre les remèdes, celle-là un peu d'argent. C'était leur récompense lorsqu'ils avaient fait preuve d'obéissance et de travail. Une de leurs plus grandes punitions était de rester à la maison, à l'heure où Mme de Chantal faisait sa tournée quotidienne dans les réduits des pauvres. C'est ainsi, par ces douces habitudes d'intimité avec les malheureux, contractées dès l'enfance, que Mme de Chantal développait dans l'âme de ses enfants l'onction du cœur, et qu'elle faisait jaillir ces sources profondes de sensibilité, qui semblent avoir disparu de nos jours, parce que les enfants sont élevés dans la vanité qui dessèche, au lieu de grandir dans la charité qui attendrit.

485. Belle manière de corriger.

« Que dans la correction on trouve l'amour, mais non un amour faible : qu'il y ait de la sévérité, mais non une sévérité désespérante, afin que, mêlant la [241] justice et la clémence, celui qui est obligé de corriger, verse dans le cœur de ceux qu'il reprend, la confiance et la crainte. Qu'il se fasse obéir par la sévérité et aimer par la douceur. » Que sa fermeté inspire le respect, et que sa bonté lui concilie la confiance. La conduite de Mme Acarie, à l'égard de ses enfants, est un des plus beaux commentaires de ces paroles de saint Grégoire. Voici ce qu'a écrit de cette admirable femme l'historien de sa vie : « Un mot, un coup d'œil de sa part, suffisait pour rappeler ses enfants à leur devoir quand ils s'en écartaient; mais l'empire qu'elle avait sur eux était doux et aimable, parce qu'il était l'effet de sa vertu, plus encore que de l'autorité maternelle. Elle nous traitait fort doucement, dit sa fille aînée, mais elle joignait à cette douceur, une gravité si majestueuse et si imposante, qu'il nous était impossible de ne pas nous rendre à ce qu'elle désirait de nous. Quand elle était obligée de me punir, elle le faisait d'une manière si agréable, qu'il ne me vint jamais en pensée qu'elle me corrigeât sans raison, et que la correction ne me donnait jamais d'humeur contre elle. »

Ce ne lui était pas assez que ses enfants confessassent ingénument leurs fautes, lorsqu'ils étaient interrogés; elle voulait que, sans attendre qu'on leur en parlât, ils s'en accusassent eux-mêmes, par le seul instinct d'un humble repentir. Alors, elle leur faisait connaître la nature de

la faute qu'ils avaient commise, et leur disait qu'il faut satisfaire à la justice divine en ce monde ou en l'autre, que la peine qu'on souffre volontairement en cette vie, a une grande efficacité pour apaiser la colère de Dieu ; elle leur inspirait aussi de l'horreur pour la faute qu'ils avaient commise, et les amenait à en demander le châtement, qu'elle leur infligeait ensuite. S'ils redoutaient trop le châtement sur le moment et cherchaient à s'excuser, elle ne les punissait point; mais elle attendait que Dieu eût mis dans leurs âmes le repentir, et alors elle les châtaient avec justice et modération, les engageant, en même temps, à dire un Notre Père, pour demander pardon à Dieu. Des enfants réprimandés si bien à propos, loin de résister à la punition qui leur était destinée, [242] avouaient sans peine qu'ils l'avaient méritée, la demandaient à mains jointes, et, après avoir reçu la correction, ils remerciaient leur mère de la charité qu'elle leur avait témoignée en les corrigeant.

486. Le travail sanctifié.

Dans sa jeunesse, le vénérable curé d'Ars allait travailler la vigne ; il avait soin de planter devant lui un bâton, sur lequel il plaçait une petite statue de la sainte Vierge ; et, fréquemment, il tournait ses regards vers cette image bénie. La tâche devient moins lourde, quand, en l'accomplissant, on jette souvent les yeux vers la divine Vierge.

487. Jeanne Scopelli de Reggio.

Elle fonda un couvent de Carmélites. Dans sa dernière maladie, elle vit apparaître Notre-Seigneur sous la forme d'un beau jeune homme vêtu de blanc, qui lui apportait des jardins éternels, des roses et d'autres fleurs parfumées, dont il lui tressait une couronne. Il lui annonça le jour précis où elle serait appelée à suivre l'Agneau ; et Jeanne, transportée de joie, dicta à ses filles son testament spirituel, les bénit et expira. Des couronnes de fleurs attendent au ciel ceux qui ont cultivé ici-bas, dans leur cœur, les fleurs des vertus.

488. Craignez Dieu; c'est là tout l'homme.

Ayant eu un fils auquel il donna son nom, Tobie lui apprit à craindre le Seigneur dès son enfance. Accablé sous le poids des infirmités de la vieillesse, exilé loin de sa patrie, ce saint homme, sentant sa fin prochaine, disait à son enfant : « Écoutez, ô mon fils, les paroles de votre père et gravez-les dans votre cœur ; craignez Dieu tous les jours de votre vie, et soyez sans sollicitude. Nous sommes pauvres, il est vrai ; mais nous aurons de grands biens si la crainte de Dieu règne dans nos âmes. » Sage vieillard, il savait que cette crainte salutaire est le plus noble et le plus riche héritage qu'un père puisse laisser à son enfant, en le bénissant pour la dernière fois.

489. Le ciel.

Saint Salvi était de la ville d'Albi ; dans sa jeunesse, [243] il entra dans un monastère où il s'exerça à toutes les vertus et pratiqua des mortifications extraordinaires. Dans ces pieux exercices, il tomba malade d'une fièvre ardente ; tout à coup, sa chambre trembla et elle fut remplie d'une lumière céleste. Il éleva ses mains et ses yeux au ciel, et l'on crut qu'il rendait le dernier soupir. Les frères s'assemblent ; ils tirent son corps de dessus son lit, le lavent, le revêtent, le mettent dans le cercueil et passent auprès de lui toute la nuit dans le chant des psaumes. Durant ce temps son âme fut portée par les anges dans le paradis. Elle y vit le Roi de gloire, assis sur son trône et la compagnie bienheureuse des Anges et des Saints. Salvi y discerna même les Saints que nous honorons sur la terre, et il y jouit de cette lumière ineffable, devant laquelle la lumière du soleil n'est que ténèbres. Cependant, il ouït une voix qui disait : « Seigneur, renvoyez-le dans le monde car ce bon serviteur est encore nécessaire à l'Église. » À cette voix,

il fit de fortes instances pour n'être pas renvoyé et privé du grand bonheur dont il jouissait, et il dit : « Ah ! Seigneur, ne me renvoyez pas dans le siècle, ce lieu de péché et de misères, de crainte que je ne vous offense encore et que je ne me rende indigne de vous posséder éternellement. » Mais Notre-Seigneur lui donna bon courage, l'assura qu'il serait son protecteur et qu'après les services qu'il attendait de lui, il le ferait revenir dans une plus grande gloire.

Ainsi son âme fut renvoyée dans son corps : et, lorsqu'on se préparait à le mettre en terre, le vermeil commença à paraître sur ses joues, ses yeux s'ouvrirent, il se sentit en parfaite santé, et il se leva du cercueil où il était étendu. On lui demanda avec empressement ce qui lui était arrivé; mais il alla dans sa cellule sans vouloir donner aucune réponse, exhalant toujours une odeur incomparable, qui était comme un reste du bonheur dont il avait joui dans le ciel. Au bout de trois jours, sa mère et ses frères s'étant rassemblés autour de lui pour le faire parler, il s'écria : « O folie, ô vanité que toutes les choses de la terre! Heureux et infiniment heureux ceux qui n'y attachent pas leur cœur, afin de pouvoir arriver aux biens de l'éternité bienheureuse. » J'apprends, dit saint Grégoire de Tours, son historien, que l'on n'ajoute pas [244] foi à tout ce récit, qui paraît extraordinaire, parce que les âmes imparfaites ne veulent point croire ce qui dépasse leur portée; mais je prends Dieu à témoin que j'ai appris toutes ces choses de la propre bouche, de saint Salvi, qui a eu la bonté de me les raconter. Saint Salvi devint Évêque d'Albi, et sa parole, soutenue de ses exemples, y fit de grands fruits de salut.

490. Abandon à la Providence.

À l'âge de quinze à vingt ans, sainte Angèle Mérici perdit son père, sa mère, sa sœur et un frère, tous objets de son tendre amour et sur lesquels spécialement, et peut-être uniquement, elle pouvait fonder ses espérances temporelles. Mais sa confiance était toute en Dieu; et, comptant sur sa divine protection, Angèle, dans ses peines et ses chagrins, ne donna point d'autres marques de douleurs que celles qui convenaient à la piété filiale et fraternelle. Elle était sûre de trouver dans son Dieu un cœur encore plus tendre et plus affectueux pour elle que celui des parents qu'elle avait perdus.

Lorsqu'en se rendant à Jérusalem, elle fut tout à coup privée de la vue, à Canée, ses compagnons de voyage en furent désolés. Ils ne voulaient pas poursuivre leur pèlerinage en Terre-Sainte; mais Angèle, toujours calme dans l'épreuve, les encouragea à l'achever, et elle l'accomplit elle-même comme s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux. Au milieu de grands dangers de la part des corsaires et des tempêtes, seule, elle triompha de la crainte dont tous étaient saisis, et elle ne cessa d'inspirer aux autres la confiance dans le secours du Ciel. Loin d'être abattue, lorsque, à Crémone, on lui annonça sa mort prochaine, elle fut inondée de joie par l'espérance d'être bientôt affranchie des liens du corps et de voler en liberté vers son Dieu. Que l'abandon à la Providence nous soutienne dans toutes les épreuves.

491. Choix des maîtres et des écoles.

Rien n'est plus funeste au disciple que la vie déréglée du maître, dit un philosophe chrétien. Choisissez, écrivait saint Jérôme à une dame romaine, choisissez un maître que son âge et sa vie irréprochable mettent à l'abri de tout soupçon. On rapporte d'Alexandre, ce [245] conquérant de l'univers, qu'il conserva jusqu'à sa mort, et dans ses mœurs, et dans sa démarche, les défauts empruntés, dès son enfance, à Léonide, son gouverneur.

492. L'impératrice, femme de Maxime.

Les intérêts de son Église conduisirent un jour l'immortel Évêque de Tours, saint Martin, à la cour de l'empereur Maxime; l'impératrice le reçut avec le respect le plus profond, vénérant

Jésus-Christ même en la personne de l'Évêque. Comme Magdeleine aux pieds du Sauveur, elle resta longtemps aux pieds de saint Martin pour entendre sa parole; et, voulant aussi remplir à son égard l'office de Marthe, elle l'invita à sa table. L'évêque refusa d'abord; mais il céda à la fin aux instances de la pieuse princesse qui le servit de ses mains et lui offrit elle-même à boire. Tant que dura le repas, elle se tint debout, les yeux baissés comme une humble servante. Après le repas, elle ôta la table et recueillit comme des reliques, les miettes de pain que le saint avait touchées. À son exemple, vénérons les évêques. Ils sont les successeurs des Apôtres, les princes de l'Église, les juges de la foi.

493. La charité d'un roi.

Saint Etienne, premier roi de Hongrie, traitait les pauvres comme il eût traité Notre-Seigneur en personne. Aucun ne se retirait mécontent d'auprès de lui. Il choisissait souvent la nuit pour exercer ses œuvres de charité, prenant plaisir à laver en secret les pieds des pèlerins et à cacher ses aumônes dans le sein des affligés et des mendiants. Un jour, ayant pris une bourse pleine d'argent, il s'en alla, en habit déguisé, et sans nulle marque de sa dignité royale, pour en faire la distribution aux pauvres. Les premiers qu'il rencontra, ne le reconnaissant point et voulant tout avoir pour eux, se jetèrent sur lui, le renversèrent par terre, lui firent plusieurs outrages, jusqu'à lui tirer les cheveux et lui arracher la barbe, et ils lui prirent enfin sa bourse et tout son argent, Le saint Roi rie s'en émut point; au contraire, se réjouissant d'avoir souffert quelque chose pour Jésus-Christ, il s'adressa à la Sainte Vierge et lui dit : « Vous voyez, [246] Reine du ciel et de la terre, mon aimable Princesse, comment vos soldats ont traité celui que vous avez fait roi; si cette injure m'avait été faite par un ennemi, je ne la souffrirais pas, et étant assuré de votre secours, j'entreprendrais d'en tirer vengeance; mais puisqu'elle m'a été faite par ceux que votre Fils appelle les siens, je les en remercie et je ne puis avoir que de l'indulgence et de la tendresse pour eux. Je sais que le divin Sauveur a dit que nul cheveu de notre tête ne périra; ainsi je m'attends, pour cet affront, à recevoir de ses mains la couronne de la vie éternelle. » Après cet accident, il prit la résolution de ne jamais refuser la charité à aucun pauvre; et de fait, il fit de si grandes distributions à toutes sortes de nécessiteux, qu'on ne comprenait pas comment tous les revenus de son domaine y pouvaient suffire. N.-S., pour favoriser les inclinations de sa charité, lui donna la grâce de guérir les malades. De plus, il lui accorda aussi le don de prophétie, de sorte qu'il connaissait les choses à venir, comme si elles se fussent passées devant ses yeux. Que les défauts des pauvres ne nous empêchent donc pas de les assister.

494. Ce que peut l'éducation.

La vertueuse princesse Marie Leczinska épousa Louis XV, qui n'était pas digne d'elle. La corruption débordait alors à la cour de France, et tandis que le monarque se livrait à de honteux désordres, l'impiété minait sourdement le trône de saint Louis. La reine reçut du ciel et accomplit admirablement la mission de faire fleurir la foi et les vertus chrétiennes, au milieu de l'impiété et du vice triomphants. Malgré tous ses torts envers son auguste épouse, Louis XV ne la contraria pas dans son désir d'élever chrétiennement les enfants qu'elle lui avait donnés ; cinq de ces enfants moururent peu après leur naissance, et des cinq autres Marie Leczinska sut faire autant de saints. Henriette, sa fille aînée, ne pouvait voir un malheureux sans se sentir émue de compassion et s'empresser de le secourir. Elle n'avait que cinq ans, lorsqu'on la vit, un jour, se dépouiller de sa robe pour la donner à une pauvre fille de son âge, qui tremblait de froid. C'était un ange de pureté et d'innocence, aussi, à l'âge de vingt-quatre ans, elle s'en alla au ciel.

Sa [247] sœur Louise-Marie de France était un ange, elle aussi, mais Dieu la laissa plus longtemps sur la terre, pour y faire éclater un prodige de sainteté et de détachement du monde. Dès son enfance, elle mena, au milieu même de la cour, la vie pénitente d'une religieuse, jusqu'au moment où, triomphant de l'opposition du roi son père, elle put réaliser son désir d'entrer au monastère des carmélites de Saint-Denis. Les autres filles de Marie Leczinska, Mesdames Adélaïde et Victoire de France, sans aller s'enfermer dans un cloître, n'en menèrent pas moins une vie parfaite au milieu du monde. Mais, de tous ses enfants, l'héritier du trône fut celui que la reine éleva avec le plus de soin. Aussi réussit-elle à en faire le prince le plus saint qu'on ait jamais vu à la cour de France depuis saint Louis. « Je n'ai qu'un fils, disait-elle, mais Dieu qui me l'a donné a pris plaisir à le former sage, bienfaisant, vertueux, tel enfin que j'aurais à peine osé l'espérer. Mais le XVIII^e siècle n'en était pas digne. Le dauphin, père de Louis XVI, mourut avant de parvenir au trône, pour le grand malheur de la France, de l'Europe et de l'Église.

Ainsi, grâce à la reine Marie Leczinska, on vit alors sous le même toit des Tuileries et de Versailles, toute la solidité de la foi, toute la ferveur de la piété, toute la sainteté du christianisme des premiers siècles, à côté de tous les vices, de toutes les bassesses et de toutes les impiétés du paganisme pour les rendre inexcusables, pour leur servir, en quelque sorte, de contrepoids. D'un côté, c'était le crime, et de l'autre l'expiation.

495. Testament d'O'Connel.

O'Connel, sentant sa fin prochaine, après toutes ses grandes œuvres, après avoir fait triompher la foi chrétienne dans l'Irlande, sa patrie, voulut aller mourir à Rome et déposer ses restes mortels aux pieds du représentant de Dieu sur la terre. Il n'eût pas le temps d'arriver à Rome. La maladie l'arrêta à Gênes, où il mourut dans les sentiments les plus admirables. Dans ses dernières volontés, il laissa son corps à l'Irlande, son cœur à Rome, et son âme au Ciel. Son cœur à Rome... C'est bien de ce côté, en effet, que doivent se tourner les affections d'un chrétien.

[248]

496. Sainte Catherine d'Alexandrie.

Dès son enfance, cette sainte s'était adonnée avec ardeur à l'étude des vérités de la religion. À l'école des saints les plus versés dans la science du salut, elle avait puisé les plus vastes connaissances sur la doctrine de Jésus-Christ. Aussi défendit-elle la foi devant les tyrans avec la science d'un docteur et le courage d'un apôtre ; et, après avoir confondu, par la force de ses raisonnements, cinquante philosophes païens, elle eût, avec la consolation de les voir tous embrasser le christianisme, la gloire de mourir martyre à dix-neuf ans.

Heureuses les vierges chrétiennes qui, honorant Catherine comme leur patronne, imitent, avec la fermeté de sa foi, son zèle à s'instruire des vérités de notre religion sainte !

497. Ne tardez pas !

Le Souverain Pontife Pie IV était près de mourir. Saint Charles Borromée accourut près de son lit de douleur, et, se jetant à genoux devant l'auguste malade, il lui dit avec émotion : « Saint Père, vous n'avez jamais rien refusé de ce que je vous ai demandé ; aujourd'hui, je viens solliciter de Votre Sainteté une grâce bien plus importante que toutes les autres. — Parlez, mon fils, dit le Pontife, je vous accorderai tout. — Saint Père, le moment est venu de vous préparer à paraître devant Dieu ; je vous en conjure, laissez de côté toute autre affaire, si sainte soit-elle. » Pie IV comprit, et aussitôt il ne pensa plus qu'à se préparer à une sainte mort. Que ceux qui lisent ces lignes, à l'exemple de ce saint pontife, ne se laissent pas tromper par le démon. Cet ennemi de

nos âmes peuple l'enfer, en faisant croire aux hommes qu'ils travailleront plus tard à leur salut. Que tous donc, dès maintenant, renoncent au péché et à ses occasions, observent les commandements, prient et fassent de saintes œuvres, afin d'assurer leur bonheur éternel.

498. Châtiment d'un orgueilleux.

Aman était devenu, à force de ruses, le favori d'Assuérus, qui le fit asseoir sur un trône presque [249] aussi élevé que le sien, et ordonna que tous se prosternassent devant lui. Le Juif Mardochée ne voulut jamais lui rendre un honneur, qu'il réservait à Dieu seul. Aman, indigné, voulut perdre toute la race juive ; et déjà il avait fait préparer pour Mardochée, une potence ; mais le roi, ayant lu les annales de son règne, y trouva rappelés les services que lui avait rendus Mardochée, qui avait déjoué une conspiration tramée contre sa vie. Il demanda quelle récompense il avait reçue. Quelques légers présents, lui répondit-on. Alors Assuérus donna ordre à Aman de le revêtir des vêtements royaux, de le faire monter sur le cheval du roi, de conduire lui-même le cheval par la bride, en criant : Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. Aman rentra tout confus. Mais il lui arriva bien pis, le roi apprit qu'il voulait faire périr tous les Juifs, et il ordonna de l'attacher à la potence, qu'il avait préparée pour Mardochée. Soyons modestes, une grande élévation prépare une plus lourde chute.

499. Sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe.

Après la mort de son mari, elle se vit chassée, avec ses enfants, de son palais et de ses domaines, et abandonnée de tous ceux à qui elle avait fait du bien ; ne sachant où trouver un gîte, elle alla frapper à la porte d'un couvent de Franciscains, et leur demanda de chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de toutes ses douleurs. C'est ainsi que les saints envisagent les épreuves que les mondains redoutent le plus.

500. Martinien.

Au fond de son désert, il vit arriver vers lui, par un grand orage, une jeune fille en haillons, qui le conjura d'avoir pitié d'elle. Il lui ouvrit donc la porte de sa cellule, et en sortit lui-même : à son retour, il la trouva parée de riches atours ; c'était une courtisane nommée Zoé, qui avait juré de le perdre. Elle emploie toutes les ressources de son art perfide pour le séduire. Martinien, cet homme à miracles, sent cependant une violente tentation. Afin de la vaincre, il met ses deux pieds dans [250] le brasier qu'il a allumé pour sécher les vêtements de la pécheresse. La douleur est si vive qu'il pousse des cris, et se dit à lui-même : Comment pourras-tu supporter les feux de l'enfer ? À cette vue, Zoé se convertit. Que ceux qui sentent le feu d'une passion coupable, essayent de tenir la main sur un brasier, pour voir s'ils pourront supporter les flammes de l'enfer.

501. Déicole.

Saint Colomban dit un jour à saint Desle ou Déicole, son disciple : D'où vient que votre visage est toujours rayonnant de joie ? — « C'est, répondit Desle, que rien ne peut me ravir mon Dieu. » Si vous voulez avoir une joie éternelle, attachez-vous à celui qui est éternel, a dit saint Augustin.

502. Conversion de saint Cyprien.

Cyprien, né dans le paganisme, descendait d'une illustre et opulente famille. Son père était sénateur. Une éducation digne de son rang, et une étude passionnée des belles lettres et de la philosophie firent briller de bonne heure l'heureux génie dont il était doué. Il menait, comme tous les païens, une vie sensuelle, tout en cultivant les lettres. Il eut le bonheur de rencontrer Cécilius, dont la conversation faisait les délices de la haute société de Carthage. Cécilius était

converti au christianisme ; il s'attacha à Cyprien, jeune encore, et lui fit connaître la vérité. Depuis, Cyprien, convaincu, admirait les rapports qui unissent la raison et la foi ; mais son cœur frémissait à la pensée de se détacher de tous les objets qui l'avaient séduit et le retenaient captif. Lui, élevé au sein du luxe et des honneurs, et, comme il le dit, au milieu des faisceaux ; accoutumé aux agréments d'une société brillante et enjouée, aux hommages d'une foule de clients empressés ; lui qui, jouissant dans le monde païen de toute la considération d'un sage et d'un honnête homme, savait, de son propre aveu, allier avec cette prétendue sagesse la volupté et les plaisirs, pourrait-il s'astreindre à une vie sobre, retirée, humiliée, pénitente ? Tenterait-il de rompre des chaînes que leur [251] charme rendait indissolubles, des penchants, nés de son tempérament, des habitudes qui étaient devenues une seconde nature ? Cependant, au milieu de tout ce tumulte des passions, la conscience ne cessait de lui crier : « Courage, Cyprien ! Quoiqu'il en coûte, allons à Dieu. » Il obéit enfin à cette voix ; il se lève, et, foulant aux pieds son propre cœur, il s'élançait généreusement au baptême. Dès ce moment, c'est lui-même qui l'atteste, il s'opéra au fond de son âme une transformation complète, ce qui restait obscur devint lumineux ; ce qui paraissait impossible lui fut facile ; il prit en dégoût le faste et l'orgueil de la vie, se sentit de l'attrait pour l'humilité de l'Évangile, et trouva dans la folie de la croix, non seulement la vraie sagesse, mais aussi le vrai bonheur.

La vocation de Cyprien n'était pas une vocation commune : aussitôt après sa conversion, il vendit ses vastes possessions, parmi lesquelles étaient compris de magnifiques jardins situés sous les murs de Carthage, et il en distribua le prix aux pauvres. Un an s'était à peine écoulé, et l'illustre néophyte, par une exception que justifiaient sa science, l'ardeur et la sincérité de sa foi, fut élevé au sacerdoce. L'an 248, l'assemblée des fidèles de Carthage le proclama évêque.

503. Un trésor dans un vase fragile.

Virginie Bruni, écrit le père Ventura, parlait souvent à ses enfants des avantages de la pureté, avantages dont elle s'efforçait de leur faire sentir le prix par ses paroles autant que par ses exemples. Modeste à l'excès, même avec eux, non moins en actions qu'en paroles, elle ne négligeait rien pour les accoutumer de bonne heure à une sévère pudeur ; elle les couchait presque habillés et les mains croisées sur la poitrine ; elle leur rappelait que leur ange gardien se tenait en leur présence, jaloux de leur voir conserver des attitudes réservées. Elle leur représentait qu'un seul acte tant soit peu immoral, aurait affligé Jésus-Christ et Marie, dont la modestie, particulièrement celle des jeunes enfants, fait les délices ; elle récitait avec eux des prières, et, lorsqu'ils étaient endormis, elle les bénissait, les recommandait à Dieu ; et alors seulement se détachait de leur lit.

« Aucun d'eux ne devait découvrir une partie quelconque de son corps en présence de l'autre, pas même les deux sœurs entre elles ; aucun d'eux ne devait même pas, pour jouer, poser les mains sur l'autre, et la plus innocente familiarité que les petites filles se fussent permises avec leurs frères, ou entre elles, était punie avec sévérité. » Ceux-là seuls ne comprendront pas les délicatesses d'une telle vigilance, qui ignorent le prix de l'innocence et de la vertu.

504. Les Horace et les Curiace.

Albe et Rome ont confié leur destinée à la valeur des trois Horace et des trois Curiace. Deux Horace succombent dans la lutte et les trois Curiace sont blessés. Le seul Horace qui reste prend la fuite, afin de distancer les trois blessés, dont il sait bien que la marche sera inégale ; et dès qu'il les voit séparés, il les attaque avec courage et les renverse l'un après l'autre. Les Romains

trionphent. C'est ainsi qu'il faut attaquer nos défauts les uns après les autres, afin de triompher de tous.

505. La confession générale d'un paysan.

On vint, un jour, prier saint Vincent-de-Paul de se rendre à Cannes, situé à sept ou huit kilomètres de Folleville, dans le département de l'Oise, qui était alors le lieu ordinaire de sa résidence. Vincent partit sans délai quand il sut qu'il s'agissait de préparer à la mort, un brave paysan dangereusement malade. Soit négligence, soit ignorance, ce pauvre homme avait la conscience chargée de plusieurs péchés mortels, qu'une mauvaise honte lui avait toujours empêché de découvrir à son confesseur; et pourtant, il se flattait d'être sauvé néanmoins. Le saint, ayant commencé à l'entendre, eut la pensée de le porter à faire une confession générale. Le malade, encouragé par la douceur avec laquelle son nouveau directeur le traitait, fit un effort, se prépara avec soin, et finit par déclarer ses misères secrètes, qu'il n'avait jamais eu la force de découvrir à personne. Cette droiture si nécessaire en ce dernier moment, [253] fut suivie d'une ineffable consolation. Le pénitent se trouva déchargé d'un poids énorme qui l'accablait depuis bien des années.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'il passa d'une extrémité à l'autre, et que pendant les trois derniers jours qu'il vécut encore, il répéta à plusieurs reprises une espèce de confession publique de ses désordres, qu'il avait toujours eu honte d'avouer au saint Tribunal. La comtesse de Gondy, dont il était le fermier, étant allée le voir selon sa coutume : « Ah ! Madame, s'écria-t-il, dès qu'il l'aperçut, j'étais damné si l'on ne m'avait pas fait faire une confession générale, à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais jamais osé me confesser, j'en suis bien reconnaissant à M. Vincent, que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour me préparer. » Que de pauvres âmes iront en enfer, si elles n'ont soin de réparer par une bonne confession celles qu'elles ont faites d'une manière sacrilège.

506. Grégoire le thaumaturge.

Saint Grégoire de Nysse rapporte qu'on célébrait à Néocésarée une fête en l'honneur des faux dieux. La foule fut telle au théâtre, que les musiciens et les artistes ne purent s'y faire entendre, et la foule s'écria : Jupiter, donne-nous de la place. Grégoire le thaumaturge, évêque de cette ville, envoya avertir la foule, qu'ils auraient plus de place qu'ils n'en voulaient. En effet, une peste se déclare dans l'assemblée même, et dans toute la ville. On ne peut plus ensevelir les morts, de telle sorte que ceux qui sont atteints se rendent d'eux-mêmes aux tombeaux, prévoyant qu'ils n'auront personne pour les y porter. Cette prophétie du saint et ses autres miracles, opérèrent un tel effet sur la foule, que Grégoire, à sa mort, ne laissa dans la ville, que dix-sept païens, lui qui, à son arrivée, n'y avait trouvé que dix-sept chrétiens.

Il est une autre peste qui atteint ceux qui fréquentent les théâtres ; et cette peste tue les âmes.

507. Un ouvrier sans respect humain.

Jean d'Épire était un humble ouvrier qui gagnait sa vie à Constantinople, du travail de ses mains. Ses [254] compagnons d'atelier, dont la conduite était condamnée par sa vertu et sa fidélité à remplir sans respect humain tous ses devoirs, résolurent de le perdre. Le jeudi saint Jean avait communié ; le lendemain il alla à l'atelier, et un des ouvriers l'interpella en disant : N'est-ce pas celui-là qui a renié le Christ pour passer à Mahomet, et qui aujourd'hui feint même d'être fervent chrétien. Jean promena un regard sur tous, et leur dit : Est-ce de moi que l'on parle, ou d'un autre ? Tous, alors, répondent que c'est bien de lui. Jean proteste contre cette

calomnie. On l'entoure en vociférant, et on le traîne au tribunal des musulmans qui le jettent en prison et ensuite le font brûler vif. Jean d'Épire est donc un vrai martyr de la foi.

508. Une seule chose est nécessaire.

Philippe II, roi d'Espagne, sur un lit de douleur, fit appeler son fils, Philippe III, et découvrant devant lui sa poitrine labourée par les cicatrices des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille, et par le fer des médecins, il lui dit : Voilà, mon fils, ce qui reste des grandeurs du monde. Tout n'est que vanité, excepté l'affaire du salut.

609. Il n'y a qu'un mal véritable.

Eudoxie croyait épouvanter saint Chrysostome par ses menaces. Vous ne réussirez pas, lui dit un de ses courtisans, Chrysostome ne craint que le péché. Et saint Anselme : Si je voyais, dit-il, d'un côté le péché, et de l'autre l'enfer, et que je fusse obligé de choisir entre l'un ou l'autre, sans hésiter, je choiserais l'enfer. Louis VIII, père de saint Louis, roi de France, était atteint d'une maladie grave. Les médecins lui déclarent qu'il ne peut conserver sa vie que par un remède défendu par la loi de Dieu. J'aime mieux mourir, dit-il, et il mourût. Les saints avaient raison. Le péché mortel est le plus grand mal de l'univers, puisqu'il offense Dieu ; et pour laver l'injure qu'il lui fait, qu'a-t-il fallu ? Tout le sang du Fils de Dieu lui-même.

510. Un mot de Virgile.

Un poète païen, Virgile, a dit que lors même qu'il [255] aurait cent bouches, cent langues et une voix de fer, il ne pourrait pas exprimer tous les tourments des méchants dans l'autre vie.

511. Lamoricière à la messe.

Un célèbre écrivain se rendit à Bruxelles, dans un moment où s'y trouvait le général Lamoricière. Le soir même de son arrivée, il écrivit au général pour le prier de venir le trouver le lendemain matin à sept heures. « Je vais à Waterloo, lui disait-il, j'ai besoin de vous pour mieux étudier le champ de bataille que je dois décrire. » Lamoricière lui répondit : « Je serai chez vous demain, non à sept heures ; mais à huit, parce que je vais à la messe de sept heures. » En agissant ainsi, Lamoricière avait voulu confesser hautement ses croyances, dans l'espoir que cet acte de franchise agirait heureusement sur la conscience de son ami. Il avait frappé juste. L'historien qui l'attendait, lui avoua qu'il ressentait un immense besoin de foi et qu'il lui enviait le bonheur de croire.

512. Choix d'une maison d'éducation.

Mme Acarie plaça deux de ses enfants au collège de Pontoise, où il n'y avait que des pauvres, espérant, dit l'auteur de sa vie, qu'ils y profiteraient des bons exemples de leurs condisciples, qui avaient d'heureuses dispositions pour la vertu. Dans le choix d'une maison d'éducation, des parents chrétiens ne se laissent point guider par une sotte vanité ; mais par le désir du salut de leurs enfants.

513. Marie-Thérèse, femme de Louis XIV.

Une illustre reine de France, Marie-Thérèse, manifestant la douleur la plus profonde après une faute commise : « Cette faute n'est que vénielle », « lui disait-on pour la consoler. « Ah ! répondit-elle, puisqu'elle outrage Dieu, elle est mortelle pour mon cœur. »

514. Louis Corbinelli.

L'an 1559, de grandes fêtes se célébraient à Paris, à l'occasion du mariage de la princesse Élisabeth, fille de Henri II, roi de France. Entre autres réjouissances, on avait organisé un tournoi, où figurait la fleur de la noblesse française. Louis Corbinelli, accouru de Florence, sa patrie, pour assister à ces fêtes, contemplant avec admiration la gloire du monarque français, au

faïte de la grandeur et de la prospérité, lorsqu'il le vit tout à coup tomber, frappé d'un coup mortel. La lance de Montgomery, mal dirigée, avait percé le roi qui expira baigné dans son sang. Cet événement frappa vivement ce jeune homme. Il quitta le monde et entra dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement, peu avant saint Louis de Gonzague. Que de fois nous avons sous les yeux des exemples aussi frappants de la vanité des biens de ce monde ; puissent-ils nous ouvrir les yeux !

515. Mort d'une fille unique.

M. Louis Dupont, appelé le saint homme de Tours, était né à la Martinique. Engagé dans le mariage, il perdit sa femme qui lui laissa une petite fille du nom d'Henriette. Retiré à Tours avec cette enfant, M. Dupont concentrait sur elles toutes les affections de son bon cœur ; mais, en père chrétien, il tenait surtout à ce que sa fille garda son innocence, aussi redoutait-il pour elle le monde et ses dangers. Henriette avait 15 ans, quand elle tomba gravement malade. Rien n'est admirable comme la générosité de ce père à faire le sacrifice de celle qui était toute son espérance ici-bas.

Lorsque l'enfant reçut l'Extrême-Onction, elle avait sa pleine connaissance. La cérémonie terminée, le père, qui était resté à genoux, abîmé dans ses réflexions et primant avec ferveur, se relève, et, prenant la main de sa fille, il lui dit : « Maintenant, ma fille, que tu as reçu tant de grâces, tu es contente, n'est-ce pas ? — Oui, papa. — Tu ne regrettes rien en quittant cette pauvre vie, n'est-ce pas ? — Mais si, papa ! — Quoi donc, mon enfant ? — De te quitter ! — Oh ! Non, ma fille, tu ne me quitteras pas ! Nous ne serons pas séparés, Dieu est partout. Tu seras devant lui dans le ciel et tu le verras ; moi, ici-bas, je serai aussi avec lui, et par lui je serai avec toi... Deux murailles en ce moment nous séparent. La tienne bientôt va tomber ; la mienne [257] aussi tombera un jour ; nous serons alors unis, et ce sera pour toujours... » Pendant ce colloque, digne des anges, tous les témoins de cette scène fondaient en larmes. Puis, ce père héroïque récita lui-même les prières des agonisants... Il tenait dans ses mains, la main de sa fille, et avec une expression sublime de foi, il lui disait : « Partez, âme chrétienne, partez, partez ! Ne restez pas sur cette terre où l'on offense Dieu, partez ! La mort, c'est la vie ; le monde, c'est la mort ! — Vas, ma fille ! Tu vas voir Dieu ! Dis-lui tout ce que nous sentons, tout ce que nous souffrons en ce moment ! Dis-lui que notre seul désir est qu'il soit content de nous dans cette épreuve. Je souffre, il est vrai, mon cœur est déchiré ! Mais, ma fille, ce sont les douleurs de l'enfantement ; je t'enfante aujourd'hui pour le ciel ! Sur la terre, il est vrai, nous sommes l'image de Dieu, mais une image grossière, à peine ébauchée. Ce n'est qu'au ciel que Dieu nous achève, nous perfectionne. »

Lorsque la mourante eut exhalé le dernier soupir, M. Dupont, se tournant vers le docteur Bretonneau, avec une expression céleste que rien ne peut rendre : « Docteur, dit-il, ma Lille voit Dieu !... » Et dans le transport de joie surhumaine que cette pensée lui suggérait, il récita (d'autres dirent, il entonna), le Magnificat. Quelques-uns de ceux qui étaient présents en furent stupéfaits, et, ne le connaissant pas tel qu'il était, ils crurent qu'il avait perdu l'esprit. Mais le docteur Bretonneau, le jugeant avec sa haute intelligence, en fut saisi d'admiration, et, en racontant ce fait, il ne pouvait s'empêcher de dire : « C'est là, l'idéal du chrétien ! »

À une Dame qui lui parlait des consolations qui devaient le soutenir dans cette épreuve, M. Dupont écrivait le 17 février 1848 : « Hélas ! Où les prendre, sinon dans le sein même de Dieu, où je me plais à contempler le bonheur de ma fille ! Vous vous souvenez, Madame, des angoisses dont mon âme était assaillie lorsque je me représentais les dangers du monde... Je la voulais

heureuse. Eh ! bien, ne l'est- elle pas aujourd'hui ? J'ai compris, en lui fermant les yeux, que la paternité ne datait que du moment où l'on pouvait dire à Dieu : « Voici mon enfant !... » [258] Or, j'ai la conviction que ma fille, enveloppée de sa robe d'innocence, munie d'ailleurs, et bien providentiellement des sacrements de l'Église, a vu déjà confirmer ma donation. Que les pères sont heureux d'avoir été devancés par leurs enfants ! Que de grâces obtenues par l'innocence agenouillée au pied du trône de Dieu ! » Admirons, et dans les grandes épreuves, sachons imiter.

516. Pélagie.

Elle était née à Antioche, et s'était fait inscrire au nombre des catéchumènes ; mais sa grande beauté la fit rechercher par les libertins, et elle s'était égarée d'une manière scandaleuse. Un jour, que plusieurs évêques d'Orient étaient réunis dans une église, Pélagie y entra, parée comme une courtisane, et suivie d'une bande de jeunes gens éhontés ; à cette vue, le saint évêque Nonius, se mit à verser des larmes, et comme ses collègues lui demandaient pourquoi il pleurait : C'est, répondit-il, parce que je ne mets pas le même soin à plaire à Dieu, que cette pauvre fille en met à plaire aux créatures. Le lendemain, le saint Évêque prêcha sur les récompenses des bons et les châtiments des méchants. Pélagie l'entendit, et alla se prosterner à ses pieds en fondant en larmes. Le saint Évêque l'admit à la pénitence publique et au baptême, et Pélagie, convertie, passa le reste de ses jours dans une caverne du mont des Oliviers, où elle mourut en sainte. O efficacité de la pensée de l'enfer !

517. Bienheureux les pauvres d'esprit.

Sainte Claire, non seulement ne voulut point que sa maison possédât ni rente ni revenu, mais elle ne souffrait pas même qu'on y gardât de grandes provisions, se contentant de ce qui était nécessaire pour vivre chaque jour. Elle aimait mieux que les frères qui quétaient pour son monastère, apportassent des morceaux de pain déjà sec, que des pains entiers. Enfin, tout son dessein était de ressembler à Jésus- Christ pauvre, qui n'a jamais rien possédé sur la terre, et qui, né dans une pauvre étable, est mort dépouillé de ses vêtements sur le pauvre lit de la croix. Elle obtint du pape Innocent III, le privilège [259] de la pauvreté, c'est-à-dire le droit de s'établir sur le seul fondement de la charité des fidèles, avec l'excellente qualité de pauvre, comme un titre d'honneur et de gloire ; c'est pourquoi son Ordre est communément appelé l'Ordre des Pauvres Dames. Et lorsque le Pape Grégoire IX, jugeant qu'une si grande pauvreté était trop rigoureuse pour des femmes, voulut la mitiger en les dispensant du vœu qu'elles en avaient fait et en leur donnant des rentes., elle remercia Sa Sainteté de cette offre, et la pria instamment de ne rien changer aux premières dispositions de son établissement, ce qu'il lui accorda. Dieu a souvent justifié par des miracles cette conduite de sa servante, et fait voir qu'il veille au secours de ceux qui se confient en lui. Un jour, il n'y avait qu'un pain assez médiocre dans le monastère, et le temps du dîner était arrivé, elle ordonna à la sœur dépensière d'en envoyer la moitié aux religieux qui les assistaient et de partager l'autre moitié en cinquante morceaux, pour autant de pauvres dames qui composaient alors sa communauté. La dépensière fit avec une obéissance aveugle ce qui lui était commandé, et, par une merveille surprenante, ces morceaux se grossirent tellement, qu'ils furent suffisants pour nourrir toutes les religieuses. Une autre fois, il n'y avait plus d'huile dans le monastère : Glaire prit un baril, le lava, et envoya chercher le frère quêteur, afin qu'il l'allât faire remplir d'huile par aumône. Il vint aussitôt, mais, au lieu de le trouver vide, il le trouva plein. Cela lui fit croire que les bonnes dames s'étaient voulues moquer de lui, et il s'en plaignit ; mais il changea ses plaintes en admiration et en actions de grâces, lorsqu'on lui apprit qu'on avait mis le baril vide sur le tour, et que l'huile qu'il y avait

vue était une huile miraculeuse. Que ceux que Dieu a privés des biens de ce monde, supportent du moins patiemment la pauvreté, que les saints ont recherchée.

518. Une main coupée.

Les antiques traditions d'Irlande rapportent que des hommes venus du midi, vogaient vers cette île pour s'en emparer. Pour exciter leur ardeur, leur [260] chef leur dit, que cette terre appartiendrait au premier d'entre eux qui la toucherait de sa main. Un des matelots, craignant d'être devancé par les autres se coupa la main et la jeta sur le rivage de File, afin de s'en emparer. Fallut-il couper sa main droite, c'est-à-dire rompre avec les liaisons mauvaises les plus chères, pour conquérir le ciel, n'hésitons pas.

519. Voilà l'homme ! Ou plutôt voilà le modèle des hommes : ce qu'on apprend à son école.

En méditant sur la passion, la Bienheureuse Marie des Anges, étant encore dans le monde, concevait un ardent désir de s'humilier à l'exemple du Sauveur. Voici ce qu'elle a écrit d'elle-même sur ce sujet : « Un jour que je méditais avec une dévotion plus tendre, Notre-Seigneur, tout à coup, se montra à moi; il avait la face livide et toutes les dents ensanglantées. À cette vue, je demeurai comme morte. La vision s'imprima si profondément dans mon âme, qu'aujourd'hui encore je ne peux y penser sans pleurer. Cependant, j'éprouvais un immense désir d'imiter Jésus dans son humilité; il me semblait que j'aurais ressenti une grande joie si l'on m'eût donné un soufflet; j'aurais même regardé comme une insigne faveur que Dieu me fit souffrir ce léger outrage en compagnie. J'étais dans ces pensées, quand la cloche de la paroisse appela les fidèles à la bénédiction du Saint-Sacrement. J'allai la recevoir avec ma sœur et toutes les personnes de la maison.

« Arrivées à l'église, nous nous mîmes à genoux vers la balustrade du maître-autel. Au même moment, un inconnu, ayant toutes les allures d'un fou, vint se placer près de moi. Ma sœur, me regardant, se mit à sourire. On donna ensuite la bénédiction, et lorsque le prêtre se fut retourné vers l'autel, ce fou, étendant les bras, m'appliqua un si rude soufflet, que son retentissement souleva tout le peuple. Les femmes m'entourèrent aussitôt, tandis que les hommes, l'épée nue à la main, se mirent à la poursuite de ce furieux; mais il fut impossible de le saisir quoique l'église fût pleine de monde. Il ne resta, d'ailleurs, aucune marque du coup reçu, ce qui étonna beaucoup, car on s'imaginait que je devais avoir toutes les dents bri-[261]-sées dans la bouche. Ma sœur pleurait à cause de l'affront que je venais d'essuyer ; quant à moi, intérieurement je rendais grâce à Dieu d'avoir obtenu la faveur désirée, et extérieurement, je ne pouvais pleurer, ni me montrer affligée. C'est pourquoi ma sœur et les autres personnes de la maison me traitaient d'innocente. »

Les actes d'humilité et de douceur auxquels la Bienheureuse s'exerçait dans la maison paternelle sont vraiment admirables. En toutes circonstances, elle acceptait sur le champ, la manière de voir des autres, même lorsque la sienne paraissait préférable, et lorsqu'elle ne se trouvait en opposition qu'avec des inférieurs ou des domestiques. Elle affectionnait les emplois les plus vils. On la vit parfois s'agenouiller devant une servante pour lui mettre ou lui ôter la chaussure, s'humiliant d'autant plus en cela, que la servante, fière de se voir traitée ainsi par sa jeune maîtresse, se donnait un air d'arrogance et de vanité. Il y a même lieu de croire qu'elle faisait ces actes d'humilité, à l'époque où elle avait en main le gouvernement de la maison. Étudions N.-S. dans sa Passion, et nous y apprendrons, comme les Saints, la mortification et l'humilité.

520. Une résurrection.

Le fils de la veuve de Sarepta, qui donna l'hospitalité à Elie, venait de mourir. Égarée par la douleur, la pauvre veuve adressa des reproches au prophète, comme s'il eut été la cause de ce malheur. Elle pressait l'enfant sur son sein et le couvrait de ses larmes. « Donne-moi ton enfant, dit le prophète, ému de pitié, et le prenant des bras de sa mère, il le porta dans la chambre qu'il habitait, et le posa sur son lit. « Jéhovah, mon Dieu, dit-il, voulez-vous affliger jusqu'à lui ravir son fils, cette veuve qui prend soin de me nourrir. Jéhovah, mon Dieu, faites que l'âme vienne ranimer ce corps. Et il se coucha par trois fois sur l'enfant, se rapetissant, pour ainsi dire à la mesure du cadavre, comme pour le réchauffer et y ranimer la vie. Sa prière fut entendue, le cadavre se ranima. Elie revint dans la chambre où il avait laissé la mère inconsolable, et lui dit : Voilà ton fils, il est vivant. Cet enfant, réveillé du sommeil de la mort par le [262] contact vivifiant du prophète, n'est-il pas l'image de l'humanité plongée dans la mort de l'âme, et vers laquelle Dieu s'abaisse et descend par l'incarnation, lorsqu'il se fait homme, et rapetisse en quelque sorte sa grandeur pour rappeler à la lumière notre intelligence enveloppée de ténèbres comme d'un linceul, et à la vie notre cœur enseveli dans la perversité comme dans un tombeau? »

521. La science dans la vertu.

Écoutons saint Augustin sur es sujet. « Hélas! dit-il, à quoi me servait alors cette promptitude et cette vivacité d'esprit avec laquelle je pénétrais toutes les sciences et j'éclaircissais seul, sans le secours de personne, tant de livres obscurs et difficiles, puisque j'étais tombé dans des excès si horribles et dans une indifférence si honteuse pour les choses de la piété? Et les petits et les simples, qui avaient l'esprit plus lent, n'étaient-ils pas plus heureux, puisqu'ils ne s'égarèrent pas comme moi, et que, restant dans le nid de la sainte Église, ils y attendaient en paix la venue de leurs ailes? »

L'étude des écrits des savants finit par dégoûter l'intelligence sublime d'Augustin. « Ah! disait-il, avec un étonnement attendri, dès qu'il eût ouvert les Épîtres de saint Paul, quelle différence il y a entre les livres des philosophes et ceux des envoyés de Dieu! Ce qu'on trouve de bon en ceux-là, on le trouve en ceux-ci, et l'on y trouve de plus la connaissance de votre grâce, ô mon Dieu, afin que celui qui vous connaît, non seulement ne se glorifie pas, mais se guérisse et se fortifie, et arrive enfin jusqu'à vous.

« Que savent-ils, d'ailleurs, ces grands philosophes, de cette loi du péché incarnée dans nos membres, qui combat contre la loi de l'esprit et nous traîne captifs dans le mal? Que savent-ils surtout de la grâce de Jésus-Christ, victime innocente, dont le sang a effacé l'arrêt de notre condamnation? Sur tout cela leurs livres sont muets.

« Là, on n'apprend ni le secret de la piété chrétienne, ni les larmes de la confession, ni le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et encore moins la grâce de ce calice précieux qui renferme le prix de notre rédemption. [263]

« On n'y entend point ces cantiques : *O mon âme, soumets-toi à Dieu, car il est ton Dieu, ton Sauveur, ton défenseur. Appuyé sur lui, que craindrais-tu? Là, ne retentit pas ce doux reproche : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Ils ignorent, ces savants, que le Verbe, descendu sur la terre, est doux et humble de cœur. Mystères divins, *que vous avez cachés, ô mon Dieu, aux savants et aux sages, mais que vous avez révélés aux petits et aux humbles.*

« Oh! disait-il en fermant le livre, que c'est bien autre chose d'apercevoir de loin, du haut d'un roc sauvage, la Cité de la paix, sans pouvoir, quelque effort que l'on fasse, trouver un chemin pour y arriver; ou bien de trouver ce chemin, et sur ce chemin, un guide qui vous dirige

et vous défende de ceux qui voudraient vous arrêter! » Apprenons de ce saint Docteur à étudier et à goûter surtout la science des Saints.

522. Supportons tout pour nous épargner les maux éternels.

On demandait à l'abbé Olympien, comment il pouvait habiter une cellule étroite, exposé aux piqûres des insectes et aux rayons brûlants du soleil. Il répondit : L'étroitesse de ma cellule me rappelle la prison des damnés; la piqûre des insectes, lever qui ne mourra pas; les ardeurs du soleil, le feu qui ne s'éteindra jamais.

523. Jérôme Emilien.

C'était un vaillant capitaine d'une famille sénatoriale de Venise, que ses compatriotes chargèrent de la défense de Castelnuovo. Hélas! Il fut vaincu et fait prisonnier par les Allemands, qui le jetèrent dans une dure prison. N'ayant devant les yeux que la perspective d'une mort prochaine, il se souvint de la Vierge de Trévise, qui le délivra miraculeusement. Ayant recouvré sa liberté, Jérôme va déposer ses chaînes au pied de son image, change de vie, fonde une congrégation religieuse qui s'occupe des orphelins, et meurt en saint. Ah! Pécheur, invoquez Marie, dites-lui de vous délier de vos fers et venez déposer à ses pieds la chaîne de vos habitudes coupables. [264]

524. Arches de Noé surtout pour la jeunesse.

« Les congrégations, les confréries, surtout celles de la Sainte Vierge, dit saint Liguori, sont comme autant d'arches de Noé, dans lesquelles les pauvres séculiers trouvent un refuge, contre le déluge de tentation et de péché dont le monde est inondé... Généralement parlant, on trouve plus de péchés en un seul homme qui ne va pas à la congrégation, que dans vingt qui la fréquentent. On trouve, en effet, dans ces pieuses associations, beaucoup de moyens de défense contre l'enfer ; et l'on y pratique les moyens de conserver la grâce de Dieu, ce que font difficilement les séculiers hors des congrégations.

« Le duc de Popoli, qui mourut à Naples en 1605, déclara, avant le dernier soupir, qu'il devait à la congrégation toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu. Puis, appelant son fils : Mon fils, lui dit-il, priez instamment qu'on vous admette à la congrégation, je n'ai rien de plus cher à vous laisser, ni à vous recommander. »

525. Vengeance de Louis IX.

Il arriva qu'une pauvre femme, dont le procès, par quelque mésintelligence, ne se vidait pas aussi vite qu'elle le souhaitait, s'adressa elle-même à ce saint Monarque et lui dit plusieurs injures, lui reprochant qu'il n'était pas digne de porter le sceptre et qu'il méritait au contraire d'être dépouillé de la pourpre et d'être honteusement chassé de ses États. Bien loin de concevoir de l'indignation contre elle, il la remercia, au contraire, de ce qu'elle lui découvrait si bien ses vérités. « Vous avez raison, ma mie, lui dit-il, je suis indigne d'être roi, et si l'on me traitait selon mes mérites, on me chasserait non seulement de France, mais aussi de toute la terre. » Après quoi, il lui fit faire une aumône considérable.

526. La mort m'est un gain.

Sainte Catherine de Gênes avait un tel désir de mourir pour aller jouir tranquillement de son Bien-Aimé, sans plus appréhender d'interruption ni de diminution, de son amour, qu'elle regardait la mort comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, et [265] quelquefois elle l'appelait cruelle, parce qu'elle l'épargnait et ne finissait pas assez tôt sa vie ; d'autrefois, elle la traitait de douce, de belle, d'agréable, de charmante et de favorable, parce que c'était elle qui devait la mettre dans la possession de l'unique objet de ses désirs. Mais après deux ans de ce s

transports, elle entra dans un abandon encore plus parfait pour mourir ou ne pas mourir, selon les dispositions de la Providence. Elle voyait si distinctement son*néant, la corruption de sa nature par le péché, et que l'être et le bien n'appartiennent proprement qu'à Dieu seul, qu'elle était comme incapable d'orgueil, de présomption et de vaine gloire. À son exemple, disons, comme saint Paul : Je désire mourir et être avec le Christ.

527. Le scapulaire d'un général.

Le général Chareton, ancien député et ancien sénateur, parlant de sa conversion à deux de ses collègues, leur dit ces paroles : « Si vous voulez retrouver la paix du cœur, faites comme moi; je dois ma conversion à mon scapulaire que je n'ai pas cessé de porter depuis la guerre de Crimée. » Une pratique de dévotion envers Marie est comme une anse par laquelle la Vierge saisit un jour une âme, pour la faire échapper au naufrage éternel.

528. À l'école d'un lion.

Un jour, Goulfier de Lastours, un des croisés, entendit, dans les environs d'Antioche, les rugissements de douleur poussés par un lion qu'un énorme serpent avait enlacé dans ses replis noueux. Le chevalier découpa en tronçons le corps du reptile. Le lion, ainsi délivré, s'attacha à son sauveur ; il allait pour lui à la chasse, il le suivait dans les combats, déchirant des dents et des griffes les Sarrazins et les Turcs. Au retour de la croisade, on ne voulut point prendre le lion à bord du navire sur lequel Goulfier de Lastours s'embarqua. Mais quand on eut mis à voile, le noble animal se jeta à la mer et suivit le vaisseau à la nage jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il disparût dans les flots, saluant de son dernier regard le maître qu'il avait tant aimé et si vaillamment servi. [266]

O homme, que ne fais-tu pour un Dieu qui t'a délivré de la mort et de l'enfer, ce que font les animaux pour le peu qu'ils reçoivent de toi !...

529. On n'emporte rien.

Ablavius, un des plus grands dignitaires de la cour de Constantin, ne songeait qu'à amasser des richesses. L'empereur, le prenant par la main, lui dit avec affection : Pourquoi entasser des trésors, mon cher? Puis, avec un javelot, il traça à terre la forme d'un cercueil, et il ajouta : Tu n'auras à la mort, que ce que je viens de tracer, si même tu l'occupes. Ces paroles furent une prophétie, Ablavius fut coupé en morceaux.

530. Comment les Anges prient!

Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, ne recommandait rien tant à ses enfants que le recueillement pendant la messe. Elle réussit; et un Edimbourgeois disait : Voulez-vous voir comment les anges prient dans le ciel, regardez comment, pendant la messe, notre reine prie avec ses enfants !

531. L'apostat Luther.

Par une belle nuit, Catherine Bore dit à Luther, qui l'avait arrachée à son couvent pour en faire sa femme : Voyez comme ces astres sont éclatants. Luther regarde le ciel. — Oh ! La belle lumière, dit-il, mais' elle ne brille pas pour nous. — Et pourquoi ? Serions-nous dépossédés du royaume des cieux ? — Peut-être, répondit Luther, en soupirant, pour avoir quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner. — C'est trop tard, le char est trop embourbé. Comme Judas, il désespérait. Il eût mieux fait de pleurer comme saint Pierre.

532. Le père ne peut être étranger à l'éducation des enfants.

Saint Louis avait eu dix enfants de Marguerite de Provence, cinq garçons et cinq filles. Il ne se reposait pas pour leur éducation sur le soin de leurs gouverneurs, il prenait la peine de les

instruire lui-même et de les porter au mépris des plaisirs et des vanités du monde et à l'amour de leur Souverain [267] Créateur, ce qu'il faisait ordinairement le soir, après Compiles, dans sa chambre, où il les faisait venir, pour recevoir de sa bouche ses excellentes leçons. Il les menait avec lui au sermon; il leur enseignait à réciter tous les jours le petit Office de Notre pâme ; il les obligeait d'assister tous les jours de fête aux grandes messes et aux divins offices chantés en musique: ils voulaient qu'ils s'accoutumassent, dès l'enfance, à la mortification et à la pénitence, et, dans cette vue, il ne souffrait pas que les vendredis ils portassent sur leurs têtes aucun ornement, parce que c'est en ce jour que Notre-Seigneur a été couronné d'épines. Enfin, nous avons encore les instructions qu'il écrivit de sa main, à sa fille Isabelle, lorsqu'elle fut reine de Navarre ; elles sont si saintes et si remplies de l'esprit de Jésus-Christ, qu'il n'y a point de directeur, quelque éclairé qu'il soit, qui en puisse donner de plus excellentes. De telles leçons données par un père qui sait les fortifier par ses exemples, doivent porter des fruits.

533. Marguerite de Bavière duchesse de Lorraine.

Cette princesse, dont la conversation intérieure était dans les cieux, fidèle à la mission des saintes femmes de son temps, ramenait en foule au bercail, par ses pieux discours, les brebis égarées du bon Pasteur. Chaque jour, on voyait accourir vers elle, non plus seulement les infirmes et les pauvres, mais les personnes des conditions les plus diverses, les grands et les petits, les ecclésiastiques et les laïques, les princes de l'Église et les puissants du siècle. Les religieux, plus que les autres, s'empressaient de la visiter pour s'édifier à ses pieux entretiens. Elle avait à un haut degré le don de toucher les cœurs ; à peine une conversation était-elle commencée, qu'elle en dirigeait aussitôt le cours vers Dieu et que la science débordait à flots de ses lèvres bénies. Comme elle était redevable de beaucoup, à la dévotion au saint Rosaire, elle ne craignait pas de recommander cette salutaire pratique à chacun, à ses seigneurs et à ses barons, aussi bien qu'aux ecclésiastiques et aux moindres de ses sujets. Il était rare que l'un de ses auditeurs résistât à ses pieuses instances ; la plupart [268] en devinrent meilleurs, ainsi que leurs familles ; le souvenir sacré en fut transmis à plus d'une génération, et il ne serait pas téméraire de croire que les entretiens de cette Bienheureuse, autant que l'épée des ducs, ses petits-fils, mirent un siècle plus tard, la Lorraine hors des atteintes du protestantisme. Sachons parler sans respect humain des choses de Dieu.

534. Un homme qui tombe dans l'eau.

Aux exhortations de Thomas Morus et d'autres chrétiens fervents, qui le pressaient de revenir à Dieu, un pécheur répondait qu'il en avait le temps; qu'à la fin? Ces trois mots : Seigneur, pardonnez-moi, suffiraient pour obtenir la grâce. Hélas ! Il se trompait. Un jour, qu'en voiture il traversait un pont, son cheval s'emporta et se précipita dans l'eau avec son maître, qui, en tombant, vomit une imprécation au lieu de dire : Seigneur, pardonnez-moi. .

535. Un mot d'un Spartiate.

On vantait un jour Carilaüs devant un Spartiate. Il est si bon, disait-on, qu'il fait grâce à tous les malfaiteurs. Le Spartiate répondit : Comment serait-il bon, s'il n'est pas l'ennemi des méchants? La bonté de Dieu étant infinie, elle a pour le mal une haine infinie. Dieu n'est pas un être tronqué. Il est complet; autant il est bon, autant il est juste. Donc, craignons de l'offenser.

536. La mère d'un petit martyr.

Sous le tyran Dunaan, une femme chrétienne avait instruit des vérités de la foi et préparé au martyre son petit enfant. Le persécuteur la fait arrêter, lui arrache son fils, et la condamne à être brûlée vive. L'enfant n'avait que cinq ans, il pleurait d'être séparé de sa mère, et de ne

pouvoir partager les supplices qu'il avait appris à ambitionner dès le berceau. Dunaan, lui ayant demandé ce qu'il préférerait, ou d'être avec lui dans un palais, ou d'être avec sa mère dans une chaumière embrasée, il répondit : j'aime mieux être avec ma mère. Je veux aller avec elle au martyre ; car, elle n'a cessé de m'exhorter à donner ma vie pour Jésus-Christ. Dunaan épuisa en vain les promesses et les menaces. O prodigieuse efficacité des exhortations maternelles ! [269]

537. Respect des religieux.

La Bienheureuse Marie d'Oignies avait tant d'estime pour les religieux que, quand elle en voyait quelques-uns, elle les suivait secrètement et mettait ses pieds dans l'empreinte des leurs, pour exciter en elle un ardent désir de les imiter. Efforçons-nous aussi nous-mêmes, de suivre comme eux les conseils de N.-S., autant que notre condition le permet.

538. Jésus de Thérèse.

Sainte Thérèse se tenait habituellement en présence de Dieu, et un jour qu'elle traversait un dortoir dans un grand recueillement, elle rencontra un bel enfant. Elle lui demanda comment il s'appelait. « Dites-moi d'abord votre nom, répondit-il, et je vous dirai le mien. — Je m'appelle Thérèse de Jésus, reprit la sainte. — Et moi, Jésus de Thérèse, dit l'enfant. » Et il disparut aussitôt, laissant l'âme de la sainte remplie de joie. Les âmes recueillies trouvent Dieu partout.

539. Charité envers les pauvres.

Saint Bernardin de Sienne était orphelin à sept ans, et sa pieuse tante s'était chargée de l'élever. Un jour qu'il ne lui restait qu'un pain dans la maison pour toute la famille, elle refusa l'aumône à un pauvre. Bernardin lui dit : Pour l'amour de Dieu, donnez quelque chose à ce pauvre, autrement je ne pourrai ni dîner ni souper d'aujourd'hui, j'aime mieux jeûner que de le voir endurer la faim. — Saint Louis de Gonzague étant encore aux bras de sa nourrice s'il rencontrait quelque pauvre, pleurait amèrement jusqu'à ce qu'on lui eût fait l'aumône. Heureux ceux qui ont appris de bonne heure la charité qui édifie, au lieu de l'égoïsme qui ruine tout!

540. Calcul insensé d'une femme.

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était en prison et sur le point d'être condamné à mort, pour ne pas vouloir trahir son devoir. Sa femme vint le visiter. Pourquoi ne pas sauver votre vie en disant quelques paroles? — À votre avis, combien de temps ai-je à passer sur la terre?... — Votre vigueur de [270] santé vous promet pour vingt ans de vie. — Insensée, quel marché tu me proposes! Pour garder vingt ans, sacrifier l'éternité ! Et il mourut. Perdons tout, mais ne perdons pas le ciel.

541. Le général Bugeaud.

Ce brave officier a porté, dans tout le cours de ses campagnes d'Afrique, la médaille que sa fille lui avait donnée au départ. Un jour qu'il était parti avec ses soldats pour une expédition, il s'aperçut, deux heures après, qu'il l'avait oubliée. Il appela aussitôt un spahis et lui dit : Mon brave, j'ai laissé ma médaille dans ma tente; je ne puis livrer bataille sans elle, j'arrête l'armée, et montre en main, je t'attends dans une heure. Le cavalier partit à toute bride, et une heure après il était de retour. Bugeaud prend sa médaille, la baise en présence de tout son état-major, la replace sur sa poitrine, et dit à haute voix : Maintenant, marchons; avec ma médaille je n'ai jamais été blessé. Ayons toujours sur notre poitrine l'image de Marie, comme un bouclier protecteur.

542. La B. M. Barthélemie Bagnesi.

Elle naquit à Florence. Elle était toute enfant quand sa sœur lui demandait qui elle épouserait. — Jésus, répondit-elle; et si on lui disait qu'elle n'épouserait pas Jésus, elle versait des larmes amères. — A dix-huit ans, ayant appris que son père lui préparait un mariage, elle en fut tellement bouleversée, que tous ses nerfs se contractèrent, et que depuis lors jusqu'à sa mort elle endura de cruelles douleurs. Heureuses, malgré les croix de cette vie, les âmes que N.-S. appelle de bonne heure à l'aimer lui seul.

543. Visiter les malades.

Saint Jean Berchmans avait une tendresse merveilleuse pour les malades. « Je ne laisserai passer aucun jour sans les visiter et les consoler, avec la permission de mes supérieurs », écrivait-il dans ses résolutions; et ne voulant dérober un moment, ni au travail durant les heures d'étude, ni à ses autres frères durant le temps des récréations, il consacrait aux malades, dans l'après-midi, l'heure entière que l'usage de Rome et de l'Italie permet de donner au repos ; car [271] il avait également résolu de ne s'accorder jamais ce soulagement. On ne se lasse pas d'entendre et de relire, aux actes de la béatification du saint frère, le témoignage de ces pauvres infirmes, qu'il avait tant de fois et si fraternellement consolés. Racontant un jour lui-même, par un motif de zèle et de charité, quelques-unes des bénédictions et des joies dont il surabondait dans ce pieux exercice : « Notre-Seigneur », disait-il, « m'y a fait trouver, entre autres, cette récompense de ne m'être jamais rendu auprès des malades, sans en rencontrer au moins un qui désirât s'entretenir à cœur ouvert des choses du ciel, et en particulier de la Bienheureuse Vierge Marie. » Ce n'est jamais sans consolation qu'on s'adonne aux œuvres qui contrarient la nature.

544. Je ressusciterai au dernier jour.

Job, à la vue de son corps couvert d'ulcères qu'il croyait devoir se dissoudre bientôt, se consolait par la pensée de la résurrection. Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour, et qu'alors je serai de nouveau revêtu de ma peau et verrai mon Dieu dans ma propre chair. Quand notre corps sent les ravages de la mort, consolons-nous par la pensée qu'un jour, Dieu lui rendra l'immortalité que le péché lui a ravi.

545. Un enfant martyrisé par les Juifs.

Saint Richard était un enfant de douze ans, d'une bonne famille de Paris. Il fut saisi par les Juifs en 1180 et conduit dans un souterrain. Le chef de la synagogue l'ayant interrogé sur sa foi, il répondit : Je crois en J.-C., son Fils unique N.-S. On le fit alors dépouiller et fouetter cruellement. On lui crachait au visage, tout en vomissant d'horribles blasphèmes contre N.-S., tandis que lui ne cessait d'invoquer le nom de Jésus. Enfin ils le crucifièrent; mais bientôt il expira en prononçant toujours le nom de Jésus. Que ce Nom béni soit souvent sur nos lèvres ; puissions- nous mourir en le redisant encore !

546. Muse.

Saint Grégoire raconte qu'une jeune fille pieuse, nommée Muse, avait encore quelques allures de légè-[272]-reté. La sainte Vierge lui apparut, au milieu d'un admirable cortège de vierges, et lui demanda si elle voulait venir avec elle. Muse, toute ravie, lui répondit qu'elle le désirait ardemment. Si vous voulez être admise dans nos rangs, reprit la Vierge, il faut renoncer aux rires, à toute légèreté et puérilité; et dans trente jours vous serez avec nous. Après cette vision, la jeune personne parut toute changée. Ses yeux étaient devenus modestes; son visage sérieux; ses paroles rares. Ses parents étaient surpris de ce changement. Le vingtième jour, elle fut prise d'une fièvre ardente; et le trentième, la Vierge revint avec le même cortège, et l'appela

: Me voici, ma Souveraine, dit Muse toute transportée, et en disant ces mots elle expira. Le plaisir de mourir sans peine, vaut bien la peine de vivre sans plaisir.

547. Discours d'un ancien ouvrier.

Un peu après les journées de juin 1848, un public nombreux assistait à une grande réunion convoquée dans l'un des faubourgs de Paris. Les esprits troublés par les émotions d'une lutte terrible, étaient emportés par une sorte de vertige; aussi un orateur ayant essayé de parler d'apaisement et de conciliation, sa voix fut-elle couverte par les huées de l'auditoire indigné.

Un ancien ouvrier, nommé Brucker, assistait à la réunion. Devenu bon chrétien, ne redoutant rien, toujours prêt à jeter sa parole où son cœur ardent l'entraînait, Brucker se lève.

« J'entends, s'écrie-t-il, qu'on se plaint; et Ton a raison. Oui, le véritable ouvrier n'est pas traité comme il le mérite. On ne lui rend pas justice, on le méprise; et cependant, c'est ce grand ouvrier qui est l'auteur de tout ce dont jouit l'opulente inertie des riches. Qu'y a-t-il de fabriqué sur la terre qui ne sorte des mains de cet ouvrier qui a toute la peine, et que cependant on oublie et on méprise? »

À ces mots, éclate une triple salve d'applaudissements.

Brucker reprend : « N'applaudissez pas si vite, laissez-moi achever. Il n'y a qu'un seul véritable ouvrier, c'est celui qui a fait tous les autres. C'est Dieu ! Nous ne faisons que copier ses œuvres. C'est [273] lui qui a façonné la terre, qui a créé le beau soleil qui nous éclaire, et sculpté le corps humain, cette statue plus belle que toutes les autres, qui pense et qui vit.

« C'est lui qui a fait les arbres et les plantes, créé l'air que nous respirons, formé l'étincelle du feu qui nous réchauffe.

« Et vous, vous prétendez être les grands ouvriers et les vrais travailleurs, parce que vous avez labouré la terre, que vous y avez jeté une graine, après quoi vous vous êtes retirés. Non! Le vrai travailleur, c'est celui qui pendant trois cent soixante jours fait luire le soleil ou verse la pluie; c'est celui qui d'une main répand la rosée du matin, et de l'autre la chaleur du midi. C'est lui qui fait éclore les fleurs et mûrir l'épi qui vous nourrit : Voilà le seul véritable ouvrier. Lui rendez-vous, vous qui vous plaignez qu'on soit injuste pour vous, lui rendez-vous le peu qu'il vous demande? Il ne réclame pour salaire qu'une prière chaque jour, et votre repos le dimanche. Les lui accordez-vous? Vous vous plaignez et vous avez raison : mais Lui que dira-t-il donc? Cet ouvrier infatigable ne travaille-t-il pas pour vous jour et nuit? N'est-ce pas lui qui vous fournit le bois, le pain, les vêtements, les forces et la vie? Certes, en voilà un qui travaille plus et mieux que vous. Et cependant, quand son Dimanche arrive, et qu'il vous demande quelques prières pour lui, le repos pour vous, vous le repoussez, vous retenez son salaire et vous lui criez : Va! Je ne te connais pas! Tu n'auras rien, si ce n'est des blasphèmes et des moqueries.

« Et vous vous plaignez qu'on vous exploite ! Ah ! Qui vous a jamais traités comme vous traitez Dieu? Voyons : ses droits ne valent-ils pas les vôtres? N'est-il pas pour le moins aussi respectable que vous ? Oui, votre salaire est une dette sacrée, et vous êtes dignes de toute considération ; mais commencez donc par traiter Dieu, le premier des ouvriers, comme vous voudriez l'être vous-même : alors vous pourrez élever la voix avec toute justice, et c'est Dieu lui-même qui bénira vos réclamations. » La salle éclata en applaudissements frénétiques.

L'humanité tout entière avait parlé par la bouche de Brucker. [274]

548. Bouquet offert à Marie,

Le B. Crispin de Viterbe fut placé fort jeune en apprentissage chez un de ses oncles qui était cordonnier. Celui-ci lui donnait, le samedi soir, un petit salaire. Le dimanche matin, le pieux

enfant courait au marché et y achetait un bouquet. Donnez-moi vos plus belles fleurs, disait-il au marchand, car c'est pour les offrir à une grande Dame. Il allait ensuite es porter à quelque statue de Marie, et demeurait toute la matinée à servir des messes dans l'église qui avait eu son choix. Heureux enfant, Marie lui a préparé au ciel une couronne de fleurs immortelles en échange de celles qu'il lui offrait ici-bas.

549. Mort de la fille d'un maréchal de France.

Mgr Dupanloup fut un jour appelé auprès du lit de douleur d'une jeune dame de 20 ans, fille d'un des plus illustres maréchaux de l'empire français ; elle se mourait après avoir mis au monde un bel enfant. L'évêque, en arrivant auprès d'elle, la trouve inondée de paix au milieu de tous ceux que son état plongeait dans la tristesse la plus douloureuse. Est-ce que vous ne pensez pas, mon père, lui dit-elle que j'irai au ciel? — J'en ai la ferme espérance, répondit l'évêque. — Et moi, reprit la malade, j'en suis sûre... — Comment cela ? — Je dis mon chapelet tous les jours depuis quatre ans. Il n'est pas possible, qu'ayant dit à la sainte Vierge 50 fois par jour : Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort, elle ne soit là pour m'assister. Et cette jeune femme, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse, consola ses vieux parents, encouragea son pauvre mari, bénit son petit enfant; et, au milieu de ces embrassements qui cherchaient en vain à la retenir, elle quitta tous les honneurs de la terre pour aller joyeuse au ciel. Répétons donc souvent : Sainte Marie, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

550. Sainte Triaise.

Elle était née dans la Troade et était venue à Poitiers pour se mettre sous la conduite du grand Docteur saint Hilaire. Ce dernier lui fit bâtir un petit ermitage près de l'église des saints Jean et Paul. Elle [275] s'y enferma avec joie et y vivait dans la pratique de la pénitence. À cette réclusion volontaire, elle avait ajouté le vœu formel de ne jamais se laisser voir aux hommes et de ne jamais chercher à en voir un seul. Cette règle ne souffrit jamais d'exception, pas même pour saint Hilaire, qui venait pourtant la voir autant qu'il était utile ; mais ils s'entretenaient sans que ni l'un ni l'autre se vissent, par l'étroite fenêtre de la cellule.

Sainte Triaise s'endormit dans le Seigneur, le 16 août 375, à peine âgée de 25 ans. D'éclatants miracles s'opèrent sur son tombeau. Ne cherchons pas trop à voir, ni à être vus.

551. Pour l'amour de Marie, ne rien refuser.

Alexandre de Halès étonnait le monde au milieu duquel il vivait encore, par sa science et son génie. Il était dévot à Marie, et avait fait secrètement le vœu de ne rien refuser de ce qu'on lui demanderait pour l'amour de la sainte Vierge.

Un jour, deux religieux franciscains le rencontrant, lui dirent : Pour l'amour de Marie, entrez dans notre ordre. Alexandre est surpris d'une telle demande ; mais se souvenant du vœu qu'il a fait, il les suit, et devient une des gloires de l'ordre séraphique.

552. Dévouement filial récompensé.

Le roi de Suède, Gustave III, traversant un village à cheval, rencontra une jeune fille qui puisait de l'eau. Il lui demanda à boire. La jeune fille lui offrit de l'eau avec une grâce modeste qui plut au roi. Ma fille, lui dit-il, si vous vouliez me suivre à Stockholm, je pourrais vous y procurer une position avantageuse. — Je vous remercie, Monsieur, mais je ne puis quitter ma pauvre mère. — Où est votre mère, demanda Gustave, et la jeune fille lui montra tout près de là, une pauvre cabane. Le roi y entre, et voit sur un grabat une femme accablée d'infirmités. Eh ! Pauvre mère, je vous plains! — Ah ! Monsieur, dit la pauvre femme en pleurant, je serais bien

plus à plaindre, si je n'avais pas une fille si dévouée, qui, par son travail et par ses soins, cherche à prolonger mes jours. Que Dieu la bénisse ! — Continuez, dit Gustave à la jeune fille, en lui remettant une bourse, plus tard je [276] vous aiderai à faire mieux, je suis le roi. De retour dans sa capitale, le roi fit à la mère une pension viagère, que la fille devait toucher après la mort de sa mère. Enfants, qui assistez vos parents, sachez que si les grands de la terre ne vous récompensent pas, le Roi du ciel saura le faire, même dès cette vie.

553. Un meurtre.

Un vieux Romain, ne pouvant défendre sa fille contre la brutalité d'un homme qui voulait la perdre, demande de pouvoir l'entretenir au moins une dernière fois. Il prend donc sa fille à l'écart, et tirant un poignard : Voilà, ma fille, dit-il, le seul moyen que j'aie de sauver ton honneur, et il le plonge dans le cœur de sa fille. C'était un excès sans doute ; il n'avait pas la foi, ce père ; mais son horreur pour le vice, condamnera au tribunal de Dieu les parents qui ne savent pas écarter leurs enfants des occasions du péché.

554. Les lettres de l'empereur de Chine.

La parole de Dieu c'est une lettre écrite par Dieu à l'humanité. Quand l'empereur de la Chine écrit une lettre, il l'enferme dans une enveloppe de pourpre, la place sur un siège de son trône et la fait porter sur un char escorté de sa garde. Chaque Chinois salue la missive impériale par des génuflexions. Avec quel respect ne devons-nous donc pas entendre la parole de Dieu !

555. Tenez-la bien, ne la lâchez pas!

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, tenait souvent entre ses mains une statuette de la Vierge. À sa mort, elle l'avait encore ; et quand elle eut rendu le dernier soupir, ses doigts glacés la retinrent si fortement, qu'on ne put la lui enlever, et qu'on dut l'ensevelir avec elle. Longtemps après, quand on exhuma les restes de la Sainte, on trouva ses chairs entièrement consumées et ses os déboîtés ; mais les doigts qui tenaient la petite statue étaient demeurés intacts.

556. Plutôt un voile qu'une couronne.

Marie-Xavier de Lorraine, fille du duc d'Elbeuf, donnait à ses compagnes tout ce qu'elles lui demandaient pour l'amour de Dieu. À dix ans, elle était pensionnaire à l'Abbaye-aux-Bois, quand les grandes pensionnaires firent croire aux petites que les Turcs étaient arrivés et qu'ils massacraient tous ceux qui ne renonçaient pas à Jésus-Christ. Pour compléter cette mauvaise plaisanterie, elles introduisent ces enfants dans une chambre obscure, où entre tout à coup une des grandes déguisée en Turc et un sabre à la main; celle-ci fond sur la petite Marie-Xavier et la menace de lui abattre la tête si elle ne renonce pas à Jésus-Christ. La pauvre enfant répond qu'elle aime mieux mourir; le Turc prétendu lui bande les yeux et Marie-Xavier se prépare à recevoir le coup de la mort. Plus tard, il fut question de la marier au duc d'Yorck, qui devint Jacques II, roi d'Angleterre. Elle pria Dieu de tout son cœur d'écarter d'elle ce qu'elle regardait comme un malheur. Elle fut exaucée et entra au troisième monastère de la Visitation de Paris. Celle qui était devenue reine d'Angleterre venait souvent l'y voir et lui disait : Vous devriez être à ma place. « Oh! Madame, répondait-elle, j'aime mieux mon voile qu'une couronne ! »

557. Un Conseil municipal comme il le faudrait.

En 1667, lorsque la ville de Lille, assiégée par Louis XIV, fut réduite à se rendre, elle exigea comme condition de sa capitulation, que le roi irait devant N.-D. de la Treille, jurer de maintenir dans la ville la foi catholique, et de n'y envoyer ni gouverneurs, ni officiers, ni soldats protestants. Louis XIV le jura la main sur l'Évangile.

558. Comment on s'instruit, quand on le veut.

Saint Lubin n'était, dans son enfance, qu'un humble pâtre ignorant qui gardait des bœufs. Ayant rencontré un bon religieux, il le pria de tracer sur sa ceinture, les lettres de l'alphabet, afin qu'il apprît à lire. Et par de patientes études à la suite de son troupeau, il se mit à même de se faire religieux, et de devenir plus tard évêque de Chartres.

559. Marchons à cheval.

D'après saint François de Sales, c'est marcher à pied, sous l'étendard de Jésus, que de s'imposer des mortifications volontaires; mais c'est marcher à che-[278]-val, que de supporter patiemment les croix que Dieu nous envoie.

560. Beauté de l'âme d'un enfant après le baptême.

Au XIIIe siècle, un prince Mogol, Usun-Cassan, qui était païen, épousa la fille du roi d'Arménie qui était fervente chrétienne. Quand elle fut sur le point de devenir mère, le père défendit de faire baptiser l'enfant. La pieuse princesse priait Dieu avec larmes de changer le cœur de son mari. Dieu récompensa sa foi par un miracle. L'enfant naquit, mais portant sur son visage l'image du péché originel : jamais on ne vit d'enfant plus hideux. Usun en parut au désespoir. La mère lui dit que le baptême seul pourrait faire disparaître cette laideur. Usun se laissa fléchir; et une fois baptisé, l'enfant devint beau comme un ange. Son père, ravi de ce prodige, embrassa la foi chrétienne. La beauté de cet enfant après le baptême, n'était que la figure de celle de son âme.

561. Saint Pambon à Mélanie.

Mélanie, noble romaine, visita un jour saint Pambon dans son désert d'Égypte. Elle le trouva occupé, comme ses frères, à tresser des corbeilles et lui offrit en don des vaisselles d'argent. Le saint, sans quitter son travail, lui dit : Que Dieu vous récompense, ma fille ! Et appelant son économe, il lui dit de faire porter cette offrande aux monastères de Lybie, qui étaient plus pauvres. Mélanie, étonnée, lui dit : Mon père, il est bon que vous sachiez qu'il y a là 150 marcs. Le saint, sans se retourner vers ces richesses, lui dit : Ma fille, celui à qui vous offrez votre argent, c'est Dieu qui pèse les montagnes. Il n'est pas nécessaire de lui en accuser le compte. Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite.

562. Les excès de table amènent la misère.

Diogène voyant un jeune homme, qui avait follement dépensé toute sa fortune, réduit à souper avec une maigre olive, lui dit : Si vous aviez toujours déjeuné ainsi, vous auriez ce soir un tout autre souper celui-là. [279]

563. Jeunes filles aux cheveux blancs.

Saint Jacques de Nisibe se rendait en Perse pour y convertir les infidèles, quand il rencontra des jeunes filles qui lavaient du linge à une fontaine, et qui, en le voyant venir, le regardèrent avec impudence, et ne se couvrirent pas la tête. Le saint, indigné de ce manque de modestie, maudit la fontaine qui tarit aussitôt, et les cheveux de ces jeunes filles blanchirent en même temps. Elles revinrent désolées dans la ville, et racontèrent à leurs parents ce qui venait de se passer. Ceux-ci coururent après le saint pour se prosterner à ses pieds, et lui demander pardon. Le saint leur rendit aussitôt leur fontaine; et les jeunes filles, lui promettant d'être modestes à l'avenir, il rétablit leurs cheveux dans leur état naturel.

564. Gertrude d'Orient.

La V. Gertrude d'Orient fut d'abord une humble domestique de Delft, en Hollande. Là, avec deux de ses amies, elle chantait sur un des ponts de la ville un pieux cantique, commençant par

ces mots : Le jour se lève à l'Orient; c'est de là que lui vint son surnom. Entrée plus tard chez les béguines, elle brûlait de zèle pour la sanctification des domestiques. Quand elle leur recommandait la piété, celles-ci lui disaient parfois : Il faut bien vivre! « Cela n'empêche pas de vivre, leur répondait Gertrude; pour servir Dieu, il suffit d'avoir bonne volonté et des doigts qui sachent tenir un fuseau. »

565. Un page d'Élisabeth de Portugal.

Sainte Élisabeth de Portugal avait donné toute sa confiance à un page très vertueux, dont elle avait fait le distributeur de ses aumônes. Un autre page, jaloux, accusa le favori de la reine, auprès du roi Denis, d'avoir des relations coupables avec son épouse. Le roi dans sa colère, alla trouver le maître d'un four à chaux, et lui ordonna de jeter dans son four le premier page qui lui demanderait s'il avait exécuté les ordres du roi. Le lendemain, Denis envoie donc le favori de la reine faire cette demande au maître du four. C'était le matin; mais le saint homme entre dans une église, y entend deux messes et y fait ses prières, tout [280] à loisir. Le roi, impatient de savoir ce qui était arrivé, appelle le page qui avait dénoncé l'autre, et lui dit d'aller demander au maître du four à chaux s'il a exécuté ses ordres. Comme il n'avait pas l'habitude de s'attarder à prier, il arrive le premier. Le maître du four à chaux se saisit de lui et le jette dans son four. Le favori de la reine arrive quelques instants après, et le maître du four l'assurant que les ordres du roi sont exécutés, il va en porter la nouvelle à Denis, qui vit là un coup de la Providence, pour montrer l'innocence de la reine.

566. L'empereur Héraclius.

Quand il eut reconquis sur Chosroës la croix de N.-S., il voulut la reporter avec magnificence à l'endroit d'où elle avait été enlevée. Il se revêtit pour cela des vêtements impériaux, et plaça sur sa tête le diadème. Mais, quand il eut pris sur ses épaules ce précieux fardeau, une force invisible l'empêcha d'avancer. Alors l'évêque de Jérusalem lui dit: Ne craignez-vous pas que cet appareil pompeux ne convienne pas à la croix que vous portez? L'empereur comprit : il déposa son diadème et les ornements de sa dignité, et il s'avança sans peine. Les grandeurs, les richesses du monde, ne s'allient guère avec l'amour de Jésus crucifié.

567. Une amitié sainte.

Pendant la persécution de Dioclétien, il y avait à Nisibe, en Mésopotamie, dans un couvent de vierges, une religieuse de grande beauté et de grande vertu, appelée Fébronia. La jeune veuve d'un sénateur, nommée Hiéria, qui était encore païenne, voulut s'entretenir avec elle, et se lia avec elle d'amitié. Durant une maladie qui cloua Fébronia sur un lit de douleur, elle fut sa compagne fidèle. Fébronia fut arrachée de son lit et traînée au tribunal de Sélène, envoyé de Dioclétien, et de Lysimaque, neveu de Sélène. Fébronia avait dix-huit ans, et elle était d'une beauté incomparable. Sélène qui n'avait pas d'enfant, lui offrit sa fortune pour dot et la main de Lysimaque. « J'ai, répondit Fébronia, un lit nuptial dans le ciel. L'Époux que j'ai choisi est immortel, son royaume est ma dot. Je ne puis, ni ne veux lui préférer un [281] époux mortel. Sélène lui fit couper les deux mains, les pieds, les seins, et enfin la tête. Après, il se tua lui-même de rage, Lysimaque se convertit et se fit religieux. Hiéria jeta tous ses bijoux dans le cercueil de Fébronia et prit sa place dans le monastère.

568. Me voici, car vous m'avez appelé.

Samuel, dans la solitude du temple, pendant la nuit, s'entendit appeler. L'enfant se lève et court au grand prêtre en lui disant : Me voici, vous m'avez appelé. — Je ne vous ai point appelé, répondit Héli; retournez et dormez. Une seconde fois, la voix se fit entendre, et Samuel aussitôt

revint auprès d'Héli. Ce dernier lui dit de nouveau qu'il ne l'avait point appelé; mais que, si la voix se faisait entendre encore, il faudrait répondre : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. En effet, la voix appela Samuel une troisième fois, et le saint enfant dit : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Soyez dociles comme lui.

569. Saint Laurent Justinien.

S'étant un jour représenté d'un côté les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde, et de l'autre les rigueurs de la pauvreté, des jeûnes, des veilles et du renoncement; ce saint se dit à lui-même : « Mon âme, es-tu assez courageuse pour mépriser ces délices et pour marcher sans interruption dans les voies de la pénitence et de la mortification? » Puis, ayant fait une pause de quelques instants, il jeta les yeux sur un crucifix et continua de la sorte : « Vous êtes mon espérance, ô mon Dieu! en vous se trouvent la consolation et la force. » On le vit dès ce moment, macérer sa chair par les austérités de la pénitence, et se livrer avec une ardeur infatigable à tous les exercices de la religion. Le souvenir de la passion du Sauveur est capable de nous soutenir dans tous les sacrifices.

570. Un mot de saint Louis.

Tous les jours, saint Louis récitait l'office des morts et entendait une, deux, trois, et quelquefois quatre messes, et quand on lui disait que c'était trop pour sa position, il répondait : Si je passais, comme tant d'autres rois, le même temps au jeu ou à la chasse, personne ne me le reprocherait. Ah! Si les hommes [282] consacraient à Dieu tout le temps qu'ils perdent ils seraient vite devenus saints.

571. Une épouse généreuse.

Sainte Élisabeth de Portugal eut à gémir longtemps des infidélités de son mari à son égard, moins à cause de ses droits méconnus, qu'à cause du scandale donné et de l'offense de Dieu. Elle supportait tout avec patience; elle alla même jusqu'à s'occuper des enfants que le roi avait eus d'autres femmes; elle les confiait à des femmes vertueuses; et, quand ils avaient grandi, elle les réunissait autour d'elle pour les former à la crainte de Dieu. Une telle vertu, jointe au châtement subi par un de ses calomnieurs, ouvrit enfin les yeux du roi qui se convertit.

572. Un berger.

Deux solitaires priaient Dieu avec ardeur de leur faire connaître la manière de le servir parfaitement, lorsqu'ils entendirent une voix du ciel, qui leur disait d'aller à la ville d'Alexandrie, auprès d'un homme appelé Euchariste, dont la femme s'appelait Marie. Ils partirent donc pour Alexandrie, et demandèrent Euchariste que personne ne connaissait; apercevant cependant une pauvre femme sur la porte de sa maison, ils lui demandèrent où demeurait Euchariste. C'est mon mari, dit-elle, entrez, reposez-vous, il reviendra bientôt. Sur le soir, revint Euchariste avec son petit troupeau de brebis. Les solitaires l'embrassèrent et le prièrent de leur dire son genre de vie. Je suis un pauvre berger, répondit-il. — Mais comment servez-vous le Seigneur? — Ce serait à vous, mes frères, à m'apprendre à le servir, mais puisque vous voulez que je vous dise la manière dont je m'y prends, je fais tout et souffre tout pour l'amour de Dieu, depuis que ma bonne mère me l'a appris dans mon enfance, et Marie, ma femme, fait comme moi. Les solitaires s'en allèrent émus et édifiés.

573. Alexandra.

C'était une esclave chrétienne des premiers siècles. Ayant peur de sa propre beauté, et par pitié pour la pauvre âme de celui qui s'en était épris, elle s'ensevelit toute vivante dans un

tombeau vide, où elle resta [283] dix ans, sans laisser voir son visage à personne. Ne donnons à personne l'occasion d'offenser Dieu à notre sujet.

574. Bel exemple d'un général.

Le général de Sonis, mort en 1887, à la fin de sa vie, allait tous les jours à la messe. Quand il ne put plus y aller, il s'y faisait porter. Aussi sa mort fut celle des élus.

575. Un Dauphin de France.

Le Dauphin, père de Louis XV, redoutait le théâtre. Les spectacles d'un prince, disait-il, c'est l'état des provinces. Un jour qu'il dut y accompagner Louis XIV, ce dernier lui dit en sortant : Il m'a paru que vous preniez peu de plaisir à la comédie. Sire, j'y ai eu celui d'être auprès de votre majesté. Le roi lui dit qu'il lui laissait la plus grande liberté à cet égard; et depuis lors, il ne parut plus au théâtre.

576. Thomas Morus.

Ge grand chancelier d'Angleterre, l'oracle de son siècle, aimait à servir la messe ; comme un petit clerc, il se revêtait du surplis, chantait l'office et portait la croix en procession. Quelques railleurs, comme le duc de Nortfort, s'en moquaient; mais lui, éclairé de la foi, estimait comme très hautes ces saintes fonctions.

577. Le P. Lacordaire.

Étant supérieur du collège de Sorrèze, il faisait quelquefois deux cents lieues pour aller confesser ses enfants, et quand on voulait le retenir : Non, répondait-il, cela pourrait peut-être faire manquer la communion de quelques-uns de mes enfants. On ne peut pas calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien.

578. L'empereur Arcade.

Porphyre, évêque de Gaza, avait une grâce à obtenir de l'empereur Arcade, il s'adressa à l'impératrice Eudoxie, qui venait d'avoir un fils; elle persuada à l'évêque de remettre sa supplique entre les mains de l'enfant, lorsqu'il sortirait des fonts du baptême. [284] L'Évêque le lit et l'empereur accorda tout. Dieu le Père, à plus forte raison, doit exaucer toutes les demandes qui lui sont adressées par N.-S. J.-C.

579. Un chantre de la chapelle papale.

Saint François de Sales raconte qu'un Pape avait un chantre auquel il tenait fort. Celui-ci, d'une humeur bizarre, le quitta néanmoins; et le Pape, affligé, écrivit à tous les princes de ne pas le recevoir, s'il se présentait chez eux, afin de l'obliger par là à revenir chanter dans la chapelle papale. Le moyen réussit, et le chantre revint. Ainsi fait Dieu pour un cœur qu'il aime et qui cherche à se donner aux créatures. Il permet qu'il ne trouve en elles qu'amertume.

580. Une page de saint Jean Chrysostome.

Ce saint Docteur exhortait les laïques eux-mêmes, à se lever la nuit pour prier à l'église avec le clergé. « La nuit, disait-il, n'est pas faite pour être passée tout entière dans le sommeil : les artisans, les négociants en sont la preuve. Pendant la nuit, l'âme est plus pure, plus légère; elle s'élève plus haut avec moins d'efforts. Les ténèbres elles-mêmes et ce grand silence la disposent à la contrition. Si tu contemples le ciel parsemé d'étoiles qui ressemblent à des yeux ouverts sur nous, la pensée du Créateur te viendra de suite... Si tu songes à tous ces hommes qui, maintenant endormis, sont semblables à la mort... Est-ce que tout cela n'est pas propre à éveiller l'âme, et à nous faire songer à l'heure suprême? Puis, s'adressant aux mères qui ne pouvaient facilement se rendre à l'église, il leur recommandait d'éveiller leurs petits enfants pendant la nuit pour les

faire prier, les habituer aux veilles, afin que les maisons des chrétiens devinssent autant d'églises.

581. La reine Vasthi.

Assuérus avait invité à un grand festin la reine Vasthi. Celle-ci refusa d'y prendre part; le roi, indigné, la chassa de sa cour et lui enleva toutes ses prérogatives. Qu'il est à craindre que le Roi du ciel ne rejette ceux qui repoussent ses invitations miséricordieuses, et s'éloignent de la Table Sainte. [285]

582. Il nous a plus aimés que notre mère.

Saint Antonin rapporte qu'une veuve avait fait étudier à Paris son fils unique. Celui-ci, ses études achevées avec grand succès, entre dans un monastère. Sa mère, à cette nouvelle, accourt soudain pour l'en retirer et lui persuader d'en sortir. Il rencontre un grand crucifix dans le couvent et se met à genoux comme pour lui dire adieu, et il en sort cette voix : Ne m'avez-vous pas coûté plus cher qu'à votre mère? Cela suffit, il dit adieu à sa mère et resta dans son couvent où il vécut et mourut saintement. Quelque créature qui vous attire, entendez la même parole sortir du crucifix.

583. Le B. François Vénimbéni.

Ce célèbre prédicateur, de l'ordre de Saint-François, avait un grand zèle pour la délivrance des âmes du purgatoire. Un jour, qu'il venait de célébrer la messe pour elles et qu'il achevait le *Requiescant in pace*, on entendit un cri d'allégresse sortir de bouches invisibles et retentir par toute l'église. Le saint Sacrifice est le grand moyen de délivrer les âmes du purgatoire.

584. Sémiramis.

L'histoire rapporte qu'une reine d'Assyrie, Sémiramis, obtint de son mari de régner à sa place seulement un jour. À quoi employa-t-elle ce jour de royauté? Elle ôte au monarque complaisant son diadème, toutes les marques de la dignité royale: il ne s'en défend pas, pensant que la conduite de sa femme n'était qu'un jeu, il lui livre même son épée. La reine, alors, fait trancher la tête à son mari, et lui enlève la vie en même temps que la couronne. C'est l'histoire d'une mauvaise passion, d'une habitude vicieuse à laquelle on se livre un jour, espérant s'en affranchir plus tard. Malheur à qui dit : Je ne retomberai qu'une fois.

585. Tharcisse.

Le prêtre venait de célébrer les saints mystères dans les catacombes de Saint-Calixte. Après avoir distribué la communion aux fidèles, il se tourna vers [286] le peuple et dit : Que celui qui veut porter aux malades le viatique du Seigneur s'approche et le dise. Alors, un jeune enfant, nommé Tharcisse, vint vers l'autel et dit au prêtre : Me voici, envoyez-moi, je ne livrerai pas le dépôt que vous m'avez confié. Le prêtre lui remet la boîte qui renfermait la sainte Eucharistie; l'enfant la cache sur sa poitrine et part. Il traverse la longue voie Appienne. Il rencontre des païens qui le pressent de dire ce qu'il porte, il s'y refuse, et sachant la parole de Notre-Seigneur : Ne livrez pas les choses saintes aux chiens, ni les perles précieuses aux pourceaux, il aime mieux se laisser frapper jusqu'à rendre l'âme, que de livrer le corps de Notre-Seigneur. Après sa mort, on le fouilla en vain, et les païens ne trouvèrent rien sur son corps. Il est honoré comme martyr. Ah! Chrétiens, nous avons reçu l'Eucharistie, et avec l'Eucharistie la grâce de Dieu qui en est le plus beau fruit, gardons ce dépôt, dussions-nous pour cela sacrifier notre vie même, comme saint Tharcisse, et qu'en arrivant au tribunal de Dieu, nous puissions lui dire : J'ai gardé mon dépôt.

586. La raison a la vue courte.

Il était fort difficile à la raison humaine de découvrir ce que l'homme devait savoir-faire pour atteindre sa fin. On prête à Aristote, le maître des philosophes païens, ces dernières paroles : « J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans les angoisses, je ne sais où je vais. O Être des êtres, ayez pitié de moi ! » — Béni soit Dieu qui nous a appelés à l'admirable lumière de la foi !

587. Le carnaval.

Un jour de carnaval, la Bienheureuse Marguerite- Marie faisait réparation à N.-S., pour les intempérances des mondains ; et N.-S. se montra à elle tout couvert de plaies, couronné d'épines et tel que Pilate le montra au peuple en disant : Voilà V homme. La Bienheureuse le regarda toute pénétrée de compassion, et N.-S. lui dit : Voilà ce que font les hommes en ce temps-ci. Quand les mondains se réjouissent, loin de se mêler à leurs fêtes, les âmes ferventes pleurent sur les outrages que reçoit N.-S. [287]

588. Pas de curiosité !

Sainte Julienne de Falconiéri, durant toute sa vie, ne leva jamais les yeux sur le visage d'un homme.

Quand Charles V revint à Naples, après la défaite des infidèles en Afrique et la prise de Tunis, quoique la pompe de son entrée dans la ville fut une des plus éclatantes qui ait jamais été faite à aucun empereur, et que saint Gaëtan n'eût qu'à ouvrir sa fenêtre pour contempler cette magnificence ; il s'en priva pour l'amour de Dieu, et demeura en oraison tout le temps de ce triomphe. Sachons du moins nous priver de voir ou de lire des choses dangereuses.

589. Ne flattez pas votre ennemi.

Sainte Claire de Montefalcone souhaitait quelquefois d'avoir 100 corps, ou un corps aussi grand qu'une montagne, pour se faire souffrir à 100 endroits différents ; tant pour ses propres péchés que pour les péchés de tous les hommes. Qu'ils sont loin des saints ceux qui ne cherchent que leurs aises !

590. Lettre de Théophane Vénard à sa sœur.

Ce martyr du Christ, dont la cause de béatification est introduite à Rome, écrivait à sa sœur, de sa prison du Tong-King, l'admirable lettre qui suit :

« *En cage, le 20 janvier 1861.* — Il est près de minuit : autour de ma cage de bois, sont des lances et de longs sabres. Tout près de là veillent des soldats placés en sentinelle. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain, je vais être conduit à la mort. Heureuse mort, n'est-ce pas? Mort désirée qui conduit à la vie ! Selon toutes les probabilités, j'aurai la tête tranchée, ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. À cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main ! Encore un peu et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire, je vais entrer dans le séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur de [288] l'homme n'a jamais goûtées. Mais auparavant, il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin, selon le goût du Père de famille ? Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée ; et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant du triomphe, comme si j'étais déjà couronné vainqueur. Et toi, chère sœur, je te laisse dans le champ des vertus et des bonnes œuvres. Moissonne de nombreux mérites pour la même vie éternelle qui nous attend tous deux. Moissonne la foi,

l'espérance, la charité, la patience, la douceur, une sainte mort!... Adieu, Mélanie ! Adieu, sœur chérie, adieu ! ! »

Quelques jours après, le martyr versait son sang pour celui qui a répandu le sien pour notre salut.

591. Mort de sainte Berthe.

Sainte Berthe, la parente des rois et des héros, après avoir édifié le monde par la piété de sa jeunesse, et par les vertus de la mère de famille, fonda le monastère de Blangy en Artois, dont elle devint abbesse. Étant arrivée à la fin de sa longue carrière, elle vit apparaître son ange gardien, portant entre ses mains une croix lumineuse. Elle comprit que la gloire allait être la récompense des croix qu'elle avait supportées patiemment. Puis ses oreilles, qui allaient se fermer à tous les bruits de la terre, entendirent aussi bien que toutes ses filles réunies autour d'elle, une harmonie céleste qui accompagnait ces paroles prononcées par les Anges : Venez, ma Bien-Aimée, venez ! Et aussitôt son âme s'envola avec les Anges.

592. Que faire après une chute?

Un jeune homme demandait un jour à un ancien père, nommé Siloé, ce qu'il devait faire lorsqu'il était tombé. Celui-ci répondit : « Vous relever. » — Eh ! reprit le jeune homme, je me suis relevé : mais je suis retombé ! — Relevez-vous encore une fois ! — Mais combien de fois faudra-t-il me relever ? Jusqu'à ce que la mort vous trouve debout ou couché.

593. Brillant mariage !

Madame de Maintenon était dans la misère, après [289] la mort du poète Scarron, son premier mari ; elle réussit à devenir l'épouse de Louis XIV ; mais son bonheur ne dura que trois semaines. Peu après, elle écrivait au comte d'Aubigné, son frère : Je n'y peux plus tenir, que je voudrais être morte ! Sous les plus belles fleurs, que de cruelles épines.

594. Une sainte de mauvaise humeur.

La B. Herluque d'Augsbourg avait été mondaine dans sa jeunesse. Dieu, pour la convertir, la rendit aveugle ; et après qu'elle fut toute à lui, il la guérit. Herluque avait une pieuse amie, appelée Donda, qui l'aimait comme une mère. Un jour qu'Herluque, rentrant de l'église, était de mauvaise humeur, et remuait des charbons du foyer avec des pincettes, d'un air de colère, Donda lui dit avec bonté : D'où venez-vous, ma chère ? — De l'église. — J'ai de la peine à croire ce que vous dites ; car il me semble que si vous aviez été à l'église, vous seriez plus calme et plus douce. La patience, la douceur, doivent toujours embellir la piété.

595. Gaëtan de Thiène.

Saint Gaëtan, fondant une maison de Théatins, à Naples, le comte d'Oppida voulait lui persuader d'accepter des rentes pour ses religieux. Le saint s'y refusant, le comte le fit argumenter par d'autres religieux de mérite. — Veuillez me dire, mes frères, demanda le saint, quelle assurance vous avez de recevoir annuellement vos rentes. — Nous avons des fermiers. — Qui vous garantit qu'ils vous paieront ? — Les contrats bien signés, les titres. — Oh ! Que notre mense est mieux établie que la vôtre, puisqu'elle repose, non sur la signature des hommes, mais sur la parole de Notre-Seigneur : Ne soyez pas inquiets du lendemain. Cherchez d'abord le royaume de Dieu, etc. Le comte, lui objectant qu'il ne pouvait vivre ainsi à Naples, bien que cela lui eût réussi à Venise. — Je crois néanmoins que le Dieu de Venise est le Dieu de Naples. Le comte insistant toujours, saint Gaëtan sortit avec ses compagnons, prit les clefs de la maison, les renvoya au fondateur et partit puisqu'il ne pouvait vivre là dans un entier abandon à la [290]

Providence ; mais le comte, à cette nouvelle, court après le saint et le ramène avec ses compagnons.

596. L'artillerie d'argent.

Un grand capitaine avait coutume de dire qu'il n'y a point de ville si forte qui ne se rendît, si on pouvait l'attaquer avec une artillerie d'argent. Point de vertu si éprouvée, qu'elle ne cède à des présents, à des flatteries.

597. Un martyr de la virginité.

Saint Mathieu, Apôtre, avait converti à la foi, par ses miracles, le roi et la reine d'Éthiopie, avec toute la maison royale et toute une province. Ce qui le consola merveilleusement, ce fut que la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse, lui ayant ouï parler du bonheur des vierges, qui choisissent Jésus-Christ pour Époux, résolut de garder la virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les inclinations de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à faire de même, le saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière, pour y vivre sous la conduite de la princesse, comme les fidèles Épouses du Fils de Dieu.

Mais cette illustre conquête, qu'il fit au Sauveur du monde, lui coûta la vie ; car, après la mort d'Eglippe, Hirtace, son frère, s'étant emparé du royaume, voulut épouser Iphigénie, soit à cause de sa beauté, soit pour s'assurer davantage la couronne en en épousant l'héritière. Pour réussir dans son dessein, comme il connaissait le pouvoir que l'Apôtre avait sur l'esprit de la princesse, il le pria de la disposer à consentir à ce mariage ; le saint répondit qu'il pouvait assister à un discours qu'il devait faire à la communauté des vierges, et qu'il entendrait lui-même le conseil qu'il donnerait à Iphigénie. Hirtace ne manqua pas de s'y trouver. Mais saint Mathieu, bien loin de la porter au mariage, ne parla que de l'excellence de la virginité, des bénédictions au ciel dont elle est toujours accompagnée, et des grandes récompenses qui sont dues à son mérite. Hirtace, que la passion aveuglait, entra dans une telle colère à ce discours qu'il résolut sur le champ de s'en venger ; et, sortant de l'église, [291] il envoya presque à l'heure même des bourreaux, pour mettre à mort le saint Apôtre. Ils le trouvèrent à la fin du sacrifice de la messe qu'il célébrait ; et, sans respecter la sainteté du lieu, ni les mystères sacrés qu'il avait entre les mains, ils lui donnèrent plusieurs coups, dont il tomba raide mort au pied de l'autel, qui fut teint de son sang. Saint Hippolyte l'appelle *l'Hostie et la victime de la virginité*, parce qu'il fut martyrisé pour la défense et la gloire de cette vertu angélique.

598. Pas de défaillance!

Urie était venu donner à David des nouvelles de l'armée, et le roi, après l'avoir entendu, lui dit d'aller passer la nuit dans sa maison et de s'y reposer. Mais Urie répondit : L'arche sainte et le peuple d'Israël sont sous la tente ; Joab, mon général, et les autres serviteurs de mon maître couchent sur la terre ; à Dieu ne plaise que j'aie me reposer dans ma maison. Quand le démon nous invite à la mollesse, di- sons-lui : Jésus-Christ, mon maître, a travaillé et souffert pour moi. Tous les saints ont marché sur ses traces, et moi j'aimerais les plaisirs !

599. Mme Louise de France.

Cette princesse, fille des rois, devenue carmélite et prieure du Carmel de Saint-Denis, avait pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de corde sans talons. Elle n'avait jamais qu'une seule robe, elle porta la dernière 8 ans. Elle l'avait raccommodée elle-même à plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve. Une religieuse, qui voulait la déterminer à la changer, lui dit que ce serait une honte pour le monastère, si elle recevait, en cet état, la famille

royale. — Depuis quand serait-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état? Ma famille sait bien que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est surtout dans ma charge qu'on en doit donner l'exemple. Elle occupait la cellule la plus incommode, et n'y laissa faire aucune des réparations qu'elle eût permise à toute autre. Les croisées joignaient si mal, que le vent éteignait sa lampe, elle les calfeutrait avec du papier. Étant devenue malade, ses religieuses et ses propres sœurs lui proposèrent de s'installer dans l'apparte-[292]-ment où elle recevait la famille royale. Vous y serez plus commodément, dirent-elles. — Oui, sans doute, mais le commode n'est pas ce qu'on vient chercher ici, et en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est carmélite.

Gustave, roi de Suède, alla la visiter dans sa cellule ; n'y trouvant qu'un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux tréteaux, il s'écria : Quoi, c'est ici qu'habite une fille de France! Et c'est ici encore qu'on dort mieux qu'à Versailles, répondit la princesse carmélite. Le roi voulut voir son couvert du réfectoire, composé d'une cuiller de bois et d'un gobelet de terre. En quittant Saint-Denis, il disait : Paris et la France, Rome et l'Italie ne m'ont rien offert de comparable à la merveille que renferme le Carmel de St-Denis.

600. Fin des persécuteurs de l'Église.

Un des plus acharnés, Néron, empereur romain, ou plutôt monstre couronné, vit ses soldats se révolter contre lui. S'étant éveillé pendant la nuit, il s'aperçoit que ses gardes eux-mêmes l'ont abandonné, il s'élançait hors de son lit, appelle ses amis ; personne ne se montre. Il se met à courir dans les rues, toutes les maisons lui sont fermées. Il ordonne de faire venir un gladiateur pour lui donner le coup de la mort : aucun ne se présente. Je n'ai donc plus, ni ami ni ennemi ; et il court pour se jeter dans le Tibre, mais il n'en a pas le courage; il tire la boîte d'or, dans laquelle il avait du poison, et on la lui enlève. Enfin un esclave affranchi lui offre sa maison de campagne ; mais ses ennemis découvrent vite sa retraite, et entendant le pas des chevaux qui le poursuivent, Néron, âgé de trente-un ans seulement, s'enfonce son épée dans la poitrine. Qui ne voudrait mourir comme les martyrs que Néron a torturés, plutôt que de mourir comme Néron?

601. Combien doit durer le royaume de France.

Clovis, le premier de nos rois qui embrassa le christianisme, demanda à saint Remy de qui il avait reçu l'instruction et le baptême, combien de temps devait durer son royaume. Autant de temps, répondit le saint, que la religion et la justice y fleuriront. [293]

602. Un travail opiniâtre triomphe de tout.

Saint Isidore de Séville, étant encore enfant, fréquentait l'école dirigée par son frère saint Léandre, évêque de cette ville. Ayant quelques difficultés à apprendre, et craignant la sévérité de son frère, Isidore prit la fuite ; et après avoir erré, il s'arrêta près d'un puits. Remarquant que la margelle en avait été creusée, il cherchait à en trouver la raison, quand une bonne femme étant venue puiser de l'eau, lui expliqua que les gouttes d'eau, à force de tomber au même endroit sur la pierre, l'avait usée. L'enfant, réfléchissant à cela, se dit : En travaillant constamment, je pourrai donc étudier, puis graver dans mon esprit la science, et là-dessus il retourna à l'école. Il devint un grand philosophe, un profond théologien, un docteur de l'Église.

603. Le Crucifix.

La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, âgée de sept ans, allait à l'école chez les Dames Ursulines. Pendant la classe, elle cherchait, sans qu'on s'en aperçut, à saisir le crucifix attaché au chapelet de sa maîtresse ; elle le tenait pressé sur son cœur et, de temps en temps, le baisait avec amour. C'est ce que nous devrions faire souvent, surtout dans les tentations.

604. Un roi de Portugal.

Jean II, roi de Portugal, pour encourager un de ses favoris malade, à prendre un remède qui lui répugnait, en but d'abord une partie lui-même ; puis, rapprochant de la bouche du malade : Moi, votre roi, sans être malade, pour l'amour de vous et pour donner l'exemple, j'ai supporté l'amertume de cette potion, et vous qui en avez si grand besoin, pour l'amour de moi refuseriez-vous de prendre le reste ? Ah ! Sire, reprit le malade, après un tel acte de condescendance de Votre Majesté, je boirai tout, fut-ce même du poison. Après que Jésus a bu le premier, pour l'amour de nous, le calice amer des humiliations et de la souffrance, qui de nous refusera de souffrir, d'être méprisé pour l'amour de lui ? [294]

605. Un sage sait se taire.

Pythagore condamnait pendant cinq ans ses disciples au silence, afin qu'ils apprirent à parler à propos. « C'est être sage, disait-il, que de savoir se taire. La loquacité, c'est le signe de la folie. »

606. Ne pas se plaindre des reproches des prédicateurs de l'Évangile.

A des censeurs, qui se plaignaient de ce qu'un prédicateur avait parlé trop librement à la cour, Louis XIV répondit : « Le prédicateur a fait son devoir, faisons le nôtre. »

607. La colère avilit l'homme qui s'y livre.

Le philosophe Démonax, voyant un lacédémonien en colère qui battait son esclave : Cesse, lui dit-il, de te rendre semblable à lui.

608. Firmus et Rusticus.

Sous l'empereur Maximien, les saints martyrs Firmus et Rusticus furent condamnés à être brûlés; mais avant de monter sur le bûcher, ils firent le signe de la croix sur les flammes qui ne les atteignirent pas, mais qui consumèrent ceux qui les avaient allumées. Les feux des passions s'éteignent par le signe de la croix.

609. Un mot de Maxime Ducamp.

Le savant académicien Maxime Ducamp a écrit : « Le premier devoir de l'homme collectif est la charité ; la charité est le plus grand plaisir de l'homme vraiment religieux ; attaquer la religion qui provoque la charité, et supprimer les associations qui l'exercent, c'est marcher vers la barbarie. »

610. Le vice engendre tous les crimes.

C'est parce qu'il aima d'une manière infâme Hérodiade, la femme de son frère, qu'Hérode devint le meurtrier de saint Jean-Baptiste.

611. Préparation à la première communion.

Marie-Eustelle Harpin, de Saint-Palais, au diocèse de la Rochelle, se prépara avec soin à sa première [295] communion et, dans ce but, elle renonça aux rondes qu'elle faisait avec ses compagnes, et elle fit quatre fois par semaine le chemin de la Croix.

612. L'Enfant Jésus aime les enfants qui prient.

Sainte Claire de Montefalcone, dès l'âge de cinq ans, était appliquée à l'oraison. Elle fit tant, par ses prières et par ses larmes, qu'elle fut reçue dans la communauté où vivait sa sœur aînée. Elle en fut si heureuse, que pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle jeûna huit jours de suite, ne prenant pour toute nourriture que du pain et une pomme.

Pour favoriser son amour de la prière, sa supérieure lui donna un petit oratoire secret où elle passait parfois une demi-journée à s'entretenir avec Dieu. La sainte Vierge lui présenta un jour l'Enfant Jésus sous la forme d'un bel enfant, Claire n'osa s'approcher par respect; mais la

sainte Vierge lui dit : Claire, tenez, embrassez votre Époux. Elle vint pour l'embrasser, mais le Divin Enfant se cacha sous le manteau de sa mère pour exciter ses désirs et disparut. Claire alors le rechercha avec des ardeurs indicibles, tant la beauté de cet Enfant l'avait ravie. Ah ! Si nous savions combien Jésus est beau, avec quelle ardeur nous le rechercherions !

613. La couronne d'épines de N.-S.

La religion de saint Louis parut d'une manière admirable dans le zèle qu'il déploya pour faire venir dans son royaume la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Il l'envoya chercher à Constantinople par le frère Jacques et le P. André de Longjumeau, de l'ordre de Saint-Dominique, et la fit conduire jusqu'à Venise, parce qu'elle avait été engagée aux Vénitiens pour un prêt d'argent fort considérable. Ensuite il la racheta de leurs mains, en leur payant le prix de l'engagement.

À cette époque, l'esprit catholique était si fervent en France, que dans tout le royaume il y eut une grande et nationale joie, quand on y apprit que la couronne d'épines du Sauveur était devenue une propriété française.

Ayant reçu l'avis de son arrivée, Louis, dans les premiers jours d'août 1239, partit de Vincennes avec les reines Blanche et Marguerite; les comtes d'Ar-[296]-tois, de Poitiers, d'Anjou, ses frères; l'archevêque de Sens; Bernard, évêque du Puy, plusieurs autres prélats et une foule de princes et de hauts barons.

À Villeneuve-L'Archevêque, à cinq lieues de Sens, ce noble et brillant cortège rencontra les religieux et leur nombreuse suite ; car les populations, sachant ce qu'avec eux ils apportaient en France, s'étaient empressées de les suivre, avec la résolution de ne retourner au pays que lorsqu'elles auraient vu et adoré les sacrés vestiges de la passion de l'Homme - Dieu.

C'était le 10 août, fête de saint Laurent. Le P. André et le frère Jacques présentèrent au monarque, à la reine son épouse, à la reine sa mère et au fils de France qui les accompagnait, la triple caisse couverte des sceaux des seigneurs français et du doge de Venise, Jacques Tiepolo. Tout fut fait avec ordre et dans un grand recueillement. D'abord, on examina et on reconnut les sceaux; puis on les rompit. L'ouverture de la caisse de cèdre étant terminée, on sortit la châsse d'argent avec le même cérémonial; le couvercle de cette châsse fut levé, puis enfin un prélat agenouillé en tira le vase d'or renfermant la sainte couronne. À cet instant, roi, reines, princes, chevaliers, archevêques, évêques, prêtres, moines, soldats, bourgeois, peuple, se prosternèrent fondant en larmes, et osant à peine lever la tête pour regarder cette branche d'épines que les bourreaux de Jérusalem avaient tordue pour en faire une couronne dérisoire à leur divine Victime.

Oh! comme ce diadème de moquerie est devenu un diadème de gloire, et comme tout ce qui est fort, comme tout ce qui est humble, comme tout ce qui est petit, comme tout ce qui est heureux, comme tout ce qui est dans les larmes, le vénère aujourd'hui! La journée et la nuit se passèrent en prières et en cantiques de joie; et ce ne fut que le lendemain, que le pieux fils de Blanche de Castille, ainsi que ses trois frères, Robert, Alphonse et Charles, tête nue, les pieds déchaussés, et vêtus d'une simple tunique de laine blanche, portèrent la couronne de Jésus de Nazareth, roi des Juifs, jusque dans le sanctuaire de la métropole de Sens, où Louis IX avait pris pour épouse Marguerite de Provence. Toutes ces splendides céré-[297]-monies furent closes par la journée du 20 août. Ce jour-là, la sainte couronne fut offerte à la vénération des Parisiens, dans l'église Notre-Dame. Tous les moines, tous les religieux du royal monastère de Saint-Denis, des deux abbayes de Saint-Germain, allèrent au-devant de la couronne d'épines jusqu'à l'entrée

du bois de Vincennes ; et c'était un saisissant et magnifique spectacle, que toute cette foule chrétienne suivant la croix et les bannières flottantes des communautés, des couvents et des paroisses de la grande ville, s'enfonçant sous les ombrages des chênes séculaires, pour s'aller prosterner devant une relique si sainte, et qui rappelait la grande immolation du Golgotha.

Dans cette multitude empressée, brillaient toutes les illustrations des camps, toutes les grandeurs des palais, toutes les gloires du sanctuaire.

À l'entrée du faubourg Saint-Antoine, par les soins des officiers du roi, on avait dressé une vaste estrade couverte de tentures soie et or, à laquelle on arrivait en foulant les plus riches tapis de la couronne, étendus sur le sol. La châsse d'argent fut montée sur l'estrade par plusieurs évêques en chape et la mitre au front. Un des prélats découvrit alors le diadème de la Passion et le montra à la foule. Soudain, l'immense multitude, comme un seul homme, tomba prosternée en poussant des cris d'allégresse, qui durent monter jusqu'au ciel et être entendus de celui qui y règne; car ils partaient de cœurs sincères et croyants. Louis IX et ses trois frères, toujours pieds nus et le front découvert, renfermèrent le vase d'or dans le reliquaire d'argent et le portèrent sur le Maître-Autel de Notre-Dame. Après la cérémonie d'actions de grâces, la précieuse relique fut déposée dans la chapelle de Saint-Nicolas, bâtie par Louis le Gros.

Louis IX ne trouva rien, parmi les Chapelles alors existantes, qui fut digne de recevoir dans son enceinte la couronne rougie du sang du Rédempteur; et il chargea Pierre de Montereau d'édifier pour elle ce magnifique reliquaire de pierre, que nous admirons encore aujourd'hui, monument aussi délicatement sculpté que ces châsses d'or et d'argent, que l'on voyait jadis dans les trésors de nos vieilles églises.

Saint Louis avait élevé la Sainte-Chapelle pour que les choses les plus sacrées y fussent à jamais reli-[298]-gieusement conservées. Là, il avait fait déposer sur le velours et garder dans des coffrets de vermeil, la couronne qui avait déchiré le front de l'Homme-Dieu, le roseau qui lui avait servi de sceptre et le fer de la lance qui lui avait percé le côté.

614. Mort d'Aetius.

Les insinuations calomnieuses ont parfois d'effrayantes conséquences. Des envieux inspirèrent à l'empereur Valentinien, des soupçons contre Aetius, son général. Valentinien, irrité, le mande, l'interroge sur divers points; Aetius, qui ne se doute de rien, répond avec sa franchise ordinaire, et l'empereur, prévenu, prend son langage pour une injure. Dans sa fureur, il tire son épée et frappe Aetius ; aussitôt accoururent les courtisans qui achèvent de leurs coups meurtriers le plus grand homme de son siècle, la terreur d'Attila, et le soutien de l'empire Romain.

615. Une enfant et le Tabernacle.

Une carmélite, la Mère M. de la Trinité, qui fut maîtresse des novices de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, étant encore enfant, passait quatre à cinq heures à adorer le Saint-Sacrement, et à douze ans, elle était admise à la communion de tous les jours.

616. Mort de Valentinien.

L'empereur Valentinien était sujet à la colère. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il s'emporta tellement qu'il eut un rengorgement de sang dont il mourut. Avis à ceux qui se livrent à cette passion !

617. Une enfant de six mois.

Sainte Véronique de Giuliani n'avait que six mois quand, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, elle s'échappa des bras de sa mère pour aller vénérer un tableau représentant ce mystère, qui

se trouvait sur les murs de l'appartement. Depuis ce jour, elle marcha sans le secours de personne.

618. Ceux qui me vantent me flagellent.

La flatterie est un mensonge. Ladislas, roi de Pologne, souffletait les flatteurs; et quand on lui deman-[299]-dait la raison de cette sévérité : Je bats, répondait-il, ceux qui me battent.

619. Laurent de Brindes.

Le Bienheureux Laurent de Brindes, qui plus tard fut général des capucins, étudiait à Venise, et aimait à fréquenter avec un de ses amis le couvent de cet ordre. Voulant éprouver ces deux postulants qui demandaient leur admission, le Provincial, le P. Laurent de Bergame, les conduisit dans une cellule, et dans cet humble réduit, leur fit un sombre tableau des sacrifices qu'il leur faudrait accomplir. Que cette cellule renferme un crucifix, s'écria Laurent, et elle sera pour moi plus belle que les plus riches palais. Le Provincial, touché jusqu'aux larmes, les admit tous les deux.

620. Mort de Tabithe, sa résurrection.

Du temps des Apôtres, vint à mourir à Joppé, une femme chrétienne, adonnée aux bonnes œuvres et aux aumônes. On lava son corps et on l'exposa dans un appartement de la maison, puis on appela saint Pierre, et on l'amena près du cadavre; toutes les veuves entourent en pleurant le saint Apôtre, et lui montrent les vêtements que leur avait faits Tabithe. Pierre, touché de ce spectacle, tombe à genoux, il prie; puis il ordonne à la morte de se lever, et elle se leva pleine de vie. À la mort des chrétiens généreux, les parents ne songent le plus souvent qu'à leur rendre quelques derniers devoirs, et à se partager leurs dépouilles ; mais les prières des pauvres montent vers Dieu, et Dieu, touché des prières des pauvres et des aumônes accomplies, leur donne la vie éternelle.

621. Un étudiant en droit.

Saint Antonin était fils d'un notaire de Florence, il demanda, bien jeune encore, à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le Père auquel il s'adressa, le voyant de petite taille et de chétive apparence, lui demanda quelles études il faisait; et sur sa réponse qu'il étudiait le droit canon, il lui dit : Je vous recevrai dans notre ordre, quand vous saurez le droit par cœur. Cette parole fut loin de déconcerter le postulant. Il étudia avec tant d'ardeur, qu'en peu de [300] temps, il apprit par cœur les règles et les textes du droit. Aussi, le Père, reconnaissant la main de Dieu sur ce jeune homme, lui donna l'habit lorsqu'il n'avait que seize ans. Antonin devint archevêque de Florence.

622. Le frère et la sœur.

Le Bienheureux Alexandre était fils d'un roi d'Ecosse, et le plus jeune de trois frères qui avaient déjà embrassé la vie religieuse.

Sainte Mathilde, sa sœur, qui avait les mêmes aspirations, lui dit : Et quoi, mon frère, pendant que tous, nous échangeons la terre contre le ciel, seriez-vous le seul à vous attacher aux biens d'ici-bas? Le jeune homme se mit à pleurer; à la fin, il dit à sa sœur de faire de lui ce qu'elle voudrait. La pieuse princesse le prit par la main, et le mena dans une ferme où elle lui fit apprendre à tirer le lait et à faire le fromage. L'apprentissage fini, tous deux franchirent la mer et vinrent à Foigny dans le diocèse de Laon. Alexandre entra comme berger chez les Cisterciens, sans se faire connaître; il y passa sa vie à faire le fromage. Après sa mort, il apparut à un religieux avec une couronne sur la tête et une autre entre les mains, en lui disant : La couronne que je

tiens entre les mains est celle que j'ai méprisée pour l'amour de J.-C. Sainte Mathilde, qui s'était sanctifiée dans le voisinage, le fit connaître après sa mort.

623. Notre vie est à Dieu, nous n'en sommes pas maîtres.

Louis XVI était prisonnier au Temple et condamné à mort. Il avait demandé un sursis de trois jours, et on le lui refusa. Ses ennemis comprenaient si bien l'excès de son malheur, qu'ils avaient rendu un arrêté défendant de lui laisser un couteau, pensant sans doute qu'il n'aurait pas le courage de supporter la vie. Les malheureux, s'écria Louis XVI, en l'apprenant, quelle idée ont-ils de moi, quand même que je serais assez lâche pour me donner la mort, ne savent-ils pas que la religion me le défend?

624. Ampère.

En étudiant les sciences, ne perdons pas Dieu de [301] vue. Le célèbre Ampère, que sa grande science fit nommer inspecteur général de l'Université, écrivait à la fin de sa vie : « Mon Dieu, que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie, toutes ces conceptions que le monde admire, et dont la curiosité se repaît avidement! En vérité, rien que de pures vanités... Étudie les choses de ce monde, mais ne les regarde que d'un œil, que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Écoute les savants; mais ne les écoute que d'une oreille, que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton Ami Céleste. N'écris que d'une main : de l'autre tiens au vêtement de Dieu, comme un enfant tient au vêtement de son père. »

625. Le trésor qu'on emporte en mourant.

Le philosophe Bias, envoyant son fils en Égypte, celui-ci demanda ce qu'il pourrait lui apporter qui lui fit plaisir. Son père répondit : Tâchez d'acquérir ce trésor que le vieillard mourant peut emporter avec lui, c'est-à-dire la vertu.

626. Fin du général Arbo.

Mgr de Gabrières, évêque de Montpellier, visitant le général Arbo, étendu sur son lit de mort, et l'invitant à se confesser, reçut de lui cette réponse : « Croyez-vous, Monseigneur, que l'on puisse présenter sa poitrine aux coups de l'ennemi, et ne pas élever le regard de son âme vers le Maître de la vie? » Le général Arbo se confessa et mourut en bon chrétien.

627. Malheur de qui ne croit pas.

Frédéric II, roi de Prusse, était un philosophe impie ; et souvent, comparant le sort de ses sujets, qui avaient une foi naïve, avec le sien, il pleurait des larmes amères, et en voyant sortir les catholiques de leurs églises, il disait : Ils sont heureux ceux-là, ils croient ; et Voltaire lui écrivait dans sa vieillesse : Soyez sûr qu'on passe des moments bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute.

628. Sachons reprendre ceux qui offensent Dieu.

Saint Friard, de Nantes, exerçait dans sa jeunesse la profession de laboureur. Il ne pouvait souffrir dans [302] ses compagnons aucune parole deshonnête. Lorsqu'ils s'en permettaient, il les reprenait avec force, et s'ils ne s'en corrigeaient pas, il se retirait de leur compagnie.

629. Un vieillard chinois.

Ce vieillard vint un jour trouver un missionnaire, et le pria de faire bâtir une église dans son village. Le Père lui dit qu'il n'avait pas les fonds nécessaires. Je vous aiderai, dit le vieillard. — Mais il faudrait au moins deux mille écus, reprit le prêtre, qui, le voyant mis très pauvrement, comptait peu sur sa générosité. — Je les ai à votre disposition. — Comment cela? — Je pense au besoin que nous avons d'église depuis quarante ans, et depuis lors me retranchant tout ce qui

n'était pas nécessaire pour la nourriture et le vêtement, j'ai mis de côté cette somme. Dieu doit réserver une belle place dans sa maison à ceux qui contribuent à lui élever ici-bas une demeure digne de lui.

630. Horreur du vol.

Le bon vieux Tobie, devenu aveugle, entendant bêler un chevreau, disait à sa femme : Prenez garde qu'il n'ait été dérobé. Rendez-le à ceux à qui il appartient ; car il n'est pas permis de manger de ce qui aurait été dérobé, ni même d'y toucher. Heureux ceux qui ont une telle délicatesse de conscience.

631. Respect à la Croix.

Dans la persécution suscitée en 1779, en Cochinchine, trente-deux catéchistes furent enfermés dans une prison à deux portes : l'une était ouverte constamment, et les païens l'appelaient la porte de la vie, car ceux qui passaient par là avaient la vie sauve et la liberté ; mais pour la franchir il fallait fouler aux pieds un crucifix ; l'autre était appelée la porte de la mort, car on menaçait de la mort ceux qui ne fouleraient pas le crucifix. Trente se présentèrent vers cette dernière, afin de conquérir la palme du martyr, et les bourreaux, admirant ce courage, les comblèrent d'éloges au lieu de les égorger, tandis qu'ils accablèrent d'opprobres les deux qui, par faiblesse, étaient sortis de leur prison par l'autre porte. [303]

632. La B. Marguerite de Hongrie.

Elle était fille de Béla, roi de Hongrie; elle savait déjà à quatre ans l'office de la sainte Vierge ; elle l'avait appris par cœur seulement en l'entendant chanter par les religieuses.

Partout où elle rencontrait une image de la sainte Vierge, elle se mettait à genoux et récitait l'*Ave Maria*. Elle demandait, avec larmes, de jeûner ou de faire quelque pénitence la veille des fêtes de Notre-Dame. Les admirables dispositions de cette enfant présageaient sa sainteté future.

633. N'attendons pas la mort pour faire l'aumône.

Ce serait trop imiter cet empereur Manuel, qui, voyant les Perses emporter ses trésors, disait à ses soldats : Prenez cet or, je vous le donne.

634. Immortalité.

Valérien, époux de sainte Cécile, et son frère Tiburce, étaient en prison pour la cause de la foi. C'était vers l'an 160, sous la persécution de Marc-Aurèle. L'officier Maxime, chargé de les conduire au supplice, ouvrant la prison, les vit à genoux, les yeux levés au ciel, avec la sérénité la plus grande peinte sur leur visage. Leur jeunesse, leur naissance illustre, leur innocence, leur résignation touchait le cœur du soldat, qui se mit à pleurer. « Pourquoi pleurez-vous, lui demandèrent-ils? — Je pleure de ce que, jeunes, riches, nobles, vous allez déjà mourir. — Détrompez-vous, Maxime, nous sommes chrétiens, et en quittant ce monde les chrétiens passent à une vie meilleure, où la mort n'a plus d'empire. — Ah! si vos paroles étaient vraies. — Si vous promettez d'embrasser la foi chrétienne, vous verrez la vérité de vos yeux, au moment de notre mort. Maxime le promit, et lorsqu'on trancha la tête des martyrs, il vit leurs âmes, éclatantes de gloire, portées au ciel par les anges. À cette vue, il se déclara chrétien et reçut bientôt lui-même la couronne du martyr.

635. Rendez ce que vous devez.

Saint Liguori raconte qu'un père de famille, dont la conscience était chargée de sommes mal acquises, se [304] trouvait à l'article de la mort, et ne voulait pas entendre parler de restitution, bien qu'il laissât une fortune considérable. Un prêtre, apprenant cette nouvelle, alla le voir et

lui dit qu'il connaissait un remède capable de le guérir, mais que ce remède était fort cher. Ah! Coûta-t-il 10.000, 15.000 fr., je n'hésiterais pas à me le procurer. — Voici, dit le prêtre, il suffit de faire couler sur vous de la graisse fondue d'un homme vivant. — Ah ! dit le malade, qui sait s'il est un homme qui veuille s'y prêter? — Vous avez trois fils, dit le prêtre, faites-les venir l'un après l'autre et promettez de donner la grosse part de votre héritage à celui qui vous sauvera la vie. Le malade obéit ; mais aucun de ses fils ne voulut accepter. — Eh ! quoi, dit le prêtre, aucun de vos enfants, même en le favorisant généreusement, ne veut consentir à se faire brûler un membre, pendant un quart d'heure, pour vous sauver la vie, et pour leur conserver votre fortune, vous voudriez brûler tout entier éternellement en enfer ! Le malade comprit la leçon, il fit venir le notaire, et répara tous les torts qu'il avait causés.

636. Roi de la terre et des mers.

Des flatteurs appelaient Canut, roi d'Angleterre, qui se promenait sur le rivage, le roi de la terre et des mers. C'était au moment du flux, où la mer montait. Canut s'assied et ordonne à la mer de ne pas venir jusqu'à lui; déjà l'eau, s'élevant, couvrait ses jambes. Les courtisans le prièrent de s'éloigner ; il le fit et leur dit : Vous voyez que je ne suis point le roi de la terre ni des mers ; et leur montrant le crucifix : Leur vrai Roi, ajouta-t-il, le voici; et devant toute sa cour, il adora l'image de Jésus crucifié.

637. Héliodore.

Le roi de Syrie, Antiochus, ayant appris que le temple de Jérusalem renfermait d'immenses richesses, ordonna à son premier ministre de s'en emparer. En vain le grand-prêtre Onias et le peuple essayèrent d'empêcher cet odieux sacrilège. Héliodore pénétra dans le temple et vint avec ses satellites devant la porte du trésor. Déjà il s'apprêtait à l'enfoncer, lorsque ses gardes furent renversés par [305] une vertu divine. On vit alors paraître un homme terrible, monté sur un cheval impétueux, qui frappa aussitôt des pieds Héliodore. Et en même temps, deux autres jeunes hommes se mirent à le flageller sans relâche. Bientôt il tomba inanimé sur le pavé du sanctuaire. Cependant, ses amis supplièrent Onias d'invoquer le Très-Haut en sa faveur. Le grand-prêtre y consentit et obtint du ciel sa guérison.

638. Injurieux et Scholastique.

Saint Injurieux, sénateur de Clermont en Auvergne, épousa sainte Scholastique et vécut avec elle dans la pratique de la chasteté parfaite, chose doutant plus admirable, que ces deux époux s'aimaient tendrement. Leur humilité leur faisait cacher cet héroïsme; mais Scholastique étant venue à mourir, Grégoire de Tours rapporte que Injurieux, en déposant dans le tombeau son corps sacré, dit : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je remets entre vos mains ce trésor sans tache, tel que je l'ai reçu de vous. Alors, le corps de la sainte se mit à sourire et dit : Pourquoi dites-vous ce qu'on ne vous demande pas. Injurieux mourut peu après, et fut enseveli non loin de Scholastique ; mais le lendemain leurs tombeaux se trouvèrent miraculeusement réunis.

639. Mort de Jézabel.

Achab, roi d'Israël, convoitait la vigne du pauvre Naboth et en voulait agrandir ses jardins. Naboth tenait avec raison à l'héritage de ses pères, et il refusa de la vendre. Jézabel, la femme du roi, le fit mettre à mort afin de s'emparer de sa vigne. Mais voici que le prophète Elie vint trouver Achab, et lui dit de la part de Dieu : Sachez qu'au même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils se désaltéreront du vôtre ; Jézabel sera mangée des chiens. Cette terrible sentence s'exécuta à la lettre.

640. Deux empereurs qui jeûnent.

L'empereur Justinien, pendant le carême, ne mangeait que tous les deux jours, et ses seuls ali-[306]-ments alors, étaient des herbes assaisonnées de sel et de vinaigre, et il ne buvait que de l'eau. — Charlemagne jeûnait toutes les fois qu'il était indisposé, assurant que c'était pour lui le meilleur remède.

641. Un saint écolier.

Saint Jean Berchmans n'avait que 7 ans, lorsque ses parents décidèrent qu'il se rendrait désormais chaque matin à une petite école voisine, pour y recevoir les leçons d'un maître chrétien. Mais, bientôt sa grand'mère s'aperçut qu'il se levait et sortait tous les jours longtemps avant l'heure de la classe ; et comme elle lui en demandait la raison : « Ma bonne mère », répond-il, « j'ai obtenu de servir deux ou trois messes de grand matin, avant de me rendre à l'école, pour que le bon Dieu m'accorde la grâce d'apprendre et de retenir mieux mes leçons. » Aussi, son maître, qui lui survécut, et dont le témoignage fut invoqué pour la béatification du saint écolier, était-il dans une égale admiration de ses progrès et de sa piété. Après la classe, Jean se hâtait de retourner modestement au foyer paternel ; et s'il trouvait parfois la maison vide et la porte fermée, il se retirait paisiblement dans une chapelle voisine pour y réciter son chapelet. Vers cette époque, sa mère fut atteinte d'une longue et très douloureuse infirmité, qui se prolongea plusieurs années. Jean lui rendit alors avec usure le prix de ses maternelles leçons. Il n'avait pas de plus doux repos, hors de ses moments de classe ou d'étude, que de la soigner, de la consoler par les pensées de la croix ou du ciel ; et elle l'appelait avec bonheur l'ange visible que le Seigneur lui envoyait pour adoucir ses maux. Les enfants pieux sont toujours ceux qui comprennent le mieux ce qu'ils doivent à leurs parents.

642. La fin d'un libertin.

L'empereur Galère, par suite de ses vices, fut atteint d'une maladie honteuse, contre laquelle les médecins étaient impuissants. Les remèdes ne faisaient qu'augmenter ses douleurs. Depuis les hanches jusqu'aux pieds, son corps tombait en pourriture. Des pertes de sang continuelles, des ulcères [307] dont la puanteur infectait tout le palais, une multitude toujours croissante de vers le rendaient un objet de compassion et d'horreur. Voilà où aboutissent des habitudes vicieuses contractées dans la jeunesse.

643. Bonté d'un Dauphin de France envers un serviteur.

Le Dauphin, père de Louis XV, apprenant qu'un de ses vieux serviteurs se mourait, sans songer à recevoir les sacrements, voulut lui envoyer son propre confesseur ; puis il fit mieux, il se rendit lui-même auprès de lui, l'exhorta à faire ses devoirs religieux. Le pauvre mourant fut si touché de cette démarche de son bon maître, qu'il se prépara aussitôt à recevoir les sacrements et fit une mort chrétienne.

644. Quand on parle trop, on pêche souvent.

Saint Arsène avait fui la cour de l'empereur Théodose-le-Grand, et s'était retiré au désert de Scété. Un jour, qu'il priait Dieu de lui faire connaître comment il arriverait à la perfection, il entendit une voix qui lui dit : Arsène, fuis les hommes, garde le silence et vis dans le repos. Saint Arsène obéit, et il garda le silence d'une manière héroïque. Quand on lui demandait la raison de la sainte rigueur avec laquelle il le pratiquait, il répondit : Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu.

645. Le mauvais riche.

Il avait refusé au pauvre Lazare les miettes qui tombaient de sa table, il vint à mourir et il fut enseveli dans les enfers ; et, dit l'Évangile, des profondeurs de l'abîme, apercevant Lazare

heureux dans le sein d'Abraham, il poussa ce cri : Père Abraham, envoyez donc Lazare, qu'il trempe son doigt dans l'eau fraîche et qu'il en laisse tomber une goutte sur ma langue brûlante, car je suis tourmenté par cette flamme. Lazare n'est point descendu, la goutte n'est point tombée et ne tombera pas.

O Dieu, terrible dans vos conseils sur les enfants [308] des hommes, qu'ils sont à plaindre ceux qui vous méconnaissent !

646. Une pécheresse convertie.

En arrivant à Édesse, saint Éphrem logea, sans le savoir, en face d'une femme perverse, qui lui demanda de sa fenêtre, si quelque chose lui manquait dans sa chambre. Il me manque, lui répondit-il, un peu de terre et quelques pierres pour fermer l'ouverture par laquelle vous me voyez. — Et cette femme lui tenant des propos coupables : Allez donc, lui dit Saint Éphrem, faire sur la place ce que vous faites chez vous. — Ce serait trop honteux. — Vous rougiriez sous le regard des hommes, et vous ne rougiriez pas sous le regard de Dieu, qui voit tout et qui vous jugera. Et la pécheresse émue se jeta à genoux, lui demandant de lui apprendre à faire pénitence. Éphrem la fit entrer dans un monastère. O efficacité de cette pensée : Dieu me voit !

647. Les cordes de saint Joseph de Léonissa.

Saint Joseph de Léonissa, capucin, voyant qu'on voulait le lier avec des cordes pour une opération douloureuse, que le chirurgien voulait lui faire, prit entre ses mains le crucifix et s'écria : « Quoi, des cordes ! Ah ! Voici mes liens ; mon Seigneur percé de clous pour mon amour, c'est lui qui, par ses douleurs, me lie, et m'oblige à supporter toutes sortes de peines pour son amour. » Il endura ainsi l'opération sans se plaindre.

648. Un préservatif.

Une épidémie sévissait dans le couvent des capucins de Bracciano : il fallait y envoyer un infirmier. Le B. Crispin de Viterbe s'offrit. Le provincial lui dit : Gomme il s'agit d'un péril de mort, je n'entends pas forcer votre volonté. Quelle volonté ? s'écria-t-il. Je l'ai laissée à Viterbe, en entrant chez les capucins. Il partit emmenant avec lui, comme il le disait, saint François comme médecin, et la sainte Obéissance, comme préservatif. Médecin et préservatif firent merveille, car frère Crispin revint mieux portant que jamais, après avoir guéri tous les pestiférés. Rien ne préserve mieux les jeunes [309] gens de la peste des mauvaises occasions que l'obéissance.

649. Pas de vaine délicatesse.

Madame Louise de France, fille de Louis XV, devenue carmélite, voulait remplir les emplois les plus humiliants, et refusait de céder à personne ce qu'elle appelait ses droits. Un jour qu'une sœur ne voulait pas qu'elle nettoiyât avec elle le suif des chandeliers : Eh ! De grâce, lui dit-elle, laissez-moi faire ; je ne puis plus manger du mouton, que je puisse du moins le sentir.

650. Il est plus heureux de donner que de recevoir.

Saint Jean de Dieu s'était chargé, à Grenade, seul et sans ressources, du soin de plus de 40 pauvres malades. Pour subvenir à leurs besoins, tous les jours il parcourait les rues avec une hotte sur le dos, et une marmite à chaque main, en criant : Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes. Cette nouvelle manière de demander l'aumône eût un effet prodigieux. Il est bien vrai, pourtant, que l'aumône faite en esprit de foi profite plus à celui qui la donne qu'à celui qui la reçoit.

651. Un moulin sans eau, c'est l'âme sans la grâce.

Le B. Notker, dit le Bègue, à cause d'une infirmité de langue, était un moine de Saint-Gall, en Suisse ; il était devenu un célèbre musicien; c'est à lui que l'on doit le *Victimæ paschali*. Une nuit, en passant dans un dortoir, il entendit le tic-tac d'un moulin, et pensant que l'homme sans le Saint-Esprit est comme un moulin sans eau, il composa une magnifique invocation à l'Esprit Saint.

652. La charité.

Saint Jean l'Aumônier raconte que la charité lui apparut, sous la forme d'une femme couronnée de lauriers, et plus brillante que le soleil. Elle s'approcha de lui et lui dit: « Je suis la fille aînée du Grand Roi, et si vous méritez mes faveurs, je vous intro-[310]-duirai près de lui ; car personne n'approche de lui avec plus de confiance que moi. » Saint Jean consacra donc sa vie à la pratique de la charité. Il se dépouillait de tout pour les pauvres. Un homme riche, remarquant qu'il n'avait qu'une mauvaise couverture à son lit, lui en apporta une de grand prix. Saint Jean s'en servit une nuit pour lui faire plaisir ; mais il ne put dormir, en pensant que tant de pauvres étaient moins bien que lui, et le lendemain, il la vendit pour en donner le prix aux pauvres. Le riche la racheta et la lui rapporta; mais le saint Archevêque la vendit une seconde et une troisième fois, en disant agréablement à son bienfaiteur : Nous verrons bien qui se lassera le premier.

653. Ce qu'on apprend au Séminaire.

Un jour, le prince de Conti vint à l'office de Saint-Sulpice. L'affluence des fidèles avait empêché de le recevoir avec la distinction due à son rang. Il se trouva par hasard à côté d'un séminariste. Profitant de cette rencontre, il fit au jeune lévite cette question : « Monsieur l'abbé, faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on vous apprend au Séminaire. » Le séminariste ne répondit rien. Croyant n'avoir pas été entendu, le prince réitéra sa demande. Mais elle n'eût pas un meilleur succès. Il insista une troisième fois : « Monseigneur, répondit le séminariste, on nous apprend à garder le silence à l'église. — Je vous suis très reconnaissant de cet avis, Monsieur l'abbé, reprit son noble interlocuteur, et je tâcherai de le mettre en pratique. »

654. Hilarion et Épiphanie.

Saint Épiphanie, évêque de Salamine, recevait à sa table, l'illustre Hilarion, son ami. Celui-ci ayant dit que depuis qu'il portait l'habit de solitaire, il n'avait jamais mangé quelque chose qui eût vie, Épiphanie répondit : Pour moi, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que quelqu'un se soit endormi ayant dans son cœur quelque chose contre moi, et je ne me suis jamais couché, ayant moi-même dans le cœur quelque chose contre le prochain. Hilarion convint sans peine que la pratique d'Épiphanie était meilleure que la sienne. [311]

655. Point de zèle trop amer.

Saint Macaire l'Ancien, allait un jour de Scété à la montagne de Nitrie. Il était précédé d'un de ses disciples, qui marchait devant lui à une assez longue distance. Le disciple ayant rencontré un prêtre des idoles qui portait un bâton à la main et courait comme dans les bacchanales, lui cria : Où cours-tu ainsi, démon? Le païen, furieux, frappe si rudement le moine, qu'il le laisse à demi-mort; puis il se remet à courir. Il rencontre saint Macaire qui n'avait pas vu ce qui s'était passé et qui, saluant avec bonté cet homme, le plaint de la fatigue qu'il se donne. Touché de cette bonté, cet idolâtre dit à Macaire : Au moins, vous n'êtes pas comme ce moine qui m'a mal parlé ; aussi, je l'ai laissé à demi-mort. Macaire lui fait voir que la peine qu'il prend pour les faux dieux ne lui servira de rien ; et l'idolâtre tombe à ses pieds, en lui disant qu'il ne le quittera pas qu'il ne l'ait fait moine ; tous deux vont relever le pauvre frère et le remportent au monastère. Le

prêtre des idoles, sincèrement converti, se fait moine ; et sa conversion en détermine plusieurs autres.

656. Un roi qui fait son examen de conscience.

Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, le père de Marie Leczinska, avait écrit de sa main ces résolutions : « Je jetterai un coup d'œil le matin sur les affaires que j'aurai à traiter durant la journée. Je réfléchirai sur ce que j'aurai à faire, et plus encore sur ce que j'aurai à éviter. Le soir, j'aurai soin de me tourner vers Dieu, de lui demander les lumières nécessaires pour reconnaître mes fautes, d'en faire tous les jours la recherche par un examen, de lui en demander pardon, et de former la résolution de les éviter. » Apprenons de ce roi à faire le matin notre examen de prévoyance, et le soir notre examen de conscience.

657. Le bœuf muet.

Saint Thomas, en faisant ses études, s'était condamné à un rigoureux silence, que ses condisciples allèrent jusqu'à prendre pour de la stupidité : aussi [312] l'appelaient-ils le bœuf muet. Mais Thomas fit de tels progrès dans les sciences, ainsi que dans la piété, que son maître, Albert le Grand, dit un jour : Ce bœuf mugira si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu par tout l'univers. Le silence est le père de la science, comme de la vertu.

658. De Donald.

Un de nos plus grands philosophes contemporains, M. de Bonald, avait l'habitude de se découvrir respectueusement devant son propre fils, parce qu'il était prêtre. On rapporte qu'un de ses amis le trouva un jour causant tête nue avec lui. Le jeune prêtre s'étant retiré, il dit à son visiteur : « Entre vous et moi, mon ami, point de façon, n'est-ce pas ? Couvrons-nous. Avec mon fils, c'est autre chose ! Depuis qu'il a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi ! » Quelle parole et quel exemple ! On y voit réunies toutes les vieilles traditions de la France.

659. Qui ne pêche pas par la langue est un homme parfait.

Saint Pambon, ayant entendu dans une instruction ces paroles du Psalmiste : J'observerai mes voies, afin de ne pas pécher par ma langue, s'écria : C'est assez, je viendrai entendre le reste, quand j'aurai mis cette leçon en pratique. Au bout de quarante-neuf ans, on lui demanda s'il avait réussi : Pas encore parfaitement. Cependant, ses efforts furent efficaces ; car après sa mort, on put dire qu'on ne l'avait jamais entendu, ni mentir, ni médire, ni parler inutilement. Il ne mourut cependant qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

660. Une grande victoire est suivie de la paix.

Les frères de saint Thomas l'avaient emprisonné dans une tour, afin de l'empêcher d'entrer en religion, et ils eurent l'impudence d'introduire auprès de lui une infâme courtisane, qui tenta tout pour le séduire. Thomas s'arma d'un tison embrasé pour chasser cette vile créature, puis tomba à genoux pour remercier Dieu de sa victoire. Deux anges lui ceignirent [313] les reins, et, depuis lors, il fut à l'abri de toute tentation.

661. Serviteur des serviteurs de Dieu.

Les médecins et les parents de saint Pie V, le conjurant de ménager sa santé, il leur répondit vivement : Le Saint Siège n'est pas un siège à dormir, mais un siège à soucis. La santé, la prolongation de ses jours, est la dernière chose dont un Pape doit s'occuper. Que les supérieurs et les parents sachent qu'ils ne doivent pas vivre pour eux-mêmes, mais pour ceux dont ils ont la charge.

662. Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger.

Un ermite vint un jour rendre visite, au mont Sinaï, à l'abbé Sylvain, et, voyant les moines travailler, il lui demanda comment ils se donnaient tant de peine pour se procurer une nourriture périssable. Notre-Seigneur n'avait-il pas dit que Marie avait choisi la meilleure part, tandis qu'il avait blâmé Marthe ? L'abbé Sylvain ne répondit point ; mais il conduisit le moine dans sa cellule et lui fit donner un livre. À l'heure du dîner, il le laissa dans sa cellule ; et, vers les trois heures, l'ermite n'y tenant plus de faim, sortit et demanda à l'abbé si les moines ne mangeaient pas ce jour-là. Ils ont tous dîné, répondit l'abbé avec douceur. Comment ne m'avez-vous pas invité ? Nous avons cru qu'ayant choisi, comme Marie, la meilleure part, vous ne viviez que d'une nourriture spirituelle, tandis que nous; qui sentons encore le poids de notre corps, nous sommes obligés de travailler pour nous procurer la nourriture de chaque jour. L'ermite comprit et s'excusa de son blâme inconsidéré. L'abbé Sylvain ajouta : Si Marthe n'eût pas travaillé, Marie n'aurait pas pu se reposer.

663. M. Jacqmin.

Bien des personnages illustres de notre siècle, tels que Lamoricière, de Sonis, Ozanam, Ampère, etc., faisaient leurs délices de la lecture des livres de piété. Tout récemment, les feuilles publiques, annonçant la mort du directeur des Chemins de fer de l'Est, M. Jacqmin, citaient ce détail de sa vie privée : « Quoi-[314]-que l'un des hommes les plus occupés de la France, car il était en même temps inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, membre de la commission militaire des chemins de fer, etc., M. Jacqmin lisait tous les jours quelque ouvrage religieux. Il y a plusieurs années déjà, il écrivait à l'un de ses amis : « J'ai augmenté la durée que je donne habituellement à des lectures pieuses : j'ai adopté deux heures chaque jour. » Et ces lectures étaient faites avec attention, car il disait dans une autre lettre : « Je viens d'achever la lecture de l'ouvrage du P. de Grenade : *Guide des pécheurs*. J'y ai employé quatre mois, toujours le crayon à la main. Elle m'a procuré bien des joies. » Oui, certes, plus de joies que n'en procurent les romans malsains, les écrits irrégieux, les nouvelles banales de beaucoup de journaux.

664. Sainte Christine, l'admirable.

C'était une humble bergère de Saint-Trond, qui vécut et mourut saintement, après avoir édifié par son esprit de prière. Au jour de ses funérailles, elle ressuscita à la vue de tous les assistants. Dieu avait renvoyé sur la terre son âme bienheureuse, afin qu'elle expiât pour les âmes du purgatoire et qu'elle travaillât à la conversion des pécheurs. Dès lors, pénétrée de sa mission, la sainte s'éloigna du monde et n'eut de commerce avec les hommes qu'autant que la charité le demandait, pour assister les indigents, convertir les pécheurs, et surtout assister les mourants. Elle connaissait à peine le sommeil. Presque toutes ses nuits se passaient en prières et en mortifications expiatoires. Elle marchait d'ordinaire la tête inclinée et les regards baissés. On l'entendait très souvent pousser des soupirs qui brisaient le cœur, et des flots de larmes amères coulaient presque continuellement de ses yeux. Ses vêtements étaient pauvres et misérables; sa demeure la plus habituelle était dans les lieux écartés et solitaires. Elle livrait son corps à des tourments qui font frémir. Elle demandait l'aumône aux pécheurs les plus endurcis, afin de les ramener à Dieu. À ce moyen, elle joignait les avertissements, et cela avec tant de larmes et de soupirs, qu'on ne pouvait résister à ses instances. Les plus misérables d'entre les pécheurs avaient la [315] plus grande part dans son assistance. Apprenait-elle qu'un d'entre eux était atteint d'une maladie mortelle, elle redoublait à l'instant ses prières et ses œuvres de pénitence, ses jeûnes et ses abstinences, ses expiations et ses tortures ; offrait tout à Dieu pour cette âme, afin d'obtenir une grâce signalée de conversion. De plus, elle allait trouver

les malades ; et, éclairée intérieurement d'une lumière surnaturelle, elle leur mettait souvent devant les yeux leurs fautes les plus secrètes, leurs crimes les plus cachés. Elle leur parlait ensuite avec un ton si vif et si inspiré, de la mort malheureuse du pécheur, du jugement de Dieu, de la sévérité inexorable de sa justice, et surtout des souffrances incompréhensibles de l'enfer, que les malheureux pécheurs, saisis d'angoisses et terrifiés, demandaient un confesseur avec une ardente impatience, afin de lui faire l'aveu des fautes de leur vie entière.

Une autre faveur inappréciable que la Sainte obtenait d'ordinaire aux mourants qu'elle assistait, c'était d'être préservés des angoisses effrayantes de l'agonie. En effet, elle leur mettait dans l'âme tant de consolation et de courage, qu'ils voyaient approcher le moment suprême avec une entière tranquillité, et se reposaient avec une pleine confiance sur la miséricorde infinie de Dieu.

La vie entière de sainte Christine ne fut qu'un martyre accepté par amour, non seulement pour la conversion des pécheurs et le salut des mourants, mais encore pour les âmes du purgatoire. Elle souffrit pour elles les tortures les plus effrayantes; ce qui la soutenait dans ses supplices et la remplissait d'une ardeur toujours nouvelle, c'est que Dieu permettait à chaque âme délivrée de venir la remercier. Les souffrances les plus terribles, dépassant toute imagination, ne lui semblaient plus rien à la vue de ces âmes rayonnantes de la gloire céleste, plongées dans l'enivrement de leur bonheur éternel. À l'exemple de cette sainte, ayons à cœur ces trois grandes et saintes œuvres : la conversion des pécheurs, l'assistance des mourants et la délivrance des âmes du purgatoire.

665. Un mot du philosophe Balmés.

« Une jeune fille qui, dans l'âge des illusions de la [316] jeunesse et de la beauté, se consacre comme religieuse à l'instruction des enfants et au service des malades, montre, dit-il, plus de grandeur d'âme que tous les conquérants de l'univers. » Voltaire lui-même avait parlé dans le même sens.

666. Jean Colombino.

Comment tant d'hommes sont-ils passés d'une vie mondaine ou coupable à une vie sainte ? Souvent par la lecture spirituelle. C'est à elle que nous devons saint Antoine, saint Augustin, saint Ignace de Loyola et tant d'autres. Le B. Jean de Colombino s'impatientait de ce que le repas n'était pas prêt à temps ; sa femme lui aït de lire en attendant. Il prit alors, de mauvaise humeur, un livre spirituel qui se trouvait sous sa main, le lut et se convertit. Ne passons pas un jour sans faire quelques bonnes lectures.

667. La charité ouvre les portes du ciel.

Quand Christophe, vieux soldat, eût été converti par un solitaire, celui-ci entreprit de lui indiquer ce qu'il devait faire pour le service de Jésus-Christ. Il faudra jeûner, lui dit-il. — Oh ! Cela, je ne le puis, répondit Christophe. — Il faudra donc faire des oraisons. — Je ne sais pas ce que c'est. — Il y a, tout près d'ici, un fleuve terrible qui engloutit beaucoup de passagers, il faudra entreprendre de passer sur vos épaules ceux qui auront besoin de le traverser. — Oh ! Ça, je le puis, dit Christophe ; et il exerça pendant plusieurs années ce ministère de charité, et mérita, dit sa légende, de passer Notre-Seigneur lui-même, et de subir plus tard pour lui le martyre. Que ceux qui ne peuvent faire de grandes pénitences, ni de longues oraisons, fassent au moins des œuvres de charité.

668. Se faire tout à tous.

Madame Louise de France, devenue maîtresse des novices au Carmel de Saint-Denis, buvait elle-même une partie d'une potion amère, pour déterminer une de ses novices malade à prendre l'autre. Elle se levait la nuit pour consoler une sœur affligée qu'elle avait oublié de visiter pendant le jour. Elle acceptait d'éveiller une sœur du voile blanc à deux heures [317] du matin, afin de lui épargner la crainte de ne pas se lever à temps pour sonner l'office.

669. L'abbé Aurain.

Curé d'une paroisse de Vendée, pendant la terreur, il célébrait les saints mystères quand les soldats arrivèrent pour se saisir de lui. Aussitôt, il quitte l'autel, s'échappe par la sacristie et franchit à la nage une rivière pour se réfugier sur les montagnes. Un des soldats qui s'acharne à le poursuivre, se jette aussi à la rivière, et quand l'abbé Aurain est hors d'atteinte sur la montagne, il entend partir des cris déchirants ; il descend avec la même vitesse qu'il est monté, et voyant un des soldats qui se noyait, il se jette à l'eau, le retire, le ramène sur le rivage. Cet homme reconnaît avec étonnement le prêtre qu'il poursuivait : C'est vous, qui m'avez sauvé la vie, on nous a donc trompés en nous disant du mal des prêtres. Mon ami, répond l'abbé, je n'ai fait que mon devoir; mais n'employez pas à poursuivre les bons, la vie que je vous ai sauvée.

670. Un commandant pèlerin.

Marceau était un illustre commandant de vaisseau qui mourut en 1851. Il aimait les pèlerinages, comme tous les vrais chrétiens : « Je vais souvent à Recouvrance, écrivait-il un jour, dans la petite chapelle de la Vierge, où je me trouve en très haute compagnie, car je rencontre là des gens bien recueillis, souvent couverts de haillons, et je suppose que ce sont de grands amis du bon Dieu. Je lui demande bien pardon de me trouver au milieu de ces braves gens, et j'espère que grâce à eux, il doit bien consentir à écouter mes prières. » On est en meilleure compagnie à l'église ou dans les pèlerinages avec les petits, qu'au théâtre et que dans les bals.

671. Coriolan.

Coriolan, furieux contre Rome, sa patrie, se mit à la tête d'une armée ennemie et vint assiéger la ville où il avait vu le jour. C'est en vain que ses concitoyens et ses amis vinrent le prier de lever le siège ; mais lorsque Véturie, sa mère, se présenta devant lui en suppliante, sa vengeance fut désarmée, et il se [318] retira aussitôt. « Or, dit saint Liguori, après avoir rapporté ce fait, les prières de la sainte Vierge sont bien plus efficaces que celles de Véturie ; elles le sont d'autant plus, que Jésus-Christ est un Fils plus reconnaissant et plus affectionné envers cette tendre Mère; » et il ajoute qu'un seul soupir de Marie a plus de valeur auprès de Dieu, que les prières de tous les saints ensemble. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous ?

672. Un ange s'envolant au ciel.

Sainte Claire était sur le point de mourir. Ses religieuses ne l'abandonnèrent point, et ne se mettaient point en peine ni de manger, ni de dormir, pourvu qu'elles ne perdissent pas une parole d'une mère si chère et d'une si sainte amante du Sauveur. À l'exemple de saint François, elle dicta un testament, non pour léguer à ses filles des biens temporels dont elle était entièrement dépourvue, mais pour leur léguer la sainte pauvreté et le parfait dépouillement de toutes choses, qui est un plus grand trésor que tous les biens de ce monde. Frère Regnault s'étant approché de son lit pour lui faire une petite exhortation sur les avantages de la patience, elle lui dit, avec une force héroïque que, depuis que Notre-Seigneur Pavait appelée à son service par le moyen de saint François, nulle peine, par sa grâce, ne lui avait été fâcheuse, nulle pénitence difficile et nulle maladie désagréable. Plusieurs cardinaux et plusieurs évêques la visitèrent en particulier ; et ce qui est merveilleux, bien qu'il lui fût impossible de rien prendre,

ce qui dura dix-sept jours, on vit toujours en elle une présence d'esprit et une vigueur extraordinaires ; elle reçut ces prélats avec toute la piété et la dévotion que demandait l'honneur de leur visite, et elle exhortait même à la piété tous ceux qui rapprochaient, de même que si elle eût joui d'une parfaite santé.

Elle fut encore assistée, dans cette extrémité, par frère Junipère, frère Ange et frère Léon, trois excellents compagnons de saint François, lesquels, mêlant leurs flammes avec celles de la sainte, en firent un brasier d'amour dont on ne peut exprimer les ardeurs. Enfin Claire, étant près de mourir, parla elle-même [319] à son âme et lui dit : « Sors hardiment, mon âme, ne crains rien, tu as un bon guide et un bon sauf-conduit. Sors, dis-je, hardiment, car celui qui t'a créée, qui t'a sanctifiée et qui t'a aimée comme une mère aime sa fille est lui-même disposé à te recevoir. » Puis, adressant la parole à son Sauveur, elle lui dit : « Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui m'avez donné l'être et la vie, soyez béni. » Au même instant, Notre- Seigneur lui apparut, avec une compagnie bienheureuse de vierges couronnées de fleurs d'une beauté et d'une odeur sans pareilles ; l'une d'elles, dont la couronne rendait plus de lumières que le soleil (c'était la sainte Vierge), s'approcha de Claire pour l'embrasser. Les autres à l'envi étendirent sur son corps un tapis d'une étoffe inestimable, et, au même instant son âme toute pure s'envola dans le sein de la Divinité, pour y posséder éternellement son souverain bonheur. Ce fut l'an 1253, le 11 du mois d'août. On meurt sans peine quand on a vécu dans le détachement de tous les biens d'ici-bas.

673. Imelda Lambertini, de Bologne.

C'était le jour de l'Ascension, 12 mai 1333. Imelda, qui était entrée tout enfant au couvent des dominicaines, brûlait du désir de faire sa première communion. Elle avait alors 12 ans. Pendant que ses compagnes, heureuses et recueillies allaient, chacune à son tour, prendre leur place à la table des anges, seule elle demeura agenouillée devant sa petite stalle, pleurant d'envie, en songeant à leur bonheur. Les yeux levés au ciel, ses deux petites mains croisées sur la poitrine, comme pour modérer la violence des battements de son cœur, qui semblait près de se rompre, et pressant entre les doigts l'image de Jésus crucifié qui ne la quittait jamais, elle disait avec l'Épouse du Cantique des cantiques : « *Venez, ô le Bien-Aimé de mon âme ! Descendez dans ce jardin qui est tout à vous, et cueillez-en les fruits...* Que ne puis-je vous donner asile, moi aussi, et vous faire fête dans mon cœur ! Venez, Seigneur Jésus, venez, car je languis d'amour et me meurs du désir de votre adorable présence !... » Mais Jésus ne venait pas, et sachant que tout est possible à une prière opiniâtre, elle ne cessait de l'importuner de ses cris ; [320] son cœur trop plein débordait en amoureuses plaintes. Comme elle pleurait et priait toujours, tout à coup une hostie miraculeuse se détache du tabernacle, traverse la grille du chœur, et, voltigeant dans l'air, s'arrête au-dessus d'elle. Les religieuses, émues d'un tel spectacle, n'osent d'abord en croire leurs yeux ; mais bientôt l'illusion n'est plus possible, le miracle persévère ; une clarté subite se répand dans l'église, accompagnée d'une suave odeur ; et une main invisible, mais puissante, retient le pain mystique suspendu devant la jeune enfant qui, triomphante mais timide, demeure partagée entre la joie de se sentir si près de Celui qu'elle aime et la douleur de ne pouvoir encore s'unir à lui. On eût dit un ange en adoration, plutôt qu'une simple mortelle. Son confesseur, averti de ce prodige, accourt, et voyant dans ce fait une manifestation non équivoque de la volonté divine, recueille respectueusement sur une patène la sainte hostie et en communit la bienheureuse enfant.

Enfin les vœux d'Imelda sont accomplis ! Et comme si elle n'eût pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaissa sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde. Les mains toujours croisées sur la poitrine, les yeux doucement fermés, Imelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Longtemps ses sœurs l'admirèrent en silence, ne se lassant pas de la regarder ni de la voir. À la fin, cependant, elles conçoivent quelque inquiétude ; on l'appelle, on la prie ; on lui commande de se relever ; elle, toujours si prompte en obéissance, cette fois demeure immobile; elle n'a pas entendu ; on la touche, elle n'a pas senti... Imelda n'était plus de ce monde. Le grand Pape Benoît XIV, fit élever une chapelle et un autel en l'honneur de la Bienheureuse Imelda, sa parente.

674. Regina Cœli, Reine du ciel.

Sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, se déclara à Rome une peste cruelle ; jamais on n'avait vu un si terrible fléau. Chaque jour, le mal emportait un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition ; les uns mouraient en éternuant, les autres en bâillant, et [321] presque tous, sans avoir le temps de se reconnaître ; en vain, le pieux pontife avait prêché la pénitence, ordonné des jeûnes, fait des prières publiques ; en fin, il se tourna entièrement vers Marie, dont il alla, par inspiration, prendre l'image peinte par saint Luc, et il la porta processionnellement dans les rues de Rome.

O prodige ! À peine les augustes traits de la Mère de Dieu furent-ils sortis de leur sanctuaire que la maladie cessa subitement, de manière à ne laisser aucun doute sur un tel miracle. Au même instant, l'on aperçut sur la terrasse d'Adrien, appelée depuis le Château Saint-Ange, un ange sous une forme humaine, enfermant une épée sanglante dans son fourreau; et l'on entendit les esprits célestes entonner cette hymne de joyeuse reconnaissance en l'honneur de Marie: *Regina cœli*, Reine du ciel, réjouissez-vous, h laquelle le Souverain Pontife ajouta : *Ora pro nobis Deum*, Priez pour nous. L'Église a adopté depuis cette hymne pour saluer la reine du ciel, pendant le temps pascal, qui est celui de ses joies.

675. Conseils de saint Jérôme suivis à la lettre.

Saint Jérôme écrivait à Lœta : « Votre fille ne doit point assister aux noces de ceux de sa maison, ni se mêler aux jeux qui ont lieu dans ces sortes de fêtes. » Mme Acarie tenait ses enfants éloignés des assemblées du monde, et principalement de celles qui se font à l'occasion des noces. Elle avait une grande adresse à couvrir d'un voile les précautions qu'elle prenait à cet égard. Elle prévoyait de loin les occasions (d'invitation) qui pouvaient se présenter, et elle les éludait en prétextant un voyage ou une affaire ; si elle n'avait pas pu les prévoir, elle parlait ouvertement aux personnes qui l'invitaient, même à ses plus proches parents, sur les dangers qu'elle craignait et sur le parti qu'elle avait pris. — Heureux les enfants gardés par la vigilance d'une telle mère !...

676. Je te salue, Bernard.

Pendant que saint Bernard prêchait la croisade en France et en Allemagne, il vint se reposer quelque temps à l'Abbaye d'Afflighem, entre la Flandre et le [322] Brabant. Au fond du cloître se trouvait une statue de Marie. Bernard ne passait jamais sans la saluer avec respect; et un jour qu'à genoux devant elle, il disait : Je vous salue, Marie, il entendit la statue, devenue comme vivante, lui dire : Je te salue, Bernard. Aussi, ne quitta-t-il qu'à regret cette abbaye, il y laissa le pavillon de sa crosse, en reconnaissance de la faveur qu'il y avait reçue. La statue miraculeuse fut conservée religieusement jusqu'en 1580, où elle fut brisée par les protestants. Saluons Marie; elle nous rendra le salut !

677. Les Socotorins et saint François-Xavier.

Quand François-Xavier partit pour les Indes, le navire qui le portait relâcha dans l'île de Socotora, et, pendant que l'équipage faisait des provisions pour la route, le saint s'occupait d'enseigner l'Évangile aux Socotorins. Ils avaient été évangélisés dans les premiers siècles; mais n'ayant depuis longtemps aucun prêtre avec eux, ils avaient oublié toutes les vérités de la foi. Ils se pressèrent donc autour de Xavier, pour apprendre la doctrine du salut; ils firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux; mais l'obéissance appelait ailleurs le saint, il ne put se rendre à leurs désirs. Quand le vaisseau leva l'ancre, la foule pleurait sur le rivage, en voyant partir l'homme de Dieu; les femmes tenaient aux bras leurs petits-enfants, les montraient au saint, en lui criant : Qui les instruira maintenant? Xavier leur promit de leur envoyer un prêtre, et s'éloigna le cœur attendri par cette scène émouvante. Que n'avons-nous aujourd'hui le même zèle pour nous instruire des vérités de la religion !

678. Rentrez donc, mon ami.

On rapporte de saint Philippe de Néri, que voyant dans l'église de l'Oratoire, à Rome, un homme partir aussitôt après avoir communié, il envoya aussitôt deux acolytes, pour l'accompagner, avec des cierges. Cet homme paraissait fort étonné de voir ces acolytes autour de lui; le saint, s'approchant, lui dit : Ne faut-il pas accompagner le bon Dieu avec des cierges, quand on le porte hors de l'église? Rentrez donc, mon ami, et faites votre action de grâces comme tout bon [323] chrétien. Certaines gens de nos jours auraient grand besoin de la même leçon.

679. N.-S. à Marguerite de Cortone.

Un jour, Notre-Seigneur, voyant la ferveur de la pénitence de sainte Marguerite de Cortone, lui dit : « Bénies soient les peines que j'ai souffertes pour toi, bénis soient l'incarnation et tous mes travaux! Quand même je n'aurais dans tout l'univers qu'un seul véritable enfant, je bénirais encore à cause de lui toutes mes souffrances. » Ah! N'y aura-t-il pas parmi nous quelque âme qui donnera à N.-S., l'occasion de tenir un tel langage!

680. Couronne de saint Jean de la Croix.

La sainte Vierge apparut un jour à saint Jean de la Croix, et lui offrit une couronne d'épines qu'elle enfonça sur sa tête, en lui disant : Jean, c'est par les épines que tu dois mériter la couronne que mon fils te réserve au ciel. Jean, tout en souffrant vivement de ces épines, répondit : Je recevrai ces épines qui me viennent de votre main, comme de belles fleurs. Les croix nous viennent de la main de Dieu, recevons-les avec amour.

681. Le comte de Rougemont.

Saint Vincent de Paul avait converti le comte de Rougemont, duelliste fameux, qui s'appliqua après son retour à Dieu à la pratique des bonnes œuvres. Saint Vincent de Paul raconte qu'un jour ce gentilhomme- allait en voyage, il repassait dans son esprit ce à quoi il avait renoncé pour Dieu, et examinait s'il n'y avait pas encore quelque chose à quoi il tînt en ce monde, quand ses yeux se portèrent sur son épée. « Pourquoi la portes-tu? se dit-il à lui-même. — Mais comment la quitter cette épée, qui La tiré de mille périls? Si on t'attaquait, tu serais perdu sans elle. — D'autre part, il peut t'arriver quelque rixe, où tu n'auras pas la force de ne pas t'en servir, et tu risqueras d'offenser Dieu. Je ne trouve que cette épée qui m'embarrasse. Oh! Je ne serai plus si lâche que de la porter. Sur ce, il descend de cheval, et brise son épée contre un rocher. Cet acte de détachement rompant cette dernière chaîne de fer qui le tenait captif, [324] jamais le comte

de Rougemont n'eut depuis aucune attache terrestre, il ne tenait qu'à Dieu seul. Un grand sacrifice accompli, suffit parfois pour se livrer entièrement à Dieu.

682. La vie des saints.

Saint Jean Berchmans n'avait encore que dix ans, et déjà un de ses emplois favoris était de faire le plus souvent possible, la lecture publique durant le repas; surtout lorsqu'il s'agissait de lire la vie des saints, ou quelque ouvrage sur la divine enfance et sur les douleurs de Jésus. Il était même alors si pénétré du pieux sujet de sa lecture, que son âme semblait étrangère à tout ce qui se passait autour de lui. Sa ferveur le rendait ingénieux à se dérober de temps en temps, sans affectation, à quelques divertissements prolongés ou extraordinaires, pour se retirer à l'écart, et lire, méditer ou prier. Il arriva même un jour qu'après l'avoir longtemps cherché, sans qu'il s'en doutât, on finit par le trouver blotti sous le couvercle d'un grand coffre, où il s'était comme enseveli depuis plus de deux heures, pour vaquer ainsi plus librement à ses doux entretiens avec Notre-Seigneur, loin de toute distraction et de tout bruit. La conversation avec Dieu n'a point d'amertume; on conçoit que les saints l'aient préférée aux entretiens avec les hommes.

683. Que feriez-vous, si on vous mettait à mort?

C'est ce que les hérétiques demandèrent à saint Dominique, dont ils s'étaient saisis. Rien autre répondit-il que de vous prier de me faire subir un long martyr, afin de me fournir l'occasion de témoigner, par ma patience, mon amour à N.-S. Le bois de la croix est celui qui entretient le mieux les flammes de l'amour divin, dit saint François de Sales.

684. Saint Philippe de Néri.

Le soin de la jeunesse était particulièrement cher à saint Philippe de Néri. La vie entière, en effet, dépend de la formation de l'enfance et de la jeunesse. Aussi, le voyait-on rechercher dans les rues de Rome les enfants, cherchant à les attirer à lui et à les former à la piété. Amusez-vous bien, mes enfants, leur disait-il; mais n'offensez pas le bon Dieu. Il était d'une [325] grande indulgence pour ceux qui fréquentaient sa maison; et un visiteur, paraissant un jour fort surpris du bruit qu'ils faisaient : Pourvu qu'ils n'offensent pas le bon Dieu, répondit le saint, je leur permettrai très volontiers de scier du bois sur mon dos, si cela leur faisait plaisir. Il avait un zèle admirable pour corriger les jeunes gens de leurs mauvaises habitudes, par la confession fréquente. Heureux les prêtres qui, à son exemple, s'occupent comme lui de la jeunesse! Heureuse la jeunesse qui rencontre de tels prêtres !

685. Un parfait repentir.

Une femme qui menait une vie scandaleuse alla, un jour, entendre saint Vincent Ferrier, pour un tout autre motif que celui de profiter de sa parole. Aussi se plaça-t-elle dans un endroit apparent, afin d'être mieux vue de ses admirateurs. Mais, bientôt, les paroles du saint pénétrèrent le cœur de cette malheureuse; elle se met à fondre en larmes de repentir; sa douleur est si vive, qu'elle en est suffoquée et tombe morte à terre à la vue de l'auditoire. Tous ceux qui étaient là, avaient été témoins de sa douleur; mais ils tremblaient pour son salut. Vincent, inspiré de Dieu, leur dit : Soyez sans crainte, la contrition parfaite l'a sauvée; mais priez pour elle. Et une voix du ciel se fit entendre à tout l'auditoire, et elle dit : Ne priez pas pour elle, car elle est en paradis. C'est un acte d'amour parfait de Dieu, à cause de ses perfections infinies, joint au regret sincère de l'avoir offensé, qui peut sauver à la mort les plus grands pécheurs, lors même qu'ils ne peuvent recevoir les Sacrements.

686. Le comte d'Arian.

Marié fort jeune à une jeune fille de grande vertu, Elzéard de Robians se retira, pour y vivre solitaire, à Puimichel, dans les Basses-Alpes, où sa femme possédait un château. Il n'avait alors que vingt ans. Là, il commença à gouverner sa maison d'une manière toute nouvelle. Voici les règlements qu'il fit pour cela, contenus en dix articles : 1° Que tous mes domestiques entendent tous les jours la messe; 2° Que le blasphème soit banni de ma maison; 3° Que tous respectent la pudeur; 4° Ils doivent se confesser [326] souvent et communier aux principales fêtes; 5° Je veux qu'on évite l'oisiveté. Lorsque les femmes ont rempli, le matin, leurs devoirs de piété, elles doivent employer le reste du temps à travailler; 6° Point de jeux de hasard; il y a assez de récréations innocentes; 7° Dieu habite où règne la paix. Que l'envie, la jalousie, les soupçons, les rapports ne divisent jamais mes gens; 8° S'il éclate une querelle, je veux qu'on se réconcilie avant la nuit; 9° Tous les soirs, on s'assemblera pour une conférence spirituelle où l'on parlera de Dieu. Il est bien malheureux qu'étant placés sur la terre uniquement pour mériter le ciel, nous n'en parlions presque jamais; 10° Je défends à tous mes officiers de faire tort à personne, d'opprimer les faibles et les pauvres, sous prétexte de maintenir mes droits.

C'est dans les entretiens qu'il avait avec ses domestiques et ses visiteurs que ce saint jeune homme découvrit les lumières de la sagesse divine, dont son âme était éclairée; ses paroles étaient des traits enflammés qui excitaient dans ses domestiques des désirs ardents de leur propre perfection, et l'on ne peut dire les fruits admirables que produisirent ses pressantes exhortations. Ceux qui s'approchaient le plus de lui et qui jouissaient plus familièrement de ses entretiens, sentaient mourir et s'éteindre en eux-mêmes les inclinations corrompues de la chair. De sorte que plusieurs même des gens de guerre, touchés de cette vertu secrète aussi bien que de ses discours, firent vœu de garder inviolablement toute leur vie la chasteté.

Sa plus grande récréation était de s'entretenir avec son épouse des perfections de Jésus-Christ, de l'excellence de la virginité, des délices du paradis et de l'éternité bienheureuse; de sorte que l'on peut dire que leur chambre était un oratoire où ils ne vaquaient qu'aux exercices de piété, et leurs âmes un autel où ils adoraient continuellement la divine majesté.

Saint Elzéard mourut à Paris où il était venu négocier le mariage du duc de Calabre avec la fille du comte de Valois, frère du roi de France.

Un peu avant de mourir, il dit à ceux qui étaient présents : Je ne suis qu'un méchant homme, mais la sainteté de ma femme m'a mis dans le chemin du salut, je l'ai épousée vierge et je la laisse avec sa vir-[327]-ginité. Au moment de sa mort, il lui apparut en Provence où elle était alors, et l'assura que par la miséricorde de Dieu, il jouissait dans le ciel de la félicité bienheureuse des Saints. Ils avaient vécu ensemble, dans cette virginale union, l'espace de 27 ans.

687. Un amiral vertueux.

Armand de Maillé de Brézé, qui fut nommé tout jeune amiral de France, reçut à Paris la visite d'une dame du Poitou, qui implora sa protection dans un procès qu'elle venait soutenir. Le jeune amiral fit tout son possible pour lui faire rendre justice. Il y réussit; à la fin, cette dame lui amena sa fille qui était jeune et belle, en lui faisant entrevoir qu'elle serait heureuse, si elle pouvait lui plaire. Le jeune amiral en parut indigné, et conduisant la jeune fille vers la fenêtre, il lui dit à l'oreille, qu'il tremblait pour sa vertu, puisqu'elle avait une telle mère. La jeune fille lui répondit en pleurant, qu'elle avait dessein de se faire religieuse. Alors, Armand de Maillé, après s'être assuré de la sincérité de ses sentiments, la conduisit aussitôt au couvent, où il lui fit une dot.

Armand de Maillé mourut frappé d'un coup de canon, à l'âge de vingt-sept ans; mais ce seul fait de sa vie mérite d'immortaliser sa mémoire.

688. La clochette de Malaca.

Saint François Xavier ne craignait pas de parcourir les villes qu'il évangélisait, une clochette à la main, pour inviter à prier pour les âmes du Purgatoire. C'est par son conseil que dans la ville de Malaca, on confia à un homme la fonction de parcourir, tous les soirs, les diverses rues, avec une lanterne d'une main et une clochette de l'autre, et de crier à tous : Priez pour les âmes retenues en Purgatoire. Ayons donc soin de secourir les morts et de ne pas les abandonner.

689. Sentiments des Thraces.

Saint Ambroise rapporte que les Thraces se lamentaient à la naissance d'un enfant, car ils voyaient le commencement d'une vie de souffrances, et ils se réjouissaient de la mort d'un de leurs semblables, par l'espérance d'une vie meilleure. Qu'en doit-il être du chrétien ? [328]

690. Un chef de brigands converti.

Saint Jean, dans ses visites aux églises d'Asie, rencontra un jeune homme qui lui parut animé de bonnes dispositions et désireux d'être chrétien. L'Apôtre le confia à l'évêque, auquel il recommanda de l'instruire et de le garder comme un dépôt sacré. Le jeune homme répondit d'abord au zèle de son protecteur; mais de mauvaises compagnies lui firent perdre sa première ferveur, et il finit par s'enrôler dans une bande de brigands, dont il devint le chef.

Plusieurs années après, saint Jean revint et demanda à l'évêque ce qu'était devenu ce cher jeune homme. « Hélas! répondit l'évêque, il est mort à la grâce ; il se tient dans les montagnes, avec les voleurs dont il est le chef. — Donnez-moi un cheval et un guide, dit le saint Apôtre, je veux le voir et le ramener ; et, malgré son grand âge, il se mit en route; la sentinelle des brigands l'ayant arrêté, il demanda à être conduit à leur chef. Celui-ci, reconnaissant son bienfaiteur dans le vieillard vénérable, qui venait à sa recherche, se mit à fuir. Mais le bon pasteur le poursuivait en criant : « Pourquoi fuyez-vous votre père, mon cher fils! Revenez à moi, c'est Jésus-Christ qui m'envoie pour vous sauver. » Le chef de brigands s'arrête, il pleure, il se met à genoux devant l'Apôtre, qui le ramène, après l'avoir réconcilié avec Dieu. Quand le prêtre nous poursuit par ses exhortations, apprenons d'un brigand à ne pas le fuir; il n'a en vue que de nous ramener à Dieu et au bien.

691. Conversations intéressantes.

Sainte Scholastique s'entretenait du ciel avec son frère saint Benoît, et cela avec tant de bonheur, que le soir vint, sans qu'ils s'en aperçussent. Benoît remarquant que c'était l'heure de retourner au monastère, interrompit l'entretien. Sa sœur le supplia de continuer une conversation qui l'enivrait d'une joie céleste. Rigide observateur des règles monastiques, Benoît lui fait des reproches de ses instances. Scholastique, alors, met sa tête entre ses deux mains, et prie N.-S. avec larmes de lui accorder la faveur de s'entretenir encore du ciel avec son frère. Aussitôt éclate un orage si épouvantable, que Benoît n'ose se [329] mettre en route. — J'ai prié mon frère, et je n'ai rien obtenu de lui, j'ai prié le Seigneur et il m'a exaucée. — Que Dieu vous pardonne, ma sœur, dit saint Benoît ; mais voyant que le ciel lui-même donnait raison à sa sœur, il reprit avec elle l'entretien sur le bonheur des élus, et ils y consacèrent la nuit entière. Le lendemain matin, les deux saints se séparèrent pour ne plus se revoir ; car, quatre jours après, Scholastique quittait cette terre, et saint Benoît voyait par la fenêtre de sa cellule, l'âme de sa sœur prendre son vol vers le ciel, sous la forme d'une colombe brillante. Les saints ont leur cœur dans le ciel et la bouche parle de l'abondance du cœur.

692. Dieu double la ration.

Saint Paul, au désert, vivait d'un demi-pain qu'un corbeau lui apportait chaque jour depuis 60 ans. Saint Antoine étant venu le visiter, le corbeau apporta un pain entier. Oh ! Que Dieu est bon, s'écria Paul, il double aujourd'hui la ration.

693. Un mot de saint Benoît-Joseph Labre.

Qu'il avait raison saint Benoît-Joseph Labre, cet illustre pèlerin que l'Église honore aujourd'hui ! En traversant une ville, sa besace sur le dos, couvert de haillons, il rencontre deux hommes qui paraissaient des heureux du siècle. Ceux-ci le regardant, moitié par compassion, moitié par dédain peut-être, lui dirent : Pauvre malheureux ! Benoît Labre se retourne : Mes amis, leur dit-il, avec un visage tout céleste, vous vous trompez ; *il n'y a de malheureux que ceux qui offensent Dieu*. Grande leçon que les parents devraient répéter sans cesse à leurs enfants !

694. Résurrection.

Un roi de Perse fit couper tous les membres, les uns après les autres, à saint Jacques l'Intercis. Le saint, à chaque membre qu'on lui coupait, disait : Partez mon pied, ma main, mon œil, le Seigneur saura bien vous réunir un jour. Ne craignons pas de sacrifier notre corps quand il le faut, pour la cause de Dieu ; car il saura nous le rendre. [330]

695. Secourez-nous.

Saint Camille de Lellis était réduit à la dernière misère avec ses religieux. Tous manquaient de pain. Le saint tomba au pied de son crucifix, en disant : Secourez-nous. Aussitôt, on sonne à la porte, et un inconnu demande au saint s'il n'a besoin de rien. Il nous faut 300 écus, répondit-il. L'inconnu s'en va lui compter cette somme et la lui apporte, sans qu'on sût jamais qui il était ; c'était le messager de la Providence.

696. Point de vanité.

Sainte Claire n'avait que quinze ans, et à cet âge même, la somptuosité et la richesse des vêtements n'étaient pour elle qu'une charge importune. Si, quelquefois, pour plaire à ses parents, elle était obligée de s'habiller, selon ce qu'on appelle si souvent à tort, les exigences du rang, elle gémissait sur les concessions apparentes que lui imposait l'obéissance; elle s'en dédommageait en secret par le cilice et les autres instruments de pénitence dont elle chargeait son corps virginal. Sous les fleurs qui paraient encore extérieurement sa jeunesse, elle n'était plus revêtue intérieurement que de Jésus-Christ.

697. Sainte Thérèse à ses derniers moments.

Étant arrivée à la fin de sa laborieuse carrière, cette sainte, en présence de ses sœurs réunies autour de sa couche, remercia, de tout cœur, N.-S. de l'avoir faite fille de l'Église et de permettre qu'elle mourût dans le sein de cette Église. Oui, Seigneur, disait-elle avec un ineffable amour, je suis certainement la fille de l'Église. Il est doux de mourir dans la foi de l'Église romaine, et munie des secours par lesquels elle ouvre le ciel à ses enfants.

698. La marquise de Savines.

Quand Pie VI était traîné en captivité à travers les Alpes, la marquise de Savines, non loin d'Embrun, demanda l'honneur de recevoir, dans son château, l'auguste prisonnier. Des gardiens inhumains aimèrent mieux le loger dans une auberge. Vêtue de deuil, la marquise de Savines alla le visiter et lui demanda [331] des consolations à ses amères douleurs. Elle n'avait plus de repos depuis que son fils, évêque de Viviers pourtant, avait signé la constitution civile du clergé. Le Saint Père consola et bénit cette mère affligée. Trois ans après, Mgr de Savines, revenu à de meilleurs sentiments, vint frapper à la porte du château : « Que voulez-vous? lui

demande sa mère, qui le laisse à la porte. — Ma mère, ne reconnaissez-vous pas votre fils? — Vous n'êtes plus mon fils, depuis que vous avez trahi notre Mère l'Église. L'Évêque alors, mettant entre ses mains son visage inondé de larmes : Ma mère, dit-il, n'y a-t-il plus de pardon pour les coupables? — Si vous êtes repentant, et si vous voulez faire pénitence, vous pouvez - entrer dans la demeure de vos pères. L'Évêque promet tout, et sa mère le conduit dans un appartement solitaire, qui servait de bibliothèque, et, où pendant plus d'un carême, elle lui apporta tous les jours du pain et de l'eau, sans lui permettre de sortir. L'Évêque ne cessa de pleurer sa faute jusqu'à sa dernière heure.

699. Napoléon au général Bertrand.

« Je connais les hommes, lui disait-il, et je vous dis que Jésus-Christ n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions; cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le Christianisme et quelque religion que ce soit, la distance de l'infini... Par un prodige qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir. Ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot le cœur; c'est là ce qu'il veut pour lui, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué, Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre... Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour... À ce miracle de sa volonté, comment ne pas recon-[332]-naître le Verbe, Créateur du monde?... Général Bertrand, bientôt je serai de la terre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie, et le nom d'un conquérant n'est plus qu'un thème de collège; nos exploits tombent sous la fêrule d'un pédant, qui nous loue ou qui nous insulte.

« À peine mort, Louis XIV fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles. Négligé de ses courtisans, ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre, un cercueil, une fosse et l'horreur d'une imminente décomposition; encore un moment, et voilà ce qui va m'arriver à moi-même. Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers! Est- ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu. » L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence : Si vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que J.-C. est Dieu, j'ai eu tort de vous faire général.

700. Une famille d'autrefois.

Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, eut pour père Aymon de Bayard, dont l'oncle et le frère furent successivement prieurs de l'abbaye d'Ainay à Lyon. Sa mère fut Hélène Allemand, sœur de Laurent Allemand, évêque de Grenoble. Pierre, celui de leurs quatre fils, que sa vaillance a rendu si célèbre, avait 14 ans quand l'évêque de Grenoble, son oncle, voulut le conduire comme page au duc de Savoie, après l'avoir bien mis en ordre et muni d'un petit cheval. Pierre allait donc quitter le toit paternel, et il fit ainsi ses adieux à son père : Monseigneur et père, dit-il, je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne bonne et longue vie, et à moi grâce, avant qu'il vous ôte de ce monde, que vous puissiez avoir bonnes nouvelles de moi. Mon ami, répondit le père, je l'en supplie; et il bénit son cher enfant. Pendant ce temps, la pauvre Dame et mère était dans une tour du château qui tendrement pleurait; car, bien qu'elle fût joyeuse de ce que

son fils était en voie de parvenir, amour de mère, l'admonestait de larmoyer. Elle sortit par le derrière de la tour et fit venir son fils vers elle. Pierre, mon ami, lui dit-elle, vous allez au service d'un gen-[333]-til prince. D'autant qu'une mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses, tant que je puis; et si vous le faites, sachez que vous vivrez triomphant en ce monde.

« La première, c'est que devant toute chose, vous aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser, s'il vous est possible. C'est lui qui nous a créés, nous fait vivre, nous sauve; et sans lui et sans sa grâce, nous ne saurions faire une seule bonne œuvre en ce monde. Tous les matins et tous les soirs, recommandez-vous à lui et il vous aidera.

« La deuxième, c'est que vous soyez doux et courtois à tout gentilhomme, en ôtant de vous tout orgueil. — Soyez humble et serviable à toutes gens. Ne soyez ni médisant, ni menteur; — maintenez-vous sobre au boire et au manger; — fuyez envie, car c'est un vilain vice; ne soyez flatteur, ni rapporteur; — soyez loyal en faits et en dicts, tenez votre parole, soyez secourable à pauvre veuve et orphelin, et Dieu vous le récompensera.

« La troisième, que des biens que Dieu vous donnera soyez charitable aux pauvres nécessiteux; car, donner pour l'amour de Lui, n'appauvrit aucun homme, et tenez de moi, que telle aumône que vous pourrez faire, grandement vous profitera au corps et à l'âme. « Votre père et moi ne sommes pas pour longtemps en ce monde; Dieu vous fasse la grâce à tous, le moins tant que nous serons envie, que toujours nous puissions avoir bon rapport de vous. »

Bayard répondit : « Madame ma mère, de votre bon enseignement tant humblement qu'il m'est possible, vous remercie, et espère si bien l'en suivre, que moyennant la grâce de Celui en la garde duquel vous me recommandez, en aurez contentement. »

Heureuses les mères qui savent donner à leurs fils de telles leçons! Heureux les fils assez sages pour savoir les accepter et les mettre en pratique !

701. Une mort digne d'envie.

Saint Anastase, le Sinaïte, raconte d'un religieux qui avait mené une vie tiède, que, se trouvant à sa dernière heure, il avait l'âme remplie de confiance. Ses frères qui l'entouraient, lui demandent d'où lui vient tant de calme : Ah ! Si je considérais mes péchés, [334] j'aurais bien lieu de trembler ; caries anges m'en ont présenté le tableau, et j'ai dû convenir que j'étais bien coupable; mais je leur ai dit que depuis mon entrée en religion, je n'ai jugé personne et n'ai gardé aucune haine, et que N.-S. avait dit : Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, pardonnez et on vous pardonnera. Alors les anges ont déchiré la liste de mes péchés. C'est pourquoi je meurs en paix, et bientôt après il expira. Elle sera douce la mort de ceux qui savent pardonner, ne jamais médire, et ne juger mal personne.

701. La science nécessaire.

Sainte Véronique de Benasco naquit dans la campagne, dans une condition pauvre. En allant sarcler l'herbe dans les champs, elle cherchait des endroits solitaires, afin de pouvoir s'entretenir avec Dieu. Désirant fort être admise chez les sœurs de sainte Marthe de Milan, elle se donnait beaucoup de peine pour apprendre à lire toute seule. Elle appelait la sainte Vierge à son secours dans ses difficultés, et un jour la Vierge lui apparut en lui disant : Console-toi ma fille, il n'y a que trois lettres qu'il soit nécessaire de connaître ; la première, c'est la pureté du cœur, qui fait aimer Dieu par-dessus toutes choses ; la seconde, c'est de supporter avec patience les défauts du prochain et de prier pour lui ; la troisième, c'est de méditer chaque jour la passion de J.-C. Véronique fut admise au couvent, et elle y vécut dans une merveilleuse sainteté.

703. Un comte qui lave la vaisselle.

Saint Frédéric, comte de Verdun, quitta le monde, se retira au monastère de Saint-Vannes, où il aimait à être employé aux plus humbles travaux. Un jour, son frère Godefroy, étant venu le voir, le trouva occupé à laver la vaisselle : « Quelle occupation pour un comte, lui dit-il, d'un air dédaigneux ! » — « Vous avez raison, mon frère, répondit l'humble religieux, cette occupation est bien au-dessus de moi, car qui suis-je pour mériter de rendre le moindre service à saint Pierre, patron de cette maison ? » [335]

704. Les chrétiens d'Afrique au temps des Vandales.

Quand en Afrique, les Vandales Ariens conduisaient en exil les évêques et les prêtres catholiques, le peuple les accompagnait, des cierges à la main ; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras ; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles disaient avec larmes : « À qui nous laissez-vous ? Qui baptisera nos enfants ? Qui nous délivrera de nos péchés ? Qui ensevelira nos morts ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ? » Ah ! Ce peuple comprenait ce que c'est que le prêtre.

705. Sainte Paule.

Saint Jérôme, faisant l'éloge de sainte Paule, dit lui-même qu'il dut lui commander de modérer ses largesses ; elle répondit : « Mon unique désir est de mourir en mendiant mon pain. Je voudrais être ensevelie dans un linceul emprunté à la charité ! Du reste, si je demande plus tard l'aumône, personne ne me la refusera, et si je la refuse à ces pauvres, personne ne la leur donnera. »

706. Les parfums.

Saint Pierre Damien parle de la jeune femme d'un doge de Venise, qui avait ses appartements parfumés de toutes sortes de senteurs. Or, Dieu lui envoya pour la punir, un ulcère affreux, qui la fit pourrir toute vive, avec une odeur tellement infecte, que personne ne pouvait l'aborder, excepté une domestique qui, se munissant d'odeurs très fortes, allait lui rendre quelques services, et se retirait aussitôt. Sa mort, au lieu d'être un sujet de tristesse, fut un soulagement pour tous.

707. Un capitaine qui fait la guerre à ses défauts.

Marceau, capitaine de vaisseau, une fois converti, déclara une rude guerre à la colère, qui était son défaut dominant. Il notait tous les jours ses victoires et ses défaites, et l'on vit cet homme, qui avait fait la terreur des matelots, un jour que son équipage était en révolte, aller passer une heure dans le port, devant [336] le Saint-Sacrement, et revenir ensuite. Le calme était rétabli.

708. La maréchale de Mouchy.

Quand le maréchal de Mouchy fut conduit en prison par les révolutionnaires, Mme de Mouchy, sa femme, le suivit à la prison. On lui représente que l'acte d'accusation ne fait point mention d'elle. Mais elle répond avec fermeté : « Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi. » M. de Mouchy est traduit au tribunal révolutionnaire. Elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit qu'on ne l'a pas mandée. Et elle répond : « Puisque mon mari est cité à votre tribunal, je le suis aussi. » Enfin, le maréchal est condamné à mort. La courageuse femme monte avec lui sur la charrette fatale. — « Mais vous n'êtes pas condamnée, » s'écrie le bourreau, et elle répond encore : « Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi. » On ne put tirer d'autre réponse de cette femme admirable, et on fut obligé d'employer la force pour la faire descendre de l'échafaud.

709. Seule l'écorce de la science est amère.

Saint Jérôme était déjà avancé en âge, quand il commença l'étude de l'hébreu, pour vaincre les tentations qui l'assaillaient, et se mettre mieux en état d'expliquer les Livres Saints. Il y éprouva des peines incroyables qu'il surmonta courageusement. Son amour pour l'étude allait si loin que, pour s'y livrer avec plus d'ardeur et de continuité, il oubliait le soin de son corps. Pour me vaincre, dit-il, je me fit disciple d'un moine qui, de Juif, s'était fait chrétien; et moi, qui avais tant aimé les sages préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton et la douceur de Pline, je me mis à apprendre l'alphabet et à étudier une langue dont les mots sont si rudes et si difficiles à prononcer. Il n'y a que moi et ceux avec qui je vivais alors, qui sachions quelles peines, quelles difficultés j'eus à surmonter ; combien de fois je me sentis rebuter, désespérant d'en venir à bout, et combien de fois, après avoir tout abandonné, je recommençai de nouveau par l'ardeur que j'avais d'apprendre. Je rends grâces à Dieu de ce que je recueille maintenant de cette [337] étude des fruits d'autant plus doux que la semence en a été plus amère. »

710. Un avare converti.

Saint Jean l'Aumônier visitant un jour un hôpital accompagné de Troïle, qui était venu acheter, à Alexandrie, un vase d'argent, lui dit : C'est à vous aujourd'hui d'aimer et de secourir les frères de Jésus-Christ. Troïle donna donc aux pauvres les 30 deniers destinés à l'achat du vase ; mais il en fut tellement attristé qu'il en devint malade. Saint Jean l'alla consoler, et devinant la cause du mal, il lui offrit de lui rendre les 30 deniers, à la condition qu'il lui céderait le mérite de cette aumône. Troïle accepta volontiers ; mais, la nuit suivante, il eût un songe dans lequel il vit un palais magnifique sur lequel était écrit ces mots : La demeure éternelle et le repos de Troïle ; mais un homme effaça cette inscription et y traça ces mots : La demeure éternelle et le repos de Jean, patriarche d'Alexandrie, achetés trente deniers. Depuis lors, Troïle devint aussi généreux qu'il avait été avare.

711. Culte de Saturne à Carthage.

Il y avait dans l'antique Carthage une statue de bronze consacrée à Saturne. On l'entourait de flammes jusqu'à la rendre brûlante; et les femmes croyaient faire un acte de religion en jetant leurs petits enfants dans cette fournaise, où ils étaient presque aussitôt consumés. N'est-ce pas l'image de ce que font les femmes chrétiennes qui laissent leurs enfants au milieu des séductions du monde, ou qui les confient à des écoles, où on leur enseigne l'impiété!

712. Le moine Jovien.

Saint Éphrem a écrit de saint Jovien, moine : Ma cellule était près de la sienne. Je lui dis un jour : « Qui donc efface de vos livres le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ, car je les vois partout effacés? Le B. me répondit : « La femme pécheresse arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, et moi j'arrose de mes larmes son nom ; afin que je reçoive aussi la rémission de mes péchés. » [338]

713. Livré à ses propres lumières.

Un des anciens amis de Brucker, célèbre écrivain converti, voulait lui prouver que la révélation, la foi pouvait être utile dans les temps de barbarie ; mais qu'aujourd'hui les propres lumières de l'homme civilisé suffisaient ; Brucker prit, sur sa table, un livre, et pria son ami de lire à haute voix. Pendant ce temps, Brucker se hâta de fermer les volets de l'appartement. Que fais-tu donc? demande l'autre. Mon cher, je te livre à tes propres lumières, reprend Brucker, lui faisant sentir par là combien la raison humaine est ténébreuse sans la lumière de la foi.

714. L'ordre de la Toison d'or.

Nos anciens chevaliers étaient fiers de consacrer leurs armes à Marie. Lorsque Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, créa l'ordre de la Toison d'or, ordre célèbre qui ne comptait que trente et un chevaliers, mais tous sans reproche et des plus illustres, tous engagés par serment à ne jamais sortir du champ de bataille que vainqueurs, ou morts, ou prisonniers, il le plaça sous le patronage de N.-D. de la Treille, à Lille ; il voulut même en tenir le premier chapitre à sa chapelle. Après le service divin, pompeusement célébré, le souverain et les chevaliers se rendirent aux stalles des chanoines, et là, ils entendirent de la bouche du greffier la lecture des statuts de l'Ordre, de ces statuts, le plus beau code d'honneur et de vertus chevaleresques, qui prescrivaient à tous la fidélité envers l'Église, l'intégrité de la foi catholique, la loyauté envers le souverain, l'amitié entre les chevaliers, et l'honneur dans les armes. Le prince fit lire ensuite, par son héraut d'armes, un écrit où il disait qu'il se vouait à Dieu et à la Sainte Vierge, et qu'il engageait tous les chevaliers à faire de même. Ceux-ci répondirent de grand cœur à cette invitation. Un d'eux, le seigneur du Pont, fit même le vœu singulier de ne séjourner en aucune ville jusqu'à ce qu'il eût trouvé un Sarrasin qu'il pût combattre corps à corps, avec l'aide de Notre-Dame, pour l'amour de laquelle, jamais il ne coucherait le samedi dans un lit, avant l'entier accomplissement de son vœu. Avant de se séparer, tous suspendirent autour [339] de l'autel, les écussons de leurs armes, comme un hommage perpétuel de leurs sentiments envers la Très Sainte Vierge. Ainsi se termina le premier chapitre de la Toison d'or, de cet ordre illustre qui, dans le cours de deux siècles, devait compter dans ses rangs quarante têtes couronnées.

715. Un fruit offert à Henri IV.

Henri IV s'égara dans une forêt obscure. Pressé par la soif, il frappe à la porte d'une chaumière, et demande à se désaltérer. Le maître de la maison, qui ne le connaît pas, détache le seul fruit qui pendait à son arbre pour le lui donner; peu après, le roi revient à la chaumière avec ses habits royaux, et comble de largesses celui qui lui a rendu ce service.

C'est Jésus-Christ, caché sous les haillons du pauvre, que nous obligeons en faisant l'aumône. Au jour du jugement, en se montrant à nous dans sa gloire, il nous récompensera royalement ou plutôt divinement.

716. Amitié.

Autant les compagnies perverses sont dangereuses, autant sont utiles les amitiés saintes. Deux jeunes chrétiens, faits esclaves, étaient tombés aux mains de deux mahométans de Tunis, voisins l'un de l'autre. L'un était catholique et français, l'autre anglais et protestant. Le Français convertit le protestant ; mais si bien que des marchands anglais étant venus pour le racheter, il aima mieux rester dans les fers que de s'exposer à redevenir protestant dans sa patrie. Ces jeunes gens, unis par le malheur, et plus encore par la foi, eurent à supporter pour elle les traitements les plus barbares. Le Français, un jour, fut assommé de coups. Son ami vint le visiter et, ne sachant pas s'il était vivant ou mort, l'appela à grands cris ; le Français ne répondit que par ces mots : *Je suis chrétien*, comme il répondait naguère à son maître, lorsqu'il le rouait de coups. L'Anglais se prosterna devant lui et baise ses membres meurtris, comme les reliques d'un martyr. Le Français, guéri, alla rendre visite à son ami, qu'il trouva réduit à la même extrémité. Sans se laisser arrêter par le maître brutal de l'Anglais, il s'approche de lui et lui demande à haute voix qui il [340] aime le mieux de Jésus-Christ ou de Mahomet. L'Anglais répond qu'il est chrétien et veut mourir chrétien. Son maître, furieux, tire un poignard et

menace le Français de lui couper une oreille ; celui-ci saisit le poignard et, poussé sans doute par une inspiration surnaturelle, il ose se couper une oreille lui-même, et la présente au Turc en lui demandant s'il veut encore l'autre. Ce courage frappa tellement les Turcs qu'ils laissèrent désormais ces deux jeunes gens pratiquer en paix leur religion ; mais, bientôt après, le Seigneur les appela à lui, et ils moururent presque en même temps.

717. Carnéade.

Ce païen se plongeait si profondément dans la pensée de la philosophie qu'il oubliait de boire et de manger. À table, il, ne songeait pas à toucher à un mets, il fallait qu'on le réveillât comme d'un profond sommeil, pour le faire manger. Pourquoi les pensées de la foi n'absorbent-elles pas notre esprit?

718. La confrérie des constructeurs d'églises.

Elle s'établit au XII^e siècle. Ceux qui en faisaient partie (et parmi eux il y avait des nobles et des hommes de toutes les conditions) quittaient tout pour se livrer, en silence, aux plus rudes travaux de construction. Ils s'attelaient eux-mêmes aux chars qui transportaient les matériaux ; ils ne rompaient le silence que pour confesser publiquement leurs péchés et chanter des cantiques. C'est ainsi que furent bâties les églises de Chartres et la plupart de celles de Normandie.

719. Combien est funeste l'oisiveté.

Saint Antonin, archevêque de Florence, traversant un jour une des rues de la ville, vit sur la maison d'une bonne veuve, des anges qui paraissaient se réjouir. Il entre donc dans la maison pour voir par qui elle était habitée, et il y trouva trois jeunes filles qui travaillaient jour et nuit, pour se suffire et nourrir leur pauvre mère. Il en fut touché et leur assura une rente annuelle. La piété et la bonne conduite disparurent avec la nécessité du travail. Le saint, passant une autre fois par le même endroit, n'y vit plus les [341] anges, mais un hideux démon. Il en donna avis à la mère et aux filles, et leur retrancha une partie de son aumône, afin de bannir l'oisiveté et ses funestes suites.

720. Chants sacrés.

« J'étais bien sensiblement ému, dit saint Augustin, lorsque j'entendais, dans vos temples, les fidèles entonner des hymnes et des cantiques en votre honneur, ô mon Dieu. Ces douces voix plaisaient à mes oreilles, et votre vérité répandait des lumières dans mon âme. Une ardente piété dilatait mon cœur et me faisait verser d'abondantes larmes. Oh ! Qu'il m'était doux de les répandre. »

721. Le grand Baronius, depuis Cardinal.

Baronius, un des premiers disciples de saint Philippe de Néri, de ses mains qui traçaient les Annales Ecclésiastiques, ne dédaignait pas de faire la cuisine. Les savants qui venaient le visiter étaient dans l'admiration quand ils le trouvaient enveloppé d'un grand tablier et lavant la vaisselle. Ces humbles travaux allaient si bien à son humilité qu'il avait écrit au-dessus de son fourneau ces mots : César Baronius, cuisinier perpétuel.

722. Dieu nous voit !

Une femme païenne était sur le point de commettre un grand crime, quand elle aperçut le portrait d'un homme renommé pour sa vertu. Aussitôt, elle croit voir cet homme tourner vers elle un regard sévère, et elle est couverte de confusion. Qu'en doit-il donc être du regard de Dieu ? Et combien doit être salutaire la vue des saintes images !

723. Dosithée.

Lorsque saint Dorothee voyait que Dosithée, son disciple, avait besoin d'une robe, il lui donnait l'étoffe pour la coudre, et quand elle était prête, il l'obligeait à la porter à un autre frère ; et il en agissait ainsi plusieurs fois de suite. Le procureur du monastère ayant apporté à Dosithée, pour son emploi, un couteau bien fait, Dosithée le présenta à Dorothee en lui demandant la permission de s'en servir. N'avez-vous [342] point de honte de vouloir qu'un couteau soit maître de votre cœur, à la place de Dieu, répondit Dorothee ; allez le remettre à un autre, et l'humble disciple obéit aussitôt de bon cœur. Saint Dosithée, arrivé à sa dernière heure, demanda à son maître s'il ne verrait pas bientôt terminer ses douleurs avec sa vie. Encore un peu de patience, répondit le saint ; car la miséricorde de Dieu est proche. Sur le soir, le malade lui dit : Mon père, permettez-moi de sortir de cet exil ; alors Dorothee, la larme à l'œil, lui dit : Allez en paix, mon fils, et présentez-vous avec confiance à Dieu qui veut vous faire part de sa gloire. Au même instant, le saint jeune homme expira, comme s'il n'attendît pour mourir que la permission de son supérieur. Dosithée n'avait pas pu, à cause de sa faiblesse, pratiquer toutes les austérités des autres ; cependant, après sa mort, Dieu fit voir à son maître son âme plus élevée en sainteté que celle des autres, à cause de son obéissance.

724. Une veuve espagnole.

Un seigneur espagnol avait été assassiné ; sa veuve garda ses vêtements tout teints de son sang et, à mesure que ses enfants grandissaient, oubliant qu'un chrétien doit pardonner, elle les leur montrait, afin de les exciter à la vengeance. L'Église, notre mère, a gardé aussi la croix teinte du sang du Sauveur ; elle nous la montre souvent pour nous exciter à une vengeance sainte, à la haine du péché qui a fait mourir son divin Époux. À la vue de la croix, jurons haine au péché.

725. Camille de Lellis.

L'ordre que venait de fonder saint Camille de Lellis, était toujours dans la misère ; il avait même des dettes considérables. Les frères étaient dans la plus grande inquiétude. Mes frères, leur disait le saint fondateur, il ne faut jamais douter de la Providence. Rappelez-vous ce que le bon Sauveur disait à Catherine de Sienne ; Catherine, pense à moi, je penserai à toi ; ainsi pensons à lui, et à nos pauvres, pour qu'il pense à nous. Lui est-il si difficile de nous donner un peu de ces biens dont il a comblé les Juifs et les Turcs ? Comme ses créanciers lui disaient : Père, quand [343] finirez-vous de payer ? — Ne vous inquiétez pas, répondit-il, Dieu n'est-il pas assez puissant pour envoyer d'ici demain des sacs d'argent. — La confiance du saint ne fut pas trompée, car à cette époque mourut le cardinal Mondovi, qui, sur le point de quitter cette vie, prit dans ses mains tremblantes les mains de Camille, et lui dit : Père, je vous ai aimé dans la vie et dans la mort ; en effet il légua à son ordre plus de 80.000 francs.

Dans un temps de famine, le saint faisait tout distribuer aux pauvres, ses religieux craignaient qu'il ne restât rien pour eux ; le saint leur dit que Dieu saurait bien les nourrir aussi. Ce jour-là même, en effet, un boulanger leur apporta du pain, leur promettant de ne pas les en laisser manquer tant que durerait la famine. Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

726. Sacrifice d'Abraham.

Abraham n'avait qu'un fils, qu'il chérissait tendrement. Dieu lui ordonna de le lui offrir en sacrifice. Le cœur du père saigna ; mais il obéit, et il conduisit son fils sur la montagne, pour le sacrifier à Dieu. Le Seigneur, satisfait de sa générosité, lui ordonna de laisser vivre Isaac, et lui dit : Parce que vous n'avez pas épargné votre fils à cause de moi, je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable du rivage des mers. Toutes les nations de la terre

seront bénies en un de vos rejetons, parce que vous avez obéi à ma voix. La bénédiction du ciel est sur les parents qui savent sacrifier à Dieu même leur unique enfant.

727. Châtiment d'une vanité.

Mérodach-Baladan, roi des Babyloniens, députa au roi Ézéchias, une ambassade pour le féliciter de sa guérison miraculeuse et des prodiges récents qui venaient d'être opérés en sa faveur. Les députés du prince étranger étaient porteurs de riches présents et d'une lettre de leur souverain. Ézéchias eut grande joie à les recevoir. Il leur montra la maison des parfums, l'or, l'argent, les aromates, les vases précieux qui remplissaient ses trésors, et étala toutes ses richesses devant eux, avec un sentiment marqué d'os-[344]-tentation. Cependant le prophète Isaïe vint trouver le roi. « Que vous ont dit ces étrangers? » lui demanda-t-il; « et quel est leur pays? » — Ils viennent des régions lointaines de la Babylonie », répondit Ézéchias. « Qu'ont-ils vu dans votre palais? » ajouta le prophète. « Ils ont vu toutes les magnificences de ma demeure », répondit le roi, « et il n'y a rien dans mes trésors que je n'aie fait passer sous leurs yeux. » — « Maintenant donc », reprit Isaïe, « voici la sentence de Jéhovah, le Seigneur. Écoutez ce qu'il vous fait dire par ma bouche. Les jours approchent: bientôt toutes les richesses de ce palais, amassées par vos aïeux et par vous-même, seront transportées à Babylone. Il n'en restera pas une parcelle ici. Voilà ce que dit le Seigneur. Vos descendants, nés de votre race, seront traînés en captivité ; on les verra esclaves dans les palais du roi de Babylone. » — « Le Seigneur est juste de punir ainsi mon orgueil », répondit Ézéchias. « Puisse du moins sa miséricorde maintenir la paix à Jérusalem, pendant les derniers jours de ma vie! » Si Dieu ne punit pas toujours en ce monde, les fautes même légères, elles n'échappent pas pour cela à sa justice.

728. Un fils dénaturé.

Un homme de lettres du dix-septième siècle devait son éducation aux sacrifices qu'avait faits pour lui son pauvre vieux père. Un jour qu'il avait lu une de ses poésies devant une société brillante, et qu'il recevait les applaudissements de tous, son père, qui s'était glissé dans la foule, s'avance pour l'embrasser; l'ingrat le repousse et refuse de le reconnaître. Alors, aux applaudissements, succède l'indignation de tous. Oh! Le monstre, oh! Le cœur noir, crie-t-on de toute part. C'est là le portrait de l'esclave du respect humain, qui doit tout à son Dieu; et il n'ose pas le reconnaître devant les hommes. Quel ignoble esclavage !

729. Sabinien.

Saint Romain envoya saint Sabinien, son disciple, travailler aux digues des eaux d'un moulin. Le saint s'y rendit avec quelques autres moines; mais partout où ils mettaient le pied, ils entendaient le sifflement [345] des vipères et des serpents. Sans se décourager, ils firent le signe de la croix et tous ces reptiles disparurent. Le serpent infernal prend la fuite devant le signe de la croix.

730. Un préjugé funeste.

Je n'aime pas ceux qui changent de religion, disait un prince protestant à M. le comte de Stolbert. — Ni moi non plus, dit le comte, car si mes ancêtres n'avaient pas changé de religion, je n'aurais pas été obligé de revenir au catholicisme. Un protestant qui se fait catholique ne change pas de religion, il ne fait que revenir à celle que ses aïeux avaient eu le tort de quitter. C'est, en effet, un préjugé absurde et contradictoire, dans la bouche des protestants, que de dire qu'il ne faut pas quitter la religion de ses pères. Les protestants existaient-ils avant le seizième siècle? Assurément non, ils ne peuvent le nier. Leurs premiers ancêtres étaient donc catholiques, et d'après ce préjugé même, ils doivent revenir au catholicisme. Si sous ce prétexte

que leurs pères sont protestants depuis trois siècles, ils se croient obligés de rester protestants, il en faut conclure que les païens ont mal fait d'embrasser le christianisme, que les Juifs, que les musulmans, que les idolâtres, font mal de se faire chrétiens; et cependant les protestants eux-mêmes leur envoient des ministres pour les évangéliser. Ce préjugé est donc faux d'après leur propre avis, et il ne doit point les arrêter quand ils veulent embrasser le catholicisme.

731. Thibaut de Marly.

Saint Thibaut avait été dans le monde un gentilhomme admiré. Personne n'était plus habile que lui à monter à cheval ou à lutter dans les tournois. Il avait néanmoins une grande dévotion à Marie, qui lui obtint la vocation religieuse. Il entra au monastère de Vaux-de-Cernay, et en devint abbé. Sa dévotion à la sainte Vierge était incomparable; il pensait continuellement à elle, et il avait l'adresse de rapporter à sa gloire tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il disait. Lorsqu'on écrivait des livres pour le chœur, il voulait qu'on formât toujours son nom en lettres rouges. Quand il l'entendait prononcer, son amour lui faisait [346] dire ces belles paroles : Nom suave de la B. Vierge Marie! Nom vénérable! Nom béni! Nom ineffable! Nom aimable dans toute l'éternité... S'il passait devant le grand autel où était le Saint-Sacrement, il disait d'un cœur plein de joie : « Béni soit J.-C., Fils de Dieu, qui, par sa naissance temporelle, a rempli d'une gloire indicible Notre-Dame, sa très digne et glorieuse Mère. » On lui dit un jour qu'il pouvait y avoir de l'excès dans cette affection pour la Vierge Marie, parce qu'il semblait qu'il partageât son cœur entre Dieu et Elle, et que J.-C. n'en eût pas l'entière possession. Mais il satisfît à cette plainte, par une réponse aussi chrétienne que modeste : « Sachez, dit-il, que je n'aime la sainte Vierge autant que je fais, que parce qu'elle est la Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, que si elle ne l'était point, je ne l'aimerais pas plus que les autres vierges. Ainsi c'est Jésus-Christ même que j'aime, que j'honore et que je révère en elle. » Il ajoutait, qu'il ne doutait nullement qu'elle ne fût élevée au-dessus de tous les anges et de tous les élus, et qu'elle ne méritât par conséquent d'être aimée par-dessus toutes choses, après Dieu.

732. Une pécheresse.

Saint François de Girolamo avait converti une grande pécheresse. Un jour qu'elle assistait à un de ses sermons, il lui dit en public : Ma pauvre fille, qu'avez-vous gagné par le péché? Quels biens, quels plaisirs? « Rien, répondit-elle tout en pleurant, les vêtements mêmes que je porte ne sont pas les miens; ils sont loués. » Dieu, l'entendez-vous, s'écria le saint; tel est le sort de tous les pécheurs.

733. Les lions respectent une Vierge.

Convertie à la foi, par saint Paul, et résolue de garder à Dieu sa virginité, Thècle avait déjà été traduite, comme chrétienne, devant les tribunaux, par sa propre mère. On l'avait condamnée à mourir sur le bûcher, et une pluie miraculeuse avait éteint les flammes et mis en fuite les spectateurs et les bourreaux. Thècle, restée libre, s'enfuit ainsi d'Iconium, sa patrie, et se retira à Antioche.

Un des premiers habitants de la ville, Alexandre, se prit d'une vive passion pour elle. Profitant de l'in-[347]-fluence que lui donne sa position, il ose l'attaquer en pleine rue. Mais la vierge chrétienne, n'écoutant que son courage, déchire la tunique de son agresseur, lui arrache de la tête la couronne qu'il portait, et le couvre de confusion devant tout le peuple. Loin de dévorer en silence l'affront que lui a mérité sa brutalité, Alexandre conduit l'héroïque jeune fille devant le gouverneur, qui la condamne à être dévorée par les bêtes. Cette sentence inique soulève une partie du peuple. Soit que le nombre des chrétiens fût déjà grand à Antioche, ou

que la conduite d'Alexandre parut trop infâme, pour ne pas révolter la conscience païenne elle-même, les femmes, prenant fait et cause pour l'héroïne, se mirent à crier autour du tribunal : « L'arrêt est injuste, la sentence est inique! » Mais Thècle, uniquement inquiète du soin de sa vertu, ne demandait qu'une faveur, celle d'être conservée pure jusqu'à sa mort. On la remit donc entre les mains d'une femme de haut rang, nommée Tryphène, qui venait de perdre sa fille unique. L'heure du supplice arrivée, les bourreaux déchaînèrent contre la jeune vierge une lionne furieuse, qui, au lieu de lui faire aucun mal, se coucha devant elle en lui léchant les pieds. Le lendemain matin, les satellites d'Alexandre eurent peine à enlever Thècle des bras de Tryphène, qui, déjà, la chérissait comme sa fille. Traînée à l'amphithéâtre, la vierge se tenait les mains levées vers le ciel, au milieu des bêtes féroces qu'on déchaînait contre elle, mais aucune ne la touchait. Dieu l'avait enveloppée d'un nuage de feu, pour que les spectateurs ne visent pas qu'elle était sans vêtement.

Ce dernier trait est d'une délicatesse charmante, et » saint Ambroise l'a relevé ainsi, dans une de ses plus belles pages : « Que Thècle vous enseigne le sacrifice. Comme elle fuyait le mariage, elle se vit condamnée par la fureur de son fiancé ; mais elle sut inspirer aux bêtes féroces le respect de la virginité. On l'avait destinée à périr sous la dent des animaux; elle était là, exposée à des regards qu'elle cherchait à éviter; elle apprit la pudeur à ces yeux qui ne la connaissaient pas. Qu'il était beau, de voir l'animal se coucher à terre, lécher ses pieds, et témoigner par ce langage muet, qu'il n'osait attenter au corps sacré de la vierge! C'est ainsi que la bête féroce vénérât sa proie : elle [348] s'était dépouillée de son naturel, et elle était devenue humaine, puisque les hommes ne l'étaient plus. Dans ce moment-là, vous eussiez vu les rôles intervertis : les hommes changés en animaux sauvages commandaient la cruauté aux bêtes, et les bêtes venaient baiser les pieds de la vierge, enseignant le devoir aux hommes. Tant la virginité est une chose admirable, puisqu'elle commande le respect jusqu'aux lions eux-mêmes! Instinct de la faim, cris, excitations, habitudes sanguinaires, naturel féroce, ils n'écouterent rien de tout cela. En vénérant la martyre, ils ont enseigné la religion, ils ont enseigné la chasteté; car, en s'approchant de la vierge, ils ne baisaient que la plante de ses pieds, les yeux baissés vers la terre, comme s'ils n'avaient osé élever leurs regards jusque vers la vierge... »

La délivrance miraculeuse de la vierge d'Iconium, avait ému tout le peuple d'Antioche. Le gouverneur la fait venir et lui dit : « Qui es-tu, toi que les bêtes n'osent toucher? » — « Je suis », lui répondit Thècle, « la servante du Dieu vivant. Si les animaux sauvages m'ont épargnée, c'est que j'ai mis toute ma confiance en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui fait les délices du Père. Lui seul est la voie qui mène au salut, le refuge de ceux qui ont été battus par la tempête, la consolation des affligés, l'espérance de ceux qui n'en ont plus. Celui qui ne croit pas en lui ne vivra pas, mais il aura en partage la mort éternelle ». Le gouverneur, entendant cela, rendit un arrêt avec cette teneur : « Thècle, la servante de Dieu, est libre. » Les cris de joie de la foule accompagnèrent la vierge jusqu'à la maison de Tryphène, où elle demeura plusieurs jours, instruisant les jeunes filles dans la vraie foi.

Profitant de sa liberté, elle annonça l'évangile aux femmes, d'abord à Iconium, puis à Séleucie, où elle se retira dans une caverne, édifiant, par ses exemples et ses paroles, les nombreux visiteurs qu'elle recevait. Elle était parvenue à 90 ans quand N.-S. l'appela à lui.

734. Sentence écrite sur la salle à manger de saint Augustin.

Saint Augustin avait fait écrire dans sa salle à manger des vers latins dont voici le sens :

[349]

Loin d'ici, médisants,
Dont la langue coupable
Déchire l'honneur des absents ;
On ne permet à cette table
Que des entretiens innocents.

Quelques-uns allaient s'oublier pourtant et médire du prochain ; le saint docteur leur dit : « Ou effaçons cette devise, ou levons-nous de table. »

735. Jean d'Égypte. Le forgeron Appelles.

Saint Jean d'Égypte, depuis le jour où il s'enferma dans la solitude, promit à Dieu de ne jamais voir de femme. Un maître de camp de Sienna vint le voir avec sa femme qui était malade, et lui demanda de vouloir bien permettre à sa femme de venir recevoir sa bénédiction, car elle avait couru de grands périls pour obtenir cette grâce. Il refusa. L'officier insista en disant que sa femme en mourait de douleur. Alors l'homme de Dieu lui dit : Allez dire à votre femme qu'elle me verra sans quitter sa maison. En effet, la nuit suivante, il lui apparut en songe, et lui dit : Femme, votre foi est grande ; mais ne cherchez pas à voir le visage matériel des serviteurs de Dieu, mais plutôt à contempler leurs exemples. Désormais vous serez guérie. Sa prophétie se réalisa.

Saint Appelles était un forgeron d'Égypte qui, tout en travaillant le fer, savait prier Dieu, et se préserver des tentations. Une infâme courtisane vint un jour dans son atelier, et chercha à le séduire ; Appelles tira de sa forge une barre de fer ardente, et la poursuivit jusqu'à ce qu'elle eût pris la fuite. Les saints redoutent les dangers ; les téméraires s'y exposent et y périssent.

736. Mieux vaut un travail sans profit que l'oisiveté.

Saint Paul Ermite faisait au désert des ouvrages en feuilles de palmier ; et de peur que la vue de ce qu'il avait fait ne l'exposât à être oisif l'année suivante, il y mettait le feu à la fin de l'année.

737. Saint Hugues, évêque de Grenoble.

Saint Hugues était si modeste dans ses regards, qu'après 52 ans d'épiscopat, à Grenoble, à peine con-[350]-naissait-il une femme de vue. On lui reprochait un jour de n'avoir pas fait une réprimande à une dame, mise trop légèrement, qui était venue lui parler ; il répondit qu'il ne l'avait pas vue. Le même saint Hugues était tellement détaché de la terre, qu'il ne pouvait souffrir que les gens de sa maison, qui étaient presque tous clercs ou religieux, lui en donnassent des nouvelles. Le cœur en haut !

738. Écoles.

Mme de Sainte-Beuve, fondatrice des Ursulines de Paris, demandait à un P. Jésuite comment on pourrait renouveler le culte de Dieu, qui allait en s'affaiblissant. Il lui répondit : Si une belle pomme était à moitié pourrie, il n'y aurait qu'à sortir les pépins, les planter en bonne terre, les cultiver avec soin, et ils produiraient des arbres capables de porter de belles pommes. Il faut donc soustraire l'enfant à la corruption, le placer dans des écoles où il soit à l'abri. C'est le seul moyen de régénérer la société.

739. Une page de Mgr de Ségur.

Cet homme vénérable, qui était, comme on sait, aveugle, a écrit : « Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent quatre-vingt-dix qui seraient au moins en purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles ou sourdes, ou paralytiques, ou affligées de quelqu'autre bonne grosse infirmité ; et que, sur mille pauvres âmes qui souffrent énormément en purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze, qui

jouiraient depuis longtemps des éternelles béatitudes, si quelque infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité, des plaisirs mondains, de la coquetterie et de la gourmandise, etc. »

740. Pons de Lodève.

Vers le milieu du douzième siècle, un seigneur du Languedoc, nommé Pons, célèbre par sa noblesse, par ses débauches et ses brigandages, touché de la grâce, résolut de changer de vie. Le dimanche des Rameaux, à la procession, il se fait conduire nu-pieds et la corde au cou sur la place de Lodève, en présence de l'Évêque et de tout le peuple, ayant à ses [351] côtés un homme qui le menait par la corde et le fustigeait avec des verges. Là, il présente à l'Évêque un papier, sur lequel il avait écrit tous ses crimes ; il prie l'Évêque de les lire devant la foule. L'Évêque s'y refuse d'abord ; mais doit céder enfin à ses instances. Pendant cette lecture, Pons se fait frapper plus fort, il s'avoue coupable, il arrose la terre de ses larmes, tout le peuple en est attendri et pleure avec lui ; et en ce jour, Pons reconquiert l'estime générale. On admire comme un saint pénitent, celui qu'on redoutait avant, comme un scélérat. Son exemple déterminait ceux qui auparavant avaient caché leurs péchés, à les accuser sincèrement.

741. Blessure d'un soldat.

Saint Gérard, frère de saint Bernard, repoussait les invitations de quitter le monde, que lui adressait son saint frère : « L'adversité seule ouvrira ton intelligence à la vérité, lui dit saint Bernard ; et quand l'endroit que je touche (il portait la main au côté de Gérard), sera percé d'une lance, la plaie sera l'ouverture par laquelle pénétrera la parole que tu méprises aujourd'hui. » En effet, quelque temps après, Gérard fut blessé d'un coup de lance au siège de Grancey ; il croyait sa blessure mortelle, et il fit appeler son frère qui lui fit répondre : Cette blessure n'est pas pour la mort, mais pour la vie. Gérard guérit en effet, et il alla se mettre sous la conduite de Bernard. Dieu appelle souvent à lui par l'épreuve.

742. Le plus noble des époux.

Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, disait à ceux qui lui conseillaient d'épouser un des grands seigneurs de l'empire : « Si Ton offrait à une jeune fille, d'un côté un monarque et de l'autre un pâtre, quel est celui des deux qu'elle devrait choisir ? Renoncer au Roi du ciel, pour épouser un homme, fût-il Aurélien, serait donc une folie. » — Saint Ambroise raconte qu'une jeune vierge poursuivie par ses parents, qui veulent la marier malgré elle, va se jeter au pied de l'autel, l'embrasse avec amour, conjure le ministre du Seigneur de lever sa main pour la bénir et de prononcer sur elle les paroles de la consécration des vierges. Ses parents l'atteignent enfin, [352] mais elle leur répond : « Pourquoi, mes parents, voulez-vous que je cherche un parti qui me convienne ? J'y ai pourvu déjà. Vous m'offrez un époux, j'en ai trouvé un meilleur. Exagérez les richesses de celui que vous me présentez, vantez sa noblesse, louez sa puissance ; j'ai Celui auquel personne ne peut être comparé ; il est riche de tout l'univers, il est puissant par l'empire qu'il exerce, il est noble par le ciel qui est sa demeure. Si vous m'en offrez un qui l'égale, je ne le refuserai pas ; mais si vous n'en trouvez pas de pareil, vous ne cherchez point à me rendre heureuse, vous êtes jaloux de mon bonheur. »

743. Saint Théodore le Studite.

Il fut sommé par l'empereur Théophile et ses adhérents, de fouler aux pieds les saintes images. Faites comme nous, une seule fois, lui dit-on, vous serez libre après de faire comme il vous plaira. Ah ! leur répondit le saint, c'est comme si vous me disiez de me laisser couper la

tête une fois, vous ferez après ce que vous voudrez. Répondons de même au démon qui nous dit de pécher une fois seulement.

744. Cynégire.

Après la perte de la bataille de Marathon, les Perses cherchèrent à se sauver avec leur flotte, et se jetèrent précipitamment dans des barques. Un Grec, nommé Cynégire, en voyant une, pleine de fuyards, y porta la main droite afin de la retenir, on lui coupa la main, il y porta la gauche, on la lui coupa aussi; alors il la saisit avec les dents jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la tête. Ayons le même courage pour lutter contre la tentation jusqu'à la mort.

745. Une mère mondaine.

L'abbé prince Alexandre de Hohenlohe raconte qu'un jour, on parlait en sa présence d'une jeune fille, qui communiait tous les jours. Une dame, mère de deux jeunes filles, l'une de 10 ans, l'autre de 18, toutes deux d'une santé florissante, osa dire : J'aimerais mieux voir mes deux filles mortes, que de les voir communier tous les huit jours. Le pieux prêtre la reprit de cette horrible parole. Ceci se passait au mois de juin; or, le 23 décembre de la même année 1818, [353] l'une des filles mourut, et sa sœur la suivit dans la tombe, le 2 janvier 1819. Malheur aux parents qui détournent leurs enfants de la fréquentation des sacrements.

746. Les grands coupables.

Au mois de juin 1874, un soldat français nommé Bonard, allait être fusillé. Il avait jeté dans la Seine un agent de police et commis bien d'autres crimes. Il avait eu le bonheur de se préparer chrétiennement à la mort, et avant de subir son supplice, il dit : « Je meurs plein de confiance en Dieu, à qui j'ai demandé pardon; j'ai été bien coupable, mais il est des hommes qui sont plus coupables que moi : ce sont les écrivains, les rédacteurs de mauvais journaux, qui m'ont perdu, en m'inspirant le mépris de la religion et la révolte contre toute autorité. » Il n'avait que trop raison; mais pourquoi avait-il lu de tels écrits?

747. Le B. François de Posadas.

Il naquit à Cordoue, le 25 novembre 1644. Quelques jours après sa naissance, sa mère le porta dans la chapelle de N.-D. du Rosaire et l'offrit à la sainte Vierge. On vit dès lors, ce que serait cet enfant de bénédiction. Le premier mot qu'il prononça, fut le nom de Marie; et ses premières paroles, la salutation angélique. À l'âge de cinq ans, il commença à se confesser avec une attention et un jugement qui étonnaient fort ses confesseurs. À sept ans, on l'admit à la Table sainte. Chaque jour, il servait plusieurs messes dans l'église des dominicains de Saint-Paul. Il jeûnait durant le Carême et les vendredis au pain et à l'eau. Plein de compassion pour les pauvres, il leur donnait tout ce qu'il pouvait mettre de côté pour eux dans sa pauvre maison. Ayant obtenu de sa mère deux images, l'une de N.-S., l'autre de la sainte Vierge, il les plaça sur une sorte d'autel. Tous les jours il y allait réciter le rosaire avec d'autres enfants qu'il avait réunis. Après la récitation, François leur faisait un petit sermon et leur donnait des avis. Il disait aux uns : Pourquoi offensez-vous Dieu qui vous donne l'être et qui nous le conserve? Faites attention à vos paroles, disait-il à d'autres, parce que vous serez la proie du démon, les uns pour avoir parlé, et les autres [354] pour avoir écouté. S'il rencontrait une croix sur son chemin, il s'agenouillait et faisait mettre à genoux ses petits compagnons, en disant : « O croix, sur laquelle mon Dieu est mort, c'est toi qui me sépares de la maudite compagnie du démon. » Quand il allait jouer avec ses camarades, au pied de la Sierra-Morena, pendant qu'ils s'amusaient, il se retirait dans quelqu'une des grottes de la montagne pour prier et faire pénitence.

Dès son enfance, il désira se faire dominicain; et, en prenant ses leçons de latin, il logeait chez sa mère, devenue veuve, il la soignait et la servait avec tant d'attention et de tendresse, que sa mère disait à tous ceux qu'elle connaissait : « Mon fils est un saint, il me lave et me baise les pieds, il me fait mon lit, il m'obéit en tout et me donne toutes sortes de marques d'amour. » Dans sa vieillesse, le Bienheureux François disait lui-même : Si Dieu use de miséricorde envers moi, c'est à cause de la bonne volonté avec laquelle j'ai toujours obéi à ma mère. Quand il eut été plusieurs fois nommé évêque, il disait encore : Je n'attribue ces honneurs qu'à Dieu, qui peut-être aura voulu récompenser ainsi l'ardent désir que j'ai eu d'honorer ma mère.

À 19 ans, il fit profession chez les Dominicains, et dès lors, ce fut un homme tout céleste, et plus tard un apôtre à la parole de flammes, convertissant les pécheurs les plus endurcis et faisant des prodiges éclatants. Honorez votre père et votre mère, si vous voulez être bénis de Dieu.

748. Immortalité.

Deux religieux Prémontrés avaient été saisis à Munster, où l'un était curé et l'autre vicaire, et traînés, en haine de la foi, devant le féroce comte de la Marck, protestant. Le vicaire, Jacques Lacop, avait son père avec lui. Le comte dit à ce vieillard ; Si tu persuades à ton fils de quitter son Papisme, je vous renverrai tous deux. Jacques répondit, qu'il n'accepterait pas la liberté à ce prix. Alors, dit le comte, tu mourras. Je mourrai, dit Jacques, ou plutôt non, je vivrai. — Et quoi, crois-tu donc que je n'ai pas le pouvoir de te tuer. — Vous tuerez mon corps, mais mon âme est immortelle, elle vous échappera. Irrité [355] de cette réponse, le comte relâcha le vieillard; mais il fit conduire les deux religieux en prison, et ils eurent le bonheur d'être parmi les 19 martyrs de Gorkum.

749. Philothée.

En 1430, mourut près de Nuremberg, en Allemagne, une vierge admirable qu'on a surnommée Philothée, à cause de son grand amour de Dieu. Elle voua sa virginité à N.-S., à l'âge de 14 ans; et sa grande préoccupation était de savoir, si elle était aimée de son céleste Époux. Elle lui demandait donc de lui donner de son amour quelque signe. Or, pendant qu'elle travaillait au jardin, qui lui fournissait ses aliments, elle vit tout à coup, bien que ce fût en automne, s'élever la tige de violettes qui répandaient un parfum tout céleste. Elle les cueillit et les conserva précieusement. Cependant, il lui vint à la pensée que ces violettes étaient peut-être poussées d'une manière naturelle; elle continua de prier, et au même endroit de son jardin, N.-S. lui envoya un anneau précieux sur le chaton duquel étaient deux mains entrelacées. Philothée le mit à son doigt, et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Sur la fin de sa vie elle eut le bonheur de voir N.-S. sous la forme d'un enfant; il se laissa serrer dans ses bras et la couvrit de baisers. Heureux ceux qui aiment Dieu, ils sont aimés de lui !

750. Ambition de saint Christophe.

La légende de saint Christophe rapporte que ce saint homme était d'une taille gigantesque, et qu'étant encore païen, il avait l'ambition de se mettre au service du plus grand roi du monde. Il alla, en effet, s'offrir à un roi qui était en grande réputation ; mais Christophe remarqua que ce roi, qui était chrétien, faisait le signe de la croix quand on lui parlait du démon. Il en conclut que le démon était plus puissant que lui, et il partit pour se mettre au service du démon, qui se présenta en effet à lui, à la tête d'une grande armée. Toutefois, comme une croix se trouvait sur la route, le démon se détourna, et fit un grand contour pour l'éviter. Christophe lui en demanda la raison, et voyant que le démon avait peur de J.-C., il dit : Je vais me mettre au service de J.-C.

En effet, ayant [356] rencontré un solitaire qui l'instruisit Christophe se mit au service du Roi du ciel, pour lequel il vécut désormais, et pour lequel il mourut martyr. Ayons une noble ambition, celle de servir Notre-Seigneur ; il est le plus puissant des rois.

751. Macédonius.

Un prince, étant à la chasse dans un désert, s'avança au sein d'une épaisse forêt, où il rencontra dans un petit ermitage, un solitaire nommé Macédonius. Étonné de trouver un homme dans un lieu si sauvage, il lui demanda ce qu'il était venu faire dans un si affreux séjour. Permettez-moi plutôt, répondit le saint, de vous demander comment vous vous êtes aventuré jusqu'ici. Moi, dit le prince, croyant sans doute donner une bonne raison de sa présence dans ce lieu, moi, je suis venu pour faire la chasse aux sangliers. Et moi, dit Macédonius, pour faire la chasse à Dieu et je me livrerai sans relâche à cette chasse si noble. Cela dit, il inclina la tête et se retira. Heureux ceux qui, au lieu de poursuivre les créatures, poursuivent l'amour de Dieu avec un grand désir de l'atteindre.

752. Le B. Achas.

C'était un enfant admirable, de Thourout en Flandre. Les jours de fête, il avait l'habitude d'assembler les autres enfants du voisinage. À ceux qui étaient vicieux, il dépeignait les peines de l'enfer; à ceux qui s'étaient bien comportés, il promettait la gloire du ciel. Son plaisir était de leur apprendre à tous *le Pater* et *l'Ave*. Quand son père faisait une faute, il lui disait, les larmes aux yeux : Mon bien-aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas, que ceux qui font ainsi, n'obtiendront jamais le royaume des cieux! Étant tombé malade, il demanda à communier, et comme on eut le tort de le lui refuser à cause de son âge, il leva vers le ciel ses mains innocentes et s'écria : Vous savez, divin Jésus, combien je désire vous recevoir. Je vous ai demandé et j'espère n'être pas privé de votre présence. Ayant achevé ses mots, il expira. Il avait sept ans. On l'honore comme un prédestiné. Puissent les enfants de son âge aimer Notre-Seigneur comme lui. [357]

753. Sainte Osanna de Mantoue,

Elle n'avait que six ans, quand elle se sentit tout à coup le cœur touché par la grâce, et dans l'ardeur de sa prière, elle demanda à Dieu ce qu'elle avait à faire. Aussitôt une voix intérieure lui dit : Ma fille, la bonne vie consiste à aimer Dieu de tout son cœur. Dans une autre circonstance, N.-S. lui apparut sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, le front couvert de belles boucles de cheveux blonds; mais portant une lourde croix et une couronne d'épines. Il tendit en souriant ses petits bras vers l'enfant et lui dit : Chère Osanna, je suis le fils de Marie ; à mon exemple, il faut te disposer à beaucoup souffrir. Cependant ne crains point, je ne t'abandonnerai pas. Et il disparut; mais Osanna demeura toute brûlante d'amour et désireuse de souffrir beaucoup pour plaire à Jésus. Sa vie, dès lors, fut toute de prière et de pénitence. Obstacles à la virginité qu'elle avait vouée à Dieu, stigmates aux pieds et aux mains, mépris du monde, attaques des démons, rien ne manqua à ses mérites. Elle supporta tout, elle avait coutume de dire : Oui, j'aimerais mieux, aimant mon Dieu, me trouver avec Judas en enfer, que d'être sans amour, la plus grande sainte du paradis.

754. Une horloge suppose un horloger.

Voltaire, au milieu d'un festin où des impies osaient nier Dieu, attendit que l'horloge sonnât et la montrant du doigt, il dit :

Pour ma part, plus j'y pense et moins je peux songer
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

755. Une bergère.

L'humble et sainte bergère Germaine Cousin, entendant sonner la messe, plantait sa quenouille au milieu de ses brebis et allait à la messe. Pendant ses absences, jamais son troupeau ne fit aucun dégât, et jamais le loup ne dévora un de ses agneaux. Ne comptons pas, comme Germaine, que Dieu fera pour nous des miracles; mais ayons à cœur d'assister le plus souvent qu'il sera possible au Saint Sacrifice. [358]

756. Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.

Bernardin de Sienne, dans sa jeunesse, était d'une telle réserve, que les plus libertins le respectaient. Un jeune homme osa pourtant tenir devant lui un langage moins réservé. Bernardin en fut indigné; et ses jeunes camarades, indignés comme lui, chassèrent ce scandaleux et le poursuivirent à coups de pierre ; aussi, quand les jeunes gens qui parlaient légèrement le voyaient venir : Silence, disaient-ils, voici Bernardin. Le Saint n'était encore qu'un enfant, quand un personnage de condition dit devant lui, en pleine place publique, une mauvaise parole; Bernardin, dans une sainte colère, lui donna au menton un coup de poing tel que le bruit en retentit dans toute la place. Ce personnage n'osa pas se venger d'un enfant, il profita de la correction. Plus tard, en entendant prêcher Bernardin, il pleurait à chaudes larmes.

757. Un historien de nos jours.

« Lorsque j'étais petit enfant, écrit l'historien de sainte Catherine de Sienne, ma mère me prenait sur ses genoux, pour verser dans mon cœur les vérités chrétiennes; elle insistait sur la charité et me disait : Il faut toujours voir dans la personne du pauvre la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi, avec quel respect nous portions aux pauvres un morceau de pain, ou un sou! C'était la grande récompense de la semaine. Celui d'entre nous qui avait été sage, et qui avait bien dit ses leçons, avait l'honneur de distribuer les petites aumônes. et d'accompagner sa mère dans les cabanes du village. Lorsque nous avions envie d'un jouet longtemps promis, notre mère nous disait : Si nous donnions cette petite somme aux pauvres?... et le sacrifice était fait de bon cœur. Nous allions ordinairement nous asseoir sur un banc de pierre qui était devant la maison, au bord du grand chemin ; et, dans notre enfantine croyance, nous regardions si les pâles visages des pauvres ressemblaient au crucifix d'ivoire de la chambre maternelle, et nos regards scrutateurs les suivaient dans les détours des sentiers de nos montagnes. Chaque jour, nous visitons une sainte [359] femme, plus grande encore par le cœur que par l'esprit, qui avait ouvert son château aux pauvres; une vieille servante, nommée Séraphine, était chargée des soins de cette noble hospitalité. Nous ne manquions jamais de lui offrir nos petits services, pour la questionner sur les aventures de ses hôtes, si vénérables à nos cœurs. Doux souvenirs d'une enfance chrétienne, aurais-je pu vous oublier?...

758. Vigilance.

Alexandre le Grand, malgré les instances qu'on lui fit, refusa de voir une captive d'une grande beauté. Il écrivit à Parménion, un de ses généraux, qu'il n'avait pas vu, qu'il ne voulait pas voir la femme du roi de Perse, Darius, qu'il avait fait prisonnier, et qu'il ne permettrait pas même qu'on parlât en sa présence de la beauté de cette reine. Gyrus avait aussi refusé de voir Panthéa, épouse d'Astrade, roi des Scythes, quand il l'eut faite captive : Les yeux, dit-il, sont des traîtres dangereux; de vainqueur que je suis, ils pourraient me rendre esclave. Apprenons, des païens eux-mêmes, à veiller sur nos yeux.

759. Porter les fardeaux les uns des autres.

Une dame pieuse d'Alexandrie demanda à saint Athanase de lui donner une pauvre veuve qu'elle pût nourrir chez elle, accomplissant ainsi une œuvre de charité. Saint Athanase lui en fit

choisir une du plus heureux caractère, qui ne cessait de témoigner de toute façon sa reconnaissance à sa bienfaitrice. Celle-ci, trouvant que sa charité n'avait pas assez de mérite dans ces conditions, s'en plaignit à saint Athanase qui ordonna de lui en donner une d'une humeur chagrine et colère. Cette dernière fut plus facile à trouver que l'autre. La pieuse dame la reçut avec bonté, mais bientôt sa nouvelle protégée laissa voir ce qu'elle était. C'étaient des plaintes, des murmures et même des coups quelquefois. La pieuse dame remercia néanmoins saint Athanase, et persévéra dans -cet admirable exercice de charité durant quatre ans, après lesquels elle alla au ciel recevoir sa récompense.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récom-[360]-pense aurez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ?...

760. La mort plutôt que le scandale.

Quand le roi Antiochus eût condamné le saint vieillard Eléazard à mourir, ou à manger des viandes défendues par la loi de Dieu, les amis d'Eléazard lui conseillaient de faire semblant d'en manger, afin de se soustraire à la mort. La feinte est indigne de mon âge, répondit-il, il ne faut pas que les jeunes gens croient qu'à 90 ans j'ai embrassé la religion des infidèles, et soient trompés à mon sujet, pour me conserver un reste de misérable vie. Ce serait là imprimer à ma vieillesse une tâche qui me vouerait à l'exécration. En mourant avec courage, je laisserai à la jeunesse un exemple de générosité. Et dès lors, on le traîna au supplice. La mort plutôt qu'un déshonneur, et surtout qu'une apostasie.

761. Saint Stanislas, duc de Lithuanie.

Il n'est pas rare que des saints aient tout sacrifié plutôt que de perdre la chasteté parfaite. Saint Stanislas se mourait de langueur; les médecins, pour prolonger ses jours, lui indiquaient comme remède le mariage, qui lui donnerait l'espoir de succéder à son père comme roi de Pologne. Il aima mieux mourir. La grande modestie de ce saint inspirait l'amour de la pureté à tous ceux qui le voyaient. La chasteté fait de l'homme un ange.

762. Heureuse mort.

Saint Vincent Ferrier prêchait à Béziers. Un grand pécheur, porté au désespoir, vint l'entendre; et, après le sermon, il se confessa avec tant de douleurs que, quand le saint lui eut imposé une pénitence de sept ans, il s'écria : Oh ! Mon Père, si peu pour tant de crimes ! Vincent réduisit la pénitence à trois jours ; et, comme le pénitent se lamentait plus fort encore, il ne lui prescrivit que la récitation du chapelet. Le pénitent le récita aux pieds même du saint, avec tant de larmes et un regret si profond qu'il expira. La nuit suivante, son âme apparut au saint pour lui dire qu'à cause de sa contrition, elle était entrée dans le Ciel, sans passer par le Purgatoire.

[361]

763. Les feux d'Hippocrate.

La peste ravageait la Grèce. Hippocrate fit allumer partout de grands feux qui purifièrent l'air, et le fléau cessa. La corruption envahirait le monde, si Dieu n'avait semé partout l'Eucharistie comme un foyer salubre, qui nous préserve de la contagion des scandales du siècle.

764. Alfred le Grand, roi d'Angleterre.

Il consacrait tous les jours huit heures à la prière ou à la lecture des livres pieux, huit heures aux affaires de l'État, et huit heures au sommeil et aux autres besoins du corps. Il se levait de bonne heure et se rendait à la chapelle, où il priait étendu sur le pavé. Cela ne l'a pas empêché de mériter le surnom de Grand.

765. Vigueur dans l'éducation.

Les païens eux-mêmes avaient compris qu'une éducation molle était incapable de faire des hommes de dévouement et de sacrifice et des citoyens généreux. Aussi habitaient-ils leurs enfants, dès leurs premières années, à supporter le froid et la chaleur, à se durcir au travail et à la peine. Nous pourrions donner des détails intéressants sur les exercices laborieux et la vie dure auxquels on formait la jeunesse de Sparte et d'Athènes, dans les beaux jours de ces deux républiques ; mais nous aimons mieux mettre sous les yeux les exemples des saints. « Madame Acarie formait ses enfants à cet esprit de mortification qui caractérise le vrai chrétien. Si le service d'un domestique paraissait leur agréer plus que celui d'un autre, elle mettait auprès d'eux le domestique qui leur plaisait le moins. Dans leurs maladies, elle les obligeait de prendre, sans montrer de répugnance, les potions amères qu'ordonnait le médecin. Pour les prémunir contre la sensualité, elle leur faisait servir à table des nourritures communes et, presque toujours, un seul plat. »

766. Saint Basile devant le préfet Modeste.

L'empereur Valens avait chargé le préfet Modeste de faire embrasser à saint Basile, évêque de Césarée [362] en Cappadoce, l'hérésie des Ariens. Modeste vint donc à Césarée et, s'entourant de tout l'appareil de la puissance, il fit comparaître le saint devant lui. Pourquoi n'êtes-vous pas de la religion de l'empereur votre maître? lui dit-il. — Parce qu'un maître plus grand me le défend. — Ne redoutez-vous pas les effets de ma puissance? — De quels effets parlez-vous? — Il s'agit de la confiscation de vos biens, de l'exil, des tourments, de la mort. — Qui ne possède rien n'a rien à perdre. Je trouverai partout ma patrie, car l'univers appartient à Dieu, notre Père. Je n'ai qu'un souffle de vie, les tourments ne tarderont pas de l'éteindre et la mort mettra un heureux terme à ma pénible route. — Jamais personne ne m'a parlé ainsi. — Vous n'avez donc jamais rencontré d'Évêque? Modeste écrivit à Valens : « Nous sommes vaincus, les menaces ne peuvent rien sur Basile, ni les promesses non plus. Il dit qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Basile avait bien raison.

767. Amour du travail.

Madame de Chantai, dit l'auteur de son histoire, s'efforçait d'établir dans l'âme de ses filles l'amour du travail. Dès qu'elles surent tenir l'aiguille, elle leur apprit à broder des nappes pour les autels, à coudre des habits pour les pauvres, à ne jamais rester oisives. En habituant ainsi ses enfants à une vie très active et toujours occupée, Madame de Chantai supprimait une partie des dangers qu'ils devaient plus tard rencontrer dans le monde. L'oisiveté n'est-elle pas, en effet, la mère de tous les vices?

768. Sérapion le Sindonite.

Il se fit esclave d'un païen, afin de pouvoir l'instruire et le convertir. Il y réussit; et son maître affranchit Sérapion et lui donna un habit, une tunique et un livre des Évangiles. Sérapion rencontra aussitôt un pauvre, auquel il donna l'habit; il donna bientôt après la tunique à un second, et, en montrant son Évangile, il disait : Voici celui qui m'a dépouillé de tout. Il alla même jusqu'à vendre ce livre pour secourir une malheureuse veuve. Que son exemple soit une leçon pour ceux qui ont un cœur dur pour les pauvres. [363]

769. Marguerite d'Antioche.

Elle était la fille d'un prêtre des faux dieux. Convertie elle-même au christianisme, elle fut chassée de la maison paternelle et condamnée à garder les troupeaux; elle le faisait avec joie, car elle souffrait pour le Christ. Un préfet du prétoire, qui la rencontra un jour où elle conduisait

ses brebis aux pâturages, fut ravi de sa beauté et résolut d'en faire son épouse; il la fit venir auprès de lui, mais apprenant qu'elle était chrétienne, il la cita, avec grand appareil à son tribunal. Quel est ton nom? lui demanda-t-il. Les hommes m'appellent Marguerite; mais, au saint baptême, j'ai reçu un nom plus illustre : je me nomme Chrétienne, et je confesse de cœur et de bouche que je suis la servante de Jésus-Christ. Olybrius la somme de sacrifier aux dieux, la menaçant des derniers supplices si elle s'y refusait. « Si mon Sauveur Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme tu as la folie de le prétendre, répondit Marguerite, et s'il n'était pas véritablement Dieu et homme tout à la fois, tes menaces pourraient m'effrayer ; mais parce qu'il est le roi du ciel et de la terre, et qu'il a une puissance telle que s'il voulait, à l'instant, il t'engloutirait tout vif dans l'enfer, quelle stupidité ne serait-ce pas que d'abandonner un tel Seigneur pour courber la tête devant de vaines idoles? Donc, juge, écoute et sois assuré que je n'obéirai pas aux édits des empereurs. Tue-moi si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, tu peux me mettre à mort; mais me séparer de l'amour du Christ, jamais ! » Le tyran, en effet, la fit déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des torches ardentes, descendre dans une chaudière d'eau bouillante. Marguerite supporta tout avec un courage qui convertit un grand nombre de spectateurs, qu'Olybrius fit aussitôt décapiter. À la fin, il fit abattre, par le glaive, la tête de la jeune héroïne.

770. Chants d'un lépreux.

Le B. Louis de Grenade rapporte qu'un chasseur, s'engageant dans une grande forêt, entendit le son d'une très belle voix, qui chantait de pieux cantiques. Il s'avance et trouve, dans une pauvre cabane, un misérable lépreux, le corps tout couvert d'ulcères. Quoi, [364] pauvre infortuné, lui dit-il, c'est vous qui chantez ainsi? — Ah! Mon frère, répondit le lépreux, c'est mon état même, si triste à vos yeux, qui lait le sujet de ma joie. Une muraille de boue me sépare de mon Dieu. Cette muraille tombe comme vous voyez. J'ai donc raison de me réjouir. Méritons le ciel et nos cœurs seront dans la joie, même au temps de l'épreuve.

771. Sainte Hyacinthe Mariscotti, Clarisse de Viterbe.

À la fin de sa carrière, apprenant que les plus célèbres médecins de la ville, conféraient sur les moyens de la sauver : Remerciez-les de leur bonne volonté, dit-elle; mais dites-leur que demain, je serai dans le ciel auprès de mon Fiancé. Puis elle se confessa plusieurs fois, et murmura : Jésus, Fiancé de mon âme, venez à mon secours. Je remets mon âme entre vos mains; et elle s'endormit dans le Seigneur. Il fait bon mourir, quand on a gardé fidèlement pour Dieu la virginité.

772. Cyrille de Césarée.

Un trait merveilleux de la part d'un enfant, nommé Cyrille, fit l'admiration de la ville de Césarée, en Cappadoce. Le père de Cyrille était idolâtre. Dans sa haine du nom Chrétien, il avait chassé son fils de sa maison, l'abandonnant sans secours à la charité publique. Cyrille fut amené par des soldats en présence du gouverneur. « Mon enfant, lui dit le juge avec douceur, il ne tient qu'à toi de rentrer dans les bonnes grâces de ton père, sois sage et renonce à ta superstition. » Le saint enfant répondit : « Je me réjouis d'être chassé de la maison de mon père; Dieu me recevra dans sa demeure. »

Alors le juge prenant un ton propre à intimider un enfant, le menaça des plus cruels supplices; il le fit lier comme pour le conduire au lieu de l'exécution; il ordonna de préparer un bûcher et d'y mettre le feu. Le courage de Cyrille n'en parut que plus assuré. Il se laissa conduire, sans verser une larme; on l'approcha du feu comme pour l'y jeter; mais il ne perdit rien de sa

constance. Le juge avait secrètement donné l'ordre de ne pas aller plus loin. Quand on vit que l'aspect du supplice n'avait fait aucune impression sur [365] lui, on le ramena au juge, qui lui dit : Tu as vu le feu, tu as vu le glaive, seras-tu sage à présent; et, par ta soumission à ma volonté et à celle de ton père, mériteras-tu qu'il te rende son affection, et qu'il te reçoive chez lui? Le jeune Cyrille répondit : Vous m'avez fait grand tort de me rappeler: je ne crains ni le feu, ni l'épée. Ne tardez pas à me faire mourir, pour que j'aie plus promptement à Dieu. Les assistants pleuraient, en l'entendant parler; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer ainsi. Vous devriez m'encourager et m'animer à tout souffrir. Vous ne savez pas quelle est la gloire qui m'attend. Laissez-moi finir ma vie mortelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il reçut la couronne du martyr.

773. Une servante d'auberge.

La Bienheureuse Marguerite naquit à Louvain (Belgique), au commencement du XIII^e siècle, de parents pauvres, mais vertueux. Dès son enfance, répondant aux soins de sa mère, elle manifesta des sentiments de foi, auxquels elle resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Quand elle fut en âge de travailler, elle entra au service d'un de ses parents, nommé Amand, qui était aubergiste et qui, par charité chrétienne, donnait souvent l'hospitalité à de pauvres pèlerins, qui n'avaient pas le moyen de payer leur gîte. Marguerite profita à cette école de vertus. Elle remplissait, avec la plus exacte fidélité, tous les devoirs de sa charge, se faisait un plaisir de prodiguer ses soins aux membres souffrants de J.-C., et n'était jamais plus heureuse que quand elle avait exercé en leur faveur quelque acte de charité. Elle fit de bonne heure vœu de chasteté perpétuelle; et, comme elle évitait scrupuleusement tout ce qui aurait pu porter la moindre atteinte à la fleur de son innocence, elle fut nommée la *fière Marguerite*.

Cependant, Amand et sa femme avaient depuis longtemps formé le projet de se retirer dans un monastère. Pour réaliser leur dessein, ils vendirent leurs biens, et Marguerite, désormais sans place, se résolut à prendre le voile dans un couvent de l'ordre de Saint-Basile. La veille du jour où Amand et son épouse devaient quitter leur maison, des voleurs déguisés en pèlerins, se présentèrent pour coucher et [366] furent bien accueillis; mais, pendant que Marguerite était allée chercher du vin, dans un vase qui se voit encore à Louvain, ces brigands assassinèrent ceux qui venaient de les accueillir avec tant de charité. Quand Marguerite rentra, elle fut arrêtée et traînée hors de la ville. Les voleurs après l'avoir maltraitée, se demandaient ce qu'ils feraient d'elle; l'un d'eux, plus compatissant que ses compagnons, offrit pour la sauver de la prendre pour sa femme. Marguerite préféra la mort; elle fut à l'instant même poignardée, et son corps fut jeté dans la Dyle. Dieu voulant faire connaître combien la vie de Marguerite lui avait été agréable, permit que son corps flottât sur les eaux. Une lumière céleste l'entourait, et on entendait dans les airs des chants harmonieux.

774. Le cœur gâté fait mal à la tête.

C'est une vie coupable qui fait tous les hérétiques et tous les impies. Bouguer était un savant incrédule du XVIII^e siècle. Après sa mort, d'Alembert put dire : « Nous venons de perdre la meilleure tête de l'Académie. » Or, dans les entretiens qu'il eut avant la fin de sa carrière, avec le Père la Berthonie, entretiens qui préparèrent sa conversion, il lui dit : « Je n'ai jamais été incrédule, mon père, que parce que j'étais corrompu. Allons au plus pressé; mon cœur a plus grand besoin d'être guéri que mon esprit. »

775. Rester chez soi.

Rien de plus merveilleux que la marche triomphale de Catherine de Sienne, à travers les villes d'Italie. Quels admirables effets de grâce produits par sa seule présence ! Mais les triomphes de sa modestie au milieu des hommes, ne faisaient point oublier à la sainte la douceur de sa retraite. Les heures passées dans l'agitation de la vie extérieure lui semblaient des années. Aussitôt qu'elle le pouvait, elle revenait dans sa cellule pour y retrouver Celui que son cœur aimait uniquement.

776. Dieu.

Rufin et Valère étaient les intendants d'un palais impérial des Romains, dans le territoire de Soissons. Le préfet du prétoire, Rictiovare, ayant appris qu'ils [367] étaient chrétiens, les fit amener à son tribunal : Quels Dieu adorez-vous? leur demanda-t-il. Ils répondirent : « Nous adorons un seul Dieu tout-puissant, immuable, éternel, créateur de toutes les choses visibles, gouvernant tout, et un seul Seigneur Jésus-Christ. Quant à ces dieux, vains simulacres faits de la main des hommes, avec une matière sujette à corruption, nous ne les adorons pas. La substance divine existant avant le temps n'est pas sujette à ces vicissitudes, elle demeure éternellement simple et parfaite. » Rictiovare les fit battre avec des lanières armées de plomb ; mais les glorieux martyrs restèrent fermes au milieu des tortures ; et eurent la tête tranchée pour la cause de Dieu.

777. Un mot de saint Macaire.

Saint Macaire, interrogé par deux personnes, qui lui demandaient comment elles devaient prier, leur dit : « Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles, contentez-vous de dire au Seigneur : Que votre volonté soit faite ! » Mais il est meilleur encore de dire fréquemment et tout entier le Notre Père, que N.-S. nous a lui-même appris.

778. Kircher.

Le fameux astronome Kircher, voulant convaincre un de ses amis qui doutait de l'existence de Dieu, se servit d'un ingénieux moyen. Il plaça sur sa table un magnifique globe céleste. À peine le visiteur était-il entré, qu'il remarqua ce globe, et demanda à Kircher s'il lui appartenait. Kircher répondit qu'il ne lui appartenait pas, et même qu'il n'avait pas de possesseur. Il faut nécessairement, ajouta-t-il, qu'il soit venu ici par un pur effet du hasard. — Vous plaisantez sans doute ? reprit l'étranger. Mais l'astronome continua de soutenir sérieusement son assertion. Lorsqu'enfin il s'aperçut que son visiteur commençait à témoigner de la mauvaise humeur, il profita de cette occasion, pour lui adresser ces paroles : Vous ne voulez pas croire, et vous trouvez insensé d'admettre que ce petit globe existe par lui-même et qu'il doit uniquement au hasard de se trouver à la place où vous le voyez ! Mais comment pouvez-vous donc croire que le ciel, avec ses planètes et ses mil-[368]-lions d'étoiles, soit le résultat d'un pur caprice du destin ? L'étranger se tut. Il ne trouvait rien à répliquer à un argument aussi décisif.

779. Remords d'un fratricide.

L'empereur Constant II avait fait assassiner inhumainement son frère Théodose. D'affreux remords présentèrent dès lors, sans relâche, à son esprit, l'image de son frère. Théodose sanglant le poursuivait sans cesse, une coupe à la main, en lui disant : Bois, frère barbare, le sang de ton frère. Vainement Constant voulait fuir ce fantôme, la funeste image était toujours devant lui, ne lui laissant ni trêve, ni sommeil. Ce supplice dura jusqu'à ce qu'il trouvât la mort dans un bain, où il fut assommé avec un vase de bronze, l'an 668.

780. La comtesse Féria.

Elle avait pris l'habit de Sainte Claire, et ses délices étaient de demeurer au pied des autels. Une dame de ses parentes lui demandait ce qu'elle faisait durant ces longues heures. « Ah! dit-elle, j'y demeurerais toute l'éternité ! Mais que n'y fait-on pas : on aime, on loue, on remercie, on prie. Que fait le pauvre devant le riche, le malade devant le médecin, l'altéré à une source pure ? » Heureuses les âmes qui visiteront le Saint-Sacrement avec la même ferveur. Si on se sent aride dans ces visites, que l'on se serve d'un livre, et en particulier des Visites au Saint-Sacrement, de saint Liguori.

781. Tout est à craindre de qui ne craint pas Dieu.

Ôtez la religion et la crainte de Dieu, il ne reste plus que la peur des gendarmes ; et si on peut dire : Pas vu, pas pris, votre argent ni votre vie, ne sont guère en sûreté. Un homme d'esprit a dit : Après Dieu, je ne crains rien tant, que celui qui ne craint pas Dieu. Un jour d'Alembert et Condorcet dînaient chez Voltaire, ils voulurent parler impiété. Mais Voltaire les arrêta tout court : Attendez, leur dit-il, que j'aie fait retirer mes domestiques ; car je ne veux pas être égorgé cette nuit. [369]

782. Heureux ceux qui pleurent.

La sainte Vierge apparut un jour à sainte Lutgarde avec des habits de deuil, et avec une telle douleur, que la sainte lui demanda comment elle était dans un état si digne de compassion. Marie lui répondit que cela venait des hérétiques Albigeois, qui attiraient la colère de son Fils sur le monde, et que pour l'apaiser, il fallait entreprendre un jeûne de sept ans. Lutgarde l'accepta de grand cœur, et le pratiqua fort rigoureusement; après ces sept ans, N.-S. lui demanda encore un second carême de sept ans, pour les pécheurs catholiques, et la sainte le fit, et elle ne cessait de pleurer et de prier pour les pauvres pécheurs. Elle en convertit par là un grand nombre. Ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes. N.-S. lui apparut un jour, il la remercia d'avoir si bien plaidé la cause des pécheurs, et de sa main il essuya son visage inondé de pleurs. Vous qui vivez dans les souffrances, sachez qu'au ciel, Dieu essuiera toutes les larmes des yeux de ses élus; mais pleurez quelquefois sur les pauvres infidèles et sur les pécheurs.

783. Le pauvre Servolus.

Saint Grégoire parle d'un pauvre, nommé Servolus, qui vivait à Rome, des aumônes des fidèles ; car, étant bien infirme, il ne pouvait pas travailler. Il partageait avec les autres le peu qu'il recevait, et s'en réservait une partie pour se procurer des livres de piété. Comme il ne savait pas lire, il demandait comme une grande charité qu'on lui lit une bonne lecture. Cette pratique lui fit acquérir une grande patience et une admirable connaissance des choses divines.

Lorsqu'il fut près de mourir, il pria ses amis de lui continuer ses chères lectures ; mais avant d'expirer, il les interrompit en disant : « Taisez-vous, n'entendez-vous pas comme tout le paradis retentit de chants et d'harmonies? » En disant ces paroles, il rendit doucement le dernier soupir. Nourrissons nos âmes par de saintes lectures, et préparons-nous par là à une sainte mort.

784. Ne pas tarder.

Le général d'Eudeville, commandant supérieur du [370] génie, en Algérie, en 1877, devenu malade, demanda aussitôt les sacrements. À ceux qui lui disaient : Votre état ne l'exige pas encore, il répondit : Il n'est jamais trop tôt, quand il s'agit de régler les affaires de sa conscience.

785. Présence réelle.

Vitiking était un chef saxon, ennemi de la foi et persécuteur des chrétiens. Charlemagne le convertit et voulut être son parrain au jour du baptême. Vitiking, pour s'instruire plus à l'aise

des vérités catholiques, se déguisa un jour sous les haillons d'un mendiant, et vint dans cet état assister aux cérémonies de la semaine sainte. Or, pendant que le prêtre donnait la communion, il vit un bel enfant qui souriait aux uns et repoussait les autres. Il raconta cette vision à Charlemagne, qui l'instruisit du mystère de l'Eucharistie et lui donna un prêtre qui pût lui dire tous les jours la Sainte Messe, après son retour en Saxe. Quand nous avons le bonheur de communier, soyons de ceux que Notre-Seigneur accueille par un sourire.

786. Le désordre du cœur amène celui de l'esprit.

Théodore de Bèze était un ministre protestant de Genève, presque aussi fameux que Calvin. -Saint François de Sales eut avec lui plusieurs entretiens, dans "lesquels Bèze parut convaincu de la vérité catholique ; mais il ne se convertit pas. Deshaies, gouverneur de Montargis, se trouvant à Genève, entra par sa belle humeur dans l'intimité de Bèze. Il lui demanda un jour comment un homme tel que lui, pouvait être attaché à la réforme de Calvin. Bèze, se levant, fit entrer une jeune fille, fort belle, et dit à Deshaies : « Voici ce qui m'attache à la religion. »

787. Dieu veille sur les siens.

Saint Félix, prêtre de Noie, dans la Campanie, travaillait avec zèle à la conversion des païens, qui mirent des soldats à sa poursuite. Pour leur échapper, Félix s'engagea dans un passage étroit, entre deux murailles, et comme ce passage était sans issue, il ne pouvait que tomber entre les mains de ses [371] bourreaux; mais à peine y était-il entré qu'une araignée vint tresser sa toile à l'ouverture du passage ; et, quand arrivèrent les soldats, voyant cette toile d'araignée, ils ne songèrent pas à le chercher dans cet endroit. Félix, échappé ainsi à la mort, bénit la Providence qui s'était servi d'un vil insecte pour le sauver.

788. Pourquoi nous avons deux oreilles.

Xénon, se trouvant un jour en compagnie d'un jeune homme, qui parlait beaucoup, lui dit : Sachez que si nous avons deux oreilles et seulement une bouche, c'est afin que nous écoutions deux fois plus que nous ne parlons.

789. On peut exhorter au plus parfait.

Rien n'est plus remarquable que l'exemple de saint Bernard; nous en empruntons les détails aux historiens les plus fidèles de son admirable vie. Ce saint, dans la fleur de son adolescence, à vingt ans, commença à sentir le mouvement de la grâce qui le poussait au désert; non seulement il triompha des oppositions de sa famille, mais il entraîna dans son projet son oncle et ses frères, et emmena avec lui à Cîteaux, trente gentilshommes des plus illustres. Pour augmenter le petit troupeau qu'il avait réuni, cet incomparable jeune homme avait une grâce merveilleuse et toute céleste. En sorte, que, lorsqu'il parlait en public ou en particulier, les mères cachaient leurs enfants; les femmes retenaient leurs maris; les amis écartaient leurs amis.

790. César de Buz.

Cet homme vénérable opposait à toutes les tentations, le crucifix qu'il portait sur sa poitrine ; mettant la main sur cette armure redoutable à Satan, il disait : Voici la croix du Seigneur, fuyez, ennemis ! Faites comme lui, et je vous promets la victoire.

791. Aimons la Croix!

Rien n'est beau comme la confiance calme et résignée de la pauvre et sainte bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Elle marchait dans son rude chemin, accablée d'afflictions, joyeuse en esprit, ne comptant [372] pas ses peines, puisque Dieu les lui envoyait, et ne lui demandant point d'en diminuer le nombre, ni d'en alléger le poids... Elle estimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y

bénissait des occasions de pénitence. Aux plus misérables, la maison paternelle est un lieu de repos; il n'y a point d'indigence ni d'afflictions d'esprit, ni de disgrâces corporelles qui les empêchent d'y trouver cette joie qui surpasse toutes les joies de la terre, le bonheur d'être aimé. Germaine n'avait pas sa part légitime ; il n'y avait rien pour elle; on ne lui faisait pas sa place au foyer; à peine lui accordait-on, dans la maison de son père, un asile et un abri ; sa marâtre irritée la renvoyait dans quelque coin et la réduisait à prendre son repas dans l'étable, ou sur un tas de sarments au fond d'un couloir.

Peu satisfaite de tant de dureté, cette femme, par un caprice de son humeur méchante, défendait encore à Germaine d'approcher les autres enfants de la famille, ses frères et sœurs, qu'elle aimait tendrement; car elle cherchait toutes les occasions de les servir, sans témoigner aucune jalousie des préférences odieuses dont ils étaient l'objet et dont elle était la victime. Dieu lui apprenait à aimer assez les souffrances pour accepter avec joie ces humiliations et ces injustices; elle se taisait et se cachait; et, comme si la croix eût été encore trop légère, elle y ajoutait des austérités ; elle se refusa, durant toute sa vie, toute autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau. C'est par là qu'elle mérita la gloire et le bonheur du ciel.

792. Châtiments du blasphème.

Les païens eux-mêmes n'épargnaient pas ceux qui blasphémaient leurs faux dieux ; et Socrate mourut pour avoir été accusé de ce prétendu crime. Nabuchodonosor, ce roi infidèle, porta un décret ordonnant qu'on mît à mort le blasphémateur et qu'on renversât sa maison. Si personne ne défend l'honneur de Dieu, il saura assez se venger lui-même, et, s'il ne le fait en ce monde, il le fera dans l'autre. Celui qui maudit Dieu entendra cette sentence : Retirez-vous, maudit, allez au feu éternel. Allez blasphémer avec les dé-[373]-mons, puisque vous ne m'avez pas béni avec les saints.

793. Apparition d'un général russe.

Le comte Orloff, s'entretenant avec un général russe, se moquait avec lui de toutes les choses saintes et même de l'enfer. À la fin, ils convinrent sérieusement ensemble que le premier qui mourrait viendrait dire à l'autre ce qu'il y a par-delà le rideau. Quelque temps après, éclate la guerre avec Napoléon Ier. Le général part avec l'armée. Tout à coup, le comte Orloff, au fort de la campagne, voit, un matin, le général pâle et tremblant ouvrir les rideaux de son lit et lui dire : Il y a un enfer et j'y suis. Orloff se lève, effaré, et court porter cette nouvelle au comte Rostopchine, oncle de Mgr de Ségur, qui nous a conservé ce récit.

794. Le chapelet.

Saint Liguori, saint Léonard de Port-Maurice conseillent à tous les fidèles la récitation de trois Ave Maria, chaque jour, en l'honneur de l'immaculée Conception de Marie, pour obtenir d'elle d'être préservés du péché et surtout des fautes contre la vertu des anges. Rien n'est assurément plus facile. Mais les fervents serviteurs de Marie ne s'en contentent point. Ils récitent encore le chapelet. L'histoire nous apprend que de grands généraux et de grands rois, comme Louis XIV, le récitaient tous les jours. « On a toujours remarqué, dit le B. Grignon de Montfort, que ceux qui portent la marque de la réprobation, comme tous les hérétiques, les impies, les orgueilleux et les mondains, méprisent l'*Ave Maria*, le chapelet. Les hérétiques apprennent et récitent encore le *Pater*, mais pas l'*Ave Maria*, ni le chapelet. C'est leur horreur, ils porteraient plutôt sur eux un serpent qu'un chapelet.

« Les orgueilleux aussi, quoique catholiques, comme ayant les mêmes inclinations que leur père Lucifer, n'ont que du mépris ou de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet

comme une dévotion qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent pas lire. Au contraire, on a vu par expérience que ceux et celles, qui ont d'ailleurs [374] de grandes marques de prédestination, aiment, goûtent et récitent avec plaisir *l'Ave Maria*.

« Je ne sais comment cela se fait, ni pourquoi; mais cela est pourtant vrai : je n'ai pas un meilleur secret pour connaître si une personne est de Dieu, que d'examiner si elle aime à dire *l'Ave Maria*... et le chapelet. Je dis : Si elle aime à dire, car il peut arriver qu'une personne soit dans l'impuissance de le dire, mais elle l'aime toujours... Je vous prie donc instamment par l'amour que je vous porte en Jésus et Marie... de réciter... le chapelet et même, si vous en avez le temps, le rosaire tous les jours; et vous bénirez, au moment de votre mort, le jour et l'heure où vous m'aurez cru. »

795. Potamienne.

C'était une jeune esclave d'une grande beauté qui résistait, avec une constance sans égale, aux sollicitations de son maître. Celui-ci, pour se venger de cette héroïque vertu, dénonça Potamienne comme chrétienne au préfet de la ville. Le préfet menace la jeune vierge de la traîner au supplice, si elle refuse plus longtemps de se rendre aux criminels désirs de son maître. Potamienne répond qu'elle préfère la mort à la perte de sa vertu, et on la condamne à être dépouillée de ses vêtements et à être plongée vive dans une chaudière de poix bouillante. Sans s'émouvoir de la sentence qui la condamne à mourir, la vierge ne craint que de se voir exposée sans vêtements aux regards de la foule. « Par la vie de l'empereur, dit-elle au préfet, je vous conjure d'épargner cette confusion à ma pudeur. Si l'on tient à mes habits, qu'on les soulève peu à peu, à mesure qu'on me descendra dans la chaudière. » Basilide, chargé de l'exécution de l'arrêt du tyran, admirant la vertu de Potamienne, la traite avec respect et acquiesce à sa demande. En reconnaissance, Potamienne lui dit : « Au ciel, Basilide, je me souviendrai de vous. » Et elle expire dans les tourments. Trois jours après, Basilide était chrétien et martyr.

796. Reconnaissance et respect à ceux qui nous instruisent.

Alexandre le Grand avait coutume de dire qu'il était [375] plus redevable à son précepteur et à son maître qu'à son père Philippe, car si celui-ci lui avait donné la vie, celui-là lui avait appris à bien vivre.

L'empereur Théodose demanda un précepteur pour son fils au pape Damase, qui lui donna le diacre Arsène. Théodose, confiant son fils à Arsène, dit à ce dernier : Désormais, vous serez plus son père que moi-même. Un jour que l'empereur trouva son fils assis devant son précepteur debout, il en manifesta son mécontentement et ordonna qu'il reçût ses leçons debout et tête nue.

797. Solitude.

« La crainte que sainte Colette avait de ternir la pureté de son cœur, écrit fauteur de la vie de sainte Claire, lui faisait éviter toutes les compagnies, même celles des personnes de son sexe ; ou, si quelquefois elle voyait ses amies, ce n'était que pour leur donner des instructions salutaires sur les dangers et les vanités du monde. Ses discours avaient une onction secrète qui touchait les cœurs les plus insensibles. »

798. Le commencement et la fin de la vie.

Les enfants et les moribonds doivent être, aujourd'hui surtout, l'objet de tout notre zèle.

Sainte Angèle Mérici, fondatrice des Ursulines, dans sa jeunesse, assemblait les jeunes filles de sa ville natale, surtout les plus ignorantes, et leur enseignait, avec une patience héroïque, la

doctrine chrétienne. Elle ne les abandonnait point qu'elle ne les vît pleinement instruites des vérités de la foi. De nos jours, d'admirables jeunes filles recherchent, dans nos campagnes et dans nos villes, les enfants ignorants auxquels on n'apprend plus à connaître Dieu à l'école. Elles leur enseignent le catéchisme avec une patience et un zèle au-dessus de tout éloge. Il faudrait des âmes dévouées qui s'appliquassent à cette œuvre dans toutes nos paroisses. Mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est de rechercher les malades dans les bourgs et dans les villes. Hélas ! Un trop grand nombre d'entre eux meurent sans s'en douter, avant que le prêtre soit averti ; quel malheur épouvantable ! Des vierges chrétiennes qui, dans chaque rue, s'informeront de tous les malades, les verront, les [376] prépareront à la visite du Pasteur, feront appeler celui-ci de bonne heure, et qui, même après qu'il aurait rempli son ministère, assisteront les mourants jusqu'à la dernière heure avec intelligence et esprit de foi, seraient comme les pourvoyeuses du Paradis et comme des barrières qui fermeraient l'enfer à une multitude de pauvres âmes. Pour aider ceux de nos lecteurs qui consacreront leur dévouement au soin spirituel des malades, et des enfants nous avons publié une *Méthode pour assister les mourants*, et une *Méthode pour préparer les petits enfants au sacrement de pénitence*.

799. Un mot de Thiers.

Qui mange du Pape en meurt. Napoléon Ier voulut faire la guerre à l'Église et fut excommunié. Il dit dans sa colère : « Le Pape croit-il que l'excommunication fera tomber les armes des mains de mes soldats ? » Quelque temps après, il entreprend, avec six cent mille hommes, la campagne de Moscou. Les Russes fuient devant son armée ; il ne peut pas combattre, et ses soldats, transis de froid, laissent tomber leurs armes et tombent avec elles, glacés par la mort ; c'est à peine si quelques dizaines de mille de ces hommes revoient leur patrie.

800. Le prêtre.

C'est le ministre de Dieu, le dispensateur de ses mystères, l'ambassadeur de Jésus-Christ. Si, succombant sous le poids de la faiblesse humaine, le prêtre oublie sa dignité, nous devrions encore respecter en lui le caractère auguste dont il est revêtu.

« Madame de Chantal, écrit l'auteur de sa vie, entourait de la plus grande vénération les prêtres, entre les mains desquels s'offre tous les jours la Victime sans tache. Elle se recommandait à leurs saints Sacrifices ; et quand l'un d'eux lui promettait de se souvenir d'elle au Saint Autel, elle disait que cette promesse lui était plus chère que si tous les rois de la terre lui eussent promis de la couronner et de la rendre souveraine du monde. »

801. Dévotion à Marie.

Il faut, de bonne heure, la faire goûter à l'enfance, [377] Virginie Bruni faisait tous ses efforts pour inspirer à ses enfants confiance et amour envers la très sainte Vierge. Se considérant elle-même comme la nourrice de ses propres enfants, elle disait à Marie : Je veux que vous soyez leur Mère, et vous devez l'être. — Mes enfants, répétait-elle souvent, n'oubliez pas que votre vraie Mère est en Paradis, c'est la Sainte Vierge ; pour moi, je tiens seulement ici-bas sa place auprès de vous. Chaque jour, en leur présence, elle implorait à haute voix sur eux la protection de cette divine Mère. Plusieurs fois le jour, elle leur disait : Allez un instant à l'église saluer votre Mère Marie ; dites-lui que vous êtes ses enfants et dites-le lui bien. Certains jours de la semaine, elle leur suggérait de s'imposer quelques légères mortifications en l'honneur de Marie, et

fréquemment, à table, elle les engageait à se priver, ou tout à fait, ou en partie, de quelque mets, par amour pour elle.

802. Manière de combattre les tentations contre la foi.

Saint Vincent de Paul, violemment tenté contre la foi, écrivit son acte de foi et le plaça sur son cœur, convenant avec N.-S. que, chaque fois qu'il y porterait la main, ce serait un témoignage qu'il désavouait la tentation.

803. Refuge des pécheurs.

Jeune encore, et cependant depuis dix-sept ans engagés dans une vie criminelle, Marie l'Égyptienne, au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, se rend à Jérusalem et veut entrer dans l'église à la suite des fidèles nombreux qui s'y pressent, pour vénérer le bois auguste sur lequel mourut le Sauveur ; mais une main invisible la repousse. Persuadée que sa vie criminelle la rend indigne de pénétrer dans l'assemblée des saints, elle jette un regard suppliant sur une image de la Vierge exposée dans le vestibule du saint lieu. « Je ne suis pas digne, dit-elle, ô Vierge immaculée, de lever vers vous des yeux souillés par tant de crimes ; mais puisque vous avez donné le jour à Celui qui est venu sur la terre pour sauver, les pécheurs, ne dédaignez pas ma prière. Laissez-moi entrer dans le temple pour vénérer la croix de votre [378] Fils, et dès que j'aurai vu ce bois sacré, je renoncerai au monde et je me remettrai entre vos mains pour faire tout ce que vous voudrez de moi. »

Après cette prière, elle entre dans l'église sans trouver de résistance, se prosterne, adore la croix ; puis revient de nouveau devant le tableau de la Vierge pour conjurer Marie de lui apprendre ce qu'elle doit faire. Alors retentit à son oreille une voix qui lui crie : « Franchis le Jourdain et tu trouveras le repos. » — « Je pars, dit-elle, mais Vous par qui est venu le salut du monde, ne m'abandonnez pas ! » Aussitôt, elle se met en route ; un passant lui donne trois deniers avec lesquels elle achète trois pains, et elle se dirige en toute hâte vers le fleuve. Elle passe la nuit dans une église bâtie sur ses rives ; et le lendemain, elle entre dans le désert. Impossible de dire les assauts qu'elle eut à soutenir pendant dix-sept ans. Quand la tentation l'assaillait, elle se prosternait en esprit aux pieds de Celle qui a mis au monde le Dieu de toute pureté. Alors une lumière céleste inondait son âme, et elle ne se relevait qu'après avoir été consolée par son éclat. Pendant quarante-sept longues années passées au désert, la Mère de Dieu fut sa force et son soutien. Après ces quarante-sept ans, le Seigneur envoya le moine Zozime, à la pécheresse, devenue sainte par la puissance de la Vierge immaculée. Zozime porta le Saint Viatique à Marie l'Égyptienne qui bientôt après alla recevoir au ciel la couronne réservée à sa pénitence.

804. Bon père et bon fils.

Auguste II, roi de Saxe, s'étant déguisé, regardait plusieurs ouvriers travaillant à la route dans les environs de Dresde. Il en remarqua un qui travaillait avec plus d'ardeur que les autres et chantait de bon cœur. S'approchant de lui, il lui demanda combien il gagnait. — Quatre gros, répondit-il. — C'est peu pour vivre, fit le roi. — Ah ! Monsieur, il faut de plus qu'avec ce salaire je paie des intérêts et m'assure un capital pour l'avenir. — Que voulez-vous dire ? — Venez avec moi, et je vous l'expliquerai ; et prenant l'inconnu par la main, l'ouvrier le conduisit dans sa chaumière. Lui montrant deux vieillards qui étaient là : Voici, dit-il, mon père et ma mère, qui ont eu [379] bien de la peine pour m'élever. Ils ne peuvent plus rien faire, il faut qu'en les nourrissant, je leur paie les intérêts de ce qu'ils ont fait pour moi. Puis menant l'inconnu dans un autre appartement, il lui montra six enfants ; il faut qu'en les élevant, je forme un capital

dont ils me paieront les intérêts dans ma vieillesse. L'inconnu loua l'ouvrier et se retira. Le lendemain, un officier du palais vint dire à l'ouvrier que le roi le mandait. Le brave homme, tout étonné, devine cependant que son visiteur de la veille pourrait bien être le roi. Il prend son plus bel habit et se rend au château royal. Un chambellan lui compte 300 écus. L'ouvrier veut remercier le roi et tombe à genoux en pleurant. Auguste II, le félicitant encore, lui assure que, désormais, il s'occupera de sa famille avec la même libéralité.

805. Nos modèles.

Saint Antoine visitait avec respect tous les solitaires des déserts. Il observait avec soin les vertus qui éclataient dans chacun ; et il cherchait à les pratiquer lui-même, empruntant à l'un l'humilité, à l'autre, la mortification, à celui-ci, l'esprit de prière, à celui-là, la charité ou la douceur. En étudiant la vie des saints, nous devrions faire comme saint Antoine, et nous approprier les vertus qui éclatent dans chacun d'eux. Heureux ceux qui, dans toutes leurs œuvres, leurs paroles, leurs pensées, se disent à eux-mêmes : « Comment les saints de ma condition auraient-ils agi, parlé, pensé, s'ils s'étaient trouvés dans la même situation que moi ? Je veux agir, parler et penser comme eux ! »

806. Légitime défense.

Amolon, duc de Champagne, fit enlever par force à ses parents, une jeune fille de noble famille. Cette innocente colombe cherche d'abord à résister aux sollicitations coupables par les larmes et les prières ; mais quand elle voit qu'elle n'obtient rien, elle s'élanche sur le duc, lui arrache son épée et l'en perce de part en part ; le duc tombe baigné dans son sang ; et avant de mourir, il recommande de ne pas venger sa mort, avouant qu'il était seul coupable. La jeune fille s'enfuit, fait septante kilomètres à pied, et arrive à Cha-[380]-lon-sur-Saône auprès du roi Gontran, auquel elle raconte son histoire. Le roi l'accueille avec bonté, admire sa vertu et la prend sous sa protection.

807. Malheur à vous qui riez.

Au printemps de sa vie, Marie Péronne de Châtel, qui, plus tard, devint une des premières Mères de la Visitation, allait souvent dans les fêtes et les soirées du monde. Il n'était pas rare, au sortir des réunions où elle avait le plus brillé, de la trouver baignée de larmes. Il y avait dans son cœur un abîme qui s'élargissait sans cesse, et qui lui paraissait d'autant plus profond, qu'elle y jetait plus de plaisirs. Alors, ardente comme elle l'était, passant vite aux extrêmes, on l'entendait toute parée encore des ornements du bal, s'écrier en pleurant : « Marie Péronne, tu n'auras jamais de paix que dans un cloître ! » Elle devint, en effet, une des premières Visitandines.

808. Mort d'Hunéric.

Cette mort n'est-elle pas elle-même, comme celle des persécuteurs de l'Église, une preuve de la Divinité de J.-C. ? Elle fut la plus tragique et la plus épouvantable que l'on ait jamais vue sur la terre, car saint Victor d'Utique dit que les vers le rongèrent et le consumèrent tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute qu'il entra en frénésie, qu'il mangea ses propres membres, et que le soleil s'éclipsa à sa mort des trois quarts de son globe, comme pour témoigner de l'horreur pour ses crimes : et saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps, et qu'il eut la même fin que le misérable Arius, dont il avait soutenu si fortement la doctrine, osant nier comme lui la Divinité de Jésus-Christ.

809. Rose.

Quelque temps avant la grande révolution française, Mme d'Aigremont avait à son service une pauvre fille nommée Rose. Après que la Révolution eût éclaté, M. d'Aigremont et son fils périrent sur l'échafaud. Mme d'Aigremont, dépouillée de ses biens, est réduite à cacher ses larmes et sa misère dans une obscure demeure. Cette pauvre veuve, abandonnée de tous, trouve un ange consolateur dans son ancienne ser-[381]-vante. Elle n'a point d'abri : Rose partage avec elle la petite chambre qu'elle a louée. Rose a perdu ses parents : Mme d'Aigremont passe pour sa mère. De fait elle lui a longtemps servi de mère, et Rose n'est-elle pas digne d'être sa fille ? La noble maîtresse manque de pain, la généreuse domestique travaille pour lui en procurer.

Mme d'Aigremont recouvra après la terreur les débris de sa fortune. Il ne lui restait plus d'enfants, elle voulut adopter sa bienfaitrice. Mais Rose aimait sa condition ; elle refusa de devenir la fille adoptive de Mme d'Aigremont, pour être toujours sa servante. Tant que vécut sa respectable maîtresse, elle voulut la servir seule ; et après la mort de cette noble dame, elle s'appliqua uniquement à servir son Dieu. De tels dévouements se rencontrent encore de nos jours. C'est la foi qui les produit. C'est elle qui fait et les bons maîtres, et les serviteurs fidèles.

810. Une conquête de l'Époux divin.

Sainte Gertrude, fille de l'illustre Pépin, maire du palais, était une princesse de l'esprit le plus élevé et d'une beauté remarquable. Elle avait atteint sa quatorzième année ; et comme un jour on parlait en sa présence de la marier à un grand seigneur du royaume : « Pour moi, dit-elle, à ses pieux parents, je ne voudrais d'autre Époux que Jésus-Christ, le Roi du Ciel. » Sa mère, sainte Itte, très heureuse de cette déclaration de sa fille, lui coupa elle-même à l'instant les cheveux en forme de couronne, lui fit donner le voile des vierges par l'évêque saint Amand, et la conduisit au monastère de Nivelles, qu'elle avait fondé, et où, à la mort de son époux, elle alla la rejoindre pour servir Dieu sous sa direction.

811. Que ne s'est-il fait capucin!...

Quelque temps avant la révolution de 1789, un jeune homme alla se présenter au gardien d'un couvent de capucins, le priant d'examiner sa vocation. Le religieux, trouvant en lui les dispositions voulues, lui donna une lettre pour un autre couvent où il pourrait être admis. Mais la famille et les parents du jeune homme font tant pour le détourner, qu'ils réussissent ; et le jeune homme part pour Paris, y étudie le [382] droit et devient avocat. Ce jeune homme, c'est Maximilien Robespierre, qui fit couler tant de sang pendant la révolution. Que ne s'est-il fait capucin ! Parents aveugles, qui s'opposent à l'invocation sainte de leurs enfants, ils ne prévoient pas les suites de leur conduite !

812. Sainte Marcelle.

Les anciens solitaires disaient à leurs disciples : Le matin, pensez que vous ne verrez pas le soir, et le soir, songez que vous ne verrez peut-être pas le lendemain. Sainte Marcelle, au témoignage de saint Jérôme, ne mettait jamais ses vêtements, sans penser que la mort l'en dépouillerait un jour, pour l'ensevelir dans un tombeau. Ne craignons pas de méditer sur la mort; nous y puiserons la résolution de ne pas perdre le temps si précieux de la vie.

813. Liaisons à redouter.

Jamais on ne vit la sainte bergère de Pibrac rechercher la compagnie des jeunes pâtres qui gardaient près d'elle leurs troupeaux. Leurs jeux ne l'attiraient pas, et leurs rires ne troublaient pas le recueillement de sa prière. Sainte Thérèse se reproche amèrement même certaines conversations innocentes pourtant, qu'elle avait eues dans son enfance : « J'avais, dit-elle, des cousins germains, qui, seuls, étaient admis dans la maison par mon père; prudent comme il

l'était, il n'en eût jamais permis l'entrée à d'autres; et plût au Ciel qu'il eût également usé à leur égard de cette inflexible réserve! Je le découvre maintenant, à un âge où les vertus encore tendres demandent tant de soins, quel danger n'offre pas le commerce des personnes qui, loin de mépriser la vanité du monde, la présente sous les plus riantes couleurs.

« Il y avait presque égalité d'âge entre nous; mes cousins cependant étaient un peu plus âgés que moi. Ils m'étaient on ne peut plus attachés. Je laissais aller la conversation au gré de leurs désirs, et je savais lui donner de l'intérêt. Pour ne pas leur déplaire, j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations naissantes et de leurs rêves d'avenir. Ce qu'il y eut de pire, c'est que mon âme commençait dès lors à s'accoutumer à ce qui fut dès lors la cause [383] de tout son mal. Si j'avais un conseil à donner à un père et à une mère, je leur dirais de considérer de près avec qui leurs enfants se lient à cet âge; car ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ils peuvent rencontrer dans ces liaisons de grands dangers pour la vertu. J'en ai fait l'expérience. »

814. Un mot du général de Vouges.

Le général de Vouges, l'un des héros de Reischoffen, mort à Besançon en 1879, ne craignait pas de dire : « On travaille à réorganiser l'armée, mais on n'y parviendra que lorsqu'on aura replacé Jésus-Christ au cœur des soldats. »

Tout dans l'humanité se rapetisse et se dégrade quand elle s'éloigne de Jésus-Christ, qui fait toute sa grandeur et sa véritable noblesse.

815. Le maréchal de Luxembourg mourant,

Tandis que le maréchal de Luxembourg était étendu sur son lit de mort, un visiteur, pour le distraire, crut devoir lui rappeler ses anciennes victoires. Ah! Monsieur, répondit le maréchal, un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu, est plus précieux à cette heure, que le gain de plusieurs batailles.

816. Saint Aphraates, solitaire d'Antioche.

Il reçut un jour la visite du sénateur Anthémios, qui lui apporta une tunique de son pays. Le saint la mit sur un siège; mais bientôt après, il dit à Anthémios : J'ai un conseil à vous demander : J'ai un bon serviteur dont je suis content depuis longtemps, un Persan me presse d'en accepter un autre, sous prétexte qu'il est de mon pays. Faut-il renvoyer le premier? Non certes, répondit Anthémios. — Donc, reprit Aphraates, veuillez reprendre cette tunique, car celle que j'ai, me sert depuis seize ans, et je ne puis en avoir deux. Ne soyons donc pas inquiets du lendemain!

817. Joseph.

En regard de l'ingratitude et de la dureté de quelques enfants de nos jours, plaçons ici un passage de nos saints Livres. Rien de plus admirable que la conduite de Joseph à l'égard de Jacob, son père, dont [384] il fut dans l'enfance le fils préféré. Devenu plus tard l'intendant du roi d'Égypte, loin d'oublier son père qui était pasteur de troupeaux, il demanda avec empressement de ses nouvelles, lui envoya de riches présents, le fit amener auprès de lui sur les chars de l'État, alla à sa rencontre, l'embrassa tendrement en versant des larmes. Il le présenta ensuite au roi, qui lui assigna les meilleures contrées du pays. Joseph visita souvent Jacob, il accourut auprès de son lit de mort et lui ferma les yeux, en répandant des pleurs abondants. Puis il se jeta sur le corps de son père, couvrit son visage de baisers, le fit embaumer et alla le déposer lui-même dans le tombeau de ses ancêtres, en la terre de Chanaan.

818. Lothaire, roi de Lorraine; sa mort tragique.

Dégoûté de sa femme, Theud-Berge, Lothaire, roi de Lorraine, l'avait quittée pour épouser Valdrade. Alors saint Adon, archevêque de Vienne, informa le Saint Siège de la conduite de ce prince. La reine légitime porta aussi plainte à Rome; et le pape Nicolas I, après un mûr examen, excommunia le roi de Lorraine. Toutes les intrigues et toutes les menaces du roi échouèrent devant le Pontife, intrépide défenseur de la vérité catholique et de la sainteté conjugale. Alors Lothaire prit le parti de dissimuler, et se rendit en Italie pour demander l'absolution de son crime. Il trouva à Rome le pape Adrien, successeur de Nicolas I. « Prince, lui dit ce Pontife, avant de lui donner la sainte communion, qui devait sceller son retour et sa réconciliation, si vous avez la ferme résolution de n'avoir plus de commerce avec Valdrade, approchez et recevez avec confiance le sacrement de la vie éternelle; sinon, n'ayez pas la témérité de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, et de vous incorporer, en les profanant, votre propre condamnation. » Le pontife parla de la même manière aux seigneurs qui étaient complices de l'adultère. À ces paroles formidables, quelques-uns furent saisis d'effroi et se retirèrent ; mais la plupart communièrent avec le roi. Après son sacrilège, ce prince parjure se hâtait, avec son cortège, de rejoindre l'objet de sa passion; mais il fut atteint, à Lucques, d'une fièvre maligne dont les effets furent terribles. Il perdit ses [385] cheveux, ses ongles; sa peau même tomba, et il périt misérablement trente-neuf jours après son sacrilège, ainsi que la plupart des seigneurs qui avaient communié avec lui. Celui qui reçoit indignement l'Eucharistie, selon le mot de saint Paul, mange et boit sa propre condamnation.

819. Le B. Jourdain de Saxe.

Ce saint homme avait un zèle et un don particulier pour attirer les jeunes gens dans l'Ordre de saint Dominique. Il était si sûr en prêchant aux jeunes gens, de leur persuader de se faire religieux, qu'il faisait préparer d'avance des habits de novice et parfois ses espérances étaient tellement dépassées, qu'on ne savait où prendre des habits pour ceux qui en demandaient. Un jour, que l'un d'eux embrassait l'état religieux, le B. Jourdain prêcha, et se tournant vers d'autres étudiants, il leur dit : « Si quelqu'un de vous allait à une grande fête, à un grand festin, est-ce que les autres seraient assez insouciants pour que pas un ne voulût l'accompagner. Vous voyez ce jeune homme invité par Dieu à un grand festin, le laisserez-vous seul? » Soudain, un étudiant qui, jusque-là, n'avait pensé à rien, s'avance : Maître, dit-il, je viens, à votre voix, m'associer à lui. Ah! Jeunesse, puissent ces lignes avoir la même efficacité sur vous.

820. Boleslas IV, roi de Pologne.

Ce prince portait à son cou une médaille sur laquelle était gravé le portrait de son père. Dans toutes les déterminations à prendre, il regardait cette médaille, la baisait et disait : À Dieu ne plaise, mon père, que je fasse jamais rien qui soit indigne de vous. Et nous oserions faire ce qui déshonorerait notre titre d'enfant de Dieu !

821. « Il ne va que quelques femmes âgées à la messe! »

(Paroles de N.-D. de la Salette.)

L'empereur Valens fit fermer toutes les églises catholiques et ordonna de mettre à mort tous les fidèles qui assisteraient le dimanche aux offices divins. Le préfet Modeste avertit les chrétiens afin de les sau-[386]-ver; ils se réunirent plus nombreux que jamais. Le Préfet, en se rendant à la réunion, rencontra une femme qui y accourait avec son enfant : « Tu es donc la seule à ignorer que j'ai ordre de faire mourir tous ceux qui sont réunis? — C'est pour cela que j'y accours, dit-elle; permets que je mène cet enfant afin qu'il ait le même bonheur. » Modeste

n'osa exécuter les ordres de l'empereur. — Henri III, roi d'Angleterre, entendait tous les jours trois messes, il en fut récompensé par un règne de cinquante-six ans.

822. La beauté véritable, c'est la pureté du cœur.

Revenue des égarements d'une jeunesse orageuse, Marguerite de Cortone, affligée de ce que sa pénitence n'effaçait point sa beauté, se serait déchiré et ensanglanté le visage, si le guide de son âme ne lui eût interdit cet héroïque excès de son repentir. Le bréviaire romain, qui rapporte ce détail de la vie de cette sainte, nous apprend aussi que Rose de Lima, cette fleur gracieuse de sainteté qui s'est épanouie la première, sous le soleil de l'Amérique méridionale, coupa elle-même sa chevelure, dont elle ne pouvait souffrir la beauté; et les auteurs de sa vie ajoutent que, pour défigurer son beau visage, elle appliquait sur ses joues l'écorce d'un arbre qui les déchirait. Il sera sans doute agréable à nos lecteurs, de connaître dans quelle circonstance cette admirable vierge commença à concevoir un profond mépris pour toute beauté périssable.

Elle n'avait encore que cinq ans ; son frère, jouant un jour avec elle, lui découvrit la tête et répandit de la poussière sur ses cheveux. Cette malice le fit beaucoup rire; mais la petite Rose n'en lut nullement enchantée. Sensible à cette offense, elle quitta le jeu et voulut s'éloigner. Alors son frère, prenant un ton solennel et gesticulant comme un prédicateur, lui parla avec force contre la vanité. Les paroles de cet enfant furent pour Rose comme un coup de foudre ; elles pénétrèrent jusqu'à son cœur, et y firent naître, avec l'horreur de la vanité, un ardent désir de ne plaire qu'à Jésus.

Ces exemples ne sont pas tous à imiter, sans doute, mais ils servent au moins à nous faire admirer la générosité avec laquelle les grandes âmes des saints, [387] méprisaient cette beauté dont les mondains sont idolâtres, pour rechercher la beauté seule véritable, la pureté du cœur.

823. Une admirable maîtresse de maison.

Virginie Bruni, écrit le P. Ventura, avait, pour les personnes attachées au service de sa maison, une sollicitude, une affection qu'il serait désirable de rencontrer chez les parents pour leurs propres enfants. Elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour qu'ils fréquentassent les sacrements : elle leur donnait du temps pour aller à l'église, pour y entendre les prédications, bien qu'elle saisît toutes les occasions de leur en faire elle-même. Elle exigeait leur présence à la récitation du rosaire et des prières du soir, n'admettant ni excuse ni prétexte de leur part, pour s'en dispenser. Si à l'heure où commençaient d'habitude ces exercices, ils n'étaient pas libres, elle ne faisait aucune difficulté d'attendre qu'ils le fussent, pour ne pas les priver de ce bien spirituel.

Elle s'occupait de leur santé avec la même charité. S'il pleuvait, s'il faisait froid, elle leur interdisait de sortir sans une nécessité constatée; et si le service avait à en souffrir : « Peu importe, disait-elle, peu importe, vous irez plus tard; je ne permettrai pas que vous preniez mal. » Malade, et peu de jours avant sa mort, elle fit venir dans sa chambre le vieux serviteur de la maison, et le gronda de ne pas encore avoir fait faire de grosses chaussures pour se préserver de l'humidité. Si ce domestique était malade, non seulement elle lui envoyait la nourriture la plus choisie et les médicaments à l'usage des maîtres, mais elle se rendait aussi auprès de lui. Elle voulait qu'il se confessât, et s'occupait elle-même de lui adresser le confesseur et le médecin. Après ces bons offices, elle veillait à ce que rien ne lui manquât; et pour cela elle chargeait sa femme de lui donner les soins qu'exigeait son état, ce qui ne l'empêchait pas de lui rendre personnellement toutes sortes de services. S'il répugnait à ce brave homme de voir sa maîtresse descendre à tant de complaisances vis-à-vis de lui : « Je ne viens pas, disait-elle,

comme maîtresse; il n'est maintenant question ni de maîtresse ni de serviteur, mais d'un pauvre malade, à [388] l'égard duquel Jésus-Christ veut qu'on use de charité, comme à l'égard de sa divine personne elle-même. Après tout, si je fais ces petites choses pour les étrangers, ne dois-je pas, à plus forte raison, les faire pour les personnes qui font partie de la maison ? »

Elle aimait à faire et faisait souvent l'aumône aux pauvres; mais aux pauvres étrangers, elle préférait toujours les gens de service, quand elle les voyait dans le besoin : « Les pauvres, disait-elle, qui ont le premier droit à notre secours, sont ceux dont la vie est employée à notre service. »

Faut-il s'étonner après cela, que le plus ancien de ses domestiques, pendant la dernière maladie de Virginie, ne voulut jamais, durant les quinze nuits qu'elle fut en danger de mort, aller une seule fois chez lui, étant, pour ainsi dire, comme en observation continuelle, afin d'être prêt à tout appel, à tout événement.

Qu'il était beau, dans cette circonstance, de voir la lutte établie entre la charité et la reconnaissance. La malade insistait pour que le serviteur allât chez lui prendre du repos; le serviteur lui répondait : « Pardonnez-moi si je vous désobéis sur ce point. J'ai passé dix-sept nuits pour la mère, je puis en faire autant pour la fille. » Aussi, désespérant de le persuader, elle se tournait du côté de sa sœur, lui disant : « De grâce, renvoyez ce serviteur chez lui; il y a tant de nuits qu'il ne dort pas, je crains qu'il ne tombe malade ; il est père de famille. » Et son trouble ne cessait que lorsqu'on lui disait qu'il y était allé. C'est ainsi qu'en proie aux douleurs de la maladie et aux terreurs d'une mort prochaine, cette âme charitable s'occupait encore du bien des autres, jusqu'à s'oublier elle-même.

824. Un saint serrurier.

Saint Galmier, né dans le Forez, se fixa à Lyon, où il exerçait le métier de serrurier. Il répétait sans cesse : « Toujours grâce à Dieu, » invitant ainsi tous ceux qui le visitaient, et s'excitant lui-même à la reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur.

825. Instruction religieuse.

L'instruction scientifique et littéraire sans l'éduca-[389]-tion chrétienne ne forme guère que des hommes énervés et vicieux, c'est-à-dire de fort mauvais citoyens. Cette observation est d'un médecin à qui l'expérience a révélé les plaies de notre siècle. L'instruction religieuse seule est capable de faire des hommes vertueux. Ainsi l'ont compris toutes les saintes mères chrétiennes qui ont donné au ciel des élus. Saint François de Sales, ne sachant pas encore lire, savait déjà son catéchisme; car Mme de Boisy, sa mère, écrit M. Hamon, en même temps qu'elle lui en apprenait la lettre, s'appliquait encore plus à lui en donner l'intelligence par des explications nettes, des comparaisons et des similitudes; à lui en inspirer l'esprit, c'est-à-dire l'amour et la crainte filiale de Dieu; enfin, à lui en enseigner la pratique par ses exemples et par ses paroles. — La mère de sainte Rose de Viterbe était attentive à épier le premier éveil de l'intelligence de sa fille, pour le tourner vers Dieu. Afin que des objets pieux fixassent les premiers regards de cette enfant, elle avait soin d'entourer son berceau d'images et de statues.

826. Une admirable mère.

Une religieuse de la Visitation de Tarascon-sur-Rhône, nous écrivait, à la date du 6 septembre 1873 : « Je suis la fille d'une sainte mère, qui m'a laissée en mourant son amour pour N.D. de la Salette. Dans votre sanctuaire, son nom est écrit sur le marbre, symbole de sa foi inébranlable, qui l'avait portée à demander à Dieu d'accepter tous ses enfants à son service. Elle a été exaucée : nous avons eu tous les quatre l'insigne honneur de la vocation religieuse. »

827. Noémi.

En un temps de famine, Noémi avait quitté la terre de Juda pour se rendre dans celle de Moab, avec son mari et ses deux fils. Devenue veuve sur la terre étrangère, elle y maria ses deux enfants, avec deux femmes moabites, dont l'une se nommait Orpha et l'autre Ruth. Au bout de neuf à dix ans, la pauvre veuve ayant perdu ses deux fils, songea à retourner dans sa patrie. Ses deux belles-filles l'accompagnaient. Noémi, les priant de ne pas la suivre plus longtemps, les embrassa pour leur faire ses adieux. [390] Toutes deux se mirent à pleurer : « Retournez, mes filles, dit Noémi ; je n'ai plus de fils que je puisse vous donner ; n'insistez pas, mes enfants, votre douleur augmente la mienne. La main du Seigneur s'est appesantie sur moi. » Et ses deux belles-filles pleurent et redoublent leurs cris.

Orpha, cependant, embrasse encore une fois Noémi et la quitte ; mais Ruth s'attache à sa belle-mère, qui cherche en vain à lui, persuader de suivre Orpha. « Pourquoi me contraindre à vous quitter ? dit Ruth, Partout où vous irez, je vous suivrai ; je demeurerai là où vous vous arrêterez vous-même. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Je mourrai sur la terre qui recueillera vos restes, et j'y trouverai mon tombeau. » Noémi, vaincue par la tendresse de Ruth, l'emmena avec elle ; Ruth alla glaner pour la nourrir ; elle lui portait tous les soirs, avec les grains qu'elle avait recueillis, une partie de la nourriture qu'elle recevait en aumône. Un tel dévouement méritait une récompense. La récompense de Ruth fut grande : elle a mérité d'être une des aïeules du saint roi David, et par conséquent de Notre-Seigneur.

Si les gendres et les belles-filles avaient toujours les sentiments de cette Moabite, quelle paix régnerait dans les familles, où siège la discorde !

828. Un parjure puni.

Godwin, comte de Kent, avait fait mourir le prince Alfred d'Angleterre, et persuadé aux Anglais de donner la couronne au frère d'Alfred, Édouard III, qui avait épousé la fille de Godwin. Un jour qu'ils prenaient ensemble leur repas, le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas, sans rien renverser ; et pour dire qu'un de ses pieds avait affermi l'autre, il cita ce texte de la Sainte Écriture : Le frère qui est aidé par son frère est inébranlable. « Il est vrai, reprit le roi, que si j'avais mon frère, il me serait d'un grand appui. » Et en disant ces mots, il jeta sur Godwin un regard sévère ; Godwin, croyant tromper le roi par un parjure, porta à la bouche un morceau de pain en disant : « Si je suis pour quelque chose dans la mort d'Alfred, que ce morceau de pain soit le dernier que je mangerai. » Et le pain [391] s'arrêta dans sa gorge et l'étouffa. Juste punition du parjure.

829. La mère de l'intendant Fouquet.

La souffrance nous rapproche de Dieu. Quand les matelots quittent le rivage, par un ciel serein, leur départ est une fête. Ils rient de tout, même de Dieu, même des larmes d'une mère, d'une épouse éplorée, peut-être même blasphèment-ils ? Que la tempête éclate, ils tombent à genoux et ils prient. Aussi, quand Fouquet, intendant de Louis XIV, fut envoyé en exil, sa mère, apprenant sa disgrâce, dit : « Je commence à reconnaître que Dieu aime mon fils, puisqu'il lui envoie des épreuves. » Henriette de France, femme de Charles Ier d'Angleterre qui fut décapité, remerciait tous les jours Dieu de ce qu'il l'avait fait chrétienne et reine malheureuse.

830. Voyez comme ils s'aiment.

Nous lisons dans la vie de Mme Acarie, qu'elle exhortait ses enfants à être toujours bien unis entre eux, et qu'elle les entretenait souvent des avantages de la concorde et des suites funestes de la mésintelligence : « Il faut toujours céder, leur disait-elle, excepté quand l'honneur de Dieu

demande qu'on résiste. Celui qui cède a toujours la victoire sur son adversaire. Les plus jeunes (de ses enfants), dit Duval, venaient tous les soirs lui dire leurs petits sentiments; et s'ils avaient tant soit peu disputé ensemble, comme il est assez ordinaire, ils s'entre demandaient pardon et s'embrassaient devant leur bonne mère. — Tous les matins, les enfants de Mme de Chantal s'embrassaient tous, et ces marques extérieures d'affection servent souvent beaucoup à entretenir l'union des cœurs, pourvu qu'on ait grand soin de faire éviter des amitiés particulières et des familiarités trop molles.

831. Ethelred.

Le pieux roi d'Angleterre, Ethelred, devait livrer bataille aux Danois qui ravageaient son royaume. Son armée était peu nombreuse, il sentit le besoin de recourir à Dieu. Le jour donc du combat, il entendit la messe et voulut communier. Plusieurs fois on vint l'avertir, pendant le saint sacrifice, que les Danois [392] étaient là et s'emparaient de positions importantes; il répondit qu'il ne sortirait pas avant de s'être recommandé au Vainqueur des vainqueurs. Après la messe et la communion, il se mit à la tête de ses troupes, et engagea une bataille, dans laquelle les principaux chefs ennemis furent tués. Cette victoire fut regardée comme la récompense de sa piété.

832. Marie Leczinska.

La pieuse princesse Marie Leczinska, épouse de Louis XV, ne céda jamais à la curiosité d'ouvrir un livre qu'elle sût blesser tant soit peu la religion ou la pudeur. Un jour, quelques-unes de ses dames d'honneur sont auprès d'elle : la conversation tombe sur un ouvrage entaché d'erreurs que vient de publier un homme fort connu à la cour. Ces dames parlant fort pertinemment des matières traitées dans ce livre, la reine leur témoigne tout son étonnement de les en voir si bien instruites. Elles avouent alors qu'elles ont été bien aises de juger par elles-mêmes de la nature de cet ouvrage. « Pour moi, reprend la reine, je ne me permettrai jamais de lire un écrit de ce genre. »

Dans une autre circonstance, se trouvant chez la duchesse de Luynes, Marie Leczinska aperçoit sur la cheminée un mauvais livre attribué à une dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu en disant : « Vous pensez assurément comme moi, Madame; voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions. » Le meilleur usage que l'on puisse faire d'un mauvais livre, c'est en effet de le livrer aux flammes. Et n'est-ce pas un grand acte de charité, que de le soustraire à des mains imprudentes pour le déchirer et l'anéantir aussitôt?

833. Cicéron.

L'estime des hommes n'est pas plus stable que la fortune. Cicéron, revenant d'exercer en Sicile les fonctions de préteur, s'imaginait recevoir des couronnes en arrivant à Rome. Voyant que personne ne s'occupait de son arrivée, il s'approcha d'un paysan et lui demanda, si on parlait de lui à Rome. — Qui êtes-vous? répondit le paysan. — Je suis Marcus Tullius Cicéron, préteur de Sicile. — Ah! Vous venez de Sicile, reprit le paysan, la récolte y est-elle abondante? Ici [393] les vivres sont très chers. C'est donc se nourrir d'une vaine fumée que de trop se préoccuper de l'estime des hommes.

834. Mettez ordre à votre maison.

Madame Acarie, écrit l'auteur de son histoire, ne pensait pas comme beaucoup de maîtres, qui croient avoir rempli toute justice à l'égard de leurs serviteurs, quand ils les ont payés des services qu'ils en reçoivent; elle se regardait comme obligée de les surveiller par rapport à la

foi et aux mœurs. Elle ne mettait les devoirs qu'ils avaient à remplir dans sa maison, qu'après ceux qu'ils avaient à remplir en qualité de chrétiens.

Ils allaient tous les jours à la messe, ne manquaient pas les instructions publiques; ils se confessaient tous les mois. Suivant les instructions et les exemples de leur maîtresse, ils pratiquaient les exercices de l'oraison mentale, lisaient les vies des saints et autres bons livres; et quand ils communiaient c'était avec tant de dévotion, que ceux qui les voyaient, ne pouvaient assez admirer une si grande piété : leur humble et sainte maîtresse communiait souvent avec eux.

835. Un schismatique mourant.

Henri VIII, ce malheureux roi qui a séparé l'Angleterre, Elle des saints, de l'Église catholique, épousa cinq femmes qu'il fit conduire successivement à l'échafaud. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria en regardant ceux qui étaient autour de lui : « No us avons tout perdu : l'État, la renommée, la conscience et le ciel. »

836. Claire de Montefalcone.

N.-S. apparut un jour à sainte Claire de Montefalcone, il portait sur ses épaules une lourde croix, et il lui dit : Il y a longtemps, ma fille, que je cherche par toute la terre un lieu ferme et solide pour planter ma croix, et je n'en ai point trouvé de plus propre que ton cœur; il faut donc que tu la reçoives et que tu souffres qu'elle y prenne racine. La sainte ouvrit son cœur pour recevoir une plante si précieuse, qui ne peut porter que des fruits de salut. Après la mort de a sainte, on trouva gravée dans son cœur, l'image de [394] N.-S. crucifié et des instruments de la passion. Heureuses les âmes qui en portant la croix, savent le faire avec amour !

837. Une voix du ciel.

Arsène était un des grands seigneurs de la cour de Théodose le Grand, qui lui avait confié l'éducation de ses deux fils. Les honneurs de ce monde ne lui faisaient pas oublier son salut, et souvent il disait à Dieu de lui faire connaître ce qu'il avait à faire pour se sauver. Un jour qu'il faisait cette prière avec larmes, il entendit une voix qui lui criait : Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu te sauveras! Il comprit et s'enfuit au désert. À combien de jeunes gens des deux sexes ne peut-on pas dire : Fuyez cette compagnie, ces fêtes du monde, etc., si vous voulez vous sauver.

838. Alipius.

Ami de saint Augustin, il avait en horreur les spectacles sanglants de son temps. Il y fut entraîné malgré lui par ses amis. Il y assista d'abord en fermant les yeux; mais un cri de la multitude les lui fit ouvrir, et il sortit du spectacle passionné pour ces amusements profanes. Qu'on ne se flatte donc pas de tenir ferme au milieu des séductions.

839. Constance Chlore.

Cet empereur païen avait de nombreux chrétiens dans son palais. Il les réunit tous et leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne renonçaient à leur foi. Quelques-uns, intimidés, apostasièrent. L'empereur indigné les renvoya, et garda auprès de lui ceux qui restèrent fidèles. Les chrétiens les plus généreux sont partout les plus honorés; et, comme l'ombre, l'estime des hommes poursuit ceux qui la fuient.

840. Douceur dans la correction.

La mère de saint Paul de la Croix avait été obligée de quitter sa patrie avec son époux, et vivait dans un état voisin de l'indigence. Avec la charge d'une nombreuse famille (elle n'eut pas moins de seize enfants), elle avait à supporter des infirmités presque continuelles. Forte de sa

foi et de sa soumission à la vo-[395]-lonté divine, elle ne laissa jamais échapper une parole d'impatience à l'égard de ses enfants. Quelquefois elle se sentait violemment émue, mais se surmontant elle-même, elle étouffait le feu de la colère et ne disait autre chose que cette belle parole : « Mes enfants, que Dieu fasse de vous tous des saints! » Le petit Paul-François, qui brilla plus tard dans l'Église, par l'éclat de ses vertus et de ses miracles, pleurait quelquefois quand on lui arrangeait les cheveux. Au lieu de s'aigrir contre lui, sa mère se mettait à lui raconter la vie des anciens solitaires; ce qu'elle faisait avec tant de charme et de piété, que l'enfant apaisait ses cris et retenait ses larmes. Admirable exemple et grande leçon pour les parents qui ne peuvent rien supporter des défauts de leurs enfants, et qui ne savent les corriger sans colère !

841. Où est le bonheur?

Les deux saints Macaire passaient un jour sur le Nil, dans une barque, en compagnie d'officiers suivis d'un nombreux cortège. Les officiers, frappés de la joie et de la sérénité qui reluisaient sur le visage des moines, se disaient l'un à l'autre : Comme ces gens paraissent heureux! Oui, répondit l'un des Macaire, je suis heureux et de nom et d'effet; car je ne désire rien et je ne crains rien; mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que penser de ceux qui se plaisent dans ses chaînes? — Ces paroles saisirent tellement un des officiers, qu'il distribua son bien aux pauvres et alla partager le bonheur des solitaires.

842. L'impératrice Mathilde.

Sainte Mathilde, femme de l'empereur d'Allemagne, Henri l'Oiseleur, et mère d'Othon le Grand, au moment où elle apprit la mort prématurée de son mari, se jeta à genoux au pied du crucifix, et accepta avec résignation ce sacrifice, puis elle alla avec ses trois enfants, se mettre à genoux auprès du cadavre de son mari. Là, elle donna à ses enfants une grande leçon sur la vanité du monde. Souvenez-vous, leur dit-elle, que si vous avez quelques droits de monter sur le trône de votre père, vous devez aussi descendre dans le tombeau. Puis elle s'informa en toute hâte, s'il n'y avait plus de prêtre à jeun, pour célébrer la messe [396] ce jour-là même pour le défunt. Un prêtre nommé Adeldac se présenta, et l'impératrice en fut si heureuse, que détachant ses bracelets d'or, elle les lui remit, le priant de dire aussitôt la messe pour l'âme de l'empereur. Et tant qu'elle vécut, elle fit célébrer chaque année, pour lui, un grand nombre de messes.

843. Léon de Villèle.

Il était commandeur des Chevaliers de Saint-Jacques d'Aragon. En mourant, il voulut qu'on fit imprimer, à ses frais, une méthode pour assister les mourants et qu'on la distribuât à tous et à chacun des habitants de la Biscaye, sa patrie. Lui-même se prépara à la mort par une confession générale, qui lui laissa l'âme remplie de telles consolations, qu'il répétait avec transport les Paroles du Psalmiste : Seigneur, votre miséricorde vaut plus que la vie.

844. Guerre aux défauts avant qu'ils s'enracinent.

Plus on tarde de vaincre ses passions, plus elles deviennent puissantes. C'est ce que fit comprendre un ancien solitaire à un de ses disciples, en lui faisant arracher quatre petits cyprès d'une taille différente. Le plus petit céda aussitôt; un autre plus difficilement ; un troisième exigea de grands efforts, et le quatrième ne put être arraché par un seul homme. Ainsi en est-il des passions, si on les laisse grandir.

845. Point de sûreté pour un ennemi de Dieu.

Nicéphore Phocas faisait fortifier un palais, espérant le voir imprenable, lorsqu'une voix lui dit : Tu bâtis des murailles, mais la ville sera toujours facile à prendre, car le mal est dedans. En

effet, dès que les fortifications furent achevées, le même jour où on lui en remit les clefs, ce malheureux empereur périt sous le poignard d'un assassin.

846. Sermons du crucifix.

C'était la coutume de saint Paul de la Croix d'avoir toujours le crucifix sous les yeux, quand il était occupé à lire ou à écrire. Il le portait sur sa poitrine en sortant de la maison. « Lorsque vous êtes dans [397] votre chambre, écrivait-il, prenez votre crucifix en main. Baisez ses plaies avec grand amour ; dites-lui de vous faire un petit sermon. Écoutez ce que disent les épines, les clous, le sang divin. Oh ! Quel sermon ! »

847. Femme possédée.

Tertullien rapporte qu'une femme chrétienne, ayant assisté aux spectacles des païens, en sortit possédée du démon. Quand le ministre de Dieu l'exorcisait, et reprochait au démon de s'être emparé d'elle, le démon répondit : Je l'ai fait hardiment, car je l'ai trouvée dans mon domaine. Que d'âmes, dont Satan fait aujourd'hui sa proie, les trouvant dans son domaine !

848. Dinocrate.

Parents, vous avez peut-être perdu un enfant jeune encore, et vous n'avez pas songé à prier pour lui, le croyant innocent, et il est peut-être en Purgatoire. La sainte martyre Perpétue se trouvait, en 205, dans la prison de Carthage, lorsqu'elle eut une vision. Son petit frère Dinocrate, mort à l'âge de sept ans, se présenta à elle dans un désert brûlant, ayant au visage un ulcère horrible, et cherchant en vain à boire à une source trop élevée pour qu'il pût l'atteindre. La sainte se mit à pleurer pour cet enfant ; et, trois jours après, elle vit le petit Dinocrate, beau comme un ange, puisant une eau limpide dans un jardin délicieux, et se désaltérant pleinement. La Sainte comprit que son frère, par sa prière, jouissait des délices du ciel.

849. Et puis?

Un jeune homme, nommé Spazzara, racontait à saint Philippe de Néri tous les efforts qu'il faisait pour arriver à être docteur en droit. Et puis, demanda le saint, que ferez-vous? — Je plaiderai des causes. — Et puis ? — Je me ferai un nom et gagnerai de l'argent. — Et puis? — Je finirai par mourir. — Et puis, que ferez-vous, quand vous aurez Satan pour accusateur, votre conscience pour témoin, Jésus-Christ pour juge? Le jeune homme pâlit et, quelques jours après, il quittait l'étude du droit pour se consacrer au service de Dieu. [398]

850. Il ne m'a jamais fait de mal.

Polycarpe, évêque de Smyrne, vieillard vénérable, fut arrêté par le proconsul Quadrat, durant la persécution de Marc-Aurèle : Maudis ton Christ, lui dit le proconsul. — Il y a 86 ans que je le sers, et je n'en ai reçu que des faveurs. Ah ! Je le bénirai jusqu'à mon dernier soupir. Le proconsul fit dresser un bûcher et Polycarpe y monta, tout heureux de verser son sang pour Jésus-Christ. Les flammes s'écartèrent autour du corps du Saint, qui n'en ressentit pas les atteintes. Le proconsul donna alors l'ordre de le percer d'une épée, et le sang du martyr s'échappa avec sa vie. Soyons fidèles à Jésus-Christ, il ne nous a fait que du bien.

851. Pémen, abbé de Scété.

Pémen était Égyptien d'origine. Dès sa quinzième année, il résolut de quitter le monde et de se retirer au désert. Il avait, dès lors, un tel don pour persuader le bien que ses six frères le suivirent. Une fois dans la solitude, il avait un soin merveilleux d'éloigner tout ce qui pouvait faire naître des distractions et le souvenir d'un monde qu'il avait abandonné, et pour lequel il n'avait que du mépris. Sa mère elle-même, étant venue le visiter, reçut cette réponse : « Lequel aimez-vous mieux, ou me voir présentement un moment, ou être éternellement avec moi dans

le monde à venir? Vous jouirez du bonheur du ciel si vous résistez maintenant à votre désir. » La mère, entendant ce discours de son fils à travers la porte, qu'il ne lui avait même pas ouverte, se retira, en disant : Je renonce au plaisir de vous voir sur la terre pour m'assurer le bonheur de jouir de votre compagnie dans le ciel.

852. Le bienheureux Herman.

Il était né à Cologne: dès l'âge de 7 ans, il quittait les jeux pour aller se jeter au pied d'une statue de la Sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Il parlait tantôt à l'Enfant, tantôt à la Mère, et leur racontait ses petites peines. Mon cher petit Jésus, disait-il, ce matin je n'ai eu pour déjeuner qu'un tout petit morceau de pain, cependant, je ne m'en plains [399] pas, car, vous aussi, vous êtes enduré la faim. Il disait ensuite à l'Enfant Jésus ce qu'il avait appris la veille, et ce qu'il ferait dans la journée et, avant de se retirer, il ajoutait : J'aimerais bien rester encore avec vous et votre sainte Mère, mais il est temps que j'aille à l'école, bénissez-moi et, en attendant que je revienne, pensez à moi... Un jour qu'on lui avait donné une pomme, il l'offrit à la Sainte Vierge, et la statue de pierre, ou de bois, tendit la main pour la recevoir. Une telle piété dans un enfant doit, en effet, obtenir des miracles.

853. Deux courtisans qui parlent à la messe.

Philippe II, roi d'Espagne, entendant la messe un dimanche, aperçut deux courtisans qui ne firent que parler et rire. Au sortir de la chapelle, le roi les fit appeler dans son cabinet et leur dit d'un air terrible : « Est-ce ainsi, Messieurs, que vous entendez la messe? Partez d'ici! Et que je ne vous revoie jamais plus dans ce palais ! »

Ce seul mot fut pour tous les deux un coup de foudre. L'un en mourut de chagrins trois jours après, et l'autre en devint fou. Que sera-ce donc d'entendre de la bouche du roi immortel des siècles : « Profanateurs maudits, retirez-vous de moi, et allez au feu éternel !!! »

854. Ce qu'on aime quand on s'attache aux créatures.

Un évêque de Toul rapporte qu'un jeune homme se vit enlever par la mort une jeune personne qu'il aimait à l'excès. Sa douleur était extrême et le souvenir de la défunte le poursuivait partout. Sa santé dépérissait. Un de ses amis, voyant cette triste situation, le conduisit au cimetière ; il ouvrit, devant lui, la fosse et la bière où était enfermée la morte, et lui montra les vers qui la rongeaient et lui sortaient par les yeux, les narines et la bouche : « Regardez, lui dit-il, et apprenez à ne pas donner votre cœur à des choses qui finissent ainsi. » Le jeune homme profita de cet avis et se convertit.

855. V. Clarisse de Malines.

Cette grande servante de Dieu n'était qu'une enfant [400] quand ses parents voulurent la faire étudier; mais elle ne pouvait s'appliquer à l'étude et n'aimait que les jeux. Ses maîtresses lui dirent qu'au Ciel c'était une fête, un congé perpétuel. Alors, dit l'enfant, il faut que j'aille au Ciel, et on lui fit comprendre que pour y monter, il fallait devenir sage. Elle s'y mit de tout son cœur; et, plus tard, elle fit vœu de chasteté, entra dans un *Béguinage*, où elle mourut en odeur de sainteté.

856. Confession générale de Marguerite de Cortone.

Après de grands crimes, Marguerite a fait une admirable pénitence. Notre-Seigneur s'entretient avec elle, et ne l'appelle que sa pauvre enfant. Marguerite désirait ardemment qu'il lui donnât le nom de fille. Notre-Seigneur lui dit qu'il lui accorderait cette faveur, lorsqu'elle aurait fait une confession générale de toute sa vie. La sainte la fait avec beaucoup de larmes; et après, le Sauveur lui dit : « Marguerite, ma fille, tous vos péchés vous sont remis. » Oh! Quelle

parole! Notre-Seigneur ne le dit pas à tous; mais il le fait sentir après une bonne confession de toute la vie.

857. Un père de famille converti.

Un célèbre missionnaire, le P. Guyon, rapporte qu'un magistrat d'une de nos grandes villes, d'une vie d'ailleurs irréprochable, mais esclave du respect humain, avait un fils auquel il fit donner une éducation très chrétienne. Jusqu'à quatorze ans, cet enfant fit la joie de sa pieuse mère, mais à cet âge il commença à perdre sa faveur, et bientôt il ne voulut plus s'approcher des sacrements. Sa mère l'appelle auprès d'elle, et le conjure de lui dire pourquoi il abandonne ainsi les pratiques, qui ont fait la joie de son enfance. L'enfant, vaincu par ses instances, lui avoue que ne voyant jamais son père, que tous estiment, fréquenter les sacrements, il a compris qu'une telle dévotion n'était pas nécessaire pour réussir dans le monde. La mère, désolée, va aussitôt auprès de son mari, lui raconte avec larmes, ce qui vient de lui être révélé. Le père ouvre les yeux, comprend son devoir, il demande pardon à son fils de la lâcheté dont il lui a [401] donné l'exemple, et se fait conduire par lui à un confesseur. L'enfant serait devenu un libertin et peut-être un impie, si le père ne se fût affranchi de ses honteuses chaînes.

858. Aimez les malades.

Saint Thomas de Villeneuve, de savant professeur de philosophie, devenu religieux Augustin, visitait si souvent les malades, qu'on eût dit que l'infirmerie était sa demeure ordinaire. Il se plaisait à leur donner à manger, à faire leurs lits, à les essuyer dans leurs sueurs, à nettoyer leur chambre et à leur rendre des services encore plus humiliants. Quand il connaissait les besoins de ses frères, il les prévenait et s'offrait à eux avec une promptitude et une allégresse incomparables. Il disait que l'infirmerie était le buisson de Moïse, où Ton trouvait Dieu parmi les épines du travail, en servant et supportant les infirmes, et où le cœur s'embrasait des flammes de la charité par des actes d'humilité, de patience, de bonté et de mortification que Ton pouvait y pratiquer. Aussi, lorsque les malades le voyaient entrer, ils regardaient sa visite comme celle d'un ange descendu du ciel, qui venait adoucir leurs amertumes, calmer leurs inquiétudes, tempérer l'ardeur de leur fièvre, apaiser leurs douleurs; en un mot, leur apporter par sa seule présence, des consolations toutes divines.

859. Une première communion bien faite.

Saint Jean Berckmans touchait à sa onzième année, quand tout à coup, après une secrète et fervente préparation, la veille d'une fête solennelle, il alla prier le P. Pierre Emmerick, religieux Prémontré, d'entendre sa confession générale et de l'admettre le lendemain au banquet sacré. Ce fut alors seulement que Pierre Emmerick vit avec stupeur l'incomparable beauté de cette âme, désormais sans voile à ses yeux; car, bien loin d'avoir jamais perdu l'amitié de Dieu et la première fleur de son innocence, le jeune pénitent ne put offrir à son confesseur, malgré le plus sérieux examen, que des fautes vénielles, presque involontaires, sans découvrir dans toute sa vie passée, une matière certaine d'absolution, tant il avait fidèlement suivi les inspirations du plus filial amour de Dieu ! « Aussi, » [402] ajoute dans sa déposition le vénérable disciple de saint Norbert, « au rayonnement divin dont fut tout illuminé le visage de ce bienheureux enfant, quand je déposais sur ses lèvres le corps du Sauveur, il me fut aisé d'entrevoir à quel degré Jésus faisait ses délices de prendre possession d'une âme si pure. » À partir de ce jour, malgré sa jeunesse, l'angélique enfant ne soupira plus qu'après le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte; et il obtint aussitôt cette grâce, au moins deux dimanches par mois, sans préjudice des fêtes du Sauveur et de sa très sainte Mère. Pour mieux s'y préparer, il ne laissait même

passer aucune semaine sans se confesser, aucun jour, sans examiner dur ant quelques minutes sa conscience; et de plus, il allait, avec une candeur vraiment ravissante, prier humblement son cher maître de lui pardonner toutes ses prétendues négligences, la veille de chacune de ses communions.

860. Heureuse nouvelle.

Saint Louis de Gonzague, apprenant des médecins qu'il n'avait plus que huit jours à vivre, en eut tant de joie, qu'un de ses compagnons étant entré dans sa chambre, il l'invita à réciter avec lui un Te Deum d'actions de grâces. Il écrivit à la marquise sa mère : « Si la charité se réjouit avec ceux qui se réjouissent, vous apprendrez avec joie, celle que j'ai moi-même de toucher au terme où l'on ne craint plus de perdre Dieu. Je vous conjure de ne pas manquer de reconnaissance envers l'infinie bonté du Seigneur; ce que vous feriez assurément, si vous pleuriez celui qui va vous attendre dans le vrai séjour des vivants. » Comme les saints, désirons le ciel; là plus de peine, et surtout plus de risques de perdre Dieu.

861. David coupe le manteau de Saül.

Saül poursuivait David avec rage ; il entra un jour se cacher dans une caverne où David s'était réfugié sans qu'il le sût. David aurait pu, sans effort, le tuer; mais, dans son grand cœur, il se contenta de lui couper, sans qu'il s'en aperçût, une frange de son manteau royal, qu'il lui montra plus tard, en lui disant : « J'aurais pu tout aussi bien vous enlever la vie. » Ainsi agit Dieu à notre égard; quand il nous frappe, il pour-[403]-rait nous faire mourir; nous lui avons donné souvent l'occasion de nous plonger dans l'enfer, il se contente de nous envoyer une épreuve, et nous nous plaignons.

862. Dosithée.

C'était un jeune homme du monde, élevé chez un grand officier de l'empereur d'Orient, sans aucune culture chrétienne. Ayant entrepris un voyage à Jérusalem, il y rencontra un tableau qui retraçait les tourments de l'enfer. Il en fut frappé, une dame lui en donna l'explication et lui dit ce qu'il avait à faire pour échapper à ces tourments. Dosithée devint pensif et ne songea plus qu'à prier et à se sauver. Ses compagnons de route, remarquant le changement qui s'était opéré en lui, lui disent que s'il veut mener une telle vie, il n'a qu'à se faire moine. Dosithée leur demande ce que c'est qu'un moine, et ils le conduisent à l'abbé Sérïde, dans les environs de Gaza. Sérïde confie le soin d'examiner le jeune homme à saint Dorothee, qui lui pose plusieurs questions. À toutes, Dosithée ne répond que par ces mots : Je veux me sauver. Il est admis et devient un saint. Pour se sauver, il suffit de le vouloir avec courage et persévérance.

863. Tout perdre pour ne pas perdre Dieu.

Sainte Julitte de Césarée de Cappadoce possédait de grands biens; Dioclétien ayant privé les chrétiens de tous leurs droits de citoyen, un homme puissant en profita pour s'emparer des richesses de la sainte; et quand elle revendiqua ses droits devant le préteur, il l'accusa d'être chrétienne. Le préteur fit donc apporter un autel et de l'encens et dit à Julitte que, si elle voulait qu'on lui fit justice, elle devait offrir de l'encens aux idoles : On peut me ravir mes biens, répondit-elle, on peut en enrichir des scélérats; mais, obtenir de moi ce qu'on demande, jamais. — Sacrifiez, où vous perdrez non seulement vos biens, mais encore la vie. — Je n'offenserai pas mon Dieu pour la sauver. — Pourquoi perdre ainsi vos richesses et vous-même avec elles? — En perdant tout sur la terre, je trouverai tout au ciel.

Et Julitte fut condamnée à être brûlée vive. Elle monta elle-même sur le bûcher, et mourut au milieu des flammes qui laissèrent pourtant son corps intact. [404]

864. Le travail manuel.

Issu d'une famille seigneuriale du Doubs, élevé à la cour de Clotaire II, saint Ermenfroy quitta le siècle et devint abbé de Cuzance. Quand, les jours de fête, il distribuait le pain béni à ses moines et qu'à cette occasion il rencontrait des mains portant les traces du travail de la semaine, il les baisait avec une tendresse mêlée de respect. S'il y avait des travaux plus pénibles, il avait soin de se les réserver. C'est ainsi que souvent il passa la journée à cribler lui seul le blé que les religieux battaient en se succédant les uns aux autres. Sa maxime favorite était la parole même du Prophète : *Vous serez heureux en mangeant les fruits des travaux de vos mains.*

865. Une jeune fille modèle.

Sainte Eugénie était d'une famille princière d'Obernai en Alsace. Dans sa jeunesse, prévenue de bonne heure par la grâce, elle répandait autour d'elle le parfum de la modestie et de la piété. Les mères l'enviaient toutes à sa mère; les enfants de son âge ne se plaisaient qu'avec elle; son angélique caractère, la sérénité répandue sur son front, lui gagnaient le cœur de tous ceux qui l'approchaient, et déjà dans sa complaisance pour les autres, dans sa douceur, perçait cette charité dont la vie devait être un acte continu. La joie des autres était son plaisir, leurs chagrins faisaient couler ses larmes. Atout cela, Eugénie unissait encore les qualités corporelles les plus aimables. Son maintien était modeste, noble et grave; sobre dans ses paroles, simple dans ses mœurs, elle commandait le respect par sa seule présence. Elle s'ignorait elle-même et ne pensait pas à tirer vanité de tant de dons à la fois. Loin de rechercher le monde où on l'eût admirée, elle trouvait son bonheur dans la retraite. Bientôt, à la grande joie de ses pieux parents, elle alla s'enfermer dans le monastère de Hohenbourg, où sainte Odile, sa tante, était abbesse. Sainte Odile étant morte bientôt après, Eugénie fut élue à sa place. Dans cette charge, elle fut, par sa charité, le refuge de tous les malheureux, la mère de tous les orphelins, la consolatrice des veuves et des affligées. Son cœur s'agrandissait avec les besoins et suffisait à tout. [405] L'Alsace tout entière bénissait son nom; aussi, la nouvelle de sa mort fut-elle un deuil pour toute la province. Sur tous les visages on voyait peinte une tristesse profonde. Partout on n'entendait que gémissements. On eût dit que chaque famille venait d'être frappée dans ses plus chères affections. Les pauvres surtout pleuraient en elle leur plus généreuse bienfaitrice; ils se portèrent en foule sur les hauteurs d'Hohenbourg pour contempler une dernière fois ses traits vénérés et baiser les mains qui les avaient tant de fois secourus.

866. Une arme contre la tentation.

Justine était fille d'un prêtre des idoles d'Antioche. Un jour, que de sa fenêtre elle entendait le diacre Praulius, raconter le mystère de l'incarnation, la naissance de N.-S., l'adoration des Mages et les autres faits merveilleux de la vie du Sauveur, ainsi que sa résurrection glorieuse et son ascension; elle fut saisie par la grâce, et allant auprès de sa mère : Mère, dit-elle, crois-moi, ces dieux que nous adorons, ce n'est rien. De l'argent, de l'or peut-être, ou du fer, du bois, ou même des os de morts, voilà nos idoles. — Tais-toi, répondit la mère, et prends garde que ton père n'entende de pareils discours. — Oh! Ma mère, il est temps que mon père ainsi que toi sache que j'adore le Christ, et elle se rendit à l'église pour prier. Sa mère va tout raconter à Edusius, son mari, et tous deux s'entretiennent le soir, jusqu'à ce que le sommeil leur ferme les yeux; ils voient alors tous deux Jésus-Christ leur apparaître au milieu des anges, et leur dire : Venez à moi, je vous donnerai le royaume des cieux. Frappés par cette vision, ils vont tous deux à l'église, demandent le baptême avec leur fille. Edusius fut même plus tard ordonné prêtre. Quant à Justine, elle avait voué sa virginité à ce Jésus dont l'histoire l'avait ravie. Un jeune avocat

de la ville, nommé Agladius, voulait l'épouser, et ne sachant comment aboutir à ses fins, il avait donné une forte somme à un magicien, nommé Cyprien, pour qu'il inspirât à Justine une passion semblable à celle qui le consumait lui-même. Cyprien accepta; mais toutes ses tentatives restèrent vaines. Justine, à chaque assaut du démon, faisait le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus. Cyprien, à [406] cette vue, reconnaît que Jésus-Christ est plus puissant que Satan. Il abjure son art magique, il se fait chrétien, il devient Évêque de Nicomédie ; et, avec la vierge Justine, il subit le martyre.

867. Les coquilles de noix.

Les anciens racontent d'un voyageur païen, qu'il avait promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouverait, comme à l'auteur de tout profit inattendu. Un jour, il trouva sur sa route un sac rempli de magnifiques noix. Il les mangea et s'en alla déposer les coquilles sur l'autel de Mercure... N'est-ce pas ainsi qu'agissent les chrétiens, sacrifiant le temps de leur jeunesse au service du monde et aux plaisirs terrestres, et réservant au service de Dieu les jours si tristes et si incertains de leur vieillesse?

868. Marthe, il n'y a qu'une chose nécessaire.

Jésus était à Béthanie, dans la maison de Lazare, Marthe était tout occupée à recevoir honorablement le Sauveur et se plaignait même d'être seule à cette tâche; tandis que Marie, assise aux pieds de Jésus, écoutait sa divine parole... Marthe, Marthe, lui dit Jésus, vous êtes en souci, et vous vous troublez de beaucoup de choses! Or, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part. Marie s'occupait de recueillir fidèlement la parole du Sauveur, afin d'en faire la règle de sa vie. Il n'y a, en effet, qu'une chose nécessaire pour nous, c'est de faire la volonté de Dieu. C'est lui qui nous donne tout; tout en nous lui appartient, il est notre maître suprême. Impossible de nous affranchir de son autorité. Lui-même, tout Dieu qu'il est, ne peut nous rendre indépendants de lui, ni se dessaisir de ses droits. Il faut donc de toute nécessité faire en ce monde ce qu'il veut que nous y fassions, ce pour quoi il nous a mis sur la terre. Or, craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là, tout l'homme, et sans cela l'homme n'est rien.

869. Job.

Ce saint homme avait perdu ses enfants et tous ses biens. Sa femme, insultant à sa résignation, l'excitait au blasphème. Vous parlez comme une femme insensée, lui dit-il; *si nous recevons les biens de la main [407] de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux? Le Seigneur m'a tout donné, il m'a tout ôté, que son saint Nom soit béni!*

870. La vierge Euphémie.

Le proconsul Prisque s'était saisi de la vierge Euphémie de Chalcédoine, et l'avait déjà tourmentée sans la vaincre. Il la menaçait de la faire brûler toute vive, si elle ne renonçait à la foi. « Je ne crains point ce feu dont vous me menacez », lui dit-elle, d'un air intrépide, « on l'allume quand on veut et il s'éteint de lui-même; j'ai assez de courage pour ne pas appréhender des douleurs qui n'ont presque qu'un moment de durée; mais ce qui me fait frémir, c'est la pensée de ce feu éternel qui brûle, et brûlera toujours dans les enfers, de ce feu qui s'allumera de plus en plus, sans jamais diminuer; de ce feu qui est préparé pour ceux qui sacrifient aux idoles et qui abandonnent le vrai Dieu. » Craignons Dieu, et n'ayons point d'autre crainte.

871. Une lettre du général de Sonis.

En 1876, le général de Sonis écrivait à un de ses amis : « Je ne sais rien de consolant comme la prière, rien de grand comme les cérémonies de l'Église, rien de beau comme sa liturgie. Je n'ai

jamais trouvé d'offices assez longs, et j'ai toujours quitté l'église avec peine; je puis dire que le temps que j'y ai passé est le meilleur de ma vie. »

872. Un apostat.

Elpidophore, après avoir reçu le baptême, renonça à la foi de Jésus-Christ et devint persécuteur des catholiques. Il cita à son tribunal le saint diacre Murita, qui avait été son parrain. Celui-ci apporta au tribunal, cachés sous son manteau, les vêtements blancs dont Elpidophore avait été revêtu après son baptême. « Voilà, lui dit-il, en les lui montrant, les témoins de ton apostasie. Ils t'accuseront au tribunal de Dieu. Cette robe blanche se changera en vêtements de feu et de flammes qui te dévoreront pour l'éternité. » À ce langage, Elpidophore se retira confus. Malheur à ceux qui, par une vie coupable, trahissent les engagements contractés au jour de leur baptême! [408]

873. Une belle-fille patiente!...

Sainte Godeleine était née dans le Boulonnais, de parents nobles et vertueux. Dès son enfance, elle fit l'orgueil de sa famille par sa piété et sa beauté. Dès lors, elle avait pour les pauvres une tendresse et un dévouement incomparables, qu'elle faisait partager à son père lui-même, lequel d'abord avait craint que la générosité de sa fille ne le ruinât. C'est dans les œuvres de charité que se passa toute sa jeunesse. Le comte de Boulogne, charmé de ses vertus, crut préparer son bonheur en lui ménageant la main d'un seigneur flamand, Bertholf de Ghistelles. Hélas! Ce devait être le commencement de son martyre. Le mariage conclu, Godeleine quitta en pleurant le château de son père où tout lui avait souri; les pauvres l'accompagnaient de leurs remerciements et de leurs larmes ; mais, à peine fut-elle arrivée au château de Ghistelles, que sa belle-mère la reçut avec des insultes, et persuada à Bertholf de l'abandonner. Elle la logea dans un réduit du château, où elle lui fit porter tous les jours par une servante, juste assez de nourriture pour qu'elle ne mourût pas de faim, et elle la condamna aux plus humiliants travaux. Bertholf revint; mais, sous l'influence de sa mère, ce fut pour persécuter cette innocente victime. Quand on s'apercevait que Godeleine partageait avec les pauvres sa maigre ration, on la lui diminuait encore. Elle ne répondait aux insultes que par des paroles de respect, et à la haine que par des prières. Elle ne pouvait souffrir que ceux qui remarquaient la manière indigne dont elle était traitée, lui dissent du mal de son mari. Ce tigre ne se laissa pas fléchir par la douceur de cette brebis. Il la fit étrangler par deux de ses valets. Godeleine se vengea, du haut du ciel, en guérissant un enfant que Bertholf eût ensuite d'un second mariage, et qui était aveugle de naissance. On honore Godeleine comme vierge et martyre. Ceux qui savent souffrir sur la terre les douleurs les plus sensibles, auront une belle place au ciel.

874. Que Dieu est bon !

Un célèbre homme d'État espagnol, le duc d'Ossone, qui mourut vice-roi de Naples en 1624, visita [409] un jour une galère et demanda à chaque condamné ce qu'il avait fait pour mériter une telle peine. Tous protestaient de leur innocence, excepté un seul qui avoua au duc le crime qu'il avait commis, en lui disant qu'il aurait bien mérité un pire châtiment. « Dans ce cas, dit le duc, vous n'êtes pas ici à votre place. Vous qui êtes un coupable au milieu de tous ces honnêtes gens; sortez d'ici, je vous rends la liberté. » Dieu ne pardonne qu'à ceux qui s'accusent, mais il suffit de confesser ses fautes avec repentir pour en obtenir le pardon.

875. Les frères Machabées.

L'impie Antiochus voulait forcer les sept frères Machabées et leur héroïque mère à manger des viandes défendues par la loi de Dieu. Ils dirent tous : « Nous aimons mieux mourir. » Alors,

on arracha à l'aîné la peau de la tête avec les cheveux, on lui coupa les mains et les pieds; et, comme rien ne pouvait vaincre l'intrépide jeune homme, on acheva sa vie par le feu.

Vint le tour du second, qui avait été témoin de ce cruel spectacle ; il se vit livrer au même supplice; et, lui aussi, offrit au bourreau, avec le même courage, tous ses membres. Sur le point d'expirer, il trouva encore assez de force pour dire au tyran : « Scélérat, vous pouvez nous enlever la vie présente ; mais le roi du monde saura bien ressusciter ceux qui seront morts pour ses lois, au jour de la résurrection pour la vie éternelle. » Le troisième, dès qu'on lui en fait la demande, offre sa langue pour qu'on la coupe; il présente aussi ses mains, en disant avec confiance : « C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais, par fidélité à la loi de Dieu, je les sacrifie volontiers, car j'espère en celui qui me les rendra. » En sorte qu'Antiochus et ceux qui l'entouraient étaient eux-mêmes dans l'admiration d'un tel courage. Les quatre autres frères, et enfin la courageuse mère de ces martyrs, subirent de semblables tourments. Que l'espoir de la résurrection nous fasse sacrifier, sinon nos membres, du moins les coupables plaisirs.

876. Le solitaire Etienne.

Un empereur d'Orient, Constantin Copronyme, [410] suscita une furieuse persécution contre les fidèles, parce qu'ils honoraient les saintes images. Il fit sortir de sa retraite un saint solitaire, nommé Etienne, et lui demanda s'il persistait toujours dans son idolâtrie : c'est ainsi qu'il appelait le culte des images. « Quel est l'homme assez ignorant, répondit le saint, pour honorer l'or, l'argent ou la pierre? Notre culte se rapporte à ceux que ces objets représentent » Puis, tirant de son sein une pièce de monnaie à l'effigie de l'empereur, il demanda aux assistants si on pouvait la fouler aux pieds impunément, et comme tous répondirent qu'assurément non : « O hommes aveugles, s'écria-t-il, vous respectez l'image d'un prince mortel, et vous voulez que nous ne respections pas celle de Notre-Seigneur et de ses Saints ? »

877. La vocation triomphante.

Issue d'une noble famille, fille unique d'une mère veuve, Mlle de Mac-Mahon, âgée de dix-sept ans, était depuis deux ans novice au Carmel de Saint-Denis. Sa mère, retirée en Belgique, prit subitement la résolution de se rendre auprès d'elle, et de livrer un nouvel assaut à sa tendresse filiale, pour l'obliger à quitter sa retraite. Cette dame arriva à Saint-Denis au moment où sa fille sortait du cloître pour se rendre à la chapelle extérieure, où devait avoir lieu son dernier examen. Cette circonstance paraissait bien favorable au dessein de la mère ; elle serre sa fille dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, la conjure de retourner auprès d'elle, lui fait l'exposé le plus attendrissant de sa douleur, de son isolement, de sa vieillesse et de ses besoins. La jeune novice n'était pas insensible ; mais l'amour divin dominait toutes ses affections et les lui fit toutes sacrifier. Elle répondit à sa mère : « Ah ! maman, c'est entre les mains de Dieu que je vous laisse; il nous récompensera vous et moi du sacrifice que nous lui offrons, et nous n'aurons jamais rien à regretter. »

Mme de Mac-Mahon lui ayant représenté l'austérité de la vie qu'elle embrassait, à un âge trop peu avancé. disait-elle, pour prendre de tels engagements : « N'est-ce donc pas une chose plus redoutable encore, [411] de se lier à un époux mortel? répondit son héroïque enfant. Eh bien ! Maman, vous l'avez fait à quatorze ans et sans aucune épreuve préalable ; et moi, à dix-sept ans, après deux années d'essai, ne pourrai-je pas me livrer à Dieu qui daigne m'appeler avec tant de miséricorde? » Alors, cette innocente colombe s'arracha des bras maternels et entra dans l'Arche sainte pour n'en plus sortir. Elle fit sa profession dans des sentiments

admirables de ferveur et d'amour, et s'appliqua, avec un zèle plus ardent encore, à l'accomplissement de tous ses devoirs.

878. Un pénitent célèbre.

Au XII^e siècle, au moment où la pénitence publique était encore en usage dans l'Église, un grand pécheur se présenta au vénérable Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, lui demandant une rigoureuse pénitence. L'archevêque, voyant couler ses larmes, pleura avec lui, et lui donna une pénitence de sept ans. Ah ! qu'est-ce que cela pour expier des péchés si énormes ? répondit le pénitent. L'archevêque, le voyant si contrit lui dit : Eh bien ! Contentez-vous de trois jours de jeûne. — Ah ! Mon père, ne me perdez pas par trop d'indulgence, je suis prêt à tout faire. — Eh bien ! Je ne vous donne d'autre pénitence qu'un Pater et un Ave Maria. À ces mots, le pénitent jeta un grand cri, qui marquait à la fois son repentir et sa reconnaissance envers la miséricorde de Dieu, et il expira de douleur. Heureuse mort ! C'est celle des élus.

879. Union à Dieu.

Dans sa jeunesse, Catherine de Sienne donnait à l'oraison toutes les heures dont elle pouvait disposer dans sa journée. Elle demanda, dit l'auteur de son histoire, à aider la servante de la maison. Elle lavait la vaisselle, elle s'occupait des détails de la cuisine ; quand la servante était malade, elle redoublait d'activité ; elle lui prodiguait ses soins avec un incroyable dévouement et elle faisait, en même temps, tout le service du ménage. Mais tout cela ne la séparait pas de Jésus-Christ, son Maître ; comme la flamme tend toujours en haut, ainsi l'âme de Catherine s'élevait naturellement à Dieu. Au milieu des occupations les plus vulgaires, elle entrait en extase ; ses yeux se [412] fermaient et elle restait immobile. Dans les travaux, sachons trouver Notre-Seigneur au-dedans de nous.

880. Un mot de Bayard.

On demandait un jour au chevalier Bayard quelles richesses un père doit laisser à ses enfants. La vertu et la piété, répondit-il. Ces richesses inestimables ne craignent ni pluie, ni vent, ni tempête, ni violence humaine.

881. Dieu est le meilleur médecin.

« Oh ! Combien de malades guériraient et vivraient de longues années, s'ils recevaient à temps le Sacrement de l'extrême onction, » disait, en gémissant, le père Gustave Eck, religieux allemand de la compagnie de Jésus ; et en preuve, il racontait qu'un de ses amis, M. Arendt, converti au catholicisme depuis sept mois, était dans un état désespéré. Il lui parla de lui administrer les derniers sacrements. Je reconnais bien là que vous êtes mon ami, répondit le malade, qui accepta aussitôt avec bonheur sa proposition ; mais, dès qu'il eut reçu ce sacrement, il se trouva mieux. Le soir, il fit une partie de billard, et le lendemain, une promenade à cheval. Il était guéri.

882. Une corbeille flottante.

Le roi d'Égypte Pharaon, qui voyait avec ombrage les Israélites se multiplier en Égypte, commanda de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui naîtraient d'eux.

Un jour, la fille de Pharaon, nommée Thermutis, selon quelques-uns, et Nœris, selon d'autres, descendit vers le Nil pour s'y baigner ; accompagnée de ses femmes, elle suivait les bords du fleuve. Tout à coup, elle aperçoit une corbeille flottante au milieu des roseaux ; elle l'envoie chercher par une de ses compagnes. Elle y trouve un petit enfant qui criait et, touchée de pitié, elle dit : « C'est un enfant des Hébreux. » L'enfant avait, en effet, pour père et pour mère, Amram et Jocabed, de la tribu de Lévi. Il était d'une beauté extraordinaire ; et, soit que cette

beauté ajoutât à l'amour de ses parents, soit qu'elle leur parût le signe providentiel d'un grand avenir, sa mère le tint [413] caché durant trois mois, malgré les prescriptions connues. Puis, voyant qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, elle crut plus sage de le soumettre au péril d'une mort incertaine que d'attirer sur lui et sur toute la famille, peut-être, la fureur irritée des tyrans. On tressa une corbeille de joncs, on l'enduisit de bitume et de poix, on y plaça l'enfant, et la frêle barque fut exposée parmi les roseaux qui bordaient le fleuve. C'est là que Thermutis l'avait trouvé.

La mère avait ordonné à Marie, sœur de l'enfant, de se tenir à l'écart, pour voir ce qui arriverait. Son amour n'osait assister à la scène tragique qui allait survenir, et pourtant elle voulut qu'un œil ami suivit et protégât, pour ainsi dire, les destinées du triste berceau. Elle se retira donc, en laissant pour toute défense au proscrit, l'innocence et la faiblesse d'une jeune fille. La petite Marie, voyant que le sort de son frère inspirait de la pitié, s'approcha et dit à la fille de Pharaon : « Voulez-vous que j'aie vous chercher une femme de la nation des Hébreux qui puisse nourrir ce petit enfant? » Dieu, qui dirige les événements, inclina comme il voulut le cœur de la princesse? et elle consentit à la demande de la jeune fille, qui courut appeler sa mère; et Thermutis lui dit : « Prends cet enfant et nourris-le moi, je te récompenserai. » Une sagesse supérieure trompa ainsi les calculs de l'humaine prudence, et la verge qui devait châtier les hommes injustes grandit sous leurs yeux. Plus tard, un autre berceau échappa au poignard d'un autre persécuteur, et quelques milliers d'innocents, égorgés dans Beth léem, n'empêcheront pas Jésus-Christ, divin fugitif, d'établir sa royauté vainement menacée sur les débris du trône d'Hérode.

Lorsque l'enfant eût grandi, sa mère dut le rendre à Thermutis. D'anciennes traditions, recueillies par Josèphe, portent que la princesse était mariée, mais qu'elle n'avait pas d'enfant. Elle prit en grande affection celui qu'elle venait d'arracher à la mort, et l'adopta en lui donnant le nom de Moïse, qui signifie sauvé des eaux. Il fut élevé à la cour de Pharaon et initié à toutes les sciences du temps et du pays.

C'est ainsi que Moïse fut providentiellement préparé à la grande mission de délivrer son peuple de la servitude. Ce que Dieu garde est bien gardé ! [414]

883. Un muet qui parle.

Crésus, assiégé par Gyrus, fut pris dans son palais, et dans la chaleur du combat, un soldat leva sur lui son glaive pour le frapper. À ce spectacle, un des enfants de Crésus, qui était muet, fut tellement ému et fit un tel effort que les liens de sa langue se rompirent, il cria au soldat : Arrête, malheureux, et garde toi de frapper, et il recouvra ainsi la parole. Ah ! Si nous avions l'amour de notre Père qui est au ciel, que ne ferions-nous pas pour empêcher de l'insulter !

884. Un bouclier protecteur.

Parmi les Souverains Pontifes qui ont été revêtus du scapulaire, nous ne mentionnons que Clément VIII. Au moment où ce Pape venait d'être élevé au souverain pontificat, l'officier qui le dépouillait de ses habits de cardinal, voulut lui ôter aussi son scapulaire, en lui représentant que l'habit du Pape renferme la vertu de tous les autres habits; mais le pieux pontife lui dit : Laissez-moi Marie, de peur que Marie ne me laisse. Que tout fidèle porte donc son scapulaire, qu'il le baise avec respect surtout dans les tentations, particulièrement pendant la nuit.

885. Deux millions de martyrs au Japon.

Les missionnaires du Japon, au XVII^e siècle, assuraient qu'ils n'avaient vu nulle part les chrétiens recevoir, avec autant de piété, le sacrement de confirmation qu'au Japon; aussi, le

Japon fournit-il dans ce siècle deux millions de martyrs. La confirmation donne à l'âme une force merveilleuse !

886. Il est utile d'aller à l'eau avec un panier.

Un religieux se plaignant à un ancien Père de tout oublier ce qu'il entendait, celui-ci lui dit de prendre un des deux paniers qu'il avait dans sa cellule, et d'aller avec cela chercher de l'eau à la source voisine ; il le fit, mais l'eau s'échappait aussitôt. Il recommença par trois fois l'opération; et à la fin, il jeta son panier à côté de l'autre dont il ne s'était pas servi. Quelle différence y a-t-il entre ces deux paniers, demanda l'ancien? Point, répondit le religieux, sinon [415] que celui avec lequel je suis aile à l'eau est plus propre que l'autre. Il en est de même de votre âme, quand vous entendez la parole de Dieu sans la retenir. Cette leçon est bonne aussi pour ceux qui disent qu'en se confessant ils sont toujours les mêmes.

887. Je vous ai donné l'exemple.

Saint Venceslas, roi de Bohême, allant une nuit pieds nus, à travers la neige et la glace, visiter le Saint-Sacrement, son favori qui l'accompagnait souffrait du froid, bien qu'il fût parfaitement chaussé. Le Roi le remarquant, lui dit de mettre les pieds sur les traces de ses pas, et qu'ainsi il ne sentirait plus le froid. Le favori le fit, et il sentit bientôt ses pieds tout réchauffés par les traces brûlantes du saint, en sorte qu'il le suivait sans incommodité. Et comment les vertus plus difficiles à la nature ne deviendraient-elles pas faciles, quand on marche sur les traces du Roi du ciel ?

888. Un capitaine des armées de David.

Urie était tout heureux de porter à Joab une lettre de David, croyant sans doute qu'elle contenait quelque chose de favorable pour lui. Hélas! C'était une sentence de mort. Il est des pénitents qui se rassurent sur une absolution ; mais n'y ayant pas apporté toutes les dispositions voulues, cette sentence de pardon devient pour eux une sentence de mort. Donc au Saint Tribunal, confession entière après examen attentif, contrition, ferme propos.

889. Un homme qui mange comme six.

Un fort mangeur se présenta un jour devant Henri IV, espérant de lui quelque récompense de son singulier talent. Est-il vrai que tu manges comme six, lui demanda le roi? — Oui, Sire. — Et tu travailles à proportion? — Gomme un autre de ma force. — Si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, répondit le roi, je les ferai pendre, car ils l'auraient bientôt affamé.

890. Attachement à la vocation sacerdotale.

Les parents de saint Jean Berckmans ayant subi [416] des revers de fortune, le père de Jean, à son grand regret, ne pouvait plus désormais suffire à l'entretien, pourtant si modique, du jeune écolier. L'ayant donc fait revenir un jour subitement à la maison paternelle, là, en présence de sa mère, après lui avoir exposé l'inévitable nécessité du sacrifice que Dieu même semblait exiger d'eux : « Maintenant, mon cher fils », ajouta-t-il, « puisque cette noble et sainte carrière est fermée pour toi, il ne te reste plus qu'à en chercher, de concert avec nous, une qui te permette de gagner chrétiennement et honorablement ta vie. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le cœur de Jean. Il voyait s'évanouir, en un clin d'œil, ses plus saintes et ses plus chères espérances. Mais retrouvant toute sa foi et tout son courage, après un premier moment de stupeur : « Mon cher père et ma bonne mère », répondit-il avec fermeté, en se jetant à leurs genoux, « Dieu me préserve d'aggraver vos privations et celle de mes frères! Mais ne me permettez-vous pas au moins, d'essayer, pour l'amour de

Notre-Seigneur, si je puis achever ma préparation aux ordres sacrés, sans réclamer d'autres frais pour ma nourriture qu'un peu de pain et d'eau chaque jour? » Profondément ému d'une générosité si héroïque et si sainte, qui mettait à un tel prix le bonheur de devenir prêtre, sans reculer à cet âge devant les austérités même des Saints du désert, le père de Jean ne se sentit pas la force d'insister; mais il se mit à la recherche d'une nouvelle combinaison, qui pût tout à la fois répondre aux désirs du pieux enfant sans lui imposer un pareil fardeau, et sans créer de nouvelles charges à sa famille.

891. Dans la balance divine les larmes pèsent plus que les péchés.

Saint Anastase le Sinaïte raconte que, du temps de l'empereur Maurice, il y avait Sur les frontières de la Thrace, un célèbre voleur qui répandait la terreur partout. On avait essayé en vain de lui tendre des pièges, de le faire cerner par des soldats. L'empereur lui envoya un jeune homme pour lui dire de venir auprès de lui. Le voleur, frappé par ce message de l'empereur, devint doux comme un agneau, et vint [417] devant l'empereur avouer ses crimes, et se remettre à sa clémence. Maurice lui fit grâce, et le voleur étant tombé malade bientôt après, fut placé dans un hôpital. Là, sentant sa fin prochaine, il repasse dans son esprit tous ses crimes; il se met à les pleurer avec d'abondantes larmes, et il meurt. Le médecin qui l'avait soigné, pendant la nuit eut une vision dans laquelle il vit les démons mettre les crimes du bandit sur un plateau de la justice divine, et le plateau s'abaissa. Les anges qui voulaient prendre sa défense, ne savaient comment contrebalancer ses iniquités; mais trouvant auprès de lui son mouchoir trempé de ses larmes, ils le jetèrent dans l'autre plateau qui l'emporta.

892. La flatterie indigne les cœurs magnanimes.

Alexandre le Grand passait un fleuve dans une barque avec Aristobule. Celui-ci lisait, durant la traversée, l'histoire du conquérant qu'il avait écrite et mêlée d'éloges d'une flatterie outrée. Alexandre prit le livre et le jeta dans le fleuve, en disant à l'auteur, qu'il mériterait le même sort; car il était plus coupable que ses écrits.

893. Hosius.

Stanislas Hosius, cardinal-évêque de Culm, un des légats de Pie XV au Concile de Trente, observait avec une scrupuleuse rigueur la loi du jeûne. Ses amis, craignant qu'il n'usât ainsi sa santé: C'est pour vivre longtemps que je jeûne, répondit-il, n'est-il pas écrit: Honore ton père et ta mère afin de vivre longuement. Or, Dieu me commande la pénitence, et l'Église ma mère, me fixe les jours où je dois jeûner. — Un jeûne de toute la vie n'empêcha pas saint Paul ermite de rester dans son désert jusqu'à l'âge de 113 ans; et saint Antoine, malgré son jeûne perpétuel, vécut jusqu'à 105 ans.

894. La religion apprend le respect du bien d'autrui.

Robert, duc de Normandie, s'étant fait baptiser en 912, exhorta ses sujets à suivre son exemple, et bientôt ses sujets devinrent des chrétiens si fervents, qu'on n'entendait plus parler de vol parmi eux. Aussi le duc [418] raconte, qu'ayant suspendu sa cravate à un arbre, il l'y retrouva trois ans après, telle qu'il l'avait laissée.

895. Une éducation rare.

Le grand saint Antoine, le premier père des solitaires d'Égypte, fut élevé par ses parents avec une vigilance si jalouse, qu'il ne connaissait personne qu'eux dans le monde, et qu'il n'allait dans aucune autre maison que la leur. Ils ne lui laissèrent pas fréquenter les écoles publiques, de peur qu'il n'y trouvât un péril pour sa vertu.

896. Comme on doit élever les enfants.

Madame de Chantal, tous les matins, lorsqu'elle avait fait son oraison, à peu près vers les six heures en hiver et un peu plus matin en été, entrait dans la petite chambre de ses enfants, les éveillait et les habillait elle-même; et, lorsqu'ils étaient prêts, elle les faisait placer en cercle autour d'elle et leur apprenait à prier. Après la prière, elle faisait faire aux plus grands un quart d'heure d'oraison mentale. Tout le monde assistait à la messe, même les plus petits enfants. Notre sainte, persuadée qu'une journée est bien vide lorsqu'on n'a pas assisté à ce sacrifice adorable, n'épargnait ni peines, ni fatigues pour leur apprendre à y assister saintement.

Elle leur enseignait à élever de temps en temps leur cœur à Dieu, surtout quand les heures sonnaient, et elle leur faisait faire tout haut leur prière avant et après le repas. C'est ainsi qu'elle déposait dans leur cœur ces habitudes de prière qui ne sont pas la vertu, mais qui en sont tout à fois l'ornement et la garantie.

897. Je n'ai jamais mieux dormi !

Un jour qu'on demandait au commandant Marceau si un capitaine dormait bien sur son navire : « Je n'ai jamais mieux dormi, répondit-il, qu'à la nuit qui a suivi la perte de mon gouvernail au milieu d'effroyables tempêtes. C'était une position terrible. Après avoir pris toutes les mesures que je devais prendre, je dis en me promenant : Que votre volonté soit faite, le même nombre de fois que Sainte Gertrude, puis je suis allé me coucher, je n'ai jamais mieux dormi. » [419]

898. Liberté du choix d'un état.

Madame Acarie ne voulait pas que ses fils fussent ecclésiastiques, ni ses filles religieuses, si ce n'était la volonté de Dieu ; mais elle voulait qu'en quelque état qu'il plût à la bonté divine de les appeler, ils vécussent en bons chrétiens. Sa fille aînée rapporte d'elle ces paroles : « Quand je serais reine et que je n'aurais qu'un enfant, si Dieu l'appelait à l'état religieux, je ne voudrais pas l'empêcher d'y entrer, bien que je n'eusse pas d'autre héritier. Et quand j'aurais cent enfants et que je serais dépourvue de ressources pour les établir, je ne voudrais pas non plus en mettre, malgré Dieu, un seul en religion. » Il faut, en effet, laisser aux enfants la liberté de se choisir l'état qui leur convient; mais il est toujours permis de les inviter à embrasser un état plus parfait et plus sûr pour le salut, sans toutefois les y contraindre.

899. Frères inséparables.

Pendant la terreur, deux frères de la Rochefoucault étaient évêques, l'un de Beauvais, l'autre de Saintes. Les brigands vinrent les surprendre ensemble. Ils en voulaient surtout à l'Évêque de Beauvais et étaient disposés à rendre la liberté à celui de Saintes. Mais ce dernier leur dit : « Mon frère n'est coupable que de son attachement à la religion, mon crime est le même. Je dois donc être puni avec lui; au reste, je ne pourrais supporter qu'il soit en prison sans moi. » Ils les conduisirent donc tous deux aux Carmes, ou quelque temps après ils furent égorgés.

900. À l'école d'une Chinoise.

Une jeune mère chinoise, nouvellement convertie, conduisait sa fille devant un petit oratoire; et là, en face de l'image de Jésus crucifié, elle lui disait avec l'accent de la tendresse et d'une profonde conviction : « Je t'aime, Dieu le sait, ô mon enfant! Cependant, si je savais que tu dusses jamais perdre l'innocence de ton baptême, je prierai le Seigneur de te retirer au plus tôt de ce monde. Oui, mon Dieu, répétait trois fois cette femme forte, les yeux fixés sur le crucifix, s'il en devait être ainsi, elle vous appartient vous pouvez la ravir à mon amour; loin de la pleurer, je [420] vous bénirais de nous avoir fait à elle et à moi une si grande grâce! » Blanche de Castille ne pensait pas mieux.

901. La mort d'un prédestiné.

Saint Jean Berckmans était gravement malade. L'infirmier lui dit : Je pense qu'il vous serait bon de recevoir, demain matin, la visite de Notre-Seigneur. Sans se troubler à cette parole : « Serait-ce pour communier en viatique ? » reprit avec calme le saint jeune homme. — « Oui, mon cher frère, car désormais il nous reste bien peu d'espoir. » Alors, d'un visage rayonnant de joie, comme s'il eût reçu dans ce moment la plus gracieuse nouvelle, le serviteur de Dieu se souleva, et, jetant ses deux bras autour du cou de l'infirmier penché sur lui, l'embrassa tendrement. Mais comme celui-ci fondait en larmes et ne pouvait articuler une parole : « Ah ! Mon cher frère, s'écria-t-il, réjouissez-vous donc avec moi, car voici bien la meilleure annonce et la plus douce consolation qu'il vous fût possible de me donner. » Puis, aussitôt, prenant son crucifix : « O mon bon Jésus, reprit-il, vous avez été toujours ici-bas mon seul trésor. Ne m'abandonnez pas âmes derniers moments ! » Et, comme le frère infirmier l'engageait doucement à ne pas s'affaiblir et se fatiguer davantage par trop de véhémentes affections : « Oh ! Ne craignez rien, reprit-il, ces affections sont, au contraire, toute ma force et toute ma joie ! » De grand matin, écrit le P. Spinola, le P. Recteur vint m'éveiller lui-même et me dit que, si je voulais voir le saint frère Jean communier en viatique, il était temps. Poussé par mon désir, je me levais en toute hâte et me rendis à la chambre du saint frère qui, d'un visage riant et gracieux, me dit, dès qu'il m'aperçut : « Je vous salue, mon cher frère ; voici que nous allons partir pour le ciel ! » Paroles qui me percèrent tellement le cœur que je sortis à l'instant pour cacher mes larmes, sous prétexte d'aller à la sacristie rejoindre le Père Recteur et ceux qui devaient accompagner le Saint-Sacrement. Quand nous revînmes vers notre cher frère, nous le trouvâmes couché à terre, sur un matelas, revêtu de sa soutane, les mains jointes, et il demeura dans cet état jusqu'à ce que fussent achevés, suivant la teneur des ru-[421]-briques, la bénédiction de la chambre, le *Confiteor* et l'absolution. Mais quand le Père Recteur se tourna vers lui, avec le corps de Notre-Seigneur, pour le lui donner, soudain, nous le vîmes se relever comme un éclair et se mettre à genoux, bien que son excessive faiblesse eût dû le faire à l'instant tomber, si deux de ses condisciples ne se fussent hâtés de le soutenir jusqu'après la sainte communion. Il fit alors sa profession de foi et protesta fermement qu'il voulait mourir en vrai fils de la compagnie de Jésus, et en vrai fils de la bienheureuse Vierge Marie, puis il reçut le saint viatique. À ce spectacle, nous fûmes tous saisis de componction, non moins que de regrets, songeant que ce trésor incomparable de toute sainteté allait sitôt nous être ravi. Je demurai là presque tout le jour, c'est-à-dire à l'exception seule des heures de classe ; et nous y fûmes en grand nombre, car chacun désirait ardemment le voir et lui rendre, s'il se pouvait, un dernier service. Durant tout ce temps, ses entretiens ne furent que du paradis, auquel il aspirait sans cesse par mille oraisons jaculatoires, plus belles et mille soupirs plus ardents les uns que les autres. Il répétait souvent en particulier : « O Marie, ne permettez pas que mon espérance soit vaine ! Je suis votre fils, vous le savez bien, car je vous ai juré de l'être à jamais. »

Il passa ensuite deux jours à prier, à édifier ceux qui venaient le voir, à repousser les assauts du démon qui cherchait à le troubler. Puis, invoquant tour à tour les Saints Patrons, qu'il avait reçus depuis son entrée dans la Compagnie, s'unissant une dernière fois aux litanies de la Reine des anges, les yeux fixés sur ces trois objets qui lui étaient si chers, son livre de Règles, son chapelet et son crucifix, il rendit doucement à Dieu sa sainte âme. C'était le matin du 13 août 1621, jour anniversaire, suivant une pieuse conjecture, de la séparation du corps et de l'âme de sa divine Mère, la glorieuse Vierge Marie. Ainsi mourut en odeur de bénédiction, à l'âge de vingt-

deux ans et cinq mois, saint Jean Berckmans. On le représente portant en ses mains le livre des Règles de saint Ignace, une croix et un chapelet. C'est ainsi qu'il voulut mourir, disant : « Voilà mes trésors, avec lesquels je me présenterai joyeusement devant Dieu. » [422]

902. Ce que peut une mère.

Dans l'éducation de ses enfants, sainte Monique fut loin d'être secondée par Patrice, son époux infidèle, néanmoins, elle remplit seule, avec générosité et persévérance, sa noble et pénible tâche. Vainement le père est païen, écrit l'historien de cette admirable sainte, vainement la belle-mère, les serviteurs, les servantes semblent conspirer pour rendre impossible toute éducation chrétienne; les trois enfants de sainte Monique monteront sur les autels, comme si Dieu voulait nous montrer par là, ce que peut une vraie mère, même quand elle est seule.

903. La sagesse.

Issu d'une des plus nobles familles de Venise, saint Laurent Justinien, dans ses premières années, était de tous les enfants le plus gracieux, le plus aimable et le plus appliqué à la pratique des vertus de son âge. Frappée de sa gravité précoce, sa pieuse mère craignit un instant qu'il ne s'y mêlât quelque sentiment d'orgueil; elle fit part de sa crainte à son enfant : « O ma mère, répondit-il en souriant, ne craignez point, vous me verrez un jour un fidèle serviteur de Jésus-Christ. »

En effet, il écrit lui-même qu'à l'âge de dix-neuf ans, comme il demandait à la terre le bonheur dont son cœur avait soif et ne rencontrait parmi les objets créés que vanité et affliction d'esprit, un personnage mystérieux lui apparut. C'était une vierge d'une grande beauté et d'un éclat égal à celui du soleil. S'approchant de Laurent avec bonté, elle lui dit d'une voix douce et mélodieuse : « O jeune homme, pourquoi chercher ailleurs ce que je puis vous offrir, si vous voulez m'avoir pour épouse ? Puis, elle ajouta : Je suis la Sagesse divine qui, pour l'amour des hommes, me suis revêtue de leur nature. » Séduit par les charmes divins de la Sagesse, Laurent lui protesta aussitôt qu'il ne voulait avoir d'autre épouse qu'Elle, qu'à elle seule il donnait tout son cœur. La Sagesse alors reprit son vol vers les cieux, laissant l'âme du jeune homme remplie d'ineffables consolations. Depuis ce jour, Laurent Justinien n'eut d'amour que [423] pour cette céleste Épouse. Heureux les jeunes gens qui sauront l'imiter !

904. Savoir supporter.

Un des disciples de Socrate, lui dit un jour, en entendant les criailleries de Xanthippe, femme de ce philosophe : « Cette femme est insupportable. — J'y suis habitué, répondit Socrate, comme on s'habitue à entendre le bruit d'une poulie. » Dans une autre circonstance, après un orage d'injures, elle lui lança de l'eau au visage : « Je savais bien, dit-il, qu'après un orage il devait tomber de la pluie. » Un jour, qu'elle vint en public lui arracher son manteau, quelques-uns lui reprochèrent de ne pas lui avoir appliqué un soufflet : « Si je l'eusse fait, répondit-il, je vous aurai donné l'occasion de crier tous, les uns : Tiens bon, Socrate ; les autres : Tiens bon, Xanthippe. » Si un sage païen a eu une telle modération, quelle honte ne serait-ce pas pour un mari chrétien de maltraiter une femme !

905. D'autant plus cher qu'il s'est plus abaissé.

Charles II, roi d'Angleterre, vaincu à la bataille de Worcester, dut, pour se soustraire à ses ennemis, s'enfoncer dans les forêts, et se déguiser en bûcheron, portant une lourde cognée, et couvert des humbles vêtements d'un ouvrier. Mais ceux qui étaient dans le secret, voyaient en lui leur souverain et leur roi ; et ils l'en aimaient davantage, attendris qu'ils étaient de ses

malheurs. C'est ainsi que ceux qui ont la foi, voient en J.-C. revêtu des haillons de l'humanité, leur souverain et leur Dieu ; et il leur est d'autant plus cher qu'il s'est plus anéanti.

906. Modestie admirable d'un enfant.

Saint Pierre Fourier, étant encore tout petit enfant, ne pouvait souffrir que l'on découvrit la moindre partie (le son petit corps, lors même qu'il était nécessaire de changer de linge. Il versait tant de larmes et criait si haut quand on ne le couvrait pas, que rien n'était capable de l'apaiser ; et sitôt qu'on l'avait revêtu de ses petits habits, il devenait en un instant paisible comme un agneau. Dans son enfance, il s'éloignait toujours de la compagnie des [424] enfants d'un autre sexe; on ne pouvait même lui persuader de demeurer avec sa propre sœur.

907. Conversion de Jean de Vandières.

Saint Jean de Vandières était clerc, et devait servir à l'autel du monastère des Bénédictines de Saint- Pierre de Metz. Il y rencontra une jeune personne nommée Geize, élevée dans toutes les vertus par sa tante. Il crut apercevoir quelque chose de sombre au cou de l'enfant, il y porta la main, et toucha quelque chose de très rude. Il en frémit, et demanda quel habit c'était là. L'enfant rougit d'abord; mais, obligée de s'expliquer, elle dit : C'est un cilice, ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour le monde; les plaisirs sont la perte des âmes, et je veux sauver la mienne. Jean, comme réveillé d'un sommeil, se dit à lui-même : Malheur à moi, il faut que cet âge et ce sexe fragile me donnent des leçons de vertus ; et dès lors, il commença une vie nouvelle qui le conduisit à la sainteté.

908. Amour de l'étude.

L'ardeur et l'application à l'étude de saint Jean Berckmans étaient telles, a écrit un de ses professeurs le P. François Piccolomini, que je crois impossible de le surpasser en ce point; et je n'ai même connu personne qui pût, à mon avis, lui être comparé. Dès que l'obéissance l'appliquait à une nouvelle étude, dût-il, selon toute apparence, n'en retirer jamais aucun fruit, il n'y épargnait ni soins, ni fatigues. Le savoir d'un religieux de la Compagnie, ne devrait-il pas, me disait-il, être assez vaste pour suffire à la moitié d'un monde? Mais en même temps j'admirais en lui une candeur et une docilité incomparable à rendre le compte le plus fidèle de tout ce qu'il faisait ou se proposait de faire en ce genre; prêt à laisser au premier signe, tout ce que n'auraient pas approuvé ceux qui lui tenaient la place de Dieu ! À cette application, le Bienheureux joignait toutes les ressources d'une intelligence d'élite. Au jugement du même P. Piccolomini, il était capable de s'appliquer à toutes les branches de renseignement sacré ou profane, et d'exceller en tout. De violentes douleurs de tête l'arrêtaient pourtant quelquefois, et elles le tourmentèrent [425] jusqu'à sa mort. Mais, contraint de suspendre alors son travail pour quelques moments, il y revenait bientôt après, après avoir calmé ses douleurs par la récitation du Saint-Rosaire, qui ne le fatiguait jamais. D'ailleurs, ce notait pas la crainte de se fatiguer et de souffrir, mais l'obéissance seule qui l'engageait à se reposer.

909. Le général de Lamoricière.

Revenu à Dieu, il s'entretenait un jour à Paris, de la communion fréquente, avec sa pieuse fille, et avec le curé de sa paroisse. Je crois, dit-il, qu'il ne faut pas communier souvent. Son curé répondit : Tous, nous ne sommes pas dignes de le faire, mais nous en avons besoin. La communion n'est pas la récompense de la vertu, mais le moyen de la pratiquer. Le général, après un instant de réflexion, dit au prêtre : M. le curé, on m'avait donné vingt mille mauvaises raisons contre la communion fréquente : Vous ne m'en donnez qu'une bonne pour. Elle me suffit. Puis se tournant vers sa jeune fille : Communie tant que tu pourras, lui dit-il.

Et lui-même l'accompagna souvent depuis à la Table-Sainte; et dans ses communions il versait des larmes de joie, lui que les plus grands dangers n'avaient pu émouvoir sur les champs de bataille.

910. Comment a débuté saint Vincent de Paul.

Quand le père de saint Vincent de Paul, encore enfant, l'envoyait au moulin chercher de la farine, Vincent, s'il rencontrait un pauvre, ne pouvait résister au besoin de lui en donner quelques poignées ; et son père, qui était homme de bien, ne s'en plaignait pas. Un jour que Vincent rencontra un pauvre dans une grande misère, il lui donna 30 sous qu'il avait mis de côté à force de travail et d'épargne, et il ne s'en réserva rien.

911. L'impie Nestorius.

Quand Nestorius osa nier publiquement, au commencement du cinquième siècle, la maternité divine de Marie, tout le peuple de Constantinople se souleva contre lui. Les laïques eux-mêmes écrivirent des protestations contre ses blasphèmes. Le concile d'Éphèse [426] s'assembla pour condamner cet hérétique; et, au jour où la sentence devait être portée, le 22 juin 431, dès le grand matin, tout le peuple d'Éphèse, attendant le jugement du concile, n'avait cessé d'entourer l'enceinte sacrée où les évêques étaient réunis. Aussitôt qu'on eut appris la condamnation de Nestorius, des acclamations unanimes éclatèrent au sein de la foule. Gloire à Dieu! L'ennemi du Christ est renversé, criaient toutes les voix. Au sortir de l'église, on entoura les évêques et on les escorta jusqu'à leur demeure avec des flambeaux et des torches. Les femmes les précédaient et brûlaient des parfums sur leur passage; les rues étaient illuminées. La journée du lendemain fut une fête pour la ville.

On croit que c'est à ce concile que l'Église a ajouté au *Je vous salue Marie*, ces mots redits depuis à travers les siècles, dans tout l'univers : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous. Nestorius fut exilé par l'empereur Théodose le Jeune ; et dans son exil, ayant fait une chute, il se blessa le côté droit, le bras et la main. La gangrène se mit à ses plaies, la langue fut attaquée la première; elle se détachait en lambeaux, rongée par les vers, dignes châtiments des blasphèmes vomis contre la Vierge. Ainsi mourut Nestorius.

912. Triste fin d'un vigneron ivrogne.

En 1650, un vigneron alsacien, nommé Adam Steckmann, revenait ivre du cabaret. Sa femme était absente. Son petit garçon lui demande du pain ; et sa petite fille lui présente un couteau; il s'en sert pour tuer ses deux enfants. Un troisième qui était au berceau pousse des cris lamentables ; le malheureux l'arrache au berceau et le jette contre le mur; l'enfant retombe mort. Sa femme rentre, et au spectacle des cadavres de ses trois enfants, elle tombe morte frappée d'apoplexie. Le misérable père finit bientôt après sa vie, de la main du bourreau. C'est donc un devoir grave, d'éviter les occasions prochaines de s'enivrer, les compagnies, les maisons où l'on est exposé à le faire. Espérer qu'on se corrigera, sans éviter ces occasions, ces compagnies et ces maisons, c'est confirmer une fois de plus le proverbe : Qui a bu, boira. Cambronne, un officier du premier empire, fut plus sage. Ayant failli être condamné à mort à la suite des excès [427] de boisson, il jura, pour obtenir sa grâce, de ne plus boire du vin; il tint parole et devint un héros. Pourquoi ne ferions-nous pas comme lui, si nous étions sujets au même défaut? Si le vin nous donnait la mort, en boirions-nous? Il donne la mort à notre âme. Donnerions-nous notre maison pour avoir le plaisir de boire? Et nous sacrifions le paradis!

913. Haine au mensonge.

L'empereur Maximien envoya des soldats pour se saisir de saint Anthime, évêque de Nicomédie. Les soldats entrèrent par hasard dans la maison de l'évêque, sans le connaître, et lui demandèrent à manger. Celui-ci les traita de son mieux. À la fin, les soldats lui demandèrent où ils pourraient trouver l'évêque Anthime. « C'est moi », répondit le saint. — Nous ne voulons pas vous prendre, reprirent-ils étonnés; nous dirons que nous ne vous avons pas trouvé. — « Non, mes amis, dit le saint, je ne permettrai pas que vous mentiez, j'aime mieux mourir. » Et il les suivit auprès de l'empereur.

914. Un vrai chevalier.

Le célèbre Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, avait toujours chez lui une image de la Mère de Dieu; il ne sortait jamais de sa chambre sans lui demander à deux genoux sa bénédiction; et il baisait la terre en son honneur. C'est une sainte pratique de demander tous les matins et tous les soirs la bénédiction de Marie, en se mettant à genoux devant une de ses images.

915. Les mauvaises compagnies.

L'ami des insensés leur devient semblable. L'expérience confirme tous les jours cette parole du Saint- Esprit. Joseph Arger, jeune homme de 23 ans, fut condamné à mort au mois de mai 1844, par la cour d'assises de la Seine-Inférieure. Arrivé au pied de l'échafaud, il demande à parler à la foule qui était immense : « Je vais mourir, parce que j'ai fréquenté de mauvaises compagnies. Six semaines ont suffi. C'est Décaut qui m'a perdu, je lui pardonne. Adieu, mon pauvre père! » Et sa tête tomba sous le couteau fatal. Décaut fut condamné aux travaux forcés. Voilà [428] où conduisent les mauvaises compagnies. Vous êtes effrayé du sort de Joseph Arger. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus terrible. Il s'est repenti et est mort dans de bons sentiments. Les mauvaises compagnies peuvent mener plus loin qu'à l'échafaud; où donc? au libertinage, à l'impiété, à une mort de réprouvé.

916. Un mot d'Alexandre.

Alexandre le Grand disait : Une seule larme de ma mère a effacé bien des condamnations à mort. Qu'en doit-il être des larmes de Marie?

917. Enfants de Dieu !

Notre vrai titre de noblesse, c'est le Baptême qui nous fait les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. C'est ce que comprenait admirablement le grand roi saint Louis; aussi, estimait-il plus le village de Poissy où il avait été baptisé, que la ville de Reims où il avait été sacré roi. Ayant assisté au baptême d'un juif, auquel il avait invité les gens d'un prince infidèle, il leur dit après la cérémonie : « Dites à votre maître que je passerais volontiers ma vie dans les cachots les plus obscurs, si je pouvais, à ce prix, procurer à lui et à toute sa nation, la grâce de recevoir le Baptême. »

918. Supportons les injures.

Le P. Fernandez, compagnon de saint François Xavier, prêchait à Amanguchi, dans le Japon. Au milieu de son sermon, un homme de la lie du peuple s'approche de lui, comme pour lui dire quelque chose, et lui lance à la face un hideux crachat. Le prédicateur, sans s'émouvoir, s'essuie le visage et continue son discours comme si rien de fâcheux n'était arrivé. Cette patience frappa tellement les infidèles que, malgré toutes les puissances de l'enfer, les conversions furent nombreuses.

919. Eulalie à Dacien.

Sainte Eulalie, de Mérida, en Espagne, à l'âge de 12 ans, fut tourmentée pour la foi, dans la persécution de Dioclétien. Calpurnien, officier du préfet Dacien, la fit battre cruellement; et elle, toute meurtrie de coups, dit à cet officier devenu son bourreau : [429] « Regardez-moi bien, considérez mon visage, pour que vous me reconnaissiez bien au tribunal de Dieu. Nous y comparâtrons tous deux, moi pour être récompensée de mes souffrances, et vous, pour recevoir le châtiment de votre cruauté. » Elle avait raison.

920. Oraison.

L'oraison a été la vie de toutes les saintes mères chrétiennes qui, dans le cours des siècles, ont répandu dans leur famille et dans le monde le parfum de la vertu. Sainte Catherine de Gênes, engagée dans les liens du mariage, et à l'âge de vingt-sept ans, faisait chaque jour six heures d'oraison à genoux sur le pavé de sa chambre. N'ayons donc pas peur de consacrer un quart d'heure à ce saint exercice.

921. Ne laissons pas médire en notre présence.

Quand Thomas Morus entendait médire, il passait aussitôt à une autre conversation et disait par exemple : « Que chacun dise ce qu'il voudra, mais voici une belle maison, et celui qui l'a construite était un excellent architecte. »

922. Ne pas renvoyer au lendemain.

Qui ne déplorerait l'aveuglement de ceux qui diffèrent à la mort leur retour à Dieu? Pauvres infortunés, ils oublient le proverbe : Telle vie, telle mort. Comment mériter une mort sainte, en vivant en libertin? Dieu peut faire un miracle, il le fit pour le bon larron; mais quel fatal aveuglement que d'y compter. Un gentilhomme anglais, pleinement convaincu de la vérité de la religion catholique, lui était attaché du fond du cœur, mais n'osait pas encore la professer, craignant qu'en abjurant au protestantisme, la cruelle reine Élisabeth ne lui ravit ses biens. Il prit donc le parti d'attendre à la mort; et, de peur d'être surpris par un accident, il avait soin de fréquenter, soit à la ville, soit à la campagne, où il avait une maison, des prêtres catholiques, afin qu'à la première nouvelle de sa maladie, ils vinssent le réconcilier avec Dieu. On cherchait en vain à lui faire comprendre combien il exposait ainsi son salut. Un jour qu'il se rend d'une de ses maisons dans une autre, il est frappé d'apoplexie. Ses domestiques courent chez le [430] prêtre le plus voisin, mais la mort avait si bien ajusté son coup que, quand le prêtre arrive, le riche Anglais était mort sans avoir donné signe de pénitence.

923. « Ils vont à la boucherie comme des chiens. »

O vous qui méritez ce reproche de la Vierge de la Salette, apprenez à noble école à respecter les lois de l'Église. On apporta, un vendredi, à Louis XVI, prisonnier de la Révolution, un dîner gras. Le roi prit un verre d'eau, y trempa un morceau de pain, en disant : « Voilà mon dîner. » Louis-Philippe donna, un vendredi, un dîner officiel aux principaux dignitaires de l'État et de l'armée. La bravoure du général Brun de Villeret le fit placer à la droite de la reine, et le maréchal Soult, son ami, était à la droite du roi. On ne sert d'abord que des plats gras. Le général n'en accepte aucun. La reine, le remarquant, lui dit : « Mais, général, vous ne mangez pas. — C'est vendredi, répond-il, j'attends du maigre. » Le maréchal Soult se met à le plaisanter : « Si tu me connais bien, répond le général, tu dois savoir que jamais de ma vie je n'ai fait gras le vendredi, excepté à l'île de Lobau où je n'eus à manger que la tête de mon cheval. » Tous admirent, et les plats maigres ne tardent pas d'arriver.

924. Sainte Monique.

Saint Augustin avait eu dans sa jeunesse le malheur d'oublier son Dieu. Voici, ce qu'après sa conversion il a écrit lui-même de sa mère : « Au temps de mes égarements, dit-il, au livre de ses Confessions, elle me pleurait bien plus amèrement qu'une autre mère ne pleure son enfant, lorsqu'on le porte en terre. Ses larmes coulaient avec abondance... ; et elle en arrosait la terre partout où elle élevait vers vous sa prière, ô mon Dieu; elle vous adressait pour moi, à toutes les heures du jour, ses vœux et ses gémissements... Elle me vit partir pour Rome avec une extrême douleur, et, s'attachant à mes pas, me suivit jusqu'au bord de la mer. Elle s'obstinait à ne me point quitter, ou pour me forcer à retourner avec elle, ou pour que je la laissasse partir avec moi... Elle continuait, en mon absence, de vous prier pour moi, mon Dieu; et, vous qui êtes présent partout, vous l'écoutez où elle était; [431] et, au lieu où j'étais moi-même, vous aviez pitié de moi et vous rendiez la santé à mon corps (affaibli par une grave maladie)... Vous n'avez pas permis que je mourusse dans un tel état, ce qui eût été pour moi une double mort, et pour le cœur de ma mère, une blessure dont elle n'eût pu se guérir; car il m'est impossible de dire jusqu'où allait l'amour qu'elle avait pour moi, et quelles angoisses elle éprouvait en son âme par les efforts qu'elle faisait pour m'enfanter à Dieu, angoisses plus cruelles que les douleurs qu'elle avait ressenties dans son corps lorsqu'elle m'avait mis au monde. Oui, sans doute, une aussi triste mort d'un fils qui lui était si cher, l'aurait blessée jusqu'au fond du cœur, et je ne vois pas comment elle eût pu jamais s'en consoler... Comme elle pria un jour un évêque de vouloir bien s'entretenir avec moi pour me ramener à Dieu, ce qu'elle ne manquait pas de demander à toutes les personnes capables de remplir à mon égard cette charitable mission : « Allez, répondit l'Évêque, continuez à prier ; il est impossible que le fils de tant de larmes, se perde... » En effet, Dieu des miséricordes, auriez-vous dédaigné le cœur brisé et humilié d'une veuve chaste, sévère dans ses mœurs, généreuse envers le pauvre... qui ne manquait jamais, soir et matin, de se rendre à l'église pour y entendre votre parole et être entendue de vous dans la prière? Auriez-vous pu, ô mon Dieu, mépriser les larmes de celle qui ne vous demandait ni de l'or, ni de l'argent, ni aucun autre de ces biens passagers et périssables; mais le salut de l'âme de son fils? ... Ma mère, continue-t-il, à qui sa piété donnait une grande force d'âme, vint me rejoindre à Milan, m'ayant suivi par mer et par terre, toujours tranquille dans les plus grands périls, par la confiance qu'elle avait en vous... Cette tendre mère n'avait cessé de me pleurer nuit et jour, comme si j'eusse été mort, cependant comme un mort que vous deviez ressusciter. »

Arrivée à Milan, Monique se mit en rapport avec saint Ambroise, dont son fils admirait l'éloquence, et elle chercha à rendre fréquentes et intimes les relations d'Augustin avec le saint Évêque. Souvent, elle menait son fils avec elle, quand elle rendait visite à saint Ambroise ; quelquefois elle le lui envoyait, tantôt [432] sous un prétexte, tantôt sous un autre, en apparence pour demander conseil sur quelque point qui la concernait, en réalité pour fournir à son fils l'occasion d'entretenir le saint docteur. Enfin, après vingt années de gémissements et de prières, Monique eut le bonheur de voir Augustin recevoir le baptême et embrasser une vie de détachement et de sacrifice. Quelque temps plus tard, regagnant avec lui le rivage pour retourner en Afrique, à la fin d'un sublime entretien sur le ciel, pour lequel seul vivait ces deux grandes âmes, Monique dit à Augustin : Mon fils, rien maintenant ne me retient sur la terre. Je ne sais plus ce que j'ai à y faire ni pourquoi j'y suis encore, puisque j'ai réalisé toutes mes espérances. Il était une seule chose pour laquelle je désirais un peu vivre, c'était de vous voir chrétien et catholique avant ma mort. Dieu a fait bien plus, puisque je vous vois mépriser toute

félicité terrestre pour le servir. Que fais- je donc ici désormais?... Sa mission était remplie, en effet; aussi, Dieu l'appela-t-il à lui dans le port même d'Ostie avant qu'elle pût s'embarquer.

925. Qualités d'un maître d'école.

Madame Acarie, écrit l'auteur de sa vie, désirait trouver dans les maîtres qu'elle donnait à ses enfants, la vigilance et la fermeté, jointes à la science et à la vertu. Après avoir pris tant de précautions pour mettre ses enfants en des mains sûres, elle ne se croyait pas déchargée de l'obligation de veiller elle-même sur eux. Il n'est pas permis, en effet, aux parents, de se désintéresser de l'éducation de leurs enfants.

926. Moyen ingénieux d'empêcher le duel.

Gustave Adolphe, roi de Suède, comme tous les grands rois, ne voyait dans le duel qu'une monstruosité digne des barbares. Il l'avait donc proscrit. Malgré cela, deux officiers, voulant se battre, lui en demandèrent la permission. Le roi la leur donna, à condition d'être témoin. Il leur fixa le jour et l'heure. Le moment venu, il se rendit au théâtre du duel avec un petit corps d'infanterie qu'il plaça autour des champions : « Allons, dit-il, battez-vous jusqu'à ce qu'un de vous succombe. » Et s'adressant au bourreau de l'armée qu'il avait fait venir : « Dès qu'il y en aura [433] un de tué, tu couperas, devant moi, la tête à l'autre. » Les deux officiers, en entendant ce langage, restent interdits. Ils demandent pardon au roi et s'embrassent. La leçon fut bonne; et, de longtemps, on n'entendit parler de duel dans les armées suédoises.

927. L'impératrice Adélaïde.

Adélaïde, fille du roi de Bourgogne, avait épousé Lothaire, roi d'Italie, qui fut mis à mort par Bérenger ; ce dernier, maître d'Adélaïde, voulut lui faire épouser son fils. La reine repoussa cette proposition avec horreur, fut jetée en prison et confiée à la garde de Villa, femme de Bérenger. Cette malheureuse ayant conçu le projet de faire attenter à la pudeur de sa captive, Adélaïde en fut avertie et réussit à s'évader. Elle alla se réfugier auprès de son oncle Othon, qui lui fit épouser son fils, Othon le Grand. Celui-ci vainquit Bérenger, et ayant fait captive sa femme, l'ignoble Villa, il l'amena à Adélaïde qui devait décider du sort de la captive. Villa dit à Adélaïde, dans son désespoir : « Je n'ai fait qu'une faute dans ma vie, c'est de ne vous avoir pas fait mettre à mort quand vous étiez en ma puissance. » — Et moi, reprit avec douceur Adélaïde, je veux du moins faire une belle action dans ma vie, c'est de vous accorder la liberté. Retournez auprès de votre mari, et apprenez- lui à cesser d'être ingrat afin qu'il cesse d'être malheureux.

928. La B. Salomé.

La Bienheureuse Salomé était mariée à Coloman, roi de Galicie. Lorsque la reine, sa belle-mère, la pressait de prendre part aux divertissements de la cour : « Ma mère et Madame, lui répondait-elle avec une douceur angélique, vous savez que je suis prête à vous obéir en tout ; mais daignez respecter mes appréhensions, je crains de me produire en présence des hommes ; je connais trop les dangers du monde. » Ne soyons pas téméraires, surtout quand nous sommes faibles.

929. Sainte Dule.

Sainte Dule naquit à Nicomédie. La pauvreté de ses parents l'obligea de se séparer d'eux pour rentrer au service d'une noble chrétienne. Dule était heureuse [434] dans son nouvel état, parce qu'elle y trouvait le moyen de venir au secours de ses parents. Touchée de la piété filiale de Dule, sa maîtresse lui avait permis de porter à ses parents les restes de sa table. Mais la consolation que trouvait la jeune domestique à assister ceux qu'elle aimait plus qu'elle-même fut bien vite troublée.

Un jour que la maîtresse s'était rendue à l'assemblée des chrétiens, son mari, officier romain, osa tenter de séduire Dule par des présents et des promesses. La jeune fille, saisie d'horreur, s'enfuit épouvantée. Elle comprit que sa vertu était en danger et résolut de quitter au plus tôt une occasion qui pouvait la perdre ; quelque temps après, l'officier voulut renouveler ses coupables sollicitations : il menace Dule de lui donner la mort si elle résiste plus longtemps. Dule répond, avec le courage d'un martyr : « Je suis chrétienne, et ma religion condamne le crime. » Alors, l'infidèle furieux saisit son épée et étend mourante à ses pieds l'héroïne chrétienne. Le 25 mars, l'Église fait mémoire de sainte Dule, dans le Martyrologe romain.

930. Maxime Ducamp sur le prêtre.

Dans son livre : La vertu en France, M. Maxime Ducamp, de l'Académie Française, ancien garibaldien, fait le tableau suivant de nos curés :

« Il est de mode, il est bienséant, dans une certaine catégorie de monde, de crier haro sur le prêtre et de le charger de toutes sortes de méfaits. C'est une satisfaction que s'accordent volontiers les pauvres de cœur ; car il est toujours facile d'attaquer qui ne se défend pas.

« On a dit : Le prêtre vit de l'autel, soit ; mais, à voir ce qui se passe dans nos campagnes, on pourrait souvent constater qu'il en meurt, sans qu'il s'arrête jamais dans l'accomplissement de son devoir. Dans plus d'une commune, il n'est pas seulement le pasteur des âmes, il est le médecin, il est le consolateur, il est le soutien de ceux qui s'affaiblissent, il relève ceux qui tombent et il nourrit les affamés. J'en ai connu qui couchaient tout vêtus sur un sac de balle d'avoine, parce qu'ils avaient converti leurs draps et leurs matelas en aumônes. [435]

« C'est à l'œuvre qu'il faut juger le prêtre et non pas aux intentions que lui prête la malveillance ; s'il a pris soin des malheureux, s'il a réconforté les esprits défaillants, s'il a eu pitié des débiles, s'il a fait naître le repentir chez les coupables, s'il a donné aux pauvres la part qu'il ne se réserve pas à lui-même, qu'il soit béni ; car il a fait du bien, il a été le représentant de Dieu dans ce que la divinité a de plus auguste : la bonté. Ses opinions politiques, s'il en a, ne nous importent guère ; à ceux qui ont faim, un morceau de pain est plus utile qu'un bulletin de vote. Rêver le bonheur de l'humanité, c'est bien ; secourir le prochain qui souffre, c'est mieux.

« Parmi les humbles curés de campagne, qu'il est plus facile de railler que d'imiter, il en est plus d'un qui a fourni d'admirables exemples et qui a d'autant plus de mérites que sa pauvreté est extrême. Il n'est pas d'ouvrier qui ne soit mieux rémunéré que le desservant de certaines paroisses rurales. Quel budget, pour être convenablement vêtu, pour se nourrir, pour ne point fermer sa main à ceux qui demandent ! Et ceux qui demandent sont nombreux ; car, en tout cas de misère, de malheur ou d'accident, c'est au presbytère que l'on accourt. Or, la porte du presbytère se souvient de la parole : Frappez et l'on vous ouvrira ; aussi, n'est-elle jamais close.

»

931. Éducation de famille.

Tout enfant dont les parents se débarrassent, en le mettant en pension, ne tardera pas à se débarrasser lui-même de ses parents. Quand le père de saint François de Sales l'envoya au collège, n'oubliant pas, dit M. Hamon, ce que la religion lui prescrivait par rapport à l'âme de son fils, il préposa à la garde de son innocence un précepteur vertueux et instruit, qui avait mission de surveiller toutes ses démarches, tous ses rapports, et de cultiver ce riche fond de nature et de grâce. De plus, comme il savait que rien ne peut remplacer les soins et l'œil du père, il allait lui-même chaque semaine à la Roche ; il examinait en détail la conduite de l'enfant, constatait ses progrès et ses bons sentiments, lui donnait des conseils ; parfois, il l'amenaient des

jours entiers au château de Sales, afin de récompenser ses succès, et de raviver son [436] ardeur pour la vertu au foyer des exhortations maternelles.

932. Horreur du luxe.

Saint Jérôme dit de Démétriade qu'elle détestait les ornements dont elle était obligée de se parer, en sorte qu'elle pouvait dans sa prière, dire à Dieu, avec la reine Esther : « Seigneur, vous savez que je méprise le diadème qui orne mon front et que je le dédaigne comme des haillons souillés. »

933. Dévotion à Marie.

Tout jeune encore, saint Benoît passait des heures entières à converser avec Marie. — Une des pratiques les plus habituelles de saint François Xavier était de passer la nuit dans l'église en amoureux colloques avec la Reine de nos cœurs. — Le célèbre Dominicain Jean Taulère, la prenait tous les jours pour sujet de sa méditation et conseillait aux autres d'imiter son exemple. — Au dix-septième siècle, un grand nombre d'âmes faisaient la communion aux intentions de la Sainte Vierge et en union avec elle. Nous le lisons dans l'histoire de M. Olier. Quelle est l'ouvrière dévouée à cette tendre Mère qui n'ait pas son image sur sa table de travail et qui ne lui dise avec amour un *Ave Maria* quand l'heure sonne? Quelle est la pieuse servante qui, avant, pendant et après toute œuvre que ses devoirs lui imposent, ne jette un affectueux regard sur la statue de sa Mère qui décore l'appartement, ou, si l'image de Marie n'est point là pour la consoler, qui n'élève intérieurement son esprit vers cette aimable Souveraine ?

934. Jouffroy.

Malgré ses erreurs, le célèbre philosophe Jouffroy savait apprécier la valeur du catéchisme. « Il y a, dit-il, un tout petit livre que l'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'aurait pu y songer, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il devient-[437]-dra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Origine du monde, origine de l'homme, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien de tout cela ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens. Car tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du catéchisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion. Je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune question qui intéresse l'humanité. »

935. Obéissance.

Madame de Boissy avait si bien su plier à l'obéissance saint François de Sales, dans ses premières années, que cet aimable enfant sacrifiait au moindre clin d'œil du commandement, son plaisir, ses goûts, ses inclinations, allant ou venant, faisant et cessant de faire, tout comme l'on voulait, sans laisser jamais entrevoir le moindre mécontentement. « Madame Acarie voulait que ses enfants obéissent sur le champ et sans murmurer, qu'ils quittassent ce qu'ils faisaient au premier signal; en un mot, qu'ils n'eussent jamais de propre volonté. Ce n'était pas assez qu'ils obéissent extérieurement, elle voulait qu'ils lui rendissent de cœur et d'affection cette obéissance, et qu'ils témoignassent par leur facilité et par leur joie à obéir, que ses commandements leur étaient agréables ; et l'artifice innocent dont cette sage mère se servait

pour obtenir de ses enfants une si parfaite obéissance, était de gagner leur cœur par sa douceur jointe à la gravité.

936. Je crois en Dieu.

Madame de Chantal avait une dévotion singulière pour la récitation du *Je crois en Dieu*. On rapporte qu'à la campagne, elle faisait apprendre le chant du Credo à ses domestiques, pour qu'ils aidassent à le chanter avec plus de solennité à la messe paroissiale. Elle y prenait un tel plaisir que, plus tard, devenue religieuse, elle le chantait souvent pendant les récréations. Aimons, comme cette sainte, à faire souvent des actes de foi. [438]

937. Bel exemple d'un, enfant.

M. de Condren, qui fut plus tard supérieur de l'Oratoire, n'avait que cinq ans quand son père le fit peindre; et son portrait faisait l'admiration de tout le monde. Seul, le pieux enfant n'en était pas satisfait; il ne pouvait voir sans douleur qu'on admirât autre chose que la bonté divine. Sa peine alla même si loin, qu'il résolut de déchirer ce portrait. Il s'arma donc d'un bâton pour l'abattre; mais la hauteur où il était suspendu ne lui permit pas d'y arriver. Alors, sans rien dire de son dessein, il se procura des flèches, s'enferma dans la salle où le portrait était exposé et le perça jusqu'à le rendre méconnaissable. Ce m'était, disait-il plus tard, une chose plus fâcheuse de me voir louer de la beauté, qu'elle n'est agréable au mondain, et Dieu imprimait en mon âme une grande horreur pour cette vanité. Avis aux jeunes muscadins de nos jours, et à ceux qui auraient la tentation de les imiter!...

938. Sainte Chrétienne.

Au quatrième siècle, une jeune Chrétienne est emmenée captive dans les contrées lointaines de l'Ibérie, et y devient esclave. Seule au milieu de barbares infidèles, elle n'oublie point le Dieu qu'elle a aimé dès son enfance. N'ayant que lui pour appui sur la terre, elle ne cherche à plaire qu'à lui seul. Sa vie est plus angélique qu'humaine; sa douceur, sa soumission, sa patience, ravissent les barbares. Ils recourent à elle dans leurs malheurs, et viennent lui demander la santé de leurs malades. Dieu fait éclater par des miracles la sainteté de sa servante. La reine des Ibériens, elle aussi, va visiter la pauvre esclave, et la conjure de la délivrer des douleurs cruelles auxquelles elle est en proie. La jeune fille fait étendre la reine sur son cilice et se met en prière. La reine se relève guérie. La captive alors lui parle du vrai Dieu, et la reine adore Jésus-Christ.

Le roi veut offrir des présents à celle qui a rendu la santé à son épouse : « La captive, lui dit la reine, méprise les richesses ; elle fait ses délices du jeûne et de la pauvreté. Sa seule ambition est de nous voir tous deux adorer Jésus-Christ, au nom duquel elle [439] opère ces prodiges. » Quelques jours après, le roi se jette aux pieds de la jeune fille et la conjure de lui faire connaître le Dieu qu'elle sert. L'heureuse captive l'instruit des vérités de notre foi. Bientôt elle a à catéchiser tout un peuple, qui, à l'exemple de son souverain, renonce au paganisme. On élève un temple au Fils de Dieu ; on députe des ambassadeurs à Constantin pour lui demander des prêtres. L'empereur s'empresse d'envoyer des missionnaires en Ibérie; ils y trouvent un royaume entier converti à la foi, par le zèle d'une pauvre esclave.

939. Ne laissez pas l'orgueil dominer dans votre cœur.

Virginie Bruni mettait tout en œuvre pour réprimer chez ses petits enfants tous les premiers mouvements de l'orgueil. S'apercevait-elle que l'un d'eux préférât par vanité un habit à un autre, elle le reprenait sévèrement, et se donnait bien garde de céder à son penchant. Les habits, leur disait-elle, neufs ou vieux, ne sont que des haillons qui recouvrent un cadavre. L'habit vraiment beau et précieux, dont on doit avoir la sainte vanité d'être vêtu devant le Seigneur,

c'est celui de l'innocence et de la vertu. Elle ne négligeait jamais d'attacher aux objets mêmes qu'elle leur donnait à porter comme ornements, une idée religieuse pour en éloigner toute vaine délectation.

Par exemple, ayant un jour suspendu au cou de la plus jeune de ses filles une petite croix de valeur, elle lui dit : « Cette croix est un souvenir de Jésus-Christ, qu'il ne vous donne, que pour que vous vous rappeliez sans cesse, que vous devez être son épouse. » S'il leur arrivait de proférer des paroles qui, même de loin, sentissent la présomption ou l'orgueil, elle se plaisait en termes énergiques à les humilier, leur disant : « Voyez ces grands mendiants qui osent se préférer aux autres ! Vous ne voulez donc pas vous persuader que vous n'êtes que des pauvres couverts de haillons, que vous ne possédez rien, que votre vêtement et votre nourriture, vous les devez à la Providence de Dieu, à la charité et aux aumônes de vos grands-pères ! Il vous convient donc de demeurer sans cesse à la dernière place et de vous abaisser devant tout le monde. » Elle ne cessait, jusque dans [440] les derniers moments de sa vie, de donner à sa sœur des instructions particulières sur la manière de corriger du défaut de vanité ses enfants, qu'elle confiait et recommandait à son amour.

Si quelqu'un les caressait ou les louait en leur présence, Virginie en témoignait une vive contrariété, et, du geste et de l'œil, les invitait à s'en abstenir. Ensuite pour atténuer le mauvais effet de la louange, elle ajoutait : « N'ajoutez aucune importance à ce qu'on vous dit; on vous parle ainsi par compliment, parce qu'on ignore que vous n'êtes supportés dans la maison de votre grand-père, que par l'effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu. » Elles n'entendent rien à l'éducation, ces femmes qui développent l'amour-propre de leurs enfants. Elles en seront un jour elles-mêmes les victimes.

940. Estime de sainte Catherine de Sienne pour les religieux.

Cette admirable vierge ne savait comment honorer assez les religieux; voyait-elle l'un d'eux passer devant la maison de son père; elle remarquait l'endroit où il avait posé les pieds, puis elle allait avec respect baiser ses traces dans la poussière. Les saints ont toujours estimé les religieux, tandis que les hérétiques et les impies ont déversé sur eux toute leur haine et tout leur mépris.

941. Sapor II.

Quand Sapor II, roi de Perse, qui assiégeait la ville de Nisibe, vit rétablies miraculeusement les brèches qu'il avait faites aux murailles, dans sa colère il lança un javelot contre le ciel. Le malheureux ne se doutait pas qu'il attirait sur ses armes les malédictions divines. Saint Jacques, évêque de la ville, monta sur les remparts, et fit à Dieu cette prière : Seigneur, défaites cette multitude par une armée de moucheron. Aussitôt, un essaim de mouches vint s'attaquer aux trompes des éléphants, aux oreilles et aux narines des chevaux. Ces animaux furieux renversèrent à terre ceux qui les montaient et mirent toute l'armée en désordre. Sapor, désespéré, mit le feu à ses machines et prit la route de Perse avec les débris de son armée, ravagée par la famine et par la peste. Dieu [441] punit même parfois en ce monde ceux qui l'outragent par le blasphème!

942. On gagne beaucoup en renonçant à tout pour Dieu.

Le frère de saint François l'ayant rencontré mal vêtu et transi de froid, lui envoya demander à acheter une goutte de sueur. Le saint répondit : Dites à mon frère que j'ai tout vendu à mon Dieu et bien cher, et que je suis content de mon marché.

943. La mère de ceux qui n'en ont plus.

Sainte Thérèse a écrit d'elle-même les touchantes lignes qu'on va lire : « Quand ma mère mourut, j'avais douze ans. Dans ma douleur, je m'en allais à un sanctuaire de Notre-Dame, et me jetais au pied de son image. Je la conjurais avec beaucoup de larmes de me servir désormais de Mère. Ce cri d'un cœur simple et naïf fut entendu; j'avais une mère dans la Reine du ciel. Depuis ce moment, jamais je ne me suis recommandée à cette Vierge souveraine, que je n'aie éprouvé, d'une manière visible, son tout-puissant secours. » Pauvres orphelins, privés des conseils et des soins de celle qui vous donna le jour; vous, plus que tout autre, avez un pressant besoin d'aimer Marie, et de lui demander de vous servir de mère. Sans elle, à quels périls serait exposée votre jeunesse, et que pourriez-vous devenir?

944. Zeuxis.

Lorsqu'on demandait au peintre Zeuxis, pourquoi il donnait tant de soins à ses travaux, il répondait : Je travaille pour l'éternité. Et nous ne nous appliquerions pas à rendre nos œuvres parfaites, pour nous procurer un éternel bonheur?...

945. Le curé d'Ars à un protestant.

Le curé d'Ars reçut un jour la visite d'un riche protestant, qui ne se fit pas connaître; en le congédiant, il lui remit une médaille : « Vous ne savez pas, répondit le visiteur, que je suis protestant; mais j'espère quand même être un jour au ciel avec vous. — Pour être unis au ciel, répondit le vénérable Vianney, il faut l'être sur la terre; où l'arbre tombe, il reste. — [442] J'ai foi, reprit le protestant, à la parole du Christ : Celui qui croit en moi aura la vie éternelle. — « Le Christ a bien dit d'autres choses, reprit le saint prêtre. Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain. Il n'y aura qu'un troupeau et un seul pasteur. Il n'y a pas deux manières de servir Dieu, il n'y en a qu'une bonne, mon ami; c'est celle dont il veut être servi. » Là-dessus, le saint curé salua son visiteur qui, réfléchissant à ces paroles, ne tarda pas à se faire catholique.

946. Recommandation de Louis IX à son fils.

Saint Louis, sur le point de mourir, fit à son fils aîné Philippe, ces recommandations : « Confesse-toi souvent, choisis surtout un confesseur habile et ferme qui puisse t'enseigner ce que tu dois faire, et qui ose te reprendre de tes fautes. » Tout homme qui veut se sauver a besoin de suivre la ligne de conduite que ce saint roi traçait à son fils.

947. Douceur de saint François de Sales.

Un gentilhomme qui haïssait saint François de Sales, amena un jour sous ses fenêtres ses chiens et ses valets, les uns pour aboyer et les autres pour insulter le saint. Il monta lui-même dans sa chambre, vomit contre lui toutes sortes d'injures. Le saint l'écouta sans mot dire, et son ennemi, prenant ce silence pour du mépris, redoubla de rage jusqu'à ce que, n'en pouvant plus de colère, il se retira. Les amis du saint lui ayant demandé comment il avait fait pour ne rien répondre : Nous avons fait un pacte, ma langue et moi; il est convenu que ma langue ne dirait mot, pendant que mon cœur serait dans l'émotion; et puis, pouvais-je mieux apaiser sa colère que par mon silence? Il est meilleur, en effet, si on ne peut répondre sans humeur à des paroles offensantes, de se taire absolument.

948. Mystères.

Saint Augustin, se promenant au bord de la mer, cherchait à pénétrer avec son génie, le mystère de la sainte Trinité, lorsqu'il aperçut sur le rivage, un bel enfant qui puisait de l'eau de la mer et la mettait dans une petite fosse qu'il avait creusée. Que faites-vous, [443] mon enfant? lui demanda-t-il. — Je veux puiser l'eau de la mer et la mettre dans cette fosse. — Mais, mon

enfant, c'est impossible. — Il est plus impossible encore, répartit Tentant, qu'une intelligence créée comprenne la Trinité. Ne cherchons pas à scruter ce qui est au-delà de la portée de notre intelligence ; croyons aveuglément ce que Dieu nous a révélé.

949. Faire aimer J.-C. dès le berceau.

Avec le lait, sainte Monique fit sucer à Augustin le nom et l'amour de Jésus-Christ. Aussi au milieu même des égarements de sa jeunesse, Augustin ne put jamais oublier cette radieuse et touchante figure de Notre-Seigneur. Lisons sur ce sujet ce qu'il a écrit lui-même au livre de ses Confessions : « Le nom de Jésus-Christ, dit-il, demeura toujours au fond de mon cœur, et sans ce nom, nul livre, si rempli qu'il fût de doctrine, ne pouvait remplir mon âme tout entière, il restait au fond de mon être des fibres qui n'étaient pas satisfaites. » Heureux les enfants élevés par de telles mères!...

950. Turenne.

L'un des plus illustres capitaines dont s'honore la France, le grand Turenne, savait, au milieu des occupations les plus graves, trouver toujours le temps et les moyens de satisfaire sa piété. On le vit plus d'une fois, quelques heures avant de livrer bataille, dans des moments pleins de trouble et d'inquiétude, où l'esprit agité de mille pensées diverses, semble devoir être emporté hors de lui-même, on le vit, dis-je, implorer par la prière le secours et la protection du Dieu des armées. Il s'écartait dans les bois, et seul, la pluie sur la tête, les genoux dans la boue, il adorait dans cette humble posture le Maître du sort et de la vie des hommes. Avant l'attaque des lignes d'Arras, il fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise. À son exemple, presque tout le monde se confessa et communia; et, suivant le témoignage d'un témoin oculaire (Jacques II, roi d'Angleterre), jamais on ne vit dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion. Les grands hommes savent reconnaître que nous dépendons en [444] tout de Dieu ; il n'y a que les petits esprits orgueilleux qui croient pouvoir se passer de lui.

951. Miracles, sceau divin dont est marquée la vraie religion.

Quand, sur la fin du XVII^e siècle, les ministres protestants hollandais, débarqués sur les côtes du Malabar, invitèrent à embrasser leur hérésie, les Indiens évangélisés autrefois par saint François Xavier, le chef des Paravas leur répondit : « Faites de plus grands miracles que notre grand Père saint François Xavier et nous croirons que votre doctrine est meilleure que la sienne. Il a ressuscité six morts, ressuscitez-en dix. » À ce raisonnement, les ministres n'eurent à répondre que par des injures; et ils se dérobèrent à la honte par un prompt départ. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Comment eussent-ils pu rendre la vie aux morts, quand le chef de leur secte, ne savait que donner la mort aux vivants? Calvin, en effet, ayant engagé à prix d'argent, un nommé Brulé, à faire le mort, vint avec une foule pour le ressusciter. Il lui ordonna donc de se lever, mais Brulé ne bougea pas. Calvin cria plus fort; mais en vain. Les amis de Brulé essayent de le relever; il était mort pour tout de bon. C'est l'Église catholique seule, que Dieu a marquée du sceau divin des miracles.

952. L'aubergiste Chappuis.

Le père de la vénérable sœur Marie de Sales Chappuis tenait auberge, dans le Jura suisse, quand, en 1814, à dix heures du matin, des courriers prussiens viennent lui annoncer que leur roi devait dîner chez lui. C'était un vendredi, Chappuis s'y refuse, disant qu'il n'a pas la permission de faire taire gras le vendredi; et pendant que les courriers parlementent avec lui, le roi arrive. Chappuis lui dit qu'il ne peut pas faire faire gras. Le roi lui répond qu'il sera heureux

de faire maigre chez un honnête homme. Chappuis et sa femme se mettent une besogne sans que le cuisinier royal, qui pestait, veuille s'en mêler. Le roi mangea de bon appétit, et félicita ces braves gens en les quittant, de leur attachement à la religion. L'attachement à la pratique religieuse honore l'homme, même aux yeux des hérétiques et des impies. [445]

953. Saint François Régis étudiant et déjà apôtre.

C'est, dès son enfance, que saint François Régis commença son apostolat parmi ses condisciples d'études. Il les portait au bien, non seulement par ses exemples, mais encore par ses paroles. Il leur avait donné une règle dont ils étaient tous scrupuleux observateurs. Un des points importants de cette règle était de communier tous les huit jours. Il continua à exercer ainsi le zèle jusqu'à dix-huit ans. Pendant qu'il étudiait la théologie à Toulouse, il se levait la nuit et se rendait à l'église pour y prier. On en avertit le supérieur qui répondit : Ne troublez pas les entretiens de cet ange avec Dieu. Ce jeune homme est un saint et je serais bien trompé, si on ne célébrait pas quelque jour sa fête. Le jeune homme, dit le Saint Esprit, ne s'écarte pas dans la vieillesse de la route qu'il a suivie dans sa jeunesse.

954. Que je vous connaisse et que je me connaisse!

Le B. Louis de Grenade parle d'une sainte âme, qui ayant lu que saint François d'Assise avait passé une nuit entière à faire à Dieu cette prière : Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse, s'arma d'une rude discipline, et pendant de longues heures, se flagellait en répétant sans cesse : Seigneur, donnez-moi l'amour et la haine! Elle demandait par là l'amour de Dieu et la haine d'elle-même. Le B. Louis de Grenade remarque qu'en effet, toute la vie chrétienne est là.

955. La doctrine de Jésus-Christ.

Elle est divine comme sa vie. Né d'une mère pauvre, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan, J.-C., qui ne fréquenta aucune Académie, qui ne vécut avec aucun savant, que les Juifs accusaient de n'avoir jamais appris à lire, J.-C. qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

Que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome? Souvent des fables, des doutes, des contradictions. J.-C. seul donne au but; [446] la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours. Nulle autre part que dans son Évangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles ; c'est par lui que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources; c'est par lui, que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts ; on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui; on n'est dans l'ordre que sous sa conduite; on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait qu'en suivant ses leçons.

« Jamais, dit l'impie Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de J.-C. bien pratiquée, ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde; code le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme, code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements; à l'homme sain comme au malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions; code enfin, qui, renversant tous les murs de

division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, enchaîne cette famille elle-même à la grande famille des intelligences, et donne à toute cette famille un Père unique, Dieu. Jésus-Christ est donc véritablement Dieu.

956. Le P. Théodoric Canisius.

Quand le P. Théodore Canisius apprit la mort de son frère, le B. Pierre Canisius, il fut frappé d'une attaque qui lui enleva complètement la mémoire ; il oublia tous les mots, excepté les noms de Jésus et de Marie. Pendant cinq ans que dura cet état, il ne savait entrouvrir les lèvres que pour prononcer les noms de Jésus et de Marie. À son exemple, prononçons si souvent ces noms bénis, qu'ils se trouvent encore sur nos lèvres à notre dernier soupir. [447]

957. Pourquoi avons-nous une langue?

Pour glorifier Dieu et sanctifier les autres par nos paroles. Saint Louis de Gonzague lisait la vie d'un saint ou un autre livre de piété, afin d'y trouver matière à s'entretenir avec ses condisciples. Avec les plus jeunes, il engageait la conversation sur des sujets pieux; avec les anciens et les prêtres, il exposait ses doutes. Saint Berckmans avait établi l'usage de s'entretenir de choses spirituelles dans le noviciat dont il faisait partie; et son couvent devint par là un sanctuaire de vertu. Qu'on dise de nous, comme on disait de saint Ignace : Cet homme regarde toujours le ciel et parle toujours de Dieu!

958. Marie Leczinska avant son mariage.

Le mariage de Louis XV, roi de France, était arrêté avec Marie Leczinska, quand la grand'mère de la jeune princesse lui demanda ce qu'elle pensait de sa grande fortune : « Hélas! Maman, répondit-elle, je n'ai là-dessus qu'une pensée qui m'absorbe depuis huit jours : c'est que je serais bien malheureuse, si la couronne que m'offre le roi de France me faisait perdre celle que me destine le roi du ciel. » Qu'elles sont loin de cette vertueuse princesse, les jeunes filles qui, au lieu d'envisager les devoirs sérieux que le mariage leur imposera, rêvent un bonheur chimérique !

959. Elle est ma Mère.

Un Père de la compagnie de Jésus allant un jour visiter, avec saint Stanislas, une image de Marie, demanda au saint jeune homme comment il aimait la Sainte Vierge, et il répondit : Mon Père, que puis-je dire de plus? Elle est ma mère. Et il prononça ces paroles avec un cœur si pénétré, un air si affectueux, un accent de voix si convaincu, qu'on aurait cru entendre un ange parler de l'amour de Marie. Marie est aussi une mère pour nous; aimons-la comme les saints.

960. La mort n'attend pas.

Le grand missionnaire de l'Italie, saint Léonard, rapporte que dans la ville de Florence, un jeune [448] libertin se rendait dans une maison pour voir celle qu'il aimait. Il frappe à la porte, on ouvre; il demande à lui parler. Elle est sortie, répond-on; mais elle ne tardera pas de rentrer. — J'attendrai, dit-il. Mais Dieu n'attend pas; la mort non plus. Il tombe sur le champ et il expire. Celle qu'il voulait voir rentre quelques instants après et ne trouve qu'un cadavre. Qu'ils tremblent, ceux qui se permettent des entrevues dangereuses !

961. Mort de sainte Radegonde.

Quand sainte Radegonde, femme du roi Clotaire I, et fondatrice du monastère de Sainte-Croix de Poitiers, touchait au terme de sa carrière, N.-S., voulant la récompenser de ses travaux, vint la visiter sous la forme d'un jeune homme d'une beauté incomparable, qui lui fit les plus aimables civilités. La sainte, dont la pudeur était admirable, ne le connaissant pas, le repoussa

d'abord; mais il lui dit : Comment me repoussez-vous, Radegonde, vous qui me recherchez avec tant de larmes et de soupirs, qui exerciez tant de rigueurs sur vous-même pour vous rendre digne de moi? Sachez que vous serez une des plus riches pierres précieuses de mon diadème. Puis il lui annonça sa mort prochaine; imprima sur une pierre la trace de ses pieds et disparut. Cette pierre est encore vénérée dans l'église de Sainte Radegonde.

La sainte se prépara dès lors à la mort, avec toute l'ardeur d'une âme qui ne vit que pour le ciel. Étant tombée malade, elle se fit administrer les sacrements, qu'elle reçut avec les sentiments de la plus tendre piété. Ses filles fondaient en larmes; mais les ayant consolées et encouragées à la persévérance, elle rendit son âme à Dieu le 23 août 587.

Saint Grégoire de Tours accourut pour présider ses funérailles. Il dit lui-même dans son livre De la Gloire des Confesseurs, qu'il la trouva dans son cercueil avec un visage si beau et si éclatant, qu'il surpassait la beauté des roses et des lis. Deux cents religieuses l'entouraient, la plupart étaient des premières familles du royaume; et quelques-unes, princesses du sang ou filles de roi. Leur douleur était extrême, de telle sorte qu'il ne pût s'empêcher de mêler ses larmes aux leurs. [449]

962. Godefroy de Bouillon.

À la tête de 600.000 Croisés, ce héros entra victorieux à Jérusalem, et fut acclamé roi de la sainte cité. Mais, quand on voulut lui mettre une couronne d'or sur le front : À Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une couronne d'or, là où le Roi des rois fut couronné d'épines. Ah! Elles ne pensent pas à Notre-Seigneur, celles qui chargent leur tête de vains ornements.

963. Effets salutaires d'une consécration à Marie.

Après sa conversion, saint Ignace prit la résolution de renoncer à la carrière des armes et de se vouer totalement au service de Dieu. Pour rendre irrévocable cette détermination, il voulut la mettre sous la sauvegarde de Marie: et se jetant aux pieds d'une de ses images, il se consacra à elle pour toujours, et par elle à son divin Fils. Peu après, le saint ne tarda pas de constater l'inefficacité de cette consécration. Comme il invoquait Marie, poursuivi qu'il était par les souvenirs du monde, et par les attraites des plaisirs, la Vierge se montra à lui, et le regarda avec un ineffable amour. Ce regard de Marie pénétra Ignace jusqu'au fond de l'âme et le purifia de telle sorte, que depuis lors rien ne vint troubler son esprit, ni souiller son imagination. Rien de plus salutaire que de se consacrer tous les samedis à la sainte Vierge.

964. Les dimanches tu garderas.

Saint Isidore le laboureur était au service d'un riche propriétaire de Madrid, nommé Jean de Vergas. Il consacrait entièrement les jours de fêtes à prier, à entendre la parole de Dieu, à assister aux offices chantés le dimanche, et surtout à entendre la messe avec une grande ferveur. Les jours ouvrables, il visitait de grand matin les églises de Madrid, qu'il arrosait souvent d'un torrent de larmes. Il prenait ainsi sur son sommeil le temps de ses dévotions, et pouvait se rendre exactement à ses travaux. On l'accusa néanmoins de perdre son temps; et Jean de Vergas voulut le suivre de près; mais un jour il vit deux anges qui aidaient ce saint laboureur à conduire la charrue. Depuis il eut pour lui la plus grande estime. On trouva intact, le corps de saint Isidore, 40 ans après [450] sa mort. Ils se corrompent plus vite, les corps des malheureux profanateurs du dimanche.

965. Une voix d'outre-tombe.

Saint François de Girolamo, missionnaire de la compagnie de Jésus, prêchait à Naples, en face de la maison qu'habitait une femme de mauvaise vie, qui l'interrompait par des cris

discordants. Le saint homme n'y prenait pas garde et continuait son discours. Quelque temps après, passant devant cette même maison et la trouvant fermée, il demande à ceux qui l'entourent : Qu'est devenue Catherine? Elle est morte subitement hier, répondit-on. Morte, répliqua François, entrons et voyons-la. Il monte l'escalier; on le suit; et en face du cadavre, au milieu du silence de l'assemblée : Catherine, s'écrie-t-il, dites- moi où vous êtes; et deux fois, il répète les mêmes paroles. Une troisième fois, il les redit avec plus d'autorité, et les yeux du cadavre s'ouvrent, ses lèvres s'agitent à la vue de tout le monde, et une voix qui semblait venir d'une grande profondeur, répond : En enfer! En enfer! Aussitôt tous ceux qui sont présents, saisis de terreur, s'enfuient de la chambre, et François sort en répétant: En enfer! En enfer! Ces paroles firent une telle impression, que plusieurs n'osèrent rentrer chez eux sans s'être confessés. Ah! Si nous pensions à l'enfer, nous ne garderions pas un jour un péché mortel sur notre conscience.

966. Défions-nous de nous-mêmes et prions.

Saint Philippe de Néri disait à Dieu : Seigneur, tenez-moi bien aujourd'hui de peur que je ne vous trahisse. La blessure que vous reçûtes au côté est bien large; mais si vous ne me gardez pas, je l'élargirai encore.

967. Bayard baise son épée.

Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, blessé grièvement, adossé contre un arbre, baisait avec amour sa glorieuse épée, la compagne de sa vie, et l'instrument de ses victoires. Que d'ouvriers pourraient baiser à leur mort les instruments de leur travail, qui ont été aussi ceux de leur sanctification, s'ils ont su en user avec esprit de foi. [451]

968. Saint Ignace d'Antioche.

Ce saint martyr avait compris que l'amour se témoigne par les souffrances. Saisi par les persécuteurs, il écrivait : On me conduit à Rome pour être dévoré par les bêtes ; je suis déjà livré à des soldats inhumains, semblables aux lions et aux léopards. C'est là ce qui fait ma joie, j'ai enfin le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Je commence à être son disciple, puisqu'il m'est donné de me sacrifier pour lui. Trajan le fit comparaître devant lui, et lui demanda qui il était : Je suis Ignace; et on m'appelle Théophore, parce que je porte dans mon cœur J.-C., vrai Fils de Dieu. Et quand on lâcha contre lui les deux lions qui devaient le dévorer, à genoux dans un élan d'amour, il répétait le saint nom de Jésus. Vivons pour Dieu ; car les saints ont su mourir pour lui.

969. La croix nous aide à aimer les croix.

Saint André fut condamné pour la foi par le pro consul Égée, à mourir sur une croix. Quand le Bienheureux martyr aperçut l'instrument de son supplice, il s'écria : « Je vous salue, ô croix, qui avez été sanctifiée par les membres de Jésus-Christ. Je vous ai toujours aimée et toujours désirée; et je vous vois enfin préparée pour moi ; recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon maître : qu'il me reçoive par vous, Celui qui par vous m'a racheté. » Et il mourut dans des transports de joie, parce qu'il subissait le même supplice que son Dieu. Aimons la Croix, elle nous aidera à aimer les croix.

970. Un grand respect est dû à l'enfance.

Saint François de Sales écrivait à Madame de Chantal : « Que chacun des enfants ait son petit lit, et que non seulement Celse-Bénigne, qui est déjà grand (il n'avait que dix ans), mais chacune des trois petites filles (la plus grande des trois avait sept ans), ne dorme que seule le plus qu'il se pourra, ou avec des personnes auxquelles vous puissiez avoir autant de juste confiance

comme à vous-même. » Combien rares sont de nos jours les domestiques qui méritent une telle confiance! N'est-il pas même certains parents dont une mère doit se défier? « Il n'est pas cro-[452]-yable, ajoutait le saint évêque de Genève, combien cet avis est utile ; expérience me le rend recommandable tous les jours... » Fidèle aux conseils de son directeur, Madame de Chantal faisait coucher ses enfants modestement, chacun à part, dans un petit lit. Elle restait longtemps en prière auprès d'eux ; et ne se retirait que quand elle les voyait endormis. O mères, veillez sur vos enfants !...

971. Tous nos moments sont à Dieu.

De retour de la maison du Seigneur et rentrée dans sa demeure, Catherine de Sienne y priaît encore; puis, après les obscurs travaux du ménage, son plaisir était de cultiver des fleurs, des lis, des roses, des violettes, avec lesquelles elle faisait de beaux bouquets et des couronnes pour les images de la sainte Vierge et des saints, et pour la décoration des autels. Comme toutes les filles de Sienne, elle avait le goût de la musique, et en travaillant à l'aiguille avec ses compagnes, elle chantait des hymnes pieuses et populaires en l'honneur du Christ et de Marie sa Mère, cette fleur d'Israël, dont elle prononçait le nom bien-aimé avec une grâce charmante. Ne perdons point de temps.

972. Humbeline.

Humbeline, sœur de saint Bernard, était mariée. Les vanités du siècle mettaient son âme en péril, quand Dieu lui inspira la pensée de visiter ses six frères, qui avaient tous quitté le monde pour le cloître. Elle se rend au monastère avec tout l'appareil de la vanité. Bernard l'ayant appris refuse de la voir, l'appelant le filet du démon pour perdre les âmes. Humbeline, à qui on rapporte cette parole, en est dans la confusion. Aucun de ses frères ne vient auprès d'elle. André, qu'elle a trouvé à la porte du monastère, l'a appelée un amas de boue recouvert de fleurs. Elle fond en larmes : « Si je suis pécheresse, dit-elle, Jésus-Christ est mort pour les pécheurs. C'est parce que je suis pécheresse que je recherche la conversation et les conseils des saints ; et si mon frère méprise mon corps, qu'au moins il ait pitié de mon âme. Qu'il vienne, qu'il commande, je suis prête à obéir. » À cette promesse, Bernard se rend auprès [453] d'elle avec ses autres frères. Il lui recommande de fuir désormais la gloire mondaine, la vanité des habits, les fêtes et les curiosités du siècle. Humbeline rentre chez elle changée par la voix du Très-Haut; et tous voient avec admiration cette jeune femme, d'une haute noblesse, qui rejette les vains ornements du luxe, pour mener au milieu du monde une vie toute de retraite et d'oraison.

973. François de Borgia.

François de Borgia, duc de Candie, fut chargé d'accompagner, de Tolède à Grenade, le corps de l'impératrice Isabelle, femme de Charles V. À son arrivée, on ouvrit le cercueil, afin de reconnaître le corps, avant de le descendre dans le caveau de ses ancêtres. Cette princesse qui avait fait, par sa beauté, l'admiration de la cour et presque de l'Europe, était dans un état affreux.

À ce spectacle, François se dit à lui-même : Voilà donc la vie des créatures ; à quoi aboutissent les honneurs, les richesses, la beauté? Va, monde, qui n'a pas de biens plus solides, je ne veux plus de toi ; et il se fit religieux, et il devint un saint. Que déjeunes gens, s'ils pensaient sérieusement à la manière dont tout finit en ce monde, iraient chercher leur salut loin de lui !

974. L'humilité précède la gloire.

Saint Bernard, l'objet de l'admiration et de l'enthousiasme des foules qu'il émerveillait par des prodiges opérés sur son passage, lorsqu'il se voyait au-dessus des Cardinaux et des Évêques, et que le Pape même déférait entièrement à ses avis et lui donnait un pouvoir de légat

pour toute la chrétienté, était si petit à ses propres yeux et reconnaissait si bien qu'il n'avait rien de lui-même, qu'il ne se laissa jamais aller à une pensée de vanité. Tous les honneurs qui lui étaient déférés, il les renvoyait fidèlement à Dieu comme à celui à qui ils appartenaient, et ne se réservait pour lui qu'un sentiment continu de sa misère. Dans cet esprit, il refusa trois grands archevêchés qui lui furent présentés, savoir : les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims, et les évêchés de Langres et de Châlons-sur-Marne, préférant la cuculle à la mitre, [454] et la bêche et le râteau à la crosse épiscopale. Un jour, pendant la prédication qu'il faisait devant un auditoire d'élite, le démon lui suggéra cette pensée : « Te voilà glorieux d'être écouté et suivi avec tant d'applaudissements. » Le Saint lui dit généreusement : « Je n'ai pas commencé pour toi, je ne finirai pas non plus pour toi. »

Bien loin de s'offenser des plaintes que faisaient contre lui des esprits jaloux, il supplia les évêques de ne plus l'employer à ce qui n'était pas de sa charge, de ne plus l'arracher de la retraite, de laisser l'oiseau dans son nid, et la colombe dans les fentes de la pierre, sans interrompre davantage son repos pour les choses qui regardaient leur fonction, dont eux et non pas lui rendraient compte au jugement de Dieu. Au milieu des honneurs, n'oublions pas ce que nous sommes.

975. Le tabernacle.

Dans un orage épouvantable, qui jetait l'effroi dans tous les cœurs des religieux de son couvent, saint Thomas d'Aquin se rendit à l'église et appuya tranquillement la tête sur le tabernacle, jusqu'à la fin de l'orage. *Si Dieu est pour nous, qui sera, contre nous ?*

976. Une lettre de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse écrivait à un de ses confesseurs : « Je n'ai plus d'autre volonté que celle de Dieu, et même il me semble que je ne pourrais en avoir d'autre. J'aime tout ce que Dieu veut, et j'en ai une joie extrême. » Pussions-nous en arriver à cette soumission entière à la volonté de Dieu !

976. Récompense de l'Apôtre.

Notre-Seigneur, se montrant à saint Thomas lui dit : Vous avez bien écrit de moi, quelle récompense voulez-vous ? Thomas répondit : Point d'autre que vous, Seigneur. À vous qui aurez sauvé vos frères, Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide, vous demandera ce que vous désirez pour avoir écrit son nom, gravé son amour dans bien des cœurs. Répondez comme saint Thomas. [455]

978. La B. Marguerite-Marie Alacoque.

Étant toute jeune, elle s'assit un jour pour dire son rosaire. La Sainte Vierge lui dit, d'un ton sévère : Je m'étonne, ma fille, de ce que tu me sers négligemment. Ces paroles laissèrent dans son esprit une impression profonde, et lui servirent toute sa vie à se tenir avec respect dans la prière. Quand nous prions, n'oublions pas que nous parlons à Dieu ou à ses saints.

979. Rose de Lima.

Cette première fleur de sainteté qui se soit épanouie sous le ciel brûlant de l'Amérique méridionale, avait répandu autour d'elle son parfum pendant 30 ans; et déjà le ciel s'apprêtait à la cueillir. Rose, avertie miraculeusement de sa fin prochaine, s'y prépara par un redoublement de jeûne, de prières et de veilles. Au commencement d'août, elle tomba malade. Trois jours avant sa mort, elle reçut le Viatique et l'Extrême-Onction, avec des dispositions toutes célestes. Pour imiter parfaitement l'humilité de Jésus-Christ, elle demanda pardon à tous les domestiques, les yeux baignés de larmes, quoiqu'elle ne les eût jamais offensés ni désoblignés.

Elle témoigna mille regrets à sa mère de lui avoir été si à charge pendant sa vie. Elle remercia très affectueusement dom Gonzalès, son protecteur, chez qui elle s'était retirée dans ses dernières années. Elle pria pour ses ennemis; et, tenant un petit crucifix dans sa main, elle le baisait sans cesse.

Elle eut des ravissements, pendant lesquels elle goûtait, par anticipation, les délices du ciel. Et, deux heures avant quelle expirât, revenant d'une longue extase, elle se retourna vers son confesseur, et lui dit en confidence : « O mon Père, que j'aurais de grandes choses à vous dire de l'abondance des consolations dont Dieu comblera les saints pendant l'éternité! Je m'en vais avec une satisfaction d'esprit incroyable, contempler la face de mon Dieu, que j'ai souhaité de posséder tout le temps de ma vie. »

Le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, elle rendit sa sainte âme entre les mains de son Époux, comme elle l'avait prédit, après avoir prononcé deux fois [456] ces paroles : « Jésus-Christ soyez avec moi! » Elle était âgée de trente et un ans et quelques mois.

980. Une image de Notre-Seigneur.

Une image de Notre-Seigneur souffrant fut comme un glaive qui perça le cœur de sainte Thérèse. Elle tomba à genoux, fondant en larmes, et demanda la grâce de ne plus pécher et de souffrir pour l'amour de Dieu. Elle fut exaucée. Un regard jeté sur une sainte image suffit pour élever l'âme.

981. Une vision de sainte Thérèse.

Notre-Seigneur daigna montrer à sainte Thérèse, d'abord ses mains, puis son visage et enfin son corps ressuscité. Or, voici ce que la sainte a écrit de ces merveilleuses visions : « Quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que celui de voir l'extrême beauté de ces corps glorieux, et, particulièrement, celle de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est; car sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion de ce que notre infirmité est capable de soutenir ; que sera-ce donc, lorsque notre âme pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude! Quand je me serais efforcée, durant des années entières, de me figurer un si extrême beauté, ce m'eût été impossible, tant sa seule blancheur surpassait tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point; c'est une blancheur inconcevable, une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, une clarté qui rend l'âme capable de contempler cette beauté toute divine ; enfin, c'est une lumière, en comparaison de laquelle celle du soleil levant paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour la regarder.

« Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, sans que rien soit capable de l'obscurcir. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours présente. Je tirai de cette vision un merveilleux avantage. Depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable, que nul autre objet ne me touche. Je me [457] riaais de la peur que quelques-uns de mes confesseurs avaient que je m'attachasse à eux. Ils ne connaissaient pas le détachement que j'avais de toute créature. » O Dieu, montrez-nous un rayon de votre divine lumière, et nous ne pourrions aimer autre chose que vous.

982. Allons prêcher.

Saint François d'Assise dit un jour à un de ses compagnons : Mon frère, allons prêcher ; et après avoir parcouru la ville, avec une modestie angélique, saint François rentra au

monastère. Nous ne prêchons donc pas? demanda le frère. C'est fait, répondit le saint, nous avons édifié. Le bon exemple est, en effet, une prédication.

983. Moyens de connaître sa vocation.

Saint Louis de Gonzague visitait fréquemment un autel de la sainte Vierge, jeûnait le samedi en son honneur, et faisait souvent la sainte communion. Le jour de l'Assomption, après avoir reçu le pain des anges, tandis qu'au nom de Marie, il conjurait l'Esprit-Saint de lui manifester sa volonté, elle lui fut indiquée d'une manière claire et positive. Que les jeunes gens emploient pour connaître leur vocation les mêmes moyens, et ils ne s'égareront pas dans une si grave affaire.

984. Testament de Louis IX.

Saint Louis, en route pour sa seconde croisade, fut saisi à Tunis du mal qui devait le ravir à la France. Il reçut le viatique le cœur tout embrasé d'amour et les yeux baignés de larmes. Le prêtre lui demanda s'il ne croyait pas avec fermeté que celui qu'il lui présentait était Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant : « Je le crois aussi fermement, » répondit-il, « que si je le voyais de mes propres yeux et en la même forme qu'il avait lorsqu'il monta dans le ciel. » Après s'être muni des sacrements de l'Église, il fit venir les principaux officiers de son armée, leur témoigna sa joie de mourir dans le service de son divin Maître, de les voir tous pleins de zèle pour la défense et la propagation de la religion chrétienne, et les exhorta à se comporter en véritables serviteurs de Jésus-Christ. [458]

Il parla ensuite à Philippe, son fils aîné, qui était l'héritier de sa couronne, et lui donna ces belles instructions, écrites de sa propre main :

« Je te recommande, avant toutes choses, mon cher fils, de t'appliquer de tout ton cœur à aimer Dieu ; car celui qui ne l'aime point ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui lui déplaît, de commettre aucun péché mortel, et souffre plutôt toutes sortes de peines et de misères que de tomber dans ce malheur. Si Dieu t'envoie des adversités, reçois-les avec humilité et en-dure-les avec patience, étant persuadé que tu les as bien méritées et qu'elles te seront avantageuses. S'il te remplit de prospérités, n'en tire pas sujet d'orgueil, mais reconnais la main secourable de ton Bienfaiteur et lui en rends de très humbles actions de grâces; car ce serait une grande ingratitude de se servir des dons de Dieu pour lui faire la guerre. Confesse-toi souvent, et choisis pour cela des confesseurs sages et expérimentés, qui aient de la lumière et de la vigueur, pour te porter au bien et pour te détourner du mal. Comporte-toi tellement envers eux et envers les personnes de probité qui t'approchent, qu'ils aient la liberté de te reprendre. Entends dévotement le service divin, sans causer ni regarder de côté et d'autre. Prie Dieu de cœur et de bouche avec grande ferveur, surtout à la messe et après la consécration. Sois pieux et humain envers les pauvres et les affligés, et favorise-les selon ton pouvoir. Si quelque chose te pèse sur le cœur, découvre-le à ton confesseur ou à quelque autre conseiller fidèle, qui te sache donner de bons conseils. »

Il termina cette admirable exhortation, par ces mots : « Je te supplie aussi, mon cher fils, que, lorsque je serai décédé, tu me fasses part des bonnes actions que tu pratiqueras. Dans cette attente, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son fils, priant la sainte Trinité de te garder de tous les maux et de répandre sur toi la plénitude de ses grâces. »

Il tomba ensuite en agonie, et, prononçant ces paroles du Roi-Prophète : « *J'entrerai, Seigneur, en votre maison, et je bénirai votre nom;* » avec ces autres : « *Mon Père, je remets mon*

esprit entre vos mains, » il rendit son âme à Dieu, le 25 août de [459] l'an 1270, âgé de cinquante-six ans, après quarante-quatre ans de règne.

985. Jeanne d'Orvieto.

Cette bienheureuse jeune fille qui plus tard entra dans l'ordre de Saint-Dominique, était devenue orpheline toute jeune, et une personne vertueuse la plaignant de la perte de ses parents, elle lui montra l'image de son ange gardien : Voilà, dit-elle, celui qui me servira de père et de mère, il m'aimera encore plus que mes bons parents que le ciel m'a enlevés. Admirable exemple de confiance en l'ange gardien!

986. Patience!

Catherine de Sienne eut à subir dans sa jeunesse toute espèce de persécutions de la part de ses parents; on en vint même à son égard à des paroles outrageantes et brutales. Il fut résolu que Catherine n'aurait plus de chambre pour s'y livrer à ses prières ordinaires, que, sans cesse occupée aux soins du ménage, elle serait la servante de la cuisine. Catherine offrit à Dieu toutes ses afflictions; elle s'unit à Notre-Seigneur d'une manière plus intime et se livra aux humbles travaux auxquels on l'assujettissait. Elle avouait naïvement qu'en servant son père elle croyait servir Jésus-Christ; sa mère lui représentait la sainte Vierge; ses frères et les autres membres de la famille, les Apôtres et les disciples. Par-là, tous ses chagrins devenaient des joies; Dieu la consolait de toutes les duretés des hommes.

987. Ave Maria.

C'est à toutes les heures du jour et de la nuit, que saint Alphonse Rodriguez, que Léon XIII vient de canoniser, récitait *l'Ave Maria*, en l'honneur de Marie. Dans les populations chrétiennes d'Espagne, quand on se rencontre, on se salue en disant : Je vous salue très pure Marie; et l'on répond par ces mots : Conçue sans péché. Saint Liguori, quand il entendait sonner l'Angelus, se mettait à genoux, même dans les rues, s'il s'y trouvait, et récitait avec ferveur cette prière. Dans certains cantons catholiques suisses, quand l'Angelus sonne, tous se découvrent pour le réciter, même en plein champ de foire. [460]

988. Pèlerinage de saint Berckmans.

Saint Berckmans, dès son enfance, se rendit au pèlerinage de Montaigu, voisin de sa ville natale. Au pied de la statue de Marie, il consacra entièrement son enfance et sa vie tout entière à la sainte Vierge, la priant de l'aider à employer tous ses jours à la gloire de son Fils. Il fut exaucé; Marie écarta de lui tous les écueils, et le conduisit dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement à l'âge de 22 ans. Léon XIII vient de le canoniser.

989. Tout chrétien est soldat.

Quand il s'agit de l'Église, tout chrétien doit la défendre. Sainte Catherine était l'humble fille d'un teinturier de Sienne. Elle consacra sa vie à procurer la prospérité de l'Église. Elle ne craignait pas dans ce but, d'aborder les rois de l'Europe, les cardinaux, les Souverains Pontifes eux-mêmes et décida le Pape à quitter Avignon pour retourner à Rome. Si nous ne pouvons faire autant qu'elle, du moins nous pouvons prier pour l'exaltation de l'Église, et la défaite de ses ennemis.

990. Enfance de la B. Marguerite-Marie.

Un frère de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, qui put l'observer de près pendant les vingt années qu'ils vécurent ensemble, nous a conservés sur l'enfance de la Bienheureuse des détails ravissants. « Cette sainte enfant, à peine âgée de huit ans, raconte-t-il lui-même, faisait déjà l'oraison mentale, dont elle n'avait appris la méthode que de Dieu seul. Elle y

employait deux heures le matin, et deux heures le soir, et elle prenait si bien son temps que cela ne l'empêchait pas de faire ce qui lui était commandé par sa mère et même par ses frères, avec une diligence et une modestie à charmer. Elle s'acquittait de ses exercices spirituels avant le jour et à la nuit close. Mais les domestiques s'en étant aperçus, avertirent sa mère qui, afin d'empêcher sa fille de veiller, la fit coucher avec elle. Marguerite en fut fort affligée, mais sans rien laisser paraître, tant elle était humble et soumise. À quelles hauteurs de sainteté peut s'élever un enfant qui prie avec cette ferveur!... [461]

991. Ayez pitié des malheureux.

Saint François d'Assise avait établi cette belle coutume dans ses couvents d'Espagne. Un religieux, à neuf heures du soir, s'en allait frapper à la porte de toutes les cellules, et criait aux frères qui s'y trouvaient de réciter encore un Pater pour ceux qui voulaient aller se coucher avec un péché mortel sur la conscience. N'oublions pas, dans nos prières, les pauvres pécheurs.

992. Ayons bon goût et bon cœur.

J'ai vu beaucoup d'hommes dans ma vie, disait le curé d'Ars. J'en ai trouvé un grand nombre qui se repentaient de n'avoir pas aimé, ni servi Dieu; mais jamais je n'ai rencontré personne, qui se repentit de l'avoir aimé. Saint Augustin disait : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est dans l'inquiétude, tant qu'il ne repose pas en vous. » Et, se souvenant des jours de sa jeunesse où il avait offensé Dieu, le saint docteur s'écriait : « O Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée? » Ils se préparent donc des regrets amers ceux qui ne servent pas Dieu.

993. Heureux ceux qui ont faim et soif de Dieu.

Saint Louis de Gonzague avoua un jour que, dans l'espace de six mois, toutes ses distractions n'avaient pas duré le temps d'un *Ave Maria*. « J'ai autant de difficultés, disait-il, de me distraire de Dieu, que d'autres disent en avoir à se recueillir. Le temps que j'emploie à me distraire, est un temps de violence et de grandes souffrances ; ce combat intérieur est bien plus nuisible à ma santé que le recueillement dont j'ai l'habitude. » Ses médecins finirent du reste par en convenir. Heureux ceux pour qui le souvenir de Dieu est un besoin !

994. Un mot de Catherine de Sienne.

Quand cette sainte se fut rendue à Avignon, auprès du Souverain Pontife, de grandes dames, dont la vie était coupable, cherchèrent à lui plaire par des airs et des paroles de dévotion. Elles l'entouraient de respect, et Catherine détournait la tête. Le B. Raymond [462] de Capoue lui en fit le reproche : « Père, répondit-elle, si vous sentiez comme moi la puanteur qui sort de ces belles bouches, vous vomiriez tout ce que vous avez mangé. »

Tant qu'on vit en état de péché, on peut bien avoir des pratiques de dévotion ; cela est même très salubre ; mais on n'a pas vraiment la dévotion.

995. Laissez venir à moi les petits enfants.

Parmi tous les exercices du noviciat, l'un des plus chers à saint Jean Berckmans, était de faire le catéchisme aux pauvres et aux petits enfants. On peut dire qu'il y mettait vraiment tout son cœur. Il n'épargnait aucune préparation, aucune peine, pour mettre à leur portée les éléments de la doctrine chrétienne, pour ouvrir leur âme aux impressions d'une solide et vive piété, surtout par les plus beaux traits de la vie des Saints. Puis il joignait l'exemple au précepte, et priait lui-même avec eux, employant tour à tour les différentes méthodes de saint Ignace. Son jeune auditoire était tellement suspendu à ses lèvres que souvent tous accompagnaient au retour, et sollicitaient encore un pieux récit, ou quelques mots d'explication et

d'encouragement, sans lasser jamais sa patience ni son amabilité ; et repassant un jour par la même route au bout de plusieurs heures, après leur avoir appris à réciter doucement et affectueusement le Saint-Rosaire en l'honneur de Notre-Dame, il les retrouva par groupes agenouillés derrière quelque haie, répétant du ton de voix et de l'air le plus filial, la salutation angélique, depuis le moment où il les avait quittés. Heureux les enfants qui ont des saints pour leur apprendre à connaître Dieu !

996. Vocation de saint A. de Liguori.

Saint Liguori était encore dans le monde, qu'il édifiait par sa piété et dont il faisait l'admiration par son talent. Un jour qu'il visitait l'hôpital des incurables, il crut entendre une voix qui lui disait : Qu'as-tu à faire dans le monde ? Il regarda d'abord cela comme une imagination ; mais, en sortant de l'hôpital, il fut frappé d'une lumière éblouissante ; et au milieu du bruit de l'hôpital qui lui semblait crouler, la même [463] voix se faisait entendre et répétait sans cesse : Qu'as-tu à faire dans le monde? Alors s'offrant à la divine volonté, il s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Puis il entre dans l'église voisine, où le Saint-Sacrement était exposé ; il supplie Notre-Seigneur d'accepter l'offrande de lui-même; et, détachant son épée, il va la suspendre à l'autel de la Vierge. C'en était fait ; Alphonse appartenait à Dieu seul pour toujours.

À combien de jeunes gens pourrait-on dire avec plus de raison : Qu'as-tu à faire dans le monde ?

997. Le berger Pélage.

Saint Liguori rapporte qu'un jeune berger, appelé Pélage, était si sage, qu'il passait pour un saint; une fois pourtant il eut la faiblesse de consentir à une mauvaise pensée, et n'osa pas s'en confesser. Ses parents étant venus à mourir, il se retira dans un couvent pour faire pénitence ; mais là encore, le démon lui persuada qu'il pourrait obtenir son pardon sans se confesser, par ses jeûnes et ses prières. Il vint à mourir, et on ensevelit son corps dans l'église ; mais le lendemain, son corps se trouva sur le pavé; on le remit dans le tombeau. Le surlendemain le même effrayant prodige se renouvela ; on courut chercher le supérieur du monastère qui appela Pélage au nom de Dieu. Le cadavre répondit : Je suis damné pour un péché que je n'ai pas confessé en mourant ; voyez mon corps. Au même instant, le corps parut comme un morceau de fer rougi par le feu qui jetait partout des étincelles. Tous prirent la fuite et on jeta le corps hors de l'église, dans un égout. Malheur au sacrilège et pendant la vie et surtout à la mort !

998. Testament de la B. Jeanne Scopelli.

La B. Jeanne Scopelli, à sa dernière heure, dicta à ses filles son testament spirituel, où elle leur dit : « Figurez-vous que le juge, qui doit vous demander compte de vos actions, regarde sans cesse par votre fenêtre, ou se tient derrière votre mur pour vous surprendre. Vous n'ignorez pas quel compte vous aurez à lui rendre et que rien ne pourra le tromper, ni le corrompre, ni l'effrayer, ni l'apaiser. » Chacun peut, [464] avec grand profit, prendre pour soi cette recommandation, car nous serons tous jugés.

999. Bon exemple à proposer à ceux qui gouvernent.

La charité de saint Louis, roi de France, était prodigieuse. Tous les mercredis, vendredis et samedis du Carême et de l'Avent, rapportent ses historiens, le pieux monarque servait lui-même treize pauvres, qu'il faisait manger dans son appartement. Il mettait devant eux le potage et deux sortes de mets. Il leur coupait aussi le pain et le leur distribuait. Outre cela, il posait,

près de chacun des treize pauvres, deux pains entiers qu'ils emportaient avec eux. S'il se trouvait, parmi ces pauvres, un aveugle, le roi lui mettait le morceau de pain dans la main, disposant l'écuelle à sa portée, et lui indiquait la manière de la tenir. Si l'aveugle ou l'infirmes avait devant lui du poisson, le roi en tirait diligemment les arêtes de sa propre main. Avant de servir ces pauvres, il donnait à chacun douze deniers parisis; il en donnait davantage à ceux qui avaient de plus grands besoins, par exemple à une mère de famille.

En tout temps encore, le samedi, avant que les treize pauvres fussent assis à table, il faisait choisir avec grand soin les trois d'entre eux les plus malheureux, et les faisait conduire fort secrètement dans sa garde-robe. Là, le roi, ceint d'un linge et agenouillé devant eux, leur lavait les pieds. Ses chambellans s'offrirent plus d'une fois à laver eux-mêmes les pieds trop sales de certains pauvres; mais le roi ne permit jamais qu'un autre que lui y mît la main. Il advint, un jour, qu'un de ses pauvres, qui ne reconnaissait pas le roi, lui dit avec simplicité : « Lavez-moi avec plus de soin. » Les assistants s'indignaient qu'il osât ainsi parler au roi, et le reprenaient de son exigence; mais le pieux roi, se rendant au désir du pauvre, lui nettoya parfaitement les pieds, et les baisa dévotement. Il faisait tout cela le plus secrètement possible et l'on croit qu'il choisissait de préférence les aveugles, afin que ne le connaissant pas, ils ne révélassent pas au dehors sa bonne œuvre. Dans ces humbles exercices, d'une héroïque charité, saint Louis se montrait plus grand qu'Alexandre et que César. [465]

1000. La pauvre sœur Scholastique.

Saint Philippe de Néri alla, un jour, faire visite à une sœur de sainte Marthe, appelée Scholastique, qui croyait être damnée. Le paradis est à vous, lui dit-il. — Oh! Impossible, mon Père. — C'est là votre folie. Voyons, pour qui Jésus-Christ est-il mort? — Pour les pécheurs. — Eh bien, vous êtes une grande pécheresse, donc Notre-Seigneur est mort pour vous sauver et le ciel est à vous. Ces paroles rendirent la paix à cette bonne âme. Si quelqu'un a péché, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ. Donc, toujours confiance; mais conversion...

1001. Un enfant qui deviendra grand.

Saint Ambroise de Siennes donna, dès le berceau, des marques étonnantes de piété. Dès que sa mère récitait devant lui l'office de la sainte Vierge, il lui demandait ce livre, et pleurait jusqu'à ce qu'elle le lui eût donné. Il le feuilletait ensuite, comme s'il y eût entendu quelque chose. Son père lui fit faire deux livres remplis d'images; l'un n'avait que des sujets religieux, l'autre des sujets profanes. L'enfant, dès qu'il eut vu ce dernier, le repoussa, et il faisait ses délices de parcourir l'autre. Jusqu'à sept ans, il ne s'occupa qu'à tailler de petites croix, à dresser des oratoires, à faire des processions avec d'autres petits enfants. Dès l'âge de sept ans, il récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge, jeûnait à la veille des fêtes de plusieurs saints, et se levait la nuit pour lire leurs vies. À dix-sept ans, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut, comme saint Thomas, disciple d'Albert-le-Grand.

1002. Ne pas renvoyer au lendemain.

Mgr Van Bommel, évêque de Liège, alla visiter un homme de cette ville qui depuis longtemps avait abandonné ses devoirs de Chrétien. Il lui parla de réconciliation avec Dieu; et le malade lui dit qu'il aurait soin de lui demander les services qu'il voulait bien lui offrir, quand il en serait temps. Il tarda toutefois de les réclamer; le mal empira, et dans un accès de fièvre, l'infortuné, trompant la vigilance des [466] siens, se jeta par la fenêtre et tomba dans la cour. Il était mort.

1003. Une coutume fort ancienne.

Un jeune gentilhomme s'était retiré secrètement au monastère de Saint-Bernard, à Clairvaux. Quand son père eut découvert le lieu de sa retraite, il accourut furieux, et menaça de mettre le feu à tous les coins de l'abbaye, si son fils ne revenait. Celui-ci sortit et vint lui dire : « Je suis tout prêt à vous accompagner ; mais à condition que vous ferez ce que je désire. » — « Désire ce que tu veux », dit le père, « et tu l'auras. » Alors le jeune homme reprit : « Dans la seigneurie que vous possédez, règne une certaine coutume très ancienne. Si vous pouvez la supprimer, je consens de tout mon cœur à m'y établir. » Le père jura, par tout ce qu'il avait de plus cher, d'abroger cette coutume, si vieille qu'elle fût, pourvu que son fils consentît à venir avec lui. Le jeune homme lui répondit : « Cette coutume, mon père, c'est que dans votre seigneurie les jeunes gens meurent aussi bien que les vieillards. Aussi longtemps que cette coutume n'aura pas disparu, je n'y retournerai pas. » Le père, se calmant alors, respecta la noble vocation de son fils et le laissa libre de suivre la résolution qu'il avait prise...

1004. Dieu nous envoie parfois des épreuves pour nous en épargner de plus grandes.

Mélisande, femme d'un seigneur de Brabant appelé Fulbert de Parnelle, ayant perdu son fils aîné, était inconsolable. Un homme fort grave et éclatant de lumière lui apparut en songe et la reprit très sévèrement de son peu de conformité à la volonté de Dieu. Vous êtes, lui dit-il, d'autant plus coupable que votre fils, s'il avait vécu, aurait été un homme plein des vices les plus honteux. Ensuite, il l'assura qu'elle donnerait le jour à un autre fils qui serait une grande lumière de l'Église, tant par ses discours que par la sainteté de sa vie. En effet, quelque temps après, Mélisande donna le jour à saint Arnoul qui fut évêque de Soissons.

1005. Notre titre de noblesse.

Le célèbre archidiacre d'Évreux, Boudon, rapporte [467] qu'une pauvre femme vint un jour offrir un écu à un prêtre qui recueillait des aumônes pour rebâtir son église. Ma fille, lui dit le prêtre, je ne puis recevoir votre si généreuse offrande, vous êtes pauvre vous-même. Moi pauvre, dit-elle, et ne suis-je pas la fille d'un grand roi et l'héritière de son royaume ! Tous, en effet, nous appelons Dieu notre Père ; et nous régnerons un jour dans sa gloire si nous lui sommes fidèles ici-bas.

1006. Que votre règne arrive !

Sainte Thérèse, pendant les quarante années quelle consacra plus particulièrement à la prière, ne demandait rien tant que l'accomplissement et l'affermissement du règne de Dieu dans les cœurs. Quelquefois, elle passait les nuits entières en oraison dans ce but. Que pouvons-nous désirer, en effet, de plus heureux pour ceux qui nous sont chers, que de voir Dieu régner dans leur cœur ?

1007. Clitus.

Il était frère de la nourrice d'Alexandre-le-Grand, et il accompagna ce prince dans ses expéditions. Un jour, qu'un satrape, se précipitant sur le roi, levait sur lui une épée avec laquelle il allait lui fendre la tête, Clitus prévint le coup, en coupant le bras de l'ennemi. Alexandre, dès lors, en fit son favori et lui confia le commandement d'une partie de ses armées. Un jour cependant, Clitus osa, dans un festin, contredire son maître, et celui-ci, furieux et échauffé par le vin, se jette sur Clitus qui prend la fuite ; mais Alexandre lance contre lui un javelot qui le perce. Clitus tombe. À la vue du cadavre de celui qui lui avait sauvé la vie, Alexandre entra dans une douleur mortelle, et il voulait mourir de désespoir. Et nous, à la vue de Jésus mort pour nous, nous ne concevons pas un repentir sincère de nos péchés !...

1008. Un pèlerin de Jérusalem.

L'histoire rapporte qu'au temps, où les chrétiens les plus distingués par leur naissance, se faisaient un devoir de visiter les saints lieux, un jeune seigneur d'Autun, appelé Lethbald, accomplit ce pèlerinage avec la plus grande ferveur ; il visita avec une foi ad-[468]-mirable Bethléem, où Jésus naquit, Nazareth où il vécut dans le travail, le Jourdain où il fut baptisé, le désert où il jeûna, le lac de Tibériade, Jéricho, Béthanie, puis le jardin des Oliviers, le Prétoire, la voie douloureuse et le Calvaire. Là, il se prosterna baigné de larmes et sur le point de succomber à sa douleur. Il alla ensuite prier au sépulcre et se dirigea enfin vers la montagne d'où Jésus, remontant au ciel, laissa l'empreinte de ses pieds sacrés. Là, le visage contre terre, il colle ses lèvres sur ces traces divines, les arrose de ses pleurs ; puis élevant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écrie : O Jésus ! O l'amour de mon cœur, j'ai visité les lieux où vous avez vécu et êtes mort pour moi. Où voulez-vous que j'aille maintenant ! Me voici à l'endroit d'où vous êtes monté au ciel. Puissé-je, ô ma vie, vous suivre en paradis ! Son vœu est exaucé, son cœur s'ouvre sous la violence de l'amour, et son âme s'envole dans les cieus. Heureux ceux qui meurent d'amour pour Jésus, ou du moins dans l'amour de Jésus !

1009. Théodose le Grand.

Pour punir la population de Thessalonique, qui avait mis à mort un de ses officiers, il avait ordonné de massacrer la foule entassée dans l'amphithéâtre. Après le massacre, voulant assister aux saints Mystères, l'empereur se vit repoussé du saint lieu par saint Ambroise et il accepta avec soumission la pénitence publique, à laquelle le soumit le saint Évêque. Huit mois après, à la solennité de Noël, saint Ambroise l'admit dans l'Église, et l'empereur, prosterné contre terre, versait des larmes, s'arrachait les cheveux, en disant avec le saint roi David : Mon âme s'est attachée au pavé, rendez-moi la vie. Et le peuple priait et pleurait avec lui. Quel spectacle ! Il honore Théodose plus que les gloires de son règne. La pénitence relève l'homme loin de l'abaisser.

1010. Aveu d'un médecin protestant.

Un célèbre médecin protestant de Lausanne, Tissot, aimait à raconter qu'une jeune dame se trouvant dans un état des plus graves, il lui avait, selon sa coutume, conseillé de recevoir les secours de la religion. Dès lors on fit venir le prêtre. Elle se confessa [469] et reçut tous les sacrements. Et les consolations de la religion répandirent un tel calme dans son âme, que le lendemain elle était hors de danger. L'efficacité des sacrements sur l'état d'un malade n'est pas douteuse pour un catholique sincère ; mais on est heureux de la voir constater par un médecin calviniste.

1011. Sécurité à la dernière heure.

Le P. Jean Heren, jésuite, recteur du collège de Lille, était à la fin de sa carrière. Le Père qui l'assistait, lui demanda s'il n'aimerait pas à faire une confession générale. — Je n'en sens pas le besoin, répondit-il. — car j'ai toujours fait chaque confession, comme si elle eût dû être la dernière de ma vie. Que tous fassent comme ce saint religieux.

1012. Le bonheur n'est pas sous la pourpre.

Théodose le Jeune étant à la chasse, alla frapper à la porte de la cellule d'un solitaire qui, ne le reconnaissant pas, l'invita à prendre quelque chose ; n'ayant toutefois à lui offrir qu'un morceau de pain et de l'eau fraîche. L'empereur accepta, et à la fin il remercia l'ermite en se faisant connaître à lui, et en lui disant : Que vous êtes heureux, mon Père, le bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais été si heureux qu'en m'entretenant avec vous, et en mangeant votre pain et en buvant votre eau.

1013. Le mouchoir de saint Arsène.

Arsène avait quitté la cour pour se retirer au désert. Or, pendant le travail, il était obligé de porter un mouchoir sur son sein, pour essuyer ses larmes, qui coulaient si abondamment, que tous les cils lui tombèrent des yeux, et ses larmes étaient accompagnées de prières et de soupirs continuels pour obtenir la rémission de ses péchés. Les saints sentaient vivement la douleur de leurs fautes; et, sous l'influence de ce sentiment, ils restaient fidèles à Dieu. N'oublions pas que nous sommes pécheurs, et vivons dans la componction.

1014. Roland.

Un gentilhomme de Bologne, nommé Roland, pour-[470]-suivait le bonheur dans les plaisirs du siècle. Un jour, il voulut s'accorder toutes les satisfactions misérables de la terre. Il ne se refusa rien. Le soir, entré chez lui, en quittant ses riches vêtements, il se sent pris d'une grande tristesse. Maudit monde, dit-il, voilà donc où mènent tous tes plaisirs ; je reconnais maintenant qu'il n'y a que Dieu qui puisse me donner le bonheur. Il entre dans un couvent de saint Dominique, y mortifie son corps par la pénitence, et il est heureux. Mon Dieu, répétait-il sans cesse, s'il est doux de souffrir pour vous, que sera-ce de jouir de vous ? Que les mondains se détrompent. Les faux biens qu'ils poursuivent ne peuvent remplir le vide du cœur de l'homme.

1015. Préparation à la première communion.

Un bon religieux ayant engagé la B. Marie des Anges à faire une neuvaine préparatoire à sa première communion, elle la passa dans la prière et dans les larmes, et quand il lui demandait ce qu'elle avait éprouvé, elle ne pouvait répondre que par ces mots : J'ai pleuré. Heureux les enfants qui, avant la communion, purifient leur conscience par les larmes du repentir.

1016. Derniers moments d'un roi de Castille.

Le roi de Castille, saint Ferdinand, mort en 1252, quand il sentit sa fin prochaine, se fit porter à la cathédrale de Séville qui se remplit des Évêques, des seigneurs du royaume et d'une foule immense de peuple. Là, le saint roi, se fit dépouiller de ses habits royaux, et se couvrit de sac et de cendre et voulut recevoir les derniers sacrements en présence de tous. Grand enseignement: que n'est-il donné par les puissants du jour à ce pauvre peuple qui a un si pressant besoin de saints exemples !

1017. Un mot d'un saint.

Saint Pierre de Luxembourg, cet ange terrestre qui fut évêque de Metz à seize ans, et cardinal à dix-sept ans et qui mourut à dix-huit ans, répétait souvent : Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, réjouissez-vous dans le mépris de vous-même, mais [471] gardez-vous de mépriser qui que ce soit! Quelle sublime leçon! Faisons-en notre profit.

1018. Austreberte de Théroouane.

Cette sainte était sur son lit de mort. Au moment où les prêtres récitaient autour d'elle les litanies des saints : « Faites silence, mes frères, leur dit-elle, ne voyez-vous pas entrer dans cette chambre, la procession de tous les saints dont vous avez invoqué les noms. Ils viennent assister à mon décès, et me conduire ensuite au ciel. » Puis, levant les yeux, elle rendit son âme en proférant ces paroles : « Je viens à vous, mon Seigneur, que j'ai tant aimé! » La mort des saints est précieuse devant le Seigneur.

1019. Ne pas attendre la dernière heure.

Louis XIV, voyant sa mère gravement malade, fit appeler les médecins qui lui donnaient des soins et leur dit : Il est temps d'exhorter la reine à songer à la mort. L'un d'eux lui dit : Sire, il serait à craindre que cette nouvelle ne hâtât sa fin. Le roi se récria : Vous voulez donc qu'elle

meure sans sacrements, après une maladie de six mois? Cela ne me sera pas reproché, et il donna des ordres pour qu'on la préparât à recevoir les sacrements; et après qu'elle eût reçu le Saint-Viatique, il alla lui-même accompagner la Sainte- Eucharistie jusqu'à la paroisse. Ils sont cruels, les parents qui, sous prétexte d'épargner à un malade une mauvaise nuit, risquent de le laisser aller à l'éternel enfer.

1020. Hérode Agrippa.

Ce roi voulut recevoir au théâtre les ambassadeurs de Tyr et de Sidon. Il parut devant la foule, vêtu d'une robe royale toute d'argent, dont les rayons du soleil relevaient encore l'éclat. Quand il eut harangué le peuple, on s'écria : C'est un Dieu qui parle et non un homme ; mais l'ange du Seigneur le frappa à l'instant, et il mourut rongé par les vers. Juste châtiment de l'orgueil.

1021. Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Saint Amphiloque sollicitait en vain de l'empereur Théodose, un décret qui interdît tout rassemblement [472] aux Ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Un jour que Théodose le reçut en audience, ayant à ses côtés son fils Arcade, Amphiloque ne fit aucun cas du jeune prince. Théodose, croyant que c'était une distraction, fit remarquer son fils à l'Évêque. Amphiloque s'approche de l'enfant, l'appelle son fils et lui caresse le menton, comme il eût fait à un enfant vulgaire. Théodose, indigné, ordonne d'éconduire le saint qui, se tournant vers lui : Seigneur, dit-il, vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils, ne doutez pas que Dieu n'abhorre ceux qui refusent de rendre à son Fils unique, les mêmes honneurs qu'à lui. Théodose comprit et rendit le décret que sollicitait le saint Évêque.

1022. Enfance de saint Simon de Stock.

Saint Simon de Stock, à qui la sainte Vierge donna plus tard le scapulaire, donna dès le berceau, des marques miraculeuses de dévotion à Marie. On le voyait souvent tressaillir entre les bras de sa mère, quand elle prononçait le nom de Marie. Il suffisait de lui présenter une image de la sainte Vierge pour apaiser ses cris et calmer ses douleurs. Il n'avait qu'un an lorsqu'on l'entendit articuler plusieurs fois *l'Ave Maria*. Il sut lire dès qu'il sut parler, et dès lors, il récita tous les jours le petit office de la sainte Vierge, qu'il continua toute sa vie. Ayant lu un livre qui traitait de l'immaculée Conception de Marie, il conçut un tel amour pour la pureté, qu'il en fit le vœu (ce qu'un enfant ne doit pas faire sans permission de son confesseur); et pour garder parfaitement ce vœu, il veillait constamment sur ses sens, sur ses yeux surtout, et il s'interdisait toute familiarité avec les autres enfants. C'est, sans doute, cette tendre dévotion à Marie, dès le berceau, qui prépara Simon à la haute sainteté à laquelle il s'éleva plus tard.

1023. Joinville et saint Louis.

Saint Louis avait l'habitude de laver les pieds aux pauvres tous les samedis. Un jour, il demanda au prince de Joinville s'il ne lavait pas les pieds aux pauvres, le Jeudi-Saint. — Assurément non, je ne laverai jamais ces vilains. — Ce n'est pas bien, reprit le roi, je vous prie pour l'amour de Dieu et de moi de vous [473] accoutumer à les laver. Nous voyons dans ce trait un spécimen des sentiments des mondains, et de ceux des saints. Les pauvres n'ont pour amis que les vrais amis de Dieu.

1024. Lutte sublime entre un père et son fils spirituel.

Quand, par ordre de l'empereur Valérien, saint Sixte, pape, fut conduit au supplice, soudain saint Laurent lui dit : « Où allez-vous, mon Père, sans votre enfant? Où allez-vous, saint Prêtre, sans votre ministre? Vous n'aviez pas l'habitude d'offrir le saint sacrifice sans qu'il vous assistât,

vous m'aviez confié la mission de dispenser le sang du Sauveur, et aujourd'hui vous me refusez l'honneur de mêler mon sang avec le vôtre. Ne reculez pas devant le sacrifice d'un enfant que vous avez élevé ; son triomphe sera votre gloire. » — Le Pontife lui répondit : « Je suis bien éloigné de vous abandonner, mon fils ; mais de plus grands combats que les miens vous sont réservés. Déjà, nous sommes cassé par la vieillesse, on ne nous prépare que de légères épreuves ; mais à vous qui êtes dans la vigueur de l'âge, les tyrans réservent de plus grands triomphes. Encore trois jours de patience, et vous me suivrez; en attendant, prenez soin de distribuer aux pauvres les trésors de l'Église que je vous laisse. » Sixte donna le baiser de paix à saint Laurent pour aller au martyre ; et trois jours après, saint Laurent supportait les tourments les plus atroces et expirait sur un gril ardent pour la cause de J.-C.

1025. Un mot de Mme Louise de France.

Une dame pieuse, manifestant à Madame Louise de France son étonnement de ce qu'elle avait embrassé la vie austère des Carmélites, celle-ci lui dit : Vous connaissez l'Évangile et vous savez bien qu'il n'offre aucun secret particulier, ni aux santés délicates, ni aux enfants des rois, pour se sauver sans faire pénitence. Le monde d'aujourd'hui a grand besoin de cette leçon.

1026. Othon III.

L'empereur Othon III, l'élève de Gerbert, devenu [474] Silvestre II, tomba malade, au moment où il donnait à l'Église et au monde, les plus grandes espérances. Il demanda aussitôt à recevoir les sacrements. On lui dit que son état n'avait rien de grave. — À la fièvre du corps, répondit-il, il ne faut pas ajouter celle de l'âme ; il se confessa donc avec une grande piété, et mourut peu après à l'âge de 22 ans. Il fit bien de ne pas attendre...

1027. Gaëtan de Thienne.

Ce saint homme n'était jamais sans faire quelque pénitence corporelle. Le cilice était son vêtement ordinaire; il passait quelquefois les nuits entières à se donner une rude discipline. Il faisait ainsi une guerre à la sensualité et à la chair, que, selon son expression, il ne haïssait pas moins que le démon.

À la vue des ravages que faisait dans la catholicité l'hérésie protestante, il fut si affligé, qu'il tomba grièvement malade. Le médecin étant venu le visiter, voulut le faire coucher sur un matelas. « Moi sur un lit moelleux! dit le saint, à Dieu ne plaise, je veux et je dois mourir sur la cendre et le cilice. Oui, sur la cendre et le cilice; c'est le moins que je puisse faire, après que J.-C. est mort sur une croix, percé de clous et d'épines. » Il ne voulut point non plus, qu'on fit des consultations pour lui, disant au même médecin, que ces secours extraordinaires, n'étaient pas convenables, à un corps méprisable comme le sien, et que c'était assez pour un pauvre religieux d'être soigné par un médecin. Ses enfants ne l'abandonnèrent point, de peur de perdre une seule de ses paroles; il les exhorta à la persévérance dans la sévère pauvreté de leur institut; aux fonctions apostoliques pour le salut des âmes, à l'union étroite entre eux, et à la défense de l'Église contre les hérétiques. Ensuite il leur demanda pardon, bien qu'il ne crût pas en avoir jamais offensé aucun, ni d'actions, ni de paroles; ce qui est bien merveilleux dans un homme qui les avait conduits et gouvernés tant de temps. Enfin, après avoir reçu les trois sacrements dont l'Église secourt les malades dans cette extrémité, tenant entre ses deux mains un crucifix qu'il regardait d'un œil plein d'amour et néanmoins baigné de larmes, et devant lequel il répétait à tous moments ces paroles de Daniel : Placare, apai-[475]-sez-vous Seigneur, il rendit son esprit à Dieu pour être couronné d'une gloire immortelle le 7 août 1547, la 23e année de la fondation

de son Ordre et la 67^e de son âge. Ne flattons pas ce corps de péché qui appesantit l'âme, et ménageons-nous, par le détachement de la terre, la mort des élus.

1028. O bienheureuse langue!

Saint Antoine de Padoue est l'un des saints qui se sont le plus distingués par leur zèle à évangéliser les peuples. Il savait à la fois exciter la plus grande admiration des savants par la sublimité de ses pensées, et se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers. Il parcourait les villes et les villages, et sa parole produisait les fruits les plus abondants. Gomme preuve du bien immense que ses instructions avaient opéré, Dieu permit qu'après sa mort, sa langue n'éprouvât aucune corruption. Lors de la translation que l'on fit de ses reliques, on la trouva aussi vermeille, que si le serviteur de Dieu eût été encore vivant, tandis que toutes les chairs de son corps étaient consumées. Saint Bonaventure, qui était présent, la prit, la baisa respectueusement; et dit, en fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu et qui l'avez fait louer par un grand nombre d'âmes, il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant Celui qui vous a formée, pour servir à une fonction si noble et si sublime. » Heureux ceux dont la langue aura été pour le prochain, non une occasion de scandale, mais un instrument de salut !

1029. Dernières paroles de saint Jérôme.

Saint Jérôme appelait la mort sa plus douce consolation : « Mon âme, disait-il, est dégoûtée du monde et soupire après vous, belle Jérusalem, mon aimable patrie. » Tourmenté par la fièvre, il dit à ses amis qui venaient le visiter : M'apportez-vous la nouvelle que je vais me mettre en route? Que Dieu vous récompense de ce joyeux message. Soyez témoins de mon bonheur. Il est maintenant arrivé l'heureux instant de ma vie. O doux sommeil des justes, venez fermer mes yeux; ô mort, que les hommes sont injustes de vous représenter sous d'odieuses couleurs! Vous n'êtes terrible que pour les méchants. Mes frères, veillez et [476] priez, et vous apprendrez qu'il est doux de mourir, quand on a su vivre dans la justice. Et en achevant ces paroles il rendit le dernier soupir. Saint Jérôme, pendant sa vie, avait fait pénitence; ceux qui fuiront les plaisirs de la terre, mourront, comme lui, sans peine.

1030. Respectons les dernières volontés de nos parents.

Les Réchabites avaient reçu de leur père Jonadab, mourant, l'ordre de ne point boire de vin et de ne point se bâtir de maison, mais de vivre en pleine campagne. Longtemps après, le prophète Jérémie, voulant éprouver leur obéissance, leur présenta du vin excellent. À Dieu ne plaise, répondirent-ils, notre père en mourant nous l'a défendu.

1031. Credo.

Un vieillard demandant un jour l'aumône au cardinal Bellarmin, le cardinal le fit entrer chez lui et lui dit de réciter le symbole des Apôtres. Le vieillard répondit qu'il ne le savait pas. Comment, à cet âge, ne pas savoir prier, reprit Bellarmin? Personne ne me l'a appris, dit le vieillard; et alors le cardinal se mit à lui apprendre le Credo. Hélas, combien de gens auraient besoin aujourd'hui d'un maître aussi charitable.

1032. Un fils de roi martyrisé par son propre père.

Léowigilde, roi des Visigoths d'Espagne, voyant que son fils Herménégilde, éclairé par la grâce, avait abjuré l'arianisme, tenta tout pour le ramener à l'hérésie. Le fils fut inébranlable. Le père le fit emprisonner dans une tour de Séville, et la fête de Pâques étant venue, il lui envoya un évêque hérétique qui lui promit la liberté, s'il voulait recevoir la communion de sa main. Herménégilde le repoussa avec indignation. Allez, lui dit-il, allez dire à mon père que je renonce

à sa couronne, à ma liberté, si je ne puis acheter ces biens qu'au prix du crime. Son père, irrité, envoya un bourreau le décapiter pendant la nuit, mais l'Église l'honore comme martyr.

1033. Saint Nil à l'empereur Othon III.

L'empereur Othon III avait une grande estime pour [477] saint Nil de Calabre, et il lui disait un jour : Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai. Le saint, mettant la main sur la poitrine d'Othon, lui répondit : « Je n'ai d'autre chose à vous demander que le salut de cette âme. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez et rendrez compte de vos œuvres. » À ces mots, Othon versa des larmes et tombant à genoux aux pieds du saint, lui demanda sa bénédiction. À combien d'hommes on pourrait dire à genoux, et en pleurant, parce qu'ils ne pleurent pas : Ayez pitié de votre âme et sauvez-la.

1034. Un laboureur allemand.

Un paysan du village d'Engelmodde, près de Munster, visitait son champ qu'avait dévasté la grêle. Je prends bien part à ce malheur, lui dit un de ses voisins. Oh ! répondit le paysan, en agitant sa tête couverte de cheveux blancs, ce n'est pas un malheur, le péché seul est un malheur ! Quelle parole ! Gravons-la bien profondément dans notre esprit.

1035. Où allez-vous ?

Le P. Joseph Anquiéta, célèbre missionnaire du Brésil, au seizième siècle, vit un jour sortir de la ville un homme couvert d'un manteau et marchant à pas précipités. Il allait tuer son ennemi. — Où allez-vous, malheureux ? lui dit-il. — Mon Père, répondit-il, je vais me promener. — Non, mon ami, vous allez vous jeter en enfer comme le témoigne le poignard que vous cachez. — Ah ! à combien de gens pourrait-on dire : Vous allez en enfer, si on savait les désirs qui les poussent !

1036. Étendard de Conrad le Salique.

Au moment, où les armées de Conrad le Salique, empereur d'Allemagne, attaquaient la ville de Milan, l'archevêque Héribert donna aux Milanais, pour les guider sur les champs de bataille, un étendard sacré. Sur un char de guerre, un mât aussi élevé que ceux des plus grands navires, portait un drapeau de soie blanche, sur lequel était brodée l'image du Sauveur, les bras étendus en croix. Quelque vaste que fût la plaine où se livra le combat, cet étendard sacré apparaissait aux guerriers comme un gage de vie-[478]-toire. Les Germains furent obligés de battre en retraite. Ainsi feraient les démons devant le signe de la croix.

1037. Jean Gualbert.

Il naquit à Florence au commencement de l'onzième siècle. Son père lui avait inspiré de bonne heure la haine mortelle qu'il avait contre un seigneur du voisinage, qui avait tué son cousin. Un jour, que Jean revenait de Florence, son épée suspendue à la ceinture, il rencontre dans un lieu solitaire et par un chemin étroit, l'ennemi de son père entièrement désarmé qui, voyant le péril qu'il court, tombe à genoux aux pieds du jeune homme, et le prie, les bras en croix, au nom de Jésus-Christ, de lui pardonner. À ce nom, Jean Gualbert, attendri, l'embrasse et lui promet pour l'avenir une bienveillance sincère. Continuant sa route, Gualbert rencontre l'église de Saint-Miniat ; il y entre, et là, se met à genoux au pied du crucifix, et il voit le Christ s'incliner vers lui, comme pour le féliciter du pardon qu'il venait d'accorder. À la vue de ce prodige, Gualbert est transformé, il entre dans le monastère voisin de cette église, y embrasse la règle de saint Benoît, et il vit désormais et meurt comme un saint. Un acte de générosité peut être le principe du salut.

1038. Secret du courage des martyrs.

Saint Adrien, encore païen, ne pouvait assez admirer le courage des martyrs. Il chercha à s'approcher de l'un d'eux pour lui demander d'où lui venait une telle patience. Le martyr, lui montrant le ciel de la main : C'est de là-haut que le Seigneur nous soutient et que l'espérance nous tend les bras, nous promettant pour des tourments d'un instant une récompense éternelle. Adrien, frappé par ces paroles, se fit chrétien ; et peu après remporta lui aussi la palme du martyr. La pensée du ciel nous inspirera le courage de faire pour Dieu tous les sacrifices.

1039. Que sert une épée sans le courage?

Thémistocle dit aux Athéniens qui redoutaient un général crétois, nommé Theutides : Ne craignez pas Theutides, car s'il a une épée, il n'a pas le courage [479] de la tirer du fourreau. On peut tenir un semblable langage sur ceux qui ont été baptisés et non confirmés. Qu'on se garde donc de négliger de recevoir la Confirmation.

1040. Mandement d'un Évêque de Nantes.

Jean d'Espinay, évêque de Nantes, par mandement du 25 juillet 1494, ordonna à la demande des gens de bien, qu'on établit dans les villes et les villages un crieur public, qui, à minuit au son de la clochette, et à haute voix, avertirait les fidèles de prier pour les morts. Une semblable clochette nous rendrait grand service, si elle pouvait nous réveiller de notre indifférence à l'égard des chers défunts.

1041. Les grandeurs de ce monde.

Almachius, préfet de Rome, vantait sa puissance à la vierge Cécile, qu'il allait condamner au martyre. La puissance de l'homme, répondit la jeune vierge, est semblable à une outre ou à une vessie remplie de vent. Percée, ne serait-ce qu'avec une épingle, elle s'aplatit. Ne soyons pas fiers.

1042. Cosme de Médicis.

Ce prince faisait des aumônes extraordinaires. L'intendant de ses revenus s'en alarma et lui recommanda, de les diminuer. J'ai un grand livre, dit-il, sur lequel j'inscris tout ce que je reçois de Dieu, et tout ce que je lui rends. Je suis toujours en arrière ; quand j'aurai équilibré mon compte avec Lui, je diminuerai mes aumônes.

1043. Saladin.

Le sultan Saladin, sur le point de mourir, fit promener dans toute la ville un suaire au bout d'une pique, et un héraut criait : « Voilà ce que le grand Saladin emportera de toutes ses richesses. » Tout est vanité, excepté aimer Dieu.

1044. Bonheur de la première communion.

La B. Marianne de Jésus de Quito, béatifiée par Pie IX, avait une telle piété, une intelligence si précoce, qu'elle fut admise à la première communion à sept ans. Le bonheur dont elle fut inondée ce jour-là, [480] éclatait sur son visage. Elle n'avait qu'un chagrin, celui de porter en ce jour une robe de soie, que lui avait procuré son beau-frère ; car elle était orpheline. On fut obligé de la lui enlever. À vingt-six ans, elle mourut comme une sainte. Une bonne première communion est un heureux présage pour l'avenir.

1045. Juste et Pasteur.

En Espagne, deux jeunes petits frères, Juste et Pasteur, étant aux écoles de la ville, apprennent que Dacien met à mort les chrétiens ; ils jettent leurs livres à terre et courent au martyre. Dacien les arrête et les fait rouer de coups de bâtons ; mais tous deux s'excitent à la persévérance ; on les traîne hors de la ville, où on les fait égorger par le bourreau.

1046. Eustache de Saint-Pierre.

Quand Édouard, roi d'Angleterre, faisait le siège de Calais, cette ville était en proie à toutes les horreurs de la famine. Le roi envoya dire au gouverneur de la place, qu'il ferait grâce au peuple, si sept des principaux habitants de la ville venaient lui en apporter les clefs, et se livrer à lui à discrétion. À cette nouvelle, chacun est consterné, et on se demande avec effroi qui va avoir assez de dévouement, pour se livrer au roi d'Angleterre. Alors, devant l'assemblée des grands et du peuple, Eustache de Saint-Pierre prend la parole et dit : Ce serait un trop grand malheur de laisser périr tout un peuple, quand il y a moyen de le sauver, et Dieu ne peut qu'avoir pour agréable un tel sacrifice, je m'offre donc à me livrer le premier. Six autres citoyens suivirent son exemple, et tous sept allèrent se livrer au roi et s'exposer à la mort. Calais était sauvé.

1047. Un enfant pieux.

Saint Thomas de Villeneuve, dans son enfance, fut envoyé à l'école, dès qu'il fut en âge. Il y devint un modèle de modestie et de vertus. Il servait la messe avec une dévotion qui ne tenait rien de l'enfance. Il se plaisait à balayer l'église et à embellir les autels ; il aimait, tout enfant, à imiter les cérémonies de l'Église ; quand il faisait le prédicateur, il l'était réellement ; il répétait à ses condisciples les vérités qu'il [481] avait retenues du sermon ; il était alors très pathétique ; il fondait lui-même en larmes et en tirait souvent des yeux de ses auditeurs. A sept ans, il se fit remarquer par son amour envers les pauvres ; il donnait son déjeuner au premier qu'il rencontrait, et il s'est plusieurs fois dépouillé pour vêtir ceux des pauvres qui manquaient d'habits. Un jour que sa mère l'avait habillé de neuf, il donna ses vêtements pour reprendre les vieux qu'il avait quittés. Une autrefois qu'il était seul dans la maison paternelle, il se présenta six pauvres à la porte : il ne put leur refuser la charité ; mais comme il n'avait pas la clef de la dépense, il eût recours à six poulets qui étaient encore à la suite d'une poule, et leur en distribua un à chacun. Sa mère, ne les trouvant plus à son retour, lui demanda ce qu'ils étaient devenus ; il lui avoua ce qu'il en avait fait, ajoutant ingénument que si un septième pauvre se fut présenté, il lui eût aussi donné la poule. Loin de le reprendre de cette libéralité, elle en louait Notre-Seigneur en elle-même, le priant de bénir ces premiers sentiments de charité qu'il lui inspirait par sa grâce, et de les augmenter pour sa plus grande gloire. Il se faisait l'intercesseur de ceux qui demandaient assistance à ses parents, s'informait soigneusement de leur misère, puis la représentait en des termes si touchants, qu'il n'était jamais éconduit. Heureux les parents qui savent favoriser les élans d'un bon cœur dans leurs jeunes enfants !

1048. Impuissance des hommes.

Charles-Quint visitant un de ses ministres qui était mourant : « Demandez-moi, lui dit-il, en récompense de votre fidélité et, s'il se peut pour adoucir vos souffrances, la faveur qui vous plaira. » — Ah! Sire, répondit le malade en gémissant, tout ce que je me permets de vous demander, c'est de prolonger ma vie de quelques jours. — Hélas! Reprit Charles-Quint, je ne le puis. Les princes de la terre ne sauraient même disposer d'une seule minute de la vie humaine ! À ces mots, le moribond, levant tristement les yeux vers le ciel : « Insensé que j'ai été ! s'écria-t-il. J'ai consacré toute ma vie au service de l'empereur; et, pour cela, il ne saurait m'accorder même un seul jour d'existence. Oh! Si, au lieu d'agir ainsi, j'avais mieux servi [482] mon Dieu, je pourrais en espérer une vie de bonheur éternel. » Servons Dieu; c'est là tout l'homme.

1049. Saint Louis, roi de France.

En revenant de Palestine, il voulut, pendant la traversée qui dura deux mois et demi, que tous ses soldats et tous les matelots se confessassent, s'offrant lui-même à faire la manœuvre,

comme l'un d'entre eux, pour leur donner le temps de se confesser. Les paroles du roi furent si efficaces, que plusieurs matelots, qui ne s'étaient pas confessés depuis longtemps, s'empressèrent de remplir ce devoir. Comment des soldats se mettant en campagne, ou du moins entreprenant une expédition lointaine, oseraient-ils braver la mort sans s'être réconciliés avec Dieu ?

1050. S'élever par les choses visibles aux invisibles.

Saint Jean Berckmans sachant, par la doctrine de l'Église, combien les signes sensibles ont de puissance pour rappeler vers Dieu la mobilité de l'esprit et des sens, en faisait un perpétuel usage, et les recommandait vivement à ses plus intimes amis. Rencontrait-il l'image de quelques serviteurs de Dieu? Il la saluait aussitôt et l'invoquait affectueusement. À la seule vue d'un de ses frères, ou d'un étranger, il voyait près de lui, des yeux de la foi, son ange gardien et se découvrait, pour les honorer l'un et l'autre. Dès son réveil, il s'excitait à la dévotion, en baisant tour à tour sa soutane, son crucifix et une image de la très sainte Vierge. Ne regardons pas comme petites des pratiques qui ont fait de grands saints.

1051. Jacques Eveillon.

Né à Angers en 1572, il devint, en 1643, vicaire général de l'église de Nantes. Aussi modeste que bienfaisant, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les plus simples commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid : mais je rencontre à ma porte des pauvres nus et tremblants qui me demandent des habits. » [483]

1052. Deux cordonniers.

Il est raconté dans la vie de saint Jean l'Aumônier, que de son temps, il y avait à Alexandrie deux cordonniers dont l'un, chargé d'une nombreuse famille, faisait ses affaires à merveille ; tandis que l'autre, aussi habile et moins chargé d'enfants que son voisin, était toujours dans la misère, bien qu'il travaillât tous les dimanches; celui qui réussissait si mal, alla un jour trouver l'autre pour lui demander le secret de sa prospérité. Oh! dit-il, j'ai, outre mon travail, un trésor secret que je vous découvrirai dimanche. Le dimanche venu, il mène son voisin à l'église, et lui dit : C'est là qu'est mon trésor, c'est-à-dire la bénédiction de Dieu. Demandez-la avec moi, tous les dimanches par la prière, en suspendant votre travail, et votre maison deviendra prospère. Le pauvre homme suivit ce conseil, et depuis lors, tout lui réussit. Combien de bons ouvriers auraient besoin de le suivre aussi, pour être moins malheureux.

1053. Infortune de Sédécias.

Sédécias, roi de Juda, fut vaincu par Nabuchodonosor, roi des Assyriens. Le vainqueur le fit amener devant lui, le dépouilla de la pourpre et du diadème, ordonna d'égorger ses deux fils en sa présence. Puis il lui fit crever les yeux et traîna ce malheureux, chargé de chaînes, dans les prisons de Babylone. N'est-ce pas ce que fait le démon à ceux qui, se laissant vaincre par lui, deviennent ses esclaves par le péché?

1054. Un verre d'eau offert à Agrippa.

Agrippa, vaincu par Tibère, fut enchaîné devant le palais de l'empereur. Là, il mourait de faim et de soif, un esclave lui apporta un vase d'eau, qui lui sauva la vie. Agrippa, rentré dans ses états, éleva à la plus haute dignité cet esclave. Que ne fera donc pas N.-S. à l'égard de ceux qui auront donné un verre d'eau pour l'amour de lui?

1055. Noblesse du Chrétien.

Ingo, duc de Carinthie, voulut un jour rendre sensible à tous ses sujets la noblesse que donne au chrétien [484] le baptême. Il invita à un grand repas un grand nombre de pauvres qui étaient baptisés et tous les nobles de son royaume, qui n'étaient pas encore chrétiens. La table des nobles fut dressée dans une cour, et le duc ne leur fit servir que des mets grossiers ; les pauvres au contraire furent admis à la table du duc, qui les traita avec grande magnificence. À la fin du repas, les nobles, furieux, lui demandèrent la raison de cette conduite. Ces pauvres, leur dit-il avec calme, sont les enfants de Dieu et méritent par là-même tout honneur. Dès que vous vous en serez rendus dignes par le baptême, vous y aurez le même droit. La leçon porta ses fruits et bientôt tous les grands se firent chrétiens.

1056. L'écuyer de Sapor.

Valérien, chef d'un grand empire, se laissa vaincre par Sapor, roi de Perse, qui le traîna à la suite de son char comme un esclave, et qui s'en servit en guise d'étrier pour monter à cheval. Valérien se mettait à genoux et Sapor appuyait ses pieds sur ses épaules. Quel sort! C'est l'image du pécheur. Tant qu'il fut fidèle à Dieu, il était roi du monde et de ses passions; dès que, se laissant vaincre par le démon, il a consenti à une mauvaise pensée, il est devenu l'esclave de Satan.

1057. Emportement insensé.

Le marquis de Maunni, entrant un jour chez Louis XIII, qui était bègue, lui parla en bégayant. Le roi croyant qu'il se moquait de lui, le prit par le bras et allait le faire tuer par ses gardes. Heureusement Richelieu qui était présent le calma, en lui apprenant, que le marquis était bègue depuis son enfance.

1058. Dans la prospérité ne pas oublier qu'elle finira.

On lit dans la vie de saint Jean l'Aumônier, qu'au temps où il siégeait à Alexandrie, cinq ouvriers marbriers s'approchaient des empereurs, au milieu de la pompe de leur couronnement, et leur présentaient chacun un bloc de marbre de diverses couleurs, les priant de choisir celui qu'ils préféreraient pour leur mausolée. [485]

1059. Belle mission que de catéchiser les enfants.

Saint Jérôme, dans sa vieillesse, se déclarait prêt à instruire la jeune Paule, fille de Lœta.

Le grand Chancelier de l'université de Paris, Gerson, mettait le même soin à instruire les enfants du catéchisme qu'à enseigner les savants. M. Beauzée, de l'Académie française, surprit Diderot faisant le catéchisme à sa fille, et comme il en parut étonné : Nous sommes forcés d'en convenir, lui dit le philosophe, il n'est pas de morale qui vaille celle de la religion. Napoléon Ier ne dédaigna pas, sur son rocher de Sainte-Hélène, de faire le catéchisme à la fille du général Bertrand.

1060. Un officier ingrat.

Philippe, roi de Macédoine, était assis sur son tribunal, quand un homme lui demanda justice, contre un des officiers de l'armée, qui avait brûlé sa cabane, et s'était emparé de son patrimoine, ajoutant que cependant un jour, que cet officier avait fait naufrage, il l'avait sauvé de la mort, et l'avait recueilli dans cette même cabane. Des témoins attestèrent la vérité de cette plainte. Alors le roi, indigné, déclare infâme cet officier coupable, et il lui fait graver sur le front le mot Ingrat. Le pécheur ne mérite-t-il pas un plus terrible châtiment?

1061. Mort d'un ancien soldat.

Gérard, frère de saint Bernard, venait de recevoir le viatique lorsque tout à coup, il se mit à chanter : *Louez le Seigneur, louez-le au plus haut des deux.* On m'appela, écrit saint Bernard, pour

voir un homme se réjouir dans la mort. Je ne fus pas plutôt arrivé auprès du mourant, que je l'entendis prononcer à haute voix ces mots : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*. Puis se retournant vers moi, il me dit en souriant : « Quelle bonté a Dieu d'être le Père des hommes, et quelle gloire pour les hommes d'être les enfants de Dieu ! » Ce furent ses dernières paroles.

1062. Sobriété des Perses.

Cyrus étant à la cour d'Astyage, roi des Mèdes, son grand-père le chargea de verser à boire aux convives; [486] mais il refusa de goûter lui-même du vin. Astyage lui en demandant la raison : J'ai cru, dit-il, que cette liqueur était empoisonnée, car naguère, après en avoir bu, tous les convives parlaient tous à la fois, criaient sans dignité et, se levant de table, avaient peine à se soutenir. — Est-ce que rien de semblable n'arrive à votre père, le roi de Perse? — Assurément non, répondit Gyrus; quand mon père a bu, il cesse seulement d'avoir soif.

1063. Épée de Damoclès.

Denys, roi de Syracuse, s'était rendu odieux à son peuple par ses tyrannies et, menacé chaque jour du poignard des conjurés, menait une vie inquiète au milieu des plaisirs. Un de ses courtisans, Damoclès, l'appelait le plus fortuné des mortels. Denys lui offrit de prendre sa place pour un jour, et ordonna à toute sa cour de lui rendre tous les honneurs royaux et de lui préparer un grand festin. Damoclès, assis sur le siège royal, pâlit tout à coup ; il avait vu une hache suspendue sur sa tête par un fil. Denys essaie de le rassurer, mais en vain ; il tremble. Quelle paix peut-il avoir le pécheur, le glaive de la justice divine est suspendu sur sa tête !

1064. Effets de la première communion.

Madame de Maintenon écrivait du Dauphin, père de Louis XV : « Depuis la première communion de M. le duc de Bourgogne, nous avons vu disparaître tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnaient de l'inquiétude pour l'avenir. » Comme on le félicitait un jour de ce que, depuis sa première communion, il savait si bien réprimer les saillies de son humeur : Eh ! Comment pourrais-je être le même, répondit-il, depuis que j'ai reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à lui? C'est sa douceur infinie qui a corrigé l'âpreté de mon humeur. Heureux les enfants qui savent puiser dans le cœur de Jésus, par la communion, les vertus dont il est la source.

1065. Malheur aux scandaleux!

Le prophète Samuel ordonna, de la part de Dieu, à Saül de livrer bataille aux Amalécites, de ruiner leurs villes et leurs champs, parce que, quatre cents ans [487] auparavant, ils avaient voulu barrer au peuple de Dieu le passage vers la terre promise. Que ne fera pas Dieu contre ceux qui empêchent les autres d'aller au ciel !

1066. Se faire des amis de ses ennemis mêmes.

Cinna avait conspiré contre la vie de l'empereur Auguste. L'impératrice Livie dit à son mari : Aux grands maux il faut apporter de grands remèdes et lui pardonner. Auguste fait donc appeler Cinna et lui dit : Je vous accorde votre grâce, malgré votre trahison, et je vous fais consul. Depuis ce jour, Cinna resta fidèle à Auguste.

1067. Un voleur qui ne laisse rien.

Sainte Agape de Thessalonique fut traduite devant Dulcetius, gouverneur de Macédoine. Lorsqu'il lui demandait pourquoi elle ne voulait pas manger de la viande offerte aux idoles : Je crois au Dieu vivant, dit-elle, et je ne voudrais pas, par une mauvaise action, perdre le mérite de ma vie passée, et elle fut brûlée vive. Une seule faute grave, en effet, enlève à l'âme tous les mérites précédemment acquis.

1068. Un engagé volontaire.

En 1859, Ferdinand II, roi de Naples, retournait de Rome à Naples avec son fils, qui fut depuis François II. Le feu ayant pris aux roues de sa voiture, il dut s'arrêter et entrer dans un hôtel où il n'était pas connu. C'était un vendredi, il y trouva plusieurs hôtes qui mangeaient de la viande, et qui se riaient d'un jeune homme de 18 ans environ qui faisait maigre. Le jeune homme ne se laissait pas intimider et répondait hardiment qu'il faut toujours avoir le courage de pratiquer sa religion. Le roi se mit de la partie et eut bientôt réduit les rieurs au silence. Cependant, on vint lui annoncer que sa voiture était prête. Ferdinand prenant le jeune homme à part, lui demanda qui il était et où il allait. Je suis Florentin, lui dit-il; mais la religion n'était pas assez respectée dans l'armée, en Toscane, je vais me mettre au service du roi de Naples. Ferdinand, alors, écrivit un billet qu'il ferma et remit au jeune homme, en lui recommandant de le présenter, à son arrivée à Naples, à l'auto-[488]-rité militaire. À Naples, le jeune homme présenta, en effet, le pli royal, dont il ne connaissait pas le contenu, et on lui donna le grade de lieutenant. La vertu et le devoir sont souvent récompensés, même en ce monde.

1069. Un musicien.

Paphnuce avait fondé un monastère en Basse Thébaidé, et y menait une vie sainte. Il eut un jour la pensée de demander à Dieu à quel degré de perfection il était parvenu. Au même degré qu'un certain musicien qui gagne sa vie en chantant dans le voisinage, lui répondit une voix. Paphnuce, étonné, se met à la recherche du musicien et le rencontre ; mais son étonnement grandit encore, quand le musicien lui dit qu'avant d'exercer cet état, il avait vécu de vols. — N'avez-vous pas fait alors quelques bonnes actions? — Je me souviens, répondit-il, quand d'autres larrons s'étaient saisis d'une vierge, de l'avoir délivrée de leurs mains et de l'avoir reconduite chez elle la nuit, et d'avoir payé les dettes d'une pauvre femme poursuivie par ses créanciers. Paphnuce emmena dans son monastère le musicien qui y mourut saintement. Que les pécheurs fassent donc des œuvres, avec des motifs de foi, et en vue d'obtenir miséricorde. Ces œuvres prépareront leur retour à Dieu.

1070. Serment d'Annibal.

Amilcar, père d'Annibal, fait venir son fils, qui n'avait que huit ans, au pied des autels et lui rappelant tout ce que les Romains ont fait subir de maux à Carthage, il lui fait jurer haine à ce peuple. À la vue des ravages, bien plus déplorables, qu'a fait le péché dans les âmes, au pied des autels, jurons haine au péché.

1071. La Croix.

« La croix, dit saint Jean Chrysostome, est l'espérance du chrétien, la résurrection des morts, le bâton des aveugles, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, le frein des riches, la confusion des orgueilleux, le tourment des méchants, l'instruction des jeunes, le gouvernail des pilotes, le port de ceux qui [489] font naufrage et le mur des assiégés. Elle est la mère des orphelins, la défense des veuves, le conseil des justes, le repos des affligés, la garde des petits, la lumière de ceux qui habitent dans les ténèbres, le secours de ceux qui sont dans l'indigence, la sagesse des simples, la liberté des esclaves et la philosophie des empereurs. La croix est la prédiction des prophètes, la prédication des Apôtres, la gloire des Martyrs, l'abstinence des Religieux, la chasteté des Vierges et la joie des Prêtres. Elle est le fondement de l'Église, la destruction des idoles, le scandale des Juifs, la ruine des impies, la force des faibles, le médecin des malades, le pain de ceux qui ont faim, la fontaine de ceux qui sont altérés et le refuge de ceux qui sont dépouillés. »

Gravons, dit saint Éphrem, au-dessus de nos portes, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine et sur toutes les autres parties de notre corps, le signe vivifiant de la croix : revêtons-nous de cette impénétrable armure des chrétiens ; car la croix est la victoire de la mort, l'espérance des fidèles, la lumière du monde, la clef du Paradis, le glaive qui extermine les hérésies, le secours des âmes religieuses, le soutien de la foi, la défense, la garde et la gloire des catholiques. Porte toujours avec toi, ô chrétien ! Cette arme, de jour et de nuit, en tous lieux et à toutes les heures; n'entreprends jamais rien sans faire le signe de la croix. Quand tu dors, quand tu veilles, quand tu marches, quand tu travailles, quand tu bois et que tu es sur mer et que tu traverses les rivières, prends cette armure de la Sainte Croix ; car, tant que tu en seras armé, les esprits malins s'éloigneront de toi et n'oseront t'approcher. »

1072. La reine de Saba.

Après avoir vu et entendu Salomon, la reine de Saba s'écriait que ce qu'on avait dit de la sagesse du roi, n'était pas la moitié de ce qu'elle avait reconnu elle-même ; mais quand le roi de gloire au ciel nous manifestera les merveilles de la souveraine vérité, et que nous verrons à nu ce que nous, aurons cru ici-bas, oh ! alors, quels ravissements, quelle admiration ! [490]

1073. Une chute.

Marie, nièce du saint ermite Abraham, avait 27 ans ; elle en avait passé 20 dans une cellule, quand elle eut le malheur de faire une chute grave ; dès lors son âme qui s'élevait à Dieu avec tant de facilité fut enveloppée de ténèbres et envahie par le dégoût et le trouble. Alors, se livrant tout entière à ses remords, elle déchira son cilice, et se meurtrit le visage. « Malheureuse, disait-elle, en poussant des cris ! J'ai perdu tout le temps que j'ai passé dans la vertu, mes travaux et le fruit de mes larmes, de mes veilles, des saints cantiques dans lesquels je passais une partie de la nuit, j'ai couvert mon âme d'infamie. Quelle affliction pour mon oncle ! » Il y a lieu, en effet, de déplorer les ruines qu'un seul péché grave accumule dans une âme ; et de sortir aussitôt de l'abîme dans lequel il nous plonge.

1074. Statue érigée à un vieillard.

Vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, Auguste rencontra un vieillard de 60 ans, qui, lui assura-t-on, n'avait jamais menti. Auguste l'associa à son triomphe et lui fit ériger une statue au Capitole, comme aux héros.

1075. Notre maison n'est pas ici-bas.

La Vénérable Gertrude d'Orient, Béguine de Hollande, sur le point de rendre le dernier soupir, dit à ses pieuses compagnes : « Mes sœurs, je vais à la maison, » et comme on lui faisait remarquer qu'elle y était, elle répondit : « Ce n'est pas de celle-là que je parle, je vais à la maison dont les pavés sont d'or. »

1076. Prenez tous les jours ce dont vous avez besoin tous les jours.

Sainte Catherine de Gènes, aussitôt après son retour complet à Dieu, fut prise d'un désir ardent de la sainte Communion. Elle demanda donc permission de communier tous les jours, et Notre-Seigneur inspira à ceux qui la gouvernaient de lui accorder cette grâce. Il fit même connaître par plusieurs merveilles que cette dévotion lui était agréable; car souvent sans que Catherine s'en fût mise en peine, des prêtres [491] l'appelaient pour communier ; et lorsqu'elle ne communiait point, elle sentait une peine incroyable et un accablement de corps et d'esprit qui semblaient la devoir réduire au tombeau. Elle ne se troublait point, néanmoins, lorsqu'on la privait de cette viande sacrée pour l'éprouver ; mais elle s'abandonnait entièrement aux dispositions de la divine Providence ; d'autant plus qu'elle craignait toujours de n'être pas assez

pure pour participer si souvent à ce mystère, que les anges mêmes ne sont pas dignes de regarder. Elle y recevait des consolations, mais par le seul désir de lui être parfaitement unie. Son corps y trouvait aussi du soulagement dans ses infirmités ; et, une fois qu'elle était extrêmement malade, elle fut guérie par ce précieux remède qu'on lui donna trois jours de suite. Elle ne portait envie à personne au monde qu'aux prêtres, parce qu'ils avaient le pouvoir de consacrer, de toucher et de recevoir tous les jours son divin Amour, sans que personne le trouvât mauvais, et elle eût fait volontiers plusieurs lieues à pied pour n'être pas privée de ce grand trésor ; et, de fait, dans un interdit de la ville de Gênes, elle allait, tous les matins, à une demi-lieue pour le recevoir, sans en ressentir aucune lassitude, parce que son amour la portait et lui faisait trouver le chemin fort court. Lorsqu'elle entendait la messe, elle était si absorbée dans la contemplation des grandeurs et des bontés de son Bien-Aimé, qu'elle ne pouvait savoir où le prêtre en était; mais au temps de communier, son amour la réveillait et la conduisait à la Sainte Table : ce qui lui faisait dire quelquefois qu'elle eût bien discerné, au goût surnaturel, une hostie consacrée d'une hostie non consacrée, de même qu'on discerne naturellement le vin d'avec l'eau. Pussions-nous avoir, comme les saints, le désir de nous unir fréquemment à Dieu par la sainte Communion!

1077. La bouche qui ment tue l'âme.

André Avellin exerçait les fonctions d'avocat et ne défendait jamais que des causes justes. Il lui arriva pourtant dans la chaleur de la discussion de laisser échapper un léger mensonge. Rentré chez lui et voulant, selon sa coutume, lire les saintes Écritures, il tomba sur ces paroles : La bouche qui ment, tue l'âme. [492] Il en fut si frappé qu'il renonça à sa carrière pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il devint un saint.

1078. Un riche Belge mourant.

Corneille de Lapierre rapporte que de son temps, en Belgique, un homme d'un certain rang, se trouvant à son heure dernière, fit appeler tour à tour, sa femme, ses fils et ses filles, puis ses domestiques, les uns après les autres, les conjurant d'avoir pitié de lui, et de le délivrer de l'extrémité fatale où il se trouvait réduit ; et tous ayant répondu avec larmes qu'ils le voulaient bien, mais qu'ils ne le pouvaient pas, il s'écria : O soins inutiles des choses de ce monde ! Pour vous, ma femme, mes enfants, j'ai travaillé, j'ai sué, dépensé mes forces, ma vie et peut-être exposé mon âme. Et voici ma récompense; j'implore en vain votre secours à ma dernière heure. Ah ! Qu'il aurait mieux valu servir Dieu et me faire des amis sur la terre et dans le ciel, qui pussent aujourd'hui m'assister. Ah ! Si c'était à refaire !... Un jour viendra où ceux qui négligent leur salut diront avec d'amers regrets : Ah ! si c'était à refaire !

1079. Châtiment des menteurs.

Les anciens Romains brûlaient les menteurs sur le front avec un fer rouge. C'était un signe d'infamie, et l'empereur Trajan les détestait tellement, qu'il les faisait placer sur un vaisseau sans voile ni gouvernail, et les lançait ainsi au milieu des flots.

1080. Un nègre et Mgr de Cheverus.

Il y avait, en dehors de la ville de Boston, un pauvre nègre, infirme, couvert de plaies, sans ressources et gisant sur un grabat dans une petite cabane sur le bord du grand chemin. Tout le monde passait devant cette maison et personne ne se disait : C'est là, la demeure du malheur, allons le visiter. L'évêque de Boston, Mgr Cheverus, depuis archevêque de Bordeaux, l'eut bientôt découverte et, pour lui, découvrir le malheur et le soulager, c'était une même chose. Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre ; tous les soirs, après la chute du jour, il allait panser

ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins ; [493] mais sans rien dire à personne ; il voulait que Dieu seul connût sa bonne œuvre. La Providence ne le permit pas. Sa servante ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'Évêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir, et pour le découvrir, ayant suivi de loin son maître dans une de ses sorties nocturnes, elle le vit entrer dans la cabane du nègre ; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes, et quel est son étonnement de voir le charitable Évêque allumer le feu, prendre entre ses bras le malade, gisant sur son lit de douleur, panser ses plaies, lui donner à manger, remuer sa couche pour la lui rendre aussi douce que possible, puis le reporter dans son lit, le couvrir, l'embrasser en lui souhaitant une heureuse nuit, comme ferait la mère la plus tendre pour son enfant chéri. — Où trouverait-on en dehors de l'Église catholique de semblables dévouements ?

1081. Droiture d'un saint.

Saint Jean de Kenti, en allant de Pologne à Rome, fut arrêté par des voleurs qui lui enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur lui, et lui demandèrent ensuite s'il n'avait plus rien. Il répondit que non; mais après avoir fait quelques pas il se souvint qu'il avait encore quelques pièces cousues dans ses habits, ne voulant pas manquer à la vérité, il appelle les voleurs et leur offre ces pièces. Ceux-ci furent tellement touchés de la naïve sincérité du saint, qu'ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris.

1082. Tout travail vaut mieux que l'oisiveté.

Le supérieur d'un couvent de moines des déserts d'Orient ordonnait à ses religieux de faire des corbeilles d'osier et de les défaire ensuite; l'un deux, s'en plaignait en disant que c'était un travail inutile. Souvenez-vous, lui dit l'abbé, qu'il n'est rien de plus utile que d'éviter l'oisiveté.

1083. Un blessé.

Obice de Brescia, en Italie, laissé pour mort sur le champ de bataille, dans une des guerres du moyen-âge, eut une vision. Il vit les âmes tomber en enfer, aussi pressées et aussi nombreuses que les flocons de [494] neige qui tombent sur la terre. Remis de ses blessures, Obice vécut et mourut en saint. Soyons du petit nombre des élus: donc, ne marchons pas par la voie large.

1084. Félicité et ses sept fils.

On proposait à sainte Félicité d'avoir pitié de ses sept fils, et de les engager à apostasier la foi. Mes fils, dit-elle, vivront éternellement s'ils restent fidèles à Jésus-Christ; sinon, ils iront à la damnation éternelle. Puis, s'adressant à ses fils : Mes enfants, regardez le ciel, c'est là que vous attend J.-C. avec tous ses saints. Combattez vaillamment et persévérez. Et tous les sept moururent avec courage, et leur mère, après les avoir envoyés devant elle au ciel, subit la dernière le martyre. Souffrons tous les maux qu'il plaira à Dieu de nous envoyer; le ciel nous les aura bientôt fait oublier.

1085. Le cœur en haut.

Saint Macaire d'Alexandrie vivait plutôt dans le ciel que sur la terre. Quand il voulait se livrer à d'autres occupations, il disait à son âme : Attention, mon âme! Prenez garde de ne pas tomber sur la terre. Là-haut est votre patrie. Ici, vous êtes en pays étranger.

1086. Comment on s'assure la victoire.

À peine les Hébreux eurent-ils traversé la mer Rouge, qu'ils furent attaqués par les Amalécites, peuple nombreux et vaillant. Moïse ordonna à Josué de choisir des soldats et de les combattre. Pour lui, il se rendit sur la montagne avec Aaron et Hur. Quand Moïse pria en levant

les mains au ciel, Israël triomphait dans le combat; et quand il abaissait ses mains, Israël était vaincu. Et comme les mains de Moïse ne pouvaient plus se tenir levées, Aaron et Hur les lui soutenaient. La défaite d'Amalec fut complète. Le démon sera toujours vaincu si nous prions.

1087. Un mot de sainte Thérèse.

Chaque fois que sainte Thérèse entendait sonner l'heure, elle disait : Me voici donc d'une heure plus près de ma patrie et de mon Dieu! Soupirons après les biens que les voleurs ne peuvent ravir. [495]

1088. Le maréchal Villars.

Blessé à la bataille de Malplaquet, il se trouva si mal, qu'on parla de lui administrer les derniers sacrements. On lui proposa de le faire secrètement, il répondit : « Puisque l'armée n'a pu me voir mourir en brave, il faut au moins qu'elle me voie mourir en chrétien. » Il est du reste plus nécessaire encore de mourir en chrétien que de mourir en brave.

1089. Moyens de se corriger de la colère.

Le philosophe Athénodore donna à l'empereur Auguste, un moyen assez plaisant de se corriger de la colère. Il lui conseilla de réciter les 24 lettres de l'alphabet grec, quand il sentirait l'aiguillon de cette passion. Il suffit, en effet, de prendre le temps de réfléchir pour éviter les excès auxquels conduit la colère. La récitation des lettres de l'alphabet français serait suffisante.

1090. Un martyr à son père.

Saint Jean de l'île de Goto, un des 26 martyrs du Japon, fut conduit au supplice à l'âge de 19 ans, peu après son entrée dans la compagnie de Jésus. Son père alla lui faire ses adieux, et le jeune homme au moment d'être crucifié lui dit : Vous voyez, mon père, que le salut doit être préféré à tout, ayez donc soin de ne rien négliger pour vous rassurer; aussi je vous exhorte à rester ferme jusqu'à la mort. Mon fils, je vous remercie, dit le père, votre mère et moi nous sommes prêts à mourir pour la même cause. Et le père se retira teint du sang de son enfant, qu'il baisait avec respect. Il n'y a qu'une chose nécessaire; c'est de nous sauver.

1091. Réponse d'un Arabe.

On demandait un jour à un pauvre Arabe du désert, comment il s'était assuré qu'il y a un Dieu. « De la même façon », répondit-il, « que je connais par les traces marquées sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête. » Le monde porte, en effet, les traces bien marquées de l'intelligence infinie qui le gouverne. [496]

1092. Oda.

La B. Oda, d'une noble famille de Brabant, voulait se consacrer à Dieu. Ses parents, auxquels elle avait fait part de son désir, lui préparaient néanmoins un mariage avec un noble seigneur du pays, appelé Simon; et comme ils craignaient un refus de la part de leur fille, ils ne lui en parlèrent qu'au jour des noces, au moment où Simon arrivait avec toute sa suite à la cérémonie du mariage; on conduit Oda aux pieds du prêtre dans la chapelle, elle se laisse faire; mais quand le prêtre lui demande, si elle veut choisir Simon pour son époux; elle répond énergiquement qu'elle ne veut ni lui ni un autre; car elle a consacré à Dieu sa virginité. Là-dessus, Simon, confus, remonte à cheval, et s'en va en colère. Les parents d'Oda, vaincus par sa fermeté, finissent par lui permettre de se faire religieuse. En étant ferme à rester fidèle à l'appel divin, on triomphe de toutes les résistances.

1093. Une vie coupable prépare la ruine de la foi.

Les païens eux-mêmes le savaient. Quand saint Chrysanthé se convertit à la foi, son père qui était païen, tenta tout pour l'en détourner; et ses amis lui conseillèrent de le corrompre, afin de

le dissuader plus efficacement de son désir d'être chrétien. Le père employa donc toutes sortes de séductions; mais le jeune homme triompha par une ardente prière.

1094. Qu'avez-vous coûté à vos parents?

Augustin Gruber, archevêque de Salzbourg, faisant sa visite à l'école d'un village du Tyrol, demanda à une petite fille combien elle avait coûté à ses parents. L'enfant, surprise, rougit et ne sut répondre. Allons, mon enfant, combien leur coûtez-vous par jour, par mois, par an, combien avez-vous d'années? L'enfant répondait bien; à la fin il ajouta : Et les soins de votre mère et les sueurs de votre père, comment pourrez-vous les payer? Jamais par de l'argent, mais par l'amour, le respect et l'obéissance. Ce calcul fit sur tous les enfants une salutaire impression.

[497]

1095. Collot-d'Herbois.

Cet impie et révolutionnaire fameux, qui avait fait couler à Lyon le sang de 1 600 victimes innocentes, étant devenu pour tous un objet d'exécration, fut déporté à Cayenne, par ordre de la Convention. Là, il était en horreur aux blancs et même aux noirs, qui l'appelaient le bourreau de la religion. Dans ce délaissement, il s'écria : Je suis puni, l'abandon où je suis est un enfer. Saisi d'une fièvre brûlante qui le dévore, il appelle Dieu et la Vierge à son secours. Un soldat qui l'avait entendu débiter l'impiété, se rit de sa prière. Le spectacle de ses derniers moments fut si affreux, qu'on fut obligé de l'emporter dans un appartement écarté où, avant que le prêtre pût arriver, il expira, les yeux égarés, les membres horriblement contournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres ne l'inhumèrent qu'à moitié et son corps fut dévoré par les porcs et les corbeaux. Triste fin que celle des persécuteurs de l'Église.

1096. L'auberge de la Couronne d'Or.

Louis Veillot raconte que deux hommes, Etienne et son ami, voyageant en France, entrèrent un vendredi, dans une auberge, dite de la Couronne d'Or. Ils demandèrent du maigre. Il n'y en a pas, dit l'aubergiste. — Alors donnez-nous du pain, du vin et du fromage. — Je crois qu'on peut bien manger ce que l'on trouve, on n'est pas damné pour cela. — Pendant que vous raisonnez, dit Etienne, vous auriez déjà fait une omelette, et pendant que nous répondons, nous ne dînons pas. L'aubergiste hésitait lorsque retentit à la porte une voix de basse, qui fit résonner les vitres comme un tambour : Donnez du maigre ; et on vit entrer un vieil officier, de la plus hère taille et de la plus martiale figure, c'était un général accompagné de sa femme et de sa fille. Alors l'aubergiste de la Couronne d'Or perd toute sa philosophie, il ôte sa couronne à lui qui était un bonnet de coton et promet du maigre à tous ses voyageurs. Ah! Si tous les chrétiens savaient demander du maigre le vendredi, et l'exiger, les maîtres d'hôtel seraient plus empressés d'en servir. [498]

1097. Deux fils dignes de leur mère.

Au moment où Agricola, gouverneur de Sébaste, sous l'empire de Licinius, faisait traîner au supplice saint Biaise, évêque de la ville, sept généreuses femmes chrétiennes suivaient le martyr et recueillaient son sang avec des éponges. Les soldats les entraînent chez le préfet, qui les fait aussi décapiter. Or, l'une d'elles était mère de deux adolescents, qui l'avaient accompagnée au supplice. Quand le glaive du bourreau l'eut frappée, ses deux enfants s'écrièrent : Allez, mère sainte, recevoir la couronne des martyrs ! Mais, hélas ! Pourquoi nous abandonner ainsi sur cette terre désolée ? Recommandez-nous au saint Évêque, afin que, n'ayant pas eu le bonheur de mourir avec vous, nous puissions mourir avec lui. Cette héroïque

prière fut exaucée ; le lendemain à la même place, l'évêque et les deux enfants eurent la tête tranchée.

1098. Saint Arsène mourant.

Ce saint homme, qui avait vécu au désert jusqu'à l'âge de 120 ans, pleurait à ses derniers moments ; et ceux qui l'entouraient, lui ayant demandé s'il craignait aussi le dernier jugement : Je l'ai toujours craint, répondit-il ; et les larmes que je verse attestent que ma crainte est aussi vive aujourd'hui qu'elle l'était, quand j'ai commencé à faire pénitence. Nous avons bien d'autres raisons que les saints de trembler ; faisons donc notre salut avec crainte.

1099. Une bataille gagnée.

Quand l'empereur Marc-Aurèle faisait la guerre aux Sarmates, son armée, cernée par l'ennemi, était dévorée par la faim et la soif, et sur le point de périr. Or, il avait parmi ses soldats un grand nombre de chrétiens qui se mirent en prière. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages qui laissèrent tomber une pluie abondante sur le camp des Romains, tandis qu'une grêle épouvantable mêlée de carreaux de foudre jetait l'épouvante dans le camp ennemi. Des soldats qui prient auront avec eux le Dieu des armées qui est aussi celui des victoires. [499]

1100. Marguerite de Hongrie.

Elle était nièce de sainte Élisabeth, et refusa successivement la main de deux rois, celle du roi de Pologne, et celle de Georges, roi de Bohême. Comme son père insistait pour lui faire accepter ce dernier parti : Je préfère, dit-elle, le royaume des cieux, et les grâces de J.-C. Elle mourut à 28 ans à peine, en disant : Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ; et son corps resta vermeil, beau et exhalant une odeur suave. Plus de 200 miracles s'opérèrent à son tombeau. Jésus, l'Époux des vierges, sait glorifier celles qui méprisent pour lui les gloires de la terre.

1101. La mère de Théodoret.

Théodore raconte de sa mère, qu'étant jeune encore et mondaine, elle prit mal à un œil. Elle alla pour se guérir trouver, dans les environs d'Antioche, un saint solitaire qui, la voyant parée et fardée, lui dit : Si un peintre célèbre avait fait un tableau magnifique et si un apprenti entreprenait de réformer son ouvrage, en changeant les couleurs, en allongeant les sourcils, n'aurait-il pas lieu de s'en offenser ? Comprenant que le saint faisait allusion à la vanité, avec laquelle elle cherchait à réformer en elle l'œuvre de Dieu, la mère de Théodoret se jeta à genoux, demandant pardon ; et le solitaire la guérit. Depuis lors, elle dit adieu aux parures mondaines. Le plus bel ornement c'est la simplicité chrétienne.

1102. Suite du libertinage.

En 1387, Carlos II, roi de Navarre, épuisé de débauches, consulta les médecins qui lui conseillèrent, pour retrouver des forces qu'il usait dans d'infâmes plaisirs, de se faire envelopper tout le corps dans un linceul imbibé d'eau-de-vie. Mais le serviteur qui l'enveloppa de ce linceul, eut l'imprudence d'en approcher une bougie. Le linceul prit feu. Le roi poussa des hurlements affreux ; on accourut, mais en vain ; il fut brûlé vif. Dieu a un feu plus ardent que celui de l'alcool pour punir les voluptueux. [500]

1103. Un jeune homme qui sait choisir une épouse.

Saint Edmond de Cantorbéry venait d'achever ses études, il alla consulter sur sa vocation un docteur de l'université d'Oxford, célèbre par sa piété aussi bien que par sa science. Celui-ci, connaissant la vertu de son disciple, lui conseilla de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle. Edmond fit donc préparer deux anneaux d'or, sur lesquels il avait fait graver l'Ave

Maria. Puis, dans un sanctuaire de Marie, devant l'image de la sainte Vierge, il prononça son vœu, et prenant un des anneaux, il le plaça à la main de la statue de Marie et mit l'autre à son doigt, disant ainsi à la sainte Vierge qu'il ne voulait d'autre épouse qu'elle. Il porta jusqu'à sa mort l'anneau qui lui rappelait ses serments. *Que celui qui peut comprendre, comprenne !*

1104. Vengeance d'un duc d'Orléans.

Quand Louis XII, duc d'Orléans, succéda à Charles VIII, il se fit donner la liste de tous les courtisans de son prédécesseur, et marqua d'une croix rouge le nom de ceux qui avaient été ses ennemis. Ces derniers en furent effrayés ; mais Louis les fit appeler et leur dit : Soyez assurés que le roi de France ne vengera pas les affronts qu'a essuyés le duc d'Orléans. La croix rouge n'est faite que pour me rappeler que je dois pardonner au nom de la mort sanglante du Sauveur. Jésus, versant son sang pour ceux qui le crucifient, nous apprend, en effet, à tout pardonner.

1105. Ce qu'on peut voir dans un miroir.

La Bienheureuse Villana de Florence avait oublié la ferveur de son enfance. Elle mettait beaucoup de soin à se parer. Un jour, qu'elle se regardait au miroir, elle se vit à deux reprises semblable à un démon. Effrayée de cette vision qui lui fit connaître l'état de son âme, elle quitta aussitôt ses parures et courut chez les Pères Dominicains, versant d'abondantes larmes sur ses péchés. Regardez-vous au miroir, jeunesse, trouvez-vous belle ; mais sachez bien que si votre âme est en état de péché, elle est horrible comme un démon. [501]

1106. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils.

Pline nous apprend que, de son temps, une peste terrible ravageait l'Italie. On en chercha la cause, et on découvrit que des vents contagieux, qui sortaient de certaines cavernes, répandaient l'infection. On boucha ces cavernes et le fléau cessa. Vomi des cavernes ténébreuses de l'enfer, le blasphème est une des grandes causes des maux qui désolent la terre. La Vierge nous en a avertis à la Salette.

1107. À quoi servent les injustices des autres.

Lacodus, roi d'Argos, voulant percer de son épée Prométhée de Thessalie, ne fit qu'ouvrir un abcès dont il souffrait. En sorte que ce dernier dut sa guérison à la haine de son ennemi. Les reproches, les injures de ceux qui nous persécutent, servent souvent à guérir nos âmes de leurs infirmités. C'est ainsi que sainte Monique s'entendant traiter d'ivrogne dans son enfance, par la domestique de ses parents, se corrigea de l'habitude de boire du vin en cachette.

1108. S'éloigner des pestiférés.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, étant venu à Rome, y rencontra l'hérétique Marcion, qui l'aborda en lui disant : « Me connaissez-vous ? » Oui, répondit le saint, je vous reconnais pour le fils aîné de Satan. Hélas ! Combien qui ont tout à craindre de leurs rapports avec les ennemis de l'Église, et qui ne savent pas les fuir.

1109. Pas d'homme sans Dieu.

On parlait un jour devant Napoléon des gens qui ne croient pas à l'existence de Dieu. « Et vous croyez, s'écria-t-il, que l'homme peut être homme s'il n'y a pas de Dieu ! » Il ne disait pas le chrétien, mais simplement l'homme ; et il avait raison. « L'homme sans Dieu, ajouta-t-il, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793. Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille ! »

1110. Sainte Rose et les poupées.

Sainte Rose de Lima ne prenait jamais part aux amusements des petites compagnes, qui venaient la [502] voir. Celles-ci crurent un jour la gagner en lui apportant leurs poupées. Elles demandèrent à voir celle de Rose, qui n'en avait point, et lui offrirent de jouer avec les leurs.

Mais la sainte enfant s'y refusa, et se retira dans un coin pour prier. Son frère vint la chercher et lui demanda comment elle préférait un coin solitaire à ces jeux innocents : Oh ! dit-elle, ici je trouve Dieu, et je ne suis pas sûre de le trouver par' mi les poupées.

1111. La cravate blanche.

Un jeune garçon, nommé Georges, était en 1862 un des élèves les plus édifiants du catéchisme d'une des paroisses de Rouen. Il fit sa première communion avec une piété admirable ; et ayant entendu dire au catéchisme qu'il fallait respecter comme des souvenirs précieux les vêtements du jour de la première communion, il prit la résolution de porter toute sa vie une cravate blanche, et de ne la quitter que s'il avait le malheur de faire une faute grave. Au collège, où il communiait tous les huit jours, il gardait toujours sa cravate blanche, bien que parfois elle lui attirât quelques railleries. La guerre de 1870 éclate, Georges est des premiers à s'enrôler comme volontaire dans les zouaves de Charette, sans jamais quitter sa cravate blanche. À la bataille du Mans, il fut à la tête des 500 qui réussirent par leur ardeur héroïque à reconquérir des positions importantes perdues ; mais il fut blessé mortellement dans la lutte, et on le porta dans l'ambulance voisine, le 14 janvier 1871 au matin ; le prêtre qui l'avait confessé lui apporta le Saint Viatique. Georges pria l'aumônier d'ouvrir son sac, d'en retirer sa cravate de sa première communion, son chapelet et son brassard qu'il portait toujours avec lui ; et ces objets si chers lui rappelant la ferveur de son enfance, il reçut son Dieu avec une foi et un amour ineffable. L'aumônier ne le quittait pas. « Monsieur l'abbé, lui dit Georges mourant, je suis heureux, je ne regrette ici que ma mère, vous lui direz que son Georges est mort en chrétien, et vous lui enverrez ma cravate blanche et mon brassard de première communion. » Cette cravate n'avait reçu d'autre tâche que celle de sa blessure. [503]

1112. Enfants dévots à Marie.

Élisabeth de Hongrie, en jouant avec ses compagnes, avait comme un pressant besoin de réciter des Ave Maria; et afin de cacher sa dévotion, elle invitait ses compagnes à mesurer, en s'étendant par terre, celle qui était la plus grande ; elle s'étendait la première, et, pendant que les autres étaient attentives à se mesurer, elle récitait des *Ave Maria*, le visage contre terre. — Catherine, fille d'un teinturier de Sienne, qui habitait aux derniers étages de la maison, en remontant chez son père, récitait un *Ave Maria* sur chaque marche de l'escalier ; et, comme cela durait longtemps, les anges vinrent quelquefois la transporter chez son père. — Saint Paul de la Croix et Jean-Baptiste, son frère, priaient souvent ensemble la Sainte Vierge. Un jour qu'ils jouaient sur les bords du fleuve Tanaro, ils y tombèrent tous deux et allaient se noyer, quand Marie leur apparut, les prit par la main, les porta sur la rive et disparut. Que les petits enfants qui veulent devenir saints aient une tendre dévotion à Marie.

1113. Un jeune zouave.

À quatorze ans, un enfant du diocèse d'Arras, fit vœu de se faire zouave du Pape si son père, qui n'avait pas reçu les sacrements depuis cinquante ans, se convertissait avant de mourir. Le père se convertit en effet, et mourut en recommandant à son fils d'être fidèle à son vœu. Mgr Lequette mena à Rome l'enfant qui n'avait que seize ans. Pie IX sourit et dit : Il est trop jeune. Saint Père, répond l'enfant, que je vous serve du moins parmi vos valets. Le Pape, touché, lui dit : Nous ferons exception et l'enfant devint un intrépide zouave.

1114. Jésus-Christ est Dieu.

Interrogée sur sa religion par un juge païen, sainte Marguerite répondit qu'elle était chrétienne. — Comment adorer un homme qui a été crucifié ? — Comment savez-vous qu'il a

été crucifié ? — Par vos livres. — Ces mêmes livres nous apprennent qu'il est ressuscité et nous devons le croire. Et elle mourut martyre. [504]

1115. Espièglerie d'un saint.

Saint Gauthier était d'une des meilleures familles d'Aquitaine ; tout enfant il fut placé pour son éducation dans l'abbaye du Dorât. Le B. Hervée, trésorier du monastère de Saint-Martin-de-Tours, dont les prières avaient une efficacité partout célèbre, étant venu dans l'abbaye, le petit Gauthier qui avait des goûts sérieux, voulut se rendre compte de la manière dont il priait, afin de pouvoir l'imiter. Il se plaça donc, sans qu'on s'en aperçût, sous le prie Dieu, préparé au Bienheureux, et là, il prêtait une oreille attentive ; mais le saint homme versait d'abondantes larmes, sans prononcer aucune parole articulée. Gauthier comprit que des soupirs et des larmes valaient mieux que toutes les formules. Hervée connut la pieuse espièglerie de l'enfant, et prédit quelle serait un jour sa sainteté.

1116. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, dans sa tendre enfance, ne pouvant encore communier, se plaçait tout près de sa mère, quand celle-ci revenait de la table sainte, et trouvait un bonheur indicible à se trouver par là, tout près de N.-S. Elle se fit carmélite parce qu'elle savait que les religieuses du couvent qu'elle choisissait avaient le bonheur de communier tous les jours.

1117. Conversion de Marceau.

Marceau, lieutenant de vaisseau, impie d'abord, devint malade. Mme de Vauguyon, sa parente qui le soigna, lui remit une médaille de la sainte Vierge. Or, voici ce qu'en écrivait Marceau lui-même à sa mère : « Je pris cette médaille et je la mis au milieu de mes hardes : elle y est toujours restée et m'a suivi partout. Or, c'est ce souvenir qui s'est offert immédiatement à moi, à la première prière que j'ai faite. J'allai de suite au tiroir de mon secrétaire, dans lequel elle était ensevelie; je la mis au cordon de ma montre, et je la portai sur moi. Dès ce moment, chose étonnante! Je me suis senti entraîné dans les voies de la religion avec une facilité merveilleuse et sans [505] éprouver ces difficultés qu'ont la plupart des hommes de mon âge. Tu comprends, bonne mère, que je ne suis pas devenu bon pour cela ; c'est une affaire de temps et de volonté pour moi. Mais j'ai avancé très rapidement dans la croyance et enfin j'ai renoncé sans peine à beaucoup de choses. »

O efficacité merveilleuse pour la conversion d'un pauvre pécheur qu'un acte de dévotion à Marie!

1118. Sainte Rose de Viterbe.

Dès l'âge de deux ans, cette admirable sainte écoutait avec une insatiable avidité les instructions sur les vérités éternelles que son père et sa mère lui adressaient avec une touchante et naïve simplicité. Au lieu de s'amuser comme tous les enfants de son âge, elle passait la plus grande partie de son temps devant les saintes images qui ornaient les murs de sa modeste demeure, particulièrement devant la très sainte Vierge et le divin Précurseur; et là, immobile, à genoux, les mains jointes, elle exprimait plus encore par la vivacité de son regard que par le mouvement de sa langue les sentiments de vénération, de tendresse et de filiale confiance dont son âme était pénétrée. Quand elle fut capable de marcher, elle ne sortait avec plaisir que pour aller à l'église. Elle s'y tenait avec une posture si modeste et si recueillie, que les assistants en étaient tout édifiés. Les cérémonies augustes de notre sainte religion produisaient une impression profonde sur son cœur. La parole divine qu'elle semblait écouter de l'oreille et des yeux, la remplissait des plus tendres émotions. De retour à la maison, elle

répétait les plus longs discours, reproduisait les accents et imitait les gestes des prédicateurs avec tant de naturel, de grâce, de conviction et de feu, qu'elle charma, attendrissait et souvent ramenait à Dieu ceux de ses auditeurs qui avaient eu le malheur de s'en éloigner. Elle préludait ainsi à l'apostolat merveilleux qu'elle exerça jusqu'à 23 ans.

1119. Moyen de gagner une bataille.

C'est de mettre le ciel de son côté. Saint Henri II, empereur d'Allemagne, voyant que des barbares, sortis de la Pologne et de l'Esclavonie, avaient ravagé l'Évêché de Merseburg, mit à ses côtés l'épée [506] de saint Adrien, martyr, et s'avança à la tête de son armée vers la cathédrale de cette ville. La voyant ruinée, il poussa un profond soupir et promit de la rétablir s'il était victorieux. Arrivé en face de l'armée des barbares, il eût recours à la prière, son arme ordinaire, plaça son armée et sa personne sous la protection de saint Laurent, patron de cette église, de saint Georges et de saint Adrien: puis il fit communier tous ses soldats, les rangea en bataille et les excita à combattre avec vigueur. Dès lors, il aperçut dans une vision les saints martyrs à la tête de son armée, et l'ange exterminateur qui mettait en fuite les bataillons ennemis. Aussi, les barbares jetèrent leurs armes et prirent la fuite, sans que cette victoire coûtât aux chrétiens une seule goutte de sang.

1120. Le véritable héroïsme qu'on ne trouve pas dans les romans.

En 203, sous l'empire de Sévère, on arrêta à Carthage plusieurs chrétiens qui n'étaient que catéchumènes, entre autres Perpétue, jeune dame d'une haute condition, qui avait un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait elle-même, et Félicité, jeune femme esclave. Perpétue a écrit elle-même, dans sa prison, l'histoire de ses souffrances :

« Nous étions avec nos persécuteurs lorsque mon père, encore païen, vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma résolution. Mon père, lui dis-je, voyez ce vase de terre que voilà. Peut-on lui donner un autre nom que celui qu'il a? — Non, répondit-il. — De même je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. À ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux; mais il se contenta de me maltraiter, et il se retira confus; nous fûmes alors baptisés, et je demandais la patience dans les tourments. Peu de temps après, on nous conduisit en prison; l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord; car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. On m'avait apporté mon enfant, qui était tout languissant pour avoir resté plusieurs jours sans nourriture. Je l'allais. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère (aussi catéchumène); mais surtout je les conjurais d'avoir pitié de mon enfant. Il est vrai [507] que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes s'affliger à cause de moi. Je ressentis ces peines-là durant plusieurs jours; mais, ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant, je me trouvais toute consolée et la prison me devint un séjour agréable. Au bout de quelques jours je vis arriver mon père; un chagrin mortel le consumait. « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de la vieillesse de votre père; s'il est vrai que la tendresse que j'ai pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Songez à vos frères, à votre mère, à la mère de votre mari, à votre enfant qui ne pourra vivre si vous mourrez. Qui de nous osera paraître, si vous finissez vos jours par la main du bourreau? Sauvez-vous, afin de ne pas nous perdre tous. » En disant cela, il me baisait les mains, puis se jetant à mes pieds, avec larmes, il m'appelait Madame. J'étais pénétrée d'une vive douleur en voyant que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort. Je tâchais donc de le consoler le mieux que je pus. Il se retira avec un abattement inconcevable.

Un jour, comme nous dînions, on vint tout à coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, la salle d'audience fut en un instant remplie ; on nous fit monter sur une espèce de théâtre, où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut à mon tour et comme je me disposais à répondre, voilà mon père qui paraît, faisant porter mon enfant par un domestique ; il m'éloigna un peu des marches du tribunal, et avec les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous, me dit-il, insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature à qui vous avez donné la vie ? » Alors le président Hilarien se joignant à mon père. « Quoi, me dit-il, les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux et l'innocence de cet enfant qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher !... Sacrifiez seulement pour la santé des empereurs. » — « Je ne, sacrifierai pas. » — « Vous êtes donc chrétienne ? reprit Hilarien. » — « Oui, je le suis. » Cependant, mon père qui, espérant toujours me gagner, était resté là, reçut [508] un coup de baguette d'un huissier, à qui Hilarien avait ordonné de le faire retirer. Le coup me fut sensible. Je soupirai de voir mon père traité indignement à mon occasion. Le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir entendu la lecture, nous reprîmes gaiement le chemin de la prison. Dès que je fus rentrée, j'envoyai demander mon enfant à mon père qui ne voulut point me le rendre; et Dieu permit que l'enfant ne demande plus à téter et que je ne fusse pas incommodée de mon lait. Nous fûmes tous mis à la chaîne. »

Ici finit le récit de Perpétue. Félicité était enceinte de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable de penser que sa grossesse ferait retarder son martyre. Les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposée au péril, cette aimable compagne de leurs peines. Ils se mirent donc tous en prières pour obtenir sa délivrance. À peine avaient-ils fini leurs prières qu'elle sentit les douleurs de l'enfantement, qui furent extrêmement vives ; car n'étant qu'à son huitième mois, la douleur lui faisait jeter des cris de temps en temps ; et un des gardiens lui demanda comment elle ferait quand elle serait déchirée par les bêtes, la sainte répondit : « Maintenant c'est moi qui souffre ; mais alors un autre sera avec moi, parce que je souffrirai pour l'amour de Lui. »

Le soir qui précéda le martyre, on donna, selon la coutume, à tous les condamnés un souper nommé le festin à discrétion. Le peuple y accourut, et les héros chrétiens en profitèrent pour prêcher à ce peuple inhumain la foi et la crainte de Dieu. Regardez bien nos visages, disait Satur, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible où les hommes seront jugés. Plusieurs crurent en Jésus-Christ. Le lendemain, on les fit tous sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. Tous rayonnaient de joie. Perpétue marchait la dernière, baissant ses yeux dont elle voulait cacher la beauté. Félicité ne pouvait assez dire son bonheur d'avoir été délivrée à temps pour mourir avec les autres. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : Vous nous jugez [509] en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre. Pour les en punir, on les condamna à être fouettés. Perpétue et Félicité virent déchaîner contre elles une vache sauvage, qui saisit d'abord Perpétue, l'enleva et la laissa tomber.

Revenue à elle, la jeune martyre s'apercevant que sa robe était déchirée la rejoignit promptement, moins occupée de ses souffrances que de la peur que la pudeur ne fût blessée. Ayant alors aperçu Félicité, que la vache avait bien maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle, lui donna la main et l'aida à se relever.

Tous les martyrs, plus ou moins meurtris, furent ensuite achevés par le glaive. Perpétue fut égorgée par un bourreau maladroit auquel elle dut indiquer où il pouvait plus sûrement la frapper. Quels héros la foi a produits ! Nous sommes les enfants des saints. Si Dieu ne nous demande pas notre sang, donnons-lui du moins notre cœur, et faisons tous les sacrifices pour son amour !

1121. Grandeur du chrétien : Madame Louise de France.

Impatentée contre une femme qui travaillait dans son appartement, la jeune princesse lui dit avec fierté : « Ne suis-je pas la fille de votre roi? » — « Et moi, madame », lui répond cette dernière femme, « ne suis-je pas la fille de votre Dieu? » A ces mots, vivement frappée, la fille du roi s'humilie devant sa servante : « Vous avez raison », reprend-elle, « c'est moi qui ai tort, je vous en demande pardon. »

1122. Un précepteur comme il le faut.

Saint Savin était fils d'un comte de Barcelone. Il perdit de bonne heure son père et fut admirablement élevé par sa mère qui l'envoya, quand il fut grand, à la cour d'Heutilius, comte de Poitiers, son oncle. Celui-ci confia à Savin l'éducation de son jeune fils. Savin s'acquitta de cette fonction non seulement en maître habile, mais, encore en saint.

Le fils d'Heutilius, docile à la voix d'un si bon maître, fit de rapides progrès, surtout dans la pratique de la vertu, que son cousin savait si bien lui faire [510] aimer. Savin, avec cette douce parole qui persuade et qui entraîne, lui peignait quelquefois les charmes mystérieux de la retraite et les joies pures de la contemplation; d'autres fois, il lui représentait les dangers si fréquents que l'on rencontre dans le monde, où d'ailleurs il n'y a point de situation qui n'ait ses peines et ses amertumes, où le bonheur n'est jamais exempt de soucis et de chagrins.

Oui, tout est danger pour la vertu dans le monde, disait Savin : danger dans la naissance, qui usurpe des privilèges et des dispenses contraires à l'esprit du christianisme; danger dans l'élévation, où l'on est exposé aux basses flatteries et aux fausses louanges: danger dans les affaires, dans les emplois, où il faut souvent opter entre la conscience et la fortune; danger dans l'amitié même, où l'on ne trouve parfois qu'ingratitude, perfidie, trahison; danger dans les exemples, où le vice perd son horreur par le nombre de ceux qui le préconisent; danger dans les richesses, qui amènent le faste, le luxe, le jeu, les plaisirs corrupteurs; danger dans la pauvreté quand elle n'est pas chrétiennement supportée.

Tous ces dangers s'offrent à la fois à l'imagination de Savin : « Quittons, dit-il à son cousin, quittons le monde, retirons-nous, fuyons, sortons de Babylone, sauvons notre faible vertu de l'air contagieux qu'on y respire. Gomment pourrions-nous observer constamment la loi de Dieu au milieu d'un monde où tout engage à la violer ! Dans nos cœurs est renfermé le dangereux foyer, le feu caché des passions; le moindre souffle suffit pour l'allumer. Qui nous garantira des périls? L'état religieux, le cloître. Derrière ce rempart, que nous placerons entre les hommes et nous, nous n'aurons plus à craindre la contagion des scandales. » Pendant que Savin parlait ainsi, son cousin l'écoutait comme on écoute un oracle; et ses paroles firent une telle impression dans son cœur, que se laissant aller à la voix impérieuse d'une vocation irrésistible, disant adieu à de brillantes destinées et aux douceurs de la famille, le jeune élève de Savin disparut comme un fugitif de la maison paternelle. Honneurs, richesses, amis, parents, il avait tout quitté pour aller chercher dans un cloître, la pauvreté, l'humilité profonde ! C'est dans un monastère dédié à [511] saint Martin, près de Poitiers, qu'il se retira pour suivre la règle de saint Benoît.

Quelques jours après, Savin alla rejoindre son élève au monastère qu'il édifia par sa ferveur, en attendant que Dieu l'appela à faire, dans les Pyrénées, des prodiges de vertu et de sainteté.

1123. Un banquier d'Anvers.

Dans l'histoire de Flandre il est raconté qu'un riche banquier de la ville d'Anvers, nommé Jean Connaxa, n'ayant que deux filles, pour les marier avantageusement à deux gentilshommes, se dépouilla de tous ses biens. Quelque temps après les réjouissances des noces, ses gendres et ses filles, voyant qu'ils ne pouvaient plus rien espérer de lui, le méprisaient. Il s'avise donc de ce stratagème, il donne le mot à un marchand de ses amis, qui lui promet et lui garde le secret. Il invite ses gendres et ses filles à un festin; ils y viennent. Comme on est au milieu du repas on frappe à la porte de la maison, son valet lui dit : — Monsieur, c'est un tel marchand qui demande si vous pourriez lui prêter les deux mille écus que vous lui avez promis. — Il vient à une mauvaise heure, dites-lui que je suis en compagnie et que ce sera pour demain. — Monsieur, il a dit qu'il en a grand besoin, et que vous l'obligeriez beaucoup si vous pouviez les lui prêter à présent. — Messieurs, excusez-moi, s'il vous plaît, je reviens incontinent, encore faut-il assister un ami en nécessité. Il entre en son cabinet avec le marchand, il fait sonner des jetons sur son comptoir, comme s'il y eût eu dix mille écus; il les donne à son ami, qui s'en va la bourse à la main. Les gendres dirent entre eux : il a été plus fin que nous, nous pensions avoir tout tiré, et il prête deux mille écus tout à la fois, jugez s'il lui en reste. Dès lors, il n'est plus le vieux rêveur, le vieux radoteur, il devient monsieur mon père, mon très honoré père; l'un l'invite à dîner, l'autre à souper.

Il les entretient dans l'espérance que celui qui lui fera plus de bien, aura la meilleure part dans son testament.

Quelques années après, étant au lit de la mort, il dit que son trésor et son testament étaient dans son cabinet, dans un coffre fermé à trois clefs. Il en donna [512] une au prieur des Jacobins, son confesseur, les deux autres aux deux gendres, en ordonnant qu'il ne serait ouvert que quarante jours après son décès. La quarantaine étant passée, on ouvre ce coffre, on le trouve plein de clous, de pierres, de vieilles ferrailles et un marteau au-dessus, avec un rouleau de papier où était son testament en ces termes :

Je, Jean Connaxa, ordonne, par mon testament, que quiconque dorénavant se négligera lui-même pour avoir soin des autres, soit assommé avec ce marteau.

Il y a dans cette histoire, ou, si l'on veut, dans cette légende, une utile leçon pour les parents qui seraient tentés de se dessaisir de tout, en faveur de leurs enfants.

1124. Saint Symphorien d'Autun.

Deux nobles époux d'Autun, le patricien Fauste et Augusta, n'avaient qu'un fils Symphorien, qu'ils avaient rendu digne d'eux, par une éducation fortement chrétienne. La persécution éclata. Symphorien et ses parents pressentant ce semble qu'elle va les frapper, se mêlent la nuit à l'assemblée des chrétiens, qui se réunissent en secret au milieu des tombeaux, et là, priant avec toute l'ardeur de leur foi, Fauste et Augusta s'apprêtaient à faire à Dieu le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher sur la terre; et Symphorien, qui a entendu le récit du martyre des chrétiens de Lyon, demande au ciel de lui réserver les mêmes tourments et le même triomphe. C'est un jeune homme de près de 20 ans, le type du jeune chrétien, aux sentiments élevés, à la foi inébranlable, plein de courage et de modestie, d'honneur et d'innocence. On était au mois d'août, et cette saison ramenait toujours de grandes réjouissances en l'honneur de Cybèle, la mère des dieux

du paganisme. Le jeune homme qui fuyait ces fêtes insensées, rencontra cependant dans une des rues, par je ne sais quel hasard, ou plutôt par quel dessein de la providence, il rencontra, dis-je, la foule en délire qui faisait cortège à l'image de la déesse. À cette vue, il ne peut contenir un mouvement de pitié et d'indignation. La foule le remarque et l'entoure en vociférant. On le traîne en tumulte devant le proconsul Héraclius qui l'interroge sur sa foi. Symphorien la confesse généreusement. Le proconsul [513] le fait battre de verges comme un esclave, puis jeter dans un obscur cachot. Espérant que les tourments et les rigueurs de sa prison auront ébranlé la constance du ferme martyr, Héraclius le fait amener de nouveau devant lui, et lui fait les promesses les plus flatteuses, s'il consent à renoncer à Jésus-Christ. Ses promesses sont aussi vaines que ses menaces ; de telle sorte que, désespérant de le fléchir, il le condamne à avoir la tête tranchée.

Tout est prêt pour l'exécution. En face d'une foule immense, avide de spectacles sanglants, Symphorien est debout, calme et recueilli dans la prière. On dirait qu'il ne voit, qu'il n'entend rien. À cette heure solennelle, le front du jeune héros brille plus que jamais de ce je ne sais quoi d'indicible, qui ravit la terre et semble tenir plutôt de l'ange que de l'homme.

Au signal donné, tout s'ébranle, et les flots pressés de la multitude s'ouvrent en frémissant. Au-delà et près de la porte, sous les murs de la cité, s'étend le long de la voie de Langres, le champ public. C'est là que doit tomber la tête du martyr; car, d'après les lois romaines, les exécutions capitales ne se font point dans l'enceinte des remparts.

Cependant on approche du terme fatal. Voici les remparts avec la grande porte qui les domine. Déjà Symphorien a pu apercevoir à travers les larges arceaux le lieu désigné pour son supplice, mais il n'a point tremblé... Tout à coup une femme accourt... C'est Augusta, c'est sa mère.

En fendant la foule étonnée qui s'ouvre par un respect instinctif pour sa douleur, elle s'approche de ce même rempart dont les ruines éloquentes et à jamais consacrées par un si grand spectacle, sont encore aujourd'hui sous nos yeux. Tout à coup, au moment où Symphorien vient de franchir la porte, une voix s'élève et fait taire les clameurs de la multitude. La mère du martyr s'est penchée sur le parapet; et là, nouvelle Macchabée, elle lui adresse avec un indicible accent, ces paroles : « Mon fils! Courage! Pouvons-nous craindre une mort qui conduit indubitablement à la vie? Non, la vie ne t'es point enlevée; c'est aujourd'hui que tu vas, mon fils, par un heureux échange, recevoir pour cette vie périssable la vie éternelle des cieux! » Symphorien a reconnu la voix de [514] sa mère. Il se retourne et lève vers elle et vers le ciel, ses yeux et ses mains, dont une ensuite s'abaissa pour se poser sur son cœur et dire à sa mère plus que sa bouche n'aurait pu lui dire. Ce fut là en effet sa seule mais éloquente réponse. Augusta l'a comprise. Bientôt on arrive au lieu de l'exécution. Plein de son propre courage et du courage de sa mère, Symphorien se jette à genoux, joint les mains et prie, en attendant le coup fatal. Les chrétiens, l'âme pleine des émotions, sans souffle et sans voix, les yeux attachés sur le martyr, unissent leurs prières aux siennes. Enfin Symphorien après avoir offert une dernière fois sa vie, incline doucement la tête et tombe, sous les yeux de cette foule moins agitée peut-être en ce moment suprême par la haine, que palpitante de pitié et d'admiration, presque sous les yeux de sa mère, c'était le 22 août vers l'an 180.

1125. Vocation de Madame Louise de France.

Dès l'âge de quatre ans, cette princesse se disposait à ne donner son cœur qu'à Dieu. Une des femmes qui la suivaient lui raconta qu'il venait de naître un grand prince en Europe, et

qu'on le lui destinait pour époux. Elle se mit à pleurer en entendant ce récit et répondit quand on lui demanda la cause de ses pleurs : « Je pleure parce qu'on me destine un époux, à moi qui n'en veux point d'autre que Jésus-Christ.

Voici ce qu'elle dit à l'occasion de la prise d'habit de la comtesse de Rupelmonde à laquelle elle assista : « L'entrée de la comtesse aux Carmélites ne me fit rien, les discours du monde (qui interprétaient mal cette démarche), étouffaient le bon grain. Ce fut la cérémonie de sa prise d'habit qui me frappa si fort, que ma vocation n'a jamais varié depuis. Il fallait que je visse comme saint Thomas, pour croire qu'il n'y avait pas d'autre bonheur pour moi que d'être consacrée à Dieu. »

Lorsqu'elle vit de ses yeux la comtesse se dépouiller des vains ajustements du siècle pour revêtir la bure du Carmel : « Voilà du courage, » se dit-elle, « voilà comment on ravit le ciel ! » et elle méditait en même temps ces terribles paroles qui ne passeront point : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

Elle explique elle-même dans une lettre les motifs [515] qui déterminèrent sa vocation : « Je vais vous dire ce qui m'a engagée à quitter le monde, quelque brillant qu'il pût être pour moi, et quoique je ne fusse pas à portée par mon rang d'y courir certains dangers où d'autres peuvent se trouver; ces motifs ont été mes péchés, ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous sauver, la nécessité de la pénitence en cette vie ou en l'autre, pénitence qu'il est bien plus difficile de faire dans une vie commode, surtout aimant mes aises comme je les aimais; la parabole du câble qui passerait plutôt par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrerait dans le royaume du ciel; enfin le désir de posséder Dieu éternellement, et de jouir de la couronne qui nous est préparée dans le ciel. »

Voici comment son choix tomba sur le Carmel de Saint-Denis. — Ce couvent était très pauvre et causait beaucoup d'inquiétudes, les créanciers menaçaient de faire saisir les meubles. Mère Saint-Alexis, prieure, exposa un jour sa nécessité à N.-S. et fit un vœu au saint Cœur de Marie; — on fit au monastère une neuvaine dans l'intention d'obtenir quelque personne douée d'une bonne vocation, comme aussi d'une certaine fortune, pour subvenir aux besoins de la maison. Le 8 février, on commença dans le monastère la neuvaine au sacré Cœur de Marie; le 15, jour de sa clôture, le roi écrivait à Madame Louise qu'il consentait à sa vocation et la laissait libre de choisir tel ou tel monastère qui lui serait agréable. Elle choisit la maison de Saint-Denis, parce qu'elle était pauvre et régulière.

Le jour qu'elle entra au Carmel, M. l'abbé Bertin en avertit les sœurs. Toutes lèvent les yeux au ciel, elles n'ont que des larmes et des soupirs pour exprimer l'excès de leur joie. La mère prieure va au chœur chercher la princesse qui, en arrivant, tombe à genoux devant les religieuses : celles-ci se prosternent de leur côté; Madame Louise leur dit d'un ton ferme et affectueux : « Je vous supplie toutes, Mesdames, de me faire la grâce de me recevoir parmi vous et de me regarder comme votre sœur, d'oublier ce que j'ai été dans le monde et de prier Dieu pour le roi et pour moi. Je désire de tout mon cœur d'être carmélite et je tâcherai, avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, de devenir bonne carmélite. » [516]

On ne lui répond que par des larmes d'attendrissement : la princesse aussitôt s'approche des religieuses, les relève l'une après l'autre, les embrasse tendrement et leur dit : « Eh bien! Mesdames, c'est donc moi, c'est ma bonne humeur qui rend vos pleurs intarissables. »

La vêture eut lieu le 10 septembre 1770. Le Pape voulut que le nonce la fit en son nom. Nous ne raconterons point l'éclat extérieur de cette cérémonie, nous dirons seulement que les larmes

vinrent aux yeux de toute l'assistance, lorsqu'on vit cette princesse, toute resplendissante d'or et de pierreries, assise encore sur les marches du plus beau trône du monde, s'avancer modestement, franchir le seuil de l'enceinte sacrée, jeter un dernier regard sur le monde, lui dire un éternel adieu, puis jeter elle-même une à une toutes les splendeurs du diadème terrestre pour revêtir la bure de sainte Thérèse, enfin s'anéantir sous ce vêtement céleste et, prosternée la face contre terre, s'offrir à Dieu comme une victime qui demande à compléter en elle l'immolation de la divine Victime du Calvaire.

1126. Un négoce lucratif.

Au XVII^e siècle, Marie Godin, de la Bourdesière, à trois lieues de Tours, menait une vie très sainte. Dans un temps de disette, comme elle avait ramassé les blés de toutes ses terres, elle en avait, dans un grenier, jusqu'à quinze cents ou deux mille setiers; des marchands vinrent lui demander à acheter son blé : Combien m'en donnez-vous? leur dit-elle. — Tout ce que vous en demanderez raisonnablement. — M'en donnerez-vous autant que d'autres marchands m'en offrent? — Oui, et encore plus, lui répondirent-ils. — Revenez demain matin, s'il vous plaît. Ils reviennent le lendemain : Combien m'en donnez-vous? leur demanda-t-elle encore. — Dix livres le setier. — N'avez-vous que cela à me donner? Elle leur montre alors une grande assemblée de pauvres : — Voici des marchands qui m'en donneront bien davantage; ils me donneront le royaume des cieux. Aussi leur réserva-t-elle tous ses grains. Elle avait tous les jours quantité de tailleurs et d'autres artisans qui travaillaient dans sa maison pour les pauvres. Tous les malades [517] de la paroisse recevaient tous les jours d'elle des bouillons, des volailles et tout ce qui leur était nécessaire.

1127. M. de Melun.

La façon dont M. de Melun ramena à Dieu son frère Anatole est un exemple saisissant de ce qu'il faudrait faire en un cas pareil. Ce jeune homme de près de trente ans avait pour sa famille cette tendresse d'enfant dont les cœurs purs savent garder le trésor. Son amitié pour son frère était attristée de douloureuses pensées. Ce frère, l'inséparable compagnon de sa vie, qui devait être l'associé et l'émule de ses œuvres de foi, subissait alors une éclipse dans ses croyances religieuses. Ce n'était pas impunément qu'il avait traversé l'école polytechnique et le milieu raisonneur de la jeunesse militaire de 1830. « Il en avait rapporté à la maison paternelle, dit M. Melun lui-même, des idées et des doctrines d'où naissaient des discussions qui désolaient ma mère; car elle se figurait que la foi de ses enfants était perdue sans retour. Je la consolais de mon mieux, lui promettant que l'âge, l'expérience, les bons exemples ramèneraient au bercail cette brebis aimée. »

M. de Melun eût lui-même une bonne part à ce retour. Il avait mis Mme de Swetchine dans le secret de sa peine. Il la mit dans la confiance de ses consolations. « J'ai retrouvé ici mon bon frère, écrivait-il en octobre 1836. Je continue avec lui nos conversations. Je lui répète vos bons conseils et nous profitons ainsi tous deux de votre parole. C'est un beau spectacle que celui de la transformation de cette âme par la vérité. Partie des dernières limites de l'erreur, mais protégée par son instruction et son éducation, elle a parcouru la route qui ramène à Dieu, d'abord comme à tâtons, chancelant à chaque pas et reculant à chaque obstacle. Mais son pied s'est affermi, la nuée ténébreuse est devenue lumineuse et a marché devant lui. Le désert a eu ses aridités, ses soifs inassouvies, ses heures de murmures, ses Philistins et ses Amalécites; mais aussi l'Évangile était sa manne, saint Augustin sa source d'eau vive, et maintenant il chante le cantique de la délivrance. Ainsi m'est-il donné de voir se réaliser, en un autre moi-[518]-même,

toutes les promesses de l'Évangile dans cette action de la grâce, dans ce passage du trouble infini à la paix, de la souffrance au bien suprême et du doute à la foi... Je ne me lasse pas de vous en parler parce que je n'ai jamais rencontré une plus belle expérience de la régénération humaine par la foi à Jésus-Christ. » On aime à voir commencer par l'âme de son frère la mission apostolique de M. de Melun. À son exemple, exerçons le zèle; et que ceux de notre famille soient les premiers à en ressentir l'influence.

1128. Une grand'mère.

Sous Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, près de cinq mille catholiques furent envoyés en exil : l'évêque Victor, l'un d'entre eux, raconte le trait suivant : Un jour que nous marchions ainsi avec l'armée de Dieu, nous apercevons une petite vieille femme, portant un sac et d'autres vêtements, et tenant par la main un petit enfant qu'elle encourageait par ces mots : Courez, mon fils ! Voyez tous les saints, comme ils se pressent avec joie d'aller recevoir la couronne ! Nous la grondâmes de ce que, étant femme, elle voulait aller avec tant d'hommes et se joindre à l'armée du Christ. Elle répondit : Bénissez-moi, seigneurs, et priez pour moi, ainsi que pour cet enfant qui est mon petit-fils; car, quoique pécheresse, je suis fille du défunt évêque de Zurite. Mais, lui dîmes-nous, pourquoi marcher dans un si chétif accoutrement et venir de si loin ? Elle répondit : Je vais en exil avec ce petit, votre serviteur, de peur que l'ennemi ne le trouve seul et ne l'entraîne de la voie de la vérité à la mort. À ces mots nous fondîmes en larmes et ne pûmes dire autre chose, sinon : Que la volonté de Dieu soit faite !

Puissent toutes les mères avoir le même zèle pour soustraire leurs enfants à l'hérésie et au péché!

1129. La meute du duc Amédée.

Le Bienheureux Amédée, duc de Savoie, parlant à un grand qui désirait aller à la chasse et qui lui demandait sa meute, lui montra un grand nombre de pauvres qu'il assistait : Voilà, dit-il, mes chiens de chasse avec lesquels je poursuis le paradis. [519]

1130. Simon de Valois.

Il descendait de Charlemagne. Devenu orphelin à 20 ans, il fut attaqué par Philippe Ier, roi de France. Il se défendit avec cette valeur militaire qu'il avait apprise à la cour de Guillaume le Conquérant; mais il fut gravement blessé. La sainte Vierge le guérit, et dès lors il songea à mener une vie sainte.

La translation des restes de Raoul, son père, du château de Montdidier, à Crespy, donna lieu au saint pénitent de faire de nouvelles réflexions sur le néant de la vie et la vanité des espérances humaines. À la vue des traits de son père qu'il avait voulu contempler une dernière fois, et sur lesquels la mort avait opéré de grands ravages, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce donc bien ici le corps de Raoul, ce guerrier si redouté dans l'art des sièges ? Voilà donc où aboutit la gloire des grands du monde ! » Ému de ce douloureux spectacle, Simon voulut se dérober aussitôt aux honneurs qui l'entouraient et aller travailler dans la solitude à l'acquisition d'une gloire et d'une félicité solides et durables. Les plus nobles seigneurs de ses États cherchèrent à le détourner de son projet, en l'engageant dans les liens du mariage; mais cette tentative ne servit qu'à accélérer la rupture de Simon avec le monde.

Guillaume le Conquérant lui offrait une de ses filles; Alphonse, roi d'Espagne, lui proposait une illustre princesse; et Robert Guiscard, duc de la Pouille, une noble fille d'Hildebert, comte d'Auvergne. Dieu l'avait guidé lui-même dans ce choix, car la nuit même de leurs noces, ces deux saintes âmes se rencontrèrent dans la pieuse pensée de garder la continence, et de se retirer

dans un cloître. La chaste épouse de Simon se consacra pour toujours au Seigneur, et le comte alla édifier par sa pénitence et ses vertus les Religieux de Saint-Oyend.

De son monastère, Simon n'oubliait pas sa patrie. Il y fit plusieurs voyages afin d'y sanctifier ses anciens sujets. Dieu bénit son zèle. En un seul jour il ravit au siècle, 60 jeunes gentilshommes qu'il plaça dans les monastères qu'il avait fondés. Le pape saint Grégoire VII le chargea de plusieurs ambassades [520] importantes. Simon mourut à Rome et fut enseveli dans le caveau des Souverains Pontifes.

1131. Un courtisan au lit de mort.

L'empereur Charles-Quint alla voir un de ses favoris qui était sur le point de mourir. Entré dans la chambre du moribond, il s'approcha de son lit; mais le malade, au lieu de se réjouir de la visite si honorable de son souverain, manifesta beaucoup de tristesse et se mit à pleurer et à sangloter. En le voyant plongé dans cette affliction, l'empereur lui dit : — Faites-moi connaître le sujet de votre affliction, car je suis venu tout exprès pour vous procurer quelque consolation. Désirez-vous quelque chose de moi ? Dites, parlez en toute liberté, car je vous donne ma parole de prince, je vous accorderai tout ce que vous me demanderez. — Je voudrais, répondit le moribond, que Votre Majesté prolongeât d'une heure mon existence. — Ah! reprit l'empereur, ceci n'est pas en mon pouvoir. Alors le courtisan, se tournant vers le mur d'un air contristé et versant des larmes, fit entendre ces paroles plaintives : — Oh! Si je pouvais recommencer le tissu de toute ma vie ! — Que feriez-vous alors? reprit l'empereur. — Je voudrais en ce cas, dit le moribond, servir uniquement le seul Souverain qui tient dans ses mains la vie et la mort. N'attendons pas la dernière heure pour prendre la résolution de servir Dieu.

1132. Tariessez les sources.

Un ancien, nommé Cottis, brisa plusieurs beaux vases d'argile et de cristal dont son ami lui avait fait présent : Je suis enclin à la colère, dit-il, mes serviteurs en casseraient quelques-uns, je ne pourrais m'empêcher de me fâcher, et ainsi j'aime mieux n'en point avoir du tout. Il n'est pas nécessaire pourtant de détruire ou de quitter tout à fait ce qui est le sujet de votre colère, mais il faut en détacher votre cœur et vous en priver de temps en temps. — Un ancien, pour s'accoutumer à souffrir sans répugnance le refus qu'on lui ferait quand il demanderait l'aumône, avant que de commencer ce métier, la demandait souvent à des statues; ainsi, pour s'habituer à souffrir avec patience les pertes qui arrivent contre notre volonté, il [521] est bon d'en faire quelquefois de volontaires, de payer ses dettes de cet argent qui est en réserve dans les coffres, de donner à une sœur cet ouvrage qui plaît beaucoup, de faire passer avant soi ceux qui devraient être placés après; autrement, si on ne modifie jamais ses inclinations, si on donne carrière à toutes ses passions, on trouve à l'heure de la mort un amas effroyable de péchés que l'on a commis, un trésor de colère que l'on a entassé.

1133. Malheur au monde à cause de ses scandales!

Albert le Grand avait fait une statue de bois qui, par des ressorts secrets, prononçait de temps en temps quelques paroles articulées. Son disciple, saint Thomas, qui n'en savait rien, se trouvant un jour dans la chambre où était cette statue et l'entendant parler, dans la subite frayeur d'un premier mouvement lui donna un grand coup de pied et la mit en pièces. Le maître étant de retour et voyant ce fracas : Hélas! Mon fils, lui dit-il, qu'avez-vous fait? Vous avez rompu en un jour l'ouvrage de trente années. Jésus a travaillé trente-trois ans pour le salut de cette âme que vous sollicitez au mal; il s'est incarné pour elle, il a voyagé sur terre, prêché, jeûné, sué et enduré la mort pour elle : il y a peut-être dix ans, vingt ans et trente ans qu'il travaille à

amasser en son cœur des trésors de grâces et de mérites par ses inspirations, par la fréquentation des sacrements, par des prières, des aumônes, des méditations et d'autres bonnes œuvres; vous la faites consentir à un péché, elle perd toutes ces richesses, elle devient pauvre au dernier point. Quelle tempête a jamais fait faire un tel naufrage! Quelle grêle a jamais fait un tel dégât! Quel incendie a jamais fait un tel ravage!

1134. Une princesse novice carmélite.

Descendue du faite des grandeurs dans un cloître presque aussi pauvre que l'étable de Bethléem, Madame Louise de France imita, dès lors, Jésus dans ses abaissements, autant que la créature peut suivre de loin les pas d'un Dieu; elle s'enfonçait dans la vie cachée, obscure, elle gravissait la voie du Calvaire. Mais l'amour des humiliations le céda à l'obéissance : loin de choisir ses croix elle préférait toujours [522] celles que lui imposait le devoir. Elle se mettait toujours à genoux pour demander les moindres permissions.

Rien n'égalait son exactitude à faire les mortifications accordées aux religieuses deux fois par semaine : il arriva un jour que, recevant la visite de Mgr de Beaumont, elle entendit sonner l'examen d'avant-dîner : aussitôt elle prit congé du prélat : « Je suis forcée de vous quitter, Monseigneur », dit-elle, « car je dois aujourd'hui baiser les pieds dômes sœurs à la porte du réfectoire. »

Après de longues démarches, après avoir obtenu du roi un vêtement exprès, elle put laver la vaisselle à son tour. Joyeuse, elle se rend vite à la cuisine; elle examine attentivement ses sœurs et croit pouvoir les imiter. Suivant le mouvement d'humilité qui la porte toujours à choisir le pire, elle jette les yeux sur un chaudron fort lourd et fort sale ; on ne peut le lui arracher, elle espère pouvoir s'en tirer avec un succès satisfaisant. Elle applique à cet ustensile la méthode qu'elle a vu employer aux sœurs lavant des casseroles ; elle se met à frotter en dedans et en dehors; s'imaginant qu'il ne s'agit pour un chaudron que de dépenser plus de forces, elle use les siennes jusqu'au bout mais sans succès! Son manteau a pris la couleur noire du chaudron, sans que celui-ci en ait une autre. Les sœurs du voile blanc sont édifiées; mais en même temps elles se récrient fort en voyant l'embarras de la princesse; elles lui expliquent que les chaudrons ne se lavent que d'un côté : « Je ne m'en serais pas doutée » : répondit Marie-Louise; « mais comme c'est la première fois de ma vie que je lave des ustensiles de cuisine, je ne pouvais pas deviner qu'il y eût, pour les chaudrons, une exception à la règle générale; je m'en souviendrai. » Elle disait à l'évêque d'Amiens : « Monseigneur, je dois vous apprendre ma nouvelle dignité : je suis troisième sacristine et c'est moi qui lave les burettes, qui plie le linge, qui sonne la cloche et fais autres choses semblables. »

Elle simplifia ses vêtements autant qu'il lui fut possible : on lui permit de garder sa montre; mais elle en fit à Dieu le sacrifice et, pour s'habituer à cette privation, elle mit un chapelet à la place ; chaque fois que l'habitude lui donnait la pensée de regarder [523] l'heure, elle disait un *Ave Maria*. Trouvant parmi plusieurs objets qu'on lui avait envoyés de la cour, de petits ouvrages curieux en or et en argent; elle dit : « Voilà encore de petites idoles de vanité qui auraient dû rester dans leur pays. » Et elle les jeta au feu.

Elle devint, dès ses premiers pas dans la vie religieuse, le modèle du noviciat : « Voyez notre auguste compagne, disait la maîtresse du couvent pour encourager ses filles; a-t-elle un autre ciel à gagner que vous, ou avez-vous été élevées plus délicatement qu'elle? Ne pouvez-vous donc pas faire ce que fait tous les jours sous vos yeux la fille de notre roi? » L'humble novice était loin de se douter qu'on la citait ainsi comme exemple : elle se croyait la dernière de ses

compagnes; voyant leur courage, leurs efforts, elle disait : Ce sont elles qui ont fait des sacrifices! Elles ont quitté pour Dieu leur fortune et leur liberté, au lieu que moi, en m'éloignant de la cour, j'ai vu cesser un esclavage qui me tyrannisait.

Aussi, loin de voir aucun mérite pour elle dans son éloignement de la cour, elle le considérait comme une délivrance dont il fallait remercier Dieu.

Elle avait pour les postulantes une tendresse particulière : elle leur adoucissait, en les partageant, les difficultés des premières épreuves. L'une d'elles ayant manqué un jour de se trouver à l'oraison du matin, n'avait pas le courage de supporter la pénitence attachée à cette faute : il s'agissait de paraître au réfectoire, ayant en main l'oreiller, complice de sa paresse, et de confesser publiquement sa faute. Marie-Louise se chargea de cette pénitence : elle parut au réfectoire avec l'oreiller, s'accusa de paresse, de lâcheté d'une façon si humble et si attendrissante, qu'elle fit naître dans le cœur de la coupable l'amour des humiliations. Un jour qu'elle faisait une observation à une de ses compagnes, elle s'aperçut que son ton ressemblait fort à celui du reproche; aussitôt se jetant à genoux : « Pardonnez-moi cette promptitude », lui dit-elle, « c'est là le fruit de mon éducation; car nous autres, princesses, on nous élève si mal que nous voulons toujours avoir raison et n'être jamais contrariées en rien; j'espère cependant que je me corrigerai. »

Le lendemain de sa profession, elle fut nommée [524] maîtresse des novices, elle dit en acceptant cette charge : « J'ai fait mes vœux : tout ce que je demande à Dieu, c'est de ne jamais faire une démarche pour rien obtenir, ni pour rien refuser. »

1135. Fidélité aux pratiques de dévotion envers Marie.

Pendant que jeune encore, Thomas à Kempis s'appliquait à s'instruire des sciences humaines, il commença à négliger tantôt une prière, tantôt une autre, parmi celles qu'il faisait tous les jours à la sainte Vierge ; et par cet artifice le démon finit par lui persuader peu à peu de les abandonner totalement. La Reine du ciel, qui chérissait le jeune Thomas à cause de l'innocence de sa vie, voulut lui ouvrir les yeux sur l'erreur à laquelle il se laissait entraîner, et pour y parvenir, se servit d'un songe qu'elle lui procura pendant qu'il était plongé dans un profond sommeil. Il sembla à Thomas qu'il était à l'école en compagnie de ses condisciples, lorsqu'il vit apparaître à l'improviste, au milieu de ces derniers, la Vierge Marie couronnée de splendeur, éclatante de magnificence, telle qu'on la voit dans le ciel dont elle fait les délices. Elle faisait le tour de la salle, étreignant de ses doux embrassements, tantôt l'un, tantôt l'autre de ses condisciples. Thomas était dans un singulier état d'anxiété à ce spectacle, et il attendait que la sainte Vierge vînt aussi l'embrasser lui-même et lui donnât quelques marques de sa tendresse maternelle. Mais il fut trompé dans son espérance; car Marie, étant arrivée à la place qu'occupait notre jeune écolier, se contenta de le regarder d'un œil sévère et lui dit : C'est bien vainement que tu attends mes tendresses et mes embrassements, car tu m'es devenu infidèle. Où sont ces prières que tu m'adressais autrefois avec tant d'amour ? Comment s'est refroidie cette dévotion avec laquelle tu m'honorais autrefois ? Ta ferveur à me servir a-t-elle pu s'évanouir si promptement ? En disant ces paroles, la sainte Vierge disparut, laissant le jeune écolier dans un océan d'amertume. Persévérons donc dans nos pratiques et que cet exemple nous apprenne à ne pas nous laisser aller à la négligence. [525]

1136. Bienheureux les pauvres d'esprit.

Le B. Grignon de Montfort faisant ses études à Paris, n'avait pas de quoi payer sa pension, il fut reçu par charité dans la petite communauté de M. Boucher où la nourriture était pauvre et

presque rebutante. Chaque élève y faisait la cuisine à son tour. Montfort la fit comme les autres, sans rien retrancher de ses austérités ni de son application à l'étude. Il contracta là une fièvre qui donna des inquiétudes, et qui, menaçant d'être de durée, le fit conduire à l'hôpital. Montfort, au lieu de s'en plaindre, en fut si heureux qu'il disait à ses amis qui venaient le visiter : Quel honneur d'être dans la maison de Dieu avec les pauvres ses amis ! C'en est trop pour moi. Il n'appartient qu'aux princes d'être logés dans le Louvre ou dans la maison du roi. Il n'y eut qu'un regret, celui de ne pas être confondu avec tout le monde et d'être placé dans la salle des prêtres. C'est par de tels sentiments qu'on se prépare à acquérir le royaume des cieux.

1137. Ne pas trop se presser.

On apporta à Athènes la nouvelle de la mort du grand Alexandre ; les Athéniens, qui étaient chauds et bouillants, voulaient se soulever et prendre les armes contre les Macédoniens : Attendons, leur dit Phocion, attendons ; que savons-nous si ce ne sont point de faux bruits ; et si Alexandre n'était pas mort, n'en porterions-nous pas la peine, ne nous en repentirions-nous pas ? S'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain et après-demain, et d'ici à huit jours : il n'y a point d'inconvénient de différer, et il y a bien du danger à se précipiter tant soit peu. Je vous en dis de même. Ou celui contre qui vous vous fâchez est en faute ou non : s'il n'a point fait de faute, pourquoi vous fâchez-vous ? Et s'il en a fait, attendez un peu : la vérité est fille du temps, elle vous fera tout connaître ; la faute qui est faite aujourd'hui le sera aussi demain, et pourra se corriger plus fructueusement demain qu'aujourd'hui.

1138. Le jeune Celse.

Lorsque le président Marcien eut fait tourmenter par les plus cruels supplices le martyr saint Julien, [526] il ordonna qu'on le conduisit par toute la ville, pour l'exposer aux insultes de la populace. Or, pendant que ce généreux athlète était promené dans les rues et sur les places publiques, montrant sur son visage la sérénité et le courage d'un cœur invincible, il vint à passer devant la maison qu'habitait Celse, fils unique du barbare président, qui l'y avait placé pour l'instruire dans les lettres humaines. En entendant les cris furieux que pousse la populace autour du saint martyr Julien, cet adolescent se mit à la fenêtre avec ses condisciples pour être témoin de ce qui se passait et pour connaître la cause de ces bruyantes clameurs. Mais, en ce moment même, Dieu rendit ce jeune homme témoin d'un spectacle bien plus noble. Il lui fit voir, suspendue dans les airs, la couronne de gloire qui était destinée à l'illustre martyr. Cette couronne était de l'or le plus pur, enrichie de pierres précieuses, et il s'en échappait des rayons d'une lumière si éclatante, que le soleil en était éclipsé. Ravi d'admiration à ce spectacle, Celse se mit à crier d'une voix entrecoupée : Que vois-je ? Oh ! Mon Dieu, je m'aperçois que le Dieu du christianisme sait très bien récompenser ceux qui le servent. Je veux le servir ; je veux aussi, moi, gagner une couronne de gloire semblable à celle qui frappe mes regards. Et enflammé d'une vive espérance des biens éternels, dont il comprenait la haute importance en voyant le splendide diadème réservé au saint martyr, il jeta par terre tous ses livres d'auteurs profanes, déchira tous ses papiers, se dépouilla de ses riches vêtements et s'écria : Je suis entré nu dans ce monde, et je veux en sortir de même. Que le monde possède ce qui lui appartient ; pour moi, je donne à Dieu ce qui lui revient, ma volonté, ma liberté et ma vie. Ensuite, transporté par l'ardeur de son espérance, il se mit à courir par toute la ville pour rejoindre le saint martyr, sans que, ni son maître, ni ses condisciples, ni le peuple, stupéfait de cet étrange événement, fussent capables de s'opposer à son dessein. Étant en fin arrivé auprès de Julien, il se jeta à ses pieds, en lui disant : O serviteur de Dieu ! je renonce à mon père, qui m'a fait naître dans les ténèbres de

l'infidélité, je vous prends pour père, afin que vous me régénériez à la lumière de la véritable foi. Puis il embrassait le saint martyr, et il [527] baisait avec tendresse les nobles blessures qu'il avait reçues par amour pour son Dieu ; ensuite, il recueillait chaque goutte de sang qui en coulait, comme si c'eût été des pierres précieuses ; et, en effet, c'en était bien aux yeux du Seigneur. Cependant, la nouvelle du changement imprévu de son fils était parvenue aux oreilles du président Marcien, et l'avait rempli de fureur et d'indignation. Ayant fait conduire les deux chrétiens en sa présence, il s'écria: Ah! déloyal Julien, à quel point s'est élevée ta perfidie, jusqu'à m'enlever mon propre fils unique, et à perdre le seul rejeton de ma famille. Mais voici qu'arrive, en même temps, la mère du jeune Celse, les cheveux épars et fondant en larmes. À sa suite venait toute la famille, poussant des sanglots. À ce douloureux spectacle, Marcien déchire ses habits, et, se tournant vers Julien : Barbare, lui dit-il, homme sans entrailles ! Comment n'es-tu pas touché de compassion en voyant la douleur d'un père, les larmes d'une mère, le deuil profond d'une famille jetée dans le désespoir par les charmes de tes enchantements ? Oh ! Je t'en prie, apporte un remède à notre douleur, je saurai réparer les mauvais traitements que tu as subis. Je ne serai plus ton juge, mais ton intercesseur auprès de l'empereur irrité contre toi. Julien répondit : Je ne me mets point en peine de votre intercession, et je n'ai nul souci de ma vie. Voici celui dont vous êtes le père, et qui, maintenant plein de foi, a été régénéré à une vie nouvelle. Qu'il réponde lui-même à son père, et qu'il parle à sa mère. Alors Celse prit la parole avec ce ton de constance et de fermeté que l'espérance des biens éternels avait fait entrer dans son cœur à la vue de la magnifique couronne. Des buissons épineux, dit-il, naissent les roses ; et, bien que ces fleurs sortent de ces arbustes hérissés de pointes piquantes, elles ne laissent pas de répandre de doux parfums. Frappez-moi donc, vous qui êtes les épines, déchirez-moi, mettez-moi à mort, afin que semblable à une rose, j'exhale la bonne odeur du Christ. Je ne vous reconnais plus pour mes parents, puisque j'ai reçu une nouvelle naissance bien supérieure à celle que je tiens de vous. Toutes ces larmes qui coulent de vos yeux ne sauraient amollir mon cœur, elles sont inutiles. Il ne convient pas que je montre de la pitié [528] pour vous, en agissant avec cruauté contre moi-même. Je vous serai plus reconnaissant de cette vie que vous m'arracherez, que je ne le suis de l'avoir reçue de vous. C'est avec cette généreuse intrépidité que le jeune adolescent supporta la plus dure captivité, qu'il se laissa arracher la peau de la tête, qu'il entra dans l'amphithéâtre sans redouter les bêtes féroces ; et, enfin, qu'il présenta hardiment sa tête au bourreau pour recevoir le coup fatal. Que la pensée du ciel qui nous est promise comme aux martyrs, nous aide à vivre saintement !

1139. Visitons les malades.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, aimait tant les pauvres et la pauvreté, qu'elle ne buvait rien avec plaisir si quelque pauvre n'avait bu d'abord dans sa coupe; les mets ne lui semblaient point savoureux si quelque pauvre n'en avait goûté; elle achetait chèrement les morceaux de pain qu'on avait donnés aux pauvres en aumône et les mangeait avec délices; visitant les hôpitaux qu'elle avait bâtis et dotés, elle consolait les malades comme si elle eût été la mère de chacun d'eux; elle voulait connaître leur mal, voir leurs plaies, apprendre leur goût et les contenter pleinement : elle-même, de sa propre main, main digne de porter le sceptre, non seulement de Pologne, mais de tout l'univers, leur portait le morceau à la bouche, quelque chancreux et hideux qu'ils fussent; ses genoux servaient d'oreiller aux teigneux qu'elle nettoyait comme si elle eût été leur propre mère; elle leur donnait des soins qu'on ne saurait rapporter sans offenser la délicatesse de plusieurs. Aussi les demoiselles qui étaient à sa suite, ne pouvant

souffrir certaines puanteurs insupportables, se plaignaient d'elle à elle-même, et lui disaient : Certes, madame, vous nous tuez; eh! Que ne nous épargnez-vous un peu? Nous n'avons pas tant de courage que vous. Elle, en souriant avec grâce, leur répondait : Courage, mes filles, courage! Quelle assurance pensez-vous que nous aurons, quand Jésus jugeant l'univers fera cet éloge à ses saints : J'ai été malade et vous m'avez visité? Oui certes, lui répondrai-je ; oui, mon Sauveur, nous vous avons visité, de telle sorte que mes filles en ont eu [529] souvent mal au cœur et qu'elles ont tâché de m'en détourner. À ces paroles vous eussiez vu ces pauvres demoiselles se jeter au travers des malades et en faire presque plus que leur maîtresse.

1140. L'amitié.

L'histoire grecque nous apprend qu'un roi de Perse, Darius, étant un jour appliqué à considérer la grosseur extraordinaire d'une grenade dont on lui avait fait présent, un de ses favoris lui demanda ce qu'il voudrait avoir en aussi grand nombre qu'il y avait de grains en cette grenade. Il répondit : Je voudrais avoir autant de zopyres, autant de vrais et fidèles amis. C'était souhaiter une chose impossible. La malignité du cœur humain, l'amour-propre qui règne dans le monde, ne permit jamais à personne d'avoir un si grand nombre de vrais amis. Aussi le Saint-Esprit nous conseille-t-il par la bouche du sage, de ne les pas compter, mais de les peser: d'en avoir peu, pourvu qu'ils soient bons, cela suffit.

1141. Pyrrhus.

Plutarque rapporte dans la vie de Pyrrhus, roi d'Épire, que ce prince ayant dessein de faire la guerre aux Romains, en parla à Cinéas, son ministre d'état, qui lui dit sur-le-champ : Si vous êtes assez heureux pour triompher des Romains, de quoi vous servira votre victoire? Pyrrhus lui répondit : — Quand nous aurons vaincu les Romains, toute l'Italie sera sous notre obéissance. Cinéas répliqua : — Et quand nous aurons pris l'Italie, que ferons-nous après? Pyrrhus dit : — La Sicile qui est tout auprès se rendra incontinent. — Et quand nous aurons gagné la Sicile, sera-ce la fin de nos guerres? — Non, non, dit le roi, ce sera pour nous une entrée à de plus grandes choses, nous attaquerons l'Afrique. — Et quand nous aurons l'Afrique, qu'en sera-t-il? — La Macédoine se rendra aussitôt et par conséquent toute la Grèce; et quand nous aurons la Grèce, nous nous rendrons aisément empereur de toute la terre. — Et quand nous aurons tout en notre puissance, que ferons-nous à la fin? — Nous nous reposerons, dit Pyrrhus, et nous ne penserons plus qu'à passer le temps et qu'à vivre à notre aise. Cinéas l'ayant ainsi réduit : — Et qui nous empêche de nous [530] reposer dès à présent, dit-il, puisque nous avons maintenant tout ce qui est nécessaire, sans nous tourmenter à aller chercher encore d'autres conquêtes avec l'effusion de tant de sang humain, en nous incommodant ainsi que beaucoup d'autres, et avec péril de tout perdre?

C'est ce qu'il faut dire à un avare : Si vous pensez que vous vous reposerez quand vous aurez agrandi vos greniers et accru vos provisions, pourquoi ne vous reposez-vous pas dès maintenant, puisque vous en avez déjà tant, que vos greniers n'en peuvent recevoir davantage ?

1142. Un Égyptien.

Cet Égyptien portant quelque chose sous son manteau, et son ami lui demandant : Que portez-vous là? Il répondit : Je le cache sous mon manteau, afin qu'on ne sache pas ce que je porte. Puisque Dieu a voulu que ses jugements et ses desseins sur les enfants des hommes fussent secrets et incompréhensibles, pourquoi les voudrions-nous découvrir?

1143. Prexaspes, favori de Cambyse.

L'homme peut, s'il sait se vaincre, maîtriser la colère. En voici un mémorable exemple. Le roi Cambyse était sujet à l'ivrognerie : Prexaspes, un de ses familiers, eut la hardiesse de lui montrer admirablement que ce vice est bien inconvenant dans un prince sur lequel tout le peuple a les yeux fixés. Ce tyran lui répond : Je vous montrerai bien que quelque abondance de vin que j'aie dans le corps, ses fumées ne m'ôtent pas l'usage de la raison, et que je suis aussi assuré de la vue et de la main, quand je suis bien ivre, que lorsque je suis à jeun. Quelques jours après, il but beaucoup plus qu'il n'avait jamais fait, et appelant à lui ce malheureux favori accompagné de son fils; il commande au fils de sortir de la chambre et de se tenir tout droit à deux ou trois pas de la porte ouverte; il lui ordonne de tenir sa main gauche sur sa tête pour découvrir le cœur, et lui recommande de ne pas bouger; puis prenant un arc et une flèche, il la décoche droit au cœur de ce jeune homme qui tombe; et comme il palpait étendu sur la terre, il y accourt avec Prexaspes, et ayant [531] fait une ouverture plus grande et plus large à la plaie, il lui montre la flèche qui était fichée dans le cœur, en disant : Qu'en pensez-vous, n'ai-je pas la main bien assurée tout ivre que je suis? — Certes, dit cet infortuné père, Apollon ne serait pas plus adroit à tirer.

Prexaspes était païen. Et vous, chrétien, vous qui avez le bonheur de connaître le vrai Dieu, qui êtes secouru de sa grâce, qui ne recevez que de légères injures, vous vous mettez en colère peut-être parfois contre la très adorable majesté de Dieu; et vous vous en prenez à lui quoiqu'il ne soit pas cause de votre humeur, vous l'injuriez, vous le blasphémez. Ne voyez-vous pas que ce païen fera votre procès au jour du jugement?

1144. Sentiments d'une princesse de France sur l'état religieux.

« Croyez-moi, mes sœurs », disait à ses compagnes du Carmel Madame Louise de France, « nous sommes bien plus heureuses que les princesses de la cour : et même pour le physique on gagne à être au Carmel; à Versailles j'avais un bon lit, mais je n'y pouvais dormir : ici, sur notre paille rembourrée, je dors à merveille; ma table était bien servie, mais comme je m'y rendais sans appétit, je n'en retirais aucun avantage : ici, j'ai scrupule de trouver tant de plaisir à manger nos pois et nos carottes. Quant à la paix de l'âme, quelle différence! C'est à la lettre et dans la vérité que je puis dire qu'un seul jour passé dans la maison du Seigneur, m'apporte plus de contentement solide que mille dans le palais que j'habitais. Si nous avons ici nos obscurités, la Cour a les siennes, qui sont bien plus onéreuses que les nôtres; et quand on est à la Cour, il faut, aux dépens de ses goûts, se conformer à tout ce qui s'y pratique. À Versailles je me mettais à table à deux heures, ici, je vais à vêpres ; j'étais obligée d'aller au jeu à cinq heures, ici, je vais à l'oraison. À neuf heures, il fallait se rendre au bal ou au spectacle : ici, je vais à matines. Quelle différence pour moi! quel bonheur d'être délivrée d'un joug si pesant pour porter celui qui n'a que des suavités! Oh! Il est bien vrai que j'ai trouvé ici les plus douces jouissances et que depuis plus d'un an que j'y [532] suis, je me demande tous les jours à moi-même ; Où sont donc les austérités du Carmel? »

« Si vous saviez comme je les aime », dit-elle à une dame de la Cour en parlant des Carmélites, « et combien elles méritent mon amitié! Ce sont des anges et je leur dois tant! » — « Je suis si heureuse dans cette maison », s'écria-t-elle une autre fois, « que toute l'année ne me paraît que comme un seul jour de fête. Oui, tout rit au Carmel, jusqu'aux murs de son enceinte. »

Au jour de sa profession au parloir, devant de grands personnages, elle dit, revêtue de la couronne des noces sacrées : « Je porte une couronne mille fois plus précieuse pour moi que celle de France et de Navarre. »

1145. Un perroquet qui parle.

L'empereur Basile, surnommé le Macédonien, donna un festin somptueux aux princes et aux grands de sa cour; il avait fait auparavant jeter en prison son propre fils, l'héritier de sa couronne, nommé Léon-le-Sage, prince très innocent, mais faussement accusé de parricide par les calomnies de Théodore Santabarène. Il y avait déjà sept ans que Léon languissait dans le cachot; mais, au milieu du festin, un perroquet qui était dans la salle, soit qu'on lui eût appris sa leçon, soit par la providence de Dieu, s'écria d'une voix plaintive dans le langage du pays : Hélas ! Hélas ! Monseigneur Léon! Les conviés, tout étonnés, s'arrêtèrent tout court, perdirent contenance et appétit tout à la fois; ils devinrent immobiles comme des statues et on vit couler de leurs yeux de grosses larmes. — Qu'y a-t-il? demanda l'empereur ; qui est-ce qui vous arrête et pourquoi ne mangez-vous point? — Hélas ! dirent-ils tous, comment pourrions-nous manger en voyant que cet animal nous apprend notre devoir et nous reprend de ce que nous y manquons? Nous sommes ici en liberté, dans le luxe et la bonne chère, pendant que le prince votre fils est en captivité et à la chaîne. — Vous savez que tant d'orphelins, tant d'autres pauvres désolés, qui sont les enfants de Dieu, les membres du Sauveur, sont dévorés par la vermine faute d'un peu de linge; qu'ils sont transis de froid et qu'ils meurent de faim faute d'assistance; et l'argent avec [533] lequel vous pourriez les secourir, vous le dissipez au milieu des plaisirs. Quelle insensibilité! Où est la charité fraternelle, où est la compassion chrétienne, où sont les entrailles de miséricorde que les prédestinés doivent avoir? Où est l'esprit de pénitence qui doit nous animer au souvenir de nos péchés?

1146. Rose de Viterbe, sa patience, son premier sermon.

Habitée à la pénitence et aux austérités dès le berceau, Rose, à l'âge de 8 ans, contracta une maladie sérieuse qui dura près de 15 mois. Quel touchant spectacle que celui de cette petite vierge étendue sur sa pauvre couchette, n'exhalant jamais une seule plainte, n'ouvrant jamais la bouche que pour bénir le Seigneur, ne gardant le silence que pour s'occuper à la prière ! Ce qui l'affligeait le plus, c'était d'être obligée de garder le repos sans qu'il lui fût permis de se macérer comme à l'ordinaire. Aussi se plaignait-elle auprès de ses parents, de ses amis, de sa trop grande délicatesse, et elle leur demandait à tous, que puisque son bras était trop faible pour lui faire expier ses péchés par des peines volontaires, ils voulussent bien suppléer à sa fâcheuse impuissance en la fustigeant de toutes leurs forces pour l'amour de son adorable Jésus qui avait été si rudement flagellé pour elle.

Les larmes coulaient sur tous les visages, des sanglots s'échappaient de toutes les poitrines, lorsqu'on voyait cette pauvre enfant, épuisée par de longues douleurs, n'ayant presque plus qu'un souffle de vie, se redresser péniblement sur sa couche et demander les mains jointes, les yeux en pleurs et d'une voix plus qu'attendrissante, qu'on ajoutât de nouveaux tourments à ceux qu'elle endurait. Mais si les hommes refusaient d'accéder à ses désirs, le ciel les accomplissait de la manière la plus prompte et la plus rigoureuse; ses douleurs devenaient de plus en plus vives et il arriva un moment où la fièvre étant tombée, sa faiblesse fut tellement grande que, toute pâle et entièrement épuisée, elle parut ne plus exister.

Mais la Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller revêtir l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Rose, transportée de joie, courut à l'église de Saint-Fran-[534]-çois. Après la messe qu'on célébra solennellement, elle se dépouilla des livrées du monde et fit à haute voix, entre les mains du prêtre et en présence de tout le peuple, les trois vœux religieux.

Lorsqu'après la cérémonie elle se retourna vers le peuple, pour revenir à sa place, un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines; des larmes de tendresse coulèrent de tous les yeux, chacun voulait l'approcher pour la voir, pour la toucher. Il y a dans la sainteté comme une vertu puissante qui assiège les cœurs et les attire. Gomment d'ailleurs ne pas être ému à l'aspect d'une petite fille de dix ans qui, avec une connaissance pleine et entière, vient de se donner à Dieu sans réserve et pour toujours? Ses pieds nus, son corps miné par les privations, ses yeux amoureusement collés sur un crucifix qu'elle prenait dans ses mains, son front où, avec une céleste sérénité, rayonnait la plus aimable candeur, son visage d'ange qui se détachait radieux et tendre des plis informes d'une grossière tunique, comme le ferait un lis délicat et pur du milieu d'âpres épines, produisaient un effet merveilleux dans les âmes. Quand elle fut hors de l'église, on voulut l'entendre : la parole s'élança de ses lèvres, abondante, majestueuse, enflammée. Elle parla avec tant de véhémence du malheur de ceux qui vivent loin de Dieu, elle fit sur son crucifix, qu'elle inondait de pleurs, un tableau si pathétique, si navrant de l'état déplorable où le péché avait réduit son aimable Jésus, elle employa pour porter les coupables au repentir des raisons si énergiques, qu'il n'y eut pas de cœur qui ne s'avouât vaincu. Les sanglots firent irruption partout, de tous les côtés ce ne fut qu'une immense explosion de voix qui s'élevaient vers le ciel pour implorer miséricorde et pardon. Jamais peut-être la parole de Dieu, si pénétrante quand elle est maniée par une âme innocente et pure, n'avait agi avec tant de puissance et de supériorité sur la masse d'un grand peuple, par la bouche d'une simple petite enfant.

1147. Une vision de saint Éphrem.

Saint Éphrem, diacre d'Édesse, était en si grande considération parmi les fidèles, au ive siècle, qu'au rapport de saint Jérôme, on lisait ses écrits publique-[535]-ment dans les églises, après l'Écriture sainte. Il raconte qu'étant un jour en contemplation sur la vanité du monde et la folie des hommes qui s'y livrent, il vit Notre-Seigneur, assis sur un trône de gloire qui lui dit : Âme ! Pourquoi ne me servez-vous pas tout de bon? Pourquoi êtes-vous négligente à l'oraison et aux exercices de dévotions? Pourquoi ne correspondez-vous pas aux grâces et aux inspirations de mon Saint-Esprit? Vous savez bien que je suis mort pour vous afin de gagner votre cœur et de vous avoir pour épouse ; j'ai fait plus de cas de votre salut que de tous mes autres ouvrages. Je vous ai préparé au ciel une couche nuptiale et vous m'avez méprisé, et vous n'avez point fait de cas des biens ineffables que je vous réserve, et vous êtes assujettie à votre ennemi capital qui ne cherche que votre ruine. Il ajoute qu'alors Dieu lui fit voir avec tant de lumière ce qu'il est, combien il mérite d'être servi, les grandes obligations que nous lui avons, le mal que c'est de l'offenser, même en petites choses, que, saisi de crainte et chargé de confusion, il ne sut faire autre chose que pleurer, chercher où se cacher, dire aux rochers qu'ils tombassent sur lui et regretter le jour de sa naissance : et depuis, comme saint Grégoire de Nice le rapporte, on voyait couler de ses yeux continuellement une fontaine de larmes.

Voyons la différence de notre vie et de la sienne, de nos péchés et des siens et excitons-nous au même repentir.

1148. Une martyre de la virginité.

La vénérable Magdeleine du Tiers-Ordre de Saint- Dominique, martyre au Japon, née dans un petit village des environs de Nangasaki, était fille de parents si vertueux, qu'ils souffrirent pour la foi un martyre non moins glorieux que cruel. Elle avait vingt-deux ans à cette époque. Se voyant seule et sans appui en ce monde, elle se prosterna aux pieds de la Vierge du Rosa ire,

et la supplia avec une tendre effusion de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Pour l'y engager irrésistiblement, elle lui consacra sa virginité ; et craignant, d'un côté, de se perdre au sein du tumulte de la ville, de l'autre, de tomber entre les mains des tyrans qui persécutaient avec [536] acharnement notre sainte religion, elle abandonna la maison paternelle, s'enfuit de Nangasaki, se retira dans la solitude des montagnes, où elle mena une vie de pénitence extraordinaire. Elle ne pouvait faute de missionnaires, recevoir fréquemment les sacrements; mais comme elle y suppléait par des lectures spirituelles et d'incessantes oraisons, comme elle s'animait toujours davantage à la perfection, son confesseur, le saint martyr frère Jordan de Saint-Etienne, demanda et obtint pour elle l'habit de tertiaire. Elle n'avait pas encore fait sa profession, et deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis qu'elle habitait le désert par crainte des tyrans, lorsque ceux-ci firent arrêter son saint confesseur. À cette nouvelle, Magdeleine quitte la montagne, descend à la ville, court directement à la prison, et demande avec instance qu'on l'incarcère comme chrétienne et disciple du vénérable confesseur. Les geôliers résistèrent à ses supplications; mais enflammée de l'amour divin, elle alla se présenter à l'audience, y prêcha la religion avec une admirable liberté, déclara qu'elle désirait mourir pour sa foi, afin d'être la digne fille de ses parents, la digne élève de son maître ; elle parla de telle sorte, que les juges ordonnèrent enfin qu'elle fût conduite en prison. Ceux-ci la voyant jeune et belle, mirent tout en œuvre pour la détacher de sa foi. Ils lui promirent des richesses, un mariage avantageux, des honneurs pour son mari ; mais la vertueuse vierge leur répondit avec constance et dignité : « Ne serait-ce pas folie d'abandonner les richesses et les honneurs célestes, qui sont éternels, pour les richesses et les honneurs terrestres qui doivent finir, de quitter le divin époux Jésus-Christ pour un époux de ce monde? » Les juges, blessés de sa résistance, tentèrent la voie de la rigueur; mais ne voulant pas répandre son sang, ils la firent suspendre par les bras. Durant plusieurs heures qu'elle passa dans cette cruelle position, elle ne poussa pas même un soupir ; au contraire, voyant que les cordes qui la liaient se lâchaient, elle en avertit les bourreaux, afin qu'ils l'attachassent plus fortement; et comme ils n'en firent rien, elle tomba et frappa violemment le sol. Les juges, la croyant vaincue, lui demande-[537]-rent si elle voulait abandonner sa religion ; mais elle répondit avec un sourire modeste, qu'il était humiliant pour elle d'être traitée comme un enfant à qui on n'impose que des tourments légers. « Soyez certains », ajouta-t-elle, « que j'en souffrirais de beaucoup plus forts sans me séparer de la foi et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les tyrans, irrités de cette courageuse réponse, résolurent d'épuiser contre cette invincible vierge toute leur fureur : ils ordonnèrent qu'on lui enfonçât des pointes de roseaux sous l'ongle de chaque doigt, et, comme si un aussi horrible tourment n'eut pas suffi pour effrayer une jeune fille, ils ordonnèrent encore qu'elle creusât la terre avec ces mêmes roseaux. Le juge principal, furieux d'être bravé par une aussi jeune fille, ne voyant dans la patience de Magdeleine qu'une raillerie à son autorité, honteux d'ailleurs de ne pouvoir tenir la parole, qu'il avait donnée à l'empereur, de soumettre les chrétiens, ordonna qu'on la suspendît par les pieds en lui plongeant la tête dans une chaudière d'eau, et qu'on l'en retirât au moment où elle commencerait à être suffoquée, pour lui demander si elle persistait dans la profession de la foi chrétienne. On renouvela plusieurs fois cette cruelle épreuve mais Magdeleine en sortit toujours victorieuse. Cependant le tyran ne voulait pas se tenir pour vaincu ; il ordonna donc qu'on lui fit boire de l'eau jusqu'à ce qu'elle enflât comme une outre, puis qu'on l'étendit en cet état sur le sol, et qu'on lui posât sur le ventre une pierre très pesante. Les bourreaux injectèrent l'eau avec une effroyable brutalité, par la bouche, les narines, les

oreilles et même les yeux ; mais en vain recommencèrent-ils à plusieurs reprises, notre héroïque vierge se montra chaque fois plus vaillante. Alors le tyran perdit tout espoir de triompher de Magdeleine, et il la condamna à l'horrible supplice du fossé. On la tira de sa prison, en compagnie de plusieurs autres confesseurs, et on la fit promener à cheval, avec une grosse corde au cou, les mains liées derrière le dos. Lorsqu'elle fut arrivée au lieu où l'attendait le plus horrible supplice, on la pendit par les pieds à une potence, en lui plongeant la tête et tout le haut du corps dans un fossé ou un trou profond, creusé au pied de son gibet; on lui [538] attacha deux énormes planches autour de la ceinture, on les serra fortement au moyen d'un écrou, et l'on posa sur ces planches deux grosses pierres, dont le poids, qui étouffait notre sainte, fit couler son sang par la bouche, le nez et les yeux. Ce martyr si violent, Magdeleine le souffrit avec une patience admirable pendant trois jours et demi, sans boire ni manger, et chantant doucement les louanges du Seigneur avec une incroyable allégresse. Les juges pensant que les sentinelles qui la gardaient sous peine de la vie avaient été subornées, et ne pouvant la croire vivante encore après tant de jours de tourments, se rendirent en personne auprès d'elle, et furent témoins du prodige qu'ils refusaient d'attribuer à la main du Très-Haut. Ayant demandé à la sainte martyre comment elle pouvait vivre un aussi longtemps sans manger et sans boire, au milieu de semblables tortures, elle leur répondit : « Puisque vous m'interrogez, sachez que je ne suis pas morte de ces tortures, parce que le Dieu que j'adore et pour l'amour de la foi duquel je les souffre me soutient; je suis sous sa main qui me soulage et daigne me caresser doucement. » A ces mots le juge principal, transporté de fureur, rompit la corde qui retenait Magdeleine ; notre sainte tomba au fond du trou et s'y frappa si rudement la tête, qu'elle resta à demi- morte. Il plut beaucoup la nuit suivante, le fossé se remplit d'eau, notre héroïque vierge y fut étouffée. Ce fut ainsi qu'après avoir souffert tant et de si cruels tourments, elle termina sa carrière terrestre et passa dans la céleste demeure que le Seigneur lui avait préparée. Ce glorieux martyr eut lieu au commencement d'octobre en 1634.

1149. Hérodiade.

Quand le roi Hérode, son beau-frère, commença à lui témoigner de l'affection, si un prophète l'eût su et lui eût dit : — Madame, éloignez-vous de ces libertés; autrement elles vous feront perdre votre honneur. — Mon honneur, saint homme! Et à quoi pensez-vous de me parler ainsi ? On m'arracherait plutôt les deux yeux de la tête. Avez-vous donc si mauvaise opinion au roi et de moi? Il a une femme, j'ai un mari et nous sommes proches parents : ah, il [539] n'y pense point de mal. et moi encore moins ; ce n'est qu'une grande amitié qui nous rend ainsi familiers l'un avec l'autre. — Qu'eût-elle donc dit, si on eût ajouté : Ces libertés iront si avant, que le roi vous enlèvera, qu'il vous entretiendra publiquement, que vous deviendrez l'opprobre de vos parents, la fable de la Judée et de toute la Palestine ; vous serez une adultère. Par cette passion, vous ferez mourir le plus grand prophète qui ait jamais été, un saint qui a été prédit par les oracles divins, annoncé par un ange, conçu par un miracle et sanctifié dans le sein de sa mère ; vous lui ferez couper la tête, et de rage vous lui percerez la langue avec votre poinçon. Quiconque lui eût prédit toutes ces choses, elle les eût tenues pour des songes; néanmoins elles sont arrivées. De même si on vous disait que ces visites, que ces entrevues trop fréquentes et trop libres, vous feront devenir le scandale de la ville, la risée de vos voisins, la honte de votre famille, le crève-cœur de vos parents et leur désolation, que, peut-être, elles vous feront mourir sur un échafaud par la main d'un bourreau ! Vous croiriez que ce sont des menaces en l'air; vous diriez : J'aimerais mieux mourir que d'y mettre seulement le moindre mal ; il est si éloigné de

vouloir me perdre, que c'est lui-même qui voudrait m'en empêcher ; c'est mon cousin germain, mon beau-frère, mon propre frère; c'est un homme si pieux, si spirituel et si estimé de tous. Oui, mais les autres pauvres malheureuses qui se sont perdues n'avaient-elles pas les mêmes raisons? Ne tenaient-elles pas le même langage que vous? Ne se sont-elles pas disposées à leur ruine par de pareils commencements? Celui qui a perdu Hérodiade, n'était-il pas son beau-frère ? Sainte Yrène, ne fut-elle pas en danger d'être perdue par un homme spirituel? Les histoires tragiques de notre temps et des siècles passés ne sont-elles pas noircies des exemples de jeunes personnes et de femmes qui se sont perdues par des familiarités avec leurs proches parents, avec des hommes spirituels ou qui semblaient l'être?

Nemo diu tutus est periculo proximus, dit saint Cyprien. Personne près du péril; il ne dit pas dans le péril, mais près du péril, personne n'est longtemps en sûreté. [540]

1150. Propagation de la foi.

Saint Vincent de Paul, parlant des enfants trouvés aux dames qui s'y intéressaient, leur disait : Vous avez adopté ces enfants, Mesdames, voyez si vous voulez les abandonner; cessez donc un moment d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains, ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable. Ils mourront tous demain, si vous les délaissez. Ah! On peut, à plus forte raison, en dire de même des pauvres âmes des infidèles.

1151. Gardez-vous des illusions.

Dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoit, était un moine qui avait résolu d'abandonner l'état religieux et de rentrer dans le monde, parce qu'il lui semblait que la vie monastique était trop sévère pour lui et au-dessus de ses forces. Il alla plus d'une fois communiquer sa résolution au saint instituteur qui gouvernait le monastère; le saint lui répondait que c'était une tentation du démon, dont il devait se délivrer en recourant à Dieu. Mais ce moine, n'ajoutant pas beaucoup de croyance aux paroles du saint patriarche, se détermina à partir. Au moment où il mettait le pied sur le seuil de la porte, il vit s'avancer vers lui un dragon épouvantable, qui avait la bouche ouverte pour le dévorer. Effrayé de ce spectacle, le moine se mit à crier : Mes frères, venez à mon secours.

Les moines accoururent à ces cris, et trouvèrent leur confrère saisi d'un tremblement convulsif et à demi-mort de frayeur. Ils le prirent dans leurs bras et le rapportèrent au monastère, d'où il ne voulut jamais plus sortir. Le lecteur doit remarquer ici que ce moine ne put parvenir à vaincre sa tentation, que quand il eut vu de ses propres yeux le démon, et qu'il fut convaincu et intimement persuadé, que lui seul l'avait poussé à quitter le monastère. C'est ce qui arrive à la plupart des hommes. Ils prennent pour de vraies raisons d'agir, d'abandonner la pratique de la vertu, ce qui n'est en réalité qu'une suggestion de l'esprit infernal. [541]

1152. Comment on triomphe des tentations.

Saint Jérôme dit que saint Hilarion, se sentant en butte aux assauts de ses sens rebelles et avides de plaisirs, se mettait à frapper sa poitrine à coups redoublés, et irrité contre son corps, il lui disait : Ah! Maudit âne, je t'empêcherai bien de récalcitrer par tes impures suggestions ; je te nourrirai non point d'orge, mais de paille ; je te vaincrai par la faim et par la soif: je t'accablerai des plus exorbitantes fatigues; je t'exposerai aux plus froides gelées de la mauvaise saison et aux chaleurs les plus intenses de l'été, afin que tu penses à vivre plutôt qu'à t'émanciper en ne respirant que l'amour des voluptés.

Hilarion ne se bornait pas à des paroles, il en venait à l'exécution ; car il n'accordait quelque nourriture à son corps que tous les trois ou quatre jours, et encore après ces intervalles il ne lui

donnait qu'un peu de suc d'herbes et en quantité suffisante pour qu'il ne succombât pas à un épuisement complet. Il fatiguait son corps à l'excès en remuant la terre toute la journée, et en s'exposant à toutes les intempéries des saisons; mais par-dessus tout il employait les armes de la prière, en récitant des psaumes, en implorant sans cesse le secours de Dieu pour sortir victorieux de la lutte. Voilà par quels moyens les saints triomphaient du sens du toucher lorsque ce sens voulait se révolter contre l'esprit. Apprenons du moins à éviter toute vaine délicatesse, et à savoir nous interdire ce qui peut nous perdre.

1153. Marie, Mère de Dieu.

Quelqu'un faisant l'éloge de Philippe, roi de Macédoine, ajouta : Pour tout dire en un mot, ce roi est le père du grand Alexandre. Mais tout ce qu'on peut dire de Marie ne saurait égaler ce seul éloge : elle est la mère de Dieu.

1154. Placide, chef des armées de Trajan.

Placide était d'une naissance illustre; c'était un vaillant capitaine des armées romaines. Son nom seul inspirait la terreur aux barbares. Il possédait d'immenses richesses; et, bien qu'encore païen, il s'en servait pour faire l'aumône. [542]

Dieu eut pitié de lui et un jour qu'il allait à la chasse, son divertissement favori, avec tous les gens de sa suite, il s'égarait seul à la poursuite d'un cerf d'une taille extraordinaire. Tout à coup il aperçoit entre les cornes de ce cerf une croix lumineuse portant l'image de Jésus-Christ, et il entend une voix qui lui crie, comme autrefois à Saul sur le chemin de Damas : Placide, pourquoi me persécutes-tu? C'est moi que tu honores, sans le savoir, quand tu fais du bien aux indigents. Placide se prosterne contre terre; puis se relève chrétien. Il se retire chez lui quand la nuit tombe et raconte tout à sa femme qui avait eu une vision semblable; et tous deux s'encouragent à recevoir le baptême avec leurs deux enfants. Quand tous ont été régénérés par le baptême, N.-S. apparaît de nouveau à Placide qui a pris le nom d'Eustache, lui disant qu'il sera désormais livré aux humiliations et aux tribulations, et lui demandant s'il veut accepter aussitôt ces épreuves, ou bien les voir retarder jusqu'à la fin de sa carrière. Eustache, plein de courage, demande à souffrir aussitôt, tout en jurant N.-S. de le soutenir lui et les siens. Les malheurs prédits ne tardèrent pas à se réaliser. La peste fait périr ses troupeaux et ses serviteurs. Eustache fuit la contagion avec sa femme et ses enfants; et, pendant ce temps, les voleurs dévalisent tout dans sa maison.

Sa femme lui conseille de se réfugier en Égypte; mais une fois embarquée le maître du navire veut le faire jeter à la mer, et retenir sa femme Théopista comme prix du passage; à la fin Eustache est déposé à terre avec ses deux petits enfants; et leur mère qui leur est arrachée continue en pleurant sa route à travers les mers.

Eustache erre donc çà et là avec ses enfants jusqu'à ce qu'un fleuve lui barre le passage. Pour le traverser, il laisse l'un d'eux sur le rivage, prend l'autre sur ses épaules et le passe sur la rive opposée où il le dépose, puis il rentre dans l'eau pour aller chercher son autre fils. Mais tandis qu'il traverse le fleuve, un loup s'élance sur l'enfant qu'il a déposé et l'emporte dans la forêt. Nul espoir de le recouvrer, Eustache, dans sa douleur, se dirige vers l'autre rive pour y trouver quelque consolation auprès de l'enfant [543] qui lui restait, quand soudain un lion le lui ravit sans qu'il puisse le poursuivre. À cette vue, Eustache, encore au milieu de l'eau, s'arrache les cheveux et pousse des cris déchirants; Dieu soutient sa constance; et, après ce premier assaut de la douleur, il sort de l'eau. Toutes les recherches qu'il fait pour découvrir du moins les restes de ses enfants qu'il croyait morts sont inutiles. La Providence toutefois avait veillé sur

Théopista et Agapit son aîné. Car des bergers et des laboureurs rencontrant les bêtes féroces qui emportaient ces enfants les poursuivirent et leur firent lâcher leur proie. Ils élevèrent même ces enfants avec soin, pendant que Théopista, emmenée par le maître du navire, fut délivrée de sa barbarie par son courage, par la protection divine et par la mort de ce barbare qui la laissa dans son propre pays. Elle y resta dans une petite maisonnette, occupée à la garde d'un jardin.

Eustache, qui ignorait tout, après la perte de ses enfants, reprit sa route, gémissant et pleurant; tantôt il adressait à Dieu ses plaintes, tantôt il se soumettait à sa sainte volonté; toujours il espérait en sa Providence et la priait. Il arriva ainsi à un village nommé Badyssus, où il séjourna quelque temps, travaillant des mains pour se procurer de quoi vivre. Quelque temps après, il s'adressa aux habitants du village qui lui confièrent la garde de leurs champs, et il vécut de la sorte quinze années comme mercenaire.

Les barbares ayant fait des incursions nouvelles sur les terres de l'empire, Trajan, sentant combien il avait besoin de Placide, députa à sa recherche deux soldats qui avaient servi sous lui, Antiochus et Athacius. Ceux-ci, après de longues recherches, finirent par le découvrir et par l'amener à l'empereur. Trajan lui confia le soin de l'expédition.

Eustache fait de nouvelles levées; et parmi les recrues il remarque deux jeunes gens d'une haute taille et d'une grande beauté qu'il attache à sa personne. L'expédition contre les Barbares a tout le succès qu'il fallait attendre de la valeur militaire d'Eustache. Au retour de la campagne, l'armée victorieuse s'arrête dans le lieu où résidait Théopista, et les deux jeunes soldats doivent loger dans la maisonnette qu'elle habitait. Vers midi, s'étant assis, ils [544] se mirent à parler de leur enfance, car ils avaient encore un souvenir confus de ce qui leur était arrivé.

Théopista qui se tenait assise devant eux, suivait très attentivement leur entretien. L'aîné disait au plus jeune : « Pour le moment, je ne me rappelle pas autre chose de mon enfance, sinon que mon père était maître de la milice et que ma mère était d'une grande beauté; ils avaient deux fils, moi et un autre plus jeune. Une nuit, ils nous prirent tous les deux et s'embarquèrent sur un navire; mais j'ignore où ils voulaient aller. Lorsque nous fûmes débarqués, notre mère n'était plus avec nous, et je ne sais comment elle resta en mer. Notre père nous prit tous les deux et marchait en pleurant. Arrivé sur le bord d'un fleuve, il le passa avec mon jeune frère et me laissa sur le rivage. Comme il revenait pour me prendre à mon tour, un loup survint et emporta mon frère, et, avant que mon père puisse s'approcher de moi, un lion, sortant tout à coup d'un fourré, me prit entre ses dents et m'entraîna dans la forêt. Heureusement des bergers accoururent à mon secours et m'arrachèrent de la gueule du lion. Je fus ensuite élevé dans leur maison, comme tu le sais; mais je n'ai pu savoir ce que devint mon père ni son autre enfant. » Le plus jeune entendant cela, se lève soudain et dit en versant des pleurs : « Par le Dieu des chrétiens, à ce que je vois, tu es mon frère! Car ceux qui m'ont élevé me disaient qu'ils m'avaient délivré de la gueule d'un loup ». Et tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient tendrement. Leur mère, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre, particulièrement à l'histoire de leur enfance jusqu'à la sortie du vaisseau, et ne doutant nullement de la vérité de leur récit, depuis cette époque, se sentait émue, agitée jusqu'au fond de l'âme, et ces sentiments redoublaient en les voyant collés l'un contre l'autre et se donnant de fraternels baisers, mêlés de larmes. Cependant elle voulut considérer la chose plus mûrement; mais sans cesse lui revenait à l'esprit ce qu'ils avaient dit que leur père était maître de la milice et que leur mère avait été laissée sur la mer.

Le lendemain elle va trouver le chef de l'armée et lui dit : « Pardon, seigneur, si j'ose me présenter devant vous; je suis née sur les terres de l'empire [545] romain, et j'ai été amenée ici captive; oh! Si vous vouliez me ramener dans ma patrie! » Et en disant cela, comme elle considérait cet homme, elle aperçut la cicatrice que portait son mari; elle le reconnut aussitôt, mais elle craignait de l'interroger.

Se jetant donc à ses pieds, elle lui dit : Seigneur, soyez assez bon pour me dire ce que vous étiez autrefois, car il me semble que vous êtes le maître de la milice nommé Placide, qui reçut au baptême le nom d'Eustache et que le Seigneur daigna appeler lui-même à lui au moyen d'un cerf, afin qu'il crût en lui. Il éprouva ensuite plusieurs tribulations ; et un jour prenant avec lui sa femme, c'est-à-dire moi-même, et ses deux fils Agapit et Théopista, il prit la route de l'Égypte. Mais comme nous étions en mer, il me perdit, parce que le patron du navire, qui était un barbare, me retint malgré moi ; et c'est lui qui m'a amenée en ce pays. Le Christ m'est témoin que par sa grâce j'ai gardé mon honneur jusqu'à ce jour.

Eustache, en l'entendant parler, reconnaît son épouse, il se jette à son cou et lui prodigue les plus tendres caresses; et tous deux bénissent le Seigneur qui sait délivrer les siens de leurs tribulations. Théopista lui dit alors :

Hier, étant assise dans le jardin, j'ai entendu deux jeunes gens qui parlaient ensemble et s'entretenaient des souvenirs de leur enfance, et je crois que ce sont nos enfants; pour eux, ils ignoraient qu'ils sont frères, et ce n'est qu'hier qu'ils l'ont découvert, après que l'aîné eut raconté sa propre histoire. Maintenant donc, vous qui ignorez jusqu'à présent ces choses, reconnaissez combien grande est la bonté du Christ, qui nous a procuré le bonheur de nous retrouver après une si longue absence. Le maître de la milice fit donc appeler les deux jeunes gens, leur demanda qui ils étaient, et ce qui leur était arrivé. Après qu'ils lui eurent fait leur récit, il reconnut aussitôt qu'ils étaient véritablement ses propres fils, et il les embrassa ainsi que leur mère : puis tous deux ensemble se jetant au cou de leurs enfants, ils les inondaient de leurs larmes, bénissant le Dieu très bon de les avoir réunis après une si cruelle séparation.

Depuis la deuxième heure jusqu'à la sixième tout [546] le camp retentit de la nouvelle de ce qui venait de se passer; et les soldats s'étant rassemblés se livraient à la joie que leur causait une si heureuse rencontre, bien plus qu'ils n'avaient fait après avoir triomphé des barbares. Eustache fit en même temps célébrer par de grandes réjouissances le bonheur qu'il avait eu de recouvrer ainsi tous les siens. Le lendemain, il adressa à Dieu des prières d'actions de grâces, et il ne cessait de bénir le Seigneur de sa bonté et de sa clémence. Après qu'il eut soumis tout le pays des barbares, il s'en retourna avec son armée, emmenant de nombreux captifs avec un immense butin.

Tandis qu'Eustache était occupé à cette guerre, l'empereur Trajan vint à mourir et on lui donna pour successeur Adrien. Comme Eustache approchait de la ville, l'empereur alla à sa rencontre, selon la coutume des Romains, et fit célébrer cette victoire avec une grande solennité. Le jour suivant, il se rendit au temple pour offrir un sacrifice aux idoles en actions de grâces de la victoire. Et comme il rentrait dans le temple d'Apollon, Eustache, au lieu de le suivre, le quitte et reste dehors.

L'empereur, qui s'en aperçoit, l'appelle et lui demande pourquoi il ne sacrifie pas aux dieux pour la victoire qu'il venait de remporter. Eustache répond à l'empereur : « J'adresse mes vœux au Christ notre Seigneur, et je lui offre mes prières, lui qui a eu pitié de ma bassesse. » À ces mots, l'empereur, transporté de colère, ordonne de lui ôter sa ceinture militaire et le fait

comparaître devant son tribunal comme infracteur des lois, avec sa femme et ses enfants. Mais, après l'avoir interrogé longtemps, voyant que sa foi au Christ était inébranlable, il le fait conduire dans l'arène avec son épouse et ses fils, et donne l'ordre de lâcher un lion contre eux. Le lion, accourant aussitôt et s'arrêtant devant les Bienheureux, baissa la tête comme pour leur rendre honneur, puis se retira et sortit de l'arène. L'empereur, à la vue d'un spectacle si nouveau, n'en fut point ému; mais il commanda qu'on fit rougir un taureau d'airain, et qu'on y jetât les saints. À cette nouvelle, toute la multitude du peuple, fidèles et païens, se réunirent pour voir comment on les introduirait dans cette affreuse machine. [547]

Lorsque les martyrs furent arrivés près d'elle, ils demandèrent aux bourreaux de leur laisser un moment pour prier.

Quand ils eurent achevé leur prière, ils se livrèrent joyeusement aux mains des exécuteurs, qui les jetèrent aussitôt dans la machine de bronze, et en fermèrent l'entrée pour activer l'ardeur du feu. Et les martyrs glorifiant la très sainte et ineffable Trinité, et chantant des hymnes à sa louange, rendirent paisiblement leurs âmes à leur Créateur. Trois jours après, l'impie Adrien vint sur le lieu du supplice et se fit ouvrir la machine d'airain, afin de voir lui-même ce qui restait de leurs corps. On les trouva tout entiers; on crut même qu'ils vivaient encore; puis on les tira du taureau et on les déposa à terre. Tous les assistants ne pouvaient revenir de leur admiration en voyant que le feu n'avait aucunement endommagé leur chevelure et que leurs corps étaient plus blancs que la neige. L'empereur retourna à son palais saisi de terreur. La foule des spectateurs s'écria alors : « Grand est le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ, l'unique et seul vrai Dieu; il n'y en a point d'autre, car il a conservé ses saints, au point que pas un de leurs cheveux n'a été consumé. » Les chrétiens enlevèrent ensuite secrètement les corps des saints et les déposèrent dans un lieu devenu depuis très célèbre. Après que la persécution fut calmée, ils construisirent un oratoire sur leur tombeau.

1155. Une femme muette.

À l'époque où saint Vincent Ferrier prêchait à Valence, on lui conduisit une femme qui, dès sa naissance, avait été privée de l'usage de la parole. Saint Vincent, considérant la foi des personnes qui lui avaient amené cette infortunée, interrompit son sermon, éleva les yeux au ciel, et fit une courte prière. Puis se tournant vers la femme, il l'interrogea en présence des auditeurs, en lui disant : Ma fille, que voulez-vous de moi? Cette femme, qui n'avait jamais parlé, lui répondit : Je veux du pain et l'usage de la parole. Le pain ne vous manquera jamais durant tout le reste de votre vie, lui dit saint Vincent; mais quant à l'usage de la parole, je ne pourrai pas l'obtenir de Dieu pour vous, puisque c'est Dieu lui-même qui a [548] bien voulu vous en priver, pour votre plus grand bien. Apprenez que si votre langue eût été libre, elle aurait fait la perte de votre âme, car vous auriez abusé de ce don. Gardez-vous donc de demander dorénavant à Dieu une telle faveur, car elle serait pour vous un très grand malheur. Oui, répondit cette femme, oui, saint Père, je suivrai vos conseils. Après avoir dit ces paroles, elle redevint muette et il lui fut impossible, comme auparavant, de proférer un seul mot. Oh! Qu'il est grand au sein du christianisme, le nombre des femmes qui, comme celle dont il est ici question, si elles eussent été privées de la faculté de parler, seraient parvenues à la sainteté! Mais le mauvais usage qu'elles font, du matin au soir, de cette faculté, oppose le plus grand obstacle à leur perfection, et plusieurs d'entre elles y trouvent la ruine de leur salut éternel. Et je connais sur ce sujet bien des hommes qui sont femmes.

1156. Une bonne leçon aux superstitieux.

Hécátée d'Abdère, élevé avec Alexandre, le suivit dans ses expéditions. À sa mort, il se rendit avec Ptolémée en Égypte et y écrivit une histoire des Juifs. Hécátée y racontait entre autres ce fait :

« Un jour que j'allais vers la mer Rouge, il se trouva, parmi les cavaliers de notre escorte, un Juif nommé Mosollam, homme de cœur et reconnu pour le meilleur archer qu'il y eût parmi les Grecs et les Barbares. Au milieu de la marche, un devin qui observait le vol des oiseaux, pria tout le monde de s'arrêter. Mosollam en demanda la cause. Le devin lui montra un oiseau et lui dit : S'il reste, nous devons rester; s'il s'avance, nous devons avancer; s'il retourne, nous devons retourner. Le Juif, sans rien dire, prend son arc, décoche une flèche et abat l'oiseau. Le devin et quelques autres, fort en colère, se mirent à faire contre lui bien des imprécations. — Êtes-vous fous, leur dit Mosollam, de prendre ainsi le parti d'un misérable oiseau? Et comment, ne prévoyant pas ce qui regardait sa propre vie, pouvait-il nous prédire ce qui regarde notre voyage! Certes, s'il avait pu connaître d'avance l'avenir, il ne serait pas venu en ce lieu se faire tuer par la flèche du Juif Mosollam. »

On le voit, en dispersant les enfants de Jacob parmi [549] les Gentils, la Providence ménageait à ceux-ci plus d'une leçon salutaire pour se désabuser de leurs vaines superstitions et se ressouvenir de l'Éternel.

1157. Notre vraie patrie.

Le philosophe Anaxagore naquit 500 ans avant J.-C. et eut pour disciples Périclès et Socrate. Il était distingué non seulement par la noblesse de son extraction et par ses richesses, mais encore par sa grandeur d'âme, qui lui fit abandonner son patrimoine à ses proches. Ceux-ci le blâmant, du peu de soin qu'il avait de son bien : Quoi donc, leur dit-il, est-ce que je ne vous en ai pas chargés? Enfin il quitta ses parents même, pour ne s'occuper que de la contemplation de la nature, ne voulant pas s'embarasser des affaires publiques. Quelqu'un lui ayant reproché qu'il ne se souciait point de sa patrie, il lui répondit en montrant le ciel : Ayez meilleure opinion de moi, je m'intéresse à ma patrie et beaucoup. Il voulait dire par là que sa patrie était le ciel vers lequel il aspirait. Un chrétien oserait-il faire moins?

1158. Une petite fille apôtre.

Un jour J.-C. apparut à sainte Rose de Viterbe, qui n'était encore qu'une enfant. Il se montra suspendu à la croix, les mains et les pieds cloués, la tête couronnée d'épines, le visage meurtri, défiguré, les membres affreusement tendus et disloqués, les chairs déchirées jusqu'aux os, tout le corps inondé d'un sang écumant qui jaillissait des plaies larges et profondes qu'il avait reçues de ses bourreaux. À cette vue, un cri perçant s'échappe des lèvres de Rose, une douleur aiguë la saisit dans tous ses membres, elle tombe à terre. — O mon Jésus, dit-elle, qui donc vous a réduit à ce lamentable état? Qui vous a si inhumainement meurtri, déchiré? — « C'est mon amour ardent pour les hommes », répond le Sauveur, « c'est le péché dont ils se rendent coupables. » — « Votre amour pour les hommes », reprend cette admirable enfant, « c'est donc pour moi que vous avez tant souffert... le péché des hommes! C'est donc moi, misérable pécheresse, qui vous ai causé tous ces tourments! » Alors, transportée de toutes les ardeurs d'une douleur amère, [550] elle verse des torrents de larmes, et se déchire, et se frappe de toutes ses forces. Considérant ensuite que ce ne sont pas seulement ses péchés, mais ceux de tous les hommes, qui ont occasionné tant de souffrances à son Dieu, elle s'interpose entre le ciel irrité et la terre coupable. Elle conjure le Seigneur de faire tomber sur sa tête tous les traits de sa colère et de fermer les yeux sur les crimes de tant d'hommes qui ne savent ce qu'ils font.

En se retirant, le Sauveur lui laissa une soif brûlante du salut des âmes, qui triomphe un instant de son excessive faiblesse et la porte à parcourir toutes les rues de la cité pour ramener le peuple à la vertu. Elle le convoque à grands cris sur les principales places, et là, pour se faire entendre de la foule nombreuse qui, poussée par la curiosité ou par le souffle du Tout-Puissant, débouche par toutes les avenues, elle s'abandonne aux célestes inspirations de son cœur. Le crucifix qu'elle tient dans ses mains, le feu divin qui brille dans ses yeux, l'expression touchante que revêt son visage ensanglanté, la peinture vive et vraie des affreux désordres où l'on vit et des châtiments terribles dont on est menacé, font une impression si profonde dans les esprits que quelques-uns même, qui n'étaient venus que dans le but avoué de contredire et de se moquer, s'en retournent tout silencieux et tout contrits. Elle renouvelle plusieurs fois ses instructions sur les diverses places.

La cité tout entière s'émeut. Aussi quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'un changement notable s'était déjà produit dans tous les quartiers de Viterbe. Il n'y était plus question de meurtres, de rapines, de vengeances, d'injures et de haines. Le crime avait fait place à la vertu, la religion s'élevait partout triomphante, et la foi redevenue la règle des croyances et des mœurs, apportait chaque jour de nouvelles richesses à la couronne de gloire que chacun se tressait pour l'éternité. Il y avait déjà près de quatre ans qu'avec la bonne odeur de ses vertus, la petite Rose répandait, au sein de Viterbe, le charme toujours croissant de sa parole, de ses miracles et de ses bienfaits.

Les méchants courtisans de Frédéric II la firent bannir de Viterbe. Rose en profita pour convertir la [551] ville de Soriano. Les crimes de Vitorchiano l'émeuvent. Elle se rend dans cette ville.

À peine y eut-elle paru, que le bruit de son arrivée se répandît avec la rapidité de l'éclair jusque dans les campagnes environnantes. De tous les côtés on vit accourir une multitude d'hommes, de femmes, de personnes de tout âge, de toute condition, qui se groupèrent en masse ardente, compacte, autour d'elle, brûlant de la voir et de l'entendre. Elle n'avait pas encore ouvert la bouche pour parler qu'un ébranlement subit s'était produit dans cette vaste assemblée, l'émotion avait gagné toutes les âmes, les larmes avaient coulé de tous les yeux. Sa robe grossière, usée, que soutenait une corde, et dont la couleur sombre relevait si bien l'admirable sérénité de son front, pareille à ce nuage obscur qui, en nous laissant entrevoir par une légère fissure l'astre paisible des nuits, semble le revêtir d'un éclat plus radieux et plus pur, tout cela donnait à cette intéressante petite fille, un air de piété tendre, de grandeur aimable, d'attrayante et sublime majesté, qui en lui gagnant les cœurs, les portait à épouser ses sentiments avant même qu'elle les eût manifestés. Lorsque la foule eut cessé de s'accroître, Rose leva un instant vers le ciel son regard mouillé de pleurs et ensuite, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle laissa tomber sur ce peuple attendri les grandes et douloureuses pensées qui remplissaient son âme. Elle exposa les calamités nombreuses et terribles dont le démon, toujours ingrat envers ceux qui le servent, avait accablé cette ville autrefois bénie du ciel ; fit voir les fourberies insignes dont il avait usé pour les séduire et les entraîner, et après leur avoir montré le tort qu'ils avaient eu de renoncer à leur ancienne foi pour se jeter dans un parti qui, en pervertissant les esprits par le mensonge, et le cœur par l'excitation à tous les dérèglements, les conduisait à leur perte éternelle ; elle les conjura de revenir à Dieu dont la justice est toujours désarmée par les larmes d'une sincère pénitence. Une semaine ne s'était pas encore écoulée qu'on voyait les plus notables habitants du pays vivre d'une manière conforme à ses

désirs et ne pas craindre, pour mieux satisfaire au Seigneur, de se livrer publiquement aux 'exercices de la pénitence la plus austère. De tous les [552] hérétiques, indifférents, impies, que l'on comptait par milliers à Vitorchiano, il n'y en eut que quelques-uns qui, captivés par les plaisirs d'une vie licencieuse, refusèrent obstinément d'ouvrir les yeux à la lumière. Pour triompher de leurs préjugés et montrer avec évidence la divinité de notre religion, elle fait apporter sur la place publique une immense quantité de bois et après qu'on en a fait un bûcher, elle fait signe de l'allumer. Les étincelles et la fumée s'élèvent, la ramée pétille, l'embrasement s'élargit, la chaleur et l'effroi rayonnent de toute part. Or, pendant que les assistants se reportent vivement en arrière et qu'en tourbillons impétueux les flammes s'élancent vers le ciel, Rose s'avance avec un visage calme et un pas ferme et assuré, elle entre dans le feu!... Un cri perçant s'échappe de toutes les poitrines; instinctivement tous les bras se portent en avant pour la retirer. Mais quel n'est pas l'étonnement général lorsque, à travers l'effrayant manteau de flammes qui l'entourent, on la voit monter tranquillement jusqu'au faite du bûcher. Là, elle se tient debout, croise les mains sur sa poitrine et le regard fixé vers le ciel, elle semble s'entretenir avec son Bien-Aimé. Cette pose, cet air extatique, ce visage sur lequel commence à s'épanouir la splendeur d'un séraphique sourire, ce trône de feu qui la tient élevée dans l'espace et qui en s'écroulant peu à peu sous l'empire de l'élément destructeur, semble lui redire qu'une âme créée pour Dieu doit se détacher des périssables grandeurs de la terre pour s'envoler vers les éternelles magnificences des cieux, et ces flammes qui, en arrivant à ses pieds, perdent leur direction ordinaire, s'écartent avec un apparent respect, l'enveloppent sans la toucher et se recourbent en voûte au-dessus de sa tête pour s'évanouir ensuite en flèches allongées. Tout cela lui donne un tel aspect de grandeur et de majesté qu'elle ne ressemble plus à une simple mortelle. Bientôt son visage s'éclaire du plus vif enthousiasme, ses sentiments débordent et comme autrefois sainte Crescentia dans sa chaudière de plomb fondu, de résine et de poix bouillante, elle entonne d'une voix douce, mais forte, l'admirable cantique : *Soyez béni, Seigneur, puissant Dieu de nos pères.* [553]

Mais quand, s'adressant directement à l'assemblée elle s'écrie : Enfants des hommes, bénissez le Seigneur, une explosion immense de voix se fait entendre. Tout le monde répète : Enfants des hommes, bénissons le Seigneur, louons-le, glorifions-le dans les siècles des siècles. Cependant le bûcher creusé, dévoré par le feu, s'affaisse et la jeune fille, précipitée tout d'un coup dans les profondeurs de cette masse brûlante, disparaît sous un épais nuage de flammes, d'étincelles et de fumée. Mais en un instant elle se lève, remonte à la surface et le front serein, les mains posées sur son cœur, elle va, elle vient, elle se promène sur ce piédestal embrasé, comme elle l'aurait fait sur un gazon de verdure. Enfin, quand le bois eut été réduit en cendres et que le feu se fut éteint, le peuple incapable de maîtriser les pieux mouvements de son cœur, se précipita vers la petite Rose pour la voir de plus près, pour la toucher, pour l'embrasser.

Frappé de l'extérieur humble, modeste, empreint de la pensée et de l'amour de Dieu que cette chère enfant conservait au milieu de l'empressement inexprimable dont elle était l'objet, il éprouvait une véritable joie à proclamer sa sainteté et à remercier hautement le Seigneur de l'avoir fait entrer dans une religion dont la divinité se manifestait par de si grands miracles et de si belles vertus. Quelque temps après, Rose quitta Vitorchiano et parcourut toute la province, laissant partout les traces des plus signalés bienfaits. C'était une multitude de malades à qui elle avait rendu la santé, de pécheurs qu'elle avait convertis, de justes qu'elle avait enflammés de l'amour de la vertu et de haines invétérées qu'elle avait fait disparaître. Quand elle eut ainsi

ramené à Dieu toutes les âmes qu'elle avait pour mission d'évangéliser, elle prit avec ses parents le chemin de Viterbe, après la mort de Frédéric.

À Viterbe elle fut entourée des pieuses compagnes qu'elle avait attirées à Dieu par ses paroles et par ses exemples avant son exil, et qui avaient persévéré. Elle s'employa à les perfectionner encore, en leur faisant suivre la règle du tiers-ordre de Saint-François. Consumée par ses pénitences et par l'ardeur de son amour, elle s'écriait souvent dans ses transports : « O terre arrosée du sang de mon Dieu, mais qu'enve-[554]-loppent en trop grand nombre les funestes effets de la malédiction dont il l'a frappée, que ton séjour est douloureux pour mon âme. Que ne puis-je briser les liens qui me retiennent captive et prendre mon vol vers l'éternité. Nuit et jour, Seigneur, j'élève vers vous la voix de ma prière, pourquoi donc dérober à vos embrassements un cœur qui n'aspire qu'après vous. Filles de Jérusalem, je vous en conjure, si vous voyez celui que mon âme chérit, que mon cœur adore, dites-lui qu'abattue par la tristesse, loin de lui je ne saurais vivre, loin de lui je me sens mourir. » Tandis que, par des accents si enflammés et si purs, cette tendre épouse de Jésus faisait couler les larmes de tous ceux qui l'entouraient, c'est le divin Maître lui-même qui lui fit connaître le moment prochain où devait se fermer le cercle de ses jours. Nous n'essayerons pas de peindre les enivrants transports qu'éprouva cette petite sœur en apprenant qu'elle allait quitter ce monde pour s'envoler dans les cieux. « Je me suis réjouie de ce qu'on vient de me dire, j'irai bientôt dans la maison du Seigneur. » Dès ce moment son âme s'élançait par toutes ses aspirations vers le ravissant objet de ses désirs et semble ne retomber sur la terre que pour rebondir et s'élever plus haut vers son Dieu. Tous ses actes, toutes ses affections, toutes ses pensées, ne tendent plus que vers le ciel. Quelques heures avant de passer à l'autre vie, elle voulut recevoir le viatique et l'extrême-onction. Dès lors elle n'interrompit les actes de contrition, de reconnaissance et d'amour, que pour supplier la divine Marie, l'auguste précurseur, son séraphique père, saint François, tous les Bienheureux habitants de la céleste patrie, de recevoir son âme et de la présenter à son aimable époux; et tandis que sa langue répétait avec une indicible ardeur ce cri d'espérance et d'amour : « O Jésus! O Marie! » Son âme brûlante et pure prenait son essor vers les cieux, le 6 mars 1252.

Elle n'avait vécu que 17 ans. Son corps est encore intact. Mgr Morlot, archevêque de Paris, et plusieurs prêtres qui l'ont considéré de près en 1857 et ont fait mouvoir sa tête, ses bras, ses mains, l'ont trouvé souple, comme s'il était vivant. [555]

1159. Dieu veut le salut de tous les hommes.

Personne ne peut se sauver sans la foi, ni sans l'état de grâce; mais, d'après l'enseignement de saint Thomas, si un infidèle observe la loi naturelle, Dieu ferait plutôt un miracle que de le laisser dans l'infidélité et privé de la grâce. C'est ce que confirment les faits suivants :

Il est rapporté dans la vie de saint Columba, moine Irlandais et apôtre de la Calédonie, qu'un jour, pendant qu'il évangélisait l'île principale des Hébrides, il s'écria tout à coup : « Mes fils, aujourd'hui même vous allez voir arriver dans cette île un vieux chef de cette nation des Pictes qui a gardé fidèlement toute sa vie les préceptes de la loi naturelle ; il y viendra pour être baptisé et pour mourir. » En effet, on vit bientôt approcher de la rive une barque où était assis à la proue un vieillard tout décrépité, qu'on reconnut pour être le chef d'une des tribus voisines. Deux de ses compagnons l'enlevèrent sous les bras et vinrent le coucher devant le missionnaire, dont il écouta attentivement la parole, reproduite par un interprète.

Le discours fini, le vieillard demanda le baptême, puis rendit le dernier soupir et fut enterré à la place même où il avait été débarqué.

Plus tard, dans une de ses missions ultérieures, comme il voyageait, déjà vieux, aux bords du Loch Ness et toujours dans la région située au nord de l'arête centrale de la croupe des monts Britanniques, il dit aux disciples qui l'accompagnaient : « Marchons vite et allons au-devant des anges qui sont descendus du ciel et qui nous attendent auprès d'un Picte qui a fait le bien selon la loi naturelle, pendant toute sa vie et jusqu'à une extrême vieillesse; il faut que nous puissions le baptiser avant sa mort. » Puis, hâtant le pas et devançant ses disciples, autant que le permettait son grand âge, il arriva dans une vallée retirée qui s'appelle aujourd'hui Bien Urquhart et où il trouva le vieillard qui l'attendait. Ici il n'est plus question d'interprète, ce qui fait supposer que dans ses vieux jours Columba avait appris la langue des Pictes.

Le vieux Picte l'écouta prêcher, reçut le baptême [556] et rendit à Dieu, avec une joyeuse sécurité, lame qu'attendaient les anges entrevus par Columba.

Des faits de ce genre ne sont pas rares dans les annales des missions, et ils confirment cette sentence de la Théologie catholique : Dieu ne refuse pas sa grâce à qui fait ce qui est en son pouvoir.

1160. Saint Jérôme au désert.

Ge saint Docteur dit de lui-même qu'habitait une solitude brûlée des rayons du soleil, isolé dans son ermitage, couvert de la tête aux pieds d'un sac grossier de pénitence, il lui semblait encore se trouver au milieu des délices de Rome, en compagnie des jeunes personnes de cette cité, et qu'il sentait briller devant ses yeux et dans son cœur les flammes de la volupté. Il s'armait donc, dit-il, contre ces dangereuses convoitises d'un sens indompté, des armes d'un jeûne rigoureux, passant les semaines entières à ne se procurer quelque aliment qu'avec des herbes crues en très petite quantité, et un peu d'eau froide. Il refusait à ses yeux le sommeil, et quand un impérieux besoin le forçait de prendre quelques instants de repos, il se couchait sur la terre nue, et pour macérer son corps, comme il dit lui-même, son lit n'était composé que de cailloux, sur lesquels il s'étendait. Il se prosternait en poussant des gémissements aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosait de ses larmes. Il se frappait la poitrine à coups redoublés. Irrité contre son corps qui cherchait toujours à le dominer, il s'en allait solitaire errer au milieu des montagnes escarpées, pénétrait dans les profondes vallées, et là il poussait de grands cris et versait un déluge de larmes, et, unissant ses cris à ses larmes, il y consumait les nuits et les jours entiers. Cette pénitence si rigoureuse avait bruni sa peau à tel point qu'il ressemblait à un Ethiopien, son corps s'était horriblement amaigri et ce n'était plus qu'un fantôme. Voilà les remèdes que les saints employaient pour refréner la rébellion de leurs sens, et réellement par le moyen d'une vigueur de cette nature, ils parvenaient à en triompher de manière à trouver enfin un doux repos, et il leur semblait qu'ils n'étaient plus sur cette terre mais au milieu des chœurs an-[557]-géliques. La mortification, la prière, voilà les armes avec lesquelles on triomphe de soi-même.

1161. Culture des vocations.

Saint Anshaire, apôtre de la Suède et du Danemark, vit un jour entrer dans l'église une bande d'enfants tous légers, un, seul excepté; ce dernier prend de l'eau bénite et prie avec respect. Anshaire rappelle, l'instruit, et Rambert, c'était le nom de l'enfant, devint son successeur comme archevêque de Hambourg.

1162. Zèle.

Les saints n'ont pas craint, pour exhorter les âmes à se convertir, de sacrifier les consolations de la prière et de la retraite. Quand l'arianisme se répandait en Orient, saint Aphraate quitta sa retraite et se rendit à Antioche. L'empereur Valens, lui ayant reproché de se jeter au milieu de la dissipation du monde. La jeune fille, répondit-il, ne craint pas de quitter sa chambre, quand elle voit un incendie qui éclate dans la maison de son père.

1163. Mane, Thécel, Pharès.

Quand Balthazar, roi de Babylone, vit une main mystérieuse qui écrivait sa condamnation, son visage se changea soudain, ses pensées se troublèrent, ses nerfs se détendirent, un frisson convulsif ébranla tous ses membres, et ses genoux se choquèrent. À ses cris, on accourut pour le calmer; mais son armée et sa cour y furent impuissantes. Ce n'était pourtant que la main de fange de la vengeance. Qu'en sera-t-il quand le pécheur verra la face de son juge irrité?

1164. Un roi aux pieds d'un Évêque.

Oswin, roi en Deïra (Ecosse), entretenait une amitié constante avec le moine d'Iona, Aïdan, devenu évêque de Lindisfarne. Celui-ci parcourait toujours les deux royaumes qui formaient son immense diocèse, ne se bornant pas à prêcher dans les nouvelles églises, mais allant de maison en maison pour arroser auprès du foyer domestique les semences de la foi naissante. Il aimait surtout à s'arrêter sous le toit hospitalier [558] du jeune roi de la Deïra et il vécut toujours avec lui dans une union tendre.

On a souvent raconté, d'après Bède, une anecdote qui révèle à la fois la douce intimité de leurs rapports et la noble délicatesse de leurs âmes. Aïdan faisait toutes ses courses apostoliques à pied; mais le roi voulut au moins qu'il eût un cheval pour traverser les rivières, ou pour d'autres cas extraordinaires, et il lui donna son meilleur cheval magnifiquement harnaché. L'évêque l'accepta et s'en servit : mais ce moine, que Bède appelle le père et l'adorateur des pauvres, ayant bientôt rencontré un homme qui demandait l'aumône, sauta à bas du coursier royal et le donna tout harnaché au mendiant. Le roi en fut aussitôt informé, et comme ils allaient dîner ensemble, il dit à Aïdan : « Seigneur évêque, quelle idée avez-vous eue de donner mon cheval à ce pauvre? N'avais-je pas beaucoup d'autres chevaux de moindre valeur et toute sorte d'autres biens, pour en faire l'aumône, sans qu'il fallût donner ce cheval, que j'avais exprès choisi pour votre service particulier? » « Que dites-vous là, répondit Aïdan : O roi! Ce cheval qui est le fils d'une jument, vous est-il donc plus cher que cet homme, qui est le fils de Dieu? » Sur quoi ils entrèrent dans la salle du festin : Oswin, qui revenait de la chasse, s'approcha du feu avec ses officiers avant de se mettre à table, et, tout en se chauffant, il méditait la parole de l'Évêque, puis tout à coup, ôtant son épée, il alla se prosterner aux pieds du Saint, en le priant de lui pardonner. « Jamais plus, dit-il, je n'en parlerai, et jamais plus il ne m'arrivera de regretter ce que vous aurez donné de mon bien aux enfants de Dieu. » Après quoi, rassuré par les douces paroles de l'évêque, il commença tout joyeux à manger. Mais l'évêque, au contraire, devint tout triste et se mit à pleurer : et comme un de ses prêtres lui demandait la cause de sa tristesse, il répondit en langue celtique, que ni Oswin ni les siens n'entendaient : « Je connais maintenant que le roi vivra peu; car jusqu'ici, je n'avais jamais vu de roi si humble, et cette nation n'est pas digne d'un tel prince. »

1165. Épitaphe d'un Anglais.

On montre encore à Rome l'oratoire que saint [559] Grégoire, pape, éleva, encore simple religieux, en l'honneur de saint André, au temps où il transforma sa maison patrimoniale en ce cloître d'où devaient sortir les apôtres de l'Angleterre. Dans l'église du monastère qui

appartient aujourd'hui aux Camaldules, on voit, outre la chaire où Grégoire prêchait, l'autel devant lequel il devait tant prier pour la conversion de ses chers Anglais, les tombes de quelques généreux Anglais morts dans l'exil pour avoir voulu rester fidèles à la religion que leur avait portée les apôtres sortis de ce monastère; entre autres inscriptions sépulcrales, on remarque et on retient celle que voici : « *Ci-gît Robert Pecham, Anglais catholique qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Église, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans la foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie.* »

1166. Éducation.

Pharaon avait donné ordre de faire mourir tous les enfants mâles des Israélites. Une mère, pour faire échapper son nouveau-né au massacre, le déposa dans une corbeille qu'elle enduisit de bitume, et exposa sur le fleuve du Nil la corbeille et l'enfant, ordonnant à sa fille de surveiller de loin ce dépôt si cher. La fille de Pharaon, étant venue se baigner, découvrit la corbeille et le bel enfant qu'elle renfermait, et la sœur du petit Moïse s'étant approchée, elle lui ordonna d'aller chercher une nourrice. La jeune fille appela sa mère, et la jeune princesse confiant l'enfant à sa propre mère lui dit : Prenez cet enfant et nourrissez-le moi, je vous donnerai une récompense. Ainsi fait la religion, elle arrache à la mort ou au péril d'être submergés par les flots du siècle, de pauvres petits êtres. Elle les confie à des éducateurs charitables; et quelquefois ces enfants comme Moïse deviennent des apôtres, des conducteurs du peuple de Dieu.

1167. Règne d'Edwin en Northumbrie.

À l'intérieur de ses États, il fit régner une paix et une sécurité si inconnue avant et après son règne qu'elle passa en proverbe, car on disait que, du temps d'Edwin, une femme avec son enfant nouveau-né au-[560]-rait pu traverser l'Angleterre, de la mer d'Irlande à la mer du Nord, sans rencontrer quelqu'un qui lui fit le moindre tort. On lui savait gré de ce soin si minutieux du bien-être de ses sujets, qui le portait à faire suspendre auprès des fontaines sur les grands chemins des coupes en cuivre pour que les passants pussent boire à leur aise, sans que personne songeât à les voler.

1168. Le songe de saint Jérôme.

Même en ayant tout quitté pour se retirer au désert de Chalcis, saint Jérôme avait conservé l'habitude de lire les auteurs profanes. Voici ce qu'il en écrivait à la vierge Eustochie : « Je jeûnais, et cependant je lisais Cicéron; je veillais et je pleurais mes péchés; je ne laissais pas après cela de lire Plaute ; et quand, étant rentré en moi-même, je jetais les yeux sur les Prophètes, leur style inculte me donnait de l'horreur. Tandis que le démon me séduisait par ses ruses, je tombais malade, et, dans le fort de la maladie, lorsque ma vie ne se faisait plus sentir que par un battement de cœur, je fus ravi en esprit et présenté devant le tribunal du Souverain Juge, où l'éclat des lumières et des splendeurs qui scintillaient de ceux qui l'entouraient, m'obligea de me prosterner par terre, sans oser lever les yeux pour regarder la majesté de mon Maître. Là on me demanda qui j'étais : je répondis que j'étais chrétien ; mais le Juge me dit : « Vous mentez, vous êtes un cicéronien, et non un chrétien, parce que votre cœur est où vous avez votre trésor. À ces paroles je me tus, et parmi les coups (car le Juge avait commandé que je fusse fouetté) je ressentais dans mon âme de furieux remords de conscience, faisant réflexion en moi-même sur ce verset du Prophète : Qui vous louera en enfer? Enfin je commençai à crier et à dire, en fondant en larmes : « Seigneur, ayez pitié de moi. » C'était l'unique cri que je pouvais au milieu des coups. Ceux qui étaient présents se jetèrent aux genoux du Juge et le prièrent de pardonner à ma jeunesse, de m'accorder le temps de faire pénitence, disant que, si je ne la

faisais pas, et que je lusse encore les auteurs profanes, on me punirait encore plus sévèrement. Alors je fis un serment en présence de mon Dieu que [561] je n'aurais plus de livres séculiers, que je n'en lirais jamais; et que si je manquais à ma parole, je voulais passer pour apostat. Cette protestation fut cause de ma liberté; on me laissa aller. et je revins à moi. Ce n'était pas là un assoupissement ni un de ces songes qui nous trompent durant le sommeil; j'en appelle à témoin le tribunal devant lequel je comparus, et le triste jugement qui me donna tant de frayeur, plaise à mon Dieu que jamais chose pareille ne m'arrive ! En effet, je sentis bien à mon réveil, que cela était une réalité, puisque je portais, sur mes épaules, les marques des coups de fouet que j'avais reçus. Depuis ce temps-là, j'ai lu les saintes Écritures avec plus d'ardeur que je ne lisais auparavant les livres profanes. »

Ceux qui lisent de mauvais journaux, des romans, des feuilletons, des livres malsains, auraient grand besoin d'un songe semblable à celui de saint Jérôme. Si Dieu ne leur fait pas la grâce de reconnaître leur égarement en ce monde, quel terrible réveil est à craindre pour eux quand ils paraîtront au tribunal du juste juge!

1169. Le bon exemple des grands.

Le Dauphin, père de Louis XV, se trouvant à Strasbourg pour la fête du Saint-Sacrement, assista à la procession avec une telle piété, que le peuple en fut saisi, et plusieurs protestants à cette vue se firent catholiques. On disait communément que sa piété avait converti plus de monde à la cour, que les sermons de Bourdaloue.

1170. Un jeune Espagnol.

Au XVI^e siècle, un jeune Espagnol, nommé Jean, né à Medina-del-Campo, âgé de 12 ans, fut capturé par des pirates du Malabar et fut donné au roi de cette contrée. Ce prince fut enchanté de l'heureux caractère et des douces manières de cet adolescent, et le prit en amitié ; mais cette affection était mille fois pire qu'une haine mortelle, car l'amour que ce prince avait conçu pour l'adolescent le porta à employer toutes les ruses possibles pour lui faire abandonner sa foi chrétienne et lui faire embrasser le mahométisme. Les [562] premiers assauts qu'il lui livra pour vaincre ses résistances, furent de belles promesses et surtout celle de lui faire épouser sa propre fille, qui était douée d'une rare beauté. Pour l'en rendre amoureux, ce prince la fit venir en présence du jeune homme, parée de ses plus beaux atours et couverte de riches habits; mais s'apercevant que le cœur de l'adolescent était aussi ferme qu'un rocher devant toutes ces séductions, le prince eut recours aux menaces, en lui faisant entrevoir les tourments les plus cruels, s'il ne se rendait pas à ces désirs. Mais, comme le généreux jeune homme déclarait qu'il se soumettrait aux plus durs traitements plutôt que d'être infidèle à la loi de son Dieu, l'exécution suivit les menaces. Ce barbare ordonna qu'on lui coupât tous les doigts, puis les deux mains, ensuite les bras, et puis encore les pieds. Il lui fit ainsi dépecer tous les membres, l'un après l'autre, par un martyre d'autant plus cruel qu'il était plus lent. Et comme les bourreaux, en exécutant des ordres si inhumains, lui disaient de temps en temps d'avoir pitié de lui-même et l'engageaient à renoncer à Jésus-Christ qui était la cause de ses tourments, Jean leur répondait, avec un visage serein et d'un ton de voix naturel, que jamais il n'avait éprouvé une allégresse si parfaite dans son cœur, que son âme n'avait jamais été inondée de si suaves délices, qu'ils pouvaient multiplier leurs tortures, parce que ses consolations ne feraient ainsi que devenir plus parfaites. C'est avec des sentiments aussi nobles que ce jeune adolescent, rempli d'une force éminemment héroïque, rendit son âme à son divin Rédempteur, je ne sais si je dois dire au milieu de ces atroces douleurs ou bien dans cet excès d'allégresse inénarrable.

1171. Un saint orphelin.

À peine saint Raymond Nonnat eût-il l'usage de la raison, que, se voyant sans mère sur la terre, il fit choix de la Sainte Vierge pour sa mère bien-aimée dans le ciel. Dès lors, il disait partout que Marie était l'unique consolation de sa vie et, en quelque endroit qu'il rencontrât son image, il lui rendait ses devoirs avec un amour et une dévotion qui ravissait tout le monde. Son père, qui avait beaucoup de tendresse pour lui, craignant qu'il ne quittât le monde, ne voulut [563] pas lui laisser achever ses études; mais lorsqu'il eût appris quelque chose dans les écoles, il le mit dans une de ses métairies pour en avoir la conduite. Raymond, qui se sentait porté à l'état ecclésiastique, fut mortifié de cette disposition; mais, considérant les ordres de son père comme autant d'oracles de la volonté divine, il s'y soumit entièrement et porta même son obéissance jusqu'à faire les fonctions de berger et à mener les troupeaux aux champs sur les montagnes et dans les forêts. Ce fut dans cette espèce de solitude que, redoublant d'amour et de zèle pour la Sainte Vierge, il lui rendit ses respects et ses hommages avec plus de loisir, d'application et de repos. La divine Providence seconda aussi ces saintes dispositions : elle lui fit trouver un petit ermitage avec une chapelle dédiée à saint Nicolas; il y avait dans ce sanctuaire une image de la Sainte Vierge, qui devint l'objet de son assiduité, de sa dévotion, et son asile dans ses tentations et dans ses peines.

Il pria Marie avec instance de lui faire connaître l'état dans lequel il pourrait lui être le plus agréable. Cette aimable Maîtresse, touchée de la ferveur d'un disciple si fidèle, lui apparut sous une forme sensible, comme elle avait déjà fait plusieurs autres fois, et lui dit que son désir était qu'il quittât cette solitude et qu'il s'en allât à Barcelone, pour y prendre l'habit religieux dans un ordre qui y était établi en son nom, sous le titre de Notre-Dame de la Merci ou de la Rédemption des captifs. Raymond reçut cette nouvelle avec une joie incroyable, et après avoir prié, par ordre de la même Vierge, le comte de Cardone de faire consentir son père à cette vocation, il fut envoyé par son père à Barcelone, où il fut admis au noviciat et reçut l'habit de l'ordre de la Merci des mains de saint Pierre Nolasque, qui l'avait fondé. Que les orphelins ne désespèrent pas; ils ont Marie pour Mère ; elle les gardera s'ils ont soin de l'invoquer.

1172. Deux saints époux.

Saint Grégoire de Tours rapporte que « Rhéticius, d'une illustre famille d'Autun, se distingua par sa vertu et ses talents pour l'éloquence. Jeune encore, il épousa une fille noble et belle; ensemble, ils vécurent dans la virginité. L'aumône, les saintes veilles, [564] la prière et les jeûnes étaient en commun entre ces chastes époux. De longues années après, la femme sentit les approches de la mort. Je te prie, frère bien-aimé, dit-elle à Rhéticius, accorde-moi une dernière grâce : jure-moi de choisir ta sépulture à côté de la mienne et que notre lit virginal soit le même après la mort. Rhéticius le promit : il se fit préparer une tombe à côté de celle où il déposa les restes précieux de sa chère épouse. Quelque temps après, Rhéticius fut choisi pour évêque par le clergé et le peuple d'Augustodunum (Autun). Son pontificat fut rempli de bénédictions et de saintes œuvres. Quand il se fut endormi dans le Seigneur, on porta son corps dans le sépulcre où l'attendait sa virginale épouse. Or, à l'approche du cercueil, la morte étendit le bras pour accueillir le frère de son âme. » Telle est cette légende de Rhéticius, évêque d'Autun, l'un des signataires du concile d'Arles, et Fun des plus fermes soutiens de la discipline ecclésiastique contre les violences des Donatistes. Puisse-t-elle apprendre à tous la vérité de ces paroles de N.-S. : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

1173. Deux courtisans.

Dans le même livre où saint Augustin raconte sa conversion, il rapporte également celle qui fit passer d'une vie mondaine à une vie chrétienne deux courtisans de l'empereur. Elle eut lieu par la lecture d'un livre spirituel. Pendant que l'empereur assistait avec beaucoup d'assiduité aux jeux du cirque qu'on célébrait à Trêves, ces deux courtisans, fatigués du tumulte de la cour impériale, se rendirent à la campagne pour y jouir d'un peu de repos. Or, pendant qu'ils se promenaient en divers sens dans la contrée, portant au hasard leurs pas, ils rencontrèrent accidentellement l'habitation de quelques pieux moines, et ayant parcouru à pas lents les cellules que ces religieux occupaient, ces personnages remarquaient avec une douce surprise la pauvreté, la simplicité, le silence, le calme qui régnaient dans cette sainte demeure; ils ne pouvaient se lasser d'admirer l'allégresse franche qui brillait sur la figure de tous ces bons religieux. Pendant ce temps-là, un de ces courtisans trouva dans la pauvre cellule de ces moines, la vie de saint Antoine [565] et se mit à la lire par un simple motif de curiosité. Mais qu'arriva-t-il? Au fur et à mesure qu'il lisait, le courtisan commence par admirer les actions de ces pieux solitaires, et puis il éprouve le désir de les imiter; ensuite il médite dans son cœur de s'engager dans un semblable genre de vie, d'abandonner le siècle et de se vouer exclusivement au service de Dieu. Puis, continue saint Augustin, pris d'un grand enthousiasme, qu'excitait cette lecture dans son âme, il porte ses regards sur son ami, en lui adressant ces paroles : « À quoi avons-nous la prétention d'arriver au prix de tant de fatigues dans lesquelles s'épuise notre existence? Que pourrons-nous enfin obtenir autre chose que les bonnes grâces de César? Et ici encore, combien y a-t-il de chances de ne pouvoir y arriver? À combien de dangers sommes-nous exposés? D'autre part, si je veux devenir l'ami de Dieu, voici qu'en ce même instant je me procure cette amitié. »

Après avoir parlé ainsi, il se remet à fixer les yeux sur le livre, et à mesure qu'il le lisait, dit saint Augustin, il se sentait intérieurement ému, il se reconnaissait totalement changé, il se sentait allégé au fond du cœur de toute affection au monde, et aux avantages du monde. Enfin, tirant du fond de sa poitrine un grand soupir, il s'écria : Mon ami, j'ai déjà rompu la chaîne qui, par ses nombreux anneaux d'espérances mensongères, me tenait enchaîné à la cour ; j'ai déjà pris la résolution de servir Dieu uniquement; et pour que tu puisses t'assurer que je ne te trompe pas, à dater de ce moment et dans ce lieu même où nous sommes, je me mets en devoir d'accomplir mes résolutions. Si tu ne trouves pas à propos de m'imiter, je te conjure au moins, de ne pas me détourner de mon dessein. En entendant ces paroles, son ami se sentit profondément touché et il éprouva au fond de son cœur les mêmes émotions qui agitaient le cœur de son compagnon. En ce même jour, tous deux, remplis de sentiments semblables, sans vouloir différer d'un seul instant, se consacrèrent au service de Dieu dans ce même cloître, témoin de si édifiants et de si saintes vertus.

Ces deux courtisans avaient été déjà fiancés à deux personnes qui étaient de leur condition, et quelque [566] grande que fût l'affection dont ils étaient remplis pour leurs futures épouses, ils ne se sentirent pas ébranlés le moins du monde dans leurs généreuses résolutions. Bien mieux, l'exemple d'une si admirable abnégation produisit un tel effet sur le cœur de ces jeunes personnes, que la résolution prise par les deux courtisans fut pour elles une puissante invitation à se consacrer entièrement à Dieu, par le vœu d'une perpétuelle virginité. C'est ainsi que la simple lecture d'un livre spirituel fut assez puissante pour arracher aux vanités du siècle ces deux courtisans et les faire entrer dans la voie de la perfection.

1174. Qui veut éteindre le feu, ne doit pas le couvrir.

Saint Astion, jeune encore, allait un jour avec sa cruche en main pour puiser de l'eau à une fontaine, lorsque le démon, sous la forme d'un bandit, l'assailit sur son chemin par une tentation d'impureté, et ce qui est encore pire, c'est qu'il lui inspira une si grande répugnance et une telle honte de découvrir à son maître spirituel cette tentation, qu'il n'eût pas la force d'âme de la lui manifester. Le jeune homme faisait pourtant tous ses efforts pour combattre cette tentation, en repoussant de tout son pouvoir cette immonde illusion; mais voyant qu'après trois jours entiers il n'avait pu venir à bout de chasser de son esprit cette diabolique suggestion, il se mit à perdre courage, et tomba enfin dans une profonde mélancolie. Saint Epitticius, voyant à ce pauvre jeune homme une figure sombre et beaucoup moins sereine qu'à l'ordinaire, s'approcha de lui : « Que vous est-il arrivé, lui dit-il, mon cher enfant? Je vois aujourd'hui dans le trouble une physionomie qui était naguère si ouverte, un front chargé de nuages inaccoutumés. » Aussitôt, saint Astion, se jetant aux pieds de son maître, lui avoue avec la plus parfaite franchise la tentation qui le tourmentait. Chose vraiment admirable! Après cet aveu, Astion vit sortir de son sein un petit maure, tout noir, qui tenait en main une torche allumée. Cette torche était l'emblème de la tentation charnelle qu'avait subie le jeune religieux. Le maure, en s'élançant, faisait retentir l'air de ces paroles : « Ta confession, ô Astion, a aujourd'hui brisé ma grande puis-[567]-sance : elle a paralysé tous mes efforts et m'a contraint à te quitter. »

1175. La légion Thébaine.

Dans la vallée de Martigny en Suisse, l'empereur Maximien donna l'ordre à son armée de sacrifier aux faux dieux. La légion thébaine composée de plus de 10.000 hommes était chrétienne. Elle refusa d'obéir à cet ordre ; l'empereur fit tuer par deux fois un soldat sur dix, afin d'obliger les autres par la peur, à renoncer à leur foi. Sa cruauté resta sans résultat. Il menaça alors de les faire égorger tous ; mais Maurice, Exupère et Candide, qui étaient les chefs de la légion, lui dirent : Nous vous devons le service militaire, mais nous ne pouvons renier notre Dieu et le vôtre. Nous avons fait serment à Dieu avant de le faire à vous. Vous fieriez-vous au second, si nous allions violer le premier? Et ces 10.000 hommes périrent par le fer, plutôt que de trahir leur foi. L'Église les honore comme de glorieux martyrs.

1176. Respect du prêtre.

Saint Martin de Tours, étant à la table de l'empereur Maxime, ce dernier dit à son échanton d'offrir la coupe d'abord à l'Évêque, pensant que l'Évêque la lui offrirait ensuite à lui-même. Mais le saint la présenta auparavant au prêtre qui l'accompagnait, comme étant le plus digne des convives. Personne n'en fut choqué, on admira même la conduite de l'Évêque.

1177. Un imposant chapitre.

Saint François tenait son chapitre à N.-D. des Anges. Ses fils étaient réunis au nombre de 5.000. Le cardinal Ugolini vint le présider. Il officia pontificalement le jour de la Pentecôte, et voulut le soir, comme un général d'armée, visiter les rangs des soldats de Jésus-Christ. Il les trouva rassemblés par groupes de cent ou de soixante, ou plus ou moins. Ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. À cette vue, le bon cardinal, les yeux baignés de larmes, dit à François : « O mon frère, en vérité, voici le camp du Seigneur ! » Et François, ému comme lui, transporté de joie, de reconnaissance et [568] d'amour, leva les yeux et les mains vers le ciel, et les reportant sur ses frères et ses fils, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres des paroles vives, courtes, enflammées, dont l'histoire nous a conservé quelques-unes : « Nous avons promis de grandes choses ; on nous en a promis de plus grandes ; gardons les unes, soupignons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances

sont légères, la gloire est infinie : beaucoup d'appelés, mais peu 'élus ; tous recevront ce qu'ils auront mérité. Par-dessus tout, ô mes frères, aimons la sainte Église ; prions pour son exaltation, et n'abandonnons jamais la pauvreté. »

1178. Sainte Solange.

C'était une humble bergère du Berry, qui, élevée dans la piété par ses parents, se consacra dès l'enfance à N.-S. par le vœu de chasteté. Tout en gardant ses brebis, elle faisait de grands miracles, et sa réputation de vertu et de beauté attirèrent jusqu'à elle le jeune Bernard de la Gothie, fils du comte de Poitiers, qui vint à cheval la voir, sur les terres où elle gardait ses troupeaux. Il lui parla d'abord avec respect, et la demanda en mariage. Solange répond qu'elle appartient à N.-S. et qu'elle lui sera fidèle jusqu'à la mort. Bernard la saisit; la bergère lui échappe et s'enfuit. Il la poursuit, l'atteint, et la met par force devant lui sur son cheval, cherchant à la persuader ; mais Solange parvient à s'arracher à son ravisseur, en se jetant à terre. Bernard, furieux, descend de cheval, et lui coupe la tête. Solange reste debout, prend sa tête dans ses mains, pendant que ses lèvres redisent encore le nom de Jésus, et va ainsi jusqu'à Saint-Martin où on l'ensevelit et où on l'honora comme une sainte.

1179. Priez pour ceux qui vous persécutent.

Le Vén. César de Buz faisait des neuvaines pour un homme qui lui intenta un procès injuste; on vint un jour lui apprendre qu'un méchant homme médissait de l'institut qu'il avait fondé : Il en retirera cet avantage, dit-il, que désormais je prierai tous les jours pour lui en particulier. Pardonnez et on vous pardonnera. [569]

1180. Mort subite mais bienheureuse.

Le B. Bonajuncta, un des sept fondateurs de l'ordre des Servîtes, après avoir dit la Sainte Messe et étant encore revêtu des habits sacrés, faisait à ses confrères une instruction sur la passion. Arrivé à ces mots de l'Évangile : Ils le crucifièrent, il étendit les bras et les mains, comme s'il devait être attaché à la croix, prononça ces paroles : Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains, et rendit tout à coup le dernier soupir. Heureux ceux qui sont toujours prêts ! Malheur à ceux qui vivent dans la disgrâce de Dieu; malheur surtout s'ils sont surpris en cet état !

1181. Saint Louis à la mort de la Reine Blanche.

Saint Louis était en Orient pour la délivrance des Saints-Lieux : mais lorsqu'il se promettait un heureux succès de ses entreprises, la reine Blanche, sa mère, qu'il avait laissée régente du royaume, et qui l'avait gouverné durant son absence avec toute la sagesse et la fermeté que l'on eût pu attendre des plus grands princes, décéda à Melun, âgée de 65 ans, en 1252. Cette triste nouvelle lui fut annoncée dans la ville de Sidon, par le légat du Pape, accompagné de l'archevêque de Tyr et de Geoffroy de Beaulieu, de l'Ordre de Saint-Dominique, son confesseur. Alors, il se mit à genoux devant l'autel de sa chapelle, où il était, et, joignant les mains, il dit avec abondance de larmes : « Je vous rends grâces, mon Seigneur et mon Dieu, de ce qu'il vous a plu me prêter ma très honorée dame et mère jusqu'à maintenant. Je l'aimais assurément au-dessus de toutes les créatures mortelles, comme elle méritait bien que j'eusse pour elle cette affection et cette tendresse ; mais, puisque vous avez jugé à propos de la retirer à vous, que votre saint nom en soit loué et béni éternellement. » Il récita pour elle, à l'heure même, tout l'office des morts, avec une parfaite attention et tranquillité d'esprit ; et il fit dire à son intention beaucoup de messes surtout dans les maisons religieuses. Des prières, des messes, la résignation à la volonté de Dieu, voilà ce qui profite le plus aux défunts. [570]

1182. Jean Lookwood et Catherik.

Ils furent martyrisés en Angleterre en 1642. Le premier, âgé de 96 ans, était vénéré comme un père par tous les catholiques du Nord, au milieu desquels il vivait depuis 44 ans. Il fut arrêté au moment où le parlement se déclarait en révolte ouverte contre le roi Charles Ier. Ce fut dans un lieu assez distant d'York, qu'un misérable appelé Cuthbert Langdale, le surprit, et, malgré son âge et sa faiblesse, le fit monter sur un cheval pour le conduire à York. C'est là que le poursuivant devait toucher le salaire auquel sa capture lui donnait droit. Le vieillard s'étant évanoui, Langdale s'arrêta dans la crainte que sa victime ne lui échappât; puis, après quelques moments de repos, il replaça sur son cheval le vieux prêtre presque sans mouvement. La marche continua; mais bientôt Lookwood déclara à son conducteur qu'il ne saurait rester plus longtemps sur sa monture. « Dans ce cas », répond brutalement Langdale, « vous mourrez dessus ; car, vous êtes envoyé au château d'York et, avec l'aide de Dieu, au château d'York vous irez. » Le pénible voyage continua donc, et après des évanouissements et des haltes multipliées, le poursuivant, sans honte comme sans pitié, dirigeant d'une main sa monture et de l'autre soutenant le vieillard étendu en travers et presque expirant, parcourut les rues d'York sous les yeux des habitants stupéfaits et indignés. Langdale arriva en cet état devant la porte de la prison. Après avoir remis son captif au geôlier, il se disposait à s'éloigner, quand Jean Lookwood l'appela amicalement et tirant sa bourse : « Cuthbert », lui dit-il, « écoutez-moi. Je vous ai donné beaucoup d'embarras pour me conduire dans cette heureuse demeure, prenez cette pièce, pour vos peines et que Dieu soit avec vous. » Cette âme de boue ne trouva pas une parole, une larme pour répondre à l'héroïque charité du vieillard. Il accepta sans rougir ce salaire inattendu et se retira. Ce fut dans cette prison d'York que le saint vieillard rencontra Edmond Catherik, autre missionnaire du collège de Douai, à peine âgé de trente-sept ans, que le juge de paix Dodsworth, son proche parent, avait arrêté et conduit lui-même au château d'York. Tous les deux furent condamnés à [571] mort. Le 13 avril 1642, au moment où une multitude de catholiques se rassemblaient à York autour du roi et du prince de Galles pour s'enrôler sous la bannière royale, les deux confesseurs de la foi étaient traînés au supplice, à travers les rues de cette cité populeuse. On était arrivé au lieu de l'exécution, et déjà le shérif avait commandé à Edmond Catherik de monter l'échelle fatale, quand le vieillard nonagénaire apercevant sur les traits de son jeune compagnon quelques indices de frayeur, s'avance rapidement et mettant un pied sur le premier degré : « Milord », dit-il à l'officier, « cette place est la mienne et je la réclame. Je suis de beaucoup le plus âgé, c'est pourquoi je demande comme un droit de monter l'échelle le premier. » Puis, se tournant vers Edmond Catherik : « Mon cher frère en Jésus-Christ et mon compagnon de supplice, prenez courage », lui dit-il, « nous avons presque achevé notre course : serions-nous languissants et faibles quand nous arrivons en face de la récompense ? Transportons-nous par la pensée auprès de notre Sauveur au jardin des Olives : contemplons-le dans son agonie suant le sang par tout le corps. » Puis les yeux levés vers le ciel : « O Jésus Seigneur béni », s'écrie-t-il, « vous qui vous êtes soumis à la mort pour l'exemple et la consolation de vos serviteurs à l'heure de leur trépas, soyez près de nous en ce moment, je vous prie. » Ces paroles achevées, Jean Lookwood commence à monter les degrés autant que ses forces le permettent. Bientôt la respiration lui manque ; il s'arrête, et se tournant vers le shérif qui préside l'exécution : « Excellent milord », lui dit-il en souriant, ayez un peu de patience avec moi, car, pour un vieillard de quatre-vingt-seize ans, c'est une assez rude besogne de monter à l'échelle ; pourtant je le ferai de mon mieux. Qui, en effet ne se fatiguerait pas, et même

beaucoup, quand il s'agit d'arriver au ciel à la fin de son voyage ? » Et il recommence à monter, aidé de deux hommes à chacun desquels il présente un shilling pour leur salaire. Enfin il arrive presque au sommet de l'échelle ; après un moment de silence pour prendre haleine, il dirige son regard vers son jeune compagnon : « Comment vous trouvez-vous ? » lui dit-il. « Très bien, grâce à Dieu », répond Edmond Catherik, « et tout disposé à souffrir [572] avec constance la mort que la divine Providence m'a assignée. Oui, mon cher père, je veux vous suivre, et j'y suis préparé, grâce à mon Seigneur et Sauveur Jésus, qui m'a fortifié par son secours et encouragé par votre bon exemple. » Les deux confesseurs de la foi récitent alors quelques prières ; puis, quand le bourreau a terminé ses préparatifs, le vieillard s'écrie : « Jésus, mon Sauveur Jésus, mon Rédempteur, recevez mon âme ! Jésus ! Soyez mon Jésus ! » Et Edmond Catherik, de son côté : « Seigneur, je vous obéis : soyez près de moi. Mon âme a mis en vous sa confiance ? » Tous les spectateurs étaient déjà vivement émus quand un drame épouvantable et sans exemple commence sous leurs yeux. Les deux corps avaient été détachés de la potence et traînés vers le billot, quand le bourreau qui devait les mettre en quartiers refusa opiniâtrement d'accomplir son affreux ministère. Dans son désespoir, il saisit une corde et cherche à s'étrangler lui-même. Arrêté dans cette tentative furieuse et excité par une misérable femme, il se dispose enfin à exécuter la sentence des juges et à écarteler les deux prêtres catholiques. Mais semblable à un forcené que transporte une aveugle rage, il se précipite, une hache et un couteau dans les mains, il coupe, il taille, il abat, il déchire, puis, au milieu de ruisseaux de sang, tout couvert de sang lui-même, il saisit tous ces membres horriblement mutilés et les jette au milieu de la foule consternée. Il vaut mieux être martyr que bourreau. Elle est vraiment divine la foi qu'attaque une telle rage et pour laquelle on sait ainsi mourir.

1183. Berceau des Clarisses.

Saint François d'Assise avait conduit sainte Claire au monastère de Saint-Ange de l'ordre de Saint-Benoit, qui était hors de la ville. Là cette amante de Jésus, prosternée auprès de son Époux, le pria instamment de lui donner pour compagne celle qu'il lui avait donnée pour sœur, savoir la petite Agnès de Sciffi. Sa prière fut exaucée, et, seize jours seulement après cette retraite, cette chère sœur sortit secrètement de la maison de ses parents et vint se rendre auprès de Claire, pour pratiquer avec elle les exercices [573] de la pénitence et de la mortification. Si la fuite de l'aînée avait si fort irrité leurs parents, celle de la cadette les offensa davantage. Ils viennent au nombre de douze au monastère de Saint-Ange, et, comme Agnès refuse de les suivre, ils l'accablent de coups de pieds et de poings, la traînent par les cheveux et l'enlèvent de force, comme un lion ou un loup enlève une brebis après l'avoir saisie au milieu du bercail. Tout ce que peut faire cette innocente vierge, c'est de crier à sa sœur qu'elle ait pitié d'elle et qu'elle ne souffre pas un enlèvement si injuste. Claire se met en oraison, et aussitôt, par un grand miracle de la Providence, la petite Agnès, qu'on avait déjà emportée assez loin, devient si pesante et si immobile que ces douze hommes ne peuvent la lever de terre ni la remuer. De rage, Monalde, son oncle, veut la tuer ; mais il est saisi à l'heure même d'une si grande douleur au bras, qu'il ne peut presque plus se soutenir. Enfin lorsqu'ils sont tous dans la confusion, Claire arrive et les oblige par ses remontrances de lui rendre sa chère sœur ; elle la ramène donc au monastère et, peu de temps après, Agnès reçoit l'habit des mains de saint François quoiqu'elle n'ait que quatorze ans. Saint François met ensuite les deux sœurs dans une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien. Ce fut donc, là proprement que commença l'Ordre des religieuses de Saint-François, comme celui des religieux avait commencé dans l'église de la

Portioncule. Les deux sœurs eurent bientôt un grand nombre de compagnes ; car, l'odeur de la sainteté de la Vierge Claire se répandant partout, beaucoup de femmes et de filles voulurent l'avoir pour leur mère.

1184. Le Christ aime les Francs.

Maître de la meilleure partie des Pays-Bas, de la Picardie et de l'Île de France, Clovis venait encore de subjuguier la Thuringe, lorsqu'il épousa Clotilde, fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi de Bourgogne, promettant, en vue de cette alliance, qu'il embrasserait la religion chrétienne dont elle faisait profession. Clotilde le pressa souvent d'exécuter sa promesse, ayant beaucoup de peine à vivre avec un [574] prince idolâtre et qui se souillait tous les jours par des sacrifices impies et abominables qu'il offrait aux démons; mais ses prières et ses instances furent inutiles pendant cinq ans. Enfin, les Allemands ayant fait une grande irruption sur les terres des Francs Ripuaires, le roi fut obligé de marcher contre eux avec de nombreuses troupes. Il leur livra bataille à Tolbiac, que l'on croit être Zülpich ou Zulch. Les Francs, après quelques instants de combat, tournèrent le dos et il s'en faisait une grande boucherie, lorsque le seigneur Aurélien, qui avait négocié le mariage du roi avec Clotilde, s'adressa à lui et lui conseilla de faire sur-le-champ vœu à Jésus-Christ d'embrasser le christianisme, s'il changeait le sort de la bataille et lui faisait remporter la victoire. Le roi, dans le désir de vaincre, et d'ailleurs touché intérieurement d'un mouvement extraordinaire de la grâce, fit aussitôt ce vœu, et en même temps les Francs tournèrent tête, se jetèrent impétueusement sur les Allemands, rompirent leurs rangs et les défirent complètement. Le roi même des Allemands fut tué dans la mêlée, de sorte que Clovis demeura entièrement victorieux, et rendit tributaires ceux dont le nombre et la puissance avaient déjà donné de l'effroi à toute la France. La reine apprit avec beaucoup de joie ce succès et le changement de son époux. Elle en fit aussitôt donner avis à saint Remi et le pria de se rendre promptement à la cour pour achever ce que la crainte et le désir de vaincre avaient si heureusement commencé, et pour disposer le roi au baptême. Le saint ne manqua pas d'obéir. Il trouva Clovis déjà à demi-instruit par les soins de saint Vaast, que ce grand monarque avait pris à Toul pour être son catéchiste. Il acheva de lui ouvrir les yeux et de lui découvrir l'excellence et la sainteté de nos mystères. L'ardeur de la foi et de la religion s'alluma si fortement dans ce cœur martial, qu'il se fit apôtre de ses sujets avant d'être chrétien; il rassembla les grands de sa cour, leur remontra la folie et l'extravagance du culte des idoles, et les sollicita de ne plus adorer qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, dans la trinité de ses personnes. Il en fit de même à son armée et sa prédication fut si puissante, que la plupart des Francs voulurent imiter son exemple. Ainsi commença ce royaume de France [575] qui a été pendant tant de siècles l'épée de l'Église et son bouclier. La France ne restera prospère que tant qu'elle restera fidèle à sa mission.

1185. Wenceslas duc de Bohême.

Ce saint duc se voyant en possession de la couronne que son père lui avait laissée, gouverna ses sujets autant par l'exemple de ses vertus que par la force des lois anciennes. Il était le protecteur des orphelins, le refuge des veuves et le père des pauvres. Il abaissait sa dignité jusqu'à porter lui-même sur ses épaules du bois aux nécessiteux que la honte empêchait de découvrir leur misère; ce qu'il faisait pendant l'obscurité de la nuit, tant pour n'être point reconnu que pour épargner la confusion aux personnes à qui il faisait cette charité; il ne dédaignait point d'assister aux enterrements des gens de la moindre condition et même des plus malheureux, auxquels leurs propres parents avaient peine de se trouver. Il employait des

sommes considérables à délivrer les captifs des mains des infidèles, visitait les prisonniers, les assistait de ses conseils, les consolait par ses exhortations et les secourait par ses aumônes. Lorsque quelques criminels étaient condamnés au dernier supplice, son cœur se trouvait tellement attendri de compassion, qu'il pleurait leur mort à chaudes larmes, et il leur aurait volontiers chaque fois accordé leur grâce, s'il n'avait appréhendé de nuire au repos de ses sujets. Quelque élevé qu'il fût au-dessus des autres par sa qualité de prince, il semblait l'oublier et s'en démettre lorsqu'il traitait avec les évêques et les prêtres. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie était incomparable : tout ce qui avait rapport à cet auguste mystère lui inspirait de la vénération, et il se faisait gloire d'y contribuer de tout son pouvoir. Il semait de ses propres mains le blé qui devait servir à faire des hosties, et pressait le vin destiné à l'usage du saint sacrifice. Il tenait aussi à très grand honneur de servir la messe et d'y présenter au prêtre le pain, le vin, l'eau et l'encens. Si ceux qui gouvernent les peuples donnaient toujours de semblables exemples, on verrait partout reflourir la religion, et avec elle toutes les vertus, et la prospérité publique. [576]

1186. Une éducation comme il les faudrait toutes; ses suites.

Le grand saint Jérôme, écrivant à la vierge Eustochie, fille de sainte Paule, fait ainsi l'éloge de cette sainte : « Quand tous les membres de mon corps se changeraient en autant de langues et prendraient autant de voix, je ne pourrais rien dire encore qui fût digne des vertus de la sainte et vénérable Paule. Noble par la naissance, plus noble encore par la sainteté; puissante jadis par ses richesses, plus illustre aujourd'hui par la pauvreté de Jésus-Christ; descendante par Rogat, son père, du célèbre Agamemnon qui prit la fameuse ville de Troie, après dix années de siège, et par Blésille, sa mère, des Scipions et des Gracques, qui sont les plus illustres entre les Romains, à Rome elle préféra Bethléem, et aux palais dorés l'humble toit d'une pauvre habitation. » Paule fut élevée par sa mère dans un esprit d'amour pour la religion, de profonde aversion pour les choses du paganisme et dans la gravité de vie qui convenait à une patricienne et à une chrétienne. Gardée soigneusement à l'ombre du foyer domestique, les cirques et les théâtres ne la virent jamais. Elle passait avec dédain devant ces lieux retentissants des folles joies de la vie païenne, accompagnant, selon l'usage du temps, sa mère aux basiliques et aux fêtes de l'Église, et aussi aux tombeaux des martyrs et aux catacombes. Elle aimait à parcourir ces lieux où s'était cachée si longtemps la foi, maintenant triomphante dans le monde, à vénérer les traces encore récentes de tant de martyrs, à respirer, pour ainsi dire, le parfum qui s'exhalait de leurs tombes, à contempler ces naïves peintures, ces pieux symboles, où aujourd'hui, avec tant d'émotion, nous retrouvons à demi-effacés, les pensées du christianisme primitif et des fidèles persécutés, ces espérances d'immortalité dans la mort, et tout le détail des dogmes du symbole chrétien. Les actes de la charité, en même temps que les pratiques pieuses, eurent leur part dans son éducation religieuse. On jetait dans l'âme de la jeune enfant les germes de cette tendresse pour les malheureux, qui ne tardèrent pas d'arriver chez elle à l'état de passion sublime. [577]

Cette forte éducation morale et chrétienne fut couronnée par la sérieuse et solide culture d'esprit qui était aussi de tradition dans les grandes familles de Rome.

C'étaient là les commencements de cette grande carrière, il faut en dire la fin. Paule fut mariée à un riche Romain, nommé Toxotius, auquel elle donna quatre filles et un fils. Au sein de la fortune et des honneurs, Paule, à 31 ans, devint veuve. Elle chercha dans la pénitence, dans la prière, dans la lecture des Saintes Écritures, dans des aumônes princières, des consolations

à son amère douleur. Dès lors, elle ne trouva à quoi s'attacher dans ce monde qui, même lorsqu'il semble si brillant, est si fragile. Persécutée à Rome par les méchants, elle partit avec Eustochie, sa fille, pour Jérusalem. Elle fonda un monastère à Bethléem, auprès de la crèche du Sauveur. Elle y devint la mère d'une troupe de vierges, dont saint Jérôme était le guide. Il faut lire ce que ce grand docteur a écrit d'elle, pour avoir une idée de ses vertus, de son austérité, de sa générosité envers les pèlerins, de sa bonté à l'égard de ses compagnes, de sa patience dans les plus grandes épreuves, de sa mortification dans les plus douloureuses maladies. Hélas ! Hélas ! répétait-elle souvent, vers la fin de sa vie, que mon exil se prolonge donc. Je voudrais voir se dissoudre cette poussière de mon corps et demeurer avec le Christ ! Qui me donnera les ailes de la colombe et je volerai dans le lieu de l'éternel repos.

Paule, dit saint Jérôme, avait, comme parle l'Apôtre, fourni sa carrière et gardé à Dieu sa foi ; l'heure allait sonner pour elle de recevoir la couronne et de suivre l'agneau partout où il va. Elle avait eu la faim sacrée de la justice, elle allait être rassasiée, et déjà, joyeuse, elle pouvait chanter : *Tout ce que nous avons entendu de la cité du Dieu des vertus, nous allons le voir maintenant.* Elle avait assez pleuré; le moment de l'éternelle joie était venu. Elle avait assez porté le cilice: il était temps de revêtir la robe de gloire et de s'écrier : *Vous avez déchiré le sac de ma pénitence et vous m'avez revêtue d'allégresse.* Elle avait assez mangé son pain comme la cendre, et mêlé sa boisson de ses larmes: il était temps d'aller se nourrir dans l'éternité du pain des anges et de redire à jamais ces [578] paroles : « *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* » Les forces de la malade étaient consumées, et elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle souffrait avec une patience admirable et une céleste sérénité. Cependant le mal faisait des progrès effrayants. Déjà la mort avait glacé les extrémités et une partie de ses membres; seul, un léger battement de son cœur indiquait que Paule respirait encore, mais elle ne respirait que pour Dieu, et on l'entendait murmurer faiblement des versets de ses psaumes favoris : « *Seigneur, j'ai chéri la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des vertus ! J'ai choisi d'être petite dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs.* » L'évêque de Jérusalem et tous les évêques de la Palestine, ainsi qu'un grand nombre de prêtres, de moines et de vierges, étaient accourus pour assister au spectacle de cette sainte mort. Le monastère en était rempli. Paule, toute absorbée en Dieu, n'entendait, ne voyait rien autour d'elle ; on s'apercevait seulement, au léger frémissement de ses lèvres, qu'elle continuait à s'entretenir doucement avec Dieu. On lui lit quelques questions; elle ne répondit pas. Jérôme alors, s'approchant d'elle, lui demanda pourquoi elle se taisait et si elle avait quelque peine. Elle lui répondit en langue grecque : « Oh! Non, ni peine ni regret. Je sens au contraire une paix immense. » Après ces paroles, elle demeura de nouveau dans son silence. Son doigt, qu'elle tenait constamment sur ses lèvres, ne cessait d'y tracer le signe de la croix. Enfin l'agonie commença, la respiration devint âpre et pénible, et tout à coup on la vit ouvrir les yeux; du milieu des ombres de la mort, une clarté soudaine, dernier reflet de l'âme sur ce corps qu'elle allait quitter, brilla sur son visage, et son regard parut se fixer comme sur une apparition céleste : C'en était une en effet. On comprit à sa réponse que Notre-Seigneur l'appelait à lui; car on l'entendit s'écrier toute joyeuse : *Les fleurs se sont montrées sur notre terre, le temps de les cueillir est venu; et encore : Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants.* Elle expira avec ces paroles. C'était le 26 janvier de l'an 404, sous le sixième consulat de l'empereur Honorius. [579] Paule avait vécu cinquante-six ans huit mois et vingt et un jours, dont cinq ans à Rome après son veuvage, dans la sainte profession de la vie religieuse, et vingt

ans à Bethléem, près de la crèche où naquit le Fils de Dieu. Une forte éducation chrétienne prépare de grandes vertus et la mort des prédestinés. Élevée d'une manière mondaine, Paule n'eût été qu'une patricienne oubliée aujourd'hui de tous, tandis qu'elle vit dans la mémoire de tous les gens de bien, et l'Église l'a placée sur les autels.

1187. Philippe Béniti de Florence.

Philippe, après avoir étudié les lettres dans son pays, vint à Paris étudier la médecine. L'université de Padoue l'honora du bonnet de docteur. De retour dans son pays, une révélation céleste lui fit connaître qu'il devait entrer dans l'ordre des Servites de Marie. Il obéit, mais il cacha avec soin les études qu'il avait faites, afin d'être admis comme convers.

Il s'appliquait avec une diligence admirable aux plus humbles emplois; mais dans un voyage qu'il fit en compagnie de deux religieux dominicains, il laissa voir en conversant avec eux la science et la sagesse dont il était plein, de telle sorte que ces bons religieux crurent devoir révéler ce trésor à ses supérieurs. Ceux-ci lui ordonnèrent de recevoir le sacerdoce. Il obéit en tremblant. Bientôt après il fut nommé malgré lui supérieur de tout l'ordre. Le don des miracles qu'il avait à un haut degré porta les cardinaux réunis à Viterbe à le donner pour successeur au Pape Clément IV. Il fut si épouvanté de ce projet qu'il s'enfuit avec deux de ses religieux sur les montagnes de Sienne et s'y tint caché dans les cavernes jusqu'à ce que le conclave eût donné un autre pasteur à l'Église.

Après avoir prêché en France, dans les Pays-Bas et en Allemagne les gloires de la Mère de Dieu, et répandu partout son ordre, il tomba malade. Il se fit apporter le viatique, et à la vue de l'hostie il s'écria avec des transports d'amour : C'est vous, ô mon Seigneur, en qui j'ai cru; c'est vous que j'ai prêché, que j'ai cherché, que j'ai aimé. Puis il resta trois jours encore comme mort; mais s'étant réveillé de cette léthargie : Apportez-moi, dit-il, mon livre. [580]

On ne savait de quel livre il voulait parler, il fit comprendre que c'était son crucifix qu'il avait étudié toute sa vie, et dans les embrassements duquel il voulait mourir. Il le baisa plusieurs fois, et raconta à ses enfants les biens inestimables qu'il avait reçus du crucifix. Puis récitant le psaume *In te Domine speravi*, il expira à ces mots : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. À ce moment on entendit une voix qui disait : « Courage, bon et fidèle serviteur; parce que tu as bien conduit la famille de la Vierge, entre dans la joie de ton Seigneur. » O crucifix qui fais les délices des saints, je te presserai sur mon cœur à la vie et à la mort.

1188. Aimons la vie retirée.

Saint Euchère raconte qu'un homme désireux de parvenir à une plus haute perfection se rendit auprès d'un grand serviteur de Dieu et le pria de lui apprendre en quel lieu il pourrait trouver le Seigneur. Le saint homme, en entendant ces paroles, lui dit : Venez avec moi, et le prenant par la main, il le conduisit dans un lointain désert où aucune créature humaine ne faisait son habitation. Arrivé là : Voici, dit-il, le lieu où Dieu se trouve, et tournant le dos il laissa cet homme dans cette solitude. Si donc quelqu'un veut s'entretenir avec Dieu pendant la journée, il sait où on peut le trouver et il ira l'y chercher.

1189. Une dame vaniteuse.

On lit dans la vie de saint Thomas de Cantorbéry, qu'une dame, jalouse d'avoir de beaux yeux, pour s'embellir et paraître plus aimable, fit vœu d'aller pieds nus au tombeau du saint pour obtenir par son intercession une grâce aussi futile. Elle accomplit son vœu, se prosterna devant ce tombeau, exposa l'objet de sa demande. Mais quoi ? S'étant relevée après avoir terminé sa prière, elle se trouva aveugle et il fallut un très grand nombre d'autres prières pour

recouvrer l'usage de la vue comme elle en jouissait avant de s'agenouiller devant le tombeau du saint martyr. Juste châtement d'une demande si vaine. Hélas ! que de fois on fait des neuvaines, des pèlerinages pour demander des faveurs temporelles qui, si elles nous étaient accordées, seraient funestes à [581] notre salut ; et on ne songe pas à demander la contrition de ses péchés.

1190. Alexandre le Grand à Jérusalem.

À la nouvelle qu'Alexandre s'avancait sur la ville sainte, le grand-prêtre Jaddus fut saisi de frayeur. Il ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du Ciel. Une vision divine le rassura la nuit suivante. Il commanda et les rues furent jonchées de fleurs, et les portes de la ville s'ouvrirent et le peuple, vêtu de blanc comme aux jours des grandes fêtes, s'avança dans une pompe religieuse suivi des prêtres dans leurs ornements sacrés, et enfin du grand-prêtre dans son majestueux costume, sa tiare sur la tête, avec une lame d'or où était gravé le nom de l'Éternel. À la vue de cette sainte pompe, Alexandre fut étonné d'abord, mais quand il aperçut le grand-prêtre avec le nom de Dieu sur le front, il s'approcha tout seul, adora le Nom, et le premier salua le grand-prêtre. Les Juifs poussaient des acclamations de joie, les étrangers étaient stupéfaits. Parménion, un des généraux d'Alexandre, lui demanda comment lui, qu'adoraient tous les autres, il adorait maintenant le grand-prêtre des Juifs. Alexandre répondit : Je n'ai pas adoré le grand-prêtre, mais j'ai honoré le Dieu dont il est le pontife. Lorsque j'étais encore en Macédoine, et que je délibérais comment je pourrais conquérir l'Asie, il m'apparut en songe avec ce même habit, m'exhorta de ne rien craindre, me dit de passer hardiment l'Hellespont, et m'assura qu'il serait à la tête de mon armée et me ferait conquérir l'empire des Perses. C'est pourquoi, n'ayant jamais auparavant vu personne qui fut revêtu d'un habit semblable, je ne puis douter que ce ne soit par la conduite de Dieu, que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi je vaincrai Darius, détruirai l'empire des Perses, et réussirai en tout comme je le désire.

Ayant ainsi parlé, il présenta amicalement la main au pontife et aux prêtres, s'avança au milieu d'eux à Jérusalem et au temple, où il offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand-prêtre lui dit qu'il devait faire. Le pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, ajoutant qu'il ne doutait point que ce fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit assembler le lendemain tout le peuple, et lui commanda de dire quelles grâces ils désiraient recevoir. Le pontife l'ayant supplié qu'il leur fût permis de vivre selon les lois de leurs pères, et qu'ils fussent exempts de tribut la septième année ou l'année sabbatique, il le leur accorda.

Alexandre le Grand respecte un prêtre juif, qui n'offrait à Dieu que le sang des boucs et des taureaux; que les chrétiens apprennent de là à respecter les prêtres de la loi nouvelle qui offrent le sang de Jésus-Christ.

1191. Le Comte Boniface.

Ce général romain était gouverneur de l'Afrique qui, sous ses ordres, était paisible et heureuse. Il faisait trembler les barbares voisins, qui n'osaient plus sortir de leurs montagnes pour venir insulter la province. Tantôt à la tête d'une armée, tantôt avec une petite troupe, il les avait toujours terrassés ; il avait même tué plusieurs de leurs chefs en combat singulier. Aussi fidèle que brave, à la mort d'Honorius et pendant l'usurpation de Jean, il avait conservé l'Afrique à la princesse Placidie et au jeune Valentinien. Aussi pieux que fidèle, il avait résolu, après la mort de sa femme, de quitter les armes et même d'embrasser la vie monastique. Mais saint Augustin et saint Alipius l'en détournèrent, croyant qu'en demeurant dans le monde, il serait

plus utile à l'état et à l'Église. Ce qui achevait le bonheur de l'empire c'est qu'Aetius, après Boniface le plus puissant des capitaines romains, était son ami, son élève, autrement sa créature. On pouvait tout espérer de la bonne intelligence de ces deux généraux. Envoyé en ambassade auprès du roi des Vandales, en Espagne, Boniface s'en acquitta si bien qu'en récompense de ses services, l'impératrice Placidie le fit nommer capitaine des gardes.

Mais dans ce voyage il était devenu éperdument amoureux d'une fille très riche et alliée au roi des Vandales; il l'épousa, quoiqu'il eût résolu précédemment de garder la continence. Elle était arienne, mais elle se fit catholique par ambition de cette alliance ; son cœur resta toujours attaché à l'hérésie. Boniface [583] lui-même, oubliant toute sa vertu, se livra par la suite au désordre. D'un autre côté ses richesses, ses dignités et cette puissante alliance, excitèrent l'envie de ses rivaux.

Aetius, qu'il croyait son ami, le fit tomber dans la disgrâce de l'impératrice qui envoya une armée contre lui. Alors Boniface députa un exprès à Genséric, roi des Vandales, et lui offre de partager l'Afrique avec lui. Genséric accepte et quitte l'Espagne à la tête d'une armée de 80.000 hommes. Saint Augustin écrit à Boniface une lettre touchante pour le ramener au devoir. L'impératrice elle-même, reconnaissant qu'elle avait été trompée à son sujet, lui rend ses bonnes grâces. Boniface, touché, fait le possible pour persuader aux Vandales de retourner en Espagne ; mais ils mettent toute l'Afrique à feu et à sang.

Ils assiègent Hippone dont saint Augustin était Évêque, et le saint Docteur meurt de chagrin pendant le siège. C'est de là que date la ruine de l'Église d'Afrique jusque-là si florissante. Si le comte Boniface avait exécuté son dessein de se faire religieux, ces grands malheurs eussent probablement été épargnés à l'Afrique. Qu'on y regarde donc de-près avant de dissuader une âme d'entrer en religion, sous prétexte qu'elle fera plus de bien dans le monde. Une vocation sainte à laquelle on est infidèle peut attirer les plus grands maux.

1192. La justice.

Nicéphore nous dit, au sujet de l'empereur Trajan, qu'il était si passionné pour la justice, qu'une fois, ayant tiré son épée du fourreau en présence de tout le peuple, il la remit au préfet de Rome en lui disant : Si je n'observe pas la justice dans le gouvernement de mon empire, servez-vous de ce fer pour m'en percer et me donner la mort; mais, si je me comporte en prince équitable et ami de la justice, servez-vous de ce glaive pour me défendre.

Mais ce que nous apprend Valère Maxime, au sujet du roi Séleucus, est encore plus frappant. Ce prince avait porté une loi inviolable pour punir les coupables d'adultère. En vertu de cette loi, ceux dont un pareil crime était avéré, devaient avoir les yeux crevés.

Son fils, qu'il aimait tendrement, se rendit coupable [584] de ce forfait; et Séleucus, sur le champ, sans écouter la voix du sang et les affections de son cœur paternel, le condamna à cette peine atroce qu'il avait décrétée contre tous les coupables, sans distinction. Tout le peuple, poussé par l'amour qu'il avait pour ce jeune prince et par le respect et l'estime dont il était rempli pour le père, demanda grâce pour le coupable. Cependant Séleucus, écoutant plutôt la voix des lois et de la justice, que les prières de son peuple, persista dans l'arrêt qu'il avait prononcé. Enfin, vaincu par les cris et les supplications de son peuple, il songea aux moyens qu'il pourrait prendre pour satisfaire à la loi et pour ne point priver son fils de ses deux yeux.

Il ordonna qu'on lui arrachât un œil à lui-même et un autre à son fils, et par cet accommodement, entre la justice et la rigueur, il se conduisit en père indulgent et en législateur

juste. Malheur aux nations, malheur aux familles d'où la justice est absente, et où le mal reste impuni.

1193. Ne soyons pas avarés.

Libertinus, abbé du monastère de Fondi, voyageant pour les affaires de son couvent, fut rencontré par les soldats de Totila, roi des Goths, qui le firent descendre de cheval et lui enlevèrent avec violence sa monture. Cette perte, non seulement ne causa aucun trouble à ce digne serviteur de Dieu, mais il n'en éprouva aucune affliction; et, se tournant vers les soldats spoliateurs, il leur dit avec un visage tranquille et un front serein : Prenez encore le fouet dont vous avez besoin pour le conduire. Les soldats, grandement étonnés de ce sang-froid, lui offrirent de lui rendre son cheval.

1194. Un chancelier d'Angleterre à la messe.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, savait, d'après le respect qu'il portait lui-même à son roi, lorsqu'il était en sa présence, qu'il en devait encore un bien plus grand à son Dieu, lorsqu'il assistait aux sacrifices de nos saints autels. C'est avec un respect profond, qu'il assistait tous les jours à la messe. Un jour, pendant qu'il l'entendait, il fut appelé à l'audience du roi, qui désirait s'entretenir [585] avec lui d'affaires très importantes. En recevant un tel avis, tout autre courtisan aurait tourné le dos à l'autel et aurait volé auprès de son souverain. Mais Morus ne se dérangea pas. Arrive un second messenger; mais le chancelier reste constamment devant l'autel. Une troisième fois arrivent d'autres messagers qui le pressent de laisser là le saint sacrifice, et de se rendre dans l'appartement où le roi l'attend. Thomas leur répondit : Dites au roi que je fais ma cour en ce moment à un Maître plus grand que lui, et je dois d'abord accomplir cet acte d'hommage envers sa majesté. Ils sont loin de ces sentiments, ceux dont la Vierge a dit à la Salette, qu'ils ne vont à, la, messe que pour se moquer de la religion.

1195. Sauvez-moi Adonis.

Un peintre de l'antiquité avait fait un tableau d'Adonis qu'il estimait un chef-d'œuvre. Or, un jour, le feu ayant pris à sa maison, dès qu'il s'en aperçut, il se mit à crier à ses gens : Sauvez-moi Adonis. Un peintre divin a fait une image de lui-même. Il l'a faite incomparable. Cette image c'est notre âme. Sauvez-la.

1196. Une clochette qui sonne toujours.

Surius, dans la vie de saint Médard, rapporte le trait suivant : Un habitant de la campagne vint à ce saint une vache qui portait au cou une clochette ; il la fit entrer dans son étable et ferma la porte à clef, afin de l'y tenir cachée. Mais qu'arriva-t-il ? La clochette ne cessait de résonner, quoique l'animal se tînt en repos. Alors le paysan voleur, craignant d'être découvert, détacha du cou de la vache la sonnette et la mit par terre, mais elle ne cessait pas de résonner.

Il s'avisait de la remplir de foin, elle sonnait toujours ; il se décida à la placer dans une boîte, mais le bruit ne discontinuait pas ; enfin ce villageois, épouvanté de ce prodige si manifeste, reconduisit l'animal à saint Médard et dès lors la clochette ne résonna plus. La même chose arrive à ceux qui touchent au bien d'autrui. La justice, pareille à une clochette importune, résonne toujours au fond de leur cœur, en faisant entendre ces paroles d'un précepte rigoureux : *Tu ne retiendras pas le bien d'autrui.* [586]

Le coupable, pour se délivrer des importunités d'une réclame intérieure, se confesse : il y revient à diverses reprises, mais tant qu'il n'en vient pas à la restitution, la justice, offensée de tant de retards, persiste à faire retentir au fond de la conscience de cet homme ce refrain inévitable : *Tu ne retiendras pas le bien d'autrui.* La justice ne se donne aucun repos jusqu'à ce

que le bien mal acquis soit retourné dans les mains de son propriétaire ; elle ne laisse goûter au coupable aucune tranquillité.

1197. Un fleuve de paroles, une goutte d'esprit.

Chez les païens eux-mêmes on regardait comme honteux et digne de blâme, de parler sans aucune retenue et avec peu de sagesse. C'est ainsi, qu'on lit au sujet d'un certain Anasimon, grand parleur, mais très inconsideré dans son langage, qu'ayant un jour commencé un discours en présence de personnes graves et sensées, Théocrite de Chio se leva en s'écriant : « Voici un fleuve de paroles et une goutte d'esprit. »

C'était là une censure bien piquante dont dut beaucoup rougir celui qui en était l'objet.

Afin donc, de ne pas mériter une semblable humiliation, tâchons de suivre le conseil du Saint-Esprit. Posons, sur nos lèvres, une balance qui nous serve à peser nos paroles avant de les proférer. Mettons-y pareillement un frein qui fasse rentrer celles qui ne doivent pas sortir, c'est-à-dire, usons de beaucoup de circonspection dans nos discours, si nous voulons que notre langue ne prenne pas trop de liberté-

1198. La terre est dans la désolation, parce que personne ne réfléchit.

La sœur Marie Bonaventure, religieuse dans le célèbre monastère de Torre de Specchi, avait reçu de Dieu toutes les qualités qui peuvent illustrer une personne, je dirais une grande dame qu'elle était, plutôt qu'une excellente religieuse, telle qu'on l'a connue. Car à la noblesse de son origine, à sa grande beauté, à la vivacité de son esprit, à l'affabilité de ses manières et à la sublimité de son génie, elle unissait la science qu'elle avait acquise en se livrant à l'étude des belles lettres. Mais quoi? En ne joignant pas à [587] des dons si précieux ce qui appartient plus promptement à une religieuse cloîtrée, je veux dire la retraite, la dévotion, l'amour de la prière, l'exactitude aux observances monastiques, tous les avantages dont nous venons de parler n'avaient aucun prix, comme des bijoux qui ne seraient pas accompagnés de l'émail qu'on y ajuste. Cependant ses compagnes du monastère ayant voulu se mettre en retraite pendant quelques jours pour méditer sur les vérités de la foi, en suivant les exercices spirituels de saint Ignace, la sœur Bonaventure, qui ne goûtait pas du tout de tels exercices spirituels, se mit à les railler en leur tenant ces propos frivoles : Retirez-vous dans la solitude, partez pour le désert. Pour moi, c'est assez de m'être faite religieuse, je ne veux pas me faire anachorète. Faites-vous toutes des saintes ; allez-vous mettre en extase, vous qui êtes toutes d'une nature spirituelle; pour moi je suis d'une nature corporelle, je veux rester sur la terre livrée à mes occupations habituelles. Malgré toutes ces plaisanteries, elle alla pourtant, par une inspiration de Dieu, à la première méditation de cette retraite.

On y méditait sur la fin pour laquelle l'homme a été créé de Dieu. La sœur Marie Bonaventure appliqua toute l'attention de son esprit pénétrant à la considération de cette grande maxime. L'impression qu'elle en reçut fut si profonde, qu'aussitôt, allant se prosterner aux pieds de son directeur, elle lui adressa ces quelques paroles pleines d'un grand sens qui compense leur brièveté : « Mon père, il ne m'appartient plus de traiter familièrement avec Dieu, je viens de découvrir ce que Dieu déteste en moi et ce qu'il veut de moi. Je veux me rendre sainte. Je n'ai pas dit assez, je veux devenir une grande sainte, et je veux que cela se fasse promptement. » Elle allait ajouter d'autres paroles, mais elle fut obligée de donner un libre cours à ses larmes. Sa langue cessa donc de parler, mais ses actions furent désormais toute son éloquence, et s'étant retirée dans sa cellule, elle écrivit et déposa au pied de son crucifix une donation totale de son être sans exception. Puis elle se dépouilla de tout ce dont elle s'était parée pour satisfaire sa

vanité, elle enleva de sa cellule tout ce qui lui sembla superflu, et elle se livra à un genre de [588] vie toute retirée, pieuse et mortifiée : elle y persévéra jusqu'à sa dernière heure. Or, je le demande, avant cette méditation elle savait parfaitement que l'homme a été uniquement créé de Dieu pour servir son créateur; qui pourra révoquer en doute cette vérité? Elle est enseignée à tout enfant qui est à peine en jouissance de l'usage de sa raison.

Pourquoi donc cette vérité capitale avait-elle été impuissante pendant un si grand nombre d'années à réveiller cette religieuse de sa funeste tiédeur ? Pourquoi n'a vait-elle pas réussi à la faire entrer dans la voie de la spiritualité ? Chacun en connaîtra facilement la cause. C'est parce que cette religieuse n'avait jamais auparavant réfléchi sérieusement sur cette vérité et ne l'avait pas du tout méditée. Ainsi donc, si les hommes du monde voulaient se donner la peine de réfléchir chaque jour sur quelque'une de ces grandes vérités auxquelles ils attachent la ferme conviction de leur esprit, on ne verrait pas régner parmi eux une licence de vie telle qu'on doit la déplorer, ni une aussi grande corruption de mœurs. Il s'ensuit donc, je ne saurais trop le redire avec vérité, que la désolation spirituelle qui envahit presque le monde entier, n'a d'autre source que le défaut de méditation.

1199. Désir de Dieu.

Sainte Catherine de Gênes se reprochait son désir de la mort pour s'unir à Dieu. Elle s'écriait : « Amour, je ne veux que vous, et même à la façon qu'il vous plaît; mais au moins si vous ne voulez pas que je meure encore, ni même que je désire mourir, laissez- moi aller voir mourir et ensevelir les autres, afin que je les voie sur le point de jouir du grand bien que vous me différez! » Et la fille des doges se consacre à soigner les malades et à ensevelir les morts dans les hôpitaux.

1200. B. Pierre de Luxembourg.

Issu du sang royal, ce saint évêque de Metz fit de son vivant plus de quatre mille miracles. À son lit de mort, il fit appeler tous ses serviteurs, il leur demanda s'ils étaient contents dans sa maison, puis il leur demanda pardon de ce qu'il ne les avait pas [589] appelés ses frères; et il en fit sur le champ une rude pénitence, les obligeant à lui donner chacun un coup de discipline.

1201. Un musulman converti qui devient un illustre martyr.

Gondisalve Vescio, homme d'un esprit élevé, maure de nation et musulman de religion, ayant reconnu la fausseté de sa croyance, embrassa la foi de Jésus - Christ. Par la suite, ayant fait un voyage sur mer, il lui arriva de tomber entre les mains des Mahométans, qui le firent esclave. Ces fanatiques, irrités contre lui de ce qu'il avait abandonné l'impie superstition de Mahomet, formèrent la résolution d'en tirer vengeance en lui faisant endurer les plus cruels tourments que leur rage naturelle pût leur suggérer, pour réparer l'injure que Gondisalve, disaient-ils, avait faite à leur religion. Ils lui firent souffrir un double martyr : une fois avec son fils, et une autre fois en exerçant leur fureur sur lui seul. Ils amenèrent devant lui son innocent enfant, et sous ses yeux, ils le mirent en pièces. Mais Gondisalve, en méditant les tourments endurés par Jésus-Christ, y avait puisé une force invincible. Non seulement la vue des tourments infligés à cet enfant, ne fut pas capable de l'ébranler, ce qui était pour un père le spectacle le plus déchirant, mais encore ce souvenir de la passion de Notre-Seigneur lui donna la force d'encourager son enfant à tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Après avoir sacrifié le jeune enfant, les barbares eurent à s'occuper d'ôter au père le reste de la vie qu'il conservait encore. Us l'attachèrent à un poteau et le flagellèrent si impitoyablement, que sa chair tombait en lambeaux, et que tout son corps n'était qu'une horrible plaie. Puis ils passèrent deux jours

entiers à lui déchiqueter peu à peu la chair jusqu'aux os, afin que sa mort fut lente; ou, pour mieux dire, afin qu'il souffrît la mort plusieurs fois, avant de mourir. Pendant ces tortures, l'invincible martyr, ne cessait d'invoquer le doux nom de Jésus, et protestait qu'il ne pouvait lui arriver une mort plus glorieuse, que celle qu'il endurait dans de si affreux supplices, par amour pour son divin Rédemp-[590]-teur. Enfin ces barbares, n'ayant plus la patience d'entendre plus longtemps répéter ce saint nom, si odieux pour leurs oreilles, lui arrachèrent la langue. Alors, forcé de garder le silence, le martyr exprimait par ses gestes et par ses regards qu'il élevait vers le ciel les sentiments de son cœur. C'est ainsi que ce héros chrétien rendit son âme fortunée à ce Dieu dont la passion avait été constamment présente à sa pensée. Ah! Si nous songions à N.-S. mort pour nous, toutes les souffrances nous sembleraient douces.

1202. L'école de Pythagore.

Les païens eux-mêmes avaient compris qu'une éducation vigoureuse seule donnait à la patrie des citoyens utiles. Quand Pythagore, un de leurs philosophes, fut de retour de ses longs voyages, il fonda à Crotona une école de philosophie.

Pour y être reçu, il fallait subir des épreuves longues et variées. Ces épreuves embrassaient à la fois et le régime du boire et du manger, et les vêtements, et le sommeil, et les exercices corporels; tout tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire supporter les privations et vaincre la douleur, à façonner l'esprit aux habitudes de la méditation. Les postulants devaient garder le silence pendant deux, trois ou cinq ans, selon qu'ils étaient plus ou moins enclins à parler. C'est alors seulement qu'ils étaient initiés à la doctrine secrète; car il y avait une doctrine publique pour l'universalité des auditeurs. Ce qu'il y avait de mystérieux ne se confiait que sous le serment du secret le plus inviolable. Tous ses disciples mettaient leurs biens en commun; ils habitaient tous ensemble dans un vaste édifice, et y suivaient, pendant la journée, une règle dont l'austérité était tempérée par quelques arts d'agrément. La frugalité de leurs repas n'admettait ni la viande, ni le poisson: le vin était interdit aux contemplatifs; tous étaient vêtus d'une tunique blanche; les cérémonies religieuses et les sacrifices se mêlaient aux travaux de l'étude.

La conduite de Pythagore est une grande leçon pour ceux qui seraient tentés de mettre une certaine mollesse dans la formation des enfants. [591]

1203. La bonté de Marie.

Une des plus touchantes preuves de la tendresse de notre Mère du ciel, c'est l'apparition de la Salette. Le 19 septembre 1846, la Vierge se fait voir sur une montagne des Alpes à deux petits bergers, Maximin Giraud et Mélanie Calvat. Elle est assise sur une pierre, la tête dans ses mains et les coudes appuyés sur les genoux, elle pleure parce que Jésus, dont elle porte l'image sur sa poitrine, n'est pas aimé, et parce que les hommes, en l'offensant, attirent sur eux la colère divine.

Elle se lève ensuite, appelle à elle les petits bergers qui tremblent et leur dit : *Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. (Voir n° 1215.) Depuis le temps que je souffre pour vous autres. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargé de prier sans cesse pour vous. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous.* Elle reproche aux hommes leurs crimes; elle leur annonce les châtiments qui les menacent; elle leur promet la bénédiction de Dieu, s'ils se convertissent. Mais *tout le temps qu'elle a parlé*, a dit la petite bergère, *elle n'a cessé de pleurer, j'ai bien vu couler ses larmes.* Quel cœur de mère; et qui ne recourrait avec confiance à celle qui prie sans cesse pour nous, et est toute puissante sur le cœur de son Fils!

1204. La chasteté.

« L'Église est chaste, a dit Lacordaire, elle engendre la chasteté et il n'y a pas de mœurs sans la chasteté. C'est la chasteté qui fait les familles, les races royales, le génie, les grands et forts peuples. Là où cette vertu n'est pas, il n'y a que de la boue dans un tombeau. Ah ! S'il y a ici des hommes qui ne soient pas mes frères par la foi, je ne veux qu'invoquer leur conscience, je leur demanderai : Êtes-vous chastes ? Comment croiriez-vous, si vous n'êtes pas chastes ? La chasteté est la sœur aînée de la vérité ; soyez chastes pendant un an, et je répons de vous devant Dieu. C'est parce que nous possédons cette vertu que nous sommes forts, et ils savent bien [592] ce qu'ils font, ceux qui attaquent le célibat ecclésiastique, cette auréole du sacerdoce chrétien. Les sectes hérétiques l'ont abolie parmi elles ; c'est le thermomètre de l'hérésie, à chaque degré de l'erreur correspond un degré, sinon de mépris, du moins de diminution de cette céleste vertu. »

1205. Un ver changé en perle.

Saint Dominique dirigeait une sainte femme nommée Bonne, atteinte d'un cancer qui lui rongea la poitrine. Cette âme généreuse endurait non seulement avec patience, mais même avec une grande joie ses horribles souffrances. Un jour que le saint, assisté de quelques-uns de ses disciples, venait de lui donner la communion, un des vers qui rongeaient la plaie de la malade vint à tomber à terre. Dominique le prit dans sa main, et il se trouva changé en une pierre précieuse. C'est qu'en effet les croix de cette vie supportées avec esprit de foi se convertiront en pierres précieuses qui formeront notre couronne dans le ciel.

1206. Les Iles Baléares.

On appelait autrefois Baléares les îles que l'on nomme aujourd'hui Majorque et Minorque, parce que les habitants étaient très habiles à tirer de l'arc. Et les historiens nous apprennent que cette adresse venait de l'exercice auquel on appliquait les enfants presque dès le berceau. Quand un enfant demandait du pain, sa mère lui mettait un arc et une flèche dans la main et il fallait pour avoir un morceau de pain qu'il l'atteignît avec sa flèche. Ah ! Si les parents habitaient de bonne heure leurs enfants à prier avant le repas, avant le repos, à faire l'aumône, à obéir, à aimer la pureté !...

1207. Un volcan en éruption.

Aristote, un philosophe païen, rapporte qu'un volcan, faisant éruption, et répandant au loin dans la campagne des torrents de soufre et de charbons ardents, tous les peuples du voisinage prirent la fuite pour sauver leur vie. Un bon vieillard courait avec les autres ; mais ne pouvant aller vite à cause du poids des années, et sentant qu'il allait être en-[593]-glouti, il appela son fils qui courait plus loin avec les plus agiles. Le fils accourt aussitôt, il prend son père sur ses épaules, et comme cette charge appesantissait sa marche, il se trouve avec son père au milieu de la lave brûlante qui, par une permission du ciel, se divise pour ne pas les atteindre, pendant qu'elle engloutit et consume ceux qui couraient devant eux. Dieu bénit la piété filiale.

1208. Un signe du temps.

« Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle, a écrit Lacordaire, est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste, non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination ou aux sens. La France est inondée chaque jour de pages médiocres par le style et nulles par le fond qu'un homme ne peut lire sans mépris pour

lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui, néanmoins, trouvent un peuple d'adorateurs. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère. Là où la raison n'est plus soutenue par les livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs de l'intelligence... la foule n'est jamais grande par elle-même; elle ne l'est que par une émanation d'en-haut. Quand elle se retire du ciel, elle ne rencontre sous ses pieds que la terre. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible, comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ. »

1209. Une leçon de saint Dorothee.

Saint Dorothee rapporte que la première leçon qu'il donna à son disciple chéri Dosithée, ce fut de graver en lettres d'or au fond de son âme ces belles paroles : Que Dieu ne sorte jamais de l'intérieur de votre cœur; pensez toujours qu'il est sous vos yeux, et que vous êtes présent devant lui. Dosithée se conforma à cette bonne leçon; et en tout temps, soit en marchant, soit en mangeant, soit en se livrant au travail des mains, [594] il avait continuellement sous les yeux de son esprit la présence de Dieu. Au milieu même des maladies très graves dont il fut affligé dans le monastère, il ne perdit jamais de vue cette divine présence. Par ce moyen, Dosithée, de soldat licencieux, de jeune homme débauché, perdu de vice et esclave des vanités mondaines, devint, dans l'espace assez court de cinq années qu'il passa dans le cloître, un moine parfait. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, on le vit, rayonnant de gloire, assis dans le ciel, au milieu des plus illustres anachorètes. Tant est bien fondé sur la vérité, ce que dit saint Grégoire, que ce moyen, pratiqué avec persévérance et sans interruption, peut presque suffire à nous rendre parfaits.

1210. Ayons de grands désirs.

Un jour le grand patriarche saint François, se trouvant tout enflammé d'une sainte ardeur, se tenait disposé à recevoir toute sorte d'affront ou de mépris, avec sa patience héroïque et sa mansuétude habituelle. Au moment donc où il conversait avec le frère Léon, son compagnon, il commença à lui dire avec un sentiment de ferveur tout particulier : Écoute, frère Léon, si nous arrivions au couvent de Sainte-Marie-des-Anges harassés de fatigue, après une longue marche, trempés d'eau de pluie, couverts de boue, mourants de froid, et que frappant à la porte le frère portier sortît tout en colère et nous dit : Qui êtes-vous? et que nous lui répondissions que nous sommes des frères mineurs; si ce portier nous répliquait : Vous n'êtes pas des nôtres, vous m'avez l'air de brigands et de coureurs de routes qui vagabondez par le monde pour dérober les aumônes auxquelles les pauvres ont droit; et puis, s'il nous fermait la porte au nez, nous laissant geler de froid, exposés aux intempéries de l'air glacial, sans vouloir nous accorder la moindre assistance ; eh bien, si dans un cas de ce genre nous supportions tout cela avec joie pour l'amour de Dieu, ce serait bien là, mon frère, éprouver une allégresse parfaite. Saint François voulait expliquer, par cette supposition, en quoi consiste la longanimité héroïque qui n'est autre chose qu'une joie parfaite au milieu des outrages. Le saint se représentait ensuite quelques circonstances où l'on [595] serait exposé à quelque mépris encore plus poignant. Il se reprit donc à dire : Si, contraints par la nécessité, nous nous mettions encore à frapper à la porte, et que le portier sortît furieux de cette obstination et nous dit : Misérable engeance, coureurs insolents, importuns et indiscrets, retirez-vous sur-le-champ; allez à l'hôpital, il n'y a pas ici de retraite possible pour vous. Eh bien! Frère Léon, si nous souffrions avec jubilation ces outrages, en les pardonnant du fond de notre cœur, ce serait là une allégresse d'une admirable perfection. Puis encore, si la nuit approchait et si, nous trouvant dans un état de complète détresse, nous

nous décidions à frapper de nouveau et à demander un peu de soulagement pour l'amour de Dieu, les yeux baignés de larmes, et que le portier sortît armé d'un bâton, se mit à nous battre, en nous chargeant de mille insultes, et qu'il nous traînât dans la fange, eh bien! Frère Léon, si nous supportions tout cela avec jubilation, ce serait là encore une allégresse parfaitement pleine.

On doit remarquer dans ce trait de saint François que ce patriarche de l'ordre séraphique, en se disposant à cette héroïque longanimité ainsi que son compagnon, dans un mouvement d'ardeur spirituelle, ne disait pas en général: Je veux endurer avec allégresse tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux et d'outrageant, mais qu'il descend aux cas particuliers; qu'il pense même; aux incidents les plus minutieux; car c'est ainsi que les bons désirs et les saintes résolutions, quand on les conçoit sous cet aspect, produisent les excellents effets qu'on se propose et procurent une joie ineffable. Il nous importe donc de formuler d'une semblable manière les résolutions de nos méditations.

1211. Prions pour nos frères.

Henri, frère du roi de France, se rendit un jour au monastère de Clairvaux, pour traiter avec saint Bernard d'une affaire temporelle. A peine, eut-il pénétré dans cette sainte demeure, qu'en voyant le calme qui régnait dans cette solitude, la joie franche qui brillait sur le visage de ces moines, en entendant les saintes conversations, les paroles empreintes d'amabilité qui sortaient de la bouche de saint Ber-[596]-nard et de ses compagnons, il se sentit intérieurement si touché, que saisi d'un profond mépris pour les pompes de la cour, pour les magnificences des palais, pour les honneurs rendus à la royale puissance, qu'il demanda sur-le-champ l'habit de moine et s'en revêtit. À la vue d'un changement si imprévu et si étrange, tous les seigneurs qui accompagnaient le prince furent saisis d'une agitation inexprimable; et comme si leur maître eût rendu le dernier soupir, ils se mirent à pousser des sanglots et des cris. Parmi ces courtisans se trouvait un Parisien nommé André qui, ayant perdu l'esprit par la véhémence de sa douleur, se livrait à des actes de frénésie furibonde, traitait son maître de fou, d'insensé, d'homme ivre, et ne lui épargnait aucune sorte d'injures et de malédictions. Henri, voyant cet homme en proie à une plus grande agitation que les autres, pria saint Bernard de vouloir bien obtenir de Dieu la conversion de ce malheureux. N'en doutez pas, dit saint Bernard, celui-ci va bientôt grossir le nombre de nos religieux; et comme le saint répétait ces mêmes paroles en présence d'André, celui-ci, frémissant de rage et d'indignation contre saint Bernard, se disait en lui-même, comme il le raconta par la suite: « Je vois à présent, Bernard, que tu n'es pas un prophète, mais bien un séducteur; car je suis très certain, que je ne prendrai jamais ton froc monacal, comme tu le dis. » André sortit du monastère en priant le ciel d'abîmer cette maison, et de lancer ses foudres et les traits de sa fureur sur les moines qui l'habitaient. Peut-on rencontrer une âme moins disposée que celle-ci à recevoir la grâce de la vocation pour rentrer dans ce saint Ordre? Cela n'est pas possible, assurément. Que le lecteur considère en ce moment quelle est la puissance de la prière que l'on fait pour le prochain! Saint Bernard se mit à prier, durant la nuit suivante pour cet infortuné; et les moines s'unirent à lui. Pendant ces prières, commencèrent à se dissiper les ténèbres qui assiégeaient l'âme du courtisan, la dureté de son cœur s'amollit, puis il se prit d'amour pour ce qu'il avait détesté dans la conduite des autres. Ne pouvant enfin résister à la violente impulsion qu'il éprouvait dans son cœur, il courut dès le matin au monastère de saint Bernard, se prosterna aux [597] pieds du saint abbé, et au grand étonnement de tous les moines, il demanda la faveur d'être admis au nombre des religieux, et

l'obtint heureusement. Voilà comment les prières que l'on adresse à Dieu pour le prochain, même mal disposé, brisent parfois les obstacles qui s'opposent à l'infusion de la grâce dans une âme, et parviennent à obtenir le résultat désiré.

1212. Un étudiant désintéressé.

Pendant que saint Augustin habitait la ville de Milan, un pauvre étudiant de grammaire, indigent sous le rapport de la fortune, mais riche de vertus chrétiennes, trouva par hasard une bourse qui contenait deux cents pièces d'argent. Mais comme le jeune écolier était ami de la justice et détaché des biens de la fortune, il fit aussitôt publier qu'il avait trouvé cette bourse, il fit connaître son nom et la maison qu'il habitait. Le possesseur, qui était grandement affligé de la perte de son argent, en faisait partout la recherche; mais ayant eu connaissance de l'avis publié, il se rendit en toute hâte à la maison de l'étudiant pour recouvrer son argent perdu. Celui-ci lui fit des questions sur la forme de la bourse, et sur le nombre de pièces; et voyant que tous ces renseignements étaient conformes à la vérité, il remit au possesseur la totalité de la somme. Le propriétaire, après avoir reçu la bourse, en tira vingt pièces qu'il offrit à l'écolier pour lui témoigner sa reconnaissance, mais celui-ci ne voulut pas les accepter. Dix pièces lui furent offertes et furent suivies d'un semblable refus. Le maître de la bourse lui en offrit cinq que le jeune homme refusa pareillement. Alors le maître jeta la bourse aux pieds de l'étudiant, en lui disant résolument : Je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien accepter, je déclare que je n'ai rien perdu. Le saint docteur, dans son admiration, s'écrie : Qu'elle fut admirable cette lutte, mes frères, quel conflit merveilleux! C'est un spectacle digne d'attirer les regards du monde entier et d'avoir Dieu pour spectateur. Enfin, après un long débat, le jeune étudiant fut vaincu, et la somme qu'il fut obligé de recevoir tourna tout entière au profit des pauvres auxquels il voulut en faire, lui-même la distribution. Admirons et imi-[598]-tons cette probité et ce détachement des biens de ce monde.

1213. Un vieux moine.

Sophrone raconte que deux vieux moines faisant voyage ensemble avec un compagnon plus jeune qu'eux, s'égarèrent. C'est pourquoi, pour retrouver leur chemin, ils furent obligés d'entrer dans un champ ensemencé. Le villageois propriétaire de ce terrain, craignant que cela ne portât quelque préjudice à ses blés, se mit à les charger d'invectives. Alors, le plus âgé des moines, obéissant au conseil de saint Ambroise, dit aux deux autres : Ne proférez pas une seule parole, je vous en prie, au nom de Dieu. Mais comme le villageois ne cessait de les accabler d'injures, il jugea convenable de lui répondre quelques mots, et voici ce qu'il lui dit : Vous parlez très bien, mon fils; car si nous étions de vrais moines, nous ne ferions pas ce que nous faisons, pardonnez-nous donc; car nous sommes en faute. À ces douces et humbles paroles, le villageois se radoucit tellement, et sa colère s'apaisa à tel point, qu'attendri et plein de regret, il se jeta à leurs pieds, leur demanda pardon de son audace, les pria de vouloir bien le prendre dans leur société, et ayant abandonné ses champs, il se fit moine. Apprenons de là qu'une réponse douce apaise la colère.

1214. Le B. Raymond Lulle.

Il fut d'abord un courtisan libertin. Il ne rêvait que des amours profanes, il les chantait dans ses vers. Il s'éprit d'une passion insensée pour une dame de la cour, aussi vertueuse que belle, et un jour que, monté sur un beau cheval, il voulait en être admiré, comme elle se détourna pour entrer dans une église, Lulle osa entrer à cheval dans l'église, pour se faire voir d'elle. Il en fut chassé ignominieusement par les fidèles, et cette dame, voulant guérir en lui cette criminelle

passion, lui découvrit un affreux cancer qui la rongea, en lui disant : Voyez donc, malheureux, ce que vous aimez en perdant votre âme. Lulle fut atterré, il rentra en lui-même, et Dieu, touchant son cœur, l'attira à son amour. Il vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres, et se retira dans la solitude où il se livra tout entier à l'amour de Dieu. Il [599] ne parla plus que de cet amour. Si on lui demandait d'où il venait il répondait de l'amour de Dieu; où il allait? À l'amour de Dieu. Il entra dans le tiers-ordre de Saint-François et parcourut, pour prêcher l'amour de Dieu, la France, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et l'Afrique où il fut martyrisé par les Musulmans. Quand l'homme n'aime pas Dieu, il vit comme un insensé; tous les vices règnent en lui. Une fois qu'il s'est donné à l'amour de Dieu, son âme s'embellit de toutes les vertus.

1215. Les enseignements de N.-D. de la Salette.

Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils.

Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième ; on ne veut pas me l'accorder. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent plus jurer sans y mettre le nom de mon Fils : ce sont les deux choses qui appesantissent tant son bras.

Faites-vous bien votre prière, mes enfants? Il faut bien la faire soir et matin. Quand vous n'avez pas le temps, il faut dire au moins un Pater et un *Ave Maria*; et si vous en avez le temps, il faut en dire davantage.

Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche, tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à l'église que pour se moquer de la religion.

Le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens.

Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. Et la Vierge répète par deux fois ces dernières paroles, tant elle a à cœur que ses enseignements arrivent à tous.

1216. La pénitence de sainte Claire.

Sainte Glaire n'était vêtue que d'une vile tunique et d'un petit manteau de grosse étoffe; elle marchait toujours les pieds nus, sans socques ni sandales, couchait sur la dure, jeûnait toute l'année, excepté le dimanche, et souvent au pain et à l'eau; elle gardait un perpétuel silence hors les devoirs indispensables de la nécessité et de la charité : il est vrai que ces pratiques lui étaient communes avec ses sœurs. Mais [600] quel rapport entre un corps délicat comme le sien et un vêtement de peau de porc, dont elle appliquait le côté velu et hérissé et les soies dures et piquantes sur sa chair, pour lui faire endurer un martyre continu! Elle se servait aussi d'un cilice fait de crin de cheval, qu'elle serait encore plus étroitement avec une corde de semblable tissu, armée de treize nœuds. Son abstinence était si sévère, que ce qu'elle mangeait n'aurait pas été suffisant pour sa nourriture, si la vertu de Dieu ne l'eût soutenue. Pendant le grand carême et celui de Saint-Martin, elle ne vivait que de pain et d'eau; encore ne mangeait-elle point du tout, les lundis, les mercredis et les vendredis. La terre nue, ou un tas de sarments de vigne, avec un morceau de bois pour oreiller, firent au commencement tout l'appareil de son lit; depuis, se sentant trop faible, elle coucha sur un tapis de cuir et mit de la paille sous sa tête. Enfin, elle était tellement insatiable de peines et de souffrances, que saint François fut obligé de modérer cette ardeur et de la faire modérer par l'évêque d'Assise. Ils lui ordonnèrent donc de coucher sur une paille et de ne point passer de jour sans manger. Mais son repas des lundis, des mercredis et des vendredis, en carême, se composait d'une once et demie de pain et d'une gorgée d'eau, qui servait plutôt à irriter sa faim et sa soif, qu'à les apaiser.

Nous ne pouvons atteindre à ces hauteurs: mais souvenons-nous du moins que ceux qui sont à Jésus-Christ, savent mortifier leur corps avec ses convoitises.

1217. Les Nérons modernes.

Les impies sont semblables à Néron, ils cherchent comme lui à faire mourir l'Église, leur mère. Ce cruel empereur, voyant que les lions, les léopards respectaient les martyrs et leur léchaient les pieds, au lieu de les dévorer, faisait revêtir les chrétiens de peaux de bêtes, afin qu'ils fussent mis en pièces par les lions. Ainsi font les impies par rapport au clergé. Voyant que les fidèles respectent encore leurs pasteurs, ils les représentent, dans leurs discours et leurs écrits, sous la couleur de bêtes féroces, ils en font des renards rusés, des monstres d'avarice, afin [601] que les fidèles les détestent. Ne vous laissez pas prendre à ces cruelles perfidies des Nérons de tous les temps.

1218. Les luttes de saint Antoine.

Le saint abbé Antoine, selon ce qu'en rapporte saint Athanase, avait eu un jour beaucoup à souffrir des terribles assauts que les démons lui avaient livrés. Ces méchants esprits l'avaient si cruellement affligé, l'avaient si brutalement frappé de coups de bâton qu'il en était resté à moitié mort et privé de mouvement. Rien cependant ne causait une plus grande affliction à ce saint homme, réduit à un si pitoyable état, que la crainte où il était d'être abandonné de Dieu dans les mains de ses ennemis. Mais voici que tout à coup et à l'improviste il voit s'entrouvrir le toit de sa cellule et apparaître une lumière des plus douces qui, au milieu de la nuit la plus sombre, procurait à cette humble retraite un véritable jour céleste. Il vit en même temps scintiller comme un éclair la majesté de son bien-aimé Rédempteur. À cette vue, le saint abbé s'écrie : *O mon bon Jésus, où étiez-vous ? Où étiez-vous, mon bon Jésus, quand les démons m'ont accablé de tant de coups ? Pourquoi ri êtes-vous pas accouru à mon aide dès le commencement d'un si rude combat ?* Jésus-Christ lui répondit ainsi : *Antoine, j'étais ici, et quoique me dérochant à vos regards, j'étais spectateur de votre combat.* Je vous donnais du courage pour résister aux assauts de vos ennemis; je vous fournissais la vigueur nécessaire pour triompher de leurs insultes, et je me complaisais à être témoin de votre constance. À cette apparition de Jésus-Christ disparurent soudain les démons, comme les ombres s'évanouissent devant le soleil ; toute crainte, toute angoisse s'éloigna du cœur de saint Antoine, toutes les blessures dont son corps était couvert, furent complètement guéries, et il se trouva tellement rempli d'un nouveau courage qu'il se serait volontiers exposé à des combats encore plus atroces. Confiance donc au milieu des plus rudes tentations.

1219. Gédéon et ses soldats.

Gédéon, à la tête de son armée, alla camper à la vue des Madianites qui s'étendaient dans la vallée de [602] Jezraël, au nombre de trente-deux mille : « Vous avez trop de monde, lui dit le Seigneur, Madian ne sera pas livré entre vos mains. Israël s'attribuerait l'honneur de la victoire; il dirait : C'est par mes propres forces que j'ai secoué le joug de l'oppression. Faites donc publier par tout le camp que ceux qui éprouvent quelque crainte s'en retournent chez eux. » À cet avertissement, vingt-deux mille hommes se retirèrent. « C'est encore trop de soldats, lui dit le Seigneur. Un torrent va se présenter à vous ; mettez de côté ceux qui prendront de l'eau dans le creux de la main, pour la porter à la bouche, et de l'autre ceux qui mettront les genoux en terre pour boire à leur aise ; vous renverrez ces derniers. » Or neuf mille sept cents burent les genoux, en terre, en sorte que l'armée de Gédéon, composée de trente-deux mille hommes, était réduite à trois cents. « C'est avec ce petit nombre », lui dit le Tout-Puissant, « que je délivrerai mon peuple et que je vous donnerai la victoire sur Madian. » Gédéon mit sa confiance en Dieu duquel

il attendait tout le succès de l'entreprise. Sûr de vaincre, il n'attendait que l'ordre du combat, et ses hommes ne soupiraient qu'après le moment où il les mènerait à l'ennemi.

Durant la nuit, Gédéon, toujours conduit par l'esprit du Seigneur, assemble sa petite troupe autour de lui et l'anime par ces paroles : « Soldats, du courage, ne perdons pas de temps. Les Madianites sont à nous, le Seigneur les a livrés entre nos mains. » Il dit, et divisant ses hommes en trois corps, il leur mit entre les mains des vases de terre renfermant une lampe allumée et des trompettes, leur prescrivant l'usage qu'ils devaient en faire. Chaque corps marche à l'ennemi du côté qui lui est assigné. Le moment arrivé, Gédéon donne le signal convenu, au même instant les vases se heurtent et se brisent avec un fracas épouvantable; on élève en l'air les flambeaux allumés que l'on tient de la main gauche ; et les trompettes, dans la main droite, retentissent avec force. Ce bruit qui cause l'effroi est interrompu de temps en temps, pour faire place à ces mots que les Israélites, dans leurs trois différents postes, font retentir : « L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon! » Ils continuent de faire sonner les trompettes et de crier alternativement : « L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon ! » tenant toujours leurs flambeaux à la main. Le glaive du Tout-Puissant était en effet suspendu sur le camp des Madianites. Une frayeur soudaine s'était répandue dans le cœur de tous les soldats ; tout y était dans le tumulte, le désordre et la confusion ; chacun fuyait au milieu des ténèbres d'une sombre nuit ; on se culbutait, on s'égorgeait sans pouvoir se reconnaître ; c'est ainsi que le reste de la nuit se passa. En quelques heures, la vallée se trouva teinte de sang, et Israël n'avait pas tiré l'épée.

Dieu veut dans son armée des âmes qui sachent s'imposer quelques privations pour son amour; et fussent-elles en petit nombre, s'il les défend, elles triomphent.

1220. Une méchante femme.

Saint Bernard raconte, dans la vie de saint Malachie composée par lui, qu'une femme était à un tel point sous l'empire d'une passion de vivacité, de colère, de fureur, qu'elle semblait une furie échappée de l'enfer pour tourmenter quiconque avait des relations avec elle. Partout où cette femme se trouvait, sa langue de vipère faisait naître des rixes, des clameurs, de bruyants débats, des discordes; elle était devenue insupportable, non seulement à sa famille et à ses voisins, mais encore à ses propres enfants qui, ne pouvant plus habiter avec elles formaient déjà le dessein de l'abandonner. Us voulurent cependant, avant d'en venir à cette extrémité, la conduire à saint Malachie, pour essayer enfin si le saint homme pourrait parvenir à corriger un peu le caractère si turbulent de leur mère. Le saint évêque se contenta de demander à cette femme, si jamais elle s'était accusée en confession de tant d'accès de colère, de tant de propos injurieux et de tant de rixes suscitées par sa mauvaise langue. La femme répondit négativement. Eh bien! reprit le saint, mettez-vous en devoir de vous confesser à moi. Elle suivit cet avis, et quand la confession fut terminée, le saint évêque lui adressa des avis pleins de bonté, lui indiqua les moyens propres à son amendement, lui imposa une pénitence, et par l'absolution sacramentelle, la délia de la servitude de tous ses péchés. Chose étonnante! À la [604] suite de cette confession, la pénitente qui, tout à l'heure, était une lionne furieuse, fut changée en un doux agneau, et tous ceux qui la connaissaient restèrent stupéfaits d'une transformation si merveilleuse. Saint Bernard termine son récit par ces paroles : On assure que cette femme vit encore, et que celle qui, auparavant, blessait et exaspérait tout le monde de sa langue, ne se laisse plus émouvoir par les injures, les affronts, les dommages, les événements fâcheux, qui journallement lui arrivent. Voilà comment la confession sacramentelle, faite d'une manière

conforme aux règles, purifie l'âme des souillures qu'elle avait contractées, et la met à l'abri d'en contracter de nouvelles.

1221. L'immortalité.

Qu'on étudie les cérémonies funèbres de tous les peuples : chez les anciens par exemple, on croyait que l'âme s'échappait avec le dernier souffle par la bouche, et avant de la fermer, on y mettait une pièce de monnaie, afin que le mort eût de quoi payer son voyage pour l'autre monde. Quand on avait brûlé le corps et aspergé les cendres, tous criaient : Puisses-tu être sauvé, adieu, adieu.

L'académicien Maxime Ducamp a écrit :

« À ceux pour qui la récompense n'est point de ce monde, nul sacrifice n'est onéreux. Au-delà de cette vie, ils aperçoivent un point éclatant vers lequel ils marchent sans détourner la tête; plus l'action est pénible, plus le dévouement est absolu et plus le point lumineux grandit. Ce sont donc des criminels ceux qui cherchent à éteindre cette lumière. Nier l'existence de l'âme et son immortalité, c'est chasser de l'homme le souffle inspirateur, c'est le condamner à la bestialité.

1222. Un étudiant comme il le faut.

Pendant que saint Basile étudiait à Césarée, il était également cher à ses condisciples et à ses maîtres, et il ne tarda pas d'être tenu en grande estime et par le peuple et par les principaux citoyens de la ville. Avant d'avoir subi les épreuves de la rhétorique, il passait déjà pour éloquent parmi les rhéteurs; avant d'achever sa philosophie, il était regardé comme philosophe [605] par les philosophes eux-mêmes ; et ce qui vaut mieux, les chrétiens l'estimaient comme un prêtre avant qu'il eût reçu le sacerdoce. Tous l'admiraient. Son principal soin n'était pas l'étude des lettres, mais l'application à la sagesse chrétienne.

Ses mœurs étaient telles qu'elles eussent, sans la science, suffi à mériter des éloges; mais à cette vie pure et à un caractère admirablement doué, il joignit une telle provision de science, que personne ne pouvait lui être comparable en grammaire, en rhétorique, ni en aucune des branches de la philosophie. Il ne négligea ni l'arithmétique, ni l'astronomie, ni la géométrie. La chasteté et la piété aidèrent merveilleusement le progrès dans les études.

1223. L'empereur Justinien.

Il était âgé d'environ quarante-cinq ans, quand il fut élevé à l'empire; il était d'une taille au-dessus de la médiocre; il avait les traits réguliers, un teint coloré, la poitrine large, Pair serein et gracieux. Instruit par les soins de son oncle, il avait acquis la facilité de parler et d'écrire. Il était versé dans la jurisprudence, dans l'architecture, dans la musique et même dans la théologie. Sa piété se montrait avec éclat. Dès qu'il fut empereur, il fit présent à des églises de tous les biens qu'il possédait auparavant, et fonda dans sa maison un monastère. Pendant le carême, l'austérité de sa vie égalait celle des anachorètes; il ne mangeait point de pain, ne buvait que de l'eau ; et se contentait, pour unique nourriture, de prendre, de deux jours l'un, une petite quantité d'herbes sauvages assaisonnées de sel et de vinaigre. Ses veilles et ses abstinences sont très authentiques: car il a pris soin d'en instruire l'univers dans ses dernières lois.

1224. L'amour de la patrie.

Un officier romain ayant été dangereusement blessé et fait prisonnier, fut amené à Mithridate. Ce prince lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourrait compter de l'avoir pour ami. Oui, répondit le prisonnier-[606]-nier, *si vous faites la paix avec les Romains; sinon je n'ai pas même à délibérer*. Ceux qui étaient présents, irrités de cette fière réponse, excitaient Mithridate

à le faire mourir. Mais le roi rejeta ce lâche conseil, en leur disant : *Respectez la vertu malheureuse!*

1225. Épictète.

Ce héros de la patience païenne était esclave d'Epaphrodite, capitaine des gardes de Néron. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe de son esclave. Épictète s'apercevant qu'il recommençait avec plus de force, lui dit en souriant et sans s'émouvoir : *Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe.* Ce qui étant arrivé, en effet : *Ne vous l'avais-je pas bien dit ?* reprit tranquillement Épictète. Celse le philosophe ayant opposé ce trait de modération aux chrétiens, en disant : *Votre Christ a-t-il rien fait de plus beau à sa mort? Oui,* dit saint Augustin, *il s'est tu.*

1226. Un gouverneur de la Lombardie.

L'archiduc Ferdinand, qui était gouverneur de la Lombardie autrichienne, donna un jour aux grands un exemple de charité pour les malheureux, aussi digne de notre imitation que de nos éloges. Pendant les différentes fêtes, qui se firent au sujet de son mariage, on lui montra, en présence de l'impératrice reine, les dessins d'une illumination superbe, qu'on avait résolue de faire à Schönbrunn, l'avant-veille de son départ pour son gouvernement et qui aurait coûté beaucoup. Le jeune prince considéra ces dessins attentivement, parut rêveur, soupira, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. L'impératrice, étonnée et inquiète de cet attendrissement, lui en demanda vivement la cause. *Ma mère,* lui dit-il, *voilà assez de fêtes qu'on me donne : encore une illumination! Cela coûte tant! Et c'est un plaisir si peu durable, si même c'en est un ! La cherté des grains et les malheurs des temps ont réduit quantité de familles honnêtes à la misère; on pourrait employer l'argent que cette illumination coûterait à soulager les plus indigents.* L'impératrice, charmée de trouver dans ses enfants cette humanité et cette bienfaisance qui [607] faisaient son caractère, embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer dans le plus grand secret, et le lendemain l'archiduc parut devant l'impératrice la joie peinte sur le visage, l'embrassa et lui dit avec l'enthousiasme d'une belle âme transportée du plaisir d'avoir fait une bonne action : *Ah! Ma mère, quelle fête!*

1227. Faisons-nous des amis.

Le duc de Longueville laissa la chasse libre sur ses terres à tous les gentilshommes ses voisins, disant qu'il aimait infiniment mieux avoir des amis que des lièvres. L'amitié, en effet, est un bien qu'il faut savoir acheter par des sacrifices. Saint Thomas dit qu'elle vaut plus que la réputation; car c'est surtout parce qu'elle procure des amis que la réputation est précieuse.

1228. Qui n'a pas à souffrir.

Darius, roi de Perse, ayant perdu la plus chérie de ses femmes, en était inconsolable. Démocrite lui promit de la ressusciter, s'il pouvait trouver dans ses états trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction. Après une recherche exacte, on reconnut qu'il était impossible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion consola le monarque. Quand nous souffrons, songeons que les autres souffrent ou ont souffert, ou souffriront comme nous et l'épreuve nous paraîtra moins dure.

1229. Un bon conseil à donner aux pauvres qui en ont besoin.

On rapporte de M. de Launoi, célèbre avocat de Paris, qu'il refusait rarement l'aumône aux pauvres; mais en la donnant, il leur recommandait de travailler pour gagner leur vie. *Je me lève,* leur disait-il, *tous les jours à cinq heures du matin pour gagner la mienne.* Toutefois, il faudrait

bien se garder de tenir ce langage aux pauvres qui ne peuvent pas travailler. Il faut savoir pourtant leur dire un mot de consolation. [608]

1230. Ne pas profiter de la misère des autres pour les dépouiller.

Le cardinal d'Amboise avait fait bâtir un magnifique château à la campagne. Gomme cette superbe maison était trop resserrée et enveloppée de tous côtés par des possessions étrangères, un gentilhomme du cardinal crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée qui enclavait le plus le château. Le seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda pour quel motif il voulait vendre sa terre. — Monseigneur, répondit le gentilhomme, c'est pour le plaisir de vous accommoder d'un bien qui est si fort à votre convenance. — *Gardez votre terre, répliqua le cardinal : c'est l'héritage de vos pères, le premier titre d'un nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendants. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous a toutes les commodités de mon château.* — Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis très attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plu de me faire observer me la rend infiniment plus précieuse. Mais j'ai une fille; un gentilhomme du voisinage voudrait l'épouser : le nom, la fortune, le caractère, tout me convient; mais il demande une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrais faire le bonheur de ma fille et placer avantageusement le restant de la somme pour moi. — *Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le cardinal, mais n'y aurait-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin, sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en apercevoir ?* — Ah ! Monseigneur, s'écria le gentilhomme ! Où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme, sans intérêt, et remboursable à des termes tort éloignés? — *Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le cardinal en lui tendant la main; mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je [609] viens de vous expliquer.* Le gentilhomme, tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

1231. Préséances.

Celui qui est le premier entre vous doit être comme le serviteur des autres, a dit N.-S. On ne le comprend pas toujours, et le désir d'occuper la première place amène quelquefois des contestations ridicules, dont l'une donna lieu à un jugement bien sage de Charles-Quint. Deux dames de la cour ayant eu un vif démêlé au sujet de la préséance, la chose fut déférée au jugement de l'empereur. J'ordonne, dit ce prince, que la plus folle des deux passe la première.

1232. Une femme comme il la faut.

Vincentine Lomelin, cette illustre Génoise, qui dans la suite fonda les Annonciades-Célestes, fut d'abord mariée à Etienne Centurion, gentilhomme de Gênes. Elle trouva, dit l'historien de sa vie, au commencement de son mariage, plus d'épines que de roses. Quoique son mari eût beaucoup d'estime et d'affection pour elle, il la fit extrêmement souffrir, parce qu'il était naturellement prompt et colère, difficile à contenter, trouvant à redire à tout ce qu'elle disait ou faisait, et souvent sans avoir aucun sujet, ainsi qu'il l'avouait lui-même. Elle ne lui opposa que la patience, la douceur, la complaisance, qui le firent enfin rougir de ses humeurs et de ses brusqueries; il reconnut que sa femme, toujours égale, toujours prévenante, ne méritait que sa tendresse. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Chérie et

respectée de son époux, elle eut encore le bonheur de le voir, comme elle, se donner tout entier à Dieu, et partager ses bonnes œuvres et ses pieux exercices.

1233. Une parole de Socrate.

Quand on parlait mal de Socrate, il disait : *Si le mal qu'on dit de moi est vrai, cela servira à me corriger; s'il ne l'est pas, cela ne me regarde point, car ce n'est pas de moi qu'on parle.* Sa femme se plaignant [610] de ce qu'il avait été injustement condamné à mort : *Voudriez-vous, lui répondit-il, que ce fût avec justice?*

1234. Ce qu'on apprend dans les livres sérieux.

M. de Valaincourt, ayant perdu sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchaient à le consoler de ce malheur : *J'aurais bien mal profité de mes livres, si je n'avais pas appris à savoir m'en passer.*

1235. Un bon moyen de se venger.

Henri IV mérita le nom de Grand encore plus par la bonté de son cœur, que par ses victoires. Jamais personne n'aima plus à pardonner que ce prince, parce que peut-être aussi, jamais personne n'eut l'âme plus grande. La bonté et la clémence semblaient composer son caractère. Il dit un jour au duc de Mayenne : *Le plus grand plaisir que j'ai en faisant la paix, c'est de pardonner aux rebelles.* On sait aussi ce qu'il dit à ce même duc, qui lui avait fait la guerre et lui avait longtemps disputé la couronne. Le duc de Mayenne était fort gros et mauvais piéton. Henri IV se promenant un jour avec lui, prit plaisir à le lasser, en le faisant marcher beaucoup. Le duc lui demanda quartier. *Mon cousin, lui dit le roi, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous.*

On reprochait un jour à ce même prince, qu'il traitait avec trop de bonté les ligueurs ses ennemis irréconciliables. Il répondit : *Dieu me pardonne, je dois pardonner ; il oublie mes fautes, je dois oublier celles de mon peuple. Que ceux qui ont péché se repentent et qu'on ne m'en parle plus.*

On l'informa que, quoiqu'il eût pardonné et fait plusieurs grâces à un brave officier, qui avait été un des capitaines de la Ligue, il ne lui était pas attaché. *Je veux lui faire tant de bien, répondit ce grand prince, que je le forcerai de m'aimer.* C'est ainsi qu'il gagnait les plus obstinés. L'empereur Sigismond faisait de même. Laurent, prince Palatin, lui témoignait son étonnement, de ce qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les comblait de grâces. *Ne fais-je pas mourir mes ennemis, disait-il, en les rendant mes amis ?* [611]

1236. Agatocle roi de Syracuse.

Celui qui, dans son élévation, se rappelle l'obscurité de son origine, n'en est que plus estimable. On admire sa modestie, on applaudit à la fortune dont il se montre digne. Agatocle, fils d'un potier, ne s'enorgueillit ni de la dignité royale où il fut élevé, ni des grandes victoires qu'il remporta sur les Carthaginois. Placé sur le trône de Syracuse, il voulut toujours être servi en vaisselle de terre; et quand on lui en demandait la cause : *Je veux, répondit-il, que le souvenir de mon origine rabatte l'orgueil que le vain appareil de la royauté pourrait m'inspirer.* De nos jours Mgr Boyer, qui est mort cardinal-archevêque de Bourges, avait mis un rabot dans ses armoiries, parce qu'il était fils d'un menuisier.

1237. Le duc de Cumberland.

Après la bataille de Dettingen, un mousquetaire français, dangereusement blessé, avait été porté près de la tente du duc de *Cumberland*, fils du roi d'Angleterre. On manquait de chirurgiens dans ce moment, parce qu'ils étaient fort occupés ailleurs, et l'on allait panser le

prince à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. Commencez, dit-il, *par soulager cet officier français, il est plus blessé que moi : il manquerait de secours, et je n'en manquerai pas.* Cette belle action ne fit pas moins d'honneur à ce jeune prince, que la victoire qu'il venait de remporter.

1238. Reconnaissance de Sixte-Quint.

La première fois que Sixte-Quint vint à Rome, il était si pauvre qu'il fut obligé de demander l'aumône. Ayant amassé quelque argent, il délibéra s'il l'emploierait à apaiser la faim qu'il commençait à sentir, ou s'il en achèterait une paire de souliers dont il avait un extrême besoin. Dans cette consultation intérieure, son visage exprimait les divers mouvements de son âme. Un marchand, voyant son embarras, lui en demanda la raison. Il la lui avoua ingénument; mais il le fit en même temps d'une manière si agréable que, charmé de son esprit, le marchand l'emmena chez lui, le fit dîner, et par ce [612] moyen décida sa contestation. Sixte-Quint, devenu pape, n'oublia pas ce marchand, et récompensa en prince le service qu'il en avait reçu.

1239. Les procès ruineux.

On reprochait à Racan, célèbre poète du XVII^e siècle, qu'il laissait détériorer toutes ses affaires, parce qu'il se livrait entièrement à la poésie. Ces reproches souvent réitérés de la part de ses amis, le portèrent enfin à prendre une exacte connaissance de ses biens. Il s'y appliqua, et réussit tellement qu'il gagna trente procès. Mais loin d'améliorer par là sa fortune, il se vit plus pauvre après tant de victoires. Ce qui donna lieu à ce vers :

Trente procès gagnés l'ont réduit à l'aumône.

1240. Un vieillard qui ne devient pas avare.

Un grand cœur, disait un roi de Perse, *reçoit de petits présents d'une main, et en fait de grands de l'autre.* M. de Turenne aimait à donner. Cette vertu, qui n'est pas celle de la vieillesse, était en lui si naturelle, que dans les dernières années de sa vie, il répandait l'argent avec plus de facilité qu'il n'avait jamais fait. Un jour quelqu'un de ses amis s'entretenant avec lui sur les richesses, M. de Turenne lui dit : Je n'ai jamais pu comprendre le plaisir qu'on peut avoir à garder des coffres pleins d'or et d'argent; pour moi, si à la fin de l'année il me restait des sommes considérables, je croirais que cela me ferait mal au cœur, comme si, sortant d'un festin, on me servait encore un grand repas.

1241. Patience de Socrate.

Un insolent donna un coup de pied à Socrate. Le sage souffrit patiemment cet outrage ; et comme ses amis lui reprochaient son insensibilité : « Que vouliez-vous donc que je fisse? leur demanda-t-il. — « Il fallait citer ce misérable en justice, et demander raison de cette insulte. — Quoi ! reprit Socrate, si un âne, en passant, me donnait un coup de pied, il faudrait donc aussi le traduire devant les tribunaux? » On sent dans ses paroles un païen qui méprise celui qui le méprise; mais comme il est beau de pardonner un affront pour l'amour de Dieu ! [613]

1242. Comment on devient habile.

On demandait à Démosthène par quels moyens il avait fait tant de progrès dans l'éloquence : « En dépensant plus d'huile que de vin. répondit-il. » Ce n'est pas en faisant bonne chère, mais en travaillant même la nuit à la clarté du pétrole, s'il le faut, qu'on réussit dans les sciences et dans les arts.

1243. Sachons-nous gêner.

Jules César, se trouvant un jour surpris en voyage par le mauvais temps, fut forcé de se mettre à couvert dans la maison d'un paysan étroitement logé. Il apprit qu'il y avait quelqu'un

de malade dans Ta chambre qu'on lui préparait et qui était la seule qui fût dans la maison. Il ne voulut point la prendre. *S'il faut, dit-il, céder les lieux les plus honorables aux grands seigneurs, il faut céder aussi les plus commodes aux malades.* Il passa la nuit dans une caverne qui était proche.

1244. Socrate à un prodigue.

Un prodigue se plaignait à Socrate, qu'il n'avait point d'argent. *Empruntez-en de vous-même, lui répondit ce philosophe, en retranchant de votre dépense.*

1245. On désarme un ennemi par un bienfait.

L'empereur Charles IV sut qu'un de ses officiers, séduit par l'argent des ennemis, méditait de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il le fit venir, et lui dit : *J'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le moyen de marier votre fille, qui est déjà grande. Tenez, voilà mille ducats pour sa dot.* On peut juger de la surprise de ce traître, qui renonça aussitôt à son dessein criminel.

1246. À qui on doit fermer sa porte.

Charles V, roi de France, chassa de sa cour un seigneur qui avait tenu des discours trop libres, en présence du jeune prince Charles, son fils aîné, et dit à ceux qui étaient présents : « Il faut inspirer aux enfants des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres, ceux qu'ils doivent [614] surpasser en dignités. » Pourquoi tous les parents n'en font-ils pas autant?

1247. Respect de la réputation d'autrui.

L'empereur Caracalla, qui avait fait mourir les médecins, parce qu'ils n'avaient pas abrégé la vie de son père, ayant tué son frère Geta entre les bras de sa mère, sous de faux prétextes, voulut obliger Papinien, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, à composer un discours pour excuser ce meurtre devant le sénat ou devant le peuple; mais ce grand homme lui répondit : *Prince, il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser, et c'est un second parricide d'ôter l'honneur à un innocent après lui avoir ôté la vie.* L'empereur, irrité de sa réponse, lui fit trancher la tête.

1248. Un moyen ingénieux de faire restituer.

Alphonse, roi d'Aragon, alla chez un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui, pour se plaindre qu'on lui avait volé un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand avec toute sa suite, et se fit apporter un vase plein de son. Il ordonna que chacun des courtisans y mit la main fermée et l'en retirât toute ouverte! Il commença le premier. La cérémonie faite, il fit vider le vase sur la table et le diamant fut retrouvé. Le soin qu'eut ce prince de sauver l'honneur de celui qui avait commis le vol et le moyen ingénieux qu'il employa pour le réparer, font l'éloge de sa grandeur d'âme et de son esprit.

1249. Sachons supporter un manque d'égard.

Socrate ayant salué un citoyen, celui-ci ne lui rendit point le salut et passa fièrement. Le philosophe n'en témoigna aucun ressentiment; et comme ses amis s'étonnaient de son indifférence : « Si je voyais passer quelqu'un, leur dit-il, qui fût plus laid et plus mal fait que moi, devrais-je me fâcher? Pourquoi voulez-vous donc que je me fâche contre cet homme, parce que je suis plus civil que lui? » [615]

1250. L'aumône prépare une sainte mort.

Saint François Xavier était lié intimement avec un certain Pierre Veglio, et il l'avait engagé à faire des aumônes pour remplacer les pénitences corporelles auxquelles il ne pouvait se

résigner. Or, un jour que Pierre jouait aux échecs avec ses amis, Xavier s'approcha de lui et lui demanda, pour l'amour de Dieu, quelque aumône, afin de doter une jeune fille dont la vertu était en péril. Pierre lui répondit en souriant : Mon Père, vous venez on ne peut plus mal; est-ce le moment de vous donner mon bien, quand je m'épuise à gagner celui des autres? Allons, ne troublez pas plus longtemps notre jeu; voici ma clef, allez à ma maison et prenez ce qu'il vous faut; je me fie à vous. Le saint y alla, prit trois cents ducats et rendit la clef à Pierre en le remerciant. À son retour, celui-ci voulut voir ce qui manquait à sa cassette et la trouva intacte. Dès qu'il rencontra saint François, il se plaignit de ce qu'il n'avait pas profité de son offre. — J'en ai si bien profité, reprit le saint, que j'en ai emporté trois cents ducats. — Gela ne se peut, répliqua Pierre, mais quoi qu'il en soit, vous m'avez fait grand'peine en ne prenant rien, ou en prenant si peu. Quand je vous ai donné ma clef, mon intention était que vous prissiez la moitié des trente mille écus qui se trouvaient dans le coffre; l'autre moitié eût suffi pour mes besoins. À la vue d'une telle générosité, le saint, mû par un esprit prophétique : « Pierre, lui dit-il, Dieu a reçu votre offrande et je vous promets de sa part que vous serez toujours ici-bas à l'abri du besoin et qu'au temps fixé pour votre mort, vous en reconnaîtrez les approches, afin de vous y préparer, lorsque le vin vous semblera amer. » Cette prédiction se réalisa; Pierre vécut encore de longues années dans la prospérité; mais un jour qu'il mangeait avec ses amis, le vin lui parut amer. Se rappelant alors la prédiction du saint, il fit son testament, distribua de grandes aumônes aux pauvres, prit congé de ses amis et disposa tranquillement de tout, pour ses propres funérailles. Sa mort fut un paisible sommeil ; son âme alla recevoir la récompense du Seigneur, qui protège les hommes charitables pendant leur vie et au mo-[616]-ment de la mort, et qui leur donne ensuite une éternelle félicité au sein de sa gloire.

1251. La fortune.

Il y a dans la vie de Timur-Lench, c'est-à-dire Timur le Boiteux, plus connu sous le nom de Tamerlan, un trait qui montre bien ce que ce fameux conquérant pensait des honneurs et des dignités qui paraissent les plus dignes d'envie. Après avoir défait et pris Bajazet, empereur des Turcs, il le fit venir en sa présence. S'étant aperçu qu'il était borgne, il se mit à rire. Bajazet, indigné, lui dit fièrement : Ne te ris point, Timur, de ma fortune, apprends que c'est Dieu qui est le distributeur des royaumes et des empires, et qu'il peut demain t'en arriver autant qu'il m'en arrive aujourd'hui. Je sais, lui répondit Timur, que Dieu est le dispensateur des couronnes. Je ne ris point de ton malheur, à Dieu ne plaise; mais la pensée qui m'est venue en te regardant, c'est qu'il faut que ces sceptres et ces couronnes soient bien peu de choses devant Dieu, puisqu'il les distribue à des gens aussi mal faits que nous deux : à un borgne tel que tu es, et à un boiteux comme moi.

Ne pourrait-on pas dire la même chose des richesses, à voir la manière dont le plus souvent elles sont distribuées? Les plus heureux ou les plus habiles, quelquefois les plus méchants et les plus indignes les attrapent.

1252. Soyons hospitaliers, mais sans profusion.

Socrate ayant un jour quelques personnes à recevoir, répondit à un de ses amis, qui paraissait étonné de ce qu'il n'avait pas fait de plus grands préparatifs : *Si ce sont d'honnêtes gens, j'ai assez pour eux; s'ils ne le sont pas, j'en ai trop.*

1253. Notre Patrie.

Pourquoi êtes-vous né? demandait-on à Anaxagore. *Pour regarder le ciel*, répondit ce philosophe. Mais, ajouta-t-on, quelle est votre patrie? — *La voici*, répliqua-t-il, en montrant du doigt cette voûte immense dont l'éclat instruit la terre à révérer son auteur. [617]

1254. Reconnaissance d'un officier algérien.

Louis XIV, ayant chargé Duquesne de bombarder la ville d'Alger, ces corsaires, désespérés de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte ennemie qui les foudroyait, prirent, pour s'en venger, l'horrible résolution d'attacher à la bouche de leurs canons des esclaves français, dont les membres étaient portés sur les vaisseaux des assiégeants. Un capitaine algérien, qui avait été pris dans ses courses, et très bien traité par les Français, tout le temps qu'il avait été prisonnier, reconnut parmi ceux qui allaient subir le sort affreux que la rage avait inventé, un officier dont il avait éprouvé les attentions les plus marquées. À l'instant il prie, il sollicite, il presse pour obtenir la conservation de son bienfaiteur. Tout fut inutile. On allait mettre le feu au canon où l'officier français était attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : *Tire, puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui*. Le Dey, qui était présent à cette scène touchante, en fut si frappé, qu'il accorda la grâce de l'officier.

1255. La pauvreté de Diogène.

Diogène, qui n'avait pour tout bien qu'un tonneau, une besace, une écuelle et une tasse, ayant aperçu un jeune homme qui buvait dans le creux de sa main, jeta sa tasse comme une chose peu nécessaire. Alexandre vint un jour le voir, et le pressa de lui demander ce qu'il voudrait. Mais ce philosophe qui se chauffait alors aux rayons du soleil dans son tonneau, rejetant les offres de ce prince, le pria seulement de ne pas lui ôter par son ombre la chaleur du soleil.

Ce détachement des biens et des honneurs, qu'Alexandre admira, et qui lui fit dire que, s'il n'était pas Alexandre, il voudrait être Diogène, n'était dans cet homme singulier, ainsi que dans la plupart des anciens philosophes, qu'un orgueil plus raffiné, qui lui faisait, comme le lui a reproché Platon, fouler aux pieds le faste par un autre faste. Mais le chrétien, et [618] les religieux surtout savent se détacher de tout par amour pour N.-S.

1256. Vous vaincrez par ce signe.

Lorsque l'empereur Charles VI confia, en 1717, au prince Eugène, la conduite de la guerre qu'il avait avec les Turcs, il lui dit que quelque confiance qu'il eût en ses talents, il voulait établir au-dessus de lui un chef qu'il dût consulter et au nom duquel il agirait. Le prince, un peu étonné, demande quel est ce supérieur. Charles lui présente à l'instant un crucifix, enrichi de diamants, avec cette inscription : JÉSUS-CHRIST GÉNÉRALISSIME. *N'oubliez jamais, Prince, ajouta-t-il, que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu sur la croix son sang pour le salut des hommes. C'est sous ses auspices que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du nom chrétien*. En effet, le prince Eugène remporta sur eux, la même année, près de Belgrade, cette fameuse victoire, où plus de vingt mille des infidèles restèrent sur le champ de bataille, et qui fut bientôt suivie de la paix que les Turcs furent contraints de demander. Dans les tentations le signe de la croix est une puissante armure.

1257. Sachons user pour le bien des richesses que nous possédons.

On a comparé les richesses au fumier qui n'est utile que lorsqu'on le répand. Denis, roi de Syracuse, ayant appris qu'un de ses sujets avait caché dans la terre un trésor, lui commanda de le lui apporter. Le Syracusain ne lui en donna qu'une partie, et s'en alla avec le reste dans un

autre pays, où il vécut plus libéralement qu'il n'avait fait, Denis, qui en fut instruit, le fit revenir; il lui rendit ce qu'il avait pris, et lui dit : À présent que vous savez bien user de vos richesses, vous méritez de les avoir. Celui, en effet, qui ne fait pas un bon usage des biens de la terre se rend indigne de les posséder.

1258. Ingratitude d'un étudiant.

Un philosophe, que son élève voulait rendre ridicule, en lui disant qu'il ressemblait à un vilain animal, qu'il lui nomma, repartit à cet insolent : *Je [619] ne sais pas si je ressemble à l'animal que vous me nommez; mais je sais bien, et tout le monde en conviendra, que vous ressemblez à un ingrat, qui est le plus méprisable et le plus haïssable de tous les animaux. Le malheur, dit le Saint-Esprit, ne sortira pas de la maison de celui qui rend le mal pour le bien.*

1259. Louise de Vaudémont.

La modestie et la pudeur seront toujours, pour les femmes même, le plus bel ornement et la plus noble parure. C'était celle de la vertueuse épouse d'Henri III, Louise de Vaudémont. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguait que par la simplicité de ses habits. Ce qui donna lieu à une aventure assez singulière. Passant un jour par la rue Saint-Denis, elle entra dans la boutique d'un marchand de soie. Elle y trouva la femme d'un président, magnifiquement parée et fort attachée au choix de quantité de superbes étoffes. La Reine l'observa quelque temps dans cette occupation; et voyant qu'elle ne prenait pas seulement garde qu'elle était dans la boutique, elle s'approcha d'elle, et lui demanda qui elle était. La présidente, qui se voyait sans comparaison beaucoup mieux vêtue que la reine, et qui avait tous ses sens occupés à considérer la beauté des étoffes qu'elle avait sous ses yeux, lui répondit brusquement qu'on l'appelait la présidente une telle. La reine lui dit alors en riant : *Madame la présidente, vous êtes bien brave pour une femme de votre qualité.* La présidente répliqua sans détourner la vue de dessus les étoffes : *Ce n'est pas à vos dépens, madame.* Quelqu'un de la suite de la reine avertit la présidente de prendre garde à qui elle parlait. Elle leva les yeux sur le visage de la reine, et l'ayant reconnue, elle se jeta à ses pieds en lui demandant pardon. La princesse l'ayant relevée, lui fit avec douceur une remontrance sur le luxe de ses habits, et lui donna des témoignages de sa bienveillance.

1260. Ne méprisons personne.

Le Chevalier Williams Gooels, gouverneur de la Virginie, causait avec un négociant dans les rues de Williamsburg. Il vit passer un nègre qui le salua : il lui rendit le salut. Comment, dit le négociant, votre [620] Excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave! Sans doute, répondit le gouverneur, je serais bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête que moi,

1261. Fidélité à la vocation.

M. Pomponne de Bellièvre étant mort sans enfants, on proposa à l'abbé son frère, de quitter la soutane et de se marier, afin de ne pas laisser éteindre sa famille. *J'aime mieux,* répondit-il, *qu'elle finisse par un honnête homme que de la continuer par un sot que je pourrais mettre au monde.*

1262. Les dignités ne doivent pas faire oublier une humble condition.

Tout le monde sait que Sixte-Quint, de simple pâtre, devint religieux de Saint-François, général de son ordre, cardinal et enfin pape. Jamais la fortune n'avait pris un homme si bas pour l'élever si haut. On le vit sur le trône souverain habile, grand politique, homme né pour commander aux autres, et d'autant plus digne de son élévation, qu'il n'oublia jamais la bassesse de son premier état. Un cordelier de la principauté de Tarente lui demanda que sa famille eût

l'honneur d'être alliée à la sienne. J'y consens, dit Sixte-Quint, pourvu que nous trouvions quelque proportion entre votre famille et la mienne. Dites-moi premièrement quelle est votre origine? *Saint Père*, répondit le moine, *ma maison est, grâce à Dieu, l'une des plus riches et des plus anciennes du royaume de Naples*. Tant pis pour votre dessein, répliqua le Pape : car, le moyen de faire alliance entre un riche et puissant seigneur comme vous, et un malheureux gardeur de pourceaux comme moi! Si vous voulez cependant à quelque prix que ce soit, que je consente à ce que vous me demandez, quittez votre habit de religieux, donnez à quelque hôpital la grosse pension que vous fait votre famille, et allez garder ces mêmes animaux à la campagne, comme je les ai gardés dans ma jeunesse. Ce n'est qu'à ces conditions que nous pourrons devenir parents, vous et moi.

1263. Un mot de M. Cousin.

M. Victor Cousin, de l'Académie Française, mi-[621]-nistré de l'instruction publique, se promenait un jour dans la cour de l'institut avec M. Cochin et un savant professeur de philosophie. Un jeune vicaire vint à passer, et comme il s'éloignait vers le pont des Arts, M. Cousin le regardant de loin s'arrêta et dit à son collègue : « Mon ami, nous avons toute notre vie professé la philosophie ; nous réunissons des jeunes gens instruits, et nous tâchons, par des arguments laborieux, de leur démontrer qu'il y a une âme. Pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où va-t-il? Il va réconcilier les âmes de deux époux, fortifier l'âme d'un vieillard qui va mourir, combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux, éclairer l'âme d'un enfant. Et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ! Il vaudrait mieux qu'on nous précipitât nous-mêmes avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de Pâme. »

1264. Pisistrate.

Pisistrate étant à table, un des convives, échauffé par le vin, commença par lui dire des injures. Ses amis lui conseillaient de punir cet insolent; mais Pisistrate leur répondit : « Si lorsque je passe dans « la rue, un aveugle venait heurter contre moi, me « conseilleriez-vous de le punir? »

Des jeunes gens, échauffés par le vin, rencontrèrent la femme de ce prince, et l'insultèrent. Le lendemain, lorsque la raison leur fut revenue, ils allèrent se jeter aux pieds de Pisistrate, fondant en larmes, et lui demandant pardon. Il les releva avec bonté, et leur dit : « Allez et soyez plus sobres. »

1265. Fidélité à la parole donnée.

Jean I, roi de France, avait une noble maxime qu'il sut pratiquer. Il disait que si la vérité et la bonne foi étaient perdues, on devrait les retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois! Ce prince, dont Pâme fut encore plus grande que ses malheurs, ayant été fait prisonnier dans une bataille, fut renvoyé sur sa parole; mais n'ayant pu accomplir toutes les conditions qu'on avait mises à sa liberté, il retourna [622] accompagné de sa seule vertu dans les prisons du roi d'Angleterre, et y mourut trois ans après.

Le P. de Laurière, franciscain, montra la même fidélité, le même courage, et eut un plus heureux succès. Ayant été pris par les Indiens avec plusieurs officiers Portugais, il demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie paraissant craindre qu'il ne revînt pas, le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul on le laissa partir. Sa négociation ayant été

infructueuse, il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisait des hommes capables de cet acte généreux de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

1266. Un mot de Fontenelle.

Il disait sur la fin de sa vie : « J'ai vécu cent ans, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. » Ils ne pourront pas en dire autant à la dernière heure ceux qui se raillent de la piété.

1267. Apprenons d'un enfant à garder un secret.

C'était autrefois l'usage à Rome, que les sénateurs menassent avec eux dans le sénat ceux de leurs enfants qui portaient encore la prétexte, robe bordée de pourpre, qu'ils ne quittaient qu'à l'âge de quatorze ans. Un jour qu'on y traita une affaire importante et qu'il fallut la remettre au lendemain, on convint de n'en point parler jusqu'à ce qu'elle fut décidée. Le jeune Papirius avait assisté ce jour-là au sénat avec son père. Sa mère lui demanda de quoi il y avait été question. L'enfant répondit qu'il avait été défendu de le dire. La mère n'en devint que plus curieuse. Plus il insistait sur la nécessité de se taire, plus il irritait ses désirs. Enfin, poussé à bout, il prit ingénieusement le parti de lui donner le change. *Il a été question, dit-il, dans le sénat de décider s'il était plus utile à la République de permettre aux hommes d'épouser deux femmes ou aux femmes d'épouser deux hommes.* Cette nouvelle surprit étrangement la mère, qui sortit [623] aussitôt de chez elle et alla conter la chose à ses amies. Le lendemain, le sénat fut environné de dames, qui priaient, les larmes aux yeux, qu'on ne conclut rien sans les ouïr. Les sénateurs, fort étonnés, demandèrent ce que c'était que la folie de ces femmes et ce qu'elles voulaient. Le jeune Papirius s'avança au milieu de l'assemblée et raconta les instances que sa mère lui avait faites et ce qu'il lui avait répondu. Le sénat loua sa fermeté et son esprit et rendit un arrêt qui défendait aux sénateurs d'amener désormais leurs enfants au sénat, excepté le seul Papirius.

1268. Piété filiale d'un Chinois.

Le père d'un jeune Chinois avait été condamné à avoir la tête tranchée, pour plusieurs crimes énormes commis pendant qu'il exerçait la magistrature. Son fils alla se jeter aux pieds du gouverneur, et le conjura d'accepter qu'il mourût à la place de son père. Le mandarin questionna beaucoup le jeune homme, pour savoir si c'était de son propre mouvement qu'il parlait de la sorte. Quand il se fut assuré de la sincérité de ces sentiments, il en écrivit à l'empereur, qui envoya la grâce du père et un titre d'honneur pour le fils. Mais celui-ci refusa constamment cette distinction, disant que le titre dont il serait décoré rappellerait sans cesse au public le souvenir de la faute de son père. L'empereur, admirant de si nobles sentiments, voulut avoir ce jeune homme à sa cour : il en prit un soin particulier; et, dans la suite, l'éleva à la dignité de ministre d'état.

1269. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.

Parmi un grand nombre de traits de générosité qui honorent la vie de cette auguste impératrice, on aime à se rappeler celui-ci. Elle était à Luxembourg, maison royale près de Vienne. Elle y reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avait pas manqué de se présenter le jour du Jeudi-Saint, pour être au nombre des pauvres femmes auxquelles l'impératrice-reine lavait les pieds. Ses infirmités l'avaient empêchée de se rendre au palais. Elle fit dire à l'impératrice qu'elle avait le plus vif regret de n'avoir pu se rendre à la cérémonie, non à cause de l'honneur [624] qu'elle aurait reçu, mais parce qu'elle avait été privée du bonheur de voir une souveraine bien - aimée.

L'impératrice, touchée des sentiments de cette bonne femme, se rendit elle-même au village qu'elle habitait. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une humble cabane. Elle trouva la pauvre infirme sur un misérable grabat. Vous regrettez de ne m'avoir point vue, lui dit avec bonté cette généreuse princesse, consolez-vous, ma bonne, je viens vous voir. Qu'on se représente l'effet que produisit sur cette pauvre femme la présence de son impératrice et les paroles touchantes qu'elle venait de prononcer. Ses yeux étaient baignés de larmes; sa bouche entr'ouverte ne pouvait proférer une parole ; elle tendait ses mains jointes et tremblantes du côté de sa souveraine : elle la regardait comme un ange du Ciel, qui venait pour la consoler dans ses peines. L'impératrice attendrie l'entretint longtemps, et lui laissa en se retirant une somme considérable.

Ceux qui s'exercent à la charité, sentent la vérité de cette belle maxime de Jésus - Christ : Qu'il est beaucoup plus heureux de donner que de recevoir.

1270. Dévouement d'un jeune captif pour son père.

On venait de racheter quelques esclaves chrétiens à Alger. Au moment où ils allaient partir, un corsaire arriva dans le port avec une prise suédoise. Parmi le nombre des prisonniers se trouva le père d'un des captifs rachetés. Ils se reconnurent, et volèrent dans les bras l'un de l'autre, les yeux baignés de larmes. Le jeune homme, touché du malheur de son père, qui était déjà vieux, et dont l'esclavage ne pouvait qu'abrégéer les jours, pria les Algériens de lui permettre de prendre la place de son père. Je suis plus robuste, ajouta-t-il, et plus propre aux travaux qu'on exige des esclaves. On y consentit. Mais le Dey, ayant appris cette belle action, ne voulut pas que ce fils généreux restât dans les fers. Il ordonna qu'on lui rendît la liberté, et qu'on le renvoyât avec son père.

1271. Vengeance d'un Cardinal.

Le cardinal Mazarin ayant appris que l'abbé Quillet [625] était l'auteur d'un poème latin où il était assez maltraité, lui fit dire qu'il avait à lui parler. Quillet, qui se croyait bien caché, ne balança pas à se présenter. Le cardinal lui fit d'abord des compliments sur la beauté de son poème qu'il avait lu : il se plaignit ensuite avec douceur de ce qu'il l'avait si cruellement déchiré : Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a longtemps que je vous estime; si je ne vous ai pas encore fait du bien, c'est que des importuns m'obsèdent et m'arrachent les grâces. Le poète, confus, se jette à ses genoux. Le ministre le relève, et demanda à l'évêque de Fréjus, qui avait la feuille des bénéfices, s'il n'y avait pas quelque abbaye vacante. Le prélat répondit qu'il y en avait une de quatre mille livres. *Je vous la donne, Quillet*, dit le cardinal; *apprenez à ménager davantage vos amis*. L'abbé se hâta de désavouer la première édition de son poème, de la corriger, et de substituer l'éloge à la satire. Il supplia même le ministre d'en accepter la dédicace, ce qui lui fut accordé.

Les hommes se prennent par les bienfaits, qui gagnent les ennemis et attachent les amis.

1272. Un bon fils.

Alphonse, fils aîné de Ferdinand, roi de Castille et de Léon, donna un rare exemple d'une parfaite soumission aux volontés des parents. Ferdinand, avant de mourir, le pria de souffrir que Jean son puîné eût le royaume de Castille pour son partage. *Mon père*, répondit Alphonse, *la gloire de vous obéir me sera toujours plus chère que mon droit d'aînesse. Si vous jugez que mon frère remplisse mieux votre place que moi, je consens que vous lui donniez tous vos royaumes : je suivrai vos ordres comme ceux de Dieu même*. Ces paroles attendrirent si fort le cœur de Ferdinand, qu'il mourut en versant des larmes de tendresse sur ce bon fils.

1273. Les vrais amis nous restent fidèles dans l'adversité.

Le cardinal Wolsey, ministre et favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrâce de son maître, se vit tout d'un coup, comme il arrive d'ordinaire, méprisé des grands et haï du peuple. Pitz [626] Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talents et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus, il offrit sa maison de campagne à Wolsey et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Pitz Williams, qui reçut son maître avec les marques les plus distinguées de respect et de reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à un homme qui avait encouru sa disgrâce, fit venir Williams. Il lui demanda d'un air et d'un ton irrités, pour quels motifs il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? Sire, répondit Williams, je suis pénétré pour Votre Majesté de la soumission la plus respectueuse; je ne suis ni mauvais citoyen, ni sujet infidèle. Ce n'est ni le ministre disgracié, ni le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est mon ancien et respectable maître, mon protecteur, celui qui m'a donné du pain et de qui je tiens la fortune et la tranquillité dont je jouis. Et je l'aurais abandonné dans son malheur, ce maître généreux, ce magnifique bienfaiteur! Ah! Sire, j'eusse été le plus ingrat des hommes. Surpris et plein d'admiration, le roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ et peu de temps après il le nomma son conseiller privé.

1274. Patience de Lycurgue.

Lorsque Lycurgue voulut établir la réforme dans Lacédémone, une foule de citoyens s'éleva contre lui et lui jura une haine éternelle. Un jeune homme entre autres, nommé Alexandre, le poursuivit dans la place publique et lui creva un œil d'un coup de bâton. Le peuple, indigné de cette violence, livra le coupable au législateur, afin qu'il en tirât vengeance. Lycurgue l'emmena chez lui et le traita avec tant de douceur et de bonté, que le jeune homme, charmé de sa vertu, fut depuis un de ses plus zélés partisans.

1275. Ganganelli.

Clément XIV, n'étant encore que simple religieux, voyait souvent un peintre italien fort médiocre. Il aimait son caractère, ses mœurs, et vivait avec lui [627] dans la plus grande intimité. Élevé au cardinalat, il devint pour le pauvre artiste un grand seigneur dont, suivant l'usage ordinaire, l'abord devait être fort difficile. Aussi le peintre n'osa-t-il pas aller chez le nouveau cardinal, ni lui demander sa protection. Son ami pensait bien différemment. Étonné de ne pas le voir paraître à ses audiences, le cardinal se rendit chez lui dans toute la pompe de sa dignité. L'artiste, surpris de cette visite inattendue, le fut bien plus encore, lorsqu'il vit Son Éminence se jeter à son cou, le presser dans ses bras et l'assurer qu'elle n'avait pas oublié leur ancienne amitié. *Venez donc me voir*, lui dit affectueusement le cardinal, *mon palais vous sera toujours ouvert, je serai toujours visible pour vous et ne cesserai jamais de vous aimer*. Lorsqu'il fut élevé à la chaire pontificale, on présenta, selon la coutume, au nouveau souverain l'état de sa maison, sur lequel le cardinal-major avait placé l'un des plus fameux peintres d'Italie. J'approuve l'état, dit le Saint-Père, à l'exception de l'article du peintre. Celui que vous me proposez est sans doute excellent; mais ma figure n'est point assez distinguée pour que les portraits qu'il en ferait pussent ajouter à sa réputation : il est riche, d'ailleurs, et peut bien se passer de moi. Je connais un peintre moins célèbre, beaucoup moins opulent, qui m'a toujours été ami et que j'aime également : je le prends pour mon premier peintre.

1276. Pline le jeune.

Dans la fameuse éruption du Vésuve, qui occasionna la mort de Pline le naturaliste, son neveu, *Pline le jeune*, était avec sa famille à Misène, ville peu éloignée de ce volcan. Tous les habitants cherchaient leur salut dans la fuite. Pline seul, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'entourait, ne songea qu'à sauver les jours de sa mère. Elle le conjura de fuir. *Moi, lui dit-elle, infirme et âgée comme je suis, je me trouverai heureuse de mourir, pourvu que je vous sache en sûreté.* Mais ce généreux fils lui déclara qu'il était résolu ou de périr, ou de se sauver avec elle. Alors, prenant sa mère, il l'entraîna malgré elle. Déjà la cendre tombait sur eux : les vapeurs et la fumée dont l'air était obscurci, faisaient du jour la [628] nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'avaient pour guider leurs pas chancelants que la lueur du feu qui les menaçait et des flammes qui les entouraient. Mais rien ne put ébranler la constance de Pline, ni l'obliger de pourvoir plus promptement à sa sûreté en abandonnant sa mère. Il la consola, il la soutint, il la porta dans ses bras : sa tendresse filiale le rendit capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable : il conserva à Pline une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenait d'elle, et à la mère un fils digne de son amour.

1277. Du christianisme.

Quelque suspect que soient les ouvrages de philosophie de M. Victor Cousin, de l'Académie Française et ministre de l'instruction publique, il a écrit cependant : « Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme comme es doctrines nouvelles, destinées à régénérer le monde : elles tuent, il est vrai, mais elles ne régènèrent point. N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds penseurs parce que, après Voltaire, ils ont découvert des difficultés dans le christianisme; vous, mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile. »

Peu d'années avant sa mort, il engagea, avec un de ses collègues de l'institut, une conversation sur certains ouvrages qui attaquaient le christianisme. Il se défendait énergiquement de les avoir jamais encouragés par ses exemples, puis s'animant, tandis qu'il marchait à grands pas le long des fenêtres de sa bibliothèque : « Si je devais écrire que Jésus-Christ n'est pas Dieu, s'écria-t-il, ou monter sur l'échafaud, je monterais sur l'échafaud... Oui, plutôt que de l'écrire, je monterais sur l'échafaud. »

1278. Où est la vérité?

Dans l'unité. « J'admire, a dit Louis Veillot, comme le monde a l'air d'être fier de ses philosophes qu'il estime si haut, et qui ne peuvent se mettre d'accord... Il n'y a que deux écoles : une qui admet la révélation [629] divine et l'institution d'un ministère de réconciliation entre la créature et le créateur; un autre qui, dans la multiplicité de ses sectes et de ses divisions, admet tout, hors ce point. Cette dernière école n'a jamais réuni deux hommes intelligents dans une croyance identiquement la même; ses écrivains et ses docteurs se contredisent; donc rien ne prouve que la vérité soit avec aucun d'eux. L'autre école, au contraire, offre au monde, depuis dix-huit cents ans, l'imposant spectacle d'une foule de puissants génies, réunis dans la plus miraculeuse unité de croyances et de sentiments. Il n'y a pas un docteur luthérien ou calviniste qui pense exactement comme Calvin et Luther, et là même où je vois plusieurs esprits garrottés dans les liens du même système, je ne vois rien qui m'indique une religion. Mais partout où sont les catholiques, il n'y en a pas un qui (s'il l'est en vérité) ne pense, ne croie, ne prie, ne s'efforce d'agir absolument comme saint Pierre et saint Paul. Tels ils ont été au commencement, tels ils sont encore, tels ils seront jusqu'à la fin. Rien ne prévaut contre ces pensées, contre ces

croyances : ni l'âge, ni les événements, ni les malheurs. Tandis qu'ailleurs l'esprit dépouille, en vieillissant, tout ce qui l'avait le plus charmé, et prend, comme des vêtements mieux en harmonie avec son âge, des opinions nouvelles à mesure qu'il prend de nouvelles années : le catholique, stable dans ses croyances premières, n'éprouve que le besoin de s'y attacher plus fortement. Là est donc la vérité.

« Oh ! Oui, certes, la vérité est là, et vous ferez bien, mes frères, de vous en enquérir. Lisez nos livres, écoutez nos docteurs; tous parlent de même, tous ont les mêmes promesses et vous trouverez dans tous, je dis dans les plus humbles et les plus ignorés, la solution éclatante des plus inextricables problèmes où se sera brisée votre raison. Vos philosophes vous ont-ils dit clairement ce que vous avez à faire dans le monde? Et s'ils vous l'ont dit, l'ont-ils fait eux-mêmes? Et si vous l'avez voulu faire, en avez-vous été contents? J'affirmerais que non. Mais un livre pieux me tombe sous la main, qui l'a écrit? Je l'ignore, je l'ouvre et j'y lis ces simples paroles :

« Nous avons le passé à réparer, l'avenir à préparer. Le présent nous est donné pour combattre, expier le [630] passé, préparer l'avenir. » Eh bien! Je vous le dis, le chrétien, l'enfant de l'Église, quel qu'il soit, dont l'intelligence s'élèvera seulement jusqu'à comprendre cet enseignement si limpide, — s'il veut s'en ressouvenir et user, pour s'y conformer, de la grâce qui est en lui, — celui-là est plus savant que tous vos systèmes et peut défier le monde et l'enfer. »

1279. Comment on fait fortune.

Un fils disait un jour à son père qui avait acquis beaucoup de biens : Gomme, mon père, avez-vous fait pour avoir un si grande fortune ? Pour moi, j'ai peine à gagner le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. Rien n'est plus facile, lui répondit le père, en éteignant une des deux bougies qui les éclairaient : *c'est de se contenter du nécessaire, et de ne brûler qu'une bougie quand elle suffit.*

1280. Gloire à la Trinité.

« Oh! Que ne puis-je mourir, s'écriait souvent une sainte âme, la Bienheureuse Marie-Françoise des Cinq Plaies de Jésus, que ne puis-je donner ma vie comme témoignage de ma foi au grand mystère de la Très Sainte Trinité ! Que ne puis-je, au prix de mon sang, le faire connaître et adorer par tous les hommes ! » Elle ne commençait jamais aucune de ses prières, sans avoir d'abord récité Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; et elle ne pouvait souffrir que quelqu'un récitât, en sa présence, cette prière sans être profondément incliné.

Elle avait au-dessus de son lit un tableau représentant ce grand mystère ; et chaque fois qu'on lui commandait quelque chose, elle levait les yeux vers ce tableau, pour demander la force de bien accomplir ce qui lui était commandé. L'adoration de la Très Sainte Trinité était la première et la dernière action de sa journée. Ce mystère, en effet, est le plus auguste de notre sainte religion, et la révélation que Dieu nous en a faite, nous introduit dans les secrets de cette vie divine que notre raison n'aurait pu découvrir. [631]

1281. Une éducation chrétienne.

Dès que saint Edmond, enfant, fut en âge de pratiquer la vertu, sa pieuse mère l'accoutuma à une vie austère. Elle le faisait jeûner les vendredis au pain et à l'eau. Elle le revêtait quelquefois d'un petit cilice, et, par de petits présents, elle l'engageait doucement à la mortification et à la pénitence. Lorsqu'elle l'envoya avec son frère Robert étudier à Paris, craignant que le feu de la jeunesse ne leur fît perdre le trésor inestimable de la chasteté, elle leur donna encore à chacun

un cilice, leur recommandant de le prendre au moins trois fois la semaine ; et toutes les fois qu'elle faisait tenir du linge neuf à Edmond, elle ne manquait pas de mettre parmi le linge quelque nouvel instrument de mortification. Ce Bienheureux enfant, tant en Angleterre qu'à Paris, correspondit parfaitement aux inclinations et aux soins d'une mère si prudente. On sait qu'il devint archevêque de Cantorbéry en Angleterre.

1282. L'enfant d'une mère morte.

On connaît l'histoire de saint Raymond Nonnat. Son père était de la noble famille des Sarrois, appelée depuis de Segers, fort connue en Espagne. Sa mère étant morte d'une grave maladie dont elle fut atteinte au 7^e mois de sa grossesse, les médecins assuraient que l'enfant était mort aussi, et que c'était même sa mort qui avait occasionné celle de sa mère ; le père néanmoins ne put jamais se résoudre à la voir conduire en terre sans se rendre compte de ce qu'il en était ; un de ses parents, qui le vit dans cette perplexité, ouvrit le côté de la défunte, et il en retira aussitôt un bel enfant plein de vie, contre toute espérance humaine et au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents. Le père, qui regarda cette naissance comme une bénédiction particulière du ciel sur sa famille, changea ses regrets en actions de grâces ; il fit, à l'heure même, baptiser ce fils, afin qu'il fût préservé de la mort de l'âme, comme il l'avait été de celle du corps. Le comte Raymond de Cardone, allié de sa maison, fut son parrain et le fit appeler Raymond comme lui ; mais depuis on l'a surnommé Nonnat, c'est-à-dire en langage catalan, qui n'est pas [632] né. Raymond devint plus tard cardinal et un saint que l'Église honore. Quel malheur d'ensevelir une mère sans donner le baptême au fruit qu'elle porte!

1283. Flattez votre enfant et il vous fera trembler.

On craint aujourd'hui d'user de la verge ou du fouet. Henri IV n'avait pas ce scrupule à l'égard de Louis XIII, enfant. Un jour qu'il l'avait fouetté, la reine en pleurait : « Vous pleurez, Madame, lui dit-il, de ce que je châtie votre fils avec un peu de sévérité ; eh bien, vous pleurerez un jour de la sévérité avec laquelle il vous traitera vous-même... » C'est en effet ce qui arriva après la mort de ce prince. Louis XIII, devenu majeur, retint pendant quelques mois sa mère comme prisonnière dans ses appartements, puis la chassa de son palais. Après avoir erré de pays en pays, elle se vit obligée de se retirer à Cologne où elle mourut de chagrin.

1284. Ne soyons pas hypocrites.

La Bienheureuse Marguerite de Savoie, duchesse de Montferrat, étant devenue veuve, résolut de n'avoir plus d'autre époux que Jésus-Christ. Elle refusa la main de Philippe-Marie, duc de Milan. Cette conduite lui attira toutes sortes de calomnies; mais ne voulant d'autre justification que ses bonnes œuvres, elle embrassa, par l'ordre de saint Vincent Ferrier, qui lui apparut, le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Sa charité la porta ensuite à demander pour elle et pour ses sœurs l'hôpital de Sainte-Marie des Anges ; et on ne peut dire les actes d'humilité, de patience et de mortification qu'elle y fit paraître dans l'assistance des malades. Cette Bienheureuse eût un jour une affliction extrême par suite de l'apparition d'une sœur de sa Congrégation. Cette malheureuse lui déclara qu'elle était damnée pour avoir fait toutes ses actions dans un esprit de vanité et par une pure hypocrisie; puis, prenant de la poussière, elle la dispersa dans l'air, pour montrer que la vie des âmes vaines et orgueilleuses, n'est qu'un peu de poussière qu'un vent emporte et réduit au néant. La Sainte fut tellement effrayée de cette vision, que, craignant elle-même d'être au nombre des réprouvés, elle passa plusieurs jours en des jeûnes, des mortifications et des larmes [633] continuelles pour s'attirer la miséricorde de Dieu et arrêter le bras de sa colère, qu'elle croyait tout prêt à s'appesantir sur elle.

À l'exemple des saints, humilions-nous et craignons que l'amour-propre ne nous enlève le mérite du peu e bien que nous faisons.

1285. Aimez bien Dieu!

La bienheureuse Beatrix de Ferrare, de l'Ordre de Saint-Dominique, fut une des premières religieuses du monastère de sainte Catherine de Sienne, à Ferrare. Sa grande dévotion à sainte Catherine d'Alexandrie, martyre, lui mérita plusieurs faveurs de la part de cette Bienheureuse. Quoique la plus jeune de ses compagnes (à peine avait-elle vingt ans), elle prédit qu'elle mourrait la première. En effet, quelques jours avant la fin de son noviciat, elle s'envola vers le séjour de la gloire. Après sa mort, elle apparut à une de ses sœurs et lui dit : « *O ma sœur, aimez bien Dieu; en cela consiste la vie éternelle.* » Plusieurs miracles rendirent sa mémoire célèbre', et son tombeau est toujours l'objet d'une grande vénération.

1286. Saint Aphrodite.

Aphrodite était un moine disciple de saint Théodose. Il était de grande taille et d'une force prodigieuse. Sa fonction était de conduire les mulets; et, un jour qu'un de ces animaux fut rétif, il lui donna un si grand coup de poing au museau, qu'il le renversa mort sur place. Ensuite il prit sur ses épaules la charge de l'animal et la rapporta au monastère. Saint Théodose le renvoya pour ce fait. Aphrodite, désolé, alla frapper à la porte du monastère de saint Sabas qui le reçut avec bonté. Aphrodite passa trente ans dans la retraite, la pénitence et le travail et mourut de la mort des justes, vénéré comme un saint par Sabas lui-même.

Nos fautes ne doivent pas nous décourager, mais nous faire prendre une résolution énergique de combattre nos défauts. Elles peuvent même par la miséricorde de Dieu servir à notre avancement dans la vertu.

1287. As-tu jamais vu Dieu?

Un ami du fameux Courbet, le déboulonneur de la [634] colonne Vendôme, aux jours de la Commune, raconte ce qui suit : « Un jour, à Bougival, où nous nous rencontrions les dimanches et jours de fête, il y a quelque vingt ans, une petite servante d'auberge lui riva durement et finement son clou. La pauvre fille était jeune, honnête et vertueuse : et, pour toutes ces raisons, elle était l'objet des brocards biéreux de Gustave. « Alors, Prudence, tu crois qu'il y a un Dieu, disait-il à la pauvrette ? — Certainement, M. Courbet, répondit la jeune fille. — L'as-tu jamais vu? dit Courbet. — Non, dit-elle. — Gomment crois-tu donc qu'il existe? — Je n'ai pas vu l'Amérique, répliqua la jeune fille, mais je suis certaine qu'elle existe. — Parbleu, dit Courbet, si tu veux la voir, tu n'as qu'à y aller. — C'est bien cela, M. Courbet : pour voir le bon Dieu, il n'y a aussi qu'à aller chez lui ! Mais si je veux le voir un jour, je ne dois pas écouter ceux qui parlent comme vous faites. »

1288. Un militaire père chrétien.

Le colonel Paqueron, directeur d'artillerie, écrivait : « Dieu a mis deux perles dans l'âme des enfants : l'obéissance et la pureté. Malheur à qui leur fait perdre l'une ou l'autre ! Il tue l'homme dans l'enfant. Qui veut élever des enfants, doit d'abord devenir un saint. Comment faire passer en eux des vertus qu'on n'a pas soi-même ? Devenons des saints, sans cela nous ne serons jamais que de mauvais pères. Il me semble que mes devoirs de père se réduisent tous à un seul : défendre les intérêts de Dieu dans le cœur de mon fils et mes propres droits de père : tout est en harmonie dans le bien. »

1289. Je crois la vie éternelle.

Les païens ont cru à l'immortalité. Cicéron, dans son livre de la vieillesse, a écrit : « Socrate, au dernier jour de sa vie, parlait à ses disciples de l'immortalité de l'âme. En un mot, voici ce dont je suis persuadé, ce que je pense, en considérant l'excellence de l'âme, son souvenir de tant de choses passées, sa prévoyance si sage de l'avenir, tant d'arts, tant de sciences qu'elle cultive, tant de découvertes qu'elle fait : il est impossible de croire mortelle la nature qui a de telles ressources. » Platon lui-même, au rapport de [635] Xénophon, dit en mourant : « Ne pensez pas, mes très chers fils, qu'après que je vous aurai quittés, je doive être anéanti. Pendant que j'étais avec vous, vous ne voyiez pas l'esprit qui gouvernait mes membres; mais, d'après mes actions, vous compreniez qu'il animait mon corps. Croyez donc qu'il restera toujours le même, lors même que vous ne le verrez plus. Jamais je n'ai pu me persuader que l'esprit, tandis qu'il était dans un corps mortel, eût la vie, et qu'il mourût après l'avoir quitté. Est-ce que tant d'hommes illustres eussent entrepris de si grandes choses pour vivre dans le souvenir de la postérité, s'ils n'avaient pas pensé que l'âme immortelle survit au corps? N'eût-il pas été plus commode pour eux de mener une vie oisive et paisible sans s'imposer tant de peines et de travaux? Si l'âme n'était pas immortelle, comment tout homme sage s'efforceraient-il d'arriver à la gloire de l'immortalité ? N'est-ce pas cette croyance à l'immortalité qui fait que l'homme juste meurt volontiers, et que le méchant redoute la mort? Pour moi je quitterai la vie, comme on quitte une hôtellerie et non comme on quitte sa maison. La nature nous a bâtis ici-bas, non une demeure permanente, mais un hôtel pour quelques jours. » La foi catholique nous enseigne l'immortalité de l'âme en un seul mot : *Je crois la vie éternelle.*

1290. Est-il absurde de croire ce que l'on ne comprend pas?

Le P. Lacordaire se trouvait un jour à table à côté d'un incrédule qui, tout seul, déblatérerait contre Dieu et les mystères. Et comme aucun des convives ne daigna lui répondre, son orgueil de philosophe s'irrita ; et, s'adressant brusquement au célèbre Dominicain : Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question. Dites-nous, n'est-il pas absurde de croire ce que notre raison ne saurait comprendre? — Nullement, répond le P. Lacordaire. Puis, pour réprimer la vaniteuse incrédulité de son interlocuteur, le P. Lacordaire lui dit : « Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs, deux effets tout contraires sortant d'une même cause ? — Non, répond l'athée; mais que concluez-vous de là? — C'est que, répliqua le reli-[636]-gieux, cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes. » Là-dessus, l'athée se tut, pendant que les convives l'accablaient de leurs rires et de leurs quolibets.

1291. Savez-vous votre catéchisme?

Un jour, un aspirant au doctorat avait répondu aux examinateurs d'une manière très satisfaisante, en présence de Garcia Moreno, président de la République de l'Équateur : « Vous connaissez votre droit, Monsieur, lui dit le président; mais savez-vous votre catéchisme ? Pour administrer la justice, un magistrat doit connaître avant tout la loi de Dieu. » Et il interrogea l'étudiant qui resta muet : « Monsieur, lui dit gravement Garcia Moreno, vous êtes reçu docteur, mais vous n'exercerez pas votre profession avant de savoir votre catéchisme. Enfermez-vous, pour l'apprendre, chez les Franciscains. »

La science de Dieu illumine, en effet, toutes les autres ; et c'est un grand vide, dans une tête humaine, que de l'ignorer. C'est même un grand péril pour la foi, et, par conséquent, pour le salut. C'est donc un grand devoir pour tout chrétien de s'instruire des vérités de la foi.

1292. À qui le chapelet?

Qui ne connaît ce trait du jeune de Quatrebarbes, élève de Saint-Cyr, au temps où cette école comptait peu de chrétiens. Un jour que la division était rangée dans la cour, un mauvais plaisant s'avisait de sortir des rangs et de s'écrier : « À qui ce chapelet que j'ai trouvé ce matin ? » On s'attendait d'une part, à une fusée de rires, et, de l'autre, à un lâche silence. De Quatrebarbes, digne et simple, tend joyeusement la main : « À moi ! dit-il. C'est le chapelet de ma Première Communion, et je vous remercie de l'avoir retrouvé ! » Il n'y eut ni rires, ni sarcasmes. Il n'y eut que l'expression plus ou moins avouée de l'admiration pour un si rare courage.

1293. Garcia Moreno à la procession.

Un jour, en pleine cathédrale de Quito, un prédicateur ayant demandé quelques hommes de bonne volonté pour porter une croix, qu'on devait planter [637] aux portes de la ville, le président Garcia Moreno descendit le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclama l'honneur de placer sur ses épaules le glorieux fardeau, sous lequel il traversa toutes les rues de la capitale. La procession fut solennelle; on ne se permit pas de critiquer le chef de l'État ; on admira.

1294. Te voilà, Carron!

Un pouce de ruban, que Napoléon Ier déposait sur la poitrine de ses braves, suffisait à les électriser et à leur faire affronter cent fois la mort. Nous avons connu un prêtre dont le père avait servi sous le premier Empire; ce vieux soldat était retiré dans la petite ville de la Mure, en Dauphiné, quand Napoléon y passa, revenant de l'île d'Elbe. Au milieu de la foule qui se pressait pour le voir, l'empereur, distinguant cet homme, lui dit en l'appelant par son nom : « Te voilà, Carron ! » Carron aussitôt court chez lui : « Femme, dit-il, donne mon fusil; l'empereur m'a reconnu, je pars avec lui ! » Et cet homme quitte sa famille, fasciné par une seule parole de son ancien maître. Et la multitude des bienfaits de notre Dieu ne suffirait pas à lui enchaîner nos cœurs !

1295. La religion réformée.

Un ministre protestant évangélisait l'Algérie en jetant çà et là de petits livres de la secte. Il rencontra un jour un vieux zouave et lui offrit de ces opuscules. « Qu'est-ce qu'il y a dans vos petits livres ? dit le zouave, sont-ce des almanachs nouveaux ? Qu'est-ce que c'est donc ? — On enseigne là-dedans la religion et, qui plus est, la véritable, c'est-à-dire la nôtre ? — Et quelle est votre religion ? — C'est la religion réformée. — Dans ce cas, votre religion n'est pas bonne, répartit le zouave. — Et pourquoi pas ? — Parce que, voyez-vous, chez nous, quand un militaire est réformé, ça veut dire qu'il n'est plus bon pour le service ! Ainsi, gardez vos petits livres; je ne me sens pas le goût d'une religion qui, ayant passé par un conseil de révision, a été réformée ! »

1296. La religion a de sots ennemis.

Le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, raconte [638] une anecdote qui nous donne la mesure de l'ignorance qui règne souvent parmi ceux qui veulent faire les esprits forts. Un de ces personnages parlait dans un repas, avec une extrême liberté, sur la religion. Une femme de beaucoup d'esprit, qui voyait percer l'ignorance à travers son ton arrogant, s'avisait de lui donner une leçon, et pour cela elle l'interpelle par cette interrogation : Monsieur, voudriez-vous bien me dire qui a composé le *Pater* ? Celui-ci de rejeter bien loin cette question, avec toute la fierté d'un savant offensé de se voir soupçonné d'ignorance. Néanmoins, son antagoniste, qui décelait son embarras à travers son ton d'assurance, continuait à le presser. Mais enfin, Monsieur, veuillez bien répondre à ma question : Qui a composé le *Pater* ? Un convive malin, qui avait fait

la même observation et qui voulait le pousser à bout, s'approche de lui et lui dit tout bas : Moïse a composé le Pater; et voilà notre homme qui se recueille un moment, fait un pas et prononce magistralement que Moïse a composé le Pater. Combien d'hommes, au lieu d'entasser des objections contre la religion, auraient besoin d'aller au catéchisme.

1297. Le marquis de Fénelon.

Dans la campagne de 1666, pour veiller davantage sur la conduite de son fils, qui suivait le métier des armes, le marquis de Fénelon voulut servir en qualité de simple volontaire. La valeur, l'intrépidité, la sagesse et la capacité qu'il y fit paraître, lui attirèrent une estime universelle de la part du roi, des généraux et de toute l'armée. Mais un trait bien remarquable de son zèle et de son amour paternel, ce fut qu'après la conclusion de la paix, il conduisit ce fils unique au siège de Candie, contre les Turcs, non pour avancer sa fortune, mais pour le soustraire aux dangers que courait son salut.

Louis XIV, qui comprit le dessein d'un si vertueux père, lui dit, avant son départ : « Avouez-moi la vérité, vous faites ce voyage pour retirer votre fils des débauches de la cour. — C'est vrai, Sire, répondit-il, et quand j'y pense je trouve que Candie n'est pas encore assez loin. » Il partit pour cette expédition, conduisant encore avec lui quatre cents jeunes gentilshommes qui l'honoraient et l'aimaient, comme s'il eut [639] été leur père. Avant le jour, il les préparait au combat par plusieurs heures d'oraison et marchait lui-même à leur tête dans toutes les sorties.

Son fils ayant été blessé mortellement, il le fit porter dans sa tente sans quitter le combat; il vint ensuite après l'action, l'assista lui-même à la mort. Les sentiments de ce jeune homme, à sa dernière heure, furent la digne récompense de l'héroïque vigilance de son père. « J'avoue, dit-il à son père, que j'ai eu une extrême répugnance pour ce voyage, il m'éloignait des plaisirs de Paris et de la cour; mais, ce qui me faisait le plus de peine, c'était que j'avais sans cesse dans l'esprit que je ne pouvais me sauver dans le monde et que Dieu me ferait mourir dans ce voyage, pour me sauver malgré moi. J'étais assez malheureux pour craindre un si grand bien. Maintenant j'en connais le prix; j'en remercie Dieu et je meurs content. » Après la campagne, le marquis de Fénelon revint en France avec le corps de son fils, qu'il fit inhumer dans sa terre de Magnac. La Providence lui ménagea cependant la plus douce consolation, en substituant au fils qu'il avait perdu, un neveu, qui fut depuis l'illustre archevêque de Cambrai et qui devint, avec sa fille, l'objet de ses soins et de ses affections les plus tendres. Ah! Si tous les pères lui ressemblaient!

1298. Soldats martyrs de nos jours.

Pendant la guerre de la France contre Abd-el-Kader, un poste de soldats français, mal gardé, fut surpris un jour sans coup férir, par les Arabes, tout près de Maison-Carrée, en Algérie. On pressa aussitôt ces hommes de choisir entre la mort et l'apostasie. L'officier, après un moment de silence, consulte des yeux le tambour debout près de lui. « Lieutenant, dit l'héroïque soldat à voix haute, vous ferez ce que vous voudrez; moi, je ne renie pas mon baptême, ni mon Dieu. — Ni moi, reprit l'officier. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi! » S'écrièrent-ils les uns après les autres, à l'exception de deux seulement. Ces saints et glorieux enfants de la France, à l'exception de deux lâches, eurent tous la tête coupée. Les renégats furent emmenés captifs : l'un d'eux mourut; l'autre put s'échapper et revint au camp français, où il rendit compte [640] de ces faits, dont le rapport fut signé du colonel Lamoricière.

1299. Piété de Garcia Moreno.

Garcia Moreno est un des héros de notre siècle; il a relevé la république de l'Équateur, l'a arrachée aux sectes maçonniques et Fa rendue à l'Église. Il est mort assassiné par les sectaires en 1875 ; mais il vivra dans l'histoire. « Eh bien! Si vous voulez savoir où Garcia Moreno puisait le secret de son audace et de son énergie chrétienne, sachez que ce fut dans une admirable et constante piété. Tous les matins il assistait à la messe, qu'il servait lui-même. Malgré ses nombreuses occupations, nous dit son biographe, il consacrait tous les jours une demi-heure à méditer, comme David, sur la loi de Dieu.

Le texte de l'Évangile lui servait ordinairement de sujet d'oraison. Il savait par cœur l'imitation de Jésus-Christ. Il avait coutume de répondre par son mot favori : *Dieu ne meurt pas*. Même au milieu des camps ou dans les voyages, il s'agenouillait au milieu des bois et récitait le chapelet avec son aide de camp. Si vous aviez pu le voir, écrivait un savant professeur, avec sa haute stature, ses traits vigoureusement accentués, son maintien militaire; si vous aviez pu lire comme nous sur ses traits, la crainte de Dieu, la foi vive, la piété ardente dont son cœur était pénétré, vous comprendriez le respect qui s'imposait à tous en présence de cet homme de Dieu.

1300. Un mari patient.

Thomas Morus, devenu veuf après six ans de mariage, épousa deux ans après Alice Middleton, veuve, qui n'était ni jeune ni belle. Il songea à cette seconde union afin de donner une mère à ses enfants. Érasme a écrit : « La femme que Morus a épousée est une ménagère active et soigneuse, et son mari lui témoigne autant d'égards et d'affection que si elle était jeune et jolie. Telle est l'heureuse puissance d'un caractère aimable, qu'il répand sa douce influence sur tous les êtres qui l'entourent, quelque faibles que soient leurs qualités ou leurs moyens de plaire. Aucun mari, continue-t-il, n'a jamais obtenu par la rigueur et la sévérité autant de preuves de soumission [641] de la part de sa femme, que Morus en obtient par sa douceur et ses manières aimables. » Quoiqu'elle fut d'un certain âge et d'un caractère presque intraitable, il la détermina à prendre tous les jours une leçon de musique. La vérité est qu'Alice était malheureusement grondeuse, défaut qui aurait paru insupportable à tout mari moins philosophe que Morus. Mais celui-ci savait toujours conjurer l'orage par quelque plaisanterie ou par un jeu de mots. Cependant, la bonne dame reconnaissait quelquefois ses torts, et s'efforçait alors de se corriger.

1301. L'éducation de deux chiens.

Le législateur des Lacédémoniens, Lycurgue, eut beaucoup de peine à persuader à ses compatriotes l'utilité d'une éducation à la fois si forte qu'il leur prescrivit; il se servit d'une fable vivante pour les convaincre, et cet apologue d'un nouveau genre eut plus de succès que les raisonnements.

Il avait élevé deux chiens, tous deux nés du même père et de la même mère, dressant l'un avec sévérité, et donnant à l'autre toute la liberté et toute la nourriture qu'il voulait. Un jour, devant l'assemblée du peuple, il fit venir ces deux chiens ; en même temps, il posa à terre une écuelle de soupe et fit lâcher un lièvre ; le chien bien dressé courut au gibier et l'autre au potage. « Voyez, dit le législateur, l'effet de l'éducation : ces animaux sont de même race et de même sang; l'un est gourmand, l'autre est chasseur; tel est le résultat des leçons qu'on leur a données, des habitudes qu'ils ont prises. Vos enfants seront des hommes lâches ou courageux, selon que vous négligerez ou suivrez les lois que je vous propose. » Sparte le crut, et devint la cité la plus puissante de la Grèce. Et des chrétiens qui croient à l'Évangile ne formeraient pas leurs enfants

au travail, à la tempérance, à la sobriété, à l'horreur des aises de la vie, qui créent à l'homme des besoins, et, par là même, le rendent malheureux en le rendant exigeant!

1302. La vocation de Savonarole.

Un moine, dont les libres penseurs louent même les écarts et qui a laissé un nom à l'histoire, c'est [642] Savonarole. Il était né le 30 septembre 1452, à Ferrare, d'une famille distinguée qui pouvait seconder, par une éducation complète, les rares dispositions dont il fit preuve à tous les yeux, dès sa plus tendre enfance. Silencieux, recueilli, quoique naturellement enthousiaste et ne dissimulant pas toujours ses soudaines ardeurs, il fuyait les jeux bruyants de son âge, pour s'absorber dans la méditation et le travail. Après avoir acquis les premiers éléments de la science, il étudia la philosophie de Platon, en même temps que celle d'Aristote, mais comme une double introduction à la somme de saint Thomas d'Aquin. Dans sa vingt-deuxième année, il quitta sa patrie sans prendre congé de sa famille, pour aller se renfermer à Bologne, dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Le second jour, il écrivait à son père une lettre que nous devons citer : « Je ne pouvais supporter le spectacle que déroulaient devant moi certains peuples d'Italie, dit-il; je voyais partout la vertu dédaignée, le vice en honneur, l'iniquité triomphante. Où donc est le bien? C'est le siècle, avec sa corruption et ses travers, qui m'ont dégoûté du siècle. Chaque jour je me disais en versant des larmes : « Hélas! Fuis ces terres cruelles et cet ingrat rivage. » Chaque jour aussi j'adressais à Dieu cette ardente supplication du prophète : Seigneur, faites-moi connaître ma voie. Dans son infinie miséricorde, Dieu m'a montré cette voie et je m'y suis engagé, bien qu'absolument indigne d'une semblable grâce. Je comprends votre douleur, je la partage; mais répondez-moi, n'est-ce pas agir en homme que de fuir la dégradation dans laquelle le monde est plongé, pour vivre en être raisonnable et non comme une bête au milieu des pourceaux? Quelle n'eût pas été mon ingratitude, quelle n'eût pas été ma témérité, si je m'étais détourné de la céleste lumière? O mon doux Jésus ! Plutôt mille morts qu'une seule fois te contredire! Ainsi donc, père bien-aimé, loin de vous abandonner à la tristesse, livrez-vous à la joie, témoignez au Seigneur votre reconnaissance. Non content de vous donner un fils, un fils qui vous aime, et de vous l'avoir conservé jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il a daigné l'admettre dans les rangs des chevaliers qui combattent pour sa gloire, qui militent sous ses étendards. Ne regardez-vous pas comme une grâce [643] spéciale, un vrai bonheur, un honneur incomparable, que votre fils soit le chevalier de Jésus-Christ?

« Vous m'aimez autant et plus peut-être que je vous aime; mais qu'aimez-vous en moi? Est-ce l'âme? Est-ce le corps? Pour l'homme sage, pour le chrétien, aucun doute possible. Puisque le corps n'est pas l'objet de votre affection, réjouissez-vous du bien de mon âme. Unissez vos sentiments aux miens; l'immolation est un triomphe. Je sais que la chair ne peut se dérober à la douleur; mais on lui commande par la raison et par la foi; c'est le privilège, c'est le devoir d'une sainte intelligence et d'un noble cœur. Pensez-vous que je n'aie pas éprouvé de mortelles angoisses en fuyant le toit paternel, en allant me jeter dans une autre famille? Depuis que je suis né, jamais rien de semblable ne s'était remué dans mes entrailles. Maintenant, au lendemain du sacrifice, en présence de Dieu, me souvenant qu'il s'est fait esclave pour nous et parmi nous, pauvres vers de terre, je me sens heureux d'entendre cette douce voix qui nous dit à toute heure: Venez tous à, moi... Prenez sur vous mon joug.

« Vous plaignez-vous encore? Eh bien! Laissez-moi vous le dire : si je vous avais ouvert mon cœur avant le départ, je n'aurais pas eu la force de vous quitter; c'en était fait de ma vocation, de mon salut peut-être. La chair lutte contre l'esprit; sans cesse elle présente à moi votre chère

image : je ne puis pas cependant regretter ce que j'ai fait. Je ne retournerais pas au siècle pour toutes les grandeurs et les trésors dont il dispose, quand même il me promettrait avec une sûre garantie la destinée de César Auguste. J'ai livré de terribles combats, la tempête dure encore; mais bientôt reviendront le calme et la sérénité. Que la même espérance vous ranime. Nous serons consolés vous et moi, par la grâce en ce monde, par la gloire dans l'autre. Au nom des sentiments les plus sacrés, je vous conjure de consoler aussi ma mère. Accordez - moi tous deux votre bénédiction. Je ne cesserai de prier pour vos âmes. »

Cette lettre est la réponse à toutes les objections que font les parents contre une vocation religieuse, et à toutes les accusations que fait le monde contre les jeunes gens qui quittent leur famille pour se donner [644] à Dieu. On dit qu'ils manquent de cœur, quand ils font preuve de la plus haute noblesse de sentiment.

1303. Visites au Saint-Sacrement.

Un jour, accablé par le découragement qui était sa tentation la plus habituelle, Ozanam, un des littérateurs de ce siècle, entra dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont. Il venait puiser au pied des saints autels le courage qui manquait à sa jeunesse et que ne refuse jamais Celui qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai.*

Mais voici que, dans un coin reculé, parmi les « bonnes femmes », un homme agenouillé priait dans un profond recueillement, Ozanam l'avait reconnu. C'était Ampère, Ampère, devenu le plus illustre savant du monde, le grand génie qui a découvert la théorie des actions électrodynamiques, et avait pris rang à côté de Kepler et de Newton, dans la connaissance et l'admiration des hommes. À la vue de cet homme prosterné, Ozanam se prit à rougir de sa lâcheté; et la foi dont s'honorait Ampère vint affermir son courage ébranlé. O vous qui avez des tristesses qui vous accablent, des tentations à vaincre, ne craignez pas d'aller déverser le trop-plein de votre cœur aux pieds du Dieu du tabernacle.

1304. Fuyez les occasions.

Un vénérable évêque de Tulle, Mgr Humbert Ancelin, rapportait, comme absolument certain, le trait suivant : « Un jeune homme, jusque-là chrétien et chaste, se rendait à la messe le dimanche, selon sa coutume, quand il est accosté par deux autres jeunes gens qui l'invitent à le suivre au cabaret. Il repousse d'abord la proposition; ils insistent et insistent encore, et il se laisse entraîner. Il accepte d'abord un verre avec répugnance, puis il boit avec plaisir, et enfin avec excès. Sur ces entrefaites, se présente à lui une de ces femmes qui sont les suppôts de Satan. Après quelques cajoleries, il en vient à commettre le crime avec elle ; le mari de cette malheureuse rentre ; il les surprend, et, dans sa fureur, il saisit une épée et la passe à travers le corps du jeune homme, qui expire à l'instant même. Les deux camarades qui [645] l'avaient séduit furent tellement consternés de cette mort, que tous deux allèrent faire pénitence dans un monastère. »

Grande leçon pour ceux qui se laissent entraîner par de perfides amis dans ces lieux redoutables.

1305. La réflexion.

Un certain soir que l'aumônier de Saint-Cyr avait parlé de l'enfer, la cérémonie étant achevée, il se retirait, un bougeoir à la main, dans son appartement, lequel était situé dans une salle réservée aux officiers. Au moment où il ouvrait sa porte, il s'entendit appeler par quelqu'un qui le suivait dans l'escalier. C'était un vieux capitaine à la moustache grise et à l'air peu fin.

« Pardon, M. l'aumônier, dit-il d'une voix quelque peu ironique, vous venez de nous faire un bien beau sermon sur l'enfer ; seulement vous avez oublié de nous dire si, dans le feu de l'enfer, on serait grillé, ou rôti, ou bouilli. Pourriez-vous me le dire? » L'aumônier, voyant à qui il avait à faire, regarda l'officier dans le blanc des yeux, et lui mettant son bougeoir sous le nez, lui répondit tranquillement : « Vous verrez cela, capitaine! » Et il referma sa porte, ne pouvant s'empêcher de rire de la figure à la fois un peu niaise et attrapée du pauvre capitaine. Une vingtaine d'années après, le vénérable prêtre se trouvait un soir dans un salon, où il y avait nombreuse société, quand il vit venir à lui une vieille moustache blanche, qui le salua, lui demandant s'il n'était pas l'ancien aumônier de Saint-Cyr. Et, sur sa réponse affirmative : Oh! M. l'aumônier, lui dit avec émotion le vieux militaire, permettez-moi de vous serrer la main et de vous exprimer toute ma reconnaissance : vous m'avez sauvé! — Moi? Et comment cela? — Eh quoi! Vous ne me connaissez point! Vous souvient-il d'un soir où un capitaine instructeur de l'École, vous ayant fait, au sortir d'un sermon sur l'enfer, une question fort ridicule, vous lui avez répondu en lui mettant votre bougeoir sous le nez : « Vous verrez cela, capitaine?... » Ce capitaine, c'était moi. Figurez-vous, que depuis lors cette parole me poursuivait partout, ainsi que la pensée que j'irais brûler en enfer. J'ai lutté dix ans, mais enfin il a fallu me rendre, j'ai [646] été me confesser, je suis devenu chrétien à la militaire, c'est-à-dire tout d'une pièce. C'est à vous que je dois ce bonheur; et je suis bien heureux de vous rencontrer pour pouvoir vous le dire. Ce trait confirme une fois de plus le mot du Saint-Esprit : *Souvenez-vous de vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez.*

1306. Amour de l'étude.

Voici ce qu'écrivait, en 1854, Garcia Moreno, pendant qu'il étudiait à Paris : « Je travaille seize heures par jour, et si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres sans broncher. » On raconte qu'il cessa de fumer pour employer au travail le temps qu'il employait à allumer des cigares, et qu'il se rasa la moitié de la tête pour se contraindre à ne pas sortir de son cabinet de travail. Veillot a dit de lui : « Sur la terre étrangère, seul, inconnu de tous, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, Garcia Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir, afin de gouverner un peuple autrefois chrétien, mais qui redevenait sauvage. Quand il retourna dans son pays, il savait où se trouvait la vraie gloire, la vraie force et les vrais ouvriers de Dieu. »

Lorsque plus tard, en 1861, Garcia Moreno fut élu président de l'Équateur, il était prêt. Pendant les quinze années de son pouvoir, jusqu'à l'infâme assassinat de 1875, il sut relever son pays, rétablir les relations vraies entre l'Église et l'État, signer un Concordat fameux avec le Saint-Siège, supprimer l'Université de l'État, établir l'enseignement sur ses vraies et larges bases, élever les magnifiques collèges, qu'il confiait aux Jésuites, construire l'Observatoire international de Quito, acheter les instruments scientifiques, appeler de nombreux élèves, encourager les maîtres, couvrir l'Équateur de routes, enrichir les hôpitaux, multiplier les missions, décupler les recettes de l'État et donner l'admirable spectacle d'une nation chrétienne en son plein développement. C'est au travail, au travail béni de Dieu, que Don Garcia dut sa gloire.

Cela nous montre que ce qui manque à notre siècle, pour qu'il produise de grands hommes, ce ne [647] sont pas les génies, mais les études, comme l'écrivait déjà en son temps de poète Claudien Mamert. C'est l'étude qui fait les génies. Quelqu'un demandait à Démosthène comment

il était parvenu à exceller dans l'art oratoire ; il répondit : « C'est en dépensant plus d'huile que de vin. »

1307. Ne pas rougir de ses parents.

Un brave officier, nommé Duras, était fils d'un pauvre paysan ; mais au régiment on ne s'en doutait pas, et on le croyait issu de l'illustre famille de Durfort de Duras. Son père étant venu le voir, il l'accueillit avec les transports de la plus vive joie et le présenta en blouse et en sabots à son colonel, Louis XIV, instruit de la manière dont cet officier avait reconnu, reçu et honoré son père, le fit venir à la cour et lui dit en lui prenant la main : « Duras, je suis bien aise de connaître un des officiers les plus estimables de mon armée ; je vous accorde une pension ; mariez-vous, j'aurai soin de vos enfants ; vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent. »

1308. Adrien Florent.

Vers le milieu du XV^e siècle, on distinguait, parmi les étudiants de l'Université de Louvain, le jeune Adrien Florent, fils d'un tisserand d'Utrecht. Adrien étudiait avec une infatigable persévérance. Quelquefois, les yeux appesantis et le corps épuisé de fatigue, il se voyait forcé de s'interrompre dans ses lectures ; mais l'amour de l'étude ranimait bientôt ses forces. Les merveilleux progrès d'Adrien ne tardèrent pas à exciter la jalousie des autres étudiants, surtout celle des plus riches et des moins studieux. Us découvrirent bientôt que, tous les soirs, à la nuit tombante, Adrien quittait furtivement l'Université, qu'il prenait constamment la même direction, et ne rentrait jamais que longtemps après minuit. On avait remarqué aussi qu'il inventait toujours différents prétextes pour empêcher ses condisciples de l'accompagner dans ses excursions.

Un soir, quelques-uns l'épièrent dans l'espoir de le trouver coupable de graves désordres ; il s'aperçut [648] qu'il était suivi, et se déroba facilement à leurs regards. Ils continuèrent de se promener dans la ville, espérant que quelque heureux hasard leur ferait retrouver ses traces. Il était déjà près de minuit. L'idée leur vint de visiter, avant de rentrer, les environs de l'église Saint-Pierre, non qu'ils crussent devoir l'y trouver, car il s'était dirigé d'un autre côté, mais pour que leur exploration fût complète.

Comme ils arrivaient près de cette église, un des plus beaux et des plus imposants édifices des Pays-Bas, l'un d'eux s'écria tout à coup : « Arrêtez ! Ou je me trompe étrangement, ou j'aperçois sous le porche une figure humaine qui se tient immobile près d'une lampe. » Il s'avance doucement vers l'objet qui excitait sa curiosité. Ses compagnons le suivent. À la faible lueur d'une lampe qui brûlait vers le porche de l'église, ils aperçoivent un homme courbé sur un livre. Son visage, sur lequel tombait un léger reflet de la lampe, était pâle et fatigué. « C'est Adrien », s'écrièrent-ils tous. En effet, c'était lui. Se voyant ainsi surpris, il leva la tête, et son front devint couleur de pourpre. Mais il se recueillit bientôt et s'avança vers ses camarades : Le mystère est enfin éclairci, dit-il, vous savez tout maintenant ; je suis trop pauvre pour acheter de la chandelle, et, depuis quatre mois, je continue mes études ou ici, ou au coin des rues, partout enfin où je trouve une lampe. — « Mais le froid, interrompit un de ses camarades, comment peux-tu le supporter ? Il y a de quoi mourir ! » Adrien sourit, et se borna à poser ses mains brûlantes dans celles de son camarade. « Ai-je froid ? lui demanda-t-il. J'ai là, en effet, ajouta-t-il, en plaçant les mains sur son cœur, quelque chose qui défie le froid, aussi bien que vos railleries. » Personne n'osa le railler. La haine et la jalousie firent place à la plus sincère estime.

On peut lire les détails de sa vie dans les annales de son pays. On verra que, grâce à ses talents, il s'éleva au poste de vice-chancelier dans cette même Université où il était entré pauvre et obscur écolier; que, plus tard, il fut nommé précepteur de Charles-Quint, et que, grâce à la reconnaissance de son élève, il fut premier ministre en Espagne, et enfin Souverain Pontife, sous le nom d'Adrien VI. [649]

1309. Simplicité dans la mise.

L'empereur Charlemagne portait en hiver un simple pourpoint fait de peau de loutre et une tunique de laine. Il mettait sur ses épaules un manteau bleu et n'avait pour chaussures que des bottines ou des sandales retenues par des bandes de diverses couleurs, croisées autour de ses pieds. Quand quelques jeunes seigneurs se présentaient devant lui, vêtus de fourrures précieuses et d'étoffes de soie, il se donnait le divertissement de les mener avec lui à la chasse, au milieu des bois et des marécages. On peut penser dans quel état tous ces beaux habits étaient au retour. «Comme vous voilà frais! disait-il en riant; vos belles fourrures sont perdues : et moi, voyez, mon gros manteau, il n'est ni moins beau, ni moins bon. »

1310. Le général Drouot.

Fils d'un pauvre boulanger, le général Drouot, devenu vieux et retiré à Nancy, sa ville natale, s'occupait d'études, de travaux champêtres et surtout d'œuvres charitables. Une fois, il alla jusqu'à découdre les galons d'or de son uniforme, pour assister des malheureux. Comme un de ses neveux, chez qui il vivait, se récriait, prétendant que cet habit devait être le plus noble héritage de ses enfants : « J'ai fait justement cela, répondit avec douceur le simple et charitable vieillard, pour que mes neveux n'oublent pas qu'ils sont les petits-fils d'un pauvre boulanger. »

1311. Thomas Morus, étudiant.

Thomas Morus, après avoir quitté l'Université d'Oxford, vint à Londres pour y faire des études de droit au milieu du bruit et des séductions de la capitale. Ayant toujours sous les yeux le spectacle de la paresse, du jeu, de la débauche et de tous les vices, Morus sentit le besoin de redoubler de vigilance envers lui-même, et, pour nous servir de ses propres expressions, « il fit tous ses efforts pour que la servante, la sensualité, ne devînt pas trop insolente envers sa maîtresse, la raison. » Comprenant la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle*, il s'imposait privation sur privation. Les nombreuses [650] tentations qui l'assiégeaient de toutes parts, rendirent le combat long et difficile ; il eut recours aux jeûnes et aux veilles, n'accordant jamais plus de quatre à cinq heures au sommeil. Un banc ou la terre lui servait de lit, avec une bûche pour oreiller. Il usait de la discipline tous les vendredis et tous les jours de jeûne, pensant que c'était la meilleure nourriture qu'il pût donner à son corps rebelle. Il prit même plus tard le parti de porter un cilice de crin, qu'il ne quitta jamais, pas même lorsqu'il fut devenu chancelier d'Angleterre.

Admirable exemple pour les étudiants de nos villes et pour tous les chrétiens.

1312. Fidélité à la parole donnée.

Turenne, passant une nuit sur les boulevards extérieurs de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent sa voiture. Sur la promesse de cent louis d'or qu'il leur fit, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent; et l'un d'eux osa, le lendemain, aller chez lui au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le maréchal lui fit donner les cent louis ; et, avant de raconter

l'aventure, il laissa à cet homme le temps de s'éloigner. « La promesse d'un honnête homme, dit-il, est inviolable; il ne doit jamais manquer à sa parole, l'eût-il donnée à des fripons. »

1313. Soyons apôtres.

L'illustre président de la République de l'Équateur, Garcia Moreno, était dévoré de la flamme de l'apostolat. Son zèle lui suggérait les moyens les plus ingénieux pour gagner une âme à Jésus-Christ. Il avait à Quito un ami dont il estimait le caractère, les bonnes qualités et aussi les précieux services; car, souvent, il trouvait chez lui les capitaux dont il avait besoin pour ses grandes entreprises. Cet ami allait à la messe, soulageait les pauvres, assistait même aux exercices spirituels ; mais, par suite d'une longue habitude, restait éloigné des sacrements. Garcia Moreno lui reprochait cette inconséquence, sans jamais obtenir autre chose que de vagues pro-[651] messes pour l'avenir. Or, c'est la coutume à Quito, qu'à la fin du mois de Marie, les fidèles offrent à la sainte Vierge en guise de fleurs, leurs résolutions écrites. Vers la fin du mois, Garcia Moreno demanda à son ami s'il avait offert à Marie son bouquet de fleurs. Celui-ci comprit l'allusion et voulut s'esquiver : « Attendez donc, reprit Garcia, je lui ai présenté, moi, un riche bouquet, et, comme toujours, il faudra en faire la dépense. — Vous savez que ma bourse vous est ouverte, lui répondit son interlocuteur, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle demande d'argent pour un don que le président voulait faire. — Je puis compter sur vous? — Certainement. Eh bien! J'ai promis à la sainte Vierge que vous communieriez le dernier jour de son mois ; vous voyez que sans vous je ne puis offrir mon bouquet. » Le pauvre ami, assez embarrassé, lui dit que le président avait des idées singulières, et qu'une action de cette importance demandait une grande préparation. « Aussi vous ai-je prévenu à l'avance, répliqua Garcia Moreno. » Touché de cette sollicitude pour son âme, le retardataire s'enferma durant quelques jours dans une solitude complète; et quand vint la clôture du mois de Marie, on le vit à la sainte Table, à côté du président, ce qui mit la joie dans les cœurs. Si tous les hommes, tous les jeunes gens entendaient comme Garcia Moreno la pratique du zèle, on ne verrait pas le mal grandir tous les jours, et les âmes se perdre sans que personne leur tende la main pour les sauver.

1314. Un bon maître et un bon serviteur.

Michel-Ange, grand peintre, grand sculpteur, grand architecte, avait su, par sa bonté, s'attacher un domestique fidèle, appelé Urbin qui était plein de dévouement pour son maître. Celui-ci avait quatre-vingts ans quand Urbin tomba malade ; il lui donna lui-même tous les soins dans sa maladie et voici en quels termes il annonça sa mort à l'un de ses amis :

« Mon ami, je ne puis qu'écrire mal; cependant je dirai quelque chose en réponse à votre lettre. Vous savez comment Urbin est mort, ce qui a été 'pour moi une grande grâce de Dieu, et en même temps une grande perte et une douleur infinie. La grâce a été [652] que, après m'avoir, pendant sa vie, par ses soins, conservé vivant, il m'a, en mourant, enseigné à bien mourir. Je l'ai gardé vingt-six ans, et l'ai toujours trouvé sûr et fidèle; maintenant que je l'avais mis au-dessus du besoin et que je m'attendais à l'avoir pour bâton et repos de ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir en paradis. Dieu nous a donné un signe de cela par la très heureuse mort qu'il a faite; car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde perfide, au milieu de tant de peines, bien que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui. Il ne me reste plus qu'une douleur infinie, et je me recommande à vous. »

Une telle lettre qui témoigne à la fois de la piété et de la sensibilité de Michel-Ange, est un des traits les plus touchants, les plus caractéristiques de l'histoire de ce héros de l'art.

Un de nos plus célèbres peintres a représenté, dans un tableau fort remarquable, Michel-Ange donnant ses soins à son fidèle serviteur.

1315. On ne saurait trop prendre garde de tomber.

Le Bienheureux abbé de la Salle venait de fonder la congrégation des Frères des écoles chrétiennes, quand il tomba malade.

Sa grand'mère qui avait pour lui une singulière tendresse, alarmée à la première nouvelle de sa maladie, accourut à la maison des Frères et prenait déjà le chemin de sa pauvre chambre pour l'y voir. Elle croyait ne point trouver dans sa qualité de femme d'obstacle qui pût l'arrêter à la porte d'un petit-fils, et que le titre de mère lui donnait un droit qui était justement refusé aux autres personnes de son sexe. D'ailleurs, la communauté des frères, n'étant pas encore une communauté régulière, n'avait point de privilège ni de caractère qui pût en exclure absolument les femmes. Et s'il était à propos d'en défendre l'entrée, il ne paraissait pas juste de l'interdire à une grand'mère. Cependant, par ordre de son petit-fils, elle fut arrêtée dans le parloir, et priée de l'y attendre. Alors le malade, faisant de grands efforts sur la nature et rassemblant le peu de forces [653] qui lui restait, sortit du lit, s'habilla et descendit pour aller recevoir sa visite.

La bonne dame, fort surprise, parut un peu offensée de ce qu'elle n'avait pas trouvé auprès de son petit-fils plus de privilège qu'une autre. Elle avait peine à digérer un refus qui paraissait choquer sa qualité de mère. Le vénérable de la Salle eut donc à essayer d'abord quelques reproches de sa part.

Le serviteur de Dieu, pour justifier son procédé, se retrancha dans la défense qu'il avait faite d'introduire les femmes dans la maison, et dans la nécessité où il s'était cru de sanctionner cette règle par son exemple: « Il n'y a point, à la vérité, répondit-il, d'inconvénient que vous veniez me voir malade dans mon lit; mais c'est donner un grand exemple que de ne vous pas permettre à vous et à moi cette liberté. Nul Frère, à l'avenir, ne trouvera mauvais que la porte de sa chambre soit scellée à l'égard des femmes, et que l'entrée en soit même défendue à ses proches parentes, lorsqu'il saura que ma grand'mère n'a pas eu le privilège de me voir malade ailleurs que dans le parloir. » Le serviteur de Dieu tâcha ensuite de cacher son mal aux yeux de la bonne dame et de l'entretenir comme il l'aurait fait en pleine santé.

1316. Le luxe des maisons.

Il y en a qui mettent à leurs habitations un luxe ruineux et qui pensent ainsi s'honorer. Ils oublient la sentence de Cicéron: « Ce n'est pas une maison qui fait honneur à son maître; c'est le maître qui doit faire honneur à la maison. » Le chancelier Bacon avait autant de modestie que de mérite. La reine Élisabeth, parcourant les provinces de l'Angleterre, voulut voir la maison de campagne qu'il avait fait bâtir avant son élévation, et qu'il n'avait pas agrandie depuis. « Votre maison est bien petite, lui dit-elle. — Madame, répondit Bacon, ma maison est assez grande pour moi; c'est Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison. »

1317. Levez-vous devant les cheveux blancs.

La vieillesse est vénérable pour tout cœur bien né. Dans l'antique Sparte, il y avait une loi qui ordonnait aux jeunes gens de se lever lorsqu'un vieillard venait [654] à paraître, de se taire lorsqu'il parlait de lui céder le pas lorsqu'ils le rencontraient. Ce que la loi ne prescrit pas de nos jours, que la décence l'inspire, et ce sera mieux encore. Il y a dans ce respect tant de beauté morale, qu'il se fait applaudir de ceux mêmes qui en négligent la pratique.

« Un vieillard athénien cherchait une place aux jeux olympiques, et l'amphithéâtre était comble. Quelques jeunes gens d'Athènes lui firent signe d'approcher; et quand, sur leur invitation, il fut parvenu à grand-peine jusqu'à eux, au lieu de l'accueil auquel il devait s'attendre, il ne trouva que d'indignes éclats de rire. Le pauvre vieillard, repoussé d'un lieu à un autre, arriva à la partie de l'amphithéâtre où étaient assis les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à une coutume sacrée dans leur pays, se lèvent modestement et le placent au milieu d'eux. Ces mêmes Athéniens qui s'étaient si honteusement joués du vieillard sont pénétrés d'estime pour leurs généreux rivaux, et les spectateurs font retentir toute l'enceinte de leurs applaudissements. Les larmes coulent des yeux du vieillard, et il s'écrie : « Les Athéniens savent ce qui est honnête, les Spartiates le font. »

Alexandre de Macédoine, arrêté une fois dans sa course triomphale par une quantité extraordinaire de neige, fit allumer un peu de bois, et assis sur son banc royal, il se chauffait. Il vit parmi ses guerriers un homme d'un très grand âge qui tremblait de froid. Il s'élança vers lui, et de ses mains invincibles qui avaient renversé l'empire de Darius, il prit le vieillard tout transi, et le porta sur son propre siège.

« Le méchant homme, c'est celui qui est sans respect pour la vieillesse, les femmes et le malheur. »

1318. Détachement.

Un illustre Athénien, Phocion, avait toujours été favorable au maintien de la paix avec la Macédoine. Le fameux roi de Macédoine, Alexandre, dans le cours de ses conquêtes, lui envoya par reconnaissance cent talents. Phocion demanda à ceux qui les lui apportaient pourquoi Alexandre voulait lui faire un présent aussi magnifique? « C'est, répondirent-ils, parce que vous êtes le plus honnête homme qu'il connaisse dans Athènes. » — « Si Alexandre me consi-[655]-dère comme tel, reprit Phocion, qu'il souffre que je continue de l'être. » Et il refusa l'argent. Au moment où il exprimait ce noble refus, il s'occupait à tirer lui-même de Peau d'un puits et sa femme faisait du pain. Il persista dans la suite à refuser les présents d'Alexandre et des rois ses successeurs. Et comme on lui représentait que s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfants : « Si mes enfants sont sages, répondit-il, ils auront assez de ce qui me suffit à moi-même, et s'ils ne le sont pas, ils en auront trop. »

Le maréchal de Bouciaut fit une semblable réponse. Ce grand homme ne s'était point occupé d'accumuler d'immenses richesses sur la tête de son fils, unique héritier de son nom, et n'avait songé qu'à lui laisser de grands exemples de vertu. Ses amis le blâmaient de n'avoir point profité de la faveur du roi Charles VI pour augmenter sa fortune. « Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères, leur répondit-il, et je n'y ai rien non plus ajouté. Si mon fils est homme de bien, il aura assez ; mais s'il ne vaut rien, il aura trop. »

1319. Un bon cœur d'enfant.

Sous le règne de Louis XV, un enfant de douze ans qui venait d'entrer comme boursier dans une école militaire, se fit remarquer par une frugalité rare à tout âge et surtout au sien : il ne mangeait que de la soupe et du pain sec, et ne buvait que de l'eau. Le sous-directeur, averti de cette singularité, lui en fit des reproches : « Vous ne trouvez donc pas bon ce qu'on vous sert? dit-il. — Oh! Monsieur, tout ce qu'on nous sert me paraît bien appétissant, mais je ne puis me résoudre à en manger. » Le sous-directeur n'ayant pu tirer de lui aucune autre réponse, fit son rapport au gouverneur de l'école. Le gouverneur fit venir l'élève, et après lui avoir doucement représenté combien il était nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de

l'école, voyant que l'enfant ne s'expliquait point sur les motifs de sa conduite, il se vit contraint de le menacer de le rendre à sa famille. « Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison de ma conduite?... Eh bien! La voici : mon père, ma mère, mes frères sont dans [656] la détresse ; ils ne mangent que du pain noir et ne boivent que de l'eau ; et moi quand je vois toutes les bonnes choses qu'on nous sert ici, et que je songe à la misère de mes parents, mon cœur se serre et je ne peux pas manger. » En achevant ces paroles, l'enfant, accablé par ce souvenir, éclata en sanglots. Le gouverneur, attendri, serra l'enfant contre son cœur et tâcha de le consoler. « Mon ami, lui dit-il, monsieur votre père est un ancien officier, il n'a donc point de pension ? – Non, Monsieur, depuis deux ans il en sollicite une ; on n'a pas encore répondu à sa demande. – Cher enfant, dit le gouverneur, dès demain, je verrai le ministre et je vous promets qu'avant huit jours votre père aura sa pension. Mangez donc maintenant de bon cœur et acceptez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous donne au nom du roi. Quant à monsieur votre père, je me ferai un plaisir de lui avancer le premier trimestre de sa pension. – Mais, Monsieur, dit l'enfant rayonnant de joie, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? – Ne vous inquiétez point, nous en trouverons les moyens. – Ah ! Monsieur, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner : ici j'ai tout en abondance ; cet argent me serait inutile et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfants.

1320. Obéissance

Un jour qu'on conseillait au commandant Marceau de faire un voyage pour une bonne œuvre, sans demander préalablement au ministre de la Marine la permission de s'absenter, il fit cette belle réponse : « Je ne puis suivre votre conseil, car dans les circonstances présentes, ce serait de ma part une infraction à la discipline, et je ne veux pas causer de scandale. Si Dieu me veut, il saura bien aplanir les obstacles. Je suis prêt à faire les sacrifices qu'il lui plaise d'exiger de moi ; mais un chrétien doit donner l'exemple de l'obéissance. »

À l'égard d'un prêtre à qui il avait confié la conduite de son âme, il montrait une déférence extraordinaire. Ne voyant plus en lui que Jésus-Christ, il lui obéissait comme s'il eut obéi au Sauveur lui-même. Aussi trouvait-il tout naturel que les véritables chré-[657]-tiens fussent prêts à exécuter les ordres de leurs supérieurs avec cette promptitude et cette abnégation qui font le mérite de l'obéissance. Au moment de son expédition en Océanie, il vint trouver subitement le médecin qui devait monter sur le vaisseau et qu'il n'avait pu prévenir à l'avance de l'époque de son départ.

« Docteur, lui dit-il, dans huit jours soyez à mon bord : c'est dans huit jours que nous partons. — Dans huit jours ! reprend celui-ci, c'est impossible! et ma malle, et mes effets ? ... Je suis à deux cents lieues de ma mère; je ne pourrais donc pas aller l'embrasser, lui donner un dernier adieu?

Marceau avait affaire à un homme de foi : « Docteur, continua-t-il, je voudrais bien savoir si, quand l'ange dit à Joseph au milieu de la nuit : Levez-vous et partez, saint Joseph lui répondit qu'il voulait faire ses préparatifs et ses adieux. Non, il se leva sur-le-champ et partit. Ce mot fut pour le médecin comme un éclair. Il regarda stupéfait son commandant et lui répondit : « Vous avez raison, je suis prêt, comptez sur moi dans huit jours. »

1321. Amour fraternel.

Rien de plus admirable que la bonté, la patience de saint Stanislas Kostka envers son frère Paul, pendant les années de sa jeunesse. Ce dernier ne regardait Stanislas que comme un censeur incommode dont la conduite, parfaitement réglée, était une condamnation secrète de

ses désordres. Le dépit qu'il en conçut fut si grand, qu'il le porta à lui faire endurer toutes sortes d'outrages et à le persécuter sans relâche. Il prenait plaisir à tourner en ridicule tout ce qu'il faisait. Parfois, il lui reprochait d'avoir trop peu de déférence envers son frère aîné; il l'accusait de manquer de cœur; bientôt, voyant que ses plaintes étaient sans effet, il s'emporta avec tant de violence contre le saint jeune homme, qu'il le frappa à de fréquentes reprises et très durement.

Stanislas souffrait ces indignes traitements avec la constance d'un martyr. On lui voyait toujours un visage serein ; sa charité était telle, que pendant deux ans on ne l'entendit pas une fois murmurer contre son frère. Quelque injuste que fussent ses procédés, [658] il se montrait complaisant à son égard, toutes les fois qu'il pouvait l'être sans blesser sa conscience et sans préjudice de son devoir. Ainsi, quoiqu'il eût de l'aversion pour certains arts peu favorables à la piété, il en prenait néanmoins des leçons pour le contenter. En outre, il lui rendait tous les jours mille petits services, et le faisait avec un empressement qui ravissait d'admiration tous ceux qui en étaient témoins.

1322. L'académicien Sedaine.

Un entrepreneur de bâtiments, nommé Sedaine, qui n'avait d'autre fortune que son industrie, mourut dans une ville du midi, laissant sans ressources une femme et deux enfants. L'aîné, âgé de treize à quatorze ans, suivait alors comme externe les classes du collège. L'autre était beaucoup plus jeune. Toute la ville s'intéressa vivement à la position de cette famille. On voulait que le jeune Sedaine continuât ses études commencées avec autant de succès que de zèle; on promettait de l'aider; le principal du collège lui offrait son concours; ces propositions étaient bien douces au cœur du jeune élève. « Mais quoi! se dit-il, que deviendra mon petit frère, dont je suis l'unique protecteur, tout jeune que je suis ? Et ma mère, accoutumée à l'aisance, le travail de ses mains pourra-t-il lui suffire ?... Non, il faut que je me mette le plus tôt possible en état de les secourir : c'est mon devoir, je le sens; ma conscience me le dit, et mon cœur m'y entraîne. » Et le pauvre enfant se fit apprenti maçon. Les ouvriers, par respect pour la mémoire de son père et pour sa belle conduite, lui témoignèrent les plus grands égards.

Les maîtres s'empressèrent de faciliter ses progrès; dès les premiers jours, il gagna quelque chose, et son salaire s'augmenta rapidement.

En quittant le collège, il avait gardé ses cahiers d'étude. Tous les soirs, il étudiait : d'anciens camarades lui communiquaient les devoirs de classe; les professeurs, qui recevaient toujours volontiers sa visite, l'aidaient de leurs conseils; le principal lui donnait des livres.

Ainsi commença pour lui une double existence : le jour était consacré au travail manuel qui nourrissait sa famille; la nuit l'était en partie à la culture des [659] facultés de l'intelligence; le jour appartenait aux nécessités du présent; la nuit aux espérances de l'avenir. Tout en devenant un maçon habile, Sedaine termina ses études classiques.

Alors il voulut apprendre l'architecture, et partit pour Paris, où un ancien ami de son père lui promettait un bienveillant accueil. Les voitures publiques allaient fort lentement à cette époque : Sedaine, à l'aide de ses économies, paya une place pour son jeune frère, lui suivit à pied. À Paris, il mena le même genre de vie, gagnant par son travail de quoi se nourrir ainsi que son frère et de quoi aider sa mère, qui était restée dans son pays; tout en étudiant l'architecture avec autant d'ardeur que d'intelligence, il cultivait les lettres. Tous les succès couronnèrent une vertu si pure. Le généreux collégien qui s'était fait apprenti maçon, devint un des meilleurs architectes et un des plus célèbres littérateurs de son temps. Riche et honoré dans les deux

carrières que son ardeur avait simultanément embrassées, membre de l'Académie d'Architecture et de l'Académie française, il mourut en 1729. Il y a une bénédiction de Dieu promise en ce monde à ceux qui honorent leurs parents.

1323. Deux amis.

Pendant que saint Basile était à Athènes, il se lia d'amitié avec saint Grégoire de Nazianze. S'étant fait part l'un et l'autre du désir qu'ils avaient de quitter le monde, ils commencèrent à vivre sous le même toit et à prendre leurs repas à la même table. Ils s'entendirent si bien dans les études à entreprendre et dans les vertus à pratiquer, qu'on eût dit qu'ils avaient une seule âme pour animer leurs deux corps. Ils rivalisaient d'ardeur pour acquérir la science; mais sans envie. S'ils luttèrent ensemble, ce n'était pas pour l'emporter l'un sur l'autre, mais bien pour se renvoyer l'un à l'autre la victoire; chacun d'eux jouissait des éloges que l'autre recevait. Leur occupation, leur ambition, n'avait pour objet que l'acquisition de la vertu. Ils étaient l'un pour l'autre un modèle de vie réglée et ils s'apprenaient mutuellement à juger sainement les choses. Ils n'appelaient à partager leur société que ceux de leurs condisciples qui [660] étaient très chastes et très pacifiques; ils ne connaissaient que deux chemins, celui qui conduisait à l'église et celui qui menait aux écoles publiques; ils laissaient volontiers à d'autres, les fêtes, les théâtres, les réunions bruyantes, les festins. L'éloge qu'ils estimaient le plus, c'était d'être appelés chrétiens; et, dans une ville où les faux dieux avaient tant d'orateurs pour les louer, jamais le bruit des superstitions païennes n'arriva à leurs oreilles; et même, comprenant la fourberie des adorateurs des idoles, ils méprisèrent souverainement les démons dans le lieu même où ils étaient le plus honorés. Leur amitié si remarquable attira autour d'eux un groupe de jeunes gens vertueux dont saint Basile était le guide. Par suite, ces deux amis furent célèbres et connus non seulement en Grèce, mais même dans les contrées lointaines; leur réputation arrivait partout où était connu le nom de leurs maîtres.

Mais voici une histoire moins connue et non moins admirable. À Mortara et à Novare, villes d'Italie, on honore comme martyrs les saints Amie et Amèle. Parmi les guerriers qui suivaient Charlemagne sur la terre d'Italie où il porta ses conquêtes, ces deux jeunes adolescents, de noble race, se faisaient remarquer entre tous par leur piété vive et l'ardeur de leur courage. Nés le même jour, de familles différentes et sans aucune relation de parenté, ils furent baptisés à la même heure, ils avaient même visage, même taille, même démarche, au point qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Toujours ensemble à l'armée, à l'église, ils pratiquaient les mêmes œuvres de charité chrétienne, secourant les pauvres et les prisonniers, passant les nuits en prières, observant les mêmes jeûnes, mortifiant leur corps par le cilice, élevant leur âme par l'oraison faite en commun. Les deux amis recherchaient, par-dessus tout, la gloire du soldat chrétien; ils voulaient mourir en combattant les ennemis de Dieu et de l'Église, les Saxons païens et les Lombards oppresseurs du Saint-Siège. Tel était l'héroïque martyre auquel ils se préparaient et qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Novare, dans une bataille contre les troupes de Didier. Charlemagne voulut que la même tombe réunît dans la mort ces deux frères d'armes, si unis durant la vie. L'église [661] de Novare reçut ce précieux dépôt; les nombreux miracles opérés depuis, par l'intercession des deux soldats du Christ, ont fait inscrire leurs noms au catalogue des saints.

1324. Charité.

Un jour, Mgr Dupanloup reçut d'une généreuse et noble Orléanaise le billet suivant : « Monseigneur, mon mari voulait m'offrir un châte de 1.200 francs, 1.200 francs, c'est le prix de 4.000 kilos de pain; ce serait trop lourd pour mes épaules; je vous envoie les 1.200 francs. »

1325. Secret de la confession.

En 1892, rentra en France un prisonnier libéré de Nouméa, M. l'abbé Dumoulin, de l'archidiocèse d'Aix. Cet honorable ecclésiastique fut accusé, trois ans auparavant, d'avoir perpétré un vol et un homicide sur la personne d'une riche dame. Les apparences étant contre lui, sa culpabilité parut établie suffisamment et il fut condamné à la déportation perpétuelle. Or, plus tard, le sacristain de la paroisse tomba malade : bourrelé de remords, il déclara qu'il était l'auteur de cet assassinat et de ce vol ; il dit, en outre, qu'il avait fait l'aveu de son crime à M. le Curé lui-même en confession, le jour où l'on avait découvert le cadavre. Le procès commença et le coupable n'osa pas se découvrir; il craignait de s'exposer aux rigueurs de la justice. De son côté, l'abbé Dumoulin garda le secret le plus absolu. Il courba la tête sous une sentence qui le déshonorait et subit la peine prononcée contre lui, attendant de la Providence sa réhabilitation. Après l'aveu du sacristain, auteur du double crime, l'innocence de l'abbé Dumoulin a été juridiquement reconnue et proclamée. Remis en liberté, il est passé par Rome, avant de rentrer en France. Depuis, il est revenu dans sa paroisse, théâtre de ses premiers travaux et de ses souffrances imméritées. Il a été accueilli par les transports de joie de ses paroissiens, heureux de lui témoigner leur estime et leur amour.

1326. Les écoles sans Dieu.

Vers le commencement de l'année 1896, un jeune [662] assassin, Émile Gaudot, était assis au banc des prévenus, dans la salle de la cour d'assises d'un chef-lieu de département, non loin de Paris.

Après les questions d'usage, le Président demande à Gaudot.

Le Président. — Vous avez assommé Rosine Ménié pour lui voler quarante sous ; vous espériez trouver une plus forte somme : sans cela vous n'auriez pas commis votre crime.

Gaudot. — J' sais pas, M'sieur.

Le Président. — Comment, vous ne savez pas.

Gaudot. — Ma foi, non? Qu'est-ce que ça pourrait faire, une vieille carcasse de plus ou de moins? Moi, je travaille à n'importe quel prix.

Le Président. — Votre cynisme révolterait les cannibales ; quand on songe que vous n'avez que 17 ans et que vous avez déjà un formidable dossier, on se demande sur quel banc d'infamie vous avez appris tous les secrets du mal.

Gaudot. — Ça pousse tout seul, M. le Président.

Le Président. — Vous reconnaissez exacts tous les détails énumérés dans l'acte d'accusation ?

Gaudot. — J'avouerai tout ce qu'on voudra; je m'en fiche comme un poisson d'une pomme.

Le Président. — Messieurs les jurés apprécieront votre attitude. Je, donne la parole à votre défenseur. Mc Saint-Appert, défenseur de Gaudot, prend la parole : « Messieurs, dit-il, ma tâche est bien simple, car l'accuse a tout avoué. Je n'ai pas à le défendre; je ne vois pour lui aucune issue à la miséricorde. Aussi je serai bref.

« Mais si la justice lui demande compte de son crime, vous me permettrez de demander compte, à mon tour, à la justice de son arrêt.

« Quel sera-t-il ? Je l'ignore. Mais quel qu'il soit, il y a ici quelqu'un plus coupable que le coupable lui-même. Ce coupable, je vous le dénonce, ou plutôt ces coupables, je les accuse. C'est vous, Messieurs, qui m'écoutez; vous qui représentez la société, cette société forcée de punir les fautes que son incurie et sa corruption n'ont pas su prévenir.

« J'aperçois sur le mur, devant moi, et je salue le Christ sur sa croix. Il est ici devant notre prétoire, là où vous citez le criminel à votre barre. Pourquoi [663] n'est-il pas dans l'école, là où vous appelez l'enfant pour l'instruire ? Pourquoi châtiez-vous sous le regard de Dieu, quand vous formez des âmes en dehors de lui ? Et pourquoi faut-il que Gaudot ne rencontre le Dieu de Golgotha pour la première fois qu'ici ? Pourquoi ne l'a-t-il pas rencontré devant les bancs de son école ? Il aurait sans doute évité le banc de l'infamie où il est aujourd'hui.

« Qui lui a dit qu'il y avait un Dieu, une justice future ? Qui lui a parlé de son âme, du respect de son prochain, de l'amour de ses frères ? Quand lui a-t-on appris la loi de Dieu : Tu ne tueras point ?

« On a laissé cette âme à ses mauvais instincts; cet enfant a vécu comme un jeune fauve dans un désert, seul dans cette société qui va frapper le tigre, quand elle aurait dû, à l'heure propice, couper ses griffes et calmer sa férocité.

« Oui, c'est vous que j'accuse, Messieurs, vous, civilisés, qui n'êtes que des barbares; moralistes, qui menez l'athéisme et la pornographie à grand orchestre ; et vous vous étonnez qu'on vous réponde par le crime et la déchéance !

« Condamnez mon client, c'est votre droit, mais moi, je vous accuse, et c'est mon devoir. »

Me Saint-Appert s'assied; la salle est littéralement soulevée : des applaudissements éclatent. Gaudot, malgré son jeune âge, est condamné à la peine de mort.

« Dieu jugera les juges ! » s'écrie Me Saint-Appert en se levant et en montrant le Christ.

1327. Conversation de Fénelon avec un enfant.

Fénelon, ce grand et aimable archevêque de Cambrai, dont les impies eux-mêmes respectent le nom, se promenait un soir avec un enfant confié à ses soins paternels.

Le ciel étincelait de mille feux. L'horizon était encore doré par les derniers reflets du soleil couchant. Tout dans la nature respirait le calme, la grandeur et la majesté... L'enfant demanda à Fénelon quelle heure il était. Celui-ci tira sa montre; elle indiquait huit heures. « O la belle montre, Monseigneur! dit le jeune élève, voulez-vous me permettre [664] de la regarder? » Le bon archevêque la lui remit, et comme l'enfant l'examinait dans tous les sens : « Chose bien singulière! Mon cher Louis, dit froidement Fénelon, cette montre s'est faite toute seule. — Toute seule ! répéta l'enfant en regardant son maître avec un sourire. — Oui, toute seule. C'est un voyageur qui l'a trouvée dans je ne sais quel désert. Et il est certain qu'elle s'est faite toute seule. — C'est impossible, dit le jeune Louis; Monseigneur se moque de moi? — Non, mon enfant, je ne me moque pas de vous. Que voyez-vous d'impossible en ce que j'ai dit? — Mais, Monseigneur, jamais une montre ne peut se faire toute seule! — Et pourquoi donc? — Parce qu'il faut tant de précision dans l'arrangement de ces mille petites roues qui composent le mouvement et font marcher également les aiguilles, que non seulement il faut de l'intelligence pour organiser tout cela, mais qu'il y a peu d'hommes qui y réussissent, malgré leurs soins. Que cela se fasse tout seul, c'est absolument impossible; jamais je ne croirai cela. On vous a trompé, Monseigneur. »

Fénelon embrassa l'enfant, et, lui montrant le beau ciel qui brillait au-dessus de leurs têtes : — « Que dire donc, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que toutes ces merveilles se sont faites toutes seules, se conservent toutes seules; et qu'il n'y a pas de Dieu? — Est-ce qu'il y a des

hommes assez bêtes et assez mauvais pour dire cela? demanda Louis. — Oui, cher enfant. Il y en a qui le disent; en petit nombre, Dieu merci : mais y en a-t-il qui le croient? C'est ce que je ne saurais affirmer, tant il faut avoir fait violence à sa raison, à son cœur, à ses instincts, à son bon sens pour tenir un pareil langage. S'il est évident qu'une montre ne peut se faire toute seule, combien cela n'est-il pas plus évident pour l'homme lui-même qui fait les montres! Il y a eu un premier homme; car il y a eu un commencement à tout, et l'histoire du genre humain atteste universellement ce commencement. Il faut bien que quelqu'un ait fait le premier homme. — Ce quelqu'un, c'est cet Être qui a fait tous les êtres et qui n'a lui-même été fait par personne, que nous appelons Dieu. Il est infini, car rien ne borne son être; il est éternel, c'est-à-dire infini en durée, sans commencement et sans fin; tout [665] puissant, juste, bon, saint, parfait et infini dans toutes ses perfections. Il est partout et indivisible, et nul ne peut sonder ses merveilles. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. Il est notre premier principe et notre fin dernière; et le bonheur, en ce monde et en l'autre, consiste à le connaître, à le servir et à l'aimer. »

Telle est la belle leçon que l'illustre archevêque de Cambrai donna à son petit compagnon. C'est à nous aussi qu'il la donne. Et nous pouvons en profiter pour remarquer une fois de plus combien absurdes sont les malheureux qui osent douter de l'existence du bon Dieu.

1328. Le pasteur Atger et la confession.

Voici ce que raconte Mgr de Ségur :

En juin 1858, je vis à plusieurs reprises, à Paris, un fort digne homme, nommé François Atger, âgé de 45 ans et exerçant depuis une vingtaine d'années la profession de pasteur protestant. Il était depuis quelque temps pasteur à Pont-de-Montvert, dans les Cévennes. C'était un homme instruit, droit et honnête, sincèrement religieux. Depuis longtemps, ses collègues, les pasteurs, se moquaient de ses sympathies pour les institutions catholiques et l'appelaient le chanoine.

Ce pauvre homme m'écrivit d'abord, puis m'exposa de vive voix ses incertitudes au sujet de la vérité, son antipathie croissante pour l'anarchie doctrinale des sectes protestantes, et finit enfin par reconnaître la seule voix qui, par la vérité, mène à la vie. « C'en est fait, je suis catholique, me dit-il en me quittant; je vais mettre ordre à mes affaires de famille; puis je reviendrai, avec mes deux fils et ma pauvre femme, si elle consent à me suivre. » Il ne put revenir; ses affaires, puis sa santé le retinrent dans ses montagnes, où il vint de mourir, il y a quelques mois. Malgré les obsessions et les violences qui le poursuivirent jusqu'à ses derniers moments, il a pu, m'a-t-on écrit, se confesser au vénérable curé de Pont-de-Montvert, abjurer, sur son lit de mort, l'hérésie de Calvin et paraître avec la robe nuptiale au tribunal de l'éternel Époux de l'Église.

Il me raconta, au milieu de nos discussions et eau-[666]-sériés intimes, deux faits qui lui étaient arrivés à lui-même et qui n'avaient pas peu contribué à lui démontrer l'excellence religieuse de la confession.

« Il y a quelques années, me dit-il, j'étais en mission; je me rendais à cheval à une petite ville où je devais prêcher. Je portais derrière moi, sur la selle de mon cheval, une modeste valise, renfermant quelques effets et une somme d'argent assez ronde, sept cents et quelques francs.

« Un adroit voleur, coupant les courroies de cette valise, parvint à me la dérober, sans qu'il m'ait jamais été possible de découvrir où et comment cela s'était fait. Une pensée singulière se présenta alors à mon esprit : « Le pays que je traverse, me dis-je, est en majorité catholique; si

par hasard mon voleur est catholique de naissance et qu'il vienne tôt ou tard à se confesser, j'ai quelque chance de retrouver mon bien. » Tout en me moquant moi-même de cette ridicule espérance, j'y pensais souvent; et quelle ne fut pas ma surprise, en même temps que ma joie, lorsqu'un beau jour, peu de semaines après le temps pascal, je reçus avis du curé de l'endroit où j'avais été volé, que je pouvais faire toucher chez lui la somme même que j'avais perdue. « On vous la doit, m'écrivait le prêtre, et je suis chargé de vous la faire tenir. »

« Une autre fois, je fus volé dans un autre village, tout protestant; on m'avait pris quatre cent trente francs. « Je suis perdu, dis-je à ma femme; il n'y a aucun espoir, il n'y a pas là de catholiques. » Mon argent ne me revint jamais. » Je tiens ces curieux détails de la bouche même du pauvre pasteur Atger. Ils prouvent qu'il y a du bon dans l'Église catholique, quoi qu'en disent les hérétiques et les incrédules, et que la confession peut être utile même à des pasteurs protestants.

1329. Un jeune détenu de la Roquette.

La prison de la Roquette à Paris est double; dans une partie sont les criminels ordinaires; dans l'autre, *les jeunes détenus*, c'est-à-dire de jeunes garçons que des vices précoces ont fait condamner à un temps plus ou moins long de réclusion.

Or, le temps des Pâques approchant, le digne au-[667]-mônier de la prison des jeunes détenus rassembla tous les jeunes gens, et, leur rappelant la gravité de l'obligation de remplir leurs devoirs religieux pour Pâques, il invita ceux qui désiraient s'y préparer à se faire inscrire et à lui remettre leurs noms. Tous se présentèrent, un seul excepté. C'était un jeune homme de dix-sept ans.

L'aumônier, peiné de son silence, qui contrastait si vivement avec la bonne volonté des autres, alla le lendemain le voir dans sa petite cellule. « Eh bien! Mon ami, lui dit-il avec bonté, vous avez donc oublié de vous faire inscrire pour le devoir pascal? — Non, monsieur l'aumônier, lui répond tranquillement le jeune détenu; j'y ai bien pensé, mais... je ne suis pas décidé; je ne suis pas bien préparé... — Eh! Mon enfant, qu'à cela ne tienne! Je vous aiderai à vous préparer. C'est la chose la plus simple du monde. Laissez-moi vous inscrire sur la liste avec les autres. Je me charge de vous faire parfaitement remplir votre devoir. — Non, monsieur, non; pas maintenant; plus tard, nous verrons. Pas cette année; l'année prochaine... — Comment, l'année prochaine? Mais, mon pauvre ami, vous aurez l'année prochaine les mêmes difficultés que cette année. Pourquoi remettre? Vous n'êtes pas sûr... — Si fait, si fait; je ferai mes Pâques l'année prochaine; je ne veux pas cette année. »

L'aumônier n'en put obtenir autre chose et se retira tout attristé de cette obstination irréfléchie. « Pauvre jeune homme, se disait-il, il refuse la seule consolation qui lui reste dans sa captivité. S'il savait ce qu'il repousse! »

Le lendemain matin, selon son usage, il descendit aux cellules de l'infirmerie, pour voir un autre détenu, âgé de dix-sept ans, comme celui de la veille, et qui avait été administré, il y avait cinq ou six jours.

En passant dans le corridor, il aperçut sur la porte voisine de celle de son jeune malade, le numéro du détenu qui lui avait témoigné, la veille, de si mauvaises dispositions. Étonné, il ouvre la porte et voit en effet ce jeune homme fort pâle et couché. « Que vous est-il donc arrivé? lui demande-t-il. Hier vous me paraissiez frais et bien portant et aujourd'hui, mon enfant, vous voici à l'infirmerie? » [668]

Pas de réponse...

L'aumônier s'approche. « Eh! Mon Dieu, dit-il, il se trouve mal. » Et sortant aussitôt, il appelle la sœur et le médecin. Ceux-ci accourent. « Voyez, leur dit le prêtre; ce jeune homme est en syncope. Qu'a-t-il donc? — Ce ne peut-être grand-chose, répond ta sœur; il n'y a pas une heure qu'il s'est fait descendre, il avait la migraine. »

Le médecin approche du malade. « Ah! Mon Dieu! s'écria-t-il... plus de pouls!... Le cœur ne bat plus... Il ne respire plus... cet enfant vient de mourir! »

Quelle nouvelle pour le pauvre aumônier! Il se tenait près de ce malheureux, sans pouvoir dire un seul mot. Il tenait ses yeux fixés, avec une angoisse indicible, sur ces lèvres pâles, sur cette bouche entr'ouverte... Et il lui semblait l'entendre dire encore : « L'année prochaine... Pas de devoirs religieux cette année... À plus tard... À l'année prochaine... » Et l'éternité était commencée, et il ne devait point y avoir d'année prochaine... Et cette âme était déjà jugée!!! Il se retira la douleur dans le cœur.

1330. Je veux voir Jésus.

Au congrès de Paray, en 1897, le cardinal Perraud a raconté une délicieuse histoire que lui a dite le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, lors de son voyage en Angleterre. Deux mois auparavant, un ministre protestant conduisait sa petite fille de cinq ans dans une église catholique. L'enfant aperçoit la lampe du sanctuaire et dit à son père. — Papa, pourquoi cette lampe? — C'est que Jésus est là, répond le père. — Je veux voir Jésus. — Mais tu ne peux pas, il est fermé derrière cette porte dorée. — Papa, je veux voir Jésus, continue la petite fille. — Mais tu ne peux pas le voir, quand même la porte serait ouverte, car il est enveloppé d'un manteau. Le ministre et sa fille continuent leur promenade. Ils entrent dans une église protestante. L'enfant cherche la lampe. — Papa, il n'y a donc pas de lampe ici? — Non, mon enfant! — Pourquoi donc? — Parce que Jésus n'est pas là! — Oh! Moi je veux être où est Jésus!

Quelques jours après, le ministre, qui se sentait déjà incliné vers le catholicisme, envoyait sa démis-[669]-sion de pasteur à son évêque anglican et entrait dans la religion catholique avec sa femme et ses enfants.

Par cet acte courageux, il renonçait à un bénéfice de 3 à 4.000 livres de rentes et se condamnait presque à la misère, sans la charité du cardinal Vaughan qui le protège.

1331. Aux classes dirigeantes.

En 1887 ou 1888, je reçus la visite d'une dame de grande noblesse, très bonne et très estimée, dans la contrée éloignée qu'elle habite. Dans la conversation, je lui demandai : Que font vos deux fils, madame (nous étions au mois de mai). Mes fils, me répondit-elle, ont l'habitude de faire de l'équitation au printemps. — Et en été, «que feront-ils? —En été, ils iront aux bains de mer. Je continuai : — Et en automne?

— En automne, ils chasseront. J'allai jusqu'au bout.

— Et en hiver? — En hiver, nous allons à Paris où ils s'acquittent de leurs devoirs de société. — Vos fils font de l'équitation au printemps, vont aux bains de mer en été, chassent pendant l'automne, vont à Paris pendant l'hiver!!! Je lui dis moitié sérieux, moitié riant : Madame, vos deux fils sont bien ce qu'on peut appeler deux fainéants des quatre saisons. Un profond soupir me prouva qu'elle subissait ma conclusion quelque dure qu'elle fût.

Pour vous, mes chers enfants, vous serez toujours des travailleurs des quatre saisons.

Mgr L'ARCHEVEQUE D'AIX.

1332. Les rats ne mangeront pas le Mont-Blanc. Un jour, le Père Combalot prêchait dans une grande église de Lyon. Après avoir flagellé de sa parole vigoureuse les mécréants du jour,

surtout cette pauvre et sottise espèce qui va redisant que c'en est fait de l'Église catholique et qu'ils vont tout de bon, cette fois, l'enterrer, l'orateur descendait de la chaire à pas lents, lorsque, tout à coup, il s'arrête et remonte : « Mes frères, dit-il à ses auditeurs surpris, de votre ville de Lyon vous voyez le *Mont-Blanc*, n'est-ce pas? Eh bien, je vous le dis, les rats ne le mangeront pas ! » Un sourire passa dans l'auditoire, qui comprit. Le *Mont-Blanc* divin n'a pas peur des rats libres penseurs. [670]

1333. Un autre martyr du secret.

Vers la fin de l'année 1894. un prêtre catholique, M. Lutz, fut condamné par le tribunal de Baltimore (États-Unis), à dix ans de travaux forcés, sous l'inculpation d'avoir abusé de son ministère pour voler, à un banquier gravement malade, une importante somme d'argent. Les journaux antireligieux firent grand tapage autour de cette affaire. À l'audience, M. Lutz déclara haut et ferme qu'il était innocent du méfait dont on l'accusait; pour le surplus, il refusa d'expliquer comment et pourquoi l'argent qui avait disparu chez le banquier se trouvait en sa possession.

Les journaux américains nous ont appris qu'après avoir repris l'instruction de cette affaire sensationnelle, le tribunal vient d'acquitter le digne prêtre qui avait déjà passé plus de deux ans en prison. Le président, au milieu des applaudissements de l'auditoire, a déclaré qu'il regrettait profondément cette erreur judiciaire.

Voici ce qui a amené la révision de ce procès : dans les papiers du financier, on a découvert une note expliquant clairement que le défunt avait chargé M. l'abbé Lutz, qui l'assistait à ses derniers moments, de restituer à une personne désignée, et à laquelle le banquier avait causé un préjudice grave, la somme d'argent qu'on avait trouvé en possession du prêtre. Mais cette restitution tombait sous le secret de la confession, et, dans ces conditions, le ministre du Seigneur ne voulut rien révéler. Il avait compris son devoir.

Les journaux sectaires se sont bien gardés de faire connaître cette dernière phase du procès. Ils eussent été obligés de reconnaître l'héroïsme d'un prêtre et l'utilité de la confession.

Us aiment mieux mentir que de se laisser toucher par les traits de grandeur chrétienne.

1334. La prédestination.

Voici ce que raconte le R. P. Guyon, un des plus célèbres missionnaires de France. Un médecin matérialiste avait une fille de service très vertueuse, dont il raillait souvent la simplicité. Un jour que M. le [671] docteur avait nombre de convives à dîner, il gour-mandait sa chère Marie, en lui reprochant ses longues prières : Que tu es bonne, lui disait-il, de prendre tant de peines pour ton salut !... Dieu a prévu ou que tu serais sauvée, ou que tu serais damnée. Dans le premier cas, tu peux te livrer à tes penchants et profiter de ta jeunesse; Dieu saura bien te sauver s'il l'a voulu... Dans le dernier, ma chère, tu pourrais être une sainte sur la terre, tu n'en seras pas moins damnée dans une autre vie; car enfin, toutes les vertus ne feront pas changer les décrets éternels... Alors la vertueuse servante, sans rien dire, commence par ôter la broche du feu; elle suspend au croc les ustensiles de cuisine et s'assied tranquillement en croisant les bras. — Que prétends-tu donc faire, Marie? lui dit le docteur. — Philosopher comme vous, monsieur. — Mais songes-tu donc qu'il est déjà tard et que nous avons tant de personnes à dîner. — J'y ai songé jusqu'ici; mais, certes, je n'y songe plus et je serais bien bonne d'y songer. — Comment cela, s'il te plaît? — Mais, ne voyez-vous donc pas, mon maître, que Dieu a prévu, ou que vous dîneriez aujourd'hui, vous et vos amis, ou que vous ne dîneriez pas? Dans le premier cas, vous dînez toujours, car ce que Dieu a prévu ne saurait manquer d'arriver; dans

le second cas, un autre viendra s'asseoir à votre table pour vous; car, vous ne dîneriez pas, si le bon Dieu ne l'a pas prévu... Certes, je ne suis pas d'avis de préparer pour autrui!... Le docteur, étonné du progrès des lumières dans sa servante, changea de gamme et lui dit : Dieu a prévu que tu préparerais mon dîner et que nous dînerions. — Dieu a donc prévu que je serais vertueuse et que je me sauverai, reprit avec vivacité la rusée Marie... Notre esculape n'eut rien à répondre, il cessa dès ce moment d'inquiéter sa bonne Marie, et lui laissa sa piété et sa vertu.

1335. Quelques généraux.

Bayard respecta toujours l'innocence de la vertu. — Une femme plus marâtre que mère força elle-[672]-même sa fille à se laisser conduire chez le chevalier; il n'abusa pas de sa pauvreté et de sa jeunesse. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt aperçu, que, se jetant à ses pieds et les arrosant de larmes : « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère dont votre vertu devrait vous rendre le défenseur. »

Levez-vous, ma fille, lui répondit Bayard, *vous sortirez de ma maison aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée*. Sur le champ il la conduisit dans une retraite ; le lendemain il envoya chercher la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritait, il lui donna 600 francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentait à l'épouser avec cette dot, et y ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. La générosité de Bayard fut récompensée, ajouta l'auteur moderne qui a fait l'histoire de sa vie, par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille vertueuse, et d'en avoir fait une femme exemplaire et respectable par sa conduite.

Presque tous les héros se sont distingués par de semblables traits. Après la prise du château de Sol, dans le Hainaut, par le vicomte de Turenne, quelques soldats ayant trouvé dans la place une femme d'une rare beauté, l'amènèrent à leur commandant, comme la plus précieuse portion du butin. Le vicomte n'avait alors que 26 ans. Cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avaient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari, et, le remettant entre ses mains, il lui dit que c'était à la discrétion de ses soldats qu'il devait l'honneur de sa femme.

1336. Stanislas.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, après avoir enlevé la couronne à Stanislas, roi de Pologne, fut dépouillé lui-même de son électorat, et, se voyant poursuivi de tous côtés par ses ennemis, il présuma assez de la grandeur d'âme de ce même roi qu'il avait détrôné, pour croire qu'il devait le regarder comme le plus généreux de ses amis. D'après cette idée, il lui envoya ses enfants en Lorraine, pour les [673] mettre en sûreté. Stanislas accueillit ces jeunes hôtes comme les fils de Jacob furent reçus à la cour de Joseph; et s'il leur rappela l'histoire des injustices et des violences commises autrefois contre lui, ce ne fut point pour leur en faire des reproches, mais pour leur dire : « Rassurez-vous, rien ne s'est fait que par l'ordre de Dieu; je découvre en tout cela, le doigt de la Providence, qui m'a éloigné de ma patrie pour que je me trouvasse à portée de vous accueillir dans le malheur, et rien n'est si doux pour mon cœur que de pouvoir en ce moment me venger sur vous par mes bienfaits. En attendant le jour où vous pourrez embrasser votre père, je le remplacerai auprès de vous. Vous ne serez point étrangers dans mon palais, vous y partagerez ma fortune; et s'il se trouvait dans mes petits États quelques établissements dignes de vous, parlez, je m'estimerai heureux de vous les procurer. » Ainsi parla Stanislas aux enfants d'Auguste, qui avait été son plus cruel ennemi ; et l'on sait que la

princesse Christine, touchée de ses offres généreuses, renonça à sa patrie pour se fixer en Lorraine. « Je ne puis m'empêcher de le demander ici, dit l'historien de Stanislas : quel conquérant environné de ses armes victorieuses, quel potentat brillant de tout l'éclat du diadème fut jamais si grand que l'est le roi de Pologne, consolant par ses bienfaits, les enfants d'un prince qui lui avait ravi sa couronne ? La philosophie peut bien exalter la noblesse de tels procédés, mais il n'y a qu'une religion sainte et divine qui ait le droit de les commander aux cœurs qu'elle a soumis à son empire.

Le même prince, si intéressant par ses vertus et son humanité, fuyait proscrit de ses états. Retiré après quelque temps dans le duché de Deux-Ponts, il s'y croyait en sûreté, lorsque des malheureux résolurent de le livrer à ceux qui avaient juré sa perte et mis sa tête à prix. Ces scélérats furent arrêtés en sa présence. « Que vous ai-je fait, mes amis, leur dit-il, pour vouloir me livrer à mes ennemis ; de quel pays êtes-vous ? » Trois de ces malheureux répondirent qu'ils étaient Français. « Eh bien ! leur dit-il, ressemblez à vos compatriotes que j'estime, et soyez incapables d'une mauvaise action. » En leur disant cela, il leur donna tout ce qu'il avait, son argent, sa montre, sa [674] boîte d'or ; et ils partirent, pénétrés de respect et versant des larmes d'admiration.

1337. Fin des combats de gladiateurs.

On sait pour quels spectacles le peuple romain était passionné. Il se portait avec une sorte de rage aux combats des gladiateurs contre les bêtes féroces, et même aux combats que se livraient entre eux, pour l'amusement de la multitude, les soldats faits prisonniers à la guerre. Le christianisme triomphant n'avait pas pu encore extirper cet usage barbare. Vainqueur des Goths, l'empereur Honorius rentra en triomphe à Rome et à cette occasion se donnèrent en sa présence de grands jeux dans le cirque. Un moine, nommé Télémaque, qui avait passé vingt ans dans la Haute Égypte sous la règle de saint Antoine, était venu sur ces entrefaites à Rome avec Hilarion, son compagnon. En apprenant les scènes sauvages qui se préparaient, il dit à Hilarion qu'il se sentait inspiré de se rendre dans l'arène pour séparer les gladiateurs. Hilarion essaya en vain de l'en détourner. — Hilarion, dit Télémaque avec un doux et mélancolique sourire, il y a dans mon cœur quelque chose qui m'entraîne et me donne l'espoir d'atteindre le but que j'ambitionne. La mort m'attend peut-être sous une forme bien effrayante, mais il faut que je remplisse ma mission. Ma résolution n'a point été formée d'après des vues légères et irréfléchies, n'espérez donc pas l'affaiblir. Adieu, frère bien-aimé ; avant de nous séparer, il est une promesse que je désire obtenir de vous : priez pour votre frère Télémaque. En parlant ainsi, le pieux religieux s'enveloppa de son manteau, et, après un touchant adieu, prit d'un pas assuré le chemin du Colysée. Sa démarche était grave, et tout en lui annonçait qu'il avait conçu une grande entreprise, et qu'il sentait au fond de son âme la certitude de n'en revenir jamais. Un guerrier Scandinave venait d'expirer sous les coups d'un de ses compatriotes, lorsque Télémaque arriva. En entendant les cris féroces qui accueillirent cet événement, le saint homme tressaillit, et pour un instant son cœur recula devant son dessein héroïque ; mais un regard jeté sur l'humble jeune homme étendu sur l'arène, en éveillant sa sympathie, ranima son cou-[675]-rage. D'autres combattants étaient déjà aux prises ; le peuple applaudissait au choc de leur première rencontre... Il n'y avait pas un moment à perdre. Avec un calme plein de majesté, Télémaque descendit au milieu de l'arène. Fort du sacrifice qu'il avait fait de sa vie, il voulut rendre sa mort utile à l'humanité. Après avoir séparé les gladiateurs surpris, il s'adressa au peuple romain, et, avec une chaleur qui se change bientôt en enthousiasme, il lui reproche la

férocity de ses amusements. Une scène étrange commença alors, scène dramatique, terrible et touchante à la fois. La fureur populaire, paralysée par la surprise, se ranima bientôt et elle ne connut plus de bornes quand le saint anachorète, avec une intrépidité croissante, se tourna vers l'empereur pour faire un appel pathétique à ses sentiments. Les nombreux passages qui facilitaient l'entrée et la sortie du cirque, hâtèrent le sort de la victime dévouée. Des milliers de spectateurs se précipitent dans les rues voisines, et rentrent au Colysée, chargés de tout ce qui pouvait seconder leur rage. À leurs cris furieux, à leurs gestes menaçants, Télémaque comprit qu'il allait subir le traitement qu'il avait prévu. Entièrement résigné, il ordonna aux gladiateurs de sortir de l'arène, et tomba à genoux. Il n'implora point la clémence des hommes, mais il pria pour remettre entre les mains de son Créateur son âme immortelle. Abandonnant son corps aux bourreaux, il baissa la tête, et bientôt les barbares l'assaillirent d'une grêle de pierres.

Mais l'instant de la mort de ce noble martyr de l'humanité, fut celui d'une révolution dont les mouvements populaires offrent quelques exemples; la rage sanguinaire qui avait animé la multitude se changea en honte et en remords. De grands honneurs funèbres, furent rendus à la sainte victime par ses meurtriers eux-mêmes, et nulle résistance n'accueillit le décret par lequel Honorius abolit les combats de gladiateurs. Ce décret, rendu immédiatement après cet événement, était une éloquente oraison funèbre prononcée sur la tombe qui venait de s'ouvrir. Le Colysée, tant qu'il existera une seule de ses pierres, rappellera le dévouement et la mort sublime du héros chrétien. [676]

Ce saint, voyant qu'un grand pécheur, qu'il confessait, lui accusait, sans contrition, de grandes fautes, se mit à pleurer. Pourquoi pleurez-vous, mon Père? lui dit ce prétendu pénitent « Mon fils, je pleure de ce que vous ne pleurez pas », lui répondit le saint avec beaucoup de douceur : c'en fut assez pour inspirer à ce pécheur, les sentiments dont il devait être pénétré.

1339. Le bon Henri.

Un homme obscur, à la vérité, selon le monde, mais grand aux yeux de la foi, Henri-Michel Bûche, dit le bon Henri, était un cordonnier d'Arlon, au duché de Luxembourg, qui eut de bonne heure le goût de la piété. Dès sa jeunesse, il rassemblait les garçons cordonniers pour les instruire, et se faisait un plaisir de les assister dans leurs besoins. Il eut l'occasion de connaître le baron de Renty ; ce seigneur conçut une grande estime pour lui, et ils s'unirent tellement, qu'ils vivaient comme des frères. Bûche, devenu maître cordonnier, combattait les vices qui dominaient parmi les ouvriers, et déclarait surtout la guerre à ce qu'on appelle le compagnonnage, espèce d'association également funeste pour la foi, le bon ordre et les mœurs. Pour mieux déraciner cet abus, il entreprit de former les cordonniers en association pieuse; et le 2 février 1645, il commença à vivre en communauté avec des hommes du même métier. Ce fut le baron de Renty qui dressa leurs règlements, et qui fut leur premier Supérieur. La vie de ces frères, car c'est le nom qu'ils prirent, et il leur convenait bien, la vie de ces frères rappelait l'union des premiers chrétiens ; tout était commun entre eux; le travail et la prière remplissaient tous leurs moments ; ils ne recevaient point d'aumônes et s'animaient à la pratique des vertus chrétiennes. En 1647, Bûche établit sur le même pied une association de Frères tailleurs. On parle tant d'association à l'heure qu'il est ! Hélas! que n'étudie-t-on un peu les temps de foi, on y trouverait des principes, des règles et des modèles de fraternité ! [677]

1340. Madame Élisabeth.

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, fut condamnée à mort le 10 mai 1794, avec vingt-quatre autres victimes prises dans la foule des détenus. La lecture de son arrêt ne troubla pas

un instant la parfaite tranquillité dame qu'elle devait à une éminente piété. Il ne restait plus à cette époque à Paris aucun vestige de culte ; les malheureux qui marchaient au supplice étaient totalement privés des secours de la religion. Madame Élisabeth, non seulement les trouva en elle-même, mais les procura à ceux qui l'accompagnaient à la mort, en ne cessant de les exhorter à la résignation, pendant le trajet de la prison à l'échafaud. Là, par un nouveau raffinement de cruauté, on la força d'être témoin du supplice de ses infortunés compagnons. Il se trouvait parmi eux des femmes qui toutes saluèrent respectueusement la princesse en passant devant elle. Elle les embrassa avec affection, et pria pour elles jusqu'au moment où on la fit monter à son tour sur le théâtre du martyr. En cet instant, son fichu se dérange et tombe aux pieds du bourreau. Ses mains, retenues par d'infâmes liens, ne pouvaient réparer ce désordre; c'est à l'homme dont le bras est levé pour lui donner la mort qu'elle s'adresse d'une voix suppliante : *Au nom de la pudeur*, lui dit-elle, *couvrez- moi le sein*. Telles furent ses dernières paroles; et son âme alla rejoindre celle de son frère.

1341. Madame de Miramion.

Madame de Bonneau de Miramion, devenue veuve à l'âge de quinze ans, après quelques mois seulement de mariage, refusa tous les partis qui s'offrirent alors, attirés par sa jeunesse, sa beauté et sa fortune, et résolut de consacrer, dans la retraite, le reste de sa vie à la bienfaisance. Elle s'appliqua à l'étude de la médecine et inventa quelques médicaments d'une composition simple, pour soigner les maladies des pauvres. Chaque soir, elle sortait en secret de son hôtel pour aller visiter les malheureux malades qui n'avaient d'espoir que dans ses soins; et plus d'une fois elle passa la nuit au chevet du lit des mourants, qu'elle consolait par ses douces paroles et que souvent [678] elle arracha au trépas; ou bien elle parcourait les rues, cherchant les enfants abandonnés, qu'elle faisait nourrir et élever à ses frais.

Les vertus de Madame de Miramion l'avaient rendue un objet de vénération pour Louis XIV et pour toutes les personnes de la cour; mais elle ne se servait jamais de son crédit et de son influence, qu'en faveur des malheureux. « Le roi, dit un écrivain de ce temps, l'aidait dans les œuvres de charité qu'elle faisait et ne lui refusait jamais rien. »

1342. Événement tragique.

Saint François de Sales disait avoir appris l'histoire suivante à Padoue, où elle était arrivée ; il la racontait ainsi : Ceux qui étudient en cette université, ont la mauvaise coutume de courir la nuit par les rues avec des armes ; et en se rencontrant, ils ont souvent des disputes, d'où il arrive de grands malheurs. Il arriva, en effet, que deux amis firent la partie d'aller ainsi, chacun de son côté, courir la ville durant la nuit; ils se rencontrèrent sans se reconnaître, ils eurent une querelle ensemble jusqu'à en venir aux mains, et dans la fureur de Faction, l'un des deux tua l'autre, qui resta mort sur le coup. Celui qui l'avait porté, alla aussitôt, tout alarmé, se réfugier chez la mère de son ami, lui confessa le malheur qui venait de lui arriver et la pria instamment de le cacher en quelque lieu secret, pour le soustraire aux poursuites de la justice. Elle l'enferma dans un cabinet retiré, et voilà qu'un moment après on lui apporta le cadavre de son fils qui venait d'être assassiné. Elle comprit bientôt quel en était le meurtrier; elle alla le trouver en fondant en larmes : Ah! malheureux, s'écria-t-elle, que vous avait donc fait mon pauvre fils pour l'assassiner si cruellement? Celui-ci apprenant que c'était son ami, se mit à crier, à s'arracher les cheveux; et, au lieu de demander pardon à cette mère éplorée, il se jette à genoux devant elle et la conjure de le livrer entre les mains de la justice, voulant expier publiquement son crime et subir la peine qu'il n'avait que trop justement méritée.

Cette mère, qui était extrêmement chrétienne et charitable, fut si touchée du repentir de ce jeune homme que, bien loin de le livrer, elle lui dit que, [679] pourvu qu'il demandât pardon à Dieu et qu'il promît de changer de vie, elle n'oublierait rien pour le sauver et le mettre à couvert, ce qu'elle fit de la manière la plus généreuse et la plus digne de Dieu. Cette action serait admirable dans toute personne, mais dans une mère on peut dire qu'elle fut véritablement héroïque, (Tiré de l'Esprit de saint François de Sales).

Que les jeunes gens apprennent, par là, les malheurs où peuvent les conduire les parties de plaisirs où ils s'engagent imprudemment et sans prévoir les suites funestes qu'elles peuvent avoir. Cette mère est une faible image de la Sainte Vierge qui cherche à nous sauver, bien que par nos péchés nous ayons été la cause de la mort de son divin Fils.

1343. François Ier.

François Ier, étant allé dans la ville de Manosque, logea chez un particulier dont la fille lui avait présenté les clefs de la ville : c'était une jeune personne d'une rare beauté et d'une vertu plus rare encore. S'étant aperçue qu'elle avait fait sur l'esprit du roi une impression que ce monarque n'avait pu cacher, elle alla mettre du soufre dans un réchaud et en reçut la fumée au visage, pour se défigurer, ce qui lui réussit au point qu'elle devint méconnaissable. François Ier fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'ici la vanité de subjuguier un roi était un piège dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte et si naturelle. Le monarque, voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour dot.

1344. L'épouse de Charles d'Autriche.

Avant d'épouser Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, la princesse Élisabeth Christine de Wolffenbuttél crut devoir, pour la sécurité de sa conscience, consulter les luthériens mêmes, dont elle avait jusqu'alors professé la foi. Les docteurs protestants, assemblés à Helmstedt, répondirent que *les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine et qu'on peut se sauver dans leur religion.* — *Dès que cela est ainsi, dit la princesse en apprenant cette décision, il n'y a plus lieu d'hésiter et dès demain j'embrasse la foi de l'Église romaine; [680] car le parti le plus sûr dans une matière si importante est toujours le parti le plus sage.* Le père de la princesse tint le même langage et s'attacha comme elle à la religion catholique.

1345. Saint Antoine.

Saint Athanase écrit de saint Antoine, qu'on le voyait en tout temps si content, que chaque jour semblait être pour lui le jour de Pâques. Si quelque étranger, venant dans le désert pour le voir, l'eût trouvé parmi un grand nombre de moines, il l'eût distingué aussitôt de tous les autres et l'eût connu en admirant la joie et la bonté qui brillaient sur son visage. Cette grande joie venait, continue saint Athanase, de la grande espérance qu'il avait du paradis. Son esprit était toujours occupé des choses éternelles, auxquelles il ne pouvait penser sans être pénétré d'une sainte joie.

1346. Saint Jean l'Aumônier et Nicétas.

Saint Jean l'Aumônier ayant eu un jour une contestation avec le sénateur Nicétas, ils se séparèrent en mauvaise intelligence. Vers le soir, le saint, affligé de ce différend, envoya un prêtre à Nicétas lui dire de sa part ces paroles : *Mon frère, le soleil est près de se coucher.* Le sénateur, frappé de cette parole, va le trouver en fondant en larmes : aussitôt ils se mirent à genoux tous les deux, l'un devant l'autre et s'embrassèrent tendrement. Le saint lui dit : « Je vous assure que si je n'avais craint de ranimer votre colère, je serais allé vous trouver à l'instant.

» Le sénateur lui en dit autant. Ils vécurent dès lors en parfaite intelligence, et tous ceux qui étaient présents furent grandement édifiés de leurs sentiments.

1347. Le roi Robert.

Quelques complices d'une grande conjuration formée contre ce monarque et ses états, ayant été arrêtés, avouèrent leur crime et donnèrent toutes les marques d'un sincère repentir. Cependant la cour des seigneurs les condamna à mort, sans vouloir révoquer leur sentence. Robert seul fut touché de compassion et força son conseil à souscrire au pardon par ce [681] stratagème : il envoya son confesseur à ces coupables malheureux, et les fit admettre le lendemain à la communion; puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur dit : « Vous conviendrait-il d'envoyer au gibet ceux que Jésus-Christ vient de recevoir à sa table? »

1348. Définition de la vie présente.

On demanda un jour à un philosophe ce que c'était que la vie présente, il répondit : « C'est le voyage que fait un criminel après qu'on lui a lu sa sentence, depuis sa prison jusqu'au lieu du dernier supplice. En effet, nous sommes condamnés à mort dès le sein de notre mère, et nous n'en sortons que pour nous rendre au supplice. À la vérité, on ne nous bande pas les yeux comme aux criminels: mais, ce qui revient au même, on nous cache le lieu du supplice. » Nous avançons sans cesse vers ce lieu, mais sans savoir où il est ni si nous en sommes proches ou éloignés. Toutefois nous nous en approchons tous les jours; nous en sommes plus près aujourd'hui qu'hier; il arrivera que nous y serons rendus sans que nous le sachions, et il se peut faire qu'actuellement nous y soyons ou que nous n'ayons plus qu'un pas à faire pour entrer dans l'éternité.

1349. Mot de J.-J. Rousseau.

Rousseau a dit : « On se plaint que les romans troublent les têtes; je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est et voilà comme on devient fou. »

1350. L'abbé Boyer et la dame incrédule.

À l'époque où le ministère des retraites ecclésiastiques obligeait M. Boyer, le savant et saint directeur de la Société de Saint-Sulpice, à de fréquents voyages, pendant lesquels la lecture l'absorbait profondément, et semblait le rendre indifférent à tout ce qui se pas-[682]-sait autour de lui, une dame s'avisait un jour de le faire sortir de sa rêverie, et lui adressant la parole, elle lui dit : « Savez-vous, monsieur l'abbé, que je suis incrédule et qu'en fait de religion je ne crois à rien? — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu, reprit M. Boyer. — Pour l'existence de Dieu, soit; toutefois, s'il existe, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe ici-bas. — Madame croit-elle à l'immortalité de l'âme? — Oui, mais sans croire à l'Enfer. — Madame admet-elle une révélation? — Oh ! Non, la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation? — Pas beaucoup, monsieur l'abbé. — Avez-vous lu quelques ouvrages de Bergier, le cardinal de la Luzerne, Frayssinous? — Non. — Connaissez-vous les écrits de Bossuet et de Fénelon, les sermons de Bourdaloue et de Massillon? — Non. — Eh ! Madame, reprit M. Boyer, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites donc que vous êtes une sotte et une ignorante, et non une incrédule. »

1351. Saint Augustin et le peuple d'Hippone.

Saint Augustin avait parlé si souvent à son peuple d'Hippone du royaume des Cieux, que lui ayant dit un jour : « Je suppose que Dieu vous promette de vivre cent ans, mille ans même, dans l'abondance de tous les biens de la terre, mais à condition de ne jamais régner avec lui... » Alors un cri s'éleva dans toute l'assemblée : « Que tout périsse et que Dieu nous reste. » *Pereant universa*. [Vie de St Augustin].

1352. Le poète Werner.

Ce célèbre poète allemand, qui se fit catholique et prêtre, et qui prêcha souvent à Vienne, lors du congrès de 1814, fut présenté à un des souverains qui se trouvaient au congrès, et ce prince ne lui dissimula point qu'il blâmait ceux qui changeaient de religion. *Et moi aussi, Sire*, reprit M. Werner, *je trouve que Luther a eu très grand tort de changer ; et c'est parce que je suis de cet avis que je suis revenu à la foi qu'il avait quittée*. Le souverain, qui était protestant, ne répondit rien, et on ne voit pas trop en effet ce qu'il avait à répondre. [683]

1353. Louis, landgrave de Thuringe.

C'était un prince que les plaisirs avaient entièrement aveuglé, et qui ne trouvait d'autre moyen d'étouffer les remords de sa conscience que ce faux raisonnement : « Ou je suis prédestiné, disait-il, ou je dois être damné. Si je suis prédestiné, quelque chose que je fasse, je serai sauvé ; si au contraire, je dois être réprouvé, quand je serais le plus vertueux du monde, je serai damné ; ainsi ma destinée est fixée, je n'ai qu'à me tenir en repos sur l'avenir. » Il ne manquait jamais de s'en servir pour répondre à tous les gens de bien qui tâchaient de le faire rentrer en lui-même ; il serait mort dans cette damnable maxime sans un coup de la Providence : voici le fait. Ce prince étant tombé dangereusement malade, fit appeler son médecin, homme d'une vertu et d'une capacité distinguée, qui se servit de cette heureuse conjoncture pour le guérir de l'aveuglement de son esprit, beaucoup plus dangereux que n'était sa maladie corporelle. Après avoir examiné le mal, il dit au prince : « Prince, il est inutile de vous faire aucun remède, parce que, ajouta-t-il, ou Dieu a prévu que vous mourrez de cette maladie, ou il a prévu que vous guérirez. S'il a prévu que vous en mourrez, en vain, emploierions-nous tous les remèdes de Part; que si, au contraire il a prévu que vous n'en mourrez pas, vous guérirez infailliblement. » — « Comment, reprit le malade; eh! Ne voyez-vous pas que si vous ne me secourez au plus tôt, la violence du mal m'emportera, et qu'il est de la prudence de ne rien négliger dans de semblables rencontres? » — Alors ce sage médecin se servant de cette occasion, lui fit cette belle réponse : « Prince, si ce raisonnement vous paraît défectueux, maintenant qu'il s'agit de vous sauver la vie du corps, pourquoi voulez-vous vous en servir quand il s'agit du salut de votre âme? Si vous croyez qu'il est de la prudence d'employer tous les remèdes imaginables pour vous conserver la vie, quoique vous sachiez que l'heure de votre mort est fixée de toute l'éternité, pourquoi résistez-vous à la grâce ? Pourquoi refusez-vous de faire pénitence et de mener une vie plus réglée, sous prétexte que Dieu ayant prévu que vous serez damné ou que vous serez sauvé, vous ne sauriez [684] changer les décrets de la Providence? » Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit du prince, quelque aveugle et quelque endurci qu'il fût, qu'il résolut de changer de conduite.

1354. Saint Louis et Joinville.

Un jour que ce saint roi était avec le sire de Joinville, il lui demanda ce qu'il aimerait mieux ou d'être lépreux, ou d'avoir commis un péché mortel. Joinville lui répondit naïvement qu'il aimerait mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. « Vous parlez comme un étourdi, reprit aussitôt le saint roi; car il n'y a pas de lèpre qui soit aussi laide que le péché mortel, parce que

l'âme qui est en péché mortel, est semblable au diable. » Quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps; mais quand l'homme qui a fait un péché mortel meurt, il doit avoir peur que cette lèpre ne dure tant que Dieu sera en paradis.

1355. Amin.

Amin, fils du calife Aroun-ben-Raschild, lui demanda avec instance la permission de punir un homme qui avait mal parlé de Zébédab sa mère. « La clémence, lui répondit le successeur de Mahomet, est un devoir pour tout bon musulman. Je ne dois pas moins être irrité que vous contre celui qui a offensé Zébédab; et bien! Je lui pardonne. »

Le calife s'apercevant qu'Amin, dans l'effervescence de l'âge, ne goûtait pas cette leçon de modération, ajouta : « Si vous ne pouvez pas éteindre le feu de la colère qui vous enflamme, tout ce que je puis vous permettre pour votre vengeance, c'est de dire dans huit jours autant de mal de la mère de cet homme qu'il en a dit de la vôtre. — Dans huit jours, mon père? — Oui, j'exige ce délai. — Dans huit jours, je l'aurai oublié. — Eh ! Qui vous empêche, mon fils, de l'oublier dès aujourd'hui? »

1356. Saint François Régis.

Rien ne montre mieux ce que peut le zèle, sur les cœurs même les plus endurcis, que les victoires qu'il fit remporter à saint François Régis, apôtre des Cévennes et du Vivarais. Ayant appris un dimanche, qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de liber-[685]-tins, qui, échauffés par le vin, tenaient des discours impies et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur le champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue en lui disant : « Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me faites. Si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite bien davantage. » Cette patience émut tous ceux qui étaient présents; ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire.

Trois jeunes débauchés, des premières familles du Puy, avaient résolu de se venger du saint, parce qu'il leur avait enlevé l'objet impur de leur passion. Ils allèrent, à l'entrée de la nuit, le demander au collège des Jésuites, où il était avec ses confrères. Régis s'avança vers eux, sans rien craindre et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la mort, elle est l'objet de mes désirs; c'est l'état de damnation où vous êtes et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours, depuis, une vie fort édifiante.

C'est surtout par la douceur et l'humilité que l'on triomphe des cœurs les plus endurcis; les plus beaux discours s'arrêtent souvent à la porte; mais les actions pénètrent plus avant et opèrent presque toujours. C'est à ces exemples de douceur et de charité chrétienne que la religion a dû ses plus belles conquêtes. (Vie de saint François Régis.)

1357. Une fausse humilité.

Un solitaire, qui faisait paraître une profonde humilité, vint un jour chez l'abbé Sérapion ; ce bon vieillard l'invita, selon sa coutume, à offrir avec lui, sa prière à Dieu. Mais le solitaire lui répondit qu'il avait commis tant de péchés, qu'il s'estimait indigne de cet honneur, et même de respirer l'air commun à tous les hommes. Il voulut aussi ne s'asseoir qu'à terre et non sur le même siège. Il fit encore plus de [686] résistance, quand on voulut lui laver les pieds. Enfin, lorsqu'ils furent sortis de table, Sérapion, lui ayant donné quelques avis, avec toute la douceur

possible, s'aperçut du mauvais effet de sa remontrance. « Eh! quoi, mon fils, lui dit alors le sage vieillard, vous disiez, il n'y a qu'un moment, que vous aviez fait tous les crimes imaginables; vous ne craigniez point de passer dans mon esprit pour un homme de très mauvaise vie; d'où vient donc qu'un simple avertissement que je vous donne, qui n'a rien d'offensant, et que vous devriez même recevoir comme un gage de ma tendre affection, vous contriste si fort, que je vois éclater sur votre visage le chagrin, le dépit et l'indignation la plus étonnante? Avouez-le, mon frère, vous attendiez l'éloge de votre humilité apparente ; vous auriez été fort content si je vous eusse répondu par ces paroles du livre des Proverbes : *Le juste commence son discours par s'accuser lui-même*. La vraie humilité ne consiste pas à s'imputer de grands crimes que personne ne croira, mais à souffrir en paix et à savoir estimer les injures qu'on nous fait même sans aucun fondement. »

1358. À quoi sert la possession du monde entier.

Toutes les fois que sainte Thérèse entendait chanter, pendant la grand'messe, ces paroles, *cujus regni non erit finis*, elle était ravie de ce que l'empire du Souverain Maître qu'elle servait n'aurait point d'autres bornes que l'éternité.

Cette sainte était encore hors d'elle-même, lorsqu'elle entendait chanter un cantique qui commençait par ces mots : *Que c'est une chose dure d'être privé de Dieu !* « Quoi, être privé de Dieu éternellement ! disait-elle; être privé éternellement de sa vue, de son amour, de sa gloire, de son bonheur ! Quelle réflexion désespérante pour un réprouvé ! »

1359. L'abbé Lambert.

Ce saint prêtre, que Mgr Daviau avait appelé à Bordeaux, possédait une éloquence toute apostolique; en 1807, on parlait devant ce vénérable archevêque des prédicateurs de Bordeaux : « Monseigneur, dit un admirateur passionné de l'un d'eux, quand il doit prêcher, on se presse dans les églises ; on monte jusque [687] sur les confessionnaux. M. Lambert a-t-il de pareils succès ? — Ah ! répondit en souriant le bon prélat, je vois entre eux une grande différence : l'un fait monter sur les confessionnaux, sans doute; mais l'autre y fait entrer.

1360. M. de Garcin.

M. de Garcin, né d'une famille noble, entra fort jeune au service, fut lieutenant et ensuite capitaine de cavalerie. Un heureux alliage des qualités de l'esprit et du cœur qu'exige l'état militaire, avec celles qui caractérisent le chrétien, lui acquit l'estime des officiers et même celle de M. le duc de Vendôme, général de l'armée dans laquelle il servait. Le prince avait beaucoup d'égard pour sa piété. Lorsqu'il donnait des repas aux officiers : Mesurez vos termes, messieurs, leur disait-il, surtout point de mots déplacés; nous avons Châtelard à dîner (c'est le nom que portait M. de Garcin). Il s'agissait un jour de tenir un conseil de guerre auquel M. de Vendôme voulait que le pieux capitaine assistât, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge requis, vingt-cinq ans; mais on ne le trouvait point. Qu'on le cherche bien, dit le prince, il est à prier Dieu au pied de quelque arbre. La vertu recueille partout des hommages.

1361. La fille de la punition.

Une famille de républicains s'était réfugiée à Nantes, pendant la Révolution, parce qu'elle ne s'était pas crue en sûreté dans la nouvelle habitation qu'elle venait d'acquérir. Le plus grand plaisir de la femme était d'aller passer ses matinées sur la place du Bouffay, où se faisaient les exécutions. Elle trouvait un grand attrait dans les apprêts du supplice : elle aimait à insulter aux victimes jusque sur l'échafaud; mais ce qui la faisait hurler d'une infernale joie, c'était le dernier

cri que poussait les suppliciés. Dans cet instant elle se levait, ses yeux brillèrent comme les yeux du tigre qui va boire du sang; elle trépignait de délire et criait : « Mort! Mort aux aristocrates! »

Cette femme était enceinte : elle mit au monde une fille ou plutôt un monstre... Cette fille est hideuse comme l'âme de sa mère! Horrible comme le souvenir d'un crime! C'est l'enfant de la punition. Imbécile [688] dès son enfance, elle n'a rien pu apprendre; elle ne sait que le cri des mourants; elle l'a appris dès le sein maternel et un effroyable tic le lui fait répéter à chaque instant du jour. Quand ses parents veulent oublier le passé, quand ils rassemblent des gens de leur espèce et qu'ils cherchent à s'étourdir, l'enfant de la punition est là et l'affreux cri vient retentir et troubler la joie qu'ils voudraient avoir. À table, le jour, la nuit, ils sont condamnés à l'entendre, il s'échappe involontairement du sein de cette malheureuse. C'est en vain que pour lui faire étouffer ce cri, ils la battent et la maltraitent. Pour éviter leurs coups, elle n'ose fuir au dehors. Elle sait la peur qu'elle inspire. Alors elle passe les journées cachée dans quelque coin obscur et ce n'est que la nuit qu'elle sort de l'enclos de la maison paternelle. Après avoir erré quelque temps, elle va s'asseoir sur les ruines d'un calvaire où la croix n'a pas été rétablie; pour se distraire, elle chante; sa voix grêle et perçante retentit au milieu du silence ; le voyageur étonné écoute et distingue, au milieu de sons plaintifs et lugubres, ces affreuses paroles : « *Du sang! Du sang! Il faut du sang pour régénérer la république*; refrain révolutionnaire que sa mère, pendant sa grossesse, prenait un plaisir indicible à entendre et à répéter.

La fille de la punition avait un frère. Il était né avant la Révolution. Quand il fut d'âge à marcher comme conscrit, il demanda à son père de le racheter ; celui-ci était dans le cas de le faire, puisqu'il avait plus que de l'aisance. Sa fortune lui avait peu coûté! il ne voulut pas faire le plus léger sacrifice : l'argent lui était plus précieux que son fils... Le jeune homme fut donc obligé de partir. Après quelques campagnes qu'il avait faites sans gloire, il revint exténué de fatigues, de misères et de débauches, mourir chez ses parents. Il revint comme guidé par la colère divine, pour ajouter au châtement de la famille coupable. Un soir, son père était debout devant sa porte; il vit un homme qui s'avancait vers lui en se traînant avec peine; il lui cria : « Étranger, passez votre chemin; on ne donne pas ici!... » L'étranger répondit : Je sais bien qu'on ne donne pas ici... et il avançait toujours.

La femme venait de descendre : « Que nous veut ce mendiant? » dit-elle avec emportement. [689]

L'inconnu continua d'approcher, en disant : « Ne me connaissez-vous pas? je suis votre fils... »

Le père répartit froidement : « Nous te croyions mort. » La mère ajouta : « Tu as donc un congé? Pour combien de temps? — Pour toujours, répondit le soldat. — C'est impossible, s'écria le père. Nous sommes devenus pauvres, nous ne pouvons te garder. — Eh ! Vous ne me garderez pas, vous m'enverrez au cimetière... Je ne viens pas vivre, je viens mourir chez vous, dit le jeune homme... Ma mère, j'ai soif. » La mère appela sa fille; la fille vint et ne reconnut pas son frère.

Au bout de quelques jours, le soldat fut plus mal; il sentit sa fin approcher, jamais ses parents ne lui avaient parlé de Dieu. Il les appela près de lui; et, dans des souffrances affreuses, il leur dit : « J'ai voulu que vous fussiez témoin de ma mort. C'est vous qui m'avez tué; pour un peu d'or, vous m'avez laissé partir, et quels conseils m'aviez-vous donnés pour me défendre du vice?... Vous m'avez poussé hors de la maison paternelle, en vous réjouissant d'avoir un enfant de moins à nourrir. Eh bien ! Cet enfant revient, non pour mourir plus doucement sous votre toit, mais pour que sa mort vous soit une peine. Ma mère, vous vous êtes souvent réjouie de voir

couler le sang, et ma sœur est là pour vous rappeler le cri des suppliciés !... Mon père, j'ai voulu que vous eussiez aussi votre souvenir. Ma fosse sera ici près de vous, pour vous redire que vous avez sacrifié votre fils à quelques pièces d'argent !... »

Pendant qu'il parlait ainsi, les deux coupables restaient debout près du lit et gardaient un morne silence. Le malade s'agitait et étendait les bras. « Y a-t-il un Dieu! Y a-t-il un Dieu! » S'écriait-il de temps en temps. Et les parents continuaient à se taire... « Un prêtre! Proféra-t-il d'une voix mourante; amenez-moi un prêtre ! »

Alors le père dit à sa compagne : « Femme, viens-t-en; tu le vois bien, il a le délire. » Ils sortirent tous les deux; et, quand ils rentrèrent, ils trouvèrent leur fille assise sur le lit de son frère; elle chantait!... il était mort!...

(Le vicomte VALSH, Lettres vendéennes).

1362. Le directoire de la vie.

On trouva, parmi les papiers de saint Bonaventure, ces mots écrits de sa main : « Je ne suis pas venu en religion pour vivre comme vivent les autres, mais pour vivre comme tous les autres doivent vivre, selon l'esprit de l'institut et dans une parfaite obéissance de la règle; c'est pourquoi, à mon entrée dans l'état religieux, on m'a donné à lire les règles et non les vies des autres; je les acceptai alors volontiers et les pris pour le directoire de la vie que je dois mener; je dois donc les observer toutes, quand même je verrai qu'aucun ne les observe. »

1363. Saint François de Sales.

Un des plus sûrs moyens d'augmenter la piété, est l'exercice de la présence de Dieu.

Quand on parlait au saint évêque de Genève de bâtiments, de peinture, de musique, de chasse, d'oiseaux, de plantes, de jardinage, de fleurs, il tirait de toutes ces choses autant d'élévations d'esprit.

Si on lui montrait de beaux plants : « Nous sommes, disait-il, le champ que Dieu cultive ; » et si des bâtiments : « Nous sommes l'édifice de Dieu; » si quelque église magnifique et bien parée : « Nous sommes les temples du Dieu vivant; que nos âmes ne sont-elles aussi bien ornées de vertus! » Si des fleurs : « Quand est-ce que nos fleurs donneront des fruits? » Si de rares et exquis peintures : « Il n'y a rien de beau comme l'âme faite à l'image de Dieu. »

Quand on le menait dans un jardin : « Oh ! Quand celui de notre âme sera-t-il semé de fleurs et rempli de fruits, dressé, nettoyé, poli? Quand sera-t-il clos, fermé à tout ce qui déplaît au jardinier céleste? » À la vue des fontaines : « Quand aurons-nous dans nos cœurs des sources d'eaux vives, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle? Jusqu'à quand quitterons-nous la source de la vie pour nous créer des sources mal enduites? »

À l'aspect d'une belle vallée : « Les eaux y coulent : c'est ainsi que les eaux de la grâce coulent dans les âmes humbles et laissent sécher les têtes des montagnes, c'est-à-dire les âmes hautaines. »

Voyait-il une montagne : « Que les montagnes, avec [691] toutes les collines, bénissent le Seigneur! » Si des arbres : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Si des rivières : « Quand irons-nous à Dieu comme ces eaux à la mer? »

Si des lacs : « O Dieu! Délivrez-moi du lac de l'abîme de misère où je suis. » Ainsi il voyait Dieu en toutes choses et toute chose en Dieu, ou pour mieux dire, il ne regardait qu'une chose, qui est Dieu.

1364. Les soldats chrétiens.

Avant toutes les affaires, dit M. Chauveau, dans son *Histoire de Bonchamp*, on voit les Vendéens se prosterner, et, dans un silence religieux, écouter les prêtres qui les suivent, prononcer sur les défenseurs de la loi, les paroles de celui qui a dit : *Tout ce que vous déliez sur la terre, sera délié dans le ciel*. Dans un autre moment, ils marchent à l'ennemi, quelques minutes encore et le combat va s'engager. Une croix de mission s'élève sur leur chemin, signe consolant de l'immortalité du chrétien ! Toute l'armée est à genoux et prie. Un des chefs veut représenter qu'on ne doit pas ainsi s'arrêter; Laroche-Jacquelin, qui connaît les soldats, et qui sait ce que la religion leur donne de courage, s'écrie : *Laissez les prier, ils n'en vaudront que mieux*. Armés du signe de la croix, ils se relèvent et volent à la victoire. Toutes les fois qu'ils allaient au combat, *Dieu, le roi* était leur cri. Dans une affaire que les Vendéens se rappellent avec douleur, sûrs d'être accablés par le nombre, ils s'écrient : *Marchons au ciel*, et ils se précipitent au milieu de l'ennemi.

Deux cavaliers terminaient ce qu'on appelle une affaire d'honneur, le sabre à la main. Un homme passe et leur dit : « Jésus-Christ pardonne à ses bourreaux, et un soldat de l'armée chrétienne veut tuer son camarade! » Us s'embrassent sur le champ. À la vue de ses terres incendiées et ravagées par les républicains, M. de Bonchamp contient la rage de ses chasseurs, ne voulant pas qu'une seule goutte de sang de ses soldats coule pour la défense de ses propriétés particulières. Doux et affable à ses gens, autant que brave et terrible à l'ennemi, jamais il n'employa ces formules de jurement, trop souvent usitées dans les armées, et il n'en était que plus respecté, plus chéri. Ce pieu guerrier, dédaignant de mêler des vues intéressées à la défense d'une sainte cause, eut la modestie d'éviter le commandement suprême ; deux fois aussi il relâcha des prisonniers qu'il avait faits, ne voyant plus que des frères malheureux dans des ennemis désarmés, quoique la Convention envoyât à l'échafaud ceux des royalistes que le sort des combats livrait aux mains de ses agents cruels. Il termina sa carrière par un trait qui ne l'honore pas moins que ses plus brillants faits d'armes. À l'affaire si désastreuse de Chollet, où il fut blessé mortellement, les troupes Vendéennes aigries et désespérées de la perte de leur chef, voulaient venger sa mort et laver la honte de cette journée sur 5.000 prisonniers. Déjà deux pièces de canon menaçaient l'église où on les avait entassés. Bonchamp l'apprend sur son lit de mort : sa grande âme en est indignée; elle s'arrête un moment pour exercer un grand acte de vertu. *Soldats chrétiens*, s'écrie-t-il d'une voix mourante, *souvenez-vous de votre Dieu; royalistes, souvenez-vous de votre roi ! grâce ! grâce aux prisonniers ! Je le veux, je l'ordonne*. Aussitôt un roulement de tambour se fait entendre; c'est un ordre de Bonchamp aux portes du tombeau. Au nom de cet homme dont la perte inspire tant de craintes et présage de si grands désastres, les plus furieux s'apaisent; on se dit, on se répète : *Grâce ! grâce ! Bonchamp le veut, Bonchamp l'ordonne*.

L'ordre se rétablit, la fureur fait place à la clémence, les larmes coulent de tous les yeux; et ces âmes, naturellement généreuses, s'étonnent et frémissent de s'être un instant démenties. Les prisonniers apprennent avec surprise qu'il leur est permis de vivre; et le héros vendéen, touchant aux portes de l'éternité, n'oublie pas qu'il est chrétien et digne serviteur de l'infortuné Louis XVI. Il va quitter la terre... emportant la seule récompense qui lut digne de lui, l'assurance d'avoir sauvé 5.000 de ses frères.

1365. Saint Vincent Ferrier.

Ce saint employait devant ses auditeurs cette parabole. Un roi tenait en prison deux de ses sujets qui lui devaient une grosse somme d'argent; les voyant incapables de payer leurs dettes

parce qu'ils ne possé-[693]-daient rien, il alla en prison et jeta à la tête de chacun d'eux une bourse pleine d'or; le coup qu'ils en reçurent les fit beaucoup souffrir l'un et l'autre ; mais ils ne se comportèrent pas tous deux de la même manière. Il y en eut un qui fut saisi de colère d'avoir été ainsi frappé, en témoigna du mécontentement et ne fit aucun cas de la bourse; mais l'autre, plus raisonnable, prit la bourse qu'on lui avait jetée, en rendit grâce au roi et se servit de l'argent qu'elle renfermait pour payer ce qu'il lui devait, et se délivra par ce moyen de la prison. Nous sommes dans le cas de ces prisonniers, disait ce saint. Nous avons tous contracté de grosses dettes envers Dieu, soit pour tant de bienfaits dont nous avons été comblés, soit pour tant de péchés dont nous nous sommes rendus coupables. Touché de compassion sur notre état, il nous envoie l'or de la patience dans la bourse des tribulations; ceux qui supportent les tribulations avec patience, satisfont Dieu avec cet or inappréciable, et deviennent ses amis; tandis que ceux qui murmurent ou s'impatientent, au lieu de remercier le Seigneur, ne font autre chose qu'augmenter leurs dettes et devenir de plus en plus ses ennemis.

1366. Les deux Maorès.

À une admirable docilité, dit un missionnaire de Wangaroa, nos jeunes catéchumènes joignent un vif désir de s'instruire? Un jour que je leur racontais quelques traits de l'histoire sainte, et que je leur parlais du paradis terrestre, deux Maorès se lèvent aussitôt : « Attends un peu », me disent-ils, et les voilà sortis. Une ou deux secondes après, ils rentrent avec des charbons de bois à la main. Je continue ma narration, et mes sténographes s'efforcent d'écrire sur leurs jambes ce que je leur disais. Après avoir rempli ce livre d'une espèce si nouvelle, après avoir crayonné, noirci le vélin sur toutes ses faces, ils me prièrent de suspendre mon récit pour ce jour-là, et ils se retirèrent dans leurs maisons pour tirer copie, sur du papier, de ce qui était écrit sur leur peau.

1367. Saint Philippe de Néri.

Saint Philippe de Néri, demeurant à Rome dans la maison de saint Jérôme de la Charité, était abhorré [694] des sacristains, qui ne laissaient passer aucun jour sans l'inquiéter, et lui donner toutes sortes de marques de mépris, afin de l'engager à aller exercer les fonctions du ministère dans une autre église. Le saint ne se plaignit jamais d'eux aux supérieurs de la maison. Au lieu de leur témoigner du mécontentement, il les traitait avec respect et leur rendait tous les services qui dépendaient de lui : « Je ne veux pas fuir la croix que Dieu m'envoie », disait-il à ses amis qui l'invitaient à quitter ce lieu. Cependant, voyant qu'il ne pouvait gagner ses persécuteurs par sa charité et son humilité, et que loin de les adoucir, ils devenaient plus intraitables, il s'adressa à Jésus-Christ, en fixant les yeux sur une croix : « O mon bon Jésus! Pourquoi ne m'écoutez-vous pas? Il y a si longtemps que je vous demande, avec tant d'instances, la patience, pourquoi ne m'avez-vous pas exaucé? » Il lui sembla alors entendre, au dedans de lui-même, Jésus-Christ qui lui disait : « Ne me demandes-tu pas la patience? Je te la donnerai, mais je veux que tu l'acquiesces par ce moyen. » Ce lieu où il trouvait tout à souffrir, fut pour lui un lieu de délices; il y demeura trente ans, et n'en sortit que par l'ordre du Souverain Pontife, pour aller demeurer dans la maison des Oratoriens, dont il était l'instituteur.

Souvent accablé d'infirmités, il paraissait toujours très content; il ne parlait jamais de son mal à d'autres qu'aux médecins; on ne lui voyait donner aucun signe de douleur.

1368. Le dimanche en Amérique.

Dans les villes des États-Unis, les seuls magasins ouverts à pareil jour sont les pharmacies ; les échafaudages, les marchés sont déserts ; le roulement des voitures, les cris des marchands

ambulants, le choc des marteaux, tout a cessé, et les bruits de la terre sont tellement éteints que les sons de l'orgue et les chants religieux traversent les murs et répandent le recueillement jusque sur les places publiques. Il y a quelques années, pour ne pas troubler les offices, des chaînes étaient tendues dans les rues afin d'arrêter la circulation des voitures. Ces entraves ont disparu parce qu'elles devenaient inutiles, [695] mais non pas parce qu'elles gênaient la liberté individuelle. Les omnibus ne marchent pas le dimanche, le service sur beaucoup de chemins de fer est suspendu, les bateaux à vapeur restent à quai ; les théâtres, les billards, les concerts, les salles de jeux sont fermés. L'église seule est ouverte, et vers dix heures du matin, les cloches s'ébranlent au haut de cent clochers pour appeler les habitants à la prière. À cet appel, les rues se remplissent d'une foule soigneusement vêtue ; alors il est triste, sans doute, de constater la diversité des croyances et de ne pas voir tous ces chrétiens s'agenouiller au pied des mêmes autels, mais au moins chacun professe une religion, ce qui est plus respectable que de n'en pratiquer aucune. De dix heures à midi, les rues sont littéralement désertes et celui qui serait vu se promenant à cette heure, par les personnes qui gardent les maisons, serait jugé très défavorablement. Les enfants eux-mêmes s'abstiennent, à pareil jour, de se livrer à des amusements bruyants, et gardent dans leurs jeux un calme et une gravité remarquables. L'usage de tous les collèges et pensions est de donner le samedi et non le jeudi pour jour de congé, afin que la fougue de la jeunesse ayant pris son essor le samedi, l'enfant puisse passer le dimanche sans tentation de sortir d'une réserve convenable. J'ai sous mes fenêtres un parc étendu qui, dans la semaine, est le théâtre des jeux assourdissants de plusieurs centaines d'enfants. Le dimanche, il ne leur sert qu'à la promenade, sans qu'aucun garde ou factionnaire vienne les restreindre à ce silence et à ce repos. — Non seulement dans les établissements publics, mais encore dans les maisons particulières, si un bal est donné le samedi, la danse s'arrête avant minuit, et la société s'empresse de se retirer, sans songer à murmurer des bornes qu'elle sait mettre à ses propres distractions.

Que l'on ne dise pas que cette obligation du repos ne profite pas à la religion. On n'a pas de prétextes de plaisirs ou de travaux pour se dispenser d'assister aux offices, on s'y rend donc avec plus d'exactitude; et, au contraire des choses humaines, où le dégoût naît de l'habitude, le zèle est, en matière de croyances, le résultat inévitable de l'assiduité. — Les [696] catholiques d'Amérique ne sont pas moins fidèles que leurs frères séparés à cette loi du repos. Dans nos églises, les hommes sont en aussi grand nombre que les femmes; la fréquentation des sacrements est un sujet de pieuse édification; et aux messes du matin, le dimanche, la presque totalité de l'assistance s'approche de la table sainte. Qui n'admirerait le recueillement de nos bons Irlandais, et la foi ardente qui les accompagne partout, sur le sol de leur adoption comme sur le sol natal. — Il est, en Amérique, des professions pratiquées exclusivement par cette classe intéressante, celle des cochers, entre autres, et je me suis amusé bien souvent de l'air de bonheur qui vient s'épanouir sur leur grossier visage quand, prenant un fiacre, je disais de me conduire à telle église ou à tel couvent. La vue d'un *gentleman* catholique comblait d'aise mon *automédon* qui fouettait alors ses chevaux avec enthousiasme ; puis, à la porte de l'église, il descendait de son siège pour venir lui-même assister à l'office divin. — Il y a quinze jours, une après-midi de dimanche, je faisais quelques visites, il neigeait avec abondance et le cocher témoignait une mauvaise humeur que j'attribuais au froid, enfin, lassé de sa brusquerie, je lui en demandai la cause : « Ne voyez-vous pas, me dit-il, qu'il neige trop fort pour que je lise mes vêpres sur mon siège en vous attendant? » À Paris, les pareils de mon Irlandais liraient un

journal socialiste; je préfère la lecture du paroissien qui apprend que Dieu frappe les superbes et élève les pauvres de la poussière pour les placer dans le ciel avec les princes de son peuple.

En Amérique, les voyages sont également suspendus le dimanche, et le négoce n'en souffre nullement. On en est quitte pour prendre ses mesures en conséquence. On se met en route le lundi pour ses affaires, et, grâce à la rapidité des chemins de fer, il est bien rare qu'on ne puisse être de retour dans sa famille le samedi.

Maintenant, dirais-je que le dimanche est religieusement observé par l'universalité des citoyens ? Non, sans doute. Il y a en Amérique, comme partout, des vicieux, des indifférents et des impies : il y a surtout beaucoup de paresseux que la moindre pluie dis-[697]-pense de se rendre au temple. Il y a des églises où le ministre donne l'exemple et à la porte desquelles on lit, en été, une affiche avec ces trois mots : « Fermé pour deux mois à cause des grandes chaleurs. » Mais où la prière est trop souvent négligée, le repos est toujours observé, et ce repos a, par lui-même, quelque chose de religieux. Il dispose à la prière et au recueillement; il donne à l'homme le temps de remplir ses devoirs ; il resserre les liens de famille; il procure aux parents la jouissance de se voir, pendant vingt-quatre heures, entourés de leurs enfants, et de s'initier à leurs progrès. Puisse donc la France imiter en ce point l'Amérique !

(HENRI DU GOURCY).

1369. Ananias, Mizaël et Azarias.

Nabuchodonosor avait fait élever une statue d'or, haute de soixante coudées. Il commanda à ses sujets d'adorer cette idole, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente en cas de refus. Trois jeunes Hébreux, Ananias, Mizaël et Azarias, qui étaient élevés dans le palais du Monarque et qui étaient en grande faveur auprès de lui, ne voulurent point se soumettre à cet ordre impie ; on les observa, on les accusa auprès du roi de mépriser ses ordonnances et de ne pas fléchir le genou devant la statue. Nabuchodonosor les fit amener en sa présence et leur dit d'un ton menaçant : « Est-il vrai que vous n'adorez pas mes dieux et que vous ne vous prosternez pas devant la statue que j'ai dressée? Si vous ne m'obéissez, je vous ferai jeter dans la fournaise; et quel est le Dieu qui puisse vous soustraire à ma vengeance? — Prince, lui répondirent les serviteurs de Dieu, celui que nous adorons est assez puissant pour nous délivrer de l'ardeur des flammes ; mais quand même il ne voudrait pas opérer ce prodige en notre faveur, nous vous déclarons que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons point votre statue parce que notre Dieu est le seul Dieu et que nous ne rendons qu'à lui le culte suprême. » Le roi, outré de colère, ordonna d'allumer un feu sept fois plus ardent que de coutume, de lier les pieds aux jeunes Israélites et de les jeter dans la fournaise. Le feu était si grand qu'il étouffa ceux qui les y jetèrent, mais [698] l'ange du Seigneur descendit dans la fournaise avec les trois jeunes Israélites, il écarta d'eux les flammes, il fit souffler au milieu de cette prison brûlante un vent frais, de sorte que le feu ne leur fit aucun mal : il ne brûla que leurs liens, sans toucher même à leurs habits. On les voyait marcher tous trois au milieu de la flamme, louant et bénissant Dieu, et invitant toutes les créatures à exalter ses miséricordes. Nabuchodonosor voulut être témoin lui-même de ce prodige : il vint à la fournaise et il aperçut, avec les trois jeunes hommes, un quatrième qui lui parut semblable au fils de Dieu. Frappé d'étonnement, il s'écria :

« Serviteurs du Très-Haut, sortez de la fournaise. » Ils sortirent aussitôt et l'on vit avec une extrême surprise que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leurs corps, que leurs cheveux avaient point été brûlés et qu'il ne paraissait aucune trace des flammes sur leurs habits. Le roi donna

un édit qui défendait, sous peine de mort, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias de Mizaël et d'Azarias, et il éleva ces jeunes Israélites aux plus hautes dignités.

Au milieu des plus grands périls, souvenons-nous qu'il y a une Providence paternelle qui veille sur nous.

1370. Généreuse profession de foi.

L'empereur Julien persécuta les chrétiens d'une manière en apparence moins cruelle que d'autres, mais, dans le fond peut-être, plus dangereuse et plus funeste pour les fidèles. Au lieu de supplices, il employa souvent l'artifice et la ruse. Détestable apostat, il entreprit, et se flatta de détruire la religion de Jésus-Christ. Pour ôter aux chrétiens la gloire du martyr, il n'oubliait rien pour les forcer à revenir au culte des faux dieux, qu'il voulait rétablir. Mais il trouva, dans le sein de son palais même, et au nombre de ses courtisans, de généreux défenseurs de leur foi. De ce nombre fût Valentinien. Ce grand homme, qui pour lors, était tribun et commandait la garde du palais, ne put cacher le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa religion. Un jour, Julien entrait triomphant dans le [699] temple du Génie public, et deux prêtres des faux dieux rangés aux deux côtés de la porte, purifiaient avec l'eau lustrale tous ceux qui entraient avec l'empereur. Valentinien, qui le suivait immédiatement, s'étant aperçu qu'une goutte de cette eau était tombée sur sa manche, parla rudement au prêtre qui la lui avait jetée, lui disant à haute voix : « Tu m'as sali et non purifié. » Julien, qui fut témoin de l'action, relégua Valentinien dans un désert; mais à peine un an et quelques mois s'étaient écoulés, que Julien fut frappé à mort par une main invisible au milieu de son armée, et quelque temps après, Valentinien fut élu empereur, au grand contentement des chrétiens, auxquels il rendit les temples, la liberté et tous les avantages dont Julien les avait dépouillés. Ainsi, Dieu donna à Valentinien l'empire du monde pour récompense de sa généreuse constance dans la foi. (Tiré des actes des Martyrs, an 364.)

1371. Lanfranc.

L'esprit de Dieu souffle où il veut, sanctifie ou convertit qui lui plaît.

Le célèbre Lanfranc s'était extrêmement adonné à l'étude des sciences humaines, et s'était acquise par là une grande réputation ; mais il avait extrêmement négligé l'affaire de son salut. Passant un jour par une forêt pour aller à Rouen, il fut arrêté par des voleurs, qui, lui ayant ôté tout ce qu'il avait, lui lièrent les mains derrière le dos, lui bandèrent les yeux, et le laissèrent, dans les broussailles épaisses, éloigné du chemin. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il promit à Dieu de lui consacrer sa vie s'il le délivrait de ce péril. Dieu ayant exaucé sa prière, il se rendit dans un monastère proche du lieu où il était. C'était l'abbaye du Bec, fondée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin. Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce saint occupé à bâtir un four où il travaillait de ses mains. Et que désirez-vous ? dit Hellouin. « Je veux être moine, » répondit Lanfranc. » L'abbé lui fit donner le livre de la règle, lui dit de la lire, comme saint Benoît ordonna de le faire aux postulants. Lanfranc, l'ayant lue tout entière, dit qu'avec l'aide de Dieu, il observerait tout ce qu'elle contenait. L'abbé, sachant qui il était et d'où il venait, lui accorda sa demande. Lanfranc se prosterna et baisa les pieds de l'abbé, dont il admira l'humilité et la gravité. Lanfranc devint ensuite célèbre et fut archevêque de Cantorbéry, en Angleterre (Hist. Ecclésiastique, an 1050)

1372. Le labarum.

L'empereur Constantin marche contre le tyran Maxence. En deux batailles, à Turin et à Vérone, il défait deux corps de cinquante à soixante mille hommes chacun, et il s'avance vers

Rome, où une armée formidable et supérieure à la sienne lui reste à combattre; ses troupes sont harassées de fatigue, et celles qu'il doit attaquer, fraîches et bien déterminées, ne se laisseront vaincre, aux portes de leur capitale, qu'après des efforts inouïs de courage. Maxence n'a plus que cet espoir. Sa valeur devra redoubler avec celle de ses soldats. Cette bataille sera solennelle, et quelles hautes pensées roulent en ce moment dans l'esprit des deux empereurs ! Centurions, tribuns et soldats, tous cheminent pensifs par les plaines solitaires des campagnes de Rome. C'était à l'heure de midi. Le jour augmentait le poids des armes, du poids de sa chaleur étouffante. Tout à coup, au-dessus du soleil, dans le bleu limpide d'un ciel sans nuage, paraît une croix autour de laquelle ces trois mots sont écrits en caractères lumineux : *In hoc signo vinces* (*Tu vaincras parce signe*). Toute l'armée est témoin de ce prodige, qui centuple ses forces.

La nuit suivante le Fils de Dieu, tenant le même signe à la main, se montre dans un songe à l'empereur et lui ordonne d'en faire une image, pour s'en servir dans les batailles. L'empereur, à son réveil, exécute cet ordre.

Telle fut, à peu près, l'enseigne connue sous le nom de *Labarum*. Une longue pique, revêtue d'or, avait une traverse en forme de croix. En haut, était une couronne d'or et de pierres précieuses, renfermant le symbole du nom du Christ, les deux premières lettres X et P. Un petit drapeau de pourpre tissé d'or et de pierreries pendait à la traverse de la croix. Au-dessus de ce drapeau et au-dessous du monogramme, [701] les bustes de l'empereur et de ses enfants étaient représentés en or. Constantin choisit parmi ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus pieux, qui eurent la charge de porter alternativement cette enseigne sacrée.

Elle fut comme la foudre pour le tyran. Le combat se livra près du pont Milvius, où, malgré les promesses de victoires faites par tous les oracles, Maxence vit ses troupes brisées, s'enfuit avec elles sur le pont de bateaux que, pour tendre un piège à ses ennemis, il avait construit de manière à ce qu'il put se rompre au milieu, en ôtant quelques chevilles de fer. Il fut la cause de sa perte : les bateaux s'enfoncèrent, Maxence et une partie de son armée disparurent ainsi dans les flots. Le Tibre rejeta son corps. La tête fut coupée et portée dans Rome, qui ouvrit ses portes au vainqueur au milieu des acclamations du triomphe. Partout l'empereur voulut que le monogramme du Christ figurât dans les emblèmes de sa victoire. La statue qui lui fut élevée sur une place publique avait, en guise de lance, une longue croix à la main. Constantin fit mettre à la base cette inscription : *Par ce signe salutaire, vraie marque du courage, j'ai délivré votre ville du joug du tyran et j'ai rétabli le sénat et le peuple romain en leur ancienne splendeur*.

Qu'elle est belle cette croix apparaissant dans les cieux au-dessus du soleil, après avoir été cachée pendant plus de 300 ans dans les catacombes et les prisons !

1373. Le sac de terre.

Tous les historiens arabes parlent de la justice du calife Hakkam II, qui régnait en Espagne vers la fin du X^e siècle. On en jugera par le trait suivant.

Une pauvre femme possédait un petit champ contigu aux jardins du calife. Hakkam voulut bâtir un pavillon dans ce champ, et fit proposer à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres, déclarant qu'elle ne renoncerait jamais à l'héritage de ses frères. Hakkam, sans doute, ne fut pas informé de la résistance de cette femme. L'intendant des jardins, en digné ministre d'un roi despote, s'empara [702] du champ par force et le pavillon fut bâti. La pauvre, femme, au désespoir, courut à Cordoue, raconter son malheur au cadî Béchir, et le consulter sur ce qu'elle devait faire. Le cadî pensa que le prince des croyants n'avait pas plus qu'un autre le droit de s'emparer du bien d'autrui ; et il s'occupa des moyens de lui rappeler cette vérité, que

les meilleurs princes peuvent oublier un moment. Un jour que Hakkam, environné de sa cour, était sous le beau pavillon, bâti sur le terrain de la pauvre femme, on vit arriver le cadi Béchir, monté sur un âne, portant dans ses mains un sac vide. Le calife étonné lui demande ce qu'il voulait : « Prince des fidèles, lui répondit Béchir, je viens te demander la permission de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. ». Hakkam y consent avec joie ; le cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein, il le laisse debout, s'approche du calife, et le supplie de mettre le comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam, s'amuse de la proposition, accepte et vient pour soulever le sac. Mais pouvant à peine le mouvoir, il le laisse tomber en riant et en se plaignant de son poids énorme. « Prince des croyants, dit alors Béchir, avec une imposante gravité, ce sac que tu trouves si lourd, ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujettes ; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand tu paraîtras devant le grand juge, chargé de cette iniquité ? » Hakkam, frappé de ce langage, embrassa le cadi, le remercia, reconnut sa faute, et rendit sur l'heure, à la pauvre femme, le champ dont on l'avait dépouillée, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenait.

1374. Le vieux soldat.

Le comte de Brissac aperçut un jour, en rentrant chez lui, un vieillard enveloppé d'un grand manteau, et qui l'attendait depuis quelque temps, à la porte de son hôtel, lui remit un papier et s'éloigna. Le comte, étonné, suivit quelques instants ce vieillard des yeux, et, lorsqu'il l'eut vu disparaître par une rue étroite, il ouvrit ce papier, et lut :

« Monseigneur, j'ai vieilli au service de la France, [703] j'ai perdu un œil au siège de Perpignan, et un bras à la défense de Bohain. Maintenant que je suis un vieil instrument brisé dont on ne peut plus tirer aucune utilité, on m'a rejeté des rangs de l'armée. La main qui me reste est mutilée, et dans un état qui me rend tout travail impossible. Ma femme est malade, et ne peut guérir, faute de secours. J'ai quatre enfants qui meurent de faim. »

Lorsque le comte de Brissac eut lu la véridique relation d'une misère si profonde, il s'élança vers la rue par où il avait vu disparaître ce vieillard; mais il eut beau chercher de tous côtés, il ne parvint pas à le retrouver. Il rentra chez lui, et donna le signalement du vieillard à tous les gens de sa maison. On leur recommanda de chercher de tous côtés, et de l'amener, s'ils parvenaient à le rencontrer. Mais ce fut en vain : la journée se passa sans qu'on pût le découvrir. Le lendemain, le comte sortit pour aller à la cour, et trouva à sa porte le vieillard dans la même posture que la veille. « Enfin, je vous trouve, lui dit-il; pourquoi, hier, avez-vous fui si rapidement, et n'avez-vous pas attendu ma réponse ? — Monseigneur, j'ai voulu vous laisser le temps de réfléchir ; maintenant, je viens vous la demander. »

Au son de la voix de cet homme, le comte le regarda avec attention, puis tout d'un coup une pensée soudaine parut l'éclairer. Il tira de sa poche le papier que le vieillard lui avait remis la veille, puis, portant alternativement ses yeux de l'un à l'autre : « Ah ! lui dit-il, après un moment de silence, vous étiez au siège de Perpignan ? — Oui, monseigneur. — Vous souvient-il qu'à la tête de douze soldats, je me suis défendu longtemps contre une sortie des ennemis, que onze de ces braves sont tombés à mes pieds ; que le douzième, me soutenant dans ses bras, pendant que, couvert de blessures, je me trouvais hors d'état d'opposer une longue résistance, me fit un bouclier de son corps, et reçut dans l'œil un coup d'épée qu'on me destinait; enfin, vous souvient-il que ce brave soldat, cet homme généreux, qui ne craignait pas de risquer sa vie pour sauver la mienne, c'était vous ! — Monseigneur, ce n'est point à moi à vous le rappeler. — Mais

c'est à moi à m'en souvenir ! Venez, conduisez-moi vers votre femme, que je voie [704] les enfants de mon libérateur. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi plus tôt? — Monsieur le comte, vous êtes un grand seigneur, moi, un pauvre soldat. Il n'y a que mon extrême misère, l'état de ma pauvre femme, qui ait pu me décider à faire une démarche. — Et si, par hasard, je ne vous eusse pas reconnu, vous ne m'eussiez pas rappelé les droits que vous aviez à ma reconnaissance ? — Monseigneur, je vous l'ai dit; ce n'est point à moi à m'en souvenir. »

Le comte appela quelques-uns de ses gens, et suivit le vieillard. Ils arrivèrent devant une maison située dans une petite rue étroite, dans laquelle était amoncelées toute sorte d'immondices. Le vieux soldat ouvrit une porte basse, et, après avoir prié le comte de le suivre dans un escalier boiteux, et dont toutes les marches étaient à moitié brisées. Ils pénétrèrent dans une petite chambre si basse qu'on pouvait à peine s'y tenir debout. Comme on était en été, et que cette chambre était sous les toits, il y faisait une chaleur étouffante, qui ne pouvait qu'être fort malsaine. Le comte fut épouvanté du tableau qu'il eut alors devant les yeux : une pauvre femme étendue sur quelques brins de paille et de vieux chiffons posés sur quelques planches vermoulues, qui avaient été autrefois un bois de lit, pressait sur son sein un enfant de sept ou huit ans, dont elle tâchait, en essayant de sourire, de tarir les pleurs. Trois autres enfants, un peu plus âgés, étaient couchés dans cette misérable chambre, dans laquelle on eut en vain cherché un siège.

Le comte resta quelques instants immobile et stupéfait, puis il chercha des yeux le vieillard ; il l'aperçut dans un coin, appuyé contre un angle du mur ; de grosses larmes coulaient de ses yeux, et roulaient sur sa barbe grise. Il alla vers lui, et pressant dans ses deux mains la main unique du vieillard: «Je vous en veux beaucoup, lui dit-il, de m'avoir laissé ignorer votre position, de n'avoir pas pensé à moi aussitôt que vous avez été dans le besoin. »

Le brave homme ne répondit rien ; il se contenta de serrer la main du comte; et quelques larmes de joie, que l'espérance fit couler, commencèrent à se mêler à ses larmes de douleur. [705] Le comte appela ses gens, leur ordonna d'aller chercher sa litière ; puis, s'adressant au vieillard, il lui expliqua les dangers auxquels sa femme était exposée en restant, malade comme elle l'était, dans un lieu dont l'air était corrompu par la chaleur et par les miasmes qui se dégageaient de la rue ; puis il lui déclara que sa litière était en bas, qu'on allait transporter à son hôtel la malade et ses quatre enfants ; et qu'il voulait qu'à l'avenir le vieillard n'eut pas d'autre maison que la sienne. Le vieux soldat, touché et plein de joie, s'épuisait en remerciements. M. de Brissac lui répondit avec une simplicité touchante : « Mon vieil ami, de quoi me remerciez-vous ? Vous m'avez sauvé la vie au siège de Perpignan ; je vous offre un logement chez moi, où vous aurez un peu plus d'air qu'ici, où j'aurai le plaisir de vous voir tous les jours, et de causer avec vous des campagnes que nous avons faites ensemble, et où vous me raconterez celles que vous avez faites avant moi ; vous voyez bien que c'est moi qui gagnerai à cela, et que je vous serai toujours redevable. »

1375. Le nombre 13.

Un premier président du Parlement de Rouen ne pouvait se résoudre à se mettre à table, parce qu'il se trouvait le treizième ; il fallut adhérer à la superstition, et faire venir une autre personne, afin qu'on fut quatorze. Alors, il soupa tranquillement ; mais à peine fut-il sorti de table, qu'il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut sur le champ.

Dieu ne punit pas toujours les superstitieux d'une manière aussi sensible; mais on ne peut douter qu'il ne les ait en horreur: Seigneur. dit le Psalmiste, vous haïssez ceux qui observent des choses vaines et inutiles.

1376. La statue.

Un jeune homme alla trouver un jour un des Pères du désert, et le pria de le recevoir pour son disciple. Le saint vieillard, voulant lui faire voir dans quelles dispositions il fallait être pour être reçu, lui commanda de battre une statue qui était auprès de [706] sa cellule. Il obéit, et le vieillard lui demanda si la statue avait fait quelque plainte ou quelque résistance. Il répondit que non. « Recommencez, lui dit le vieillard, et aux coups ajoutez les injures. » Après lui avoir fait faire la même chose jusqu'à trois fois, il lui demanda de nouveau si la statue avait donné quelque marque de ressentiment ou d'impatience. Le jeune homme répondit qu'elle n'avait rien témoigné, n'étant qu'une statue. Alors, l'homme de Dieu, prenant la parole, lui dit : « Mon fils, si vous pouvez souffrir sans murmure, sans plainte, sans résistance, que je vous traite comme vous avez traité cette statue, demeurez; mais, si vous ne vous sentez pas capable de tout souffrir, retournez chez vous, car vous n'êtes pas propre à notre genre de vie. »

1377. Attentat d'un officier, puni et réparé.

Don Juan d'Autriche commandait dans les Pays-Bas l'armée espagnole contre les confédérés, en 1578. Un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille chez lequel il était logé. Cette personne, en se défendant, saisit le poignard de l'agresseur, le lui plongea dans le sein, et s'éloigna. Le capitaine, sentant que sa blessure est mortelle, se confesse, et, pénétré du repentir le plus vif, supplie qu'on lui amène la vertueuse fille.

« Je souhaite, lui dit-il, que vous me pardonniez l'outrage que vous avez reçu de moi, et pour réparer, autant que je puis, mon attentat d'une manière convenable, je déclare que je suis votre mari. Puisque mon crime et votre vertu m'ont mis hors d'état de vous offrir ma personne, recevez du moins avec le nom et les droits d'épouse, que je vous donne, le présent que je vous fais de tous mes biens. Que ceux qui sauront l'affront que vous avez été sur le point de recevoir, apprennent en même temps qu'un mariage honorable a été le prix des efforts que j'ai fait pour vous déshonorer, et du courage avec lequel vous avez su vous défendre. »

Après avoir parlé de la sorte, le noble Espagnol, du consentement du père, et en présence du prêtre qui était venu pour le confesser, épouse la jeune fille ; et il expire aussitôt après, laissant à juger ce qui était [707] le plus admirable, de la générosité de l'officier pour réparer sa faute, ou du courage avec lequel la jeune personne avait su conserver son honneur.

1378. Louis XIII et le vendredi.

Louis XIII, roi de France, étant tombé dangereusement malade, on lui proposa de recevoir l'extrême-onction ; il voulut avoir sur cela l'avis des médecins, et demanda à Bouvart si sa maladie était sans remède. « Sire, dit Bouvart, *Dieu est tout puissant.* » Alors le roi, *d'un visage gai, d'un front serein*, s'écria avec le prophète : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus.*

Et dans l'opinion qu'il mourrait le lendemain, qui était un vendredi, il ajouta aussitôt : « Ô la désirable ! Ô l'agréable nouvelle ! Ô l'heureuse journée pour moi, et véritablement *heureux vendredi!* Aussi n'est-ce pas d'aujourd'hui que *les vendredis* me sont favorables. Ce fut un vendredi que je montai sur le trône, que je remportai ma première victoire, que je pris Saint-Jean-d'Angély, que je battis Soubise à l'île de Rhé... Mais ce *vendredi* me sera le plus heureux de toute ma vie, puisqu'il me mettra dans le ciel pour y régner éternellement avec mon Dieu. »

On voit que ce religieux prince était loin de regarder le *vendredi* comme un jour de malheur, et, en effet, le jour où, par un prodige ineffable de charité et de miséricorde, un Dieu est mort pour les hommes, ne doit-il pas être regardé comme le plus heureux des jours ?

1379. Conversion des Russes.

Sous l'empereur Basile, l'an 871, arriva la conversion des Russes. Basile gagna d'abord ces peuples, jusqu'alors si farouches, par des présents d'or, d'argent et d'étoffes de soie; ensuite il leur promit de leur envoyer des ministres pour les instruire, et un évêque pour former leur Église. Quand cet évêque fut arrivé chez eux, on dit qu'il s'acquit une grande autorité par un miracle éclatant. Le prince des Russes ayant assemblé la nation, et s'étant assis avec des vieillards qui composaient le conseil, et étaient [708] les plus attachés à leur ancienne superstition, ils délibérèrent entre eux s'ils devaient la quitter pour la religion chrétienne. Ils firent venir l'archevêque, et lui demandèrent ce qu'il venait leur enseigner. Il leur montra le livre de l'Évangile, et leur raconta les miracles de Jésus-Christ, et quelques-uns de l'Ancien Testament. Alors les Russes dirent : « Si nous ne voyons quelque merveille semblable, et surtout comme celle que tu nous as dite de trois enfants dans la fournaise, nous ne t'écouterons pas volontiers. » L'archevêque répondit : « Quoiqu'il ne soit pas permis de tenter Dieu, cependant, si vous êtes sincèrement résolus de vous convertir, demandez ce que vous voudrez, et assurément il vous l'accordera. »

Ils demandèrent que ce même livre qu'il tenait en main, fût jeté dans un feu qu'ils avaient allumé, et promirent que, s'il n'était pas brûlé, ils croiraient en Jésus-Christ. L'archevêque leva les yeux et les mains au Ciel, et dit : « Seigneur Jésus, glorifiez votre saint nom en présence de tout ce peuple. » On jeta donc dans les flammes le livre de l'Évangile : et, après qu'il y eut demeuré plusieurs heures, on éteignit le feu, et on trouva le livre en son entier, sans que les bords mêmes fussent gâtés ou altérés. Les barbares étonnés commencèrent, sans hésiter, à demander le baptême qui leur fut accordé, après les instructions et les préparations nécessaires. C'est par des prodiges que Dieu a établi la foi dans les nations infidèles, et ces prodiges sont la preuve manifeste de la divinité de la religion.

1380. Saint Oswald.

C'était au VII^e siècle le plus puissant roi de l'Angleterre ; il commandait aux quatre nations qui habitaient cette île, et qui parlaient chacune leur langue : Bretons, Pictés, Ecossais et Anglais. Toutefois il profita si bien des instructions de saint Aïdan, qu'il devint humble, doux aux pauvres et aux étrangers, et très libéral. Un jour de Pâques, comme il était à table avec le saint Évêque, l'officier chargé de recevoir les pauvres, entra tout d'un coup et lui dit qu'il en était venu de tous côtés une grande multitude qui était assis dans les rues, attendant son aumône. Oswald commanda [709] aussitôt qu'on leur portât un plat d'argent qu'on avait servi devant lui et qu'on le mît en pièces pour le leur distribuer. Ravi de cette charité débonnaire, l'évêque le prit par la main droite et dit : *Que jamais cette main ne s'altère!* Et l'événement accomplit ce vœu. Car quelques années après, le roi ayant succombé dans une bataille, on mit sa main dans une chasse, où elle se conservait encore dans le temps du vénérable Bède; c'est-à-dire un siècle après sa mort.

Ce n'est là qu'une figure de la résurrection bienheureuse qu'attendent ceux à qui N.-S. dira à la fin des temps : *J'avais faim et vous m'avez donné à manger.*

1381. Les mauvaises raisons qui font abandonner la Religion.

« Je fus élevé chrétiennement, dit l'académicien François Coppée (fin du XIX^e siècle); et, après ma première communion j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété.

« Bien des hommes qui sont dans ce cas, conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, c'est la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens ; et qu'ils n'ont demandé que plus tard, à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessais de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité, qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.

« Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal ; ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel [710] j'avais servi; je l'avais fui et je l'oubliais... voilà tout. »

« Le Dieu d'indulgence et de bonté, écrit-il plus loin, me réservait mieux qu'un hâtif et tremblant repentir in extremis (à la dernière heure).

« Alors mon esprit se tourna vers Tes pensées graves. M'étant jugé avec une sincérité scrupuleuse, je me dégoûtai, je me fis horreur; et, cette fois, le prêtre vint, — celui à qui ce petit livre est dédié.

« Je me confessai à lui, dans les larmes du repentir le plus sincère, je reçus l'absolution avec un soulagement ineffable.

« Ce prêtre est à présent l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme, et mon frère en Jésus-Christ. » Que d'hommes abandonnent la religion pour les mêmes motifs, sans avoir le courage de l'avouer ! Et combien, renvoyant toujours leur retour à Dieu, sont surpris par la mort, sans avoir le temps de l'effectuer ! [711]

TABLES DES MATIÈRES

N.B. – *Les chiffres indiquent non la page mais le numéro.*

A

Abandon. Voir : Confiance. Ste Germaine Cousin, 105, 791 ; Ste Angèle, 490.

Abstinence. Eléazar, 760 ; les Macchabées, 875 ; Louis XVI, 306 ; Brun de Villeret, 923 ; le cabaretier Chappuis, 952 ; lois de l'Église, 306 ; l'auberge de la Couronne d'or, 1096 ; Boileau, 471 ; un engagé volontaire, 1068 ; la Salette, 1215 ; à l'école de la Pythagore, 1202 ; Justinien, 1223. V. Lois.

Action de grâces. St Louis de Gonzague, 267 ; St Philippe de Néri, 678. V. Reconnaissance.

Actions. Sanctification des - ; Un pays et Artaxercès, 223 ; un verre d'eau, 1054 ; le berger Euchariste, 572 ; de Luxembourg mourant, 815 ; Bayard baisant son épée, 967 ; ange comptant les pas, 260 ; torche allumée, 308 ; obligation de faire de saintes - ; le musicien, 1069.

Adoration. Mère M. de la Trinité, 615.

Adultère, 1192.

Amabilité. V. Bonté, Charité.

Ambition. St Fiacre, 295 ; Pyrrhus, 1141.

Âme. Son existence ; Claude Bernard, 401 ; son prix, 218. V. Immortalité.

Amitié de deux jeunes esclaves du Maroc, 716 ; Ste Fébronie et Hiéria, 567 ; Marguerite du St-Sacrement, 118 ; un véritable ami est chose rare, 1140, 1227, 1230 ; fidélité dans l'adversité, 1273 ; Ganganelli, 1275 ; St Basile et St Grégoire, les saints Amic et Arnèle, 1323.

Amour de Dieu. V. Sagesse, Charité, Reconnaissance, Générosité. Ayons bon goût, 992 ; Catherine Racconigi, 392 ; M. Xavier de Lorraine, 556 ; B. Osanna de Mantoue, 753 ; Ste Catherine de Gènes, 1199 ; B. Béatrix de Ferrare, 1285 ; l'ermite Macédonius, 751 ; un éclipsé, 222 ; Lethbald, 1008 ; Ste Philothée, 749 ; le Comte de Rougemont, 681 ; Raymond Lulle, 1214 ; St Ignace d'Antioche, 968 ; réponse de St Benoit Labre, 69 ; le berger Euchariste, 572 ; te voilà, Carron, 1294.

Amour *naturel*. B. Marie des Anges, 389 ; St Bernardin, 432 ; un jeune homme qui s'en guérit, 854 ; Raymond Lulle, 1214 ; Ste [713] Thérèse, 813 ; – *Filial*. Louise de France, 126 ; St Pémen, 851 ; Noémi, 827. – Fraternel. Joseph, 438 ; Eugénie de Guérin, 86 ; Bernard d'Offida, 326 ; St Stanislas, 1321 ; deux Évêques, 899. – Maternel. V. Mère. V. aussi Époux.

Angelus. V. Ave Maria.

Anges Gardiens, 384 ; B. Jeanne d'Orvieto, 985.

Apparition de la Salette, 1203, 1215.

Aridité. Jésus se cache, 612.

Armée. V. Soldats.

Assistance des parents. V. Enfants.

Aumône. Le mauvais riche, 645 ; St Jean l'Aumônier, 652 ; Placide ou St Eustache, 1154 ; St Robert, 214 ; Tabithe, 620 ; St Martin, 150 ; St Jean de Dieu, 650 ; Troïle, 710 ; St Oswald, 1380 ; St Oswin, 1164 ; un gouverneur de Lombardie, 1226 ; Jacques Eveillon, 1051 ; fruit offert à Henri IV, 715 ; la sœur de St Louis, 15 ; Marie Leczinska, 36 ; Cosme de Médicis, 1042 ; elle n'appauvrit pas ; Alfred-le-Grand, 463 ; Ste Paule, 705 ; le père de St Charles Borromée, 168 ; un négoce lucratif, 1126 ; un perroquet qui parle, 1145 ; une Dame orléanaise, 1324 ; Mgr Daviau, 8 ; Louis XVI, 13 ; pour la faire ne pas attendre la mort, 633 ; St Vincent de Paul enfant, 910 ; l'accompagner d'un bon conseil, 1229 ; prêt, 1230 ; elle prépare une sainte mort, 1250. V. Charité, Pauvres, Richesses.

Autels. Respect qu'ils méritent ; Ste Radegonde, 206.

Avarice. L'abbé Etienne, 187 ; Pambon à Mélanie, 561 ; Troïle, 710 ; Mgr Daviau, 8 ; Caractacus, 282 ; Ablavius, 529 ; Pyrrhus, 1141 ; Turenne, 1240. V. Détachement, Pauvreté.

Ave Maria, 794 ; je te salue, Bernard, 676 ; St Alphonse Rodriguez, 987 ; mort de la fille d'un maréchal de France, 549 ; Tuckvell, 245 ; plusieurs saints, 1112.

Aveugle. Didyme, 225

B

Baptême. St Louis, 917 ; Elpidophore, 872 ; un mot d'Alexandre, 446 ; sa nécessité ; une femme priant au tombeau de St Etienne, 227 ; Usun-Cassan, 560 ; Boleslas, 820 ; châtiment d'un traître, 242 ; donner le baptême à l'enfant dont la mère vient de mourir, 1282.

Bataille d'Hastings, 40. V. Soldats.

Beauté. Mépris de la - ; Ste Marguerite de Cortone, 822 ; Ste Rose de Lima, 822 ; Ste Colette, 402 ; Ste Angèle, 402 ; la vierge Sothère, 138 ; P. de Condren, 937 ; Alexandra, 573 ; Ste Brigitte d'Irlande, 295. V. Vanité.

Belle-fille. V. Enfants ; Noémi, 827 ; Ste Godeleine, 873.

Berger. B. Bernard d'Offida, 326 ; Euchariste, 572.

Biens. V. Monde, Vanité, Richesses.

Blasphémateur. L'empereur Ruppert, 56 ; Sapor II, 941 ; Sennachérib, 377 ; châtiments infligés par les païens, 792 ; peste terrible, 1106. V. Blasphèmes.

Blasphèmes ; Prexaspes, 1143 ; - des enfants, Maximien, 371 ; les réparer, Marceau, 323 ; le muet qui recouvre la parole, 883 ; la Salette, 1215. V. Blasphémateurs.

Bonheur du monde, 1012 ; Roland, 1014 ; des méchants, David, 410 ; Héliogabale, 292 ; des bons : ayons bon goût, 992 ; St Déicole, 501 ; St Macaire, 841 ; le pauvre [714] de Cologne, 201 ; Artaxercès et Thémistocle, 298.

Bonté, un parfait gentilhomme, 360.

Bouquet offert à Marie. B. Crispin, 548 ; Ste Rose, 124.

C

Cabaret, 1304.

Cabaretier. St Théodote, 50 ; Chappuis, 952.

Cadeau. L'artillerie d'argent, 596 ; Walène, 265.

Calomnie. Néron qui jouit de l'incendie de Rome, 209 ; mort d'Aetius, 614.

Cantiques, à Marie, B. Suso, 179. V. Chants.

Carême. V. Jeûne.

Carnaval. B. Marguerite marie, 587.

Catéchisme. Savez-vous votre catéchisme ? 1291 ; Jean Chantebel, 53 ; son excellence : Jouffroy, 934 ; y assister, Odilon Barot, 100 ; Mme de Chantal, 825 ; le faire : le commencement et la fin, 798, baron Cauchy, 363 ; belle mission, 1059 ; Diderot, 361 ; St Berchmans, 995. V. Enfants, Ignorance, Instruction, Credo.

Catholicisme. V. Christianisme.

Cécité. V. Aveugles.

Célibat. V. Chasteté, Virginité.

Cérémonies. Burcker, 422 ; Valens en présence de St Basile, 310 ; Clovis à Reims, 202 ; Sonis, 871.

Chants sacrés, St Ignace, martyr, 283 ; Gertrude d'Orient, 564 ; St Augustin, 720 ; Thomas Morus, 576.

Chapelet. B. Grignon de Montfort, 794 ; Récamier, 139 ; Ampère, 1303 ; V. Ave Maria.

Charité. Amour de Dieu. V. ce mot. Ne pas juger, afin de mourir en paix, 701 ; St Hilarion et St Épiphanie, 654 ; Tout à tous, Louise de France, 668 ; œuvres de charité, un mot de Maxime Ducamp, 609 ; Mgr Cheverus, 1080 ; St Christophe, 667 ; Ste Eugénie, 865 ; St Pacôme, 199 ; inspirer la charité aux enfants, Chavin de Malan, 757, 1047 ; Ste Catherine de Gènes, 1199 ; Mme de Miramion, 1341 ; amour des pauvres. V. Pauvres, Aumône, Visites, Zèle. St Etienne de Hongrie, 493 ; Marie Leczinska, 36. V. Bonté.

Chasteté. V. Virginité. Vision de St Grégoire de Nazianze, 134 ; défense de la -, Amolon, 806 ; une jeune fille de Manosque, 1343 ; St Nicétas, 416 ; St Thomas d'Aquin, 660 ; Suzanne, 423 ; Baudoin, 14 ; Didyme et Théodora, 21 ; Armand de Maille, 687 ; quelques généraux, 1335 ; un officier de Don Juan d'Autriche, 1377 ; un passage de Lacordaire, 1204. V. Virginité.

Châtiments de Dieu, Auguste brisant la vaisselle, 248 ; la fille de la punition, 1361.

Choix d'un état. V. Vocation.

Chrétien. Je suis chrétien ; St Platon, 49 ; en bonne compagnie, Baron Cauchy, 66 ; l'être en vérité, 446 ; Marguerite d'Antioche, 769 ; notre noblesse, 1005, 1055, 1121.

Christianisme, 1277, 1278.

Chute. Que faire après une chute, 592 ; Sémiramis, 584 ; Théodore-le Studite, 743 ; un mot de Desaix, 135 ; V. Persévérance.

Ciel. Tiburce et Valérien, 634 ; le jeune Celse, 1138. V. Gertrude d'Orient, 1075 ; Caractacus, 282 ; Thomas Morus, 540 ; chant d'un lépreux, 770 ; St Macaire, 1085 ; Ste Rose de Viterbe, vers la fin de, 1158 ; St Salvi, 489 ; Ste Thérèse, 1087 et 1358 ; Ste Catherine de Gènes, 1199 ; Zeuxis, [715] 944. V. Clarisse de Malines, 855 ; St Louis de Gonzague, 860 ; Ste Julitte, 863 ; Ste Rose de Lima, 979 ; St Fulgence, 280 ; Luther, 531 ; main coupée, 518 ; offrande d'un paysan, à Artaxercès, 223 ; la reine de Saba, 1072 ; St Augustin et Ste Monique, 196 ; et le peuple d'Hippone, 1351 ; Ste Scholastique, 691 ; Napoléon I^{er} à ses soldats, 284 ; Ste Félicité et ses fils, 1084 ; les Croisés, 336 ; St François d'Assise, 1177 ; secret du courage des martyrs, 1038 ; la mère de St Symphorien, 1124 ; Anaxagore, 1253. V. Espérance, Actions.

Cimetière. Les Scythes, 147.

Cœur. (Sacré). Ste Lutgarde, 156.

Cloche. Chateaubriand, sur la cloche, 142.

Colère. Xénocrate, 241 ; Valentinien, 616 ; Démonax, 607 ; Alexandre, meurtre de Clitus, 1007 ; Louis XIII, 1057 ; conseils d'Athénodore, 1088 ; ne pas trop se presser, 1137 ; le musulman Amin, 1355 ; Prexaspes, 1143. V. Douceur, Pardon.

Collège. V. Écoles.

Commandements de Dieu. Charlemagne, 342 ; de l'Église. V. Lois.

Communion. Désir de la communion B. Achas, 752 ; Marguerite du St Sacrement, 141 ; *première* communion, Benoît Labre, 229 ; le Dauphin de France, 1064 ; la cravate blanche, 1111 ; Tharcisse, 585 ; B. Marianne de Jésus, 1044 ; Ste M. Madeleine de Pazzi, 1116 ; de Chateaubriand, 252 ; la B. Imelda, 673 ; B. Marie des Anges, 1015 ; Marie Eustelle, 611 ; St Berchmans, 859 ; *fréquente*, de Sonis, 430 ; Lamoricière, 909 ; la reine Vasthi, 581 ; Marceau, 274 ; *Son utilité*, Feux d'Hippocrate, 763 ; Ses consolations, Artaxercès, 298 ; *Quotidienne*, Ste Catherine de Gènes, 1076 ; Ste Catherine de Sienne, 117 ; Préparations à la communion, St Louis de Gonzague, 267 ; *Spirituelle*, Ste Angèle, 164 ; V. Eucharistie, Viatique, Sacrements, Sacrilège.

Compagnies *légères*, Ste Thérèse, 123 ; Ste Colette, 797 ; *mauvaises*, Joseph Arger, 915 ; *impies*, St Jean, 413 ; d'Alembert, 97 ; Ste Jeanne de Chantal, 144 ; S. Polycarpe, 1108. V. Hérétiques, Occasions, Amitié.

Confesseur. V. Prêtre.

Confession, *son utilité*, Louis IX à son fils, 946, 1220 ; le pasteur Atger, 1328 ; *sa facilité*, P. Lacordaire, 577 ; aller à l'eau avec un panier, 886 ; due d'Ossone, 874 ; fouler aux pieds le respect humain, Bedeau, 273 ; St Louis IX, 1049 ; la honte, la pécheresse Adélaïde, 264 ; St Astion, 1174 ; Pons de Lodève, 740 ; P. Jean Héron, 1011 ; un disciple de Socrate, 476 ; *ses consolations*, un officier, 467 ; dispositions à la confession, Urie, 888. V. Contrition, Ferme propos, Sacrilège ; *générale*, Ste Catherine de Gênes, 111 ; un vieillard à St Vincent de Paul, 505 ; Ste Marguerite de Cortone, 856 ; un pécheur qui se fait moine, 311 ; un officier, 467 ; Pons de Lodève, 740.

Confiance. V. Résignation. Tobie, 60 ; St Thomas, 975 ; Ste Angèle, 490 ; Henri IV, 281 ; mot d'un solitaire, 55 ; St Camille de Lellis, 725 ; St Gaétan, 595 ; un mot de Desaix, 135. V. Providence, Découragement, Espérance, Abandon.

Confirmation. Un apostat, 237 ; Force qu'elle donne, 365 ; Martyrs du Japon, 885 ; Theudites, 1039.

Confrérie. V. Congrégations.

Congrégations religieuses. V. [716] État religieux, Vocation, Associations religieuses, St Liguori, 524.

Connaissance de Dieu. Une sainte âme, 954 ; Étudions ce qui est beau, 445. V. Instruction.

Consécration à Marie. St Ignace, 963 ; des petits enfants, 747 ; Ste Élisabeth, 464 ; mère du B. Crispin, 82.

Contrition. Le mouchoir d'un brigand, 891 ; celui de St Arsène, 1013 ; Pons de Lodève, 740 ; mort de Clitus, 1007 ; Contrition de Saül et de David, 318 ; contrition du moine Jovien, 712 ; contrition de Théodose, 1009 ; contrition d'un pécheur se confessant à Pierre de Corbeil, 878 ; contrition de Madeleine, 107 ; contrition de St Éphrem, 1147 ; contrition de Bayard, 113 ; *parfaite*. Mort subite d'une pécheresse au sermon de St Vincent Ferrier, 685 ; contrition d'un pécheur se confessant au même, 762. Froideur d'un pécheur, 1338. V. Pénitence.

Convers, Converses, 1187.

Conversations pieuses. Ste Colette, 130 ; Marguerite de Bavière, 533 ; St Bernardin, 756 ; St Louis de Gonzague, 957 ; St Augustin et Ste Monique, 196 ; St Benoit et sa sœur, 691 ; Langue de St Antoine de Padoue, 1028.

Conversion de St Augustin, 338 ; de St Cyprien, 502 ; de la harpe, 10 ; ne pas la différer, la torche allumée par Alexandre, 308 ; l'astronome qui tombe dans l'eau, 534 ; le gentilhomme

anglais, 922 ; le détenu de la Roquette, 1329 ; Archias, 480 ; St Pacôme, 199 ; V. Salut. Conversion du monde. V. Miracles.

Correction du *prochain*. Il y a le temps de parler, 146 ; St Friard, 628 ; des enfants : le grand prêtre Héli, 103 ; Mme Acarie, 485 ; la mère de St Paul de la Croix, 840 ; la marquise de Savines, 698 ; bienfaits de la correction, 338 ; Henri IV, 1283 ; ne pas trop se presser, 1137.

Courage chrétien. Origène, 41 ; St Ignace, 968 ; un jeune Espagnol, 1170 ; Théophile Vénard, 590 ; Soldats de Gédéon, 1219. V. Martyrs, Générosité.

Courage militaire, 1224.

Couronne d'épines de N. – Seigneur. Sa réception par St Louis, 613.

Crainte de Dieu. Marie Eustelle, 84 ; Tobie, 488. V. Pêché. Plutôt mourir, 45.

Credo. St Pierre martyr, 415 ; Bellarmin, 1031 ; Mme de Chantal, 936.

Croix, 1071 ; amour de la croix, St André, 969 ; B. Catherine de Racconigi, 392 ; Ste Claire de Montefalcone, 836 ; L'Église nous la présente pour nous armer contre le péché, 724 ; Étendard de Conrad le Salique, 1036 ; du prince Eugène, 1256 ; le labarum, 1372 ; martyrs de Cochinchine, 631 ; V. Souffrances. Signe de la Croix, mot de Tertullien, 91 ; St Firmus, 608 ; St Sabinien, 729 ; Ste Justine, 866. V. Souffrance, Patience, Résignation.

Crucifix, St Joseph de Léonissa, 647 ; Chrétienne de Janson, 418 ; Ste Madeleine de Pazzi, 162 ; St Paul de la Croix, 846 ; amiral Durville, 439 ; St Laurent Justinien, 569 ; César de Buz, 790 ; St Bonaventure, 233 ; Marguerite du St Sacrement, 603 ; B. Laurent de Brindes, 619 ; les bras étendus du Christ ; 7. V. Images, Croix, St Philippe Béniti, 1187.

D

Danses. Fin d'Hérodiade, 190.

Découragement. Sœur Scholastique, 1000 ; St Aphrodite, 1286. V. Désespoir, Confiance, Espérance. [717]

Défauts dominants. Les combattre, 1132 ; Goliath, 287 ; Horace et Curiace, 504 ; Marceau, 707 ; les cyprès à arracher, 844. V. Tentations.

Défense légitime de la chasteté. Amolon, 806.

Défiance de soi. St Philippe de Néri, 966.

Défunts. V. Morts.

Délai. V. Conversion.

Denier de St Pierre. V. pape.

Désespoir. V. Confiance, Espérance, Découragement. Luther, 531 ; St François de Sales, 373.

Désir de perfection, 1210.

Détachement. Diogène, 1255 ; Anaxagore, 1157 ; Libertinus, 1193 ; un écolier de Milan, 1212 ; M. de Valaincourt, 1234 ; Phocion, de Boucicaut, 1318. V. Avarice. Pauvreté.

Dettes. Sixte V et les nobles de Rome, 453.

Dévotion en général. Caleb et Josué sur la terre promise, 68 ; un mot de Catherine de Sienne, 994 ; une Sainte de mauvaise humeur, 594 ; ne pas se plaindre des défauts de la dévotion, 274 ; inspirer la dévotion aux enfants, 896. V. Perfection, *A Marie*, Une page de B. Grignon de Montfort, 153 ; St Bernard, 352 ; le curé d'Ars, 486 ; St Berchmans, 72, 1334 ; M. Olier apprenant ses leçons, 64 ; Un songe de Thomas à Kempis, 1135. V. Marie, Bouquet.

Dieu. V. Connaissance. *Son existence*. Cicéron, 180 ; mot d'un Arabe, 1091 ; Voltaire, 754 ; Napoléon, 407, 1109 ; Kircher, 778 ; Courbet, 1287 ; conversation de Fénelon avec un enfant, 1327 ; ses ennemis, 12 ; *son unité*. Tiburce, 47 ; *sa nature*. Ruffin et Valère, 776 ; *sa grandeur*, 2, 441 ; *sa miséricorde*, 55 ; Pénitence des Ninivites, 285. V. Justice.

Dimanche. La Salette, 1215 ; Épitaphe de l'Évêque de Châlons, 87 ; St Isidore, 964 ; Deux cordonniers, 1052 ; Discours de Brucker, 547 ; Bernard d'Offida, 326. En Amérique 1368.

Direction. Dire franchement ; ses tentations, 1174.

Discours. V. Conversations.

Discrétion. Socrate, 249 ; Pythagore, 605 ; Xénon, 788 ; St Pambon, 659 : Retourner sa langue, 18 ; Un fleuve de paroles, 1197 ; un enfant au Sénat, 1267. V. Silence.

Distractions. Restez à la porte, 444 ; St Louis de Gonzague, 993.

Divinité de J. -C. V. J. -C.

Domestiques. Ste Dule, 929 ; Ste Zite, 140 ; B. Marguerite de Louvain, 773 ; Anne-Jacqueline Coste, 458 ; Armelle Nicolas, 43 ; Rose de Mme d'Aigremont, 809 ; une négresse, 426 ; renvoyer les pervers, 1246 ; Urbin de Michel-Ange, 1314.

Douceur. Ste Monique, 331 ; B. Marie des Anges, 475 ; St François de Sales, 947 ; Un vieux moine, 1213. Voir Colère, Pardon, Patience.

Doutes. V. Foi, Mystères.

Duel. Paroles de Rousseau, 442 ; Gustave Adolphe, 926.

E

Écoles. Les biens choisir, 491 : Mme Acarie, 512, 925 ; lettre d'une dame à la Salette, 83 ; la mère de St François de Sales, 88 ; mot de Legouvé, 270 ; culte de saturne, 711 ; Mme de Ste-Beuve, 738 ; les écoles dans Dieu, 1326. V. Éducation.

Écoliers modèles. St Jean Berchmans, 329, 641 ; St Thomas de Villeneuve, 1047 ; B. François de Posadas, 747. V. Étude.

Économie. Comment on fait fortune, 1279 ; la femme forte, [718] 234 ; Virginie Bruni, 450. V. Prodiges, Frugalité.

Écriture Sainte. Vocation de St Hubert, 332.

Éducation. *Ce qu'elle peut* ; Marie Leczinska, 494 ; première éducation. 177 ; de famille, 931 ; St Louis, 532 ; un officier, père chrétien, 1288 ; l'éducation de deux chiens, 1301. Vigueur dans l'éducation, 765 ; *religieuse*, 1166 ; de Ste Paule, 1186 ; école de Pythagore, 1202 ; les îles Baléares, 1206 ; la mère de St Edmond, 1281 ; *mauvaise*, Denis de Syracuse, 184 ; histoire rapportée par M. de Mairan, 428 ; culte de Saturne, 711. V. Écoles.

Écrivains. V. Journaux. Livres.

Église catholique, *la seule véritable*, Henri IV, 268. V. Protestants. Elle prouve la divinité de J. -C., 397 ; Il faut l'aimer, O'Connel, 495 ; Ste Thérèse, 697 ; Ste Catherine de Sienne, 989 ; marquise de Savines, 698 ; la faire aimer, le président Frémont, 95 ; St François d'Assise. 1177 ; le Mont-Blanc divin, 1332 ; se soumettre à elle, Fénelon, 474 ; Charlemagne, 342. V. Lois de l'Église, Abstinence. Malheur de ceux qui l'attaquent, Napoléon 1^{er}, 799. V. Pape.

Église, *temple*. Les constructeurs d'Église du moyen âge, 718 ; un vieillard chinois, 629 ; respect de l'Église, un pape d'Alexandre, 288 ; le prince de Conti, 653 ; amour de l'Église, les Croisés, 336 ; de Sonis, 871.

Égoïsme. V. Générosité, Oubli de soi.

Élèves. V. Étudiants.

Élus, en petit nombre, 1083.

Enfant Jésus. Claire de Montefalcone, 612 ; Chrétienne de Janson, 418.

Enfants. V. Parents. *Devoirs envers Dieu : Amour*, M. Xavier de Lorraine, 556 ; Les compagnons du martyr de St Blaise, 1097 ; St Cyr, 411 ; St Cyrille enfant, 772 ; Osanna de Mantoue, 753 ; Sts Juste et Pasteur, 1045 ; Origène, 41 ; Amour de la croix, Catherine de Racconigi, 392 ; amour de N.-S. en croix, Ste Euphrasie, 7 ; Enfant du crucifix, 603 ; désir de la sainteté, St Pierre Célestin, 191 ; Ste Rose de Viterbe, 1118 ; *Zèle pour le catéchisme*, Barula, 5 ; St François de Sales, 348 ; Pour l'apprendre aux autres. Le B. Achas, 752 ; Prière, St Gauthier, 1115 ; Ste Claire de Montepulciano, 161 ; la Vén. Marguerite du St-Sacrement, 133 ; *Envers le St-Sacrement*. Visites, Ste Élisabeth de Hongrie, 193 ; M. Marie de la Trinité, 615 ; *Désir de la communion*. La B. Imelda, 673 ; la B. Marie des Anges, 1015 ; Ste Marie-Madeleine de Pazzi, 1116. V. Communion première. *Envers Marie*. La B. Marguerite, 632 ; le B. Herman Joseph, 852 ; St Simon de Stock, 1022 ; Élisabeth de Hongrie, 1112 ; St Ambroise de Sienne, 1001. V. Visites. Ste Monique, 390. *Envers leurs parents. Amour*. Mgr Gruber, 1094 ; Ste Macrine, 178 ; Noémi, 827 ; B. François de Posadas, 747 ; St Louis, 1181 ; un volcan en éruption, 1207 ; Plin, 1276 ; piété filiale d'un Chinois, 1268, 1270 ; ne pas rougir de ses parents, 1307 ; *Zèle*. Mme Louise de

France, 126 ; Origène, 41 ; envers leurs maîtres. V. Maîtres, Étudiants. *Assistance*. Une jeune Suédoise, 552 ; un Saxon, 804 ; St Cuthmann, 9 ; St Berchmans, 641 ; Gabrielle Bally, 167 ; Absalon, 211 ; un bon cœur d'enfant, 1319 ; Sedaine, 1322. *Respect*. Mlle Bayley, 149 ; Joseph, 817 ; [719] un poète, enfant dénaturé, 728 ; le Pape Benoit XI, 246. *Obéissance*. Ste Rose de Lima, 427 ; St François de Sales, 935 ; ne pas obéir quand ils s'opposent à la vocation, 412 ; Samuel, 568 ; Bayard, 700 ; un bon fils, 1272 ; V. Vieillard. *Envers l'Église et les prêtres*. Le petit zouave, 1113 ; les enfants de Versailles, 16. *Envers le prochain*. St Vincent de Paul, 910 ; St Bernardin de Sienna, 539 ; St Thomas de Villeneuve, 1047. *Envers eux-mêmes*. Souci de la vocation. Le B. Alexandre, 622 ; St Hubert, 332 ; B. Barthélemie Bagnésie, 542 ; Ste Claire de Montefalcone, 612. *Pureté*. B. Pierre Fourier, 906. *Mortification*. St Jean de Vandières, 907. *Application à l'étude*. St Lubin, 558 ; St Isidore, 602 ; La Vén. Clarisse de Malines, 855. *Aversion des jeux*. St Anschaire, 386 ; St Cuthbert, 277. V. Jeux.

Enfer. Le mauvais riche, 645 ; Luther, 65 ; où allez-vous, 1035 ; Ste Euphémie, 870 ; Obice de Brescia, 1083 ; le curé d'Amplepuis, 286 ; un mot de Carilaüs, 535 ; la pécheresse Eudoxie, 247 ; l'abbé Olympien, 522 ; St Dosithée, 862 ; Général Orloff, 793 ; un mot de Virgile, 510, 510 ; St Martinien, 500 ; Ste Félicité et ses fils, 1084 ; St François de Girolamo, 965 ; Ste Pélagie, 516 ; la pécheresse d'Édesse, 646. Voir Éternité.

Ennemis. V. Pardon.

Entretiens. V. Conversation.

Époux. Patience de Socrate, 904 ; Moyen pour une femme de ne pas être battue, 189 ; St Adrien et Ste Natalie, 383 ; Époux chastes, St Thierry, 425 ; St Injurieux et Ste Scholastique, 638 ; St Rhéticius, 1172 ; un mari patient, 1300. V. Femmes, mari, Mariage.

Épreuves. V. Croix, Souffrances.

Espérance. Les Thraces, 689 ; St François de Sales, 373. Voir Confiance, Miséricorde de Dieu, Découragement, Ciel.

État. Choix d'un état. V. Vocation.

État religieux. Son excellence, 448 ; mot de Leibnitz, 276 ; de Balmés, 665 ; de Maxime Duchamp, 609 ; on peut exhorter à l'embrasser, la B. Aleth, 347 ; St Bernard, 789 ; St Jérôme à Héliodore, 424 ; St Savin, 1122 ; le B. Jourdain de Saxe, 819 ; Marie Xavier de Lorraine, 556 ; Mme Louise de France, 1144 ; ne pas en détourner, St Raymond de Pennafort, 220. V. Vocation, Religieux.

État ecclésiastique. Henri II, 317.

Éternité. L'abbé Olympien, 522 ; Zeuxis, 944 ; Thomas Morus, 540 ; Joseph Mansi, 300.

Étude. Démosthène, 1242 ; M. Olier, 64 ; St Lubin, 558 ; encouragement que lui donnait Charlemagne, 354 ; St Berchmans, 641, 908 ; St Isidore, 602 ; St Claver, 158 ; St Jérôme, 709 ; paroles d'Ampère, 624 ; Adrien Florent, 1308 ; Garcia Moreno, 1306 ; St Bonaventure, 233 ; St Véronique de Benasco, 702. V. Étudiant, Connaissance de Dieu, Instruction, Science.

Étudiant. St Basile, 1222 ; Thomas Morus, 1311 ; St Berchmans, 329, 334, 641; St Antonin, 621; St François Régis, 953; un étudiant ingrate, 1258. V. Étude, Reconnaissance.

Eucharistie. Elie au désert, 136 ; Guillaume duc d'Aquitaine, 89 ; les feux d'Hippocrate, 763 ; protection, Ste Claire, 325 ; ju-[720]-gement de Voltaire, 366 ; testament de St Louis, 984 ; Rodolphe de Habsbourg, 38 ; St Venceslas, 1185. V. Communion, Sacrements, Viatique.

Évangile. Un mot de Diderot, 361 ; de Rousseau, 98 ; St Euple, 243. V. Parole de Dieu, Livres Saints.

Évêques, L'impératrice, femme de Maxime, 492 ; St Basile, 766 ; Oswin, 1164 ; Alexandre le Grand, 1190.

Examen de conscience. Ne pas se passer de miroir, 205 ; Stanislas duc de Lorraine, 656 ; Marceau, 707.

Exemples, leur efficacité, 238 ; dans les grands, 1169 ; Ampère, Sermon de St François d'Assise, 982 ; Exemples des parents, Ste Monique, 101 ; St Julitte, 411 ; un officier chrétien, 1288.

Existence de Dieu. V. Dieu.

Extrême-Onction. Napoléon 1^{er}, 166 ; le P. Gaspard Moreyra, 403; le P. Eck, 881; ne pas renvoyer, 1002 ; Othon III, 1026 ; aveu de Tissot, 1010 ; Ferdinand, 1016 ; V. Viatique.

F

Familiarité. Grégoire VII et sa nièce, 250 ; la fière marguerite, 773 ; Hérodiade, 1149. V. Vigilance, Fréquentations, Occasions.

Famille d'autrefois, Bayard, 700.

Femme chrétiennes ; amour pour le mari, Maréchale de Mouchy, 708 ; zèle pour les sauver dans un siège, 302 ; Élisabeth de Portugal, 571 ; vertus des femmes, 76 ; Ste Paule, 1186 ; Vincentine Lomelin, 1232 ; moyens de n'être pas battues, 189.

Ferme-Propos. V. Propos.

Fermeté. Marie Eustelle, 385 ; Oda, 1092.

Fêtes du monde. Ste Chantal, 396 : B. Marie des Anges, 106 ; M. Acarie, 675 ; Péronne de Chatel, 807.

Filles (Jeunes). V. jeunes filles.

Fidélité à la parole donnée, 1312 ; 1265.

Fin de l'homme, 1253.

Fins dernières. Un vieil officier, 1305 ; enseigne de Diogène, 182 ; un laquais du roi de Macédoine, 362 ; Ste Marcelle, 812.

Flatterie. Mme Louise de France, 129 ; Ladislas, 618 ; Alexandre le Grand, 892 ; St Nicéas, 416. V. Louanges.

Foi. Impuissance de la raison, Burcker, 713 ; Aristote, 586 ; ne pas trop approfondir les mystères, 1142 ; croyants en bonne compagnie, 66 ; Didyme l'Aveugle, 225 ; S'instruire des vérités de la Foi ; Ste Catherine d'Alexandrie, 496 ; ce qui fait perdre la foi, 774, 1093, 1381, V. Vice. Attachement à la foi d'un esclave du Maroc, 716 ; des trois Hébreux, 1369 ; de Valentinien, 1370 ; une grand'mère, 1128 ; la ville de Lille, 557 ; St Cyrille, 772 ; Origène, 41 ; la légion thébaine, 1175 ; Éléonore de Berg, 355 ; Ste Jeanne de Chantal, 144 ; St Herménégilde, 1033 ; Épitaphe d'un Anglais, 1165. V. Respect humain.

Force. V. Courage.

Forgeron, Appelles, 735.

Fortune, 1251.

Français, être bon Français, 364 ; combien durera le royaume de France, 601 ; Clovis, 1184.

Franchise. V. mensonge, Fidélité.

Fréquentations. V. familiarité, Amour naturel, Occasions. Une Vierge de Tours, 112 ; Ste Triaise, 550 ; Ste Germaine Cousin, 813 ; B. M. des Anges, 389 ; [721] jeune homme de Florence, 960 ; St Sérénus, 330 ; St Nicéas, 416 ; Ste Thérèse, 813 ; exemples païens, 758 : Fréquentations des Sacrements. V. Sacrements.

Frères. V. Amour fraternel.

Frugalité, 1252.

G

Générosité. V. Amour de Dieu, Courage, Oubli de soi, Avarice, Ignace Fernandez, 70 ; Origène, 41 ; St Pierre Claver, 321 ; Théophane Vénard, 590 ; Cyrille, 772 ; St Sixte et St Laurent, 1024 ; Eustache de St Pierre, 1046. Générosité envers les ennemis, 1336 ; pour faire cesser les abus, 1337. V. Martyrs.

Gourmandise. Mme Acarie, sa manière d'élever ses enfants, 110 ; mot de Diogène, 562 ; Henri IV à un gourmand, 889 ; la grappe de raisin des solitaires, 380 ; à l'école de St Palémon, 207 ; de Pythagore, 1202.

Grâce, y correspondre. Deux solitaires chargeant un sac, 314 ; moulin sans eau, 651.

Grandeurs. V. Monde.

H

Habitudes. V. tentation, Chute. Les corriger de la confession, 1220 ; ne pas écouter le démon qui nous dit : Plus qu'une fois, 743 ; Sémiramis, 584 ; les prendre bonnes dès l'enfance, 1206.

Hérétiques, les fuir, St Herménégilde, 1032. V. Compagnies.

Homicide. Caïn, Théodoric, 279 ; Mort de Jézabel, 639 ; Constant II, 779.

Honnêteté sans religion, 781.

Honneur. V. Réputation, Injures.

Honneurs. V. Ambition, Monde, Vanité.

Humiliations. St André Bobola, 346 ; Baronius, 721 ; St Alexis, 469 ; St Frédéric, 703. V. Humilité.

Humilité. La garder dans les grandeurs, 1236 ; Sixte-Quint, 1262 ; Ganganelli, 1275 ; le général Drouot, 1310 ; à l'école de *l'Ecce Homo*, 519 ; St Bernard, 345, 974 ; qui échappe aux filets, 293 ; Héraclius, 566 ; une sainte âme, 954 ; St Philippe de Néri, 966 ; St Pierre de Luxembourg, 1017 ; Carloman, 25 ; un mot de Louis XI, 294. V. Orgueil, Préséances. Dieu exalte les humbles, St Vincelas, 353. Fausse humilité, 1357.

Hypocrisie, 1284.

I

Ignorants. V. Catéchisme, Instruction, Incrédules.

Illusions, 1151. La religion a de sots ennemis, 1296.

Images, leur culte ; le solitaire Etienne, 876 ; Théodore le Studite, 743 ; le portrait d'Alexandre, 369 ; celui d'un païen vertueux, 722 ; une image de N. S., 980 ; une statue de Marie, Ste Edwige, 555 ; St Berchmans, 1050 ; Bayard, 914 ; Bugeaud, 541 ; le Curé d'Ars, 486.

Immortalité. St Tiburce, 634 ; martyrs de Gorkum, 748 ; Claude Bernard, 404 ; Maxime Ducamp, 1221 ; les païens, 1289.

Impies. V. Incrédules.

Impureté. V. Vice.

Incarnation. Elie et le fils de la veuve, 520 ; un roi d'Angleterre, 905.

Incrédules. Pas fiers à la mort, Volney, 393 ; d'Alembert, 97 ; leur malheur, Phérécyde le Syrien, 185 ; Frédéric de Prusse, 627 ; ce qui fait les incrédules ; Bouguer, 774 ; l'ignorance, 1296, 1350 ; les Néron modernes, 1217. V. Christianisme. [722]

Indulgences. Ste Thérèse, 181. V. Purgatoire.

Ingratitude. Absalon, 212 ; un fils dénaturé, 728 ; le pécheur, 1060 ; d'un étudiant, 1258.

Injures. V. patience, Douceur. P. Fernandez, 918 ; St Louis, 525 ; Périclès, 226 ; Xénocrate, 241 ; Socrate, 1233, 1249.

Injustices. V. Vol.

Instruction religieuse. Ne pas regarder des monstres, 445 ; la perle précieuse, 62 ; Ste Catherine d'Alexandrie, 496 ; Virginie Bruni, 121 ; V. Catéchisme.

Intention. – Pureté d'intention dans les bonnes œuvres, S. Pambon à Mélanie, 561. V. Hypocrisie.

Ivresse. L'ivrogne Cyrille, 542 ; Un vigneron Alsacien, 912 ; Cyrus, 1062 ; Gustave de Suède, 342. V. Sobriété.

J

Jardinier. St Serenus ou Cerneuf, 330.

Jésus-Christ, Sa divinité, prouvée par sa doctrine, 955 ; par ses miracles, 349 ; La Reveillère-Lépeaux, 97 ; langues coupées, 73 ; miracles des Ariens, 443 ; par la mort d'Hunéric, 808 ; par sa sainteté, Napoléon I^o, 699 ; confession de St Richard, 545 ; de Ste Marguerite, 1114 ; sagesse éternelle, Henri Suzo, 440 ; Fils de Dieu, St Amphiloque, 1021 ; Dieu et homme tout ensemble, Ste Marguerite d'Antioche, 769 ; Alamundare, 192 ; chercher à le connaître, les montres dont parle Plutarque, 445 ; sa sainteté, 344 ; sa beauté, St Edmond, 278 ; Ste Thérèse, 981 ; sa grandeur, ambition de St Christophe, 750 ; Canut, roi d'Angleterre, 636 ; son règne, 1358 ; de Vouges, 814 ; de Chateaubriand, 315 ; il faut l'aimer, il est toujours à nos côtés, 278 ; il nous a plus aimé qu'une mère, 582, 679, 905 ; St Polycarpe, 850 ; Cyrus et Bérénice, 42 ; le faire aimer des enfants, 949 ; l'imiter, St Vincelas, 887 ; Chrétienne de Janson, 418. V. Incarnation, Enfant Jésus, Rédemption. Croix, Passion, Sagesse, Résurrection.

Jeûne. École de Pythagore, 1202 ; Deux empereurs, 640, 1223 ; Hosius, 893 ; Stanislas de Lorraine, 34 ; Ste Élisabeth de Hongrie, 94 ; Louis XVI, 263. Thomas Morus, 1311.

Jeunes filles modèles. Ste Eugénie, 865 ; dans une retraite pour elles, dire leurs *vertus envers Dieu*. V. Foi, Espérance, Amour de Dieu, Crainte de Dieu.

Envers les supérieurs. V. Église, Parents.

Envers le prochain. V. Charité, Zèle.

Envers elles-mêmes. V. Humilité, Obéissance, Pureté, Virginité, Simplicité, Beauté, Modestie, Fêtes du monde, Familiarité, Fréquentation, Occasions, Vocation.

Jeunes hommes. St Agricole, 183 ; Bernard d'Offida, 326 ; soin de leur âme, St Philippe de Néri, 684. V. Étudiants.

Jeunesse, la donner à Dieu. Marquis de Fénelon, 155 ; les coquilles de noix, 867.

Journaux. Une marchande de livres, 51 ; Bonard fusillé, 746.

Jeux. St Cuthbert, 277 ; St Anschaire, 386. V. Clarisse de Malines, 855; St A. de Liguori, 341 ; Ste Rose, 1110. V. Légèreté.

Jugement. Testament de la B. Jeanne Scopelli, 998 ; St Guillaume d'Aquitaine, 89 ; St Arsène, 1098 ; Funérailles terribles, 148 ; Ste Eulalie de Mérida, 919 ; Satur, 1120 ; St Philippe de [723] Néri à Spazzara, 849 ; reproches d'une Mère, 23 ; Mane, Thécél, Phares, 1163 ; - Jugement des bons, un soldat jugé par César, 261 ; châtiment d'un traître, 242.

Justice de Dieu ; une réponse d'un Spartiate, 535 ; Phérécyde, 185 ; le curé d'Amplepuis, 286. V. Enfer ; Justice des hommes, 1192. V. Vol, Restitution.

L

Laboureur. St Friard, 628 ; le curé d'Ars, jeune, 351 ; Louis XII, 299 ; St Isidore, 964.

Larmes, dons des larmes Ste Claire, 325 ; le moine Jovien, 712 ; Ste Lutgarde, 782 ; le mouchoir d'un brigand, 891 ; celui de St Arsène, 1013.

Lectures *bonnes*. Servolus, 783 ; St Berchmans, 682 ; B. Jean Colombino, 666 ; Péronne de Châtel, 78 ; de Nicolaï, 215 ; M. Jacqmin, 663 ; Laharpe, 10 ; St Augustin, 338 ; Deux courtisans, 1173 ; Alfred le Grand, 764.

Légères. Ste Thérèse, 387 ; des romans, 1349.

Mauvaises, M. Leczinska, 832 ; Songe de St Jérôme, 1168 ; Un signe du temps, 1208. V. Livres, Scandales.

Légèreté, Muse, 546. V. Jeux.

Liaisons. V. Amour naturel, Familiarité, Fréquentations, Occasions.

Libertinage. V. Vice.

Libres penseurs. Le résultat de l'éducation qu'ils donnent, 428. V. Incrédules.

Livres Saints. V. Évangile. Parole de Dieu, St Euple, 243.

Bons. V. Lectures bonnes.

Mauvais. Une marchande de mauvais, 51 ; Chabot, 356 ; William Bealde, 59 ; Rouski, 109. V. Journaux, Lectures.

Lois de l'Église, 306 ; Charlemagne, 342.

Louanges. V. Flatterie, Orgueil. Ste Catherine de Sienne, 405 ; Virginie Bruni, 939 ; Mme Acarie, 80.

Luxe. V. Vanité, Simplicité, Luxe de table. V. Gourmandise. Luxe des maisons, 1316.

M

Magie. Simon le Magicien, 449. V. Superstition.

Maîtres *d'écoles*. V. Écoles. Respect et reconnaissance, 796 ; Maître de *maison*, Mme Acarie, 409, 834 ; Philémon, 436 ; St Pierre de Luxembourg, 1200 ; Michel Ange, 1314 ; un Dauphin de France, 643 ; Virginie Bruni, 823 ; Mme de Boisy, 116 ; le Comte d'Arian, 686.

Malades. St Camille de Lellis, 52 ; St Berchmans, 543 ; St Thomas de Villeneuve, 858 ; Ste Catherine de Sienne, 417 ; Ste Hedwige, 1139 ; V. Mourants, Patience.

Malédiction des parents. Paul et Palladie, 197 :

Malheur. V. Péché et Incrédules. Henri VIII, 835 ; La pécheresse de St François de Gérolamo, 732 ; Phérécyde le Syrien, 185 ; Frédéric de Prusse, 627.

Marchand de livres, 51.

Mari. V. Époux.

Mariage. Uni à la Virginité, St Elzéard, 686 ; St Henri, 255 ; St Thierry, 425 ; St Injurieux, 638 ; Choix d'un époux. Mlle de la Biliais, 258 ; Louis IX, 195 ; sentiments de Mme de Maintenon, 593 ; Marie Leczinska avant le mariage, 958 ; *civil*, 421.

Marie, la connaître, St Stanislas, 339 ; Sa bonté, l'apparition de la Salette, 1203 ; Sa miséricorde, 1342 ; Sa beauté, Zeu-[724]-xis, 173 ; dévotion à Marie. V. Dévotion, Grignon de Montfort, 153 ; St Berchmans, 72 ; l'honorer, lui demander sa bénédiction, Bayard, 914 ; l'Ordre la Toison d'Or, 714 ; Jean Sobieski, 395 ; la saluer, 381, 676 ; la chanter, 179 ; la visiter, Rose de Lima, 124 ; Ste Agnès de Montepulciano, 161 ; l'invoquer, toute puissance suppliante, 165 ; mère des orphelins ; Ste Thérèse, 943 ; Mme de Chantal, 370 ; la Vén. Madeleine de Nagasaki, 1148 ; St Raymond Nonnat, 1171 ; refuge des pécheurs, marie Égyptienne, 803, 1342 ; B. Crispin de Viterbe, 376 ; Jérôme Emilien, 523 ; larmes de la mère d'Alexandre, 916 ; Coriolan, 671 ; l'épouse des cœurs purs, St Edmond, 1103. V. dévotion à Marie. L'aimer St Bernardin de Sienne, 432 ; St Stanislas ; Elle est ma mère, 959 ; St Thibaut de Marly, 731 ; une pratique de M. Olier, 368 ; ne rien refuser pour l'amour d'elle, Alexandre de Halés, 551 ; diverses pratiques en son honneur, 933. V. *Ave Maria*. Bouquet, Chants à Marie, Chapelet, Confrérie, Consécration à Marie, Enfants, Images, Maternité divine, Médaille, Nom de Marie, Pèlerinage, Samedi, Scapulaire, *Regina Cœli*, N. -D de la Salette.

Martyrs illustres. Les Macchabées, 875 ; St Barula, 5 ; St Sixte et St Laurent, 1024 ; la légion Thébaine, 1175 ; Ignace Fernandes, 70 ; St Hormisdas, 159 ; un chevalier croisé, 1 ; Martyrs de Sébaste, 289 ; Théophile Vénard, 590 ; Ste Julitte et son petit Cyr, 411 ; Perpétue et Félicité, 1120 ; Martyrs de la virginité, St Mathieu, 597 ; Baudoin, 14 ; Didyme et Théodora, 21 ; Ste Procule, 269 ; Marguerite d'Antioche, 769 ; Ste Solange, 1178 ; La fière Marguerite, 773 ; St Symphorien, 1124 ; La vén. Madeleine de Nangasaki, 1148 ; Deux martyrs Anglais, 1182 ; St Eustache, 1154 ; soldats martyrs de nos jours, 1298.

Maternité divine. Fin de Nestorius, 911, 1153.

Méchants. N'être pas jaloux de leur bonheur, 410.

Médaille. Bugeaud, 541 ; Marceau, 1117. V. Images.

Médecin. Récamier, 139.

Médisances. Mme Louise de France, 461 ; la venue Moutiers, 175 ; Thomas Morus, 921 ; Devise de St Augustin, 734 ; Papinien, 1247, 1248.

Méditation. V. Fins dernières. Oraison.

Mensonge. Statue érigée à un vieillard, 1074 ; St François de Sales, 75 ; St André Avelin, 1077 ; Mme Acarie, 462 ; châtiments des menteurs, 1079 ; St Anthyme, 913 ; St Jean de Kenty, 1081 ; un bœuf qui vole, 154 ; la Duchesse de Longueville, 12 ; restriction mentale, St Thomas Becket, 447. V. Flatterie, Calomnie, Fidélité.

Mère. Ses bijoux. Cornélie, 357 ; amour maternel, mère de Tobie, 63 ; Respha, 406 ; Ste Monique, 924 ; ne pas maudire. V. Malédiction. Éléonore de Bergh, 355 ; une grand'mère, 1128 ; obligation d'allaiter ses enfants, 333 ; Mère de les élever. V. Éducation. Ce qu'elle peut en faire, Ste Monique, 902 ; M. Leczinska, 494 ; la mère de St Pierre-Célestin, 191 ; Mme de Chantal, 177, 935 ; d'inspirer la crainte de Dieu, une mère chinoise, 900 ; la mère de St Edmond, 1281 ; Virginie Bruni, 96 ; quelles mères la foi a produites, 132 ; mère de St Méliton, 289 ; de St Symphorien, 1124 ; la [725] prière, 896 ; l'amour de Dieu, Ste Monique, 949 ; Virginie Bruni, 122 ; la dévotion à Marie, 801 ; et lui consacrer ses enfants, mère du B. Crispin, 82 et 747. V. Consécration. L'amour du prochain, 830 ; l'amour des pauvres ; Chavin de Malan, 757 ; Mme de Chantal, 825 ; Virginie Bruni, 121. V. Instruction. Catéchisme. De corriger. V. Correction. De veiller ; un trésor fragile, Virginie Bruni, 85, 503. V. Vigilance. De donner le bon exemple, la mère d'un martyr, 536. V. Exemple. D'encourager au plus parfait, Aleth, 347 ; mère de Démétride, 456 ; mauvaise mère, 1361.

Messe, Sa vertu, Alphonse d'Albuquerque, 374 ; vrai sacrifice de la loi nouvelle, Mme de Strafford, 468 ; St Louis, 570 ; St Isidore, 964 ; empressement à y assister, à Césarée, 821 ; en Afrique, 266 ; Ste Germaine Cousin, 755 ; de Lamoricière, 511 ; général de Sonis, 574 ; Anne-J, Coste, 458 ; malheur à qui la manque, les marchands de Gubbio, 74 ; un page d'Élisabeth de Portugal, 565 ; la messe délivre les âmes du purgatoire, 583 ; manière de bien l'entendre, un page d'Alexandre, 288 ; le roi Ethelred, 831 ; les enfants de Ste Marguerite, 530 ; deux courtisans du roi d'Espagne, 853 ; la servir, Berryer, 44 ; Thomas Morus, 576, 1194 ; messe pour les défunts. V. Morts.

Miracles de Jésus-Christ, 349 ; hommes sans langue, 73 ; sceau de vraie religion, 951 ; des Ariens, 443. Conversion des Russes, 1379.

Miséricorde, V. Dieu.

Missionnaire. Alphonse Rodriguez à Claver, 394.

Modes. Mme de Chantal, 477.

Modestie. Ste Potamienne, 795 ; Sothère, 138 ; Ste Angèle, 127 ; St Hugues, 737 ; B. Pierre Fourier, 906 ; Ste Claire de Montefalcone, 328 ; St Bernard d'Abbeville, 208 ; St Gaëtan et Ste Julienne, 588 ; Marie Pernet, 400 ; Jeunes filles aux cheveux blancs, 563. V. Pudeur.

Mois de Marie, 339.

Mollesse. V. paresse, Sensualité.

Monde. Vanité de ses biens, Héliogabale, 292 ; St Louis de Toulouse, 335 ; Chrétienne de Janson, 418 ; Sésostris, 483 ; Hormisdas le persan, 291 ; Cicéron, 833 ; Tamerland, 1251 ; Philippe II mourant, 508 ; les marbriers au sacre, 1058 ; impératrice Mathilde, 842 ; Corbinelli, 514 ; la reine Élisabeth, 30 ; Saladin 1043 ; un mot de Diogène, 102 ; du maréchal de Castelnau, 313 ; du maréchal de Luxembourg, 815 ; et puis ?, 849 ; Théodose le Jeune, 1012 ; Roland, 1014 ; mot de Ste Cécile, 1041 ; dangers du monde, St Antoine, 293 ; St Arsène, 837 ; haine du monde, Ste Rose de Lima, 137 ; Ste Germaine Cousin, 391 ; St Bernard, 345 ; la B. Salomé, 928 ; B. Marie des Anges, 106 ; vocation de St A. de Liguori, 996. V. Solitude, Ambition, Fêtes du monde. Ne pas se laisser arrêter par les critiques du monde, 385.

Moribonds. V. Mourants.

Mort (la) enlève tout. Diogène à Alexandre, 102 ; St François de Borgia, 973 ; St Simon de Valois 1130 ; Ste Marguerite de Cortone, 275 ; Ablavius, 529 ; Saladin, 1043 ; guérit des affections humaines, fait rapporté [726] par un évêque de Toul, 854 ; elle n'attend pas, jeune homme de Florence, 960 ; le B. Bonajuncta, 1180 ; ce qui l'éperonne, 399 ; une coutume ancienne, 1003 ; impuissance des hommes, 1048 ; un riche Belge, 1078 ; telle vie, telle mort, 922 ; Balthazar, 1163 ; Bayard, 113 ; la mort de nos proches parfois un bienfait, 1004 ; préparation à la mort, Charles V, 482 ; Alcuin, 304 ; O'Connel, 194 ; Léon de Villèle, 843 ; Henri II, 31 ; L'aumône prépare une sainte mort, 1250 ; la mort du juste, Châteaubriand, 219 ; se faire avertir par quelqu'un ; un dauphin de France, 231 ; la mort de quelques saints, de St Berchmans, 901 ; de St Jérôme, 1029 ; se Ste Rose de Lima, 979 ; de Ste Claire, 672 ; de Ste Radegonde, 961 ; de Ste Austreberte, 1018 ; de la B. Scopelli, 487 ; de Ste Berthe, 591 ; de Ste Louis, roi, 984 ; de Ste Rose de Viterbe, 1158, vers la fin ; désir de la mort, Ste Catherine de Gênes, 526 et 1199 ; St Louis de Gonzague, 860. V. Fins dernières, Monde, Vie.

Mortification. Urie, 598 ; St Hilarion, 1152 ; St Jérôme, 1160 ; Ste Claire, 1216 ; Thomas Morus, 1311 ; Jean de Vandières, 907 ; 40 martyrs de Sébaste, 289 ; Ste Claire de Montefalcone, 589 ; St Gaëtan, 1027 ; une grappe de raisin, 380 ; marchons à cheval, 559. V. Modestie, Pénitence.

Morts. Messe pour les morts, impératrice Mathilde, 842 ; l'empereur Lothaire, 259 ; un évêque de Nantes, 1040 ; St Louis, 1181 ; Ste Catherine de Gênes, 1199. V. Purgatoire.

Mourants. Le commencement et la fin, 798 ; Ste Christine l'admirable, 664 ; Léon de Villèle, 843 ; la mère de Lamartine, 79 ; un dauphin de France, 643 ; Louis XIV, 1019 ; Mme Élisabeth, 1340.

Mystères. St Ignace, ses lumières, 350 ; St Augustin voulant approfondir la Trinité, 948 ; Le P. Lacordaire, 1290.

N

Noces, 675.

Nom de Jésus. Le P. Canisius, 956 ; le jeune Richard, martyrisé par les Juifs, 545 ; Ste Agnès de Monte Pulciano, 161 ; Armogaste, 272 ; St Edmond, 278 ; Ste Justine, 866.

Nom de Marie, Jean Sobiesky, sa victoire, 395 ; Anna Maria Taïgi, 455 ; Gondisalve Vescio, 1201.

Notre Père. St Hugues, 176 ; Boleslas IV, 820 ; Ste Gertrude, 431 ; Marceau, 897 ; V. Pardon des ennemis. St Jean l'aumônier, 170 ; Frédéric Soulié, 4 ; St Macaire, 777 ; enfants de Dieu, 917 ; notre titre de noblesse, 1005 ; B. Gérard, 1061 ; Noviciat. Mme Louise de France, 1134.

O

Obéissance. Samuel, 568 ; les Réchabites, 1030 ; St Dosithée, 723 ; le B. Crispin, 648 ; le sergent Pascal, 203 ; Marceau, 1320 ; Ste Rose, 427. V. Parents, Enfants.

Occasions, 1304 ; St Martien, 382, 500 ; St Jean d'Égypte, Appelles, 735 ; St Serenus, 330 ; Antonio, 460 ; St Arsène, 837 ; main coupée, 518 ; Jeune homme de Florence, 960 ; Alipe, 838 ; Hérodiade, 1149 ; Un jeune homme de Padoue, 1342. V. Vigilance, Tentation. [727]

Offrandes des actions. V. Sanctification.

Œuvres. V. Actions. Aumône.

Oisiveté. V. Travail, Évitions l'oisiveté Païens, 457 ; St Paul ermite, 736 ; St Antonin, 719 ; Ste Élisabeth, 57 ; Mme de Chantal, 767 ; Aselle, 301 ; Ste Catherine de Sienne, 971 ; V. Travail, Paresse.

Oraison. Une fille de Mme Chantal, 104 ; Ste Rose de Lima, 131 ; Enfance de la B. Marguerite Marie, 990 ; Ste Catherine de Gênes, 920 ; Mme de Valernot, 437 ; tous peuvent la faire, un saint cuisinier, 174 ; Frère Gilles, 174 ; Carnéade, 717 ; Ste Claire de Montefalcone, 612 ; Ste Marie Bonaventure, 1198. Garcia Moreno, 1299 ; vieil officier, 1305. V. Enfant un Jésus.

Orgueil. Aman, 498 ; Hérode Agrippa, 1020 ; Louis XI, 294 ; l'aumônier de Charles de Gros, 29. En préserver les enfants, 939. V. Humilité. Préséances.

Orphelins. Ste Thérèse, 943 ; Mme de Chantal, 370.

Oubli de soi. Le duc de Cumberland, 1237 ; César, 1243.

Ouvrier. V. laboureur, Jardinier, Forgeron, Serrurier. Jean d'Épire, 507 ; Bayard, baisant son épée, 967 ; le bon Henri, 1339.

P

Pape, Pie V, 661 ; dévouement au Pape ; O'Connel, 495 ; le jeune zouave. 1113 ; Garcia Moreno. 479 ; respect pour le Pape ; François 1^{er}, 307 ; V. Église.

Papiste. O'Connel, 358.

Pardon. St Jean l'aumônier, 170 ; Joseph, 438 ; St Jean Gualbert, 1037 ; Adélaïde, 927 ; vengeance de Louis XII, 1104 ; général Damesne, 120 ; David coupe le manteau de Saül, 861 ; Périclès, 226 ; vengeance d'un Pape, 11 ; vengeance de Ste Dorothee, 46 ; Phocion, 39 ; Auguste et Cinna, 1066 ; Le sultan Asan, 33. V. Support, Injures. L'Empereur Charles IV, 1244 ; Vengeance d'un cardinal, 1271 ; Pisistrate, 1264 ; César de Bus, 1179 ; un vieux prêtre martyr, 1182 ; Henri IV, l'Empereur Sigismond, 1235. Stanislas le Lorraine, 1336 ; la mère d'u jeune homme assassiné, 1342 ; St Jean l'Aumônier et Nicétas, 1346 ; le roi Robert, 1347 ; le musulman Amin, 1355 ; St François Régis, 1356. V. Douceur, Patience.

Parents. Préférence, Jacob, 61 ; laisser les enfants libres de suivre leur vocation, Abraham, 92, 726 ; conseils de St Chrysostome, 433 ; un père de Tudela, 454. V. Vocation, Instruire des vérités chrétiennes, 121 ; former à l'amour de N. S, 122. V. Éducation, Correction, Vigilance à éloigner les occasions ; un père païen qui tue sa fille, 553 ; culte de Saturne, 711 ; ne pas se dépouiller de tout pour les enfants, 1123. V. Exemple, Prière, Enfants, Mères, Vieillards, Pères. Obstacle à la perfection, M. Eustelle, 385 ; Catherine de Sienne, 986.

Paresse. Urie. 598. V. Oisiveté, Jeux, Travail.

Parfums, Femme d'un doge, 706.

Parjure. V. Serments.

Parole de Dieu. St Pémen, 172 ; respect pour les lettres de l'empereur de Chine, 554 ; zèle pour l'entendre, les Socotorins, 677 ; les Juifs du temps d'Esdras, 312 ; l'entendre, quand même on l'oublie, 886 ; St Hubert, 832. [728]

Paroles. V. Conversations, Paroles mauvaises, 1246.

Passion de Notre Seigneur. La discipline du B. Louis de Grenade, 232 ; mort de Clitus, 1007 ; Notre Seigneur nous a plus aimés qu'une mère, 582 ; les bras étendus du Christ, 7 ; Cyrus et Bérénice, 42 ; souvenir de la passion, 569, 604 ; Ste Rose de Viterbe, 1158 ; Force des martyrs, 1201.

Passions. V. Défauts.

Pasteurs. V. Supérieurs.

Patience. Épictète, 1225 ; Socrate, 1241 ; St André Babola, 346 ; Ste Claire, 672 ; Ste Germaine Cousin, 105, 791 ; Socrate, 904 ; Lycurgue, 1274 ; P. Fernandes, 918 ; Françoise Fouquet, 429 ; Ste Rose de Viterbe, 1146 ; St Philippe de Néri, 1367 ; la statue, 1376. V. Support, Souffrances, Croix, Douceur, Résignation, Pardon.

Patrie. Eustache de St Pierre, 1046 ; Épitaphe d'un Anglais, 1165 ; d'un officier romain, 1224.

Pauvres, amour des pauvres. V. Charités. Aumône. Marguerite du St Sacrement, 420 ; Ste Hedwige, 1139 ; Oswin, 1164 ; St Venceslas, 1185 ; l'inspirer aux enfants, Chavin de Malan, 757 ; Mme de Chantal, 484 ; St François Régis, 290 ; St Pierre Claver, 321 ; Catherine de Sienne, 417 ; St Bernardin, 539 ; St Louis, 999, 1032 ; la meule du duc Amédée, 1129.

Pauvreté. Crates, 218 ; Diogène, 1255 ; Ste Claire, 517 ; Sérapion le Sindonite, 768 ; Ste Paule, 705 ; St Norbert, 221 ; Disithée, 723 ; St Aphraate, 816 ; Pauvreté, St Gaëtan, 1027 ; St Pierre Damien, 216 ; St François d'Assise, 942, 1177 ; Mme Louise de France, 599 ; n'en pas rougir, Benoît XI, 246 ; le B. Grignon de Montfort, 1136. V. Détachement, Avarice.

Péché. V. Crainte de Dieu. Ingratitude, 1060 ; Louis IX et Joinville, 1354 ; Louis VIII, 509 ; laideur du péché, 1105 ; une mère Chinoise, 900 ; plutôt mourir, 45 ; Ste Julitte, 863 ; Eudoxie et Chrysostome, 509 ; St basile, 766 ; Éperon de la mort, 399 ; on y perd tout ; Ste Agape, 1067 ; la pécheresse de St François de Girolamo, 732 ; Agrippine à Néron, 6 ; Phérécyde le Syrien, 185 ; il ruine les nations, mot d'un Anglais à un officier français, 230 ; serment d'Annibal, 1070 ; St Remy à Clovis, 601 ; un laboureur allemand, 1034, l'empereur Phocas, 24, 845 ; mot de B. J. labre, 693 ; où allez-vous ? 1035 ; état de péché, 1053 ; l'écuyer de Sapor, 1056 ; épée de Damoclès, 1063 ; une fois seulement, Théodote le Studite, 743 ; Marie, nièce de St Abraham, 1073 ; Sémiramis, 584 ; *Péché véniel*. Marie Thérèse, 513 ; Ste Mechtilde, 244 ; St A. de Liguori, 341 ; châtiment d'Ézéchias, 727 ; être affligé du péché ; Ste Hyacinthe Mariscotti, 236 ; Rose de Viterbe, 1158.

Pécheurs. Prier pour eux, St François d'Assise, 991 ; Ste Lutgarde, 782 ; Ste Catherine l'admirable, 664 ; Ste Hyacinthe Mariscotti, 236 ; Ste Catherine de Sienne, 408.

Pèlerinage. St Berchmans, 988 ; Marceau, 670 ; Ste Agnès de Monte Pulciano, 161 ; de Jérusalem, 1008.

Pénitence. Ste Thaïs, 470 ; les Ninivites, 285 ; Mme Louise de France, 1025. V. Mortification.

Pensionnat. V. Écoles.

Père. V. Notre Père, parents ; le père ne doit pas se décharger de l'éducation des enfants, 532, [729] 931 ; un colonel chrétien, 1288 ; le marquis de Fénelon, 1297.

Perfection. Notre Seigneur à Marguerite de Cortone, 679 ; réponse de St B. Joseph Labre, 69 ; Ste Claire de Montefalcone, 612.

Persécuteurs, Leur fin ; Néron, 600 ; Hunérie, 808 ; Julien l'Apostat, 67 ; Collot d'Herbois, 1095.

Persévérance. St Hyacinthe, 319 ; St Tharcisse, 584 ; Cynégire, 744. V. Chutes.

Piété. Un mot de Bayard, 880 ; former les enfants à la piété ; Mme de Chantal, sa fille, 104 ; Ste Monique, 390 ; Ste Rose de Viterbe, 1118 ; Marguerite du St Sacrement, 133 ; Ste Agnès de Monte Pulciano, 161 ; Garcia Moreno, 1299 ; le temps qu'on y consacre est bien employé, 570. Piété aimable, 1345 ; estime qu'elle se concilie, 1360. V. Dévotion. Piété filiale. V. Enfants.

Politesse, 1249, 1260.

Prédestination. Un médecin, 1334 ; Louis de Thuringe, 1353.

Prédicateurs. Ne pas se plaindre de leurs reproches, 606 ; langue de St Antoine de Padoue, 1028 ; l'abbé Lambert, 1359.

Préférences. Leurs suites ; Jacob, 61.

Préparation à la mort. V. Mort. Préparation à la communion. St Louis de Gonzague, 267 ; à la première communion. V. ce mot.

Prescience. V. Prédestination.

Préséances, 1231.

Présence réelle. V. Eucharistie, Vitikind, 785 ; Présence de Dieu ; effet produit par le portrait d'un païen vertueux, 722 ; Suzanne, 423 ; pécheresse convertie par St Éphrem, 646 ; St Dosithée, 1209 ; St Louis de Gonzague, 993 ; Ste Rose de Lima, 99 ; St François de Sales, 1363 ; je veux voir Jésus, 1330. V. Recueillement, Union à Dieu.

Présents. V. Cadeaux.

Prêt, 1230.

Prêtres. Estime et désir du sacerdoce, l'empereur Henri II, 317 ; respect du prêtre, St Martin, 492, 1176 ; Ste Radegonde, 114 ; Mme de Chantal, 800 ; St Louis, 163 ; M. de Bonald, 658 ; les martyrs d'Afrique, 704 ; O'Connel, 388 ; Alexandre le Grand, 1190 ; les Nérons modernes, 1217 ; mission du prêtre ; maxime Ducamp, 930 ; Victor Cousin, 1263 ; le cœur du prêtre ; le mendiant de Lyon, 145 ; l'abbé Aurain, 669 ; écouter le prêtre ; le brigand converti par St Jean, 690.

Prière. Sa nécessité ; La Salette, 1215 ; Moïse, 1086 ; un mot d'Ozanam, 251 ; de Legouvé, 270 ; De Donoso Cortez, 22 ; de St Chrysostome, 580 ; de Marie Leczinska, 434 ; exemple de prière ; Alfred le Grand, 764 ; Turenne, 950 ; le curé d'Ars, 351 ; reproches d'un Bédouin, 27 ; Prière du matin et du soir, Henri IV, 281 ; comment commencer la journée, 3 ; en famille, 93 ; distractions, V. ce mot ; comment se tenir dans la prière ; B, marguerite Marie, 978 ; priez par N. S. J. C. ; ne pas demander des choses nuisibles, 1189 ; le fils de l'empereur Arcade, 578 ; esprit de prière ; Mme de Chantal, 896 ; V. Notre Père, Oraison, Piété, Présence de Dieu, Distractions.

Procès, 1239, 1241.

Prodigue, 1244, V. Frugalité, Économie.

Professions. On peut se sanctifier dans les diverses professions honnêtes ; Gertrude d'Orient, 564 ; un cabaretier, 50 ; [730] Euchariste, 572 ; un serrurier, 824 ; une marchande de livres, 51 ; V. laboureurs, Ouvriers.

Promesses. V. Vœux.

Propagation de la foi, 1150.

Propos (ferme). Chromatius, 297 ; plutôt mourir, 45.

Protestants. Le curé d'Ars à un protestant, 945 ; Henri IV, 268 ; Élisabeth Christine d'Autriche, 1344 ; le poète Werner, 1352 ; honneur pour eux de changer de religion, 379, 730 ; un zouave, 1295 ; ce qui fait les protestants. V. Vice.

Providence. V. Confiance ; mot de racine ; 414 ; les trois Hébreux, 1369 ; St Paul et St Antoine, 692 ; St Eustache, 1154 ; St Félix, 787 ; Taulère et le pauvre, 201 ; Moïse, 882 ; St Camille de Lellis, 695, 725 ; St Gaëtan, 595.

Pudeur. V. Modestie. Ste Potamienne, 795 ; un trésor fragile, Virginie Bruni, 85, 503 ; Mme Élisabeth, 1340.

Pureté. V. Pudeur, Virginité, Chasteté. Ste Géorgie, 217 ; Ste Hyacinthe Mariscotti, 771.

Purgatoire. Conversion de la comtesse de Straffort, 468 ; Dinocrate, 848 ; clochette de St François-Xavier, 688 ; l'Empereur Lothaire, 259 ; Ste Vitaline, 186 ; le B. Vénimbéni, 583 ; V. Morts.

R

Railleries, 1266.

Raison. À courte vue, 586 ; livré à ses propres lumières, 713.

Reconnaissance. Le lion de St Gerasime, 375 ; St Galmier, 824 ; le lion d'un croisé, 528. V. Actions de grâces. Envers ses bienfaiteurs, St Berchmans, 329 ; Alexandre, 796 ; Sixte-Quint, 1238, Reconnaissance d'un officier algérien, 1254 ; Pitz Williams, 1273 ; le Comte de Brissac, 1371.

Recueillement. Carnéade, 717 ; comment les anges prient, 530 ; St Félix de Cantalice, 228 ; St Macaire, 1085 ; Jésus de Thérèse, 538 ; V. Oraison, Présence de Dieu, Union à Dieu, Solitude.

Rédemption. St Nil le Jeune, 419 ; V. J.-Christ, Passion.

Réflexion. V. Oraison.

Regina Coeli, 674.

Religieux ; respect des religieux ; Sainte marie d'Oignies, 537 ; Ste Catherine de Sienne, 940 ; Vigilance, 1315 ; bonheur des religieux, 1345 ; V. État religieux, Vocation, Pauvreté, Chasteté, Obéissance, Vie religieuse, Vertus.

Religion. Aveu de Voltaire, 235 ; fondement de la société, 404 ; elle est inébranlable, 1332 ; Napoléon, 364, 1109 ; ses ennemis, mot de Laharpe, 17 ; de Montesquieu. 19 ; honnêteté, sans religion, 781 ; attachement des soldats à la religion, 1298.

Réparation, 236 ; des blasphèmes, Marceau, 323.

Réputation. V. Médisance, Injures.

Résignation. Tobie, 60 ; Darius, 1228 ; Ste Gertrude, 431 ; l'impératrice Mathilde, 842 ; Louis Papin Dupont, 515 ; une mère cochinchinoise, 157 ; Marceau, 897 ; le pauvre de Taulère, 201 ; une éclipse, 222 ; à l'école d'un aveugle, 337 ; St Macaire, 777 ; Job, 869 ; V. Volonté, Avarice, Patience, Souffrances.

Résolutions, Manière de les former, 1210.

Respect. V. Parents, Enfants.

Respect humain, général Be-[731]-deau, 273 ; Épitaphe de Louis Veillot, 451 ; un père converti, 857 ; Valentinien, 253, 1370 ; Constance Chlore, 839 ; à qui le Chapelet, 1292 ; Garcia Moreno, 1293 ; St Jean d'Épire, 507 ; de Lamoricière, 511 ; Marceau, 26 ; un fils dénaturé, 728. V. Railleries.

Respect à la Croix, 631.

Restitution. Remède de graisse fondue, 635 ; usurier enseveli en costume religieux, 316 ; un écolier de Milan, 1212 ; moyen ingénieux de faire restituer. 1248. V. Vol.

Restriction mentale, V. Mensonge.

Résurrection. Les Macchabées, 875 ; Job, 544 ; Jeanne d'Arc, 77 ; St Jacques l'intercis, 694 ; de J. -C., preuve de sa divinité, 397 ; confession de Ste Marguerite, 1114.

Retraite. Le Phénix, 305 ; rester chez soi, Ste Catherine de Sienne, 775.

Richesses, Obstacles au salut, Crates, 218 ; Tamerland, 1251 ; En savoir user, 1257. V. Détachement, Pauvreté, Monde.

S

Sacerdoce. V. Prêtre.

Sacré-Cœur. V. Cœur.

Sacrements, St Louis à son fils, 984 ; leur utilité, le P. Lacordaire, 577 ; puiser de l'eau avec un panier, 886 ; ne pas couper les canaux de la grâce, Holopherne, 171 ; la reine Vasthi, 581 ; fréquentation des sacrements : de Sonis, 430 ; O'Connel, 322 ; récit de Prince Hohenlohe, 745 ; M. Eustelle, 385. V. Communion fréquente.

Sacrilège. Le roi Lothaire, 818 ; le berger Pélage, 997 ; vol sacrilège ; Léon IV, 115 ; Héliodore, 637 ; Récit de St Cyprien, 257. V. Simonie, Magie.

Sacristain. Ste Radegonde, 206.

Sagesse. St Laurent Justinien, 903 ; Henri Suzo, 440.

St Esprit. V. Grâce.

Saints. Nos avocats, 48 ; nos modèles, St Antoine, 805 ; les Pyramides, 284 ; il y a des saints dans toutes les professions. V. Professions.

Salette (N.-D, de la), 1203, 1215 ; Respha, 406 ; larmes de Marie, 916.

Salut. N.-S. à Marthe, 868 ; St Ignace à St François Xavier, 340 ; Pyrrhus, 1141 ; St Nyl à Othon III, 1033 ; Achias, 480 ; de Castelnau, 313 ; la reine Élisabeth, 30 ; St Dosithée, 862 ; Philippe II, 508 ; St François d'Assise, 1303 ; St Jean de Goto, 1090 ; St Philippe de Néri à Spazzara, 849 ; ne pas tarder, St Charles Borromée à Pie IV, 497 ; un riche Belge, 1078 ; sauvez-moi Adonis, 1195 ; Dieu veut le salut de tous, 1159. V. Âme, Service de Dieu, Conversion.

Samedi. St Louis, etc., 160.

Sanctification des actions, Artaxerxés, 223. V. Actions.

Scandales. Incendie du temple de Jérusalem, 108 ; Eléazar, sa crainte de scandaliser, 760 ; les grands coupables, écrivains pervers, 746 ; Didyme et Théodora, 21 ; Antonio, résistant à St Paul de la Croix, 460 ; malheur au scandaleux, 1066, 1133.

Scapulaires, Clément VIII, 884 ; Louis XIII, 169 ; le général Charreton, 527.

Science. V. Études. Science sans vertu, St Augustin, 521 ; V. de Benasco, 702 ; où les docteurs puisent la science, 233.

Secret. V. Discrétion. [732]

Secret de la confession. L'abbé Kabylowics, 473 ; l'abbé Dumoulin, 1325 ; l'abbé Lutz, 1333.

Sensualité. École de Pythagore, 1202 ; soldats de Gédéon. 1219. V. Gourmandise.

Sept douleurs. Une mère Cochinchinoise, 157.

Serments. Godwin, 828 ; Regulus, 35.

Serrurier. St Galmier, 824.

Servant d'auberge, 773.

Service de Dieu. De bonne heure ; coquilles de noix offertes à Mercure, 867 ; Marquis de Fénelon, 155 ; Gertrude d'Orient, 564 ; Un courtisan de Charles-Quint, 1131 ; St Éphrem, 1147.

Serviteurs. V. Domestiques.

Silence. V. Discrétion. St Arsène, 644 ; le bœuf muet, 657 ; une femme muette, 1155 ; École de Pythagore, 1202.

Simonie. V. Magie, Sacrilège.

Simplicité dans la mise. Mme de Chantal, 343 ; Ste Claire, 696 ; Humbeline, 972 ; Ste Monique, 125 ; Démétriade, 932 ; la mère de Théodore, 1101 ; Louise de Vaudémont, 1259 ; Charlemagne, 1309 ; V. Modes, Vanité.

Sobriété. V. Ivresse.

Société. J.-C., son salut, mot de Chateaubriand, 315 ; V. Religion.

Sœurs. Zèle pour la conversion d'un frère, Eugénie de Guérin, 86.

Soldat. Comment on s'assure de la victoire, 1086, 1099, 1119 ; Jérôme Emilien, 523 ; Sobiesky, 395 ; Ethelred, 831 ; Bayard, 113 ; bataille d'Hastings, 40 ; M. de Garcin, 1360 ; soldats vendéens, 1364 ; un mot de Vouges, 814 ; Turenne, 950 ; sergent Pascal, 203 ; comment commencer la journée, 3 ; St Louis IX, 1049 ; Attachement du soldat français à la religion, 1295, 1298.

Solitude. Ste Germaine Cousin, 391 ; Ste Colette, 797 ; Ste Angèle, 127 ; Ste Catherine de Sienne, 775 ; St Arsène, 837 ; St Eucher, 1188. V. Recueillement.

Souffrances. V. Croix ; ce sont les mets de la table divine, 271 ; couronne choisie par Ste Catherine de Sienne, 465, 986 ; couronne de St Jean de la Croix, 680 ; David coupe le manteau de Saül, 861 ; ressemblance avec N.-S., 254 ; nous rapprochent de Dieu. 579 ; nous préservent de plus grands maux, 1004, 1107 ; une femme muette, 1155 ; dernières paroles de Ste Rose de Lima, 309 ; Job, 869 ; Ste Lidwine, 481 ; Ste Élisabeth de Hongrie, 499 ; Jean II de Portugal, 604 ; Bonne, 1205 ; un ver de St Siméon-Stylite, 239 ; blessure du B. Gérard, 741 ; nous fait sentir la vanité des biens de la terre, 248 ; anges comptant les pas d'un solitaire, 260 ; menaces faites à St Dominique, 683 ; mort de Ste Berthe, 591 ; la mère de l'intendant Fouquet, 829 ; une page de Mgr de Ségur, 739 ; une mauvaise nuit vaut une éternité, 289 ; Catherine de Racconigi, 392 ; Françoise Fouquet, 429 ; Ste Osanna, 753 ; St Ignace, martyr, 968 ; St Eustache, 1154. Parole de St Vincent Ferrier, 1365. V. Support, Patience, Mortification.

Spectacles. V. Théâtre.

Statue. V. Images.

Suicide. Louis XVI dans sa prison, 623 ; Rousky, 109.

Supérieurs. Pie V, 661 ; un mot de Fr Gilles, 204.

Superstition. Ochosias, 71 ; [733] une bonne leçon à ce sujet, 1156 ; le nombre 13, 1374 ; le vendredi, 1378. V. Magie.

Support des défauts. La veuve d'Alexandrie, 759 ; l'autruche, 20 ; V. Patience, Charité, Souffrances. Support des mépris, St André Bobola, 346. V. Douceur.

T

Tempérance. V. Gourmandise.

Temps ; en bien user ; torche allumée, 308 ; Virginie Bruni, 450 ; Ste Catherine de Sienne, 971 ; un courtisan de Charles-Quint, 1131.

Tentation. St Jérôme, 81 ; Ste Catherine de Sienne, 398 ; contre la foi, St Vincent de Paul, 802 ; le lionceau devient lion, 472 ; cyprès à arracher, 844 ; St Thomas, 660 ; le comte Rougemont, 681 ; St Antoine, 1218 ; St Hilarion, 1152 ; St Jérôme, 1160 ; Ouverture d'âme au directeur, 1174. V. Persévérance.

Théâtres. Peste de Néo Césarée, 506 ; femme possédée, 847 ; Alipius, 838 ; un Dauphin de France, 575 ; Ozanam, 188.

Tombeau. V. Cimetière.

Travail. Ange comptant les pas, 260 ; Bayard baisant son épée, 967 ; pas de vaine délicatesse, Mme Louise de France, 649 ; l'abbé Sylvain, 662 ; St Frédéric, 703 ; Carloman, 25 ; Mme de Chantal, 372, 767 ; Ste Catherine de Sienne, 941 ; Mme Acarie, 90 ; Baronius, 721 ; Caton, 198 ; Alphonse d'Aragon, 210 ; Virginie Bruni, 450 ; St Ermenfroy, 864 ; Travail inutile, meilleur que l'oisiveté, 736, 1082 ; Démosthène, 1242 ; Sedaine, 1322 ; aux classes dirigeantes, 1331. V. Oisiveté, Paresse, Études, Ouvriers.

Trinité. St Euple. 243 ; B. Véronique Giuliani à 6 mois, 617 ; St Augustin sur le rivage, 948 ; Gloire à la Trinité, 1280.

U

Union à Dieu. Ste Catherine de Sienne, 879 ; Rose de Lima, 99, 131. V. Présence de Dieu, Oraison, Recueillement.

V

Vanité. Ste Marguerite et Ste Rose, 822 ; ce qu'on peut voir dans un miroir, 1105 ; châtiment d'Ézéchias, 727 ; Ste Bathilde, 224 ; Ste Claire, 696 ; Héraclius, 566 ; Godefroy de Bouillon, 962 ; Alexandra, 573 ; St Simon de Valois, 1130 ; V. Beauté, Simplicité. Vanité du monde. V. Monde.

Veilles. St Chrysostome, 580.

Vengeance. V. Pardon.

Vérité, Barlaam, la pierre précieuse, 62.

Vertu. Bias, 625 ; les îles Baléares, 1206 ; Bayard, 880 ; un mot de Ste Thérèse, 76. V. Sagesse ; vertus religieuses, Mme Louise de France, 1134.

Viatique. Napoléon I^o, 166 ; Louis XIV, 1019 ; Drouot soulagé, 327 ; d'Euderville, 784 ; maréchal Villars, 1088 ; Arbo, 626 ; ne pas renvoyer, 1002. V. Eucharistie, Extrême-Onction.

Vice. Où il mène, Henri, VIII, 54 ; Bouguer, 774 ; St Chrysanthé, 1093 ; Hérode, 610 ; Bèze, 786 ; Rousky, 109 ; ses châtiments, l'empereur Justin, 320 ; Galère, 642 ; Carlos II, 1102.

Vie des Saints, 682. V. Lectures.

Vie religieuse, 1362, 1376, V. Religieux ; Vie présente, 1348, 1362. [734]

Vieillard. Mme de Chantal, etc. ; 478 ; Les Païens, 1317.

Vierges illustres. Ste Thècle, 733 ; Ste Rosalie de Palerme, 378 ; Ste Procule de Rodez, 269 ; Ste Georgie, 217 ; Démétriade, 456 ; Ste Domitille, 742 ; Ste Philothée, 749.

Vigilance. *Sur les siens*, Charles V, 1246 ; Mme de Chantal, 970 ; Anna-Maria Taïgi, 459 ; Virginie Bruni, 85, 503 ; un Romain meurtrier de sa fille, 553 ; parents de St Antoine, 895 ; le marquis de Fénelon, 1297 ; *sur soi*, sur ses yeux, etc., exemples païens, 758 ; St Bernard d'Abbeville, 208 ; St Félix de Cantalice, 228 ; Ste Julienne et St Gaëtan, 588 ; St Hugues, 737. V. Occasions, Parents.

Vindicatifs. St André Babola, 346.

Virginité. V. Vierges illustres, Ste Gertrude, 810 ; B. Oda, 1092 ; Marguerite de Hongrie, 1100 ; Marie Eustelle, 359 ; Démétriade, 456 ; Ste Georgie, 217 ; St Bernard de Menthon, 212 ; St Dominique, 256 ; Ste Hyacinthe Mariscotti, 771 ; St Stanislas, duc de Lituanie, 761 ; St Edmond, 1103 ; Jeanne Scopelli, 487 ; Barthélemie Bagnesi, 542 ; Marguerite de Louvain, 773 ; la B. Agnès, 143 ; la Vén. Madeleine de Nangasaki, 1148 ; Ste Hilaire à Abra, 262 ; V. Chasteté, Martyrs de la virginité. V. Martyrs et Mariage uni à la virginité.

Visites à Marie. V. Marie. Au St Sacrement, Ste Claire, 325 ; mère M. de la Trinité, 615 ; Ste Élisabeth de Hongrie, 193 ; St Thomas, 975 ; la comtesse Féria, 780 ; Ste Monique enfant, 390 ; le B. Herman, 852 ; Ozanam et Ampère, 1303.

Visites aux infirmes, 1269.

Vocation. Respecter la vocation des enfants ; St Chrysostome aux parents, 433 ; Abraham, 92, 726 ; Mme Acarie, 898 ; la mère de Démétriade, 456 ; celle d'une visitandine de Tarascon, 826 ; le père de St Louis de Gonzague, 92 ; Aleth, 347 ; un jeune Espagnole parricide, 454 ; Robespierre, 811 ; bonheur de la vocation religieuse. V. État religieux, Mot de Mme de Chantal, 367 ; St Hubert, 332, Fidélité à la vocation. B. marie des Anges, 58 ; B. Oda, 1092 ; l'abbé de Bellièvre, 1261 ; la vocation triomphante, 877 ; la B. Agnès, 143 ; St Berchmans, 890, le frère et la sœur, 622 ; B. Barthélemie Bagnesi, 542 ; Albert de Falkenberg, 240 ; une coutume ancienne, 1003 ; Mme Louise de France, 1125 ; Savonarole, 1302 ; St Simon de Valois, 1130 ; berceau des Clarisses, 1183 ; vocation précoce, Ste Claire de Montefalcone, 612 ; Ste Gertrude, 810 ; moyens de la connaître, ne pas être en état de péché, 119 et fin du n° 122 ; ne pas chercher le plus commode, 152 ; Dieu appelle par les épreuves, 741 ; Lanfranc, 1371 ; St Louis de Gonzague, 983 ; ne pas tarder de la suivre, Ste Euphrasie, 37 ; St Alphonse de Liguori, 412, 996 ; exhorter à quitter le monde, 424, 789, 819, 1122 ; cultiver les vocations, 1161 ; se garder d'en détourner, 1191 ; à la vie apostolique : St Alphonse Rodriguez à St Pierre Claver, 394 ; ne pas rêver au bonheur, Marie Leczinska, 958. V. État religieux, Virginité, Mariage.

Vœu. St Louis, 466 ; vœux [735] du baptême, 872 ; V. Baptême.

Vol. Ste Véronique Giuliani, 151 ; Jézabel, 639; Tobie, 630 ; Robert, duc de Normandie, 894 ; Edwin, roi de Northumbrie, 1167 ; La clochette qui sonne toujours, 1196 ; le sac de terre, 1373 ; V. Restitution, Sacrilège.

Volonté de Dieu. La Consulter, 200 ; Taulère et le pauvre, 201 ; Ste Gertrude, 431 ; bonne volonté, Gertrude d'Orient, 564 ; Marceau, 897 ; Ste Thérèse, 976.

Z

Zèle pour les infidèles, St Alphonse Rodriguez, 394 ; Ste Chrétienne, 938 ; St Pierre Claver, 321 ; Clovis, 1184. Pour les pécheurs et les mourants. V. ces mots. Ste Rose de Viterbe, 1118, 1146, 1158 ; St François Régis, 953 ; St Aphraate, 1162. V. Conversations pieuses. Pour ses parents, Mme Louise de France, 126, 1122 ; St Abraham et sa nièce, 28 ; pour ses frères, les deux princes Ecossais, 622 ; Eugénie de Guérin, 86 ; M. de Melun, 1127 ; pour ses enfants, E. de Bergh, 355 ; une grand'mère, 1128 ; Garcia Moreno, 1313 ; pour ses maîtres : Anne-Jacqueline Coste, 128 ; Sérapion, 768 ; pour les domestiques, Gertrude d'Orient, 564 ; pour les ouvriers, 1339 ; pour faire cesser les abus, 1337 ; pour l'honneur de Dieu, un muet qui se retrouve la parole, 883 ; Ste Thérèse, 1006 ; St Antoine de Padoue, 1028. Zèle amer, St Macaire, 655 ; récompenses du zèle, 977.